

Flaubert

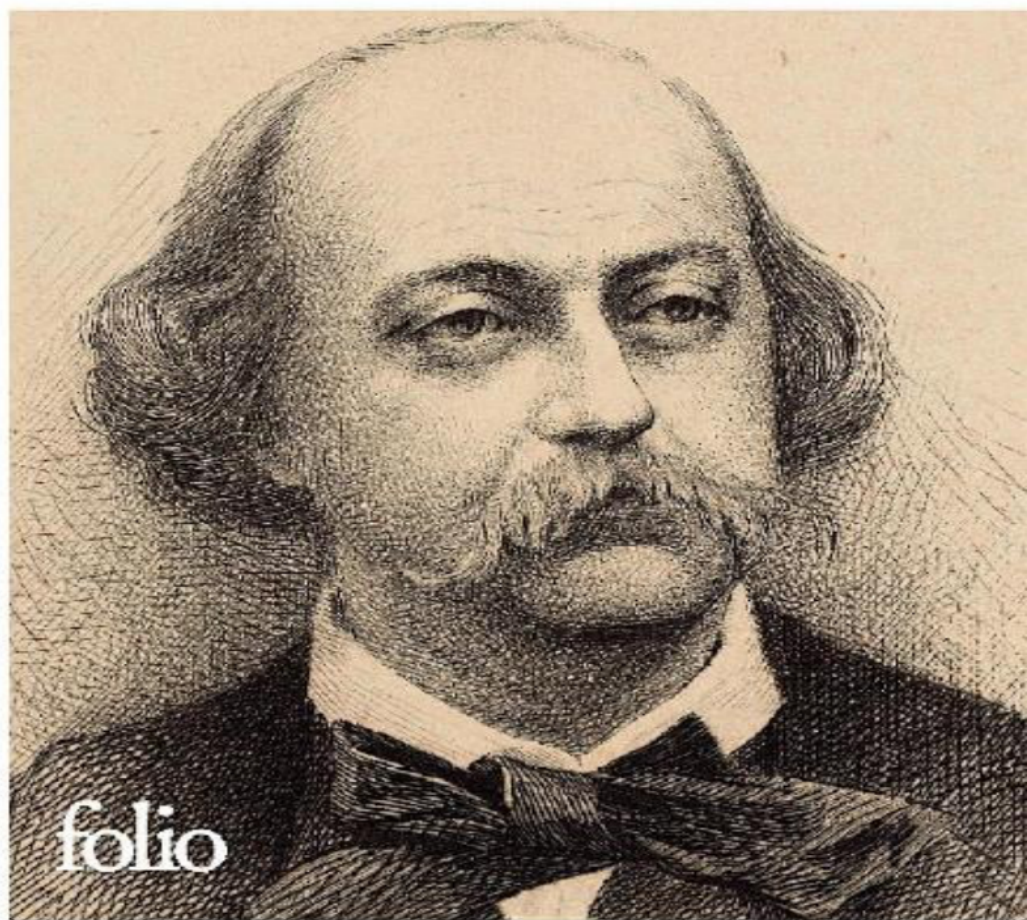
Michel Winock

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

Michel Winock

Flaubert



Michel Winock

Flaubert

Gallimard

COLLECTION FOLIO

Michel Winock est notamment l'auteur du *Siècle des intellectuels*, des *Voix de la liberté* et, plus récemment, d'une biographie de François Mitterrand. Il a reçu le Grand Prix Gobert de l'Académie française pour l'ensemble de son œuvre en 2011.

AVANT-PROPOS

Pourquoi écrire une biographie de Flaubert ? Une de plus... J'avais lu *Madame Bovary* et *L'Éducation sentimentale* dans mes années de lycée, mais sans délectation. C'est au cours de mes études de lettres à la Sorbonne que je l'ai vraiment découvert. Au programme du certificat de littérature française figurait *L'Éducation sentimentale*, qui m'avait si peu comblé. La relecture de ce roman, enrichie par de multiples travaux qu'il avait suscités, m'a retourné : le chef-d'œuvre m'était dévoilé. Je n'étais pas seul. Je me souviens de ces après-midi au jardin du Luxembourg où, avec quelques camarades, préparant ensemble notre examen de fin d'année, nous nous récitons des passages de *L'Éducation* : le rire et l'admiration rivalisaient. Transfuge des lettres, converti à l'histoire, je fis accepter par mon professeur Louis Girard, grand connaisseur du XIX^e siècle, un mémoire de DES (l'ancienne maîtrise) sur « Flaubert historien de son temps ». Depuis lors, je n'ai cessé de le relire. Le déclic fut la sortie, en 2007, dans la « Bibliothèque de la Pléiade » du cinquième et dernier tome de l'éclatante *Correspondance*, dont nous devons l'édition savante à Jean Bruneau, secondé par Yvan Leclerc.

En écrivant cet ouvrage je n'entends d'aucune façon concurrencer et encore moins rejoindre la cohorte des spécialistes attitrés de Flaubert, français ou étrangers, qui, depuis des lustres, n'ont cessé d'ajouter travaux sur travaux, d'éditer des inédits et de se livrer avec virtuosité à ce qu'on appelle la « critique génétique ». Parmi eux, je remercie particulièrement Yvan Leclerc et son équipe du centre Flaubert de l'université de Rouen, dont j'ai apprécié les services et l'accueil si généreux.

Je vise seulement dans ces pages à faire partager par le public l'intérêt que j'ai pour « l'ermite de Croisset », en campant la vie d'un homme dans son siècle. Une biographie pour le plaisir, mais une

biographie d'historien.

La vie et l'œuvre de Gustave Flaubert s'inscrivent dans le grand siècle de la transition démocratique en France : fin définitive de la société d'ordres remplacée par une société de classes, montée progressive de la revendication égalitaire, instauration du suffrage universel, sécularisation de la société, révolution industrielle, naissance du prolétariat et essor des doctrines socialistes, libération progressive de la presse, développement de la scolarisation (loi Guizot de 1833 avant les lois Ferry des années 1880), progrès de la lecture, transformations techniques accélérées dans les transports et dans l'imprimerie... Cette transition démocratique de longue durée s'est produite après la révolution des Trois Glorieuses sous la domination d'une classe : « Le nivellement commencé par 1789 et repris en 1830, écrit Balzac, a préparé la louche domination de la bourgeoisie, et lui a livré la France⁽¹⁾. »

Ce cours de l'histoire, Flaubert en flétrit sans appel la réalité — mais ses fulminations mêmes en témoignent. Il n'était pas un réactionnaire à la manière d'un Joseph de Maistre, nostalgique de l'alliance du Trône et de l'Autel. Chez lui, nul sentiment monarchiste et moins encore clérical. Ce qu'il répudie, c'est la montée en puissance du *nombre*, que son contemporain Tocqueville a appelée « société démocratique », le suffrage universel — le principe d'égalité qui sape la légitimité de l'élite et nie la supériorité de l'esprit sur le *vulgum pecus*.

La haine de son époque s'est fixée sur la bourgeoisie, qui incarnait à ses yeux l'abaissement des esprits, des mœurs et des goûts. La critique lui vaut quelques contradictions avec son appartenance de classe, mais le bourgeois c'est avant tout l'homme moderne, bêtifié par son utilitarisme, gonflé d'idées reçues, déserté par la grâce, imperméable à la Beauté. Pris dans un mouvement de l'histoire qu'il abomine, Flaubert empyréen s'est cramponné à une vérité éternelle : la Beauté et l'Art n'ont pas d'époque. Le paradoxe a voulu qu'en transcendant l'art d'écrire, en le plaçant au-dessus de tout ce que représentait le monde moderne, il soit devenu le romancier le plus moderne de son temps.

LE MOMENT ET LE DÉCOR

Gustave Flaubert, né sous Louis XVIII (1821) et mort sous Jules Grévy (1880), aura passé la plus large partie de sa vie sous le sabre de Monsieur Prudhomme. On sait que ce personnage d'Henri Monnier, créé en 1830, « type monstrueusement vrai » selon Baudelaire, personnifie la pesante bêtise du XIX^e siècle⁽²⁾. Je ne partage certes pas l'avis de ceux pour qui le XIX^e siècle fut un combiné d'occultisme, de mièvrerie sentimentale et d'utopisme délirant⁽³⁾ ; je n'oublie pas les grandeurs d'une époque innovant sur tous les fronts, mais il n'en est pas moins avéré que ce siècle fut aussi le triomphe d'une bourgeoisie cupide, suffisante et sentencieuse. Celle-ci fut le point de mire constant de Flaubert, qui l'a définie dans une célèbre formule, fort peu sociologique, purement morale : « J'appelle bourgeois quiconque pense basement. »

Gustave Flaubert a entamé sa vie et vécu sa jeunesse dans un trou d'air historique. Pendant un quart de siècle, la France avait été embrasée par les feux de la Révolution et les soleils de l'Empire. La guerre civile et la guerre étrangère se faisaient concurrence, les grands principes étaient proclamés à la face de l'univers, les grognards martelaient le sol de l'Europe jusqu'à Moscou, les défaites étaient devenues aussi grandioses que les victoires, et quand l'Europe entière coalisée contre le César français parvenait à éliminer Napoléon, elle n'en eut fini avec lui qu'au terme de la flamboyante épopée des Cent-Jours, achevée à Waterloo.

Cela se passait six ans avant la naissance de Flaubert. Louis XVIII, frère du roi guillotiné, avait restauré la monarchie avec l'aide des Alliés et contre un plat de lentilles, cette Charte octroyée qui

promettait aux Français que l'absolutisme n'était pas de retour, que le régime serait libéral et parlementaire, que la liberté remplacerait la censure et qu'on pourrait désormais dormir en paix. Pendant quarante ans, le pays la connut en effet et, lorsqu'en 1830 il se débarrassa du dernier Bourbon de la branche aînée, l'ère de la monarchie bourgeoise s'installa définitivement sous le parapluie de Louis-Philippe et selon les conseils de François Guizot, l'intellectuel organique de la monarchie de Juillet.

Avec le recul, nous ne manquons pas d'indulgence pour cette époque. Après tout, c'est elle qui a habitué les Français aux procédures du système représentatif en politique ; à la paix dans les relations internationales ; aux élans de la révolution industrielle, dont les premiers chemins de fer sont le symbole ; à l'art et à la littérature romantiques. Mais ce genre de considération n'était pas au goût des nouvelles générations. De façon oratoire, Alfred de Musset, de dix ans l'aîné de Flaubert, a décrit dans son roman *La Confession d'un enfant du siècle* ce passage de l'épique au trivial : « Un sentiment de malaise inexprimable commença donc à fermenter dans tous les jeunes cœurs. Condamnés au repos par les souverains du monde, livrés aux cuistres de toute espèce, à l'oisiveté et à l'ennui, les jeunes voyaient se retirer d'eux les vagues écumantes contre lesquelles ils avaient préparé leurs bras. Tous ces gladiateurs frottés d'huile se sentaient au fond de l'âme une misère insupportable. Les plus riches se firent libertins ; ceux d'une fortune médiocre prirent un état, et se résignèrent soit à la robe, soit à l'épée ; les plus pauvres se jetèrent dans l'enthousiasme à froid, dans les grands mots, dans l'affreuse mer de l'action sans but. » Dans cet ouvrage qui paraît en 1836, et que Flaubert lit à quinze ans, Musset use d'un mot qui résume tout : « Ce fut comme une dénégation de toutes choses du ciel et de la terre, qu'on peut nommer désenchantement, ou, si l'on veut, *désespérance* ; comme si l'humanité en léthargie avait été crue morte par ceux qui lui tâtaient le pouls⁽⁴⁾. » Maxime Du Camp, futur ami de Flaubert, écrira de son côté sur les cadets de Musset : « La génération artiste et littéraire à laquelle j'ai appartenu a eu une jeunesse d'une tristesse lamentable, tristesse sans cause et sans objet, tristesse abstraite, inhérente à l'être ou à l'époque⁽⁵⁾. »

L'époque ! Tandis que les soldats de la garde étaient devenus des demi-soldes, commençait l'ère triomphale des Biroteau, des Camusot

et des Nucingen. Le gras succédait au sec. Ces parvenus étaient moins les bourgeois conquérants de l'innovation capitaliste, les capitaines d'industrie, les entrepreneurs qui restent inscrits dans une forme d'histoire épique, dont Marx, prophète du socialisme, a célébré la grandeur — les banquiers eux-mêmes qui tiennent le haut du pavé font leurs affaires dans les assurances et dans le prêt aux négociants bien plus qu'ils n'alimentent l'industrie —, que des négociants, des notaires, des robins, des magistrats, des avocats et des avoués, tout ce monde de la basoche peint par Daumier, auquel s'ajoutaient les médecins, les apothicaires et les légions de propriétaires fonciers et de rentiers, définitivement rassurés sur la préservation des biens nationaux, acquis par eux ou leurs aînés, et que la Restauration avait pu mettre un moment en péril. Malgré l'industrie du coton et les filatures, les Rouennais de l'époque sont pour la plupart non pas de grands entrepreneurs mais des bourgeois rassis, prudents, épargnants, conservateurs, méfiants, catholiques mais fort peu pratiquants, exemplaires d'une bourgeoisie de province prosaïque, concrète, travailleuse et un peu chiche. Ces gens-là pouvaient apprécier le monde comme il allait, les « jouissances positives » ne leur manquaient pas, dont la plus certaine était de voir enfler leur magot.

Face à ce matérialisme ou à l'idée qu'ils s'en faisaient, « les jeunes gens, toujours selon Musset, trouvaient un emploi de la force inactive dans l'affectation du désespoir. Se railler de la gloire, de la religion, de l'amour, de tout au monde, est une grande consolation pour ceux qui ne savent que faire ; ils se moquent par là d'eux-mêmes et se donnent raison tout en se faisant la leçon ».

Les notables de l'hôtel-Dieu

La famille de Gustave appartenait à une bourgeoisie issue de la rente et du mérite. Le père, Achille-Cléophas Flaubert, originaire de l'Aube, né en 1784, était le rejeton d'une vieille famille de vétérinaires. Il eut le privilège, après ses études au collège de Sens, de faire sa médecine à Paris, et de si belle manière (il avait été reçu chaque année premier de sa promotion) que, sous le Consulat, ses frais d'études furent remboursés par le gouvernement. Reçu troisième à l'internat, élève de Guillaume Dupuytren, une des sommités de la

médecine et de la chirurgie françaises, il échappa au service militaire, réformé en 1806 pour être « atteint de phtisie pulmonaire ». Dupuytren, qui appréciait et vantait ses mérites, le fit nommer à l'hôtel-Dieu de Rouen comme « prévôt d'anatomie », sous la tutelle du chirurgien en chef Laumonier. C'est par celui-ci qu'il avait rencontré Caroline Fleuriot, qui deviendrait son épouse une fois qu'il aurait soutenu sa thèse, en 1810⁽⁶⁾.

Peu à peu, Achille-Cléophas Flaubert était devenu un chirurgien réputé doublé d'un professeur de médecine. Il existait en effet à Rouen, non pas une faculté de médecine, mais une « école secondaire » préparatoire à l'intérieur de l'hôpital. Le docteur Flaubert acquit son autonomie après la mort de Laumonier, en 1818. Sa réputation grandissante n'était pas sans rapport avec son sujet de thèse, « La manière de conduire les malades avant et après les opérations chirurgicales ». Les gens l'intéressaient autant que leurs maladies. Bien des traits du docteur Larivière dans *Madame Bovary* lui seront empruntés : « Il appartenait à la grande école chirurgicale sortie du tablier de Bichat, à cette génération, maintenant disparue, de praticiens philosophes qui, chérissant leur art d'un amour fanatique, l'exerçaient avec exaltation et sagacité ! » Dévoué, désintéressé, apitoyé par le malheur des pauvres hères sans sou ni maille (il fut à l'origine notamment de consultations externes gratuites), il était aussi bien un remarquable praticien, dont la renommée s'étendit largement au-delà de Rouen. Gustave put le constater lors de son voyage en Égypte, quand le consul de Suez lui révéla qu'il avait « beaucoup entendu parler » de son père⁽⁷⁾. Dès 1826, un annuaire parisien le présente comme « un des premiers médecins de France ». Comme les élèves d'Achille-Cléophas, le jeune Gustave admira et vénéra le grand homme. Il hérita de lui un esprit non conformiste, voltairien au temps de l'alliance du Trône et de l'Autel. Une fiche de police, rédigée à l'intention du gouvernement au moment où, en 1824, le docteur Flaubert était candidat à l'Académie royale de médecine, et publiée en janvier 1910 par *L'Intermédiaire des chercheurs et des curieux*, note ses « opinions libérales », tout en reconnaissant que « ses excellentes qualités morales lui ont acquis l'estime et la considération publiques ».

Le désintéressement du grand homme avait ses limites : la fortune accumulée par Achille-Cléophas ne fut pas négligeable. Le régime censitaire n'ouvrait la voie électorale qu'à une minorité de Français

(environ 100 000 sous la Restauration, un peu plus du double sous la monarchie de Juillet). Le docteur Flaubert payait en 1820 un impôt de 1 349 francs, alors que le cens sous la Restauration était de 300 francs, ce qui faisait de lui un des 3 700 électeurs de la Seine-Inférieure, un département de près de 700 000 habitants. Il faisait même partie des citoyens éligibles, pour lesquels le cens exigé était de 1 000 francs, et dont le total dans la France de la Restauration ne s'élevait qu'à 17 300. Son cens électoral atteignait 2 145 francs en 1846, l'année de sa mort — dix fois plus que le niveau requis par la monarchie de Juillet. Ces chiffres classent les Flaubert par la fortune dans la haute société rouennaise. Achille-Cléophas laissait alors une succession d'environ 800 000 francs, composée surtout, outre Croisset, de terres dans l'Aube (Nogent-sur-Seine) et dans le Calvados (Pont-l'Évêque)⁽⁸⁾. Ce sera pour Gustave la source d'une assurance-vie confortable, quand il aura renoncé à poursuivre ses études.

L'aisance de ses parents n'empêche pas chez eux un certain non-conformisme. Dans une lettre à sa maîtresse Louise Colet, en 1846, quelques mois après la mort de son père, Flaubert narre une scène qui, pour être anecdotique, n'en illustre pas moins la liberté d'esprit de son père et, pareillement, de sa mère. Alors qu'ils étaient au Havre, Achille-Cléophas Flaubert apprit « qu'une femme qu'il avait connue dans sa jeunesse à dix-sept ans y demeurerait avec son fils [...]. Il eut l'idée de l'aller revoir. Cette femme d'une beauté célèbre dans son pays avait été autrefois sa maîtresse. Il ne fit pas comme beaucoup de bourgeois auraient fait, il ne s'en cacha pas. Il était trop supérieur pour cela. Il alla donc lui faire visite. Ma mère et nous trois [les enfants] nous restâmes à pied dans la rue à l'attendre, la visite dura près d'une heure. Crois-tu que ma mère en fût jalouse et qu'elle en éprouvât le moindre dépit ? Non, et pourtant elle l'aimait, elle l'a aimé autant qu'une femme a jamais pu aimer un homme, et non pas quand ils étaient jeunes, mais jusqu'au dernier jour après trente-cinq ans d'union⁽⁹⁾. »

Anne-Justine-Caroline Fleuriot était fille d'un officier de santé (comme Charles Bovary), Jean-Baptiste Fleuriot, et de Camille Cambremer de Croixmare, d'une famille d'armateurs. Elle avait été assez tôt orpheline. Sa mère avait succombé à son accouchement et son père était mort en janvier 1803. Recueillie par le docteur Laumonier et son épouse, sa marraine, elle vivait à l'hôtel-Dieu,

quand, à dix-huit ans, à la sortie de son pensionnat, elle fut demandée en mariage par le docteur Flaubert, qui en avait vingt-sept. Unis en 1812, les deux jeunes gens habitèrent d'abord la rue du Petit-Salut, où, dira M^{me} Flaubert à sa petite-fille, elle vécut « les meilleures années de [sa] vie ». La mort de Laumonier et son remplacement par Achille-Cléophas à son poste de chirurgien-chef leur permirent d'habiter l'hôtel-Dieu, dans l'aile qu'on appelait « le Pavillon » — aujourd'hui musée Flaubert et de la Médecine. La salle d'attente du docteur Flaubert occupait le rez-de-chaussée, jouxtant la cuisine où s'affairait Julie, la fidèle servante. Au premier étage se tenaient la chambre des parents et surtout une salle de billard, le mythique « Billard » qui servit de salle de théâtre à Gustave et à ses amis. Le second étage était réservé aux chambres des enfants. Les Flaubert en avaient eu six, mais, en un temps de forte mortalité infantile, ils en avaient perdu trois en bas âge, après la naissance de l'aîné, Achille, en 1813. Gustave, lui, naît en 1821, suivi par sa sœur Caroline, en 1824.

La différence d'âge entre Achille et Gustave, l'éloignement de l'aîné à Paris, où il partit faire ses études de médecine, ont créé une distance qui s'étendit entre les deux frères, par ailleurs de caractère très différent. C'est avec sa sœur Caroline que Gustave noua le plus de complicités. Dès l'âge de dix ans, il joue des pièces avec elle dans le Billard. Plus tard, séparé d'elle par les voyages, il multiplie dans ses lettres les appellations tendres, « mon bon rat », « joli rat », « bichet », « biquet », ma « bonne Caroline » ; elle répond qu'elle est pour la vie son « Rat doré » et qu'elle pense à lui « continuellement ». Gustave était devenu son Pygmalion, lui prêtant ses livres, lui en lisant de longs passages qui l'enchantaient, la faisaient rire, l'imprégnaient de ses goûts et de ses moqueries. Quand Caroline quittera la maison pour épouser Émile Hamard, en avril 1845, ce sera pour Gustave un crève-cœur.

La première instruction de Flaubert lui a été donnée par sa mère, comme il était courant dans les familles bourgeoises. D'esprit libre, affectueuse, discrète, un peu farouche, armée de courage, elle n'avait guère appris la piété chez les Laumonier ; elle deviendra athée après la mort de son mari et de sa fille, nous apprend son fils. Une « brave femme, de sens droit et d'esprit large », dira Gustave. Mais ce n'est pas elle, non plus que son père, qui lui donna sa passion précoce de la littérature. La première personne qui l'initia au merveilleux des contes

fut Julie, la bonne. En raison d'une maladie qui l'avait maintenue au lit pendant un an, elle avait comblé son désœuvrement par des lectures, qui lui permirent d'emplir de récits et de légendes la tête du petit Gustave, qu'elle adorait. L'autre initiateur fut le père Mignot, le grand-père de son ami Ernest, domicilié en face de l'hôtel-Dieu. Parmi les lectures qu'il faisait à voix haute, Mignot lui fit aimer *Don Quichotte*, une des références du futur écrivain.

Ni le père ni la mère n'ont donné non plus à Gustave une éducation religieuse, au temps même de la monarchie très chrétienne restaurée. Il avait été baptisé, on n'y échappait pas, c'était un rite, mais la religion ne fut jamais au centre de sa vie. La famille Flaubert ne faisait pas exception à Rouen, ville où la bourgeoisie tournait volontiers à l'anticléricisme, surtout sous la Restauration. Du reste, la Normandie, depuis le XVIII^e siècle, était en proie à la « déchristianisation », comme l'attestent la limitation des naissances, le respect moindre du Carême, la féminisation de la pratique. Un terroir d'où le Bon Dieu s'éclipsait⁽¹⁰⁾.

Plus que l'église, c'est l'hôpital qui fut son univers d'enfant. L'écrivain qu'il deviendra a souvent évoqué son atmosphère macabre. « L'amphithéâtre de l'hôtel-Dieu, raconte-t-il à Louise Colet, donnait sur notre jardin. Que de fois, avec ma sœur, n'avons-nous pas grimpé au treillage et, suspendus entre la vigne, regardé curieusement les cadavres étalés ! Le soleil donnait dessus ; les mêmes mouches qui voltigeaient sur nous et sur les fleurs allaient s'abattre là, revenaient, bourdonnaient ! [...] Je vois encore mon père levant la tête de dessus sa dissection et nous disant de nous en aller⁽¹¹⁾. »

La vie de l'hôtel-Dieu est son paysage familial. Un monde de médecins, d'infirmiers, de sœurs en cornette et surtout de malades en promenade ou allongés sur une civière, guettés par la mort. De sa chambre, il les regarde et observe leurs visages blafards collés aux vitres de la salle commune. À Louise Colet qui s'étonne de son pessimisme, il offrira cette explication lugubre : « C'est que je devine l'avenir, moi. C'est que sans cesse l'antithèse se dresse devant mes yeux. Je n'ai jamais vu un enfant sans penser qu'il deviendrait vieillard ni un berceau sans songer à une tombe. La contemplation d'une femme nue me fait rêver à son squelette⁽¹²⁾. »

On a peut-être exagéré, et Flaubert lui-même, l'empreinte de l'environnement morbide sur sa vision du monde, sa fascination pour

les opérations funèbres, son désespoir. Une autre sensibilité que la sienne eût peut-être été moins marquée. Lui, au contact dès ses premières années de la souffrance et de la misère, intériorisa très tôt la finitude de la vie. À peine né, il fut de plain-pied avec la mort.

Le Collège

À l'automne de 1831, Gustave entre en huitième au Collège royal de Rouen, d'abord comme externe puis, dès le mois de mars 1832, comme pensionnaire. La révolution de juillet 1830 avait mis fin au règne de Charles X et installé sur le trône des Tuileries Louis-Philippe d'Orléans. Le premier bâtiment du Collège royal datait du XVI^e siècle ; Corneille y avait fait ses études. Sous Napoléon, il devint lycée impérial ; la Restauration le rebaptisa Collège royal, en attendant 1873, date à laquelle la République en fera le lycée Corneille. L'établissement comptait entre cinq cents et six cents élèves. Gustave y restera jusqu'à la classe terminale de philosophie.

Faire ses études dans un lycée ou un collège royal est un privilège dont ne bénéficient que deux enfants sur cent. Les études sont chères : la pension est d'environ 700 francs, alors que le salaire d'un instituteur à la même époque ne s'élève pas au-dessus de 500 francs par an⁽¹³⁾. Le régime d'internat est sévère. Les lieux sont mal chauffés, l'hygiène laisse à désirer, la discipline est rigoureuse, le confort rudimentaire : on prend les dictées « sur ses genoux, le corps plié en deux, en tenant son cahier et son encrier d'une main, et sa plume de l'autre⁽¹⁴⁾ ». Les insurrections d'élèves ne sont pas rares, comme le Collège royal de Rouen en a été le théâtre quelques mois avant l'arrivée de Flaubert. Les heures de cours sont beaucoup moins nombreuses que les heures passées à l'étude et consacrées aux devoirs écrits, que l'on exécute sous la surveillance d'un pion. La matière reine demeure le latin, auquel on s'exerce par le thème, le discours et la versification.

Dans *Les Mémoires d'un fou*, écrits en 1838, Flaubert a livré sur ce collège des souvenirs sinistres : « Je fus au collège dès l'âge de dix ans et j'y contractai de bonne heure une profonde aversion pour les hommes. » Pour la jeunesse en particulier : un monde de préjugés, d'égoïsme, de tyrannie des forts. « J'y fus froissé dans tous mes goûts :

dans la classe pour mes idées ; aux récréations pour mes penchants de sauvagerie solitaire. » Il se dépeint enfermé dans sa solitude, « tracassé » par ses maîtres et « raillé » par ses camarades. Gustave déteste la vie réglée, qui commence au petit matin au roulement du tambour, les heures fixes scandées par la cloche : « Cette régularité, sans doute, peut convenir au plus grand nombre, mais pour le pauvre enfant qui se nourrit de poésie, de rêves et de chimères, qui pense à l'amour et à toutes les balivernes, c'est l'éveiller sans cesse de ce songe sublime, c'est ne pas lui laisser un moment de repos, c'est l'étouffer en le ramenant dans notre atmosphère de matérialisme et de bon sens, dont il a horreur et dégoût⁽¹⁵⁾. »

Le trait est forcé car, s'il vit à l'écart de ses condisciples, il trouve le temps de lire et d'écrire. Les exercices scolaires ne lui sont pas tous désagréables. Il rencontre au collège au moins deux professeurs qui sauront le stimuler et qui auront une bénéfique influence sur lui. Adolphe Chéruel, ancien élève de l'École normale supérieure et agrégé d'histoire — disciple de Michelet —, futur professeur à la Sorbonne, a vivifié chez lui, à partir de la classe de quatrième, le goût de l'histoire, lui a fait lire nombre d'ouvrages, anciens et modernes, et prescrit des thèmes à développer librement par écrit. Facétieux, l'élève, dans une lettre à son ami Chevalier, traite son professeur de « couillon de première volée », mais aussi d'« historien de premier mérite ». Il préparait alors son *Histoire de Rouen sous la domination anglaise au XV^e siècle*, qui paraîtra en 1840.

L'autre maître influent fut pour lui Honoré Gourgaud-Dugazon, son professeur de lettres dès la cinquième. Lui aussi lui suggère des lectures — de lui peut-être vient sa découverte de Byron —, lui propose des narrations à composer ; il le suit, l'encourage, découvrant en lui un élève particulièrement doué. Dans une lettre à cet ancien professeur, du 22 janvier 1842, Gustave lui dira son impatience de le revoir : « Les heures passent vite quand nous sommes ensemble ; j'ai tant de choses à vous dire et vous m'écoutez si bien ! » C'est à un ami qu'il s'adresse, à un confident auquel il peut livrer ses incertitudes et soumettre ses essais de roman.

En rhétorique, il apprécia moins le « père Magnier », aux « fureurs comiques », selon François Bouquet, contre les accès de la fièvre romantique, quand il la décelait chez les plus ardents de ses élèves. « On venait de jouer sur la scène rouennaise, explique notre témoin,

les drames de Dumas et de Hugo, et la présence de [la grande comédienne] Marie Dorval avait donné à ces représentations un éclat particulier. [...] Pendant que le père Magnier tonnait du haut de sa chaire contre *Richard Darlington* ou *Marie Tudor*, les exaltés affichaient leur foi nouvelle en portant des cravates à la Antony⁽¹⁶⁾. »

La scolarité de Flaubert au collège n'est ni mauvaise ni exceptionnelle. Ses bulletins semestriels le présentent comme un élève à la conduite un peu légère mais de mœurs très bonnes, remplissant bien ses devoirs religieux, et dont les progrès sont régulièrement jugés « assez satisfaisants⁽¹⁷⁾ ». Peu de prix le distinguent, sauf ceux d'histoire et d'histoire naturelle. La classe l'intéresse moins que ses travaux personnels de récit historique ou de littérature, qu'il commence très tôt, avant même de maîtriser grammaire et orthographe. Cette passion d'écrire, de composer des pièces de théâtre dès son plus jeune âge, nous en trouvons la trace dans sa correspondance. Il a neuf ans, quand il écrit à son ami Ernest Chevalier : « Je t'enverrai des cahiers que j'ai commencé à écrire, et je te prirai [*sic*] de me les renvoyer, si tu veux écrire quelque chose dedans tu me feras beaucoup de plaisir⁽¹⁸⁾. »

Ernest Chevalier, né près des Andelys, d'un an son aîné, a été le premier grand ami de Flaubert. Les deux enfants s'étaient connus avant que Gustave n'entre au collège. Les Mignot, grands-parents maternels d'Ernest, habitaient en face de l'hôtel-Dieu, et cette proximité d'habitation avait fourni l'occasion aux deux garçons de lier connaissance. « Oui, écrit Gustave à Ernest en 1830, ami depuis la naissance jusqu'à [*sic*] la mort. » Déjà à neuf ans, il a le culte de l'amitié ; il l'exprime alors sans ambages et sans orthographe : « Car une amour pour ainsi dire fraternel nous unit. Oui moi qui a du sentiment oui je ferais mille lieues si il le fallait pour aller rejoindre le meilleur de mes amis, car rien est si doux que l'amitié oh douce amitié [...] sans la liaison comment vivrions-nous ? » Les deux garçons passent leurs jeudis et leurs dimanches ensemble. À Ernest, Gustave confie ses projets d'écriture, ses états d'âme, manifeste ses convictions politiques, parle de l'actualité littéraire et théâtrale. Le théâtre est la principale distraction des Rouennais, qui y sont assidus ; plusieurs salles existaient, dont la plus distinguée, réservée à la bonne société, était le Théâtre des Arts, où Flaubert fera pénétrer Emma Bovary. Le jeune Gustave était même allé à plusieurs reprises dans un théâtre

parisien, à la porte Saint-Martin, quand sa famille, sur le chemin de Nogent-sur-Seine, où vivait François Parain (« l'oncle Parain »), le beau-frère d'Achille-Cléophas, passait par Paris. Il dira à Louise Colet qu'il a eu dans sa jeunesse « un goût effréné des planches ».

De bonne heure, Gustave se pique même d'avoir des avis politiques. À neuf ans, tempétueux, il célèbre les Polonais, qui ont mérité leur indépendance contre les Russes⁽¹⁹⁾. À douze ans, il s'affirme résolument républicain. Quand Louis-Philippe, en septembre 1833, vient visiter avec sa famille la « ville qui vit naître Corneille », il s'émeut de tous les frais de la visite, raille la badauderie des Rouennais qui accourent et passent des heures à attendre, « et pour qui ? pour un roi ! Ah !! que le monde est bête. Moi je n'ai rien vu, ni revue, ni arrivée du roi, ni les princesses, ni les princes⁽²⁰⁾ ». En août 1835, à la suite de l'attentat de Fieschi contre Louis-Philippe, un projet de loi visant à restreindre la liberté de la presse et du théâtre, et qui sera effectivement voté en septembre, provoque l'indignation de Gustave : « Oui, cette loi passera, car les représentants du peuple ne sont autres qu'un tas immonde de vendus, leur vue c'est l'intérêt, leur penchant la bassesse, leur honneur est un orgueil stupide, leur âme un tas de boue mais un jour, jour qui arrivera avant peu, le peuple recommencera la troisième révolution, gare aux têtes de rois, gare aux ruisseaux de sang. » Toujours en ce mois d'août 1835, il commente le procès des « accusés d'avril [1834] », et fait de ceux qui avaient fomenté l'émeute du cloître Saint-Merri et de la rue Transnonain (l'épisode a été immortalisé par Daumier), Caussidière « à la figure mâle et terrible » et Lagrange, « un de ces hommes à la haute pensée », des héros du siècle.

Plus tard, les chemins des deux amis, qui avaient tant joué, ri, bavardé ensemble divergeront. Ernest deviendra magistrat, se mariera, s'embourgeoisera. Les charmes d'une amitié d'enfance promise à l'éternité se seront dissipés. « Ce brave Ernest ! écrit Flaubert à sa mère le 15 décembre 1850, le voilà donc marié, établi et toujours magistrat par-dessus le marché ! Quelle balle de bourgeois et de monsieur ! Comme il va bien plus que jamais défendre l'ordre, la famille et la propriété ! Il a du reste suivi la marche normale. » Il est loin, l'adolescent avec qui Gustave échangeait ses enthousiasmes, ses déclarations d'amitié, sa ferveur pour Victor Hugo et ses paillardises de collégien. Ernest avait troqué le « sérieux du comique » pour le

« comique du sérieux » : « C'est atroce quand j'y pense ! Maintenant je suis sûr qu'il tonne là-bas contre les doctrines socialistes. Il parle de l'*édifice*, de la *base*, du *timon*, de l'*hydre*. — Magistrat, il est réactionnaire ; marié, il sera cocu ; et passant ainsi sa vie entre sa femelle, ses enfants et les turpitudes de son métier, voilà un gaillard qui aura accompli en lui toutes les conditions de l'humanité. »

Le deuxième ami que se fit le jeune Flaubert fut Alfred Le Poittevin, de cinq ans plus âgé que lui, et auquel il fut passionnément attaché jusqu'à sa mort, prématurée. Lorsqu'elle commença réellement, cette amitié, vers 1837, Alfred était parti faire son droit à Paris. Il était le fils de Paul Le Poittevin, un manufacturier en coton enrichi, et de Victoire Thurin, une amie d'enfance de Caroline Fleuriot, la mère de Flaubert. Alfred était l'aîné de trois enfants, suivi par Laure, née la même année que Gustave, et qui devait épouser Gustave de Maupassant, le père du futur écrivain. Les deux familles Le Poittevin et Flaubert étaient très liées, et Alfred participa avec Gustave et Ernest Chevalier au théâtre du Billard, où l'on représentait ses pièces à côté de celles de Gustave.

Car Alfred, épris de littérature, écrivait lui aussi — surtout de la poésie ; il lisait, enflammé, Goethe et Shakespeare, et Gustave apprit beaucoup à ses côtés. Romantique, sensible au plus haut point, l'âme tourmentée, il a inculqué à Flaubert une part de son pessimisme, de sa « désespérance », pour parler comme Musset. Un chagrin sentimental l'avait jeté dans une quête effrénée du plaisir et la fréquentation des bordels, auxquels il initia son jeune ami. Longues conversations, échanges d'idées, confidences, promenades communes, canotage sur la Seine, serments réciproques... On passe les vacances ensemble, dans la maison de campagne des Flaubert à Déville-lès-Rouen ou dans celle des Thurin, ou encore aux Andelys, chez les Chevalier. Flaubert soumet ses écrits à son ami, qui lui en impose. Quand il sera étudiant à Paris, Alfred lui conseillera les adresses des maisons closes avec force commentaires épicés⁽²¹⁾. Flaubert sera déçu de le voir se marier, et bouleversé par sa mort, en avril 1848. Il le veillera pendant deux nuits, avant le baiser d'adieu donné dans son cercueil. Le souvenir de cet ami si cher l'accompagnera partout, à ses propres dires⁽²²⁾. Il confiera à l'une de ses correspondantes, M^{lle} Leroyer de Chantepie, qu'Alfred Le Poittevin aura été l'homme qu'il « a le plus aimé au monde » : « Je n'ai jamais connu personne (et je connais bien du

monde) d'un esprit aussi transcendantal que cet ami dont je vous parle. Nous passions quelquefois six heures de suite à causer métaphysique. Nous avons été *haut*, quelque fois, je vous assure⁽²³⁾. » À Laure de Maupassant, il dira encore en 1862 la place « si grande » tenue en lui par son frère : « Ce souvenir-là ne me quitte pas. Il n'est point de jour, et j'ose dire presque point d'heure où je ne songe à lui. » Il lui confie l'« éblouissement » qu'Alfred lui causait, et va jusqu'à avouer : « J'ai eu, lorsqu'il s'est marié, un chagrin de jalousie très profond ; ç'a été une rupture, un arrachement ! [...] Je me rappelle, avec délices et mélancolie tout à la fois, nos interminables conversations mêlées de bouffonneries et de métaphysique, nos lectures, nos rêves et nos aspirations si hautes ! Si je vaux quelque chose, c'est sans doute à cause de cela. J'ai conservé pour ce passé un grand respect ; nous étions très beaux ; je n'ai pas voulu déchoir⁽²⁴⁾. »

Après la mort d'Alfred Le Poittevin, Louis Bouilhet devint l'ami intime de Flaubert. Gustave l'a connu au collège, mais c'est plus tard, après le mariage d'Alfred Le Poittevin, en 1846, que tous les deux se lièrent d'amitié. Décidé à devenir médecin, Louis Bouilhet fut l'élève du docteur Flaubert, avant de renoncer au métier. Tous les deux se soutiendront l'un l'autre dans leur travail littéraire ; ensemble, ils feront des lectures, rédigeront des scénarios. Bouilhet se révélera le conseiller et le correcteur exigeant de Flaubert. Au lendemain de sa mort, en 1869, Gustave confiera à George Sand : « En perdant mon pauvre Bouilhet, j'ai perdu mon *accoucheur*, celui qui voyait dans ma pensée plus clairement que moi-même. Sa mort m'a laissé un vide, dont je m'aperçois, chaque jour davantage⁽²⁵⁾. »

L'ennui et la farce

De bonne heure, Flaubert est pénétré par le sens de la dérision qui lui inspira un théâtre permanent. Avec ses amis Chevalier et Le Poittevin et avec sa sœur Caroline, il créa ainsi un personnage imaginaire, le Garçon. C'était une sorte de marionnette qui, pour eux, était tout à la fois la figure du bourgeois louis-philippard et le farceur toujours prêt à ricaner sur celui-ci. Flaubert le fait vivre, hurler, rire dans sa correspondance, et chacun d'inventer les nouvelles turpitudes pour le Billard. Entre eux, les amis en parlent comme d'une personne

réelle. Les Goncourt l'ont résumé :

Ce fut une plaisanterie lourde, obstinée, patiente, continue, héroïque, éternelle, comme une plaisanterie de petite ville ou d'Allemand. Le *Garçon* avait des gestes propres qui étaient des gestes d'automate, un rire saccadé et strident, qui n'était pas du tout un rire, une force corporelle énorme. Rien ne donne mieux l'idée de cette création étrange qui les possédait véritablement, qui les affolait, que la charge consacrée, chaque fois qu'on passait devant une (*sic*) cathédrale de Rouen. L'un disait aussitôt : « C'est beau, cette architecture gothique, ça élève l'âme ! » Aussitôt, celui qui faisait le *Garçon*, pressait son rire et ses gestes : « Oui, c'est beau... et la Saint-Barthélemy aussi ! Et l'Édit de Nantes et les dragonnades, c'est beau aussi⁽²⁶⁾ !... »

Et les Goncourt de penser que le Homais de *Madame Bovary* est une « figure réduite » du *Garçon*. Au cours de son voyage en Égypte, le *Garçon* entrera en concurrence avec le Sheik, création nouvelle de Flaubert et de son compagnon de route Maxime Du Camp : « Le sheik, comme l'explique Gustave à sa mère, est le vieux monsieur inepte, rentier, considéré, très établi, hors d'âge et nous faisant des questions sur notre voyage dans le goût de celles-ci : — Et dans les villes où vous passiez, y a-t-il un peu de société ? Avez-vous quelque cercle où on lise les journaux ? Le mouvement des chemins de fer se fait-il sentir un peu ? Y a-t-il quelque grande ligne ? Et les doctrines socialistes, Dieu merci, j'espère, n'ont pas encore pénétré dans ces parages⁽²⁷⁾ ? » Dans ces jeux d'enfant, perce une obsession, la haine de la bêtise, qui sera au centre même de l'œuvre future.

Un des traits du caractère de Flaubert est cet esprit facétieux qui, très tôt, vient balancer chez lui l'ennui et son regard rembruni sur le monde. De bonne heure, il perd toute illusion sur la nature humaine, non sans orgueil du reste. Dès l'âge de neuf ans, il note les sottises des adultes. À douze ans, il confie à Ernest Chevalier que, s'il n'avait pas un projet d'écriture, il serait totalement dégoûté de l'existence et qu'une balle l'aurait délivré de cette plaisanterie bouffonne qu'on appelle la vie ». Il y a évidemment de la pose dans ces déclarations juvéniles et romantiques, mais elles reviennent sans cesse sous sa plume. À seize ans : « J'en suis venu maintenant à regarder le monde comme un spectacle et à en rire. Que me fait à moi le monde ? » Il détecte, derrière les grands idéaux proclamés, la vanité, la mauvaise foi, le vide et la corruption. La religion ne lui est d'aucun secours :

« Je ne puis croire que notre corps de boue et de merde dont les instincts sont plus bas que ceux du pourceau et du morpion renferme quelque chose de pur et d'immatériel quand tout ce qui l'entoure est si impur et si ignoble⁽²⁸⁾. » L'avenir métaphysique aussi bien que l'« avenir de la vie » lui paraissent une imposture. Alors, savoir rire de la vacuité et de l'absurde ! Du même coup, le jeune Flaubert est un plaisant compagnon, amateur de canulars, blagueur, débridé. Mais, confie-t-il à Ernest Chevalier, « je suis plus bouffon que gai ». Arrivé en classe de philosophie, il se demande ce qu'il fera à la sortie du collège ; il se résigne, ironique, à devenir comme les autres, « un honnête homme, rangé et tout le reste si tu veux, je serai comme un autre comme il faut, comme tous, un avocat, un médecin, un sous-préfet, un notaire, un avoué, un juge tel quel, une stupidité comme toutes les stupidités, un homme du monde ou de cabinet ce qui est encore plus bête [...]. Eh bien j'ai choisi, je suis décidé, j'irai faire mon droit ce qui au lieu de conduire à tout ne conduit à rien. Je resterai trois ans à Paris à gagner des véroles et ensuite⁽²⁹⁾ ? » Tel se décrit Gustave, sans « conviction ni enthousiasme ni croyance ».

En attendant, il lui faut passer son baccalauréat. Or voici qu'en cette dernière année de collège, il s'en fait exclure. L'été précédent, alors qu'il peinait sur ses vers latins, il avait confié à Ernest : « Ah nom de Dieu, quand serai-je quitte de ces bougres-là ? Heureux le jour où je foutrai le collège au diable. » Son vœu est exaucé plus tôt que prévu. Le remplacement du professeur de philosophie, M. Mallet, très apprécié, par un dénommé Bezont met le feu aux poudres dans sa classe. Le suppléant se plaint d'être interrompu par des élèves dont Gustave Flaubert fait partie. Au troisième avertissement, il inflige une punition générale, mille vers à toute la classe. « Mon intention, écrit Bezont au proviseur, le 11 décembre 1839, était aussi de profiter du premier moment de silence pour les exempter de ce pensum, mais le désordre ayant continué, j'ai dû maintenir la punition⁽³⁰⁾. » Puni avec toute sa classe par la direction du collège qui confirme le pensum, Flaubert prend l'initiative du refus général. Il s'en s'explique dans une lettre au proviseur cosignée par douze de ses condisciples, dont Louis Bouilhet et son futur beau-frère Émile Hamard : « Monsieur le Proviseur, On nous a dit que nous étions des enfants, que nous agissions en enfant ; nous allons essayer, par notre modération et notre loyauté, à vous convaincre du contraire. [...]⁽³¹⁾. » C'est lui

finalement, premier en composition de philosophie, qui, avec deux autres fortes têtes, se fait expulser du collège. Il se met alors à préparer l'examen tout seul, chez lui. La philo ne l'inquiète pas, ni la physique, c'est plutôt les mathématiques qu'il redoute et le grec. Chevalier, qui a son bac depuis l'année précédente, lui donne à lire ses devoirs et ses notes de cours. Il souffre de solitude, mais relève le défi, s'échine au travail du matin au soir, apprend par cœur Démosthène et deux chants de l'*Iliade*. Le rêveur a pris le froc du bénédictin. Ça y est : à la mi-août 1840, le voilà bachelier — son diplôme, il le partage avec seulement quatre mille garçons français de son âge (1 %). Les études de droit ou de médecine lui sont ouvertes, mais en a-t-il le goût ?

II

« OH ! ÉCRIRE »

« Vous ne savez peut-être pas quel *plaisir* c'est : composer ! Écrire, oh ! écrire, c'est s'emparer du monde [...]. C'est sentir sa pensée naître, grandir, vivre, se dresser debout sur son piédestal, et y rester toujours⁽³²⁾. »

Cet hymne à l'écriture, Gustave Flaubert le compose à quatorze ans, à la fin d'un conte, *Un parfum à sentir ou Les Baladins*, qu'il qualifie de « livre étrange, bizarre, incompréhensible ». Son exécution du monde très tôt manifestée dans ses lettres, son regard noir sur la société, la désespérance qui est le fond de son paysage mental, le jeune garçon les transcende dans la jubilation d'écrire : « Grisons-nous avec de l'encre, puisque le nectar des dieux nous manque⁽³³⁾. » L'étonnant est moins cette attitude, en somme assez répandue chez des adolescents sensibles, que sa durée : on la retrouve au long de sa vie. L'antithèse entre le dégoût de la vie et l'exaltation de l'écriture se structure très tôt. D'un côté, le monde qui le remplit d'ennui, la morne répétition des jours, le pitoyable spectacle des imbéciles qui jouent aux honnêtes gens, ornés de rosettes et de cravates blanches : il s'étonne que le soleil puisse encore se lever sur pareille insignifiance. Mais, par bonheur, il existe une autre vie, dont il est possible de faire son salut, la quête du « beau dans l'infini » (*Les Mémoires d'un fou*). Qu'on ne s'y méprenne pas : il n'écrit pas simplement pour « s'évader », tromper son ennui, fuir la désolante réalité ; il aspire à l'Absolu, qu'il écrit avec une majuscule. Il parlera à Louise Colet de son « mysticisme esthétique ». Dans ses œuvres de jeunesse, on en suit la germination.

Flaubert est un écrivain précoce — ce qui n'est pas si rare — et

étonnamment abondant — ce qui l'est moins. Lui qui, par exigence envers son travail, ne publia son premier roman, *Madame Bovary*, qu'en 1856, à près de trente-cinq ans, il avait déjà à son actif une œuvre inédite profuse : on en mesure l'ampleur dans le gros volume de la « Bibliothèque de la Pléiade » consacré aux *Œuvres de jeunesse*. Il tarde un peu à apprendre à lire mais, dès l'âge de neuf ans, il envoie à Chevalier « des cahiers [qu'il a] commencé à écrire ». Bien que ses premières comédies destinées au Billard aient disparu, ce qui reste de ses créations d'enfance et de jeunesse nous révèle un apprenti écrivain dont les talents s'exercent dans tous les genres : la narration historique, la nouvelle, le discours, le théâtre, le roman... À neuf ans toujours, il s'était lancé dans des « discours politiques et constitutionnels libéraux » — au nombre de toutes les compositions perdues. Amédée Mignot, l'oncle d'Ernest Chevalier, avocat au barreau de Rouen, tombant sur les œuvrettes de Gustave, qui venait d'avoir dix ans, en avait fait autographier certaines sous le titre « Trois Pages d'un cahier d'écolier ». Il nous en reste un bref *Éloge de Corneille*, un exercice scolaire par lequel le jeune Rouennais se plaisait à opposer son compatriote à Racine : « Quelques-uns disputent sur ton mérite ou celui de Racine, et je réponds avec fierté : qui est celui qui a le plus de mérite de retirer les épines d'un chemin, ou de semer des fleurs après ? Eh bien ! c'est toi qui as retiré les épines, c'est-à-dire les difficultés de la versification française ! Corneille, tu as le prix. Je te salue⁽³⁴⁾ ! »

À treize ans, au collège, il crée un journal, *Les Soirées d'étude*, qui devait paraître « tous les dimanches ». Sous-titré *Journal littéraire*, il n'eut que deux numéros. À cette époque, Gustave écrit d'abondance, sans retenue, sans rature, avec vélocité — tout le contraire du futur artiste ciselant son œuvre à l'infini. Et lui qui se moquera de la gloire comme d'une catin rêve d'applaudissements : « L'Auteur ! L'Auteur ! » C'est pourquoi il prit tant le théâtre, à commencer par Shakespeare, qui stimule son apprentissage de l'anglais. En 1830, l'année de ses premières lettres connues, éclate la bataille d'*Hernani* : Victor Hugo est son « grand homme ». Dans le même lot d'admiration se côtoient Alexandre Dumas, dont *Antony* et *La Tour de Nesle* l'enchantent, Alfred de Vigny pour son *Chatterton*, Goethe et son *Faust*. Sa passion de l'art dramatique lui inspire son premier drame, *Frédégonde*, jamais retrouvé. Il s'abreuve des œuvres de Chateaubriand, mais encore, en

prenant de l'âge, de celles de Montaigne et de Rabelais, pour lui les sources vives de la littérature et de l'esprit français. À dix-sept ans, il affirme n'estimer profondément « que deux hommes : Rabelais et Byron, les deux seuls qui aient écrit dans l'intention de nuire au genre humain et de lui rire à la face⁽³⁵⁾ ». L'exemplaire de son Rabelais « est tout bourré de notes et commentaires philosophiques, philologiques, bachiques, bandatiques, etc.⁽³⁶⁾ » : c'est son livre de chevet. Quant à Byron, il le découvre à quinze ans, surtout grâce à Alfred Le Poittevin. Le poète anglais, mort en 1824 à Missolonghi en combattant aux côtés des indépendantistes grecs, chanté par Goethe, Hugo, Vigny, Lamartine, était devenu le messager de l'âme romantique. Le jeune Gustave et son ami Alfred y trouvèrent la résonance grandiose de leur aptitude à désespérer.

Y va-t-il de l'air du temps ? Y va-t-il d'un tempérament singulièrement mélancolique ? Les jeunes œuvres de Flaubert sont pétries de pessimisme et d'ennui. L'enfant ou l'adolescent qu'il est fait montre d'une sensibilisation aiguë aux misères de la nature humaine, aux mensonges de la vie sociale et politique, à l'hypocrisie des notables et au néant de l'existence. Dans un texte qu'il compose à seize ans et dédie à son ami Alfred, *Agonies*, il enchaîne les traits du scepticisme : « La vertu c'est le masque, le vice c'est la vérité [...] ; la maison de l'honnête homme c'est le masque, le lupanar c'est la vérité ; la couche nuptiale c'est le masque, l'adultère qui s'y consomme c'est la vérité ; la vie c'est le masque, la mort c'est la vérité [...] ⁽³⁷⁾. »

La feuille blanche et la plume sont les seules ressources d'un réenchancement possible.

Sous les auspices de Clio

Précoce aussi fut son goût pour l'histoire. Mal dégagée du genre littéraire, elle est à la mode. Augustin Thierry, auteur des *Récits des temps mérovingiens*, a raconté comment *Les Martyrs* de Chateaubriand avaient décidé de sa vocation. La sensibilité nationale avait été avivée par la Révolution et l'Empire. Michelet s'était lancé dans son immense *Histoire de France*, dont la publication commence en 1833. L'année suivante, Guizot, historien ministre de l'Instruction publique, institue un Comité des travaux historiques voué à mettre au jour une

collection de documents inédits sur l'histoire de France ; le même, en 1835, fondait la Société de l'histoire de France, destinée à publier des archives. Les écrivains, de leur côté, demandent à la muse Clio d'inspirer leurs romans et leurs drames, tels Vigny (*Cinq-Mars*), Hugo (*Cromwell*, *Hernani*, *Marion Delorme*, *Notre-Dame de Paris*), Alexandre Dumas (*Henri III et sa cour*, *La Tour de Nesle*), Musset (*Lorenzaccio*), pour ne citer que les phares. Les petits journaux, les revues, les magazines littéraires ouvrent leurs pages aux contes historiques, en grande vogue dans les années 1830, au moment où le jeune Flaubert fait ses premières armes.

Avant même son entrée au collège, âgé de neuf ans et demi, on le voit rédiger une courte biographie de Louis XIII dédiée « À maman pour sa fête ». Ce n'est pas un cadeau ordinaire. Ces quelques feuillets étaient sans doute tirés de la *Biographie universelle* de Michaud, mais, si faible soit la part créative de l'enfant, ils témoignent du penchant de Gustave pour l'histoire : son texte était même complété par une chronologie, qui débutait par l'année 1614 : « Marie de Médicis fait commencer le Luxembourg et planter les Champs-Élysées. »

Lecteur des gazettes qui arrivent à l'hôtel-Dieu, il reçoit, à partir de sa classe de cinquième, on l'a dit, l'enseignement très apprécié d'Adolphe Chéruel. Il était jeune quand Gustave fit sa connaissance, mais, déjà très actif, il fondait la *Revue de Rouen*, entrait à l'académie de la ville, adhéraît à la Société des antiquaires de Normandie, en attendant d'escalader à Paris les échelons d'une grande carrière universitaire. Chéruel n'était pas seulement un savant, c'était un pédagogue vivant, parlant sans notes, d'une voix « claire, sonore, bien timbrée », qui captivait ses élèves⁽³⁸⁾.

Sous son influence, il lira les grands chroniqueurs du Moyen Âge et de la Renaissance, Froissart, Commines, Pierre de l'Estoile, Brantôme, et aussi les ouvrages érudits de Villemain, Fauriel, Sismondi. À la demande de son professeur, il rédige des devoirs en forme de mise au point, telles l'*Influence des Arabes d'Espagne sur la civilisation du Moyen Âge* ou *La Lutte du Sacerdoce et de l'Empire*. L'histoire est surtout pour lui une réserve inépuisable de thèmes narratifs, dont la véracité n'est pas son souci le plus pressant.

Dans ses contes historiques, Gustave s'intéresse, comme Hugo et Dumas, aux épisodes et aux personnages du passé — singulièrement le passé médiéval et les temps de la Renaissance — qui ont conservé

dans les mémoires l'excitation du sang et de l'épouvante : on y meurt sous le poignard aiguisé de l'ennemi ou du traître, après une vie dominée par la cruauté, les turpitudes du sexe et les infamies de la volonté de puissance. La *Dernière Scène de la mort de Marguerite de Bourgogne*, la débauchée strangulée à Château-Gaillard (en 1315), est bien dans le genre : « Vingt-six ans ! et c'était la Marguerite de Bourgogne, la Marguerite aux orgies sanglantes à la tour de Nesle ; Marguerite aux nuits d'insomnie, aux rêves de sang ; Marguerite, la reine de France. » Elle n'est plus rien sous la main de son bourreau, qui l'étrangle avec ses propres cheveux : « On entendit un sourd râlement, un corps tomba par terre et la belle Marguerite était un cadavre ! »

Une autre mort historique défrayait les pages culturelles des journaux, celle du duc de Guise, depuis que Paul Delaroche avait exposé au Salon de 1834 son *Assassinat du duc de Guise*, qui allait devenir célèbre. Flaubert, qui venait de finir sa *Frédégonde*, en traita le sujet — peut-être à l'instigation de Gourgaud, son professeur de lettres. Outre la *Biographie universelle* de Michaud, il puisa son information dans l'*Histoire de France* de Louis-Pierre Anquetil, qui fut souvent une mine pour lui. Cet historien avait déjà inspiré, sur le même sujet, Chateaubriand pour son *Analyse raisonnée de l'histoire de France*. Flaubert emprunte aussi à l'*Histoire des ducs de Bourgogne*, que Prosper de Barante avait achevée en 1826. À quatorze ans, le conteur sait déjà assez bien mener un récit, comme on le constate dans *Deux Mains sur une couronne*, qui relate la folie de Charles VI : « Dans Paris ce jour-là tout était en émoi. La ville avait un air de fête, et la vieille façade du Louvre semblait même se déridier d'orgueil [...]. Paris, c'était une mer de peuple, une ruche noirâtre d'hommes, de femmes, de mendiants et de soldats. » Charles, sur son cheval blanc, entre dans la ville aux côtés de son épouse : « La reine ! Oh ! dès qu'on la vit dans les rues, ce furent des cris d'allégresse, des trépignements de pieds, des hurrahs sans fin, des pluies de fleurs ; de temps en temps elle se retournait vers Charles, et ses grands yeux noirs semblaient lui dire : “Je suis heureuse”, et sa bouche qui souriait : “Je vous aime”. » Une ouverture qui rappelle celle de Dumas dans son conte *La Belle Isabeau*. Fêtes, embrassades, politesses, tout cela n'est qu'un leurre et se terminera dans le sang.

Le Siècle d'Or espagnol l'inspire aussi un moment. En 1836, à

moins de quinze ans, il prend intérêt à Philippe II, roi d'Espagne et de Navarre, dans *Un secret de Philippe le Prudent*. Le face-à-face entre le roi et le Grand Inquisiteur don Olivarès est relaté dans un style maîtrisé : « C'était à qui serait le plus fin et le plus rusé, à qui servirait mieux Dieu, à qui serait le plus féroce et le plus fanatique dans son ministère. Mais il y en avait toujours un qui fléchissait devant l'autre, et c'était la Couronne s'abaissant devant l'Église. » On ne saura jamais ce qu'était le « secret » de Philippe, car la narration est restée inachevée, s'arrêtant au premier chapitre, au dix-septième feuillet. Dommage ! car, malgré quelques clichés, l'adolescent écrit déjà avec un bonheur d'expression peu courant.

En la même année 1836, il rédige une *Chronique normande du x^e siècle* : « Connaissez-vous la Normandie, cette vieille terre classique du Moyen Âge, où chaque champ a eu sa bataille, chaque pierre garde son nom et chaque débris un souvenir ? » C'est l'histoire de la résistance des Normands face au roi de France Louis IV qui, pour annexer leur duché, projette d'enlever et de tuer Richard, l'héritier âgé de douze ans. L'action se passe en l'an 952 à Rouen. Le roi y pénètre sous les acclamations, les vivats, les cris de joie. Mais son dessein est percé à jour par Osmond tuteur du duc. « Non, non, le peuple ne se laissera pas tromper de la sorte, il va prendre les armes. » Bientôt, les hourras de la veille sont devenus des huées, des menaces : « C'était pourtant le même peuple qui était venu l'autre jour avec des fleurs et des cris d'amour ! Maintenant il trépignait d'impatience et de rage, comme un homme en délire. Il demandait à grands cris : "Le roi ! le roi !" et ses mille bras agitaient dans l'air des piques, des haches, des halberdes, des poignards, des lances et des poings fermés. » Louis IV se met à trembler face à cet assaut. Il attendait des renforts, son vassal Bernard les lui refuse. Il ne faut plus y songer, la Normandie restera aux Normands. Le roi rendra le jeune duc au peuple, et de nouveau les vivats retentiront.

La qualité d'écriture et de composition monte encore d'un cran lorsque Flaubert, à seize ans et demi, compose en quinze jours, et après deux mois de documentation — notamment dans les *Mémoires* de Philippe de Commines et dans l'*Histoire des ducs de Bourgogne* —, un drame en cinq actes, *Loys XI*. Le personnage plaît aux romantiques ; il est fourbe, cruel, superstitieux, machiavélien, mais il a une haute idée de son royaume, de son autorité à laquelle il veut soumettre ses

vassaux, à commencer par le duc de Bourgogne : « J'avais été vivement épris, écrit Flaubert dans sa présentation, de la physionomie de Louis XI, placée comme Janus entre deux moitiés de l'histoire : il en reflétait les couleurs et en indiquait les horizons. Mélange de tragique et de grotesque, de trivialité et de hauteur, cette tête-là mise en face de celle de Charles le Téméraire, était tentante, vous l'avouerez, pour une imagination de seize ans, amoureuse des sévères formes de l'histoire et du drame⁽³⁹⁾. »

« Mélange de tragique et de grotesque », on voit que Gustave a lu le manifeste retentissant dont Victor Hugo avait préfacé son *Cromwell* en 1827 : il n'écrit pas une tragédie, mais un « drame ». Il voue alors à Hugo une admiration enflammée. Il en parle dans sa correspondance comme du « grand auteur de *Notre-Dame de Paris* » : « N'est-il pas aussi grand homme que Racine, Calderon, Lope de Vega et tant d'autres admirés depuis longtemps⁽⁴⁰⁾ ? » Les deux dernières scènes, où l'on voit Louis XI en suppliant pathétique face à la mort, mettent vis-à-vis le roi implorant grâce et le saint homme venu le confesser et lui rappelant ses crimes. Commynes commente avec douleur : « Ah ! une tête si politique et si vaste ! » Le roi, avant de mourir, avait pris une dimension humaine dans l'aveu de sa déréliction : « Tout m'ennuie maintenant ; j'ai beau travailler, c'est en vain... Tiens, Commynes, j'ai la tête vide comme un échafaud nettoyé et balayé [...]. Qu'une pareille vie est ennuyeuse, toujours calme et froide comme le sommeil d'un tombeau. » Cet ennui qu'éprouve en permanence Gustave et qui lui fait dire à Ernest Chevalier quelques mois après avoir écrit son drame : « J'ai vécu, c'est-à-dire que je me suis ennuyé. »

Féru de Moyen Âge, Flaubert a été également fasciné par l'Antiquité. À plusieurs reprises, en apôtre provocant de la décomposition, il ne craint pas de clamer sa ferveur pour Néron, « l'homme culminant du monde antique ». Dans un court texte de huit feuillets, *Rome et les Césars*, il brosse en 1839 l'évolution de l'Empire romain vers sa chute. Sans doute était-ce un de ses derniers devoirs de collègue, mais quelle copie il a remise à son professeur ! « L'œuvre de Rome, c'était la conquête du monde. Quand le monde fut conquis, elle n'eut plus qu'à s'enivrer et à s'endormir, gorgée de sang chaud, de vin, de voluptés, elle roule sur son or, elle chancelle et elle tombe épuisée. » Dans un raccourci assez conforme à l'inspiration romantique, il brosse une histoire de l'Empire romain agonisant « dans

un festin de cinq siècles ». En somme, une décadence congénitale ! On devine au long de ces pages la jubilation du jeune écrivain à retracer les hantises du sang, de la volupté et de la mort, trois mots clés associés plus tard par Barrès, qui sont déjà ceux de l'historien en herbe : « L'histoire alors, écrit-il, est une orgie sanglante⁽⁴¹⁾. »

Ainsi, Gustave était placé sous la double influence de la fiction historique que le romantisme avait mise à la mode et de l'histoire « sérieuse » qui commençait alors à s'institutionnaliser et dont son professeur était un représentant plein d'avenir. Entre Alexandre Dumas, qui maquille l'histoire pour la rendre plus excitante, et les pionniers d'une histoire érudite et critique dont la voie avait été ouverte par Edward Gibbon en Grande-Bretagne à la fin du XVIII^e siècle, le jeune Flaubert a navigué dans leurs eaux mêlées.

Une anthologie du désespoir

Gustave Flaubert, dont on fera le parangon du romancier réaliste, se révèle dans ses œuvres de jeunesse l'esprit saturé de romantisme. Son goût de l'histoire, où se donnent libre cours les passions extrêmes, en est une première illustration. Le reste de ses écrits de jeunesse, contes philosophiques, contes fantastiques, saynètes, nouvelles, discours, portraits, en atteste aussi.

Triviale ou surnaturelle, la mort hante ses premières compositions. Les titres de maints ouvrages parlent d'eux-mêmes : *Voyage en enfer* ; *La Fiancée et la Tombe* ; *La Grande Dame et le Joueur de vielle* ou *La Mère et le Cercueil* ; *La Dernière Heure* ; *Rêve d'enfer* ; *La Danse des morts* ; *Les Funérailles du docteur Mathurin*... On ne peut s'empêcher de penser que l'existence de l'enfant et de l'adolescent, si familiarisée avec le spectacle du passage de vie à trépas, ait pu placer la mort au milieu de la vie et au cœur de ses ouvrages, comme elle était au cœur de l'hôtel-Dieu. Dans une nouvelle, *La Peste à Florence*, il évoque l'hôpital de son père en parlant de « quelque chose d'humide et de sépulcral, semblable à l'odeur d'un amphithéâtre de dissection ». Dans la nuit du 1^{er} au 2 juin 1836 — une année décidément féconde —, il écrit une méditation en versets sur la mort, qu'il intitule *La Femme du monde* : « Mon nom est maudit sur la terre ; pourtant le malheur, le désespoir, l'envie qui y dominant en tyrans m'appellent souvent à

leur secours. » Elle révèle son nom dans le vingt-septième et dernier verset : « J'aime encore à détailler toutes les souffrances qu'endurent ceux que je prends dans mes embrassements. / Maintenant, me reconnais-tu ? J'ai la tête de squelette, des mains de fer, et dans ces mains une faux. / On m'appelle la Mort. »

Elle habite tous ses contes comme la seule vérité tangible de l'existence. Dans *Rage et impuissance*, il narre l'histoire d'un enterré vivant qui, en claquant des dents, appelle Dieu à sa délivrance, un Dieu muet qu'il en vient à blasphémer, tandis qu'au-dessus de lui l'air est déchiré par les aboiements de son chien égaré. Dans *La Dernière Heure*, Flaubert nous relate les ultimes moments d'un jeune homme de dix-neuf ans décidé au suicide, après la mort de sa « belle petite sœur aux grands yeux bleus » et « une nuit de larmes et de sanglots, à la lueur de deux cierges mortuaires ». Une nouvelle fois s'élève sous sa plume une imprécation, une révolte, une colère contre le silence de Dieu. On pense à la révolte de Caïn, le Caïn de Byron, victime de la fatalité. La figure du poète ténébreux, désespéré, exilé maudit tombé dans la débauche à Venise, puis conspirateur avec les carbonari, mort pour la cause de l'indépendance de la Grèce fut, comme dit Musset, « le grand inspiré de la mélancolie » mais aussi son inspirateur.

La vision profondément pessimiste de l'homme et de sa destinée, le jeune écrivain l'a distillée dans la plupart de ses contes dramatiques ou fantastiques. L'ennui qu'il éprouve, c'est celui de la créature aux prises avec le vide de l'être sur terre, souffrant de son incomplétude et de sa solitude. Comme dans les romans gothiques, ses idées noires le poussent au macabre. Une femme est-elle jolie ? Il nous invite à la lucidité : « Cet ange de beauté mourra et deviendra un cadavre, c'est-à-dire une charogne qui pue, et puis un peu de poussière, le néant... De l'air fétide emprisonné dans une tombe. Il y a des gens que je vois toujours à l'état de squelette et dont le teint jaune me semble bien pétri de la terre qui va les contenir. » Il s'exprime ainsi dans une nouvelle, *Quidquid volueris*, qu'il sous-titre « étude psychologique » mais qui est, en fait, un de ses meilleurs contes fantastiques. Ce texte assez long, une centaine de pages, est écrit alors qu'il n'a pas encore seize ans. Histoire d'un amour impossible entre un monstre mi-homme mi-singe et une belle, qui n'est pas sans rapport avec la déception amoureuse, cette espèce de prison sentimentale qu'il connaît alors. Djalioh, le monstre, qui est muet mais qui éprouve des sentiments

humains, exaspéré par son amour interdit pour Adèle, la jeune fille de la maison où il vit, finit par la violer et la tuer. L'auteur nous offre une de ces exhumations qui sont comme d'autres voyages en enfer : « [Adèle] fut enterrée, mais au bout de deux ans elle avait bien perdu de sa beauté. Car on l'exhuma pour la mettre au Père-Lachaise et elle puait si fort qu'un fossoyeur s'en trouva mal. » La bienséance fait partie des règles de la littérature classique que le collégien apprend au collège ; elle n'est plus de mise dans la poétique de la nouvelle littérature. Victor Hugo, dans la préface de *Cromwell*, avait forgé un néologisme, la « bégueulerie » — issu lui-même du « bégueulisme » que Stendhal avait inventé dans son *Racine et Shakespeare* —, pour désigner le style poudré des classiques. Flaubert a-t-il forcé la recommandation d'oser tout dire « sans pruderie » ? Il assume le mauvais goût comme il l'assumera encore, de manière plus discrète, pour ses futurs chefs-d'œuvre.

Dans son manifeste, Hugo professe la réhabilitation du corps, trop souvent oublié au nom du sublime et du bon goût. Dans les récits du jeune Flaubert, le corps des protagonistes fait l'objet de multiples variations réalistes. Un fait divers, rapporté par *La Gazette des tribunaux*, lui inspire sa nouvelle *Passion et vertu*. Une histoire d'amour désespéré qui amène l'héroïne, Mazza, à appeler Satan et la mort et qui se suicidera sans remords et sans espoir. La passion qu'elle vit la pousse à des gestes de fureur et de délire : « Mazza le mordit à la poitrine et lui enfonça ses ongles dans la gorge. » Ernest s'est séparé d'elle volontairement, mais « en pensant à elle, à ses étreintes brûlantes, à sa croupe charnue, à ses seins blancs, à ses longs cheveux noirs, il la regrettait⁽⁴²⁾ »...

Dans ses ouvrages plus autobiographiques, comme *Agonies* ou *Les Mémoires d'un fou*, l'expression de l'impossible foi en Dieu et en la vie surnaturelle est particulièrement manifeste : « J'ai cherché et je n'ai rien trouvé. » Les prêtres que ses héros rencontrent sont parfois — on songe au *Moine* de Lewis, qui avait fait scandale à la fin du siècle précédent — des menteurs éhontés qui prêchent la morale et fréquentent les prostituées ; ou alors de braves types terre à terre à qui l'on demande conseil mais qui ne songent qu'à leur tambouille en train de chauffer. Monde sans Dieu, sans espoir, dominé par la tyrannie, la misère, l'injustice, le tripotage, la vanité, le grouillement des courtisans autour du trône et la stupidité des honnêtes gens. Qu'en

attendre ? Flaubert n'a pas dix-sept ans alors qu'il semble déjà revenu de tout : « La vie de l'homme est comme une malédiction partie de la poitrine d'un géant, et qui va se briser de rochers en rochers en mourant à chaque vibration qui retentit dans les airs⁽⁴³⁾. » Les professions de foi nihilistes surabondent dans ces pages d'adolescent qu'on pourrait dire objectivement heureux, mais dont l'esprit est pénétré par le malheur d'être. L'Histoire n'est qu'une « route de sang », écrit-il dans *La Danse des morts*.

Tout Flaubert est déjà dans ces ébauches : une conception des plus noires de l'homme, de la vie, du monde. Accordées à la littérature de son temps sans doute, à la poésie de Byron particulièrement, les maximes du jeune Flaubert composeraient une belle anthologie de la mélancolie. Son attitude est inspirée aussi par la révolte contre l'époque où il vit, « cette bonne civilisation, cette bonne pâte de garce qui a inventé les chemins de fer, les poisons, les clysopompes, les tartes à la crème, la royauté et la guillotine... ». Posture littéraire évidente : Gustave n'a rien du suicidaire à la Werther, mais la noirceur de son univers mental ne le quittera pas. Du haut de ses dix-sept ans, il annonce alors son programme : « Si jamais je prends une part active au monde ce sera comme penseur et comme démoralisateur⁽⁴⁴⁾. »

Le dieu Yuk

Démoraliser les dupes, les poseurs et les naïfs qui prêchaient la vertu et le bonheur : dans cette tâche, le jeune Flaubert a fourbi une arme, le sens du grotesque. Victor Hugo en avait fait l'éloge dans son manifeste du drame romantique. « Il s'infiltre partout, écrivait-il, car de même que les plus vulgaires ont maintes fois leurs accès de sublime, les plus élevés paient fréquemment tribut au trivial et au ridicule⁽⁴⁵⁾. » Cependant, chez Hugo il s'agit d'un partage entre le sublime, représentant « l'âme épurée par la morale chrétienne », tandis que le grotesque, lui, « jouera le rôle de la bête humaine ». Pour Flaubert, le grotesque domine tout, univoque ; dans sa nouvelle *Smar*, il en fait un dieu : c'est le dieu Yuk.

Smar se présente comme un conte tout à la fois philosophique et fantastique qualifié de « vieux mystère », inspiré par l'*Ahasvérus* d'Edgar Quinet, que lui avait suggéré la légende du Juif errant.

Ahasvérus était un long poème en prose, une épopée moderne — une « représentation sacrée » — traitant de la « tragédie universelle qui se joue entre Dieu, l'homme et le monde ». Longue marche, quête de l'absolu, mythologie de l'Histoire, allégories, *Ahasvérus* se révèle l'œuvre ambitieuse d'un visionnaire inquiet : « Une étrange maladie nous tourmente en ce moment, écrivait Quinet. Comment l'appellerais-je ? Ce n'est plus seulement la tienne, René, celle des ruines ; la nôtre est plus vive et plus cuisante. C'est le mal de l'avenir. Ce qui nous tue c'est plus que la faiblesse de notre pensée ; c'est le poids de l'avenir à supporter dans le vide du présent. » Gustave Flaubert écrit *Smar* en 1839, alors qu'il est en classe de rhétorique (la classe de première). Dans ce « vieux mystère », Dieu a disparu, Satan mène le bal. Smar, qui personnifie l'humanité, est transporté par le Diable dans les cieux et dans une série de pérégrinations par lesquelles il le soumet à l'épreuve. Heureux au départ, Smar découvre que « la création est méchante », la vie « pleine de douleurs » et que les mystères de l'univers sont insondables. Satan lui fait ressentir toutes les passions, toutes les misères, et le fait passer par les illuminations successives du désespoir. À la fin Satan et Smar tombent amoureux de la même femme — qui n'est autre que la Vérité. Celle-ci va-t-elle choisir l'homme ou le Diable ? Ni l'un ni l'autre : la victoire est à Yuk, le dieu du grotesque, « et le tout finit par un accouplement monstrueux ».

Le dieu Yuk rit de tout, y compris de la mort. Il interprète la conviction de Flaubert qui sera de toute sa vie : la bêtise prend sur le monde un empire absolu. Satan avait initié Smar à la misère du monde :

Quoi ! tu n'avais jamais senti tout ce qu'il y avait de faux dans la vie, d'étroit, de mesquin, de manqué dans l'existence ? la nature te paraissait belle avec ses rides et ses blessures, ses mensonges ? le monde te semblait plein d'harmonie, de vérité, de grâce, lui, avec ses cris, son sang qui coule, sa bave de fou, ses canailles pourries ?

La lucidité exige d'en rire comme Yuk, d'un rire « homérique », « inextinguible », un rire « indestructible comme le temps » — et l'on songe ici au rire « hénaurme » du Garçon qui l'a précédé. Yuk est essentiel au monde ; il pénètre les institutions, les mœurs, les

croyances, les systèmes, les théories, tout ce qui vit et tout ce qui meurt.

Rien n'est épargné, pas même l'amour. Flaubert avouera à Louise Colet : « Le grotesque de l'amour m'a toujours empêché de m'y livrer⁽⁴⁶⁾. » Dans ses jeunes écrits, comme plus tard dans ses grands livres, la dérision et l'ironie ne perdent jamais leur droit de vengeance. Sous les attitudes nobles qu'il observe se dissimulent toujours la petitesse et la trivialité. Un de ses premiers textes s'intitule *La Belle Explication de la « fameuse » constipation*. On apprend dans les quelques lignes qui nous en restent que « la constipation est un resserrement du trou merdarum ». Au fond, c'est toujours aussi en enfant de l'hôtel-Dieu qu'il noircit ses pages. Dans un genre moins médical et plus sociologique, il nous peint, dans *Une leçon d'histoire naturelle*, un pastiche de traité de zoologie, le « genre commis » — un texte qui paraîtra dans le petit journal rouennais *Le Colibri*. Pareille monographie consacrée à un type social était à la mode et le sera encore plus dans les années 1840 sous le terme de « physiologie », lancé par Balzac avec sa *Physiologie de l'employé*. On trouvera alors en librairie ou dans la presse une *Physiologie du bas-bleu*, une *Physiologie du barbier coiffeur* ou une *Physiologie de l'étudiant*. Flaubert n'était pas en retard en publiant en 1837 cette physiologie, avant la lettre, du « commis ». Il s'agit d'une caricature générique qui reste d'inspiration romantique par le mépris affiché du petit-bourgeois conformiste et jobard où s'affirme l'ironie du futur auteur du *Dictionnaire des idées reçues*. Pour qui connaît l'œuvre de Flaubert, pointe déjà dans cette prosopographie les figures de Homais ou de Bouvard et Pécuchet. La vie du commis — qu'il faut appeler « Monsieur l'Employé » pour ne pas le fâcher — est réglée au cordeau et répétitive dans sa vacuité. Mais le commis est heureux, et Flaubert de décrire gaiement le bonheur imbécile, avec force notations pittoresques sur les vêtements du commis, son travail de rond-de-cuir, ses loisirs, ses mœurs, son langage, ses gestes. La fonction mécanise et idiotifie les êtres qui s'y réduisent.

Cette verve satirique, on la rencontre dans la plupart de ses œuvres de jeunesse. Dans *Quiquid volueris*, il peint ainsi Adèle, la jeune fille aimée de l'homme-singe : « Son regard était bleu et humide, son teint était pâle ; c'est une de ces pauvres filles qui ont des gastries de naissance, boivent de l'eau, tapotent sur un piano bruyant la musique

de Liszt, aiment la poésie, les tristes rêveries, les amours mélancoliques et ont des maux d'estomac⁽⁴⁷⁾. » Sous le vapoureux et l'éthéré, la protestation vulgaire d'un appareil digestif. Son ironie ne s'exerce pas seulement à l'encontre des gens de peu, mais tout autant à l'adresse des « classes supérieures », des riches philanthropes, des petits maîtres, des prêtres, des ministres serviles et du roi lui-même. D'un notable, personnage de son conte *Ivre et mort*, il écrit qu'il « n'avait eu d'autre mérite que d'avoir peu de conscience, un bon tailleur, une belle chaîne à sa montre et une femme habile dont il s'était servi comme les mendiants de leurs plaies, en vivant d'un mépris qui était pour lui un revenu, une ferme, un loyer ». Tous ces importants qui prennent des airs vivent en fait masqués, singeant la vertu et la profondeur, la responsabilité et l'honnêteté dans une comédie sociale où chacun d'eux joue son rôle en bombant le torse, pompeux, solennel et décoré. Il faut les occire !

Dans son *Étude sur Rabelais*, qu'il écrit un peu avant ses dix-sept ans, Flaubert admire la raillerie libératrice de ce grand manipulateur des mots et des êtres. Il suit le périple de Pantagrue qui visite « toutes les nations » et nulle part ne rencontre « ce qui est bon ». Ce qui s'impose alors, « c'est un éternel rire, immense, confus, un rire de géant, qui assourdit les oreilles et donne le vertige ; moines, soldats, capitaines, évêques, empereurs, papes, nobles et manants, prêtres et laïques, tous passent devant ce sarcasme colossal de Rabelais, qui les flagelle et les stigmatise, et ils ressortent de dessous sa plume tous mutilés et tous saignants ». Rabelais le « destructeur », voilà celui qu'il faut suivre. Dans ce texte, le mot « grotesque » revient à plusieurs reprises. Et si Rabelais pourfendait la société de son temps, que dirait-il aujourd'hui ? « Vous n'avez plus de christianisme. Qu'avez-vous donc ? des chemins de fer, des fabriques, des chimistes, des mathématiciens. Oui, le corps est mieux, la chair souffre moins, mais le cœur saigne toujours⁽⁴⁸⁾. » Scepticisme universel, ennui morne, bégaiements de la politique, si Rabelais était de retour, « son livre serait le plus terrible et le plus sublime qu'on ait fait ».

Dans cette somme d'écrits en tout genre que constituent ses œuvres de jeunesse, Flaubert est devenu l'adepte d'un culte qu'il ne reniera plus : celui du dieu Yuk. Le 8 septembre 1871, il confessera à George Sand : « L'humanité n'offre rien de nouveau. Son irrémédiable

misère m'a empli d'amertume, dès ma jeunesse. » De conte en conte, tous ces chants désespérés composent la figure d'un adolescent dont les noirceurs ont été plus fortes que les rêves. Les désenchantements de l'amour ne feront qu'ajouter leurs touches sombres à sa représentation du monde et de l'existence. Au fil d'une enfance passée entre le collège où l'on meurt d'ennui et l'hôpital où l'on meurt tout court, la personnalité de Gustave s'est forgée contre les platitudes de la société louis-philipparde, les illusions de la croyance religieuse et, plus généralement, contre l'ordre établi de la bêtise universelle. Ce tempérament tôt révélé, c'est celui d'une âme sensible, blessée, mutilée dans ses rêves inaccessibles. Il ressemblerait, tel le Poète de Baudelaire, à l'albatros « exilé sur le sol au milieu des huées », s'il n'avait la ressource d'un double dictame : le rire destructeur de Rabelais et la quête du Beau par l'écriture.

III

AIMER

Tout de même, ce jeune homme qui décline à l'envi dans ses contes cet « inconvénient d'être né », de quoi se plaint-il ? Il fait partie du lot étroit des privilégiés qui ont les moyens de suivre des études ; ses parents sont des notables qui lui assurent des lendemains confortables ; il a une sœur adorable et de bons amis avec lesquels il satisfait son amour des planches et son goût pour la farce. Il est beau, en bonne santé, il aime rire et faire rire : il ne poserait pas un peu, non, avec ce spleen quotidien dont il se délecte ? Maxime Du Camp, qui deviendra son ami à Paris, lui en fera le reproche : « Tu as auprès de toi, sous ta main, tous les éléments désirés du bonheur et tu n'es pas heureux. Cher Gustave, est-ce que tu ne t'abuses pas, est-ce que, par un travers trop commun dans le cœur humain, tu ne te forcerais pas à être malheureux afin d'avoir à te plaindre toi-même⁽⁴⁹⁾. »

Quoi qu'il en soit, les deux ouvrages autobiographiques que Flaubert écrit, l'un en 1838, *Les Mémoires d'un fou*, l'autre en 1841-1842, *Novembre*, sont encore des gravures noires. Cette fois, il s'agit d'amour — et l'expérience amoureuse de Gustave entre quatorze et dix-huit ans, si elle a tenu du sortilège, elle ne l'a pas délivré de la mélancolie, au contraire !

Le fou d'Élisa

Flaubert, si on l'en croit, a connu l'unique amour de sa vie dans sa quinzième année, sur une plage de Normandie. Ainsi dit, la chose paraît bête. Est-il possible qu'un amour d'adolescent puisse exercer à l'infini la tyrannie de ses blessures ? N'en être jamais guéri ? Ne voir

le seul amour possible que dans cet amour impossible ? C'est pourtant cette jolie fable qui, à la suite d'Émile Gérard-Gailly, a été transmise par nombre de flaubertistes.

L'habitude avait été prise par sa famille de se rendre, au moins un été sur deux, à Trouville, de s'y retrouver avec notamment François Parain, le beau-frère d'Achille-Cléophas, très aimé par Gustave, et d'autres membres de la parentèle. M^{me} Flaubert avait des biens dans la région de Pont-l'Évêque, à moins de dix kilomètres de la mer. À Trouville, les Flaubert descendaient à L'Agneau d'Or, l'unique auberge, « chez la mère David », comme il sera précisé dans *Un cœur simple*. Aux baignades du matin succédaient des promenades « avec l'âne » l'après-midi dans les terrains vallonnés, puis l'attente sur le quai du retour des pêcheurs, dont les barques « glissaient dans le tapotement des vagues, jusqu'au milieu du port, où l'ancre tout à coup tombait ».

Un matin de l'été 1836, Gustave comme il en a l'habitude se promène seul sur la longue plage découverte par la marée basse. Soudain, il aperçoit un paletot rouge rayé de noir abandonné sur le sable. « La marée montait, écrit-il dans *Les Mémoires d'un fou*, le rivage était festonné d'écume ; déjà un flot plus fort avait mouillé les franges de soie de ce manteau. Je l'ôtai pour le placer plus loin ; l'étoffe en était moelleuse et légère, c'était un manteau de femme. » Plus tard, à l'auberge, à l'heure du déjeuner, on l'interpelle pour le remercier de sa « galanterie ».

Cette scène augurale est bien connue, mais elle a tant compté dans la vie et l'œuvre de l'écrivain qu'elle vaut de lui laisser le soin de la narrer :

Je me retournai ; c'était une jeune femme assise avec son mari à la table voisine.

— Quoi donc ? lui demandai-je, préoccupé.

— D'avoir ramassé mon manteau ; n'est-ce pas vous ?

— Oui, Madame, repris-je embarrassé.

Elle me regarda.

Je baissai les yeux et rougis. Quel regard, en effet ! comme elle était belle, cette femme ! je vois encore cette prunelle ardente sous un sourcil noir se fixer sur moi comme un soleil. Elle était grande, brune avec de magnifiques cheveux noirs qui lui tombaient en tresses sur les épaules ; son nez était grec, ses yeux brûlants, ses sourcils hauts et admirablement arqués, sa peau était ardente et comme veloutée avec de l'or ; elle était mince et fine, on voyait des veines

Trente ans plus tard, dans *L'Éducation sentimentale*, Frédéric Moreau rencontrera une femme aux bandeaux noirs, aux grands sourcils, à la splendide peau brune : « Ce fut comme une apparition. » Sur le pont d'un bateau allant de Paris à Nogent-sur-Seine, elle était assise avec un « long châle à bandes violettes » placé dans son dos, sur le bordage. « Mais, entraîné par les franges, il glissait peu à peu, il allait tomber dans l'eau ; Frédéric fit un bond et le rattrapa. Elle lui dit : — Je vous remercie, Monsieur. »

La description du coup de foudre dans *Les Mémoires d'un fou* est peut-être plus naïve, mais on en retrouvera la même teneur dans le grand roman de 1869. Chaque matin, le narrateur revient sur la plage pour s'exalter à la vue de cette femme sortant du bain, frôler son corps « à moitié nu » portant le « parfum de la vague ». Son cœur bat avec violence : « J'étais immobile de stupeur, comme si la Vénus fût descendue de son piédestal et s'était mise à marcher. C'est que, pour la première fois alors, je sentais mon cœur, je sentais quelque chose de mystique, d'étrange comme un sens nouveau. J'étais baigné de sentiments infinis, tendres ; j'étais bercé d'images vaporeuses, vagues ; j'étais plus grand et plus fier tout à la fois. » Flaubert écarte toute idée de volupté : c'était « une sensation toute mystique [le mot est répété] en quelque sorte ».

Gustave rencontre pour la première fois ce qu'il avait rêvé aux heures d'ennui du collège : une femme qui vous subjugue par sa beauté, qu'on voudrait tenir indéfiniment dans ses bras, combler d'amour, couvrir de baisers, dont on voudrait devenir inséparable. Le « grand vol nuptial ». L'extase.

Cette femme, qu'il prénomme Maria dans ses *Mémoires*, s'appelait Élisabeth Foucault, épouse Schlésinger. Elle avait une petite fille, qu'elle allaitait elle-même, ce qui permit à Gustave de découvrir le sein nu d'une femme, « cette gorge palpitante » dont il gardera à jamais le souvenir. Rapidement, le jeune garçon sympathise avec le mari, ses allures de bon garçon, de bon vivant qui amuse la galerie, quelqu'un « entre l'artiste et le commis voyageur ». Il entre ainsi sans peine dans la familiarité du couple. Ensemble, on fait des promenades à cheval, on parle de littérature, tandis qu'il se plaît à se découvrir des goûts communs avec Élisabeth. Un jour, Maurice, l'époux, invite Gustave à se

joindre à eux dans une virée en barque. Ce sont de nouveaux émois pour lui, tout près d'elle : « J'étais enivré d'amour. »

« Monsieur Maurice », comme Flaubert l'appelle, était un plaisant personnage, haut en couleur et déboutonné. Un peu moins de quarante ans, portant la moustache conquérante, avantageux de sa personne, péremptoire dans ses jugements variables, source jaillissante d'éloquence, malin dans son commerce, où il était passé maître dans l'art de circonvenir ses clients, prodigue en manigances, carotteur, habitué des tribunaux, avec cela jovial, rigoleur, vainqueur-né des femmes, il s'était construit une réputation à Paris d'éditeur de musique à succès. Maxime Du Camp le dépeint comme « un brasseur d'affaires qui avait les mains dans vingt opérations à la fois, dirigeant à Paris une importante maison de commerce, flairant les truffes de loin, et abandonnant sa femme pour courir après le premier cotillon qui tournait au coin des rues, passé maître en fait de réclames, jetant les pièces d'or par les fenêtres et se baissant pour ramasser un sou⁽⁵⁰⁾ ». On aura reconnu bien des traits que Flaubert prêtera à Jacques Arnoux, éditeur de *L'Art industriel*, dans son *Éducation sentimentale*.

Schlésinger devait à ses origines prussiennes (il avait déjà eu pignon sur rue à Berlin) ses relations avec un certain nombre de musiciens germaniques comme Meyerbeer et, par celui-ci, Wagner ; mais, dans son magasin de la rue Richelieu, il recevait aussi bien le Polonais Panofka, le Hongrois Liszt, tout comme les Français Ludovic Halévy et Hector Berlioz. Schlésinger paie mal ou pas du tout, mais les musiciens acceptent de se laisser filouter car c'est par lui qu'ils peuvent être connus à Paris. En 1834, il avait lancé une *Gazette musicale de Paris*, annexé en un an sa rivale et devancière *Revue musicale*, et dirigeait ainsi la *Gazette et revue musicale de Paris* où collaboraient, ou collaboreront, des écrivains tels que Eugène Scribe, Jules Janin, George Sand, Alexandre Dumas et Balzac. C'était du reste Alexandre Dumas, habitué de Touques, qui lui avait vanté les charmes de Trouville, où Maurice était arrivé en chaise-poste avec sa femme. Le jeune Flaubert, tombé amoureux d'Élisa, était tout autant fasciné peut-être par cette espèce d'« illustre Gaudissart » qui connaissait si bien les littérateurs et les artistes.

Élisa avait vingt-six ans, et sa personnalité contrastait du tout au tout avec celle de son sauteur de mari. Cette catholique fervente en imposait par sa beauté majestueuse et par une attitude de réserve qui

la paraît de mystère. Quand Gustave fait sa connaissance à Trouville, la vérité est qu'elle est non pas M^{me} Schlésinger mais M^{me} Judée. Les travaux d'Émile Gérard-Gailly ont eu le mérite de mettre au jour qu'en 1836, au moment de l'éblouissante rencontre⁽⁵¹⁾, Élisabeth était encore l'épouse légitime d'un lieutenant du train des équipages, Émile-Jacques Judée, avec lequel elle s'était mariée à Vernon le 23 novembre 1829. L'idylle conjugale est brève : dès l'année suivante Judée, qui n'est encore que sous-lieutenant, quitte la France pour l'Algérie, d'où il ne revient qu'en novembre 1835. À ce moment-là, Élisabeth Foucault, épouse Judée, vit maritalement avec Maurice Schlésinger, dont elle est enceinte de six mois. Que fait Judée ? Demande-t-il en soldat qui a de l'honneur réparation à Schlésinger ? Point. Il accepte le fait accompli, n'en dit rien à personne, jusqu'à sa mort en 1839.

Cette histoire peut trouver une explication logique. Un jeune marié qui songe à sa carrière, qui décide de partir pour l'Algérie, où les combats de la conquête lui fourniront de l'avancement, et une jeune épouse délaissée tombée dans les bras d'un homme de passage qui lui en impose par sa faconde, ses airs parisiens, et son évident émerveillement devant sa beauté. De retour à Vernon, Judée, qui s'est privé de la présence d'Élisabeth pendant cinq ans, accepte la séparation — sinon le divorce, qui n'existe plus — moyennant, on le suppose, une prime de l'amoureux concubin. Sur ce point, René Dumesnil est catégorique : « Élisabeth fut l'objet d'un marché ; elle fut vendue⁽⁵²⁾. »

Cette chronique d'un mariage raté est pourtant inacceptable aux yeux de Gérard-Gailly et de ceux qui l'ont suivi. *Primo*, la piété religieuse d'Élisabeth rend « impossible » ce qui serait de sa part un péché d'adultère aggravé par la mise au monde d'un enfant naturel. C'est pourtant ce qui s'est produit, oui, mais avec des circonstances atténuantes. Car, *secundo*, comment se fait-il que le fier tourlourou se maintient dans une passivité incompatible avec son honneur de mari et de soldat ? Sur cette double question, les flaubertistes qui ont accepté la thèse de Gérard-Gailly ont décrété, à la suite de celui-ci, que Judée avait commis, au lendemain de son mariage, « une faute lourde, une faute compromettant sa carrière et qui rejaillissait sur sa femme et sur sa belle-famille » — c'est presque mot pour mot ce qu'explique Dumesnil en suivant Gérard-Gailly. Quelle faute ? Personne ne le sait. Et en quoi le fait de la part de Schlésinger de

reprendre sa femme à Judée et de lui faire un enfant sauve-t-il l'« honneur » d'Élisa et de ses parents ? L'« honneur » n'était-il pas d'attendre sagement le retour de son époux ? Quant à la vertu d'Élisa, sa réputation ne repose que sur des on-dit. La femme la plus pieuse, abandonnée par son mari pendant des années, il n'est pas imaginable de la voir succomber au charme d'un galant homme qui se présente, qui la couvre de cadeaux, qui lui déclare un amour indestructible et autres serments enjôleurs. Tout se passe comme si, aux yeux des inventeurs du « grand amour », Élisabeth devait être élevée au-dessus de tout soupçon, respectée comme une victime, au prix d'hypothèses rien moins que fondées, parce que l'on a décidé qu'elle a été et resterait le seul amour de Flaubert, le beau, le grand, l'unique amour dont l'objet ne pouvait être qu'une femme « pure », insoupçonnable, hors du commun. Une icône.

Lorsqu'elle accoucha, Élisabeth dut cacher son nom à l'état civil, qui ne lui reconnaissait pour époux et donc comme père de son enfant que Judée. L'acte de naissance de sa fille fut ainsi libellé : « Marie-Adèle-Julie-Monina Schlésinger, fille de Maurice-Adolphe Schlésinger et de *mère non dénommée*, née le 19 avril 1836, à Paris, rue de Richelieu, n° 97. » Élisabeth était dessaisie légalement de sa fille. En même temps, elle vivait sous la protection du volage « Monsieur Maurice ». Tout semblait laisser croire qu'elle ne l'avait jamais aimé, qu'elle n'ignorait rien de ses fredaines, mais elle lui était reconnaissante de garder le secret de leur union illégitime et d'être présentée par lui comme son épouse légale.

Telle était la situation du couple quand Gustave Flaubert se lie d'amitié avec « M. et M^{me} Schlésinger ». C'est seulement en 1839, à la mort de Judée, qu'Élisabeth, devenue veuve, put régulariser son union en se mariant *incognito* avec Schlésinger, après que celui-ci, juif de naissance, se fut converti au catholicisme. Ils auront un second enfant, Adolphe, en janvier 1842.

Pour l'heure, en cet été de 1836, Gustave passe auprès de ses nouveaux amis quelques semaines de joie pure, dans le sillage de la femme éblouissante, vouant à celle-ci cet amour affranchi, à l'entendre, de toute excitation érotique — ce qui est en contradiction avec certaines autres de ses affirmations. Les Schlésinger avaient une terre-neuve, appelé Nero, et comme la jeune femme avait l'habitude de caresser son chien, l'adolescent transféra sur lui l'affection qu'il

éprouvait pour sa maîtresse : « À quinze ans j'ai souhaité être un certain chien de Terre-Neuve que baisait entre les deux oreilles une dame de ma connaissance. Je ne sais dans quel charnier pourrit le crâne de ce toutou. Mais j'y ai placé dessus, jadis, des concupiscences profondes, et telles qu'un diadème d'empereur n'en a peut-être pas causé de plus ardentes⁽⁵³⁾. » Parfois, l'ami de Schlésinger, Panofka, qui était venu le rejoindre à Trouville, enchantait les soirées de son violon, et laissait Gustave alanguir. Il y eut aussi des fêtes et des bals, où le jeune homme ne perdait pas des yeux celle qui se mouvait parmi les invités et qu'il aurait voulu garder toujours auprès de lui.

Hélas ! « Il fallut partir ; nous nous séparâmes sans pouvoir lui dire adieu. Elle quitta les bains le même jour que nous. C'était un dimanche. Elle partit le matin, nous le soir ; elle partit, et je ne la revis plus. » L'apparition dissipée, Gustave éprouve dans son cœur le « chaos », mais reste habité par l'image obsédante d'Élisa.

Je ne suis qu'un chien blessé
Dont la plainte est si peu forte
Qu'au soir derrière la porte
Sans penser on l'a laissé

Rentré à Rouen, tout lui paraît « désert et lugubre ». Il revint d'autres étés à Trouville, la chercha, en proie au désir porté à l'extrême de la revoir, mais elle avait disparu, à tout jamais, croit-il. Il pousse alors ce cri d'adieu et de désespoir dans *Les Mémoires d'un fou* :

En moi, sais-tu que je n'ai pas passé une nuit, pas un jour, pas une heure, sans penser à toi, sans te revoir sortant de dessous la vague, avec tes cheveux noirs sur tes épaules, ta peau brune avec ses perles d'eau salée, tes vêtements ruisselants et ton pied blanc aux ongles roses qui s'enfonçait dans le sable, et que cette vision est toujours présente, et que cela murmure toujours à mon cœur ? Oh ! non, tout est vide.

Comme à son habitude, Flaubert, dans ce récit, tente bien de tourner le souvenir de la « chose sublime » en dérision. La bouffonnerie de l'amour ! Les promenades au clair de lune, les soupirs, les déclarations : « Je croyais qu'une femme était un ange... Oh ! que Molière a eu raison de la comparer à un potage ! » Mais toute la tonalité de ces *Mémoires d'un fou* est celle d'un chant élégiaque, pénétré d'une « vague tristesse, quelque chose d'indéfinissable et de

rêveur, comme des vibrations mourantes ».

L'histoire d'Élisa ne s'arrête pas là. Gustave la reverra, quand il sera étudiant à Paris, entre 1840 et 1843. Il était devenu un homme, et un homme séduisant, d'une « héroïque beauté » selon Maxime Du Camp. Lui-même, à Louise Colet : « De dix-sept à dix-neuf ans, j'étais splendide [...], et assez pour attirer les yeux d'une salle de spectacle entière, comme cela m'est arrivé à Rouen à la première représentation de *Ruy Blas*. » M^{me} Schlésinger, malheureuse en ménage, a pu être charmée et sensible à une déclaration de l'étudiant. Sa fréquentation assidue des Schlésinger, sa présence régulière à leurs mercredis, l'anonymat de la grande ville elle-même ménageaient un rapprochement moins compromettant qu'à Trouville. Flaubert est-il resté un amoureux silencieux ? Du Camp, qui n'a eu de son ami qu'une partie de ses confidences, le croit : « Il les retrouva plus tard à Paris, persista à admirer le mari, persista à regarder la femme et persista à se taire⁽⁵⁴⁾. » Les deux romans qui portent le même nom, *L'Éducation sentimentale*, écrits à plus de vingt ans d'écart, et où l'on retrouve une héroïne inspirée par Élisa, n'ont pas la même conclusion. Dans le premier, Henry et Émilie deviennent amants, alors que, dans le second, Frédéric Moreau et M^{me} Arnoux restent dans l'interdiction : scrupule moral, frein religieux, rendez-vous manqué. Sur ce dénouement, les spécialistes de Flaubert se sont partagés. Émile Gérard-Gailly et René Dumesnil jugent plus conforme à la vérité la seconde *Éducation*, tandis que Jean Pommier, Claude Digeon et Jean Bruneau concluent à l'inverse que Gustave et Élisa devinrent amants. Ces derniers allèguent une lettre de Du Camp à Flaubert du 24 juin 1844 (« Tu as aimé une fois, la seconde fois, et cela arrivera, tu te grandiras de façon inouïe [...] ») et une lettre de Flaubert à Louise Colet du 8 octobre 1846 (« Je n'ai eu qu'une passion véritable [...] »)⁽⁵⁵⁾. Outre que l'on a vu Du Camp écrire dans ses *Souvenirs* que Flaubert à Paris continua à se taire, les deux lettres en question ne sont pas probantes, le mystère demeure. Mais l'important est ailleurs. Consommé ou non, ce premier amour, ce « grand amour » de Flaubert est resté en lui si profondément chevillé qu'il inspirera le chef-d'œuvre de 1869 et cette scène ultime où M^{me} Arnoux, vieillissante, est venue lui faire ses adieux :

Frédéric soupçonna M^{me} Arnoux d'être venue pour s'offrir ; et il était repris

par une convoitise plus forte que jamais, furieuse, enragée. Cependant, il sentait quelque chose d'inexprimable, une répulsion, et comme l'effroi d'un inceste. Une crainte l'arrêta, celle d'en avoir dégouté plus tard.

Si la destinée romanesque d'Élisa n'est pas discutable, il est légitime de se demander ce que fut le rapport entre la création littéraire et la réalité vécue. Un flaubertiste comme Jacques-Louis Douchin a remis en doute l'histoire du « grand amour »⁽⁵⁶⁾. Déjà, le lecteur des *Mémoires d'un fou* peut noter la contradiction : alors que le récit narre d'abord un coup de foudre, l'auteur laisse échapper *in fine* l'aveu selon lequel les illuminations de l'amour ne lui sont venues qu'après coup, une fois Maria-Élisa éloignée. Et Jacques-Louis Douchin pointe opportunément que cet amoureux fou d'Élisa, qui parle de tout à ses amis dans ses lettres, n'a jamais un mot sur elle. Pourquoi, devenu étudiant à Paris en 1841, attend-il près de deux ans pour la retrouver ? Une passion bien tranquille ! Lecteur admiratif des *Souffrances du jeune Werther*, l'adolescent n'avait-il pas rêvé d'aimer une Charlotte à « en perdre la raison » ? N'est-ce pas l'amour de l'amour, plus que l'amour de M^{me} Schlésinger, qui l'a motivé à construire la légende d'un amour romantique — c'est-à-dire un amour impossible, mais combien poétique, qu'il saura merveilleusement exploiter dans ses œuvres romanesques, jusque dans son chef-d'œuvre de 1869 ? Déjà, dans son livre sur Flaubert de 1909, René Descharmes doutait de cet amour fou : « Il retrouvait en lui les sentiments décrits dans les livres [...]. Il s'était peut-être efforcé de les éprouver, pour modeler sa passion sur celle des héros de Byron, de Goethe ou de Chateaubriand, se donner l'illusion qu'il partageait leur état d'âme, et qu'il subissait, comme eux, l'amour sous la forme la plus complète. »

Quoi qu'il en soit, ce mélange de souvenir embelli et de mimétisme romantique est resté, pour Flaubert, une source d'inspiration. La poésie y trouvera son compte dans cette œuvre par ailleurs si ironique qu'est *L'Éducation sentimentale*.

Éducation sexuelle

Élisa disparue, Flaubert nous entretient dans ses *Mémoires d'un fou* des jeux amoureux qu'il eut avec une jeune Anglaise, Caroline-Anne Heuland, une camarade de pension de Caroline Flaubert. Jacques-

Louis Douchin note que les pages des *Mémoires d'un fou* qui lui sont consacrées paraissent d'une authenticité autrement crédible que les passages du « grand amour » : « Un jour elle se coucha sur mon canapé dans une position très équivoque ; j'étais assis près d'elle sans rien dire. » Une autre fois, elle le hèle de sa fenêtre, le fait monter chez elle alors que sa mère est en voyage. Résumé : « Elle était seule, elle se jeta dans mes bras et m'embrassa avec effusion ; ce fut la dernière fois, car depuis elle se maria. » Bref épisode sans lendemain : « Le regard de Maria fit évanouir le souvenir de cette pâle enfant. »

Toujours collégien, c'est la vanité, nous dit-il, qui le pousse à perdre sa virginité : « On me raillait de ma chasteté, j'en rougissais, elle me faisait honte, elle me pesait comme si elle eût été de la corruption. » Le récit des *Mémoires* est discret, qui ne parle que des remords ressentis après le rite de passage : « Une femme se présenta à moi, je la pris ; et je sortis de ses bras plein de dégoût et d'amertume [...] comme si l'amour de Maria eût été une religion que j'eusse profanée. » Nous en savons un peu plus grâce aux frères Goncourt, que Flaubert s'habitua à visiter plus tard, au cours de ses séjours à Paris, et qui étaient ses confidents. À la date du 20 février 1860, on peut lire dans leur *Journal* qu'il « avait perdu son pucelage avec la femme de chambre de sa mère ». Toujours fin limier, Jacques-Louis Douchin se demande qui est cette femme de chambre dont il n'est question nulle part ailleurs. Flaubert éprouvait-il de la vergogne à avouer que l'initiatrice était une professionnelle d'une maison close de Rouen ? Le « dégoût » ou, à tout le moins, la déception reste probable, si l'on suit la confidence de Flaubert à Chevalier : « J'ai été au bordel pour m'y divertir et je m'y suis embêté⁽⁵⁷⁾. »

Dans *Novembre*, le roman qu'il écrit en 1842, il narre en lettres de feu son attente. Il prend plaisir à frôler des prostituées, à fréquenter leurs rues habituelles, à leur parler parfois, mais sans aller plus avant. Il s'abandonne à des rêves de luxure et s'abîme dans un « découragement sans fond ». Poussé par la violence du désir, pris du besoin d'aimer, fasciné par l'« adultère », il s'attriste de ne pouvoir prendre aucune femme dans ses bras. En pages brûlantes, il décrit ce désir qui sort de « tous ses pores », il dévisage les femmes qu'il rencontre, se pénètre de leur odeur. « Elles avaient beau être vêtues, je les décorais sur-le-champ d'une nudité magnifique. » Dans sa notice de présentation de *Novembre*, Claudine Gothot-Mersch remarque : « Ce

qui est saisissant, c'est la façon dont ce garçon de vingt ans réussit à analyser l'éveil de la sexualité dans l'adolescent qu'il cesse à peine d'être⁽⁵⁸⁾. »

Dans son *Cahier intime*, une allusion à la rue de la Cigogne, où se tenait une maison de filles à Rouen, suggère que le bachelier de l'année l'avait fréquentée. Mais c'est sans doute à la fin d'octobre 1840, à Marseille, que Gustave connut enfin la volupté dont il avait tant rêvé.

En effet, Achille-Cléophas Flaubert, qui n'avait sans doute pas apprécié que son rejeton fût banni de son collège, se montra si content de son succès au bac qu'il lui offrit un grand voyage dans le midi de la France et en Corse, lequel dura du 22 août au 1^{er} novembre 1840. Le chirurgien, qui s'endormait parfois quand Gustave lui lisait quelques morceaux de sa prose, n'était pas pour autant un béotien rivé à sa spécialité. Alors qu'il est en congé à Nogent-sur-Seine, il écrit au fiston, une semaine après son départ : « Je vois avec plaisir que la diligence ne t'a pas fatigué et que tu es vif de corps ; fais en sorte que cela continue et que ton esprit se conserve toujours gai et ton cœur bon comme nous le connaissons. Profite de ton voyage et souviens-toi de ton ami Montaigne qui veut que l'on voyage pour rapporter principalement les humeurs des nations et leurs façons, et pour "frotter et limer notre cervelle contre celle d'autrui". Vois, observe et prends des notes ; ne voyage pas en épicier ni en commis-voyageur. »

Le conseil était superflu, sans doute, mais on voit que ce père, un peu lointain, n'était pas étranger à l'éducation de Gustave et à ses exigences intellectuelles. Ce qui est frappant aussi, dans la correspondance qui s'échange au cours de ce voyage entre Flaubert et les siens, c'est la douce affection qui règne entre eux. Les mots tendres de sa mère, les attendrissements rieurs de sa sœur « Caro », les messages eux-mêmes du voyageur démontrent à quel point Gustave est un fils et un frère profondément aimé — ce que ne font guère imaginer ses récits autobiographiques. Avant les grands deuils qui l'affligeront, le jeune Flaubert semble avoir tout pour être heureux, comme le lui a dit Du Camp. Il ne l'est point, nous le savons, mais donne le change par ses bouffonneries, ses imitations, ses galéjades. C'est ainsi que veut le voir sa sœur, qui lui écrit qu'à Nogent on regrette le *gros diseur de bêtises*, ses « facéties », que certains trouvent « assommantes », mais elle s'empresse d'ajouter : « Pour moi je n'en

aurai jamais assez et tu peux être sûr que lorsque tu reviendras je rirai de même, comme une bête, à tout ce que tu diras⁽⁵⁹⁾. »

Pour entreprendre ce voyage, Flaubert n'est pas seul. Son guide, le docteur Cloquet, est un ancien élève du docteur Flaubert, professeur de clinique chirurgicale à Paris. Il avait déjà, quelques années plus tôt, emmené le fils aîné des Flaubert, Achille, dans une expédition en Écosse. Le mentor était lui-même accompagné de sa sœur Lise et d'un ami, prêtre italien, l'abbé Stefani. Outre les quelques lettres du touriste qui ont été sauvées, nous disposons du récit de voyage écrit par Gustave, commencé à Bordeaux et achevé à son retour à Rouen : *Pyrénées-Corse 22 août-1^{er} novembre 1840*. D'autres allusions à son voyage sont écrites dans son *Cahier intime* de 1840-1841.

Le chemin de fer en France n'en est qu'à ses débuts ; il se développera sous le Second Empire. Les voyageurs sont partis en diligence pour Bordeaux, en passant par Tours et Angoulême. « Bordeaux ressemble à Rouen par ses côtés bêtes et bourgeois », écrit-il à son « bon rat ». La Garonne a des eaux bourbeuses, la manufacture de porcelaines exploite des enfants et des jeunes filles entassés sous des vitres, et les tombes du cimetière sont « plus bêtes que les vivants trépassés ». Au fond, ce qu'il a le plus apprécié dans la capitale girondine, c'est d'avoir eu accès, à la bibliothèque municipale, au manuscrit de Montaigne — l'« exemplaire de Bordeaux » des *Essais* —, qu'il touche avec « autant de vénération qu'une relique ».

Après Bordeaux, Bayonne qu'il « adore », et l'Adour au soleil couchant. Il veut voir Biarritz qu'on lui a vanté. L'étape est endeuillée quand ils découvrent sur la plage un baigneur qui appelle au secours pour deux hommes qui se noient. Aussitôt, Gustave hôte son habit, déboutonne ses bottines avec l'aide de la mère vêtue de noir et gémissante, et, comblé de ses bénédictions, s'enfonce dans l'eau en pantalon et nage du plus vite qu'il peut vers l'endroit qu'on lui a indiqué. Gustave est un excellent nageur, il se baigne tous les jours, mais les rouleaux sont plus forts et toute son énergie se révèle vaine. On ramènera plus tard les deux corps, au désespoir de la femme en noir. On entoure Flaubert, on lui prête un pantalon de paysan, et on l'oublie au bout de dix minutes. « Comme je le méritais », ajoute-t-il avec modestie⁽⁶⁰⁾.

De Bayonne, les voyageurs font un tour en Espagne, par la Bidassoa qui les conduit à Fontarabie puis ils remontent à Irun. La

suite de l'itinéraire les emmène à Pau, à Cauterets avec une excursion au lac de Gaube, une autre à Gavarnie — ce qu'il a vu « de plus beau » dans les Pyrénées. Il se chamoie un peu avec le docteur Cloquet adepte du *Guide du voyageur* : « Est-ce ma faute si ce qu'on appelle l'intéressant m'ennuie et si le très curieux m'embête⁽⁶¹⁾. » Mais le quatuor s'entend plutôt bien. C'est un voyage confortable, bourgeois, rien du routard ; on dort dans de bonnes auberges ; on dîne souvent chez des amis du docteur Cloquet, qui régaleront les visiteurs. Et voici Bagnères-de-Bigorre, Saint-Bertrand-de-Comminges, Bagnères-de-Luchon. En route pour Toulouse ! Là, on s'embarque sur le canal du Midi, on passe par Castelnaudary, Carcassonne, où l'on fait étape, Narbonne, Nîmes, le pont du Gard et Arles. « Tu ne peux pas te figurer ce que c'est que les monuments romains, ma chère Caroline, et le plaisir que m'a procuré la vue des Arènes. » Il s'enchant de plus en plus de ce voyage, qui conduit la petite troupe à Marseille le 27 septembre. Deux jours plus tard, direction Toulon, et de là embarquement pour la Corse !

La Méditerranée transporte Gustave de joie, le ciel d'azur, les eaux limpides de la mer, la chaleur de l'air, la gentillesse des gens : « J'aime bien la Méditerranée, elle a quelque chose de grave et de tendre qui fait penser à la Grèce, quelque chose d'immense et de voluptueux qui fait penser à l'Orient⁽⁶²⁾. » En fait de beauté, il n'avait encore rien vu ! La Corse allait se découvrir à lui comme la Vénus anadyomène sortie des eaux transparentes de l'Égée. Flaubert est ébloui. Débarqués à Ajaccio, les voyageurs sont reçus par le préfet Jourdan, qui administre le département, qu'il connaît comme sa poche, depuis dix ans. Il leur donne mille conseils, révise leurs préjugés et leur offre un avant-goût de l'hospitalité qu'ils vont apprécier tout au long de leur traversée de l'île. Le 7 octobre, accompagnés par le capitaine Laurelli qui sera leur guide, ils partent à cheval tôt le matin pour Vico, par les sentiers qui serpentent dans le maquis, et où ils arrivent au bout de dix heures de cheminement.

Le récit de la traversée de la Corse, via Corte, ne vaut pas seulement par la description des paysages odoriférants et d'une nature presque encore vierge. Flaubert parle des Corses en ethnologue et avec la qualité inhérente au métier : la sympathie. « Il ne faut pas juger les mœurs de la Corse avec nos petites idées européennes », en oubliant que la Corse est en Europe. Après Mérimée — et avant Maupassant —

il découvre avec une fascination d'esthète les mœurs des indigènes, l'honneur farouche des bandits corses qui les pousse à la vendetta, la condamnation par contumace, l'errance clandestine, la dureté des mœurs, la fille qu'on marie sans la consulter, et la vie des hommes passée à la chasse, « une vie de paresse, d'orgueil et de grandeur⁽⁶³⁾ ». C'est le « bon sauvage », la résistance à la civilisation. Et quelle explosion de lumière, de parfum, de beauté ! Rentré par Bastia, Flaubert n'oubliera jamais cette immersion dans la magnificence naturelle de l'île.

C'est sur le chemin du retour, à Marseille, que Flaubert connaît sa première expérience érotique, à l'hôtel Richelieu où il est descendu avec ses compagnons. Parmi d'autres évocations de cette rencontre amoureuse, le récit qu'il fait aux Goncourt est le plus précis :

Il tombe dans un petit hôtel de Marseille, où des femmes, qui revenaient de Lima, étaient revenues avec un mobilier du xvi^e siècle, d'ébène incrusté de nacre, qui faisait l'émerveillement des passants. Trois femmes en peignoir de soie filant du dos au talon ; et un négrillon, vêtu de nankin et de babouches. [...]

Un jour qu'il revenait d'un bain dans la Méditerranée, emportant la vie de cette fontaine de jouvence, il fut attiré par la femme dans la chambre, une femme de trente-cinq ans, magnifique. Il lui jette un de ces baisers où l'on jette son âme. La femme vient le soir dans sa chambre et commence par le sucer. Ce furent une fouterie de délices⁽⁶⁴⁾ [...].

La jeune femme lui avait fait connaître des transports brûlants inconnus de lui. Mais ce ne fut que l'espace d'une nuit.

Plusieurs textes de Flaubert ont trait à la rencontre avec cette femme, Eulalie Foucaud, tenancière de l'hôtel avec sa mère. Chose étrange, coïncidence improbable, « hasard objectif », l'ensorceleuse avait le même nom qu'Élisa, à deux lettres d'alphabet près — Foucaud et Foucault. L'une lui avait révélé l'amour ; celle-ci lui faisait connaître la chair : « Oh ! la chair, la chair !, écrit-il dans son *Cahier intime*, démon qui revient sans cesse, vous arrache le livre des mains et la gaiété du cœur, vous fait sombre, féroce, égoïste et *sui gaudens* ; on le repousse, il revient, on y cède avec enivrement, on s'y rue, on s'y étale, la narine s'ouvre, le muscle se tend, le cœur palpite, on retombe l'œil humide, ennuyé, brisé. C'est là la vie : un espoir et une déception⁽⁶⁵⁾. »

Flaubert n'oubliera pas Eulalie. Éprise du jeune homme, elle lui écrivit des lettres ardentes, dont quatre nous sont connues : « Pourquoi nous a-t-il été donné de nous aimer, de connaître l'un par l'autre la félicité du ciel, puisque nous devons sitôt nous quitter, et surtout, puisque tu devais m'oublier si vite [...] ⁽⁶⁶⁾. » Flaubert lui répondit et s'en expliquera ainsi à Louise Colet en 1846 : « À dix-huit ans, à mon retour du Midi, j'ai écrit pendant six mois des lettres [...] à une femme que je n'aimais pas. — C'était pour me forcer à l'aimer, pour faire du style sérieux ⁽⁶⁷⁾. » Un cousin de Louise Colet doit alors se rendre à Marseille ; Gustave demande imprudemment à sa maîtresse de le prier de vérifier si M^{me} Foucaud y habite toujours. L'année précédente, il était lui-même passé par Marseille pour se rendre en Italie et avait constaté qu'Eulalie et sa mère ne tenaient plus l'hôtel Richelieu, délabré. Il n'avait pas cherché davantage, mais, aiguillonné par le souvenir, il voudrait confier une lettre au cousin. Louise s'inquiète, Gustave aurait dû s'en douter, il la connaît ! « Pourquoi te blesses-tu par avance d'un mot que j'ai l'intention d'envoyer à M^{me} Foucaud ? [...] Je te dis : tiens, voilà ce que j'ai aimé et c'est toi que j'aime. » Confiance ou perversité de sa part, il fait lire la lettre à Louise, tout en avouant : « J'ai peur que tu ne t'en chagrines encore. J'ai obéi au mouvement d'écrire à cette femme. » Et quand elle l'a lue, il s'étonne : « Tu as donc trouvé ma lettre un peu tendre ? Je ne m'en étais pas douté. » Et de lui répéter : « Quand je lui écrivais avec la faculté que j'ai de m'émouvoir par la plume, je prenais mon sujet au sérieux mais *seulement pendant que j'écrivais*. » Louise Colet revient sur le tapis, il faut qu'il lui certifie qu'il ne l'a « *jamaï aimée* ⁽⁶⁸⁾ ».

Ce non-amour pour Eulalie est tout de même si marquant dans sa mémoire qu'il retentira à plusieurs reprises dans son œuvre, et d'abord dans *Novembre*. Dans ce roman autobiographique, Eulalie est devenue Marie — une courtisane établie à son compte qui a les traits romantiques de la « putain idéale » (Goncourt), pure et vertueuse malgré le métier où elle est tombée. Comme dans la réalité, la rencontre entre le narrateur et Marie est brève mais intense. Elle ressemble physiquement à Maria, qui était inspirée par Éliśa : même peau mate, mêmes cheveux noirs, mêmes grands sourcils arqués. Mais, cette fois, on n'en reste pas aux pâmoisons fiévreuses et innocentes :

Sa peau chaude, frémissante, s'étendait sous moi et frissonnait ; des pieds à

la tête je me sentais tout recouvert de volupté ; ma bouche collée à la sienne, nos doigts mêlés ensemble, bercés dans le même frisson, enlacés dans la même étreinte, respirant l'odeur de sa chevelure et le souffle de ses lèvres, je me sentis délicieusement mourir. Quelque temps encore je restai, béant, à savourer le battement de mon cœur et le dernier tressaillement de mes nerfs agités, puis il me sembla que tout s'éteignait et disparaissait.

Le narrateur ne reverra Marie qu'une fois, le soir même de la première rencontre, exactement comme dans l'épisode de Marseille. Outre les « splendeurs de la chair », elle lui sert une longue confession, lui explique comment elle est devenue fille de joie, dans une quête vaine de l'amour : « Un beau jour espérais-je, quelqu'un viendra sans doute... » Elle l'embrasse, elle le serre : « Je me sentis entraîné dans un ouragan d'amour. » Le récit tourne court : « Je ne l'ai plus revue » — une invraisemblance de narration mais qui faisait écho à la réalité de Marseille, que Flaubert avait dû quitter avec ses compagnons au lendemain de sa nuit d'initiation.

Novembre marque une étape importante dans l'œuvre de Flaubert. Le roman restera inédit ; ses faiblesses sautent aux propres yeux de l'auteur, qui se reprochera d'y avoir manqué un *tissu de style*. La pauvreté des dialogues, les clichés romantiques, l'utilisation maladroite de deux narrateurs (le second après la mort du premier qui découvre son manuscrit), tout cela n'empêche pas la réussite de maint passage, particulièrement l'arrivée du narrateur chez la prostituée et la finesse de l'analyse psychologique⁽⁶⁹⁾. Les spécialistes de Flaubert y ont vu la maturation d'un écrivain qui multiplie les beautés intermittentes. Reste, comme son titre le suggère — le nom d'un mois qui annonce les vents, les ciels noirs et les frimas —, que *Novembre*, inspiré par *Werther* et *René*, est encore soumis aux hantises de la solitude, de l'ennui et de la mort. « Pourquoi, se demande Flaubert, le cœur de l'homme est-il si grand, et la vie si petite ? »

IV

CHANGEMENT DE CAP

Bachelier, Gustave Flaubert ne peut échapper à la destinée qu'il redoute : partir pour Paris faire son droit. On lui a parlé du Conseil d'État, son ami Ernest Chevalier est sur la voie de la magistrature ; il peut aussi devenir avocat ou notaire, ou huissier. Dans ces métiers se recrute la majorité des députés : une carrière politique est envisageable. Mais Paris c'est la citadelle de toutes les ambitions littéraires et artistiques. Aux âmes fortes, aux esprits hardis, aux cœurs téméraires, la « froide prison de province » (Balzac) pèse. Non qu'elle endorme les passions, les rivalités de sous-préfecture peuvent être féroces, mais elle borne le rêve. La France, de ce point de vue, est un pays à part. Paris domine, Paris vampirise la province. Une vieille histoire ; ses étapes, de la monarchie capétienne à l'empire napoléonien, ne sont que les paliers successifs de l'ascension d'une ville élue capitale, où tout finit par être concentré, les instances politiques, les hauts lieux de la culture, les plus audacieuses entreprises économiques... Le moindre des ambitieux inscrit vite dans son programme le départ obligé vers Paris. Dans la préface du *Cabinet des antiques*, Balzac, historien de la grande centrifugeuse parisienne, résume la situation :

Il est en province trois sortes de supériorités qui tendent incessamment à la quitter pour venir à Paris, et nécessairement appauvrissent d'autant la société de province, laquelle ne peut rien contre ce constant malheur. L'Aristocratie, l'Industrie et le Talent sont éternellement attirés vers Paris, qui engloutit ainsi les capacités nées sur tous les points du royaume, en compose son étrange population et dessèche l'intelligence nationale à son profit. La province est la première coupable de cette impulsion qui la dépouille. Un jeune homme se

produit-il en donnant des espérances, celle-ci lui crie : à Paris⁽⁷⁰⁾ !

Paris détient une autre réputation, celle de la grande ville tentaculaire où chacun peut échapper à la surveillance de ses concitoyens, aux ligueurs de vertu, au commérage des voisins pour lesquels la capitale est une nouvelle Babylone, où la débauche est reine et la perte assurée. « Paris est un lieu bien dangereux pour la jeunesse⁽⁷¹⁾. » Se pavaner au foyer de l'Opéra ou des Funambules, avoir des maîtresses, participer à des orgies avec des courtisanes, se perdre dans un dédale de plaisirs, voilà qui nourrit aussi l'imagination des jeunes provinciaux qui, un beau jour, prennent la diligence des Messageries royales et débarquent, le cœur battant, dans ce Pandémonium décrié par la morale et la religion⁽⁷²⁾. La liberté guide leurs pas autant que l'ambition.

Mais Gustave n'est pas dans la disposition d'un Rastignac, lui qui écrivait à Ernest avant même de passer le baccalauréat : « Aller à Paris, tout seul, faire du droit, perdu avec des crocheteurs et des filles de joie et tu m'offriras sans doute pour me divertir un Café aux Colonnades dorées, ou quelque sale putain de la Chaumière. Merci. Le vice m'ennuie tout autant que la vertu⁽⁷³⁾. »

À Paris

Entre le retour de Corse au début de novembre 1840 et son départ pour Paris, quatorze mois s'écoulent sans qu'on sache bien la raison de cette attente. Gustave confie encore à Ernest Chevalier, en janvier 1841, son peu d'appétit pour des études auxquelles il se résigne : « Tu me dis de te dire quels sont mes rêves ? — Aucuns ! — Mes projets d'avenir ? — Point. Ce que je veux être ? Rien, suivant en cela la maxime du philosophe qui disait : “Cache ta vie et meurs”. Je suis fatigué de rêves, embêté de projets, saturé de penser à l'avenir. Et quant à être *quelque chose* je serai le moins possible. »

Ses états d'âme ne sont pas la seule raison de son défaut d'impatience. Il se peut que son état de santé l'ait retenu auprès de ses parents, si nous en croyons une lettre adressée au même ami le 7 juillet 1841, où il évoque sa transformation physique du moment : il est, dit-il, devenu colossal, énorme, empâté : « Je ne fais que

souffler, hanner [sic], suer et baver, je suis une machine à chyle, un appareil qui fait du sang qui bat et me fouette le visage, de la merde qui pue et me barbouille le cul. » Il s'ennuie toujours autant et respecte les rites familiaux : Les Andelys en avril, Trouville en août, Nogent-sur-Seine chez le père Parain, son oncle... Sevré de soleil, sevré d'amour, il continue à faire rire Caro et sa mère, mais le cœur n'y est pas. Au début de janvier 1842, le tirage au sort l'ayant exempté du service militaire, il fait ses adieux aux siens et, comme la ligne de chemin de fer Paris-Rouen ne sera ouverte qu'en mai 1843, il emprunte la diligence. Arrivé à Paris le 8 janvier au matin, il prend ses premiers quartiers à l'hôtel de l'Europe, rue Le Peletier. Sa véritable installation aura lieu en juillet, au 35 rue de l'Odéon, dans l'ancien appartement d'Ernest Chevalier qui, reçu docteur en droit, entre dans la carrière de la magistrature. Entre-temps, il fait des allers-retours entre Paris et Rouen. Il a acheté ses manuels de droit mais n'y travaille pas, s'occupe de grec et de latin, continue à écrire *Novembre*, qu'il achèvera à la fin d'octobre. À son ancien professeur Gourgaud-Dugazon, il avoue qu'il ne se voit pas en futur avocat, destiné à plaider des affaires de mur mitoyen. « Quand on me parle du barreau en me disant : ce gaillard plaidera bien, parce que j'ai les épaules larges et la voix vibrante, je vous avoue que je me révolte intérieurement et que je ne me sens pas fait pour toute cette vie matérielle et triviale⁽⁷⁴⁾. » Il garde la même idée fixe : écrire !

À Paris, il a d'abord été désœuvré. Sa vie d'alors, on peut l'imaginer en lisant ses deux *Éducation sentimentale*, dans lesquelles sans doute il a mis beaucoup de lui-même. Henry, le héros du premier roman, qui, étudiant en droit comme lui et comme lui fort peu assidu aux cours de la faculté, qui rôde dans les rues, visite le jardin des Plantes, se promène le jour dans le Palais-Royal et le soir sur les boulevards, s'attarde auprès des bouquinistes des quais, s'arrête devant les camelots aux Champs-Élysées, traverse Paris en omnibus, reste attablé dans les cafés, et achève sa journée devant le feu de sa cheminée. Dans *L'Éducation sentimentale* de 1869, Frédéric Moreau connaît la même inoccupation dans les premiers jours de son arrivée. Cependant, grâce au docteur Cloquet, son ancien guide, et à d'autres amis de sa famille, Gustave prend goût à la vie mondaine. Il retrouve les Schlésinger qui ont table ouverte, dîne chez eux les mercredis, élargit le cercle de ses relations, renoue avec d'anciens condisciples de

Rouen, dont Hamard, son futur beau-frère.

Quand, en juillet, sa famille est à Trouville, il potasse son examen douloureusement. Il faut trois années pour être licencié. Au programme de la première année : le Code civil et les *Institutes* de Justinien : « Le beuglement des bœufs, écrit-il à sa sœur, est à coup sûr plus littéraire que les leçons des professeurs de droit ; les habits troués des pêcheurs, et recousus de fil bleu et blanc, sont plus beaux que les robes de docteurs bordées d'hermine. » Les études du Code le tuent, l'abrutissent, il « sue sang et eau », il n'en peut plus, il bougonne, maugrée, grogne. Et voilà que malgré ses efforts il ne pourra peut-être pas passer son premier examen, parce que, pour ce faire, il lui faut un certificat d'assiduité aux cours, qu'il est bien incapable de fournir, lui qui les a séchés régulièrement. Il continue néanmoins à trimer pendant tout le mois de juillet et se récréait en écrivant à sa chère Caro, qui lui donne des nouvelles de la plage, et à laquelle il prédit qu'elle ne retrouvera en le revoyant qu'un « résidu de Gustave ». Et puis, l'échec : il n'est pas en règle, il sera bon pour la session de décembre. N'attendant pas son reste, il file à Trouville.

Bonheur de la plage retrouvée, il nage, fume la pipe, s'étend au soleil, nage de nouveau, se replonge dans Ronsard, Rabelais, les journaux littéraires, mais se lamente à l'idée de ce qui l'attend à la rentrée : « Ô usufruit, ô servitude, comme je vous emmerde présentement ! mais comme vous allez bientôt me remmerder. » Il passe le début de l'automne à Rouen, d'où il apprend à Ernest qu'il vient d'attraper des morpions. En novembre, il est de nouveau à Paris. Il emménage rue de l'Est, dans un appartement qu'il s'emploie à meubler avec l'aide d'Hamard, habile à débattre des prix. Cette fois, il suit les cours de droit, bâche, mais continue à dîner en ville, notamment chez les amis anglais de la famille, les Collier, au rond-point des Champs-Élysées. Caroline a fait leur connaissance à Trouville en juillet 1842 ; Gustave apprécie deux de leurs filles, Gertrude et Henriette, auxquelles il conte fleurette. Pour l'ordinaire, il a passé marché avec un gargotier du quartier chez qui il avale une médiocre pitance quotidienne. C'est économique, mais il manque d'argent en raison de ses frais d'emménagement, et il prie Caroline de plaider auprès du père pour obtenir un mandat. Quelques semaines avant l'examen, il souffre horriblement de ses dents, à en pleurer. Coirac, un dentiste de la rue du Mail, l'avertit qu'il n'en a pas fini avec

ses douleurs dentaires : il est probable que sa mâchoire va se dépeupler bientôt. « J'ai envie d'envoyer faire foutre l'École de Droit une bonne fois, écrit-il à son bon rat, et de ne plus y remettre les pieds. Quelquefois il m'en prend des sueurs froides à crever. Nom de Dieu, comme je m'amuse à Paris, et l'agréable vie de jeune homme que j'y mène ! » Les rages de dents, le bœuf coriace et le vin aigre du traiteur minable, les répétitions de droit qui le rendent idiot, au secours ! Caro tente de le consoler, lui envoie des lettres tendres ; il lui répond qu'il pense toujours au Garçon, et qu'il a inventé pour lui des choses entièrement inédites « et destinées au plus grand succès ». Jeu de mots : « Quand est-ce qu'une femme qui voyage est le plus ennuyeuse ? C'est quand elle est à Nantes (elle est tannante). » Mais, qu'elle le sache : Paris n'est pas un pays de Cocagne pour tout le monde ! Cette fois, ses mortifications, ses tortures, ses insomnies sont payantes : le 28 décembre, Flaubert est reçu à sa première année de droit.

De retour à Rouen pour le Nouvel An, il revoit les siens avec joie. Qu'on est bien ensemble, à rire, à jouer aux dominos, à se raconter des histoires au coin du feu ! Mais il faut revenir à Paris, le 8 février 1843, pour la deuxième année de licence. Au programme : suite du Code civil, législation criminelle, Code de procédure civile et criminelle. Gustave se dérobe encore, préférant entamer la rédaction d'un nouveau roman, qu'il intitule *L'Éducation sentimentale*.

Maxime Du Camp

Des nouvelles amitiés que Flaubert noue à Paris, c'est celle de Maxime Du Camp qui sans contredit le distrait au mieux de sa morne existence. Le jeune Maxime est comme lui étudiant en droit nonchalant et fondu de littérature. Ils font connaissance un jour de mars 1843, chez un ami commun, Ernest Le Marié, un ancien camarade de collège. Du Camp, de même âge que Flaubert, envisage une carrière littéraire et s'apprête à publier dans le cours de l'année chroniques et feuilletons en divers journaux. Le portrait qu'il a laissé de Gustave dans ses *Souvenirs littéraires* — ils sont publiés après la mort de Flaubert — campe une personnalité qui, pour être lyrique et romantique, n'a pas l'apparence du héros rembruni de ses romans

autobiographiques : « Il était d'une beauté héroïque. [...] Avec sa peau blanche, légèrement rosée sur les joues, ses longs cheveux fins et flottants, sa haute stature large des épaules [Flaubert mesure 1,83 mètre], sa barbe abondante et d'un blond doré, ses yeux énormes, couleur vert de mer, abrités sous des sourcils noirs, avec sa voix retentissante comme un son de trompette, ses gestes excessifs et son rire éclatant, il ressemblait aux jeunes chefs gaulois qui luttèrent contre les armées romaines⁽⁷⁵⁾. » Quelqu'un de vraiment peu destiné aux études de droit, auxquelles il se livre malgré tout, pour ne pas contrarier son père, mais sans attention et sans méthode. Chez lui, il copie machinalement les livres du programme sans en rien retenir ; dans l'amphithéâtre, il prend des notes tout aussi mécaniquement, qu'il relira sans comprendre. La vie est ailleurs ! Et d'abord dans l'amitié. Outre Alfred Le Poittevin et Maxime Du Camp, Gustave se lie avec un ami de celui-ci, Louis de Cormenin, dont le père, député de l'Ain, de conviction libérale, écrit des pamphlets sous le pseudonyme de Timon. Les quatre jeunes gens se réunissent, dînent et passent de longues soirées à discuter de tout, de théologie comme de littérature, sauf de politique. Flaubert continue de maudire Louis-Philippe et son régime de bourgeois ; il n'est pas pour autant républicain, comme il le proclamait jadis : les discours à la Chambre de Guizot ou de Lamartine, il s'en gausse. Du Camp est vite émerveillé par la culture du jeune Normand, qui a tant lu, qui a tant de mémoire, qui représente à lui seul « une sorte de dictionnaire vivant ». Gustave amuse ses camarades par ses blagues mais aussi par un remarquable don d'imitation. Toujours fou de théâtre, il contrefait, au grand bonheur de ses amis, l'actrice Marie Dorval, qu'il avait déjà vue dans *Antony* à Rouen. Bref, un gaillard, un boute-en-train, dissimulant sa douceur foncière sous le masque d'une violence tonitruante. Des femmes, que sa beauté attire, il se dit revenu.

Un soir, Flaubert prie Du Camp de monter chez lui, ayant à lui parler. Jusque-là, il n'avait jamais avoué à Maxime qu'il écrivait. Ce soir-là, il veut lui faire connaître *Novembre*, qu'il lui lit d'un trait. L'autre est subjugué, charmé, admiratif : « Enfin, écrit-il, un grand écrivain nous est né, et j'en recevais la bonne nouvelle. » À partir de ce jour, les deux amis ne se quittent plus, s'enthousiasment de concert, se confient leurs projets. Aux yeux de Du Camp, deux écrivains sont alors les maîtres de Flaubert, le Chateaubriand de *René* et le Quinet

d'*Ahasvérus*, dont il récite des tirades par cœur. Déjà Du Camp surprend son exigence de l'harmonie, au détriment si besoin de la grammaire : « Ce que l'on dit n'est rien, la façon dont on dit est tout ; une œuvre d'art qui cherche à prouver quelque chose est nulle par cela seul⁽⁷⁶⁾. »

En même temps, Flaubert est assoiffé de connaissances, au point que lui et Du Camp envisagent sérieusement d'écrire une encyclopédie, en commençant par *Les Transmissions du latin*, soit un dictionnaire qui eût indiqué tous les sens dérivés d'un mot latin dans toutes les langues européennes qui l'avaient adapté ! Ce n'est pas la première fois qu'on note chez Gustave cette boulimie d'érudition — qui ne s'étend pas, il est vrai, jusqu'au Code civil !

Les études de droit, en effet, se ressentent de ces ferveurs ; de nouveau il sèche les cours. D'autant qu'en dehors du quatuor il dîne souvent en ville. Il aime ainsi se rendre chez James Pradier, sculpteur néo-classique, parent du docteur Cloquet et connu de la famille Flaubert : il exécutera des bustes de Caroline et du docteur Flaubert. Du Camp, souvent mauvaise langue, rapporte dans ses *Souvenirs* le mot d'un de ses amis : « Tous les matins, Pradier part pour Athènes, mais il s'arrête en route et ne va pas plus loin que Notre-Dame-de-Lorette. » Flaubert, qui l'appelle Phidias, le prend, lui, pour « un grand artiste, oui un grand artiste, un vrai Grec, et le plus ancien de tous les modernes⁽⁷⁷⁾ ». On lui doit les statues de Lille et de Strasbourg place de la Concorde à Paris, la statue de Rousseau à Genève. La piquante M^{me} Pradier reçoit le dimanche ; Gustave, qui s'y plaît, élargit chez elle le cercle de ses relations. C'est dans l'atelier des Pradier qu'il devait rencontrer Louise Colet, mais auparavant les Pradier le présentent à Victor Hugo : « Que veux-tu que je t'en dise ? écrit-il, le 3 décembre 1843 à Caroline. C'est un homme qui a l'air comme un autre, d'une figure assez laide et d'un extérieur assez commun. Il a de magnifiques dents, un front superbe, pas de cils ni de sourcils. Il parle peu, il a l'air d'observer et de ne vouloir rien lâcher. Il est très poli et un peu guindé. J'aime beaucoup le son de sa voix. J'ai plaisir à le contempler de près ; je l'ai regardé avec étonnement, comme une cassette dans laquelle il y aurait des millions et des diamants royaux, réfléchissant à tout ce qui était parti de cet homme-là assis alors à côté de moi sur une petite chaise, et fixant mes yeux sur sa main droite qui a écrit tant de belles choses. » Pour Flaubert il n'y a qu'un « grand

poète » dans le siècle, « c'est le père Hugo ». Plus tard, il nuancera son jugement, mais à cette époque, point de réserve ! Une correspondance entre les deux hommes commence en 1853, Hugo étant alors l'exilé de Marine Terrace. Flaubert était encore inconnu, mais non Louise Colet, et la femme de lettres avait prié son confrère de lui écrire par l'intermédiaire de Gustave. C'est ainsi qu'en juin 1853 Gustave recevait deux enveloppes à remettre à Louise. Flaubert ne manqua pas de rappeler à Hugo qu'il l'avait rencontré chez les Pradier : « On était là cinq ou six, on buvait du thé, et l'on jouait au jeu de l'oie ; je me rappelle même votre grosse bague d'or, sur laquelle est gravé un lion rampant, et qui servait d'enjeu. » Ils se reverront.

Pendant ses séjours parisiens, Gustave n'oublie jamais Caro, Carolo, Caroline, la bonne petite sœur, la chérie dont il s'ennuie. Dans l'échange de leurs lettres, gaies et spontanées, la tendresse du grand frère pour son « bon rat » est émouvante. Caro tient pour lui la chronique familiale et rouennaise ; il lui fait sa revue parisienne. Entre les traits d'esprit, les blagues, perce parfois la tristesse de part et d'autre. Les Schlésinger sont évoqués, Caroline lit la revue musicale de Maurice, Gustave est invité à des repas de satrape chez eux, mais ne peut en profiter pleinement à cause de ses dents, toujours ses dents douloureuses qui l'obligent à ne mastiquer que d'un côté de la mâchoire. On se rappelle sans cesse les dates où l'on se reverra : « Tu ne t'imagines point, dit-elle, ce que c'est que la maison sans toi. »

Le 4 mai 1843, grande date : on inaugure la voie ferrée reliant Rouen à Paris. Un banquet se prépare, on a dressé des tentes, et Caroline ne veut rien perdre des spectacles : joute, carrousel, courses, feux d'artifice, des milliers de gens se pressent. M^{me} Flaubert en a la migraine. De Paris, son frère lui dit à quel point ce chemin de fer l'empoisonne : on ne parle que de ça. « Jamais la capitale de la Neustrie n'avait fait tant de bruit à Lutèce. » Pour Flaubert, le chemin de fer est un suppôt de la modernité qu'il exécra. Il le prendra, il faut vivre avec son temps, mais saisira toujours l'occasion de « tonner contre ». Son père, Achille-Cléophas, n'avait guère eu le temps d'en être un usager, mais il en éprouva une peur qu'à la même époque exprimait un savant comme Arago. De sorte que, s'il a pris le train quelquefois pour se rendre à Paris, il en descendait à la gare de Rolleboise pour éviter le tunnel qui suivait, préférant attendre un nouveau convoi à la gare suivante, qu'il atteignait en carriole⁽⁷⁸⁾ !

Pour le moment, Gustave pioche comme un enragé, retourne aux cours sans les écouter, se morfond sur la législation criminelle, rêve de l'herbe et des bosquets de sa Normandie, et se console de l'école de droit en se remémorant les bons moments passés ensemble : « Toi, par exemple, mon bon raton, j'ai dans les oreilles ton rire sonore et doux, ce rire pour lequel je me ferais crever en bouffonneries, pour lequel je donnerais jusqu'à ma dernière facétie, jusqu'à ma dernière goutte de salive. Si bien que seul, parfois, dans ma chambre, je fais des grimaces dans la glace ou pousse le cri du Garçon, comme si tu étais là pour me voir et m'admirer⁽⁷⁹⁾. »

Quoique tenté de revenir passer quelques jours à Rouen — puisque désormais la ville des siens n'est plus qu'à deux heures de Paris par le chemin de fer —, Gustave résiste : s'il y allait, il aurait trop de mal à se remettre au travail. Et puis si ! ce serait trop bête de laisser passer « quelques quarts d'heure agréables ». Il s'y porte pour la Saint-Jean, puis revient dare-dare s'abrutir en vue de son examen d'août. Ses maux de dents lui sont un enfer. Névralgie, sans doute. Finalement, il apprend qu'il passera ses épreuves le 21 août.

À Paris, au dire de Maxime Du Camp, Flaubert est prodigue ; il lui faut demander régulièrement de la « monnaie » à son père. Celui-ci, en ce mois de juillet, le tance un peu : « Tu es deux fois sot, d'abord de te laisser flouer comme un vrai provincial niais qui se laisse attraper par les chevaliers d'industrie ou les femmes galantes qui ne doivent mordre que sur les pauvres d'esprit et les vieillards imbéciles, et Dieu merci tu n'es ni bête ni vieux ; le deuxième tort est de n'avoir pas confiance en moi⁽⁸⁰⁾... » Il lui demande d'épargner un peu sa bourse, mais surtout de lui dire carrément l'objet de ses dépenses. Comme l'écrit Gustave à Carolo, il est temps que cela finisse !

Malheureusement, tout cela finit mal. Au jour J, Flaubert demande à Maxime Du Camp de venir l'encourager de sa présence. « Il revêtit la toge, rapporte Maxime, glissa le rabat sous sa barbe d'or et ne se sentit pas rassuré. Ce fut lamentable. [...] Il était fort marri et disait : C'est une défaillance de mémoire. Nullement. Ce cerveau, plein des choses de l'art et de la poésie, n'avait pu, malgré ses efforts, s'assimiler des maximes arbitraires dont la forme seule lui était antipathique et l'exaspérait. » Le soir même, Gustave quittait Paris la rage au cœur, pour rejoindre ses parents à Nogent-sur-Seine.

À l'automne, il revient dans la capitale infernale pour tenter de réussir son examen de fin d'année. Nous ne savons pas comment celui-ci s'est déroulé, sinon qu'il fut un nouvel échec. Gustave a déjà le sentiment que ses études de droit sont finies pour lui, mais c'est un grave accident de santé en janvier 1844 qui finira par fléchir le docteur Flaubert. Celui-ci avait alors acquis un terrain à Deauville pour y bâtir un chalet, et ses deux fils étaient partis repérer les lieux. Au retour, alors qu'il conduit le cabriolet, Gustave est foudroyé par ce qu'il appellera dans une de ses lettres une « congestion au cerveau ». Près de dix ans plus tard, il en évoque le souvenir dans une lettre à Louise Colet : « La dernière fois que j'étais passé par là, c'était avec mon frère, en janvier 44, quand je suis tombé, comme frappé d'apoplexie, au fond du cabriolet que je conduisais, et qu'il m'a cru mort pendant dix minutes. » Aussitôt, Achille, l'ayant porté dans une maison du bord de la route, pratique sur lui une saignée et le ramène à Rouen : « On m'a fait 3 saignées en même temps et enfin j'ai rouvert l'œil, écrit-il le 1^{er} février à Ernest Chevalier. Mon père veut me garder ici longtemps et me soigner avec attention, quoique le moral soit bon parce que je ne sais pas ce que c'est que d'être troublé. Je suis dans un foutu état, à la moindre sensation tous mes nerfs tressaillent comme des cordes à violon, mes genoux, mes épaules et mon ventre tremblent comme la feuille. » Revenu à Paris, victime d'une seconde crise en février, il rentre dans sa famille. Soumis à un régime alimentaire sévère, interdit de tabac, accablé de saignées — l'école de Broussais les préconisait encore —, livré aux sangsues et à l'eau de fleur d'oranger, le pauvre jeune homme souffre mais fait bonne figure. Un jour, raconte Du Camp, que son père « venait de saigner Gustave et que le sang n'apparaissait pas à la veine du bras, il lui fit verser de l'eau chaude sur la main ; dans l'effarement dont on était saisi, on ne s'aperçut pas que l'eau était presque bouillante, et l'on fit à ce malheureux une brûlure du second degré dont il a cruellement souffert ». Il n'est plus question de revenir de sitôt à Paris, sauf pour y reprendre ses affaires et donner congé au propriétaire. Mais auparavant il ira respirer l'air de la mer au Tréport, où l'on part en famille le 25 avril.

On s'est beaucoup interrogé sur la maladie de Flaubert. La crise de

janvier 1844 fut suivie par d'autres, sporadiques. Maxime Du Camp raconte avoir assisté à quelques-unes d'entre elles. Gustave devenait subitement très pâle, il courait s'allonger, était pris de convulsions : « À ce paroxysme où tout l'être entrait en trépidation, succédaient invariablement un sommeil profond et une courbature qui durait pendant plusieurs jours. [...]. Il ne se sentait en sécurité que dans les appartements⁽⁸¹⁾. » Avec le temps, ces crises devinrent plus rares, mais il n'est pas impossible que sa mort, en 1880, soit imputable à l'une d'elles. On a fini par admettre qu'il s'agissait d'épilepsie ou de crises à « caractère épileptiforme⁽⁸²⁾ ».

La maladie eut-elle une influence sur la création littéraire de Flaubert ? Certains, et Du Camp n'est pas le dernier, ont soutenu qu'elle était cause de son extrême lenteur à écrire ses livres : « C'est de ce moment que date l'inconcevable difficulté qu'il éprouvait à travailler, difficulté qu'il sembla s'étudier à accroître et dont il avait fini par tirer vanité. » Sur ce jugement, on peut craindre la malveillance et la jalousie de l'ancien ami, qui conclut : « Gustave Flaubert a été un écrivain d'un talent rare ; sans le mal nerveux dont il fut saisi, il eût été un homme de génie. »

En fait, la maladie nerveuse de Flaubert, qui devait s'atténuer dans les années suivantes, joua un autre rôle dans sa destinée. Désormais, on le dispensait d'étudier une matière qui lui faisait horreur, le mettait au supplice à l'idée qu'il deviendrait substitut ou avocat : rentier grâce à la fortune de ses parents, il pouvait se consacrer à la littérature. L'interprétation la plus radicale, à ce sujet, est celle qu'avance Sartre dans *L'Idiot de la famille*. Pour lui, il faut écarter le diagnostic d'épilepsie et lui substituer celui de névrose, comme l'avait suggéré René Dumesnil, pour lequel Flaubert était atteint d'une névrose hystérico-neurasthénique⁽⁸³⁾. Sartre confirme, mais ajoute : il faut comprendre cette névrose comme le « meurtre du père ». Elle résout le dilemme où s'enfermait Gustave : la nécessaire obéissance au *pater familias* et l'impossibilité de se soumettre à un travail (ses études de droit) qui lui répugne, qui le mine, qui le tue. La contradiction s'est durcie : « Son obéissance passive lui ôte toute possibilité de refuser l'activité que son père lui impose mais cette passivité de plus en plus difficile et son dégoût fondamental pour l'avenir qu'on lui prépare achèvent de le rendre impossible. Impossible d'obéir, impossible de refuser l'obéissance⁽⁸⁴⁾. » La névrose tire Gustave de l'impasse ; elle

démontre au père qu'il s'est fourvoyé au sujet de son cadet et qu'il est responsable de sa maladie. Le corps a pris en charge le message de Flaubert à Achille-Cléophas. Pour Sartre, ce sont de longues années de rapport de domination/soumission entre le père et le fils qui se règlent là par un processus de somatisation qui, en définitive, libère le jeune homme.

Les nombreuses pages que Sartre consacre à l'événement de Pont-l'Évêque et à la névrose de Flaubert sont sans doute discutables d'un point de vue psychiatrique et neurologique. Elles ont le mérite cependant de marquer l'importance du tournant que la vie de Flaubert prend à partir de cette « crise nerveuse » dont l'étiologie est à chercher dans les rapports père-fils. Quoi qu'il en soit, épilepsie ou névrose, la naissance de l'écrivain devient possible. Flaubert expliquera lui-même sa maladie à Louise Colet : « Si j'avais eu le cerveau plus solide, je n'aurais point été malade de faire mon droit et de m'ennuyer. J'en aurais tiré parti, au lieu d'en tirer du mal. Le chagrin, au lieu de me rester sur le crâne, a coulé dans mes membres et les crispait en convulsions. C'était une *dévi*ation⁽⁸⁵⁾. »

Un autre événement, en cette même année 1844, contribue à l'installer dans le rôle de l'écrivain solitaire : exproprié de Déville par la construction de la ligne de chemin de fer Rouen-Le Havre, le docteur Flaubert achète, en aval, la demeure de Croisset. C'était une grande maison bourgeoise du XVIII^e siècle, située à quatre kilomètres de Rouen, dans la commune de Canteleu, sur la rive droite de la Seine, dont elle était séparée par le chemin de halage. Un parc, de grands arbres, une vue magnifique sur le fleuve sillonné de voiliers, c'est dans la sérénité de ce cadre que Flaubert écrira ses grandes œuvres, et au long d'une allée de tilleuls — lieu privilégié de son « gueuloir » — qu'il vérifiera la musicalité de ses phrases. De cette maison il ne reste rien aujourd'hui qu'un pavillon de jardin aménagé en musée.

Au cours de sa convalescence, peut-être dès son séjour au Tréport, Flaubert s'est remis au roman qu'il avait interrompu pour préparer son examen en 1843 ; il l'achève en janvier 1845. Cette première *Éducation sentimentale* ne sera connue du public que trente ans après la mort de Flaubert, en 1910, l'auteur l'ayant jugée avec toute la sévérité envers lui-même dont il est capable. Ce roman, on s'en doute, n'est pourtant pas inintéressant ni dépourvu de beautés. Flaubert abandonne le genre autobiographique, tout en confiant à un narrateur

anonyme le soin d'un récit dans lequel il ne se prive pas de dire « je », de porter des jugements, d'interpeller son lecteur, toutes choses que le romancier aguerri abandonnera au profit de la narration impersonnelle. Les dialogues sont trop longs, les incohérences ne manquent pas, la logique du récit est parfois prise en défaut. Mais déjà s'affirme l'art de la description, se confirme l'ironie, se dessinent les personnages secondaires.

En bref, le roman traite de deux thèmes principaux à travers deux personnages, Henry et Jules, à qui l'auteur a prêté maint trait de sa personnalité. La première intrigue, celle d'Henry, est une histoire d'amour suivie de désamour. Étudiant en droit à Paris, Henry a pris pension chez les Renaud parmi d'autres étudiants, à qui le maître de maison donne des leçons. Il tombe amoureux de son épouse, Émilie, dont la description physique, on l'a dit, évoque Élisabeth. Comme celle-ci, elle n'aime pas son mari et se sent attirée par le jeune homme. Au bout de quelques semaines de marivaudage, de confidences, d'hésitations, Henry et Émilie deviennent amants, sous le toit même du patron. Redoublant d'audace, tous les deux s'embarquent à l'insu de tous pour l'Amérique, où le jeune homme finit par trouver de quoi faire bouillir la marmite en écrivant dans les journaux et en donnant des leçons. Commence alors le long mais irrésistible déclin de la passion, l'amour s'érode, s'use, se réduit à la banalité du quotidien — une dépoétisation dont les amants prennent conscience à travers leur désir parallèle et bientôt avoué de revenir en Europe. Ils reprennent donc le bateau et, après quelques derniers jours passés ensemble à Paris, se séparent en douceur : ni heurts, ni scènes, ni larmes, on se quitte, un point c'est tout parce que c'est fini. Et Henry, devenu franchement réaliste, voire cynique, de se lancer dans une carrière à la Balzac.

Jules, lui, accomplit un parcours différent. Dans la première partie du roman, il n'existe que par les lettres qu'il adresse à son ami Henry depuis la ville de province où il est resté faute d'argent pour faire des études supérieures. Le personnage prend surtout consistance dans la dernière partie du livre. Lui aussi a connu le grand amour, mais il n'a pas eu le temps de vivre son éventuel déclin, car Lucinde, l'actrice qu'il aime, l'a quitté. Son désarroi est immense mais après quelques péripéties il trouve la voie du salut : celle de l'art. Si les débuts d'Henry évoquent l'aventure amoureuse de Gustave pour Élisabeth, nul

doute que Jules incarne plus profondément l'évolution morale et intellectuelle de Flaubert, puisque, loin de vouloir conquérir Paris comme son ami, il se consacre, par ascèse, à la littérature.

Cependant, dans les vies parallèles puis divergentes de ses deux personnages, il reste un point commun : l'échec de l'amour. Celui de Jules est décrit au chapitre XX du roman : « Les grandes douleurs morales, comme les fatigues du corps, vous laissent si écrasé de lassitude que l'esprit est incapable de former un désir et les membres de s'agiter pour une action. Celui dont le sang ou les larmes ont longtemps coulé trouve même un certain bonheur dans l'hébétément qui succède à la cuisson de ses blessures ou aux déchirements de son âme ; il faut avoir bien pleuré pour éprouver que gémir est doux. » Et, plus loin, cette réflexion qui n'a pu avoir été formulée qu'après la crise nerveuse de janvier 1844 : « C'était à cette période, que j'appellerai *le désespoir réfléchi*, qu'était arrivé [...] le pauvre Jules, dont, en un seul jour, le malheur avait ravi toutes les amours, toutes les espérances, comme en une nuit un loup affamé emporte tout un troupeau. » À ce « désespoir réfléchi » correspond, au chapitre XXIV, le renoncement d'Henry : « Il n'est pas vrai de dire qu'Henry n'aima plus M^{me} Renaud ; il l'aima encore, mais d'une façon plus tranquille, avec moins de plénitude et d'ardeurs, passion devenue plus sereine et plus rassise, corollaire de son aînée tout en étant son antipode, sans éruptions furieuses et sans bouillonnements intérieurs... »

M^{me} Schlésinger a disparu de l'horizon ; Flaubert la reverra, mais sans plus d'espoir de la conquérir. Une passion « douce », « réfléchie », nourrie de souvenir plus que d'avenir et qui lui offrira l'admirable composition du personnage de Marie Arnoux, dans la seconde *Éducation sentimentale*. Il aura d'autres amours, et bientôt sa liaison orageuse avec Louise Colet, mais son cœur restera occupé par l'image lumineuse d'Élisa.

Le grand tournant de 1844 (la maladie nerveuse, la fin définitive de ses études en droit, l'acquisition par son père de Croisset) le lance dans une autre vie, où l'ermitage studieux sera choisi autant qu'imposé. Bientôt, au mois de mars 1845, sa solitude morale est renforcée par le mariage de sa sœur Caroline, l'aimable Caro, la bien-aimée Carolo, qui épouse son ancien camarade de collègue Émile Hamard, d'autant que les nouveaux mariés doivent s'installer à Paris. « Que veux-tu que je t'en dise ? écrit-il à Ernest Chevalier, nommé, lui,

substitut en Corse. Tout ce que tu voudras. Dis-en ce qu'il te fera plaisir. Tout cela se trouve résumé par ces deux lettres que j'ai prononcées en l'apprenant : AH ! » Pour énigmatiques qu'elles soient, ces deux lettres n'expriment pas la joie.

HORIZON FUNÈBRE

Regrets, inquiétude, tristesse, le « AH ! » de Flaubert était bien le commentaire le plus concis qu'on pût entendre du côté de Rouen sur le mariage de sa sœur Caroline. Nul doute que pour lui, c'est un déchirement. Le 3 mars 1845, la cérémonie avait été célébrée et le couple s'installait donc à Paris, rue de Tournon. Et, bien sûr, voyage de noces en Italie. Dans son *Dictionnaire des idées reçues*, Flaubert écrit au mot « Italie » : « Doit se voir immédiatement après le mariage. » Les jeunes époux étaient dans la norme. Toutefois, ils ne partiraient pas seuls, mais accompagnés des parents Flaubert et de Gustave, Achille étant le seul de la famille à rester à Rouen. Ces voyages de noces « en famille » n'étaient pas une rareté, mais, en l'occurrence, le docteur Flaubert tenait peut-être à accompagner sa fille par précaution, la santé de Caroline étant fragile. Cela dit, si on partait ensemble pour Gênes, il était convenu que, de là, les tourtereaux pourraient continuer seuls vers Naples si tout se passait bien.

Ce voyage n'est pas une joie totale pour Gustave. Il est ravi certes de découvrir l'Italie, mais la compagnie lui pèse. Sa sensibilité n'est pas celle de ses parents ; il redoute leurs commentaires. La petite troupe, partie de Nogent-sur-Seine en diligence, gagne Chalon, descend la Saône en bateau à vapeur jusqu'à Lyon, puis rejoint Marseille par le Rhône en plusieurs étapes. De Marseille, Gustave confie dans une lettre à Alfred Le Poittevin : « Alfred, je t'en conjure au nom du ciel, au nom de moi-même, ne voyage avec personne ! avec personne ! » Il peut tout de même s'échapper un peu, pour revoir l'hôtel Richelieu. Son esprit est alors occupé par l'idée qu'il pourrait

revoir Eulalie Foucaud : « Ce sera singulièrement amer et farce, surtout si je la trouve enlaidie comme je m'y attends. » Toujours optimiste, Flaubert ! Et toujours hanté par la fatale déliquescence de la chair ! Mais il se moque du mot « désillusion », si bourgeois. N'est-ce pas la désillusion qui est poétique, cent fois plus poétique que l'illusion ! Tristesse : l'hôtel est clos, « vide et sonore comme un sépulcre ». Eulalie n'est décidément plus qu'un souvenir. Mais il ne peut s'empêcher de rappeler à Alfred, son confident, depuis Marseille, les « doux quarts d'heure » qu'il a passés auprès d'elle. Il aurait pu s'efforcer de trouver sa nouvelle adresse, mais les renseignements qu'on lui donne sont obscurs, et, surtout, il avoue avoir manqué d'« âpreté ».

De Marseille, on suit la côte, Fréjus, Antibes, Nice, jusqu'à Gênes. Là, Flaubert est ébloui par les palais, les hôtels, les jardins inondés de roses, les marbres : « Je vais beaucoup dans les églises, j'entends chanter et jouer de l'orgue, je regarde les moines, je contemple les chasubles, les autels, les statues. » Il a emporté avec lui une *Histoire de la République de Gênes* d'Émile Vincens, qui lui suggère l'idée d'un drame à écrire sur un épisode de la guerre de Corse. Les jeunes mariés, que l'on devait quitter, n'iront pas plus loin, Caroline souffrant des reins depuis Toulon. La compagnie revient ainsi au complet par le col du Simplon et Genève, en passant par Milan et Turin. À Milan, Gustave fait part à Alfred de l'émotion que provoque en lui la découverte, au palais Balbi, du tableau de Bruegel représentant *La Tentation de saint Antoine*, devant lequel il s'attarde un long moment, scrutant chaque détail. Il confie à son ami qu'il verrait bien arranger cette scène pour le théâtre :

Au fond des deux côtés, écrit-il dans ses notes de voyage, sur chacune des collines deux têtes monstrueuses de diables, moitié vivants, moitié montagne — au bas à gauche, saint Antoine entre trois femmes, et détournant la tête pour éviter leurs caresses. Elles sont nues, blanches, elles sourient et vont l'envelopper de leurs bras. — En face du spectateur, tout à fait au bas du tableau la Gourmandise nue jusqu'à la ceinture, maigre, la tête ornée d'ornements rouges et verts, figure triste, cou démesurément long et tendu comme celui d'une grue, faisant une courbe vers la nuque — clavicules saillantes, lui présente un plat chargé de mets coloriés. — Hommes à cheval, dans un tonneau — têtes sortant du ventre des animaux — grenouilles à bras et sautant sur les terrains — homme à nez rouge sur un cheval difforme entouré de diables — dragon ailé qui plane — tout semble sur le même plan.

Ensemble fourmillant, grouillant et ricanant d'une façon grotesque et emportée, sous la bonhomie de chaque détail. Ce tableau paraît d'abord confus, puis il devient étrange pour la plupart, drôle pour quelques-uns, quelque chose de plus pour d'autres — il a effacé pour moi toute la galerie où il est. Je ne me souviens plus du reste⁽⁸⁶⁾.

En septembre 1849, Flaubert achèvera son « mystère », *La Tentation de saint Antoine*. Ce ne sera qu'une première version.

À Genève, il réussit encore à s'éclipser pour aller, cigare au coin des lèvres, visiter la petite île Jean-Jacques, située en face de l'hôtel où la famille est descendue. Il voulait voir Rousseau sculpté par Pradier. Arrivé au pied de la statue, il entend soudain monter une musique dans les airs, et le son des trombones et des flûtes le bouleverse. Une autre chose l'émeut, celle de découvrir sur un des piliers de la prison de Chillon le nom de Byron gravé au couteau. Et puis, à Ferney, la chambre à coucher de Voltaire ; à Coppet, le château de M^{me} de Staël ; plus tard, à Besançon, la maison où est né Victor Hugo... Malgré ses frustrations, Flaubert tire de ce voyage une foule d'annotations et de descriptions, qu'il consigne au long du voyage et qu'il complète à son retour, au début de juin 1845. On saura plus tard que le plus grand profit de ces pérégrinations familiales aura été la marque dans sa rétine du tableau de Bruegel : la *Tentation de saint Antoine* ne finira pas de le hanter ; il lui faudra trois versions pour en épuiser le sujet. Ce voyage a aussi renforcé son goût pour l'Antiquité, que Chéruel et Michelet lui avaient déjà inculqué et qu'il porte, écrit-il à Alfred, « dans [ses] entrailles ». En imagination, il s'efforce, d'un point de vue esthétique, de « vivre dans le monde antique ». Une Antiquité qui n'est plus de pure fantaisie ; il a appris à lire les inscriptions romaines, à observer les vestiges des civilisations disparues. On a pu fixer dans ce voyage le moment où Flaubert, sortant de sa subjectivité et de son lyrisme, s'efforce à la « vision objective » du monde⁽⁸⁷⁾. Voir, observer, s'imprégner de la réalité en sortant de soi-même. C'est la voie.

« *Je suis écarté de la femme* »

Au cours des mois qui suivent la crise nerveuse de janvier 1844, la santé de Flaubert était peu à peu rétablie, mais il reste sur le qui-vive,

toujours sous la menace. L'angoisse, à certains moments, l'étreint, qui peut précéder de nouvelles convulsions : pâleur brutale, raidissement du corps, perte de connaissance, tremblements violents... Tout se passe assez vite, mais la crise laisse au malade un profond malaise, et parfois des séquelles comme de cruelles morsures de la langue. Au cours du voyage en Italie, l'appétit lui revient, et il se demande comment un gaillard aussi solide que lui peut être soumis à des maladies nerveuses. Au retour, il confie à Ernest Chevalier qu'il a subi encore, en cours de route, deux crises de nerfs : « Si je guéris je ne guéris guère vite. Ce qui est aussi peu neuf pour moi que peu consolant. Après tout merde, voilà. Avec ce grand mot on se console de toutes les misères humaines, aussi je me plais à le répéter : merde, merde⁽⁸⁸⁾. » On lui prescrit maintenant du quinquina au lieu de valériane. Une médecine à tâtons.

L'épilepsie a-t-elle été la cause, directe ou indirecte, de la période d'inappétence sexuelle que connaît alors Flaubert et qui dure environ deux années ? Épuisement de la libido ? Continence volontaire ? Il aborde fréquemment le sujet dans sa correspondance avec ses amis : parler du sexe leur est familier, et souvent en des termes gaulois qui décideront plus tard Ernest Chevalier, devenu magistrat avant de finir député conservateur, à détruire, dans un souci de respectabilité, une partie des lettres de Flaubert. Il nous en reste suffisamment, de même que celles qu'il a adressées à Le Poittevin, pour nous faire une idée de l'accalmie de sa vie érotique.

Avant de partir en Italie, Flaubert, en avril 1845, rend compte à Alfred Le Poittevin du bref séjour qu'il vient de faire à Paris. Il a cherché à revoir Schlésinger, mais « monsieur Maurice » était parti pour Londres. Pas un mot sur sa femme, la femme du « grand amour » ! S'étant procuré l'adresse de M^{me} Pradier rue Laffitte, il s'y rend, comme attiré par cette « femme perdue », comme il dit. Le couple Pradier vient de se séparer à la suite des incartades de Louise — surnommée Ludovica —, qui, à trente ans, rejetée, privée de ses enfants, surveillée par la police, vit seule. Gustave lui fait une visite d'amitié, de compassion, mais on sent bien, dans la relation qu'il en fait à Alfred, son attirance, car Louise ne manque pas de beauté et elle est une femme libérée. Rien ne se produit ce jour-là entre eux, sinon qu'elle invite Gustave à déjeuner à son retour. Il précise à son ami qu'il est allé sur le boulevard mais qu'il n'a « rien fait d'obscène ».

Entre-temps, ayant appris sa visite à M^{me} Pradier, Alfred l'engage à se rendre à son invitation : « J'irai, comme tu me le recommandes et comme je l'ai promis, déjeuner avec cette bonne M^{me} Pradier, mais il est douteux que je fasse plus, à moins qu'elle ne m'y invite *très* ostensiblement. La baisade ne m'apprend plus rien. Mon désir est trop universel, trop permanent et trop intense pour que j'aie des désirs. Je ne me sers pas de femmes, je fais comme le poète de ton roman, je les use par le regard⁽⁸⁹⁾. » Cette affirmation donnerait à croire que la chasteté est un choix volontaire qu'il fait. Non par vertu soudaine, mais par indifférence : « C'est une chose singulière, écrit-il encore à Alfred, comme je suis écarté de la femme. » Et avec sa brutale franchise : « Voilà bientôt deux ans que je ne me suis livré au coït et un an dans quelques jours, à toute espèce d'acte lascif. » Ce qui nous fait remonter au-delà de janvier 1844 et laisse supposer que son « impuissance » (mot de certains commentateurs) n'est pas consécutive à son épilepsie. « Il faut que je sois tombé bien bas puisque le bordel lui-même ne m'inspire pas l'envie d'y entrer⁽⁹⁰⁾. »

Flaubert semble vouloir échapper alors aux pulsions communes. À son retour d'Italie, il confie à Alfred qu'il lui prend encore quelquefois « d'étranges aspirations d'amour, quoique [il en soit] dégoûté jusque dans les entrailles ». Sans doute Pradier a-t-il raison quand il lui conseille de prendre une maîtresse, mais il n'en fera rien ! Il donne à son ami cette étrange explication : « Un coït normal, régulier, nourri et solide me sortirait trop hors de moi, me troublerait. Je rentrerais dans la vie active, dans la vérité physique, dans le sens commun enfin, et c'est ce qui m'a été nuisible toutes les fois que j'ai voulu le tenter. » Tout se passe comme s'il avait décidé de vivre en ermite, de manière réglée, calme, laborieuse : « Car, explique-t-il à Ernest Chevalier, ce que je redoute étant la passion, le mouvement, je crois, si le bonheur est quelque part, qu'il est dans la stagnation. Les étangs n'ont pas de tempêtes⁽⁹¹⁾. »

Même lorsqu'il aura de nouveau une vie sexuelle active, il lui arrivera de ne pas passer à l'acte, volontairement, « par parti pris », pour ne pas abîmer une impression, une sensation, la beauté même d'une situation. Refus de tomber sous l'empire des sens : l'art est toujours une sublimation. Il avait ainsi expliqué à Le Poittevin, dans sa lettre de Marseille, qu'après avoir causé avec « une garce du boxon qui est en face du théâtre », il n'est pas monté dans les appartements : « Je

ne voulais pas sortir de la poésie. »

« *Le malheur est sur nous* »

Au début du mois de janvier 1846, le docteur Flaubert est atteint d'un abcès profond à la cuisse. Achille opère son père en proie à une grosse poussée de fièvre. Trop tard sans doute. Achille-Cléophas, à soixante-quatre ans à peine, encore actif à l'hôtel-Dieu, est emporté par une septicémie. Ce coup du sort plonge la famille Flaubert dans une affliction profonde. « Tu as connu, tu as aimé l'homme bon et intelligent que nous avons perdu, écrit Flaubert à Chevalier, l'âme douce et élevée qui est partie. » Tout séparait le père et le fils : l'un d'esprit positif, la tête carrée, chirurgien réputé, aimé de ses concitoyens, et l'autre ne jurant que par l'art et la littérature. De là à penser que le docteur préférait Achille, qui avait suivi ses traces, à Gustave, qui avait raté ses études de droit et ne semblait pas savoir ce qu'il voulait, le pas est vite franchi. Maxime Du Camp y est allé de son témoignage : « Le père Flaubert était humilié [par Gustave] et ne le dissimula pas ; il était perplexe comme devant un cas pathologique inconnu. Il ne comprenait que l'action. Fils d'un vétérinaire de Nogent-sur-Seine, il était devenu chirurgien — chirurgien éminent — et il ne pouvait admettre que son fils fût ce qu'il appelait un grimaud, un gratte-papier. » On comprend le titre de l'essai de Sartre sur Flaubert, *L'Idiot de la famille* : « Avec les meilleures intentions, Achille-Cléophas s'est fait le bourreau de son fils cadet. » À Achille, son aîné, le docteur Flaubert s'adresse sur un autre ton : « Il lui parle d'homme à homme. » Lui, Gustave, ne sera jamais aux yeux de son père qu'un enfant. Tout cela est bien beau et permet à Sartre de nous livrer une analyse psychologique en trois gros volumes pour expliquer le « cas Flaubert », le pauvre Gustave délaissé, mal-aimé, souffrant d'un affreux complexe d'infériorité vis-à-vis de son frère, qu'il jalouse fatalement. Cette brillante démonstration ne convainc pas tout à fait : Gustave aime et admire son père, sa correspondance en témoigne. Il vantera encore en 1869 à George Sand l'humanité d'Achille-Cléophas : « Il est vrai que je suis le fils d'un homme qui était extrêmement humain, sensible dans la bonne acception du mot. La vue d'un chien souffrant lui mouillait les paupières. Il n'en faisait pas moins bien ses

opérations chirurgicales. Et il en a inventé quelques-unes de terribles⁽⁹²⁾. » S'il a été écrasé et méprisé par le père, il ne s'en est en tout cas jamais plaint. Au demeurant, la communication entre lui et le grand chirurgien n'a jamais été facile : « Que de fois, confiera-t-il à Louise Colet, sans le vouloir, n'ai-je pas fait pleurer mon père, lui si intelligent et si fin ! *mais il n'entendait rien à mon idiome*. J'ai l'infirmité d'être né avec une langue spéciale dont seul j'ai la clé⁽⁹³⁾. » On peut douter qu'il ait fait pleurer son père, mais l'intéressant ici est l'aveu d'*incomunicada* entre le chirurgien et le futur écrivain.

En tout cas, Gustave se démène en faveur d'une souscription publique dans les deux journaux de Rouen, afin de faire réaliser une statue de son père, et par Pradier, il y tient. Il prodigue aussi des efforts pour que son frère Achille, que les médecins rivaux voudraient mettre à la porte de l'hôtel-Dieu, prenne la place du père. Il informe Ernest Chevalier qu'il est allé à Paris, sans doute pour agir auprès du docteur Cloquet et du ministère de l'Instruction publique, et se réjouit — nous sommes à la fin de janvier 1846 — que « jusqu'à présent rien ne doit faire douter qu'il ne succède en tout et pour tout à son père ». Pour n'aimer pas la bourgeoisie, Gustave en a l'esprit de famille. Et l'on aurait du mal à trouver là le comportement d'un cadet jaloux de son frère. À moins que, précisément, en se montrant actif et dévoué à l'égard de son frère, Gustave prenne sa revanche sur lui ; dans ce rôle qu'il s'attribue de protecteur familial, c'est l'habit du père qu'il enfle. Un beau rôle, apparemment désintéressé, mais dont le caractère chevaleresque oblige l'aîné vis-à-vis du cadet.

Finalement, un partage a lieu : le docteur Émile Leudet, ancien élève du défunt, qui guignait sa succession contre Achille, devient chirurgien-chef et Achille chirurgien-adjoint, les deux se partageant l'enseignement, un semestre chacun. Achille habitera le logement de son père à l'hôtel-Dieu, tandis que Gustave et sa mère passeront la plus grande partie de l'année à Croisset et quatre mois d'hiver à Rouen dans un nouvel appartement, rue Crosne-hors-Ville.

Cependant, le malheur ne donne point de relâche aux Flaubert. Caroline qui, peu de temps après la mort de son père, vient d'accoucher d'une fille, Désirée-Caroline, tombe malade — un « accès de fièvre pernicieuse qui nous a donné les inquiétudes les plus graves ». Le 15 mars, Flaubert écrit à Maxime Du Camp que sa sœur perd la mémoire, que tout est confus dans sa tête, elle ne le distingue

plus de son frère Achille, s'étonne de ne pas voir son père, gémit, pousse des cris. Gustave est aux abois, s'attend au pire. De fait, dix jours plus tard il informe son ami de la mort de la jeune femme. Il l'a veillée la nuit, elle dans sa robe de noces avec son bouquet blanc, puis il a fait mouler pieusement le visage mortuaire : « J'ai vu les grosses pattes de ces rustres la manier et la recouvrir de plâtre. J'aurai sa main et sa face. Je prierai Pradier de me faire son buste et je le mettrai dans ma chambre. J'ai à moi son grand châle bariolé, une mèche de cheveux, la table et le pupitre sur lequel elle écrivait. Voilà tout, voilà tout ce qui reste de ceux qu'on a aimés. »

L'enterrement est lugubre. La fosse étant trop étroite pour accueillir le cercueil, il a fallu se servir d'une bêche et de leviers pour l'y enfoncer. Un fossoyeur est monté sur la bière, juste au-dessus de la tête de la défunte : « J'étais debout à côté, mon chapeau dans les mains, je l'ai jeté par terre en criant. » Hamard, le mari, s'est agenouillé et a envoyé des baisers en pleurant. Hébété, Flaubert ressent une immense douleur et une « atroce injustice ».

La veille, on a baptisé la petite fille, sa nièce, au cours d'une cérémonie qui semble à Gustave irréelle. Un prêtre, empourpré par son déjeuner, dévidait ses prières, le bedeau versait de l'eau, répondait *Amen*, un vieux rite qui lui semble d'une très ancienne religion aux « symboles insignifiants » : « Ce qu'il y avait de plus intelligent à coup sûr, c'était les pierres qui avaient autrefois compris tout cela et qui peut-être en avaient retenu quelque chose. »

Gustave s'inquiète pour sa mère : comment pourra-t-elle survivre au malheur répété ? Il rumine l'idée de sa mort prochaine, voulant se prémunir de toute surprise. Heureusement, M^{me} Flaubert a désormais une raison de survivre : élever et protéger la petite enfant. Lui, serre les poings, se mure dans le silence, s'installe dans la malédiction. Caroline morte ! Celle qu'il avait tant aimée, tant choyée ; avec laquelle il avait partagé tant et tant d'heures exquises : le théâtre du Billard, les lectures à haute voix, les conversations littéraires. Il avait été son guide, son pédagogue. Elle partageait ses idées, l'admirait, riait de ses farces, le charmait en jouant Beethoven et Mozart à son piano. Dans la famille, c'était son alliée, sa complice, celle qui le comprenait, l'admirait, l'aimait. Le souvenir de son « pauvre rat » ne le quittera pas : « J'ai toujours à son endroit, écrira-t-il à sa mère, une place vide au cœur et que rien ne comble⁽⁹⁴⁾. » Il

aura du remords en songeant qu'il l'a laissée épouser Hamard, « cet homme si vulgaire, depuis la botte jusqu'au chapeau ».

C'est d'une autre amertume que souffre Gustave en cette même année 1846, une amertume de nature différente mais qui l'enfonce un peu plus dans la solitude : son ami Alfred Le Poittevin se marie ! En juillet, il lui avait dit que, sans lui, il ne lui resterait rien. C'est avec lui qu'il avait été le plus intime, qu'il avait pu rencontrer le seul esprit supérieur avec lequel il faisait cause commune et projets communs. Ils avaient lu les mêmes auteurs, Alfred le devançant le plus souvent, l'initiant, lui faisant découvrir mille trésors ; ils avaient discuté pendant des heures, pendant des nuits ; ils avaient échangé des lettres pleines de savoir et d'émotion. Pour Flaubert, ce mariage est déchirant, parce qu'il signifie la fin de cette intimité : « Es-tu sûr, ô grand homme, lui demande-t-il dans une lettre du 31 mai 1846, de ne pas finir par devenir bourgeois ? Dans tous mes espoirs d'art je t'unissais. C'est ce côté-là qui me fait souffrir. » Alfred se marie, va vivre ailleurs, tout s'en va. Le 16 juillet, Le Poittevin épouse Louise de Maupassant ; Gustave Flaubert ne s'en console pas.

Stoïcisme

Les deuils qui accablent Flaubert le fixent dans la nouvelle vie qu'il a choisie. Sa maladie a conforté sa décision de ne plus faire semblant de vivre comme tout le monde, en lui offrant de renoncer à des études qu'il exécrait et à un avenir de bourgeois. Il pourra se consacrer à l'étude et à l'écriture. Après la mort de son père puis celle de Caroline, sa destinée paraît claire : il vivra pour l'Art. Sartre, qui n'y va pas par quatre chemins, écrit tranquillement ce qui choque les convenances mais n'en est pas moins crédible : « Le 15 janvier 1846, Gustave a la chance de sa vie : il devient orphelin de père. » L'auteur des *Mots* pensait peut-être à son cas personnel, mais n'importe : « Achille-Cléophas laisse à son fils le dernier mot. » En mai 1846, Gustave confie à Maxime Du Camp : « La vie interne que j'ai toujours rêvée commence enfin à surgir⁽⁹⁵⁾. »

Ce qu'on a appelé l'« impuissance » de Flaubert pendant deux années participe de cette « conversion ». Il ne veut plus être la proie de la passion amoureuse, et redoute même les aventures sexuelles

passagères. Pas de joug ! pas d'influence ! « De même qu'en devenant chrétien, écrit Jean Bruneau, saint Augustin a renoncé aux femmes, de même Flaubert a cessé de vivre pour créer⁽⁹⁶⁾. » Sans doute aura-t-il encore des maîtresses et participera-t-il à des réunions, des rites, des voyages, mais il s'est convaincu du caractère accessoire de tout ce qui pouvait le distraire de la création littéraire. Entre l'art et la vie, il faut choisir. C'est pourquoi le mariage d'Alfred Le Poittevin l'a tant désolé : il l'a senti perdu pour l'art. Il faut renoncer au bonheur ou plutôt savoir que le bonheur pour lui comme pour Le Poittevin, les « gens de notre race » — du moins le croyait-il —, est dans l'idée.

Il se jette furieusement dans le travail. L'année précédente, il ironisait sur son sort dans une lettre à Chevalier : « Si ma vie est douce, elle n'est pas fertile en facéties. D'ici quelques années cependant je n'en désire pas d'autre. J'ai même envie d'acheter un bel ours (en peinture), de le faire encadrer et suspendre dans ma chambre après avoir écrit au-dessous : *Portrait de Gustave Flaubert*, pour indiquer mes dispositions morales et mon humeur sociale⁽⁹⁷⁾. » Il lit, étudie, écrit, « pioche ». Il analyse le théâtre de Voltaire, non parce qu'il l'aime — « C'est ennuyeux » — mais parce que Voltaire a le sens de la construction. Il continue à déchiffrer Shakespeare avec une admiration inentamée. Il se plonge dans les auteurs anciens, notamment dans l'immense *Histoire d'Alexandre* de Quinte Curce, qui comble son goût du portique et du peplum. Il étudie le bouddhisme. Il n'oublie pas les œuvres de son temps, et juge *Le Rouge et le Noir* d'un « esprit distingué » tout en s'interrogeant sur le style, le « vrai style » qui ne s'y trouve pas. Il lit ou écrit pendant huit à dix heures par jour, s'émerveillant de vivre enfin sa vie intérieure, la vraie ! Il continue d'exhorter Alfred à se consacrer à l'Art, seul moyen de n'être pas malheureux. Agressif, il demande à Chevalier, devenu substitut à Calvi, s'il se regarde quelquefois dans la glace et s'il n'a pas alors envie de rire. La vie, pour lui, est désormais dans cet enfermement physique grâce auquel il espère atteindre aux cimes de la création. Il a perdu sa gaieté de jadis mais aussi sa tristesse : « Je suis mûr », dit-il. Car il a rompu avec le monde extérieur, l'agitation des humains, les préoccupations immédiates des bourgeois. Le bornage volontaire de sa vie l'exalte.

La mort des siens l'a affligé, mais il se sent désormais immunisé contre le malheur, qui l'a déjà frappé si durement ; il est devenu

fataliste⁽⁹⁸⁾. Il confie à Maxime Du Camp, en mai 1846, qu'il est désormais « dans un état inaltérable ». Il faut prendre la réalité telle qu'elle est ; ne point se révolter contre elle. Une telle attitude risque de déshumaniser, de laisser indifférent, et M^{me} Flaubert s'émeut — c'est lui-même qui le rapporte — de voir la rage des phrases lui dessécher le cœur⁽⁹⁹⁾. Il s'en amuse : sa mère a eu « un mot sublime ». Malgré cela, il reste convaincu d'avoir « encore du jus au cœur ».

En deux ans, Flaubert est entré en ermitage littéraire. La maladie lui en fournit la justification ; la mort du père le soulage d'une mauvaise conscience ultime. Sa vie n'est plus frappée d'indécision : il ne fera rien. Mais de ce rien il fera tout, une œuvre. Certes, il n'est pas encore assuré de son génie ; il a déjà écrit beaucoup de pages qu'il se garde de publier. Mais, justement, il a le temps, puisqu'il n'aspire pas à la réussite sociale. Il y a du pari de Pascal dans sa résolution : il mise sur l'absolu incertain plutôt que sur les satisfactions médiocres et relatives de la vie bourgeoise. Les inévitables compromis avec celle-ci doivent s'en tenir au minimum vital. Ce sont les aléas de l'existence qui pourraient le faire fléchir — tomber amoureux, par exemple.

VI

LOUISE

Le 28 juillet 1846, Flaubert rend visite à Paris à son ami le sculpteur James Pradier, qui doit exécuter le buste de Caroline. Pradier a l'habitude de recevoir dans son atelier, non loin de la place Pigalle, les artistes et les écrivains, que Flaubert retrouve ce jour-là en train de bavarder, un verre à la main. Son regard est aussitôt aimanté par la beauté d'une femme qu'il ne connaît pas, et qui pose. Elle est poète, écrivain, elle a trente-cinq ans et se nomme Louise Colet. Échange de regards, présentations, attirances spontanées.

Consciente de son pouvoir de séduction, Louise Colet avait tracé son autoportrait dans un journal intime qu'elle avait commencé l'année précédente :

J'ai maintenant trente-quatre ans, ni plus ni moins. J'ai grossi, je n'ai plus la taille très svelte, mais elle est encore élégante et fort bien dessinée. J'ai la gorge, le cou, les épaules, les bras d'une grande beauté. [Ma] chevelure abondante (d'un châtain très clair, elle a été fort blonde quand j'étais enfant), arrangée chaque jour avec art par un coiffeur, m'attire des compliments [...]. J'ai le front élevé, très bien fait, très expressif, les sourcils touffus et finement dessinés, les yeux bleu foncé, grands, fort beaux quand ils s'enflamment au choc de la pensée ou de sensations, mais souvent fatigués par le travail et par les larmes⁽¹⁰⁰⁾.

Ses contemporains ont cent fois confirmé cette autocélébration. Ainsi, Théodore de Banville : « Souverainement belle, avec une tête imposante et charmante, coiffée de longues boucles d'or, enchantant les regards par la vive pourpre de ses lèvres en fleur, reine par son cou superbe et par ses blanches mains aux ongles de rose, elle était à la fois poète et sujet pour la poésie⁽¹⁰¹⁾. »

On se souvient que depuis longtemps Flaubert vivait en état de continence. Selon Sartre, une autre conséquence de la mort du père fut la sortie de sa « castration hystérique ». « Tout se passe comme si, en la circonstance, Achille-Cléophas avait été le castrateur⁽¹⁰²⁾. » Celui-ci disparu, le désir renaît. Ébloui par celle qu'on surnomme la Muse, Flaubert, dès le lendemain, bondit chez Louise Colet, qui tient un salon. Que ce ne soit pas son jour, n'importe ! L'entrée en matière est facile : elle et lui sont des passionnés des lettres. Louise a déjà beaucoup publié, des poèmes notamment ; lui, rien, mais il a abondamment écrit et parle de littérature en connaisseur. Il place Shakespeare au-dessus de tout ; justement, Louise a traduit en vers *La Tempête*, dont elle lui lit un morceau. Elle est séduite par ce jeune homme de vingt-quatre ans, très beau, très grand, qui paraît si sûr de ses jugements. Oui, on se reverra, et dès le lendemain !

La Muse

Née en 1810 à Aix-en-Provence, Louise Colet, dès son enfance, se délectait à lire et avait commencé très tôt à composer des vers. Son père, Antoine Revoil, directeur du service postal de la ville, était mort en 1826. Dernière venue d'une famille de six enfants, elle avait été éduquée surtout par sa mère, Henriette née Le Blanc, une femme cultivée, à laquelle elle avait été très attachée, et qui était morte en 1834. Entre-temps, la jeune fille, nourrie de littérature romantique, grande admiratrice de George Sand, n'avait cessé de s'adonner à la poésie et avait été introduite dans le salon de la romancière, cantatrice et tragédienne Julie Candelle, à Nîmes, ville où elle faisait des séjours réguliers chez sa sœur Marie. Mais sa protectrice meurt la même année que sa mère. Habitant la demeure familiale de Servane, proche de Mouriès, non loin d'Avignon, avec ses frères et sœurs restés célibataires, souffrant d'être incomprise par eux et livrée à leurs sarcasmes et à leurs méchancetés, Louise rêve de partir pour Paris. L'occasion lui en est donnée, en décembre 1834, par son mariage avec Hippolyte Colet, un musicien qui a fait ses études au Conservatoire, à Paris. Ayant obtenu une place de professeur de flûte dans la capitale, Colet, dans l'ambition de devenir compositeur, emmène sa jeune épouse, qui rêve pour elle-même de gloire littéraire.

Pour commencer, elle cherche à employer sa plume dans les journaux, dont le nombre a explosé depuis la révolution de 1830, grâce aux nouvelles libertés dont jouit la presse sous Louis-Philippe. Ses démarches aboutissent, plusieurs de ses poèmes sont publiés par *L'Artiste*, où paraissaient notamment George Sand et Eugène Delacroix. Grâce à son obstination, aux quelques relations qu'elle se crée, à son énergie et à sa beauté éclatante qui est sa meilleure assurance, Louise réussit à franchir la porte du salon de Charles Nodier, à la bibliothèque de l'Arsenal, où elle fait la connaissance notamment d'Émile et de Delphine de Girardin, dont l'influence, grâce à *La Presse*, le quotidien que dirige le mari, est considérable. Louise se résout bientôt à réunir ses poèmes dans un recueil intitulé *Fleurs du Midi*. Ne doutant de rien, elle demande son appui à Chateaubriand en personne. L'esquive du grand écrivain est élégante : il reconnaît la beauté de certains de ses poèmes, mais lui conseille de se faire parrainer par un poète : « Choisissez parmi ceux qui ont de la gloire, ils tiendront à honneur de prédire la vôtre. » Louise, que les scrupules n'encombrent pas, fait composer la lettre de Chateaubriand en ouverture de son recueil, imprimé en 1836. Sainte-Beuve, dans un premier temps revêche, finit par écrire un compte rendu de *Fleurs du Midi* dans la *Revue des deux mondes*. Il ne ménage pas sa critique, mais laisse tomber un encouragement car « cet essai, selon lui, annonce une faculté réelle et peu commune ».

Louise n'a pas manqué d'envoyer un exemplaire de son livre à Louis-Philippe et à sa fille Marie d'Orléans qui, attendrie par sa poésie, lui obtient une petite pension du ministère de l'Instruction : quatre cents francs. C'est peu, et le ménage Colet vit assez chichement, mais voici une belle éclaircie que lui offre une de ses connaissances provençales, l'historien de la Révolution François-Auguste Mignet. Celui-ci lui conseille de participer au concours de poésie organisé tous les deux ans par l'Académie française, dont il est membre. Le thème de l'année 1839 en est le château de Versailles. Pourquoi pas ? Elle fonce au palais louis-quatorzien, rédige sur-le-champ son poème, l'envoie et — miracle ! — gagne le prix sur une soixantaine de concurrents. Mignet l'avait soutenue, ainsi que Népomucène Lemer cier, qu'elle connaissait et qui n'était pas insensible à ses charmes. La critique la met en pièces ; elle n'en a cure : n'a-t-elle pas obtenu les deux mille francs du prix et de nouvelles relations ? Comme

il est d'usage, elle rend visite aux académiciens, pour les remercier, à commencer par Victor Cousin, pair de France, grand maître de l'Université, considéré comme le plus grand philosophe vivant, que des foules ravies viennent écouter à la Sorbonne, et qui craque devant la beauté de la lauréate, dont il fait sans trop attendre sa maîtresse. Avec un tel protecteur, elle ira loin.

Cousin la chaperonne, lui donne des conseils littéraires, fait arrondir le salaire d'Hippolyte au Conservatoire et tripler la pension de Louise, l'introduit auprès des directeurs de revues : elle devient une personnalité du monde littéraire parisien. En 1841, elle ouvre un salon, rue de Bréda, proche de la place Pigalle, où elle est appelée désormais la Muse. La même année, nouveau recueil : *Penserosa*. Cette fois, l'aigreur polie de Sainte-Beuve tourne aux louanges — il est vrai qu'il lorgne l'Académie : « Un élégant et brillant volume qui lui promet un rang désormais parmi nos muses. Il est impossible de refuser à l'auteur de ces vers l'harmonie, l'éclat, la fermeté, une touche large et sonore⁽¹⁰³⁾. » La pension de Louise s'élève désormais à trois mille francs.

Cependant, le chemin vers le sommet est semé de ronces. L'humoriste Alphonse Karr épingle dans son mensuel satirique, *Les Guêpes*, Victor Cousin et Louise Colet : « Il est parfaitement constaté maintenant au ministère de l'Instruction publique que pour avoir une pension d'homme de lettres, il faut être une jolie femme. » Plus grave, sachant Louise enceinte (elle accouchera d'une fille en août 1840), Karr fait de lourdes allusions à la paternité probable du philosophe (« une piqûre de Cousin »), ministre de l'Instruction publique depuis le 1^{er} mars 1840. L'offensée somme son mari (sans doute le véritable géniteur) de demander réparation à l'insulteur, mais le courage n'est pas le plus clair des mérites d'Hippolyte Colet, meilleur flûtiste qu'escrimeur : il se défile. Dès lors, la Muse impétueuse se hasarde à venger de ses propres mains son honneur bafoué, saisit un couteau de cuisine, se porte au domicile d'Alphonse Karr et tente de lui planter sa lame dans le dos. Le couteau glisse, et l'offenseur désarme la dame. Cousin, pour atténuer l'esclandre et éviter une action en justice, prie Sainte-Beuve — aspirant toujours à l'Académie — de persuader Karr d'en rester là. L'humoriste se contentera de narrer ironiquement l'incident dans la nouvelle livraison des *Guêpes*, tandis que Sainte-Beuve devient conservateur de la bibliothèque Mazarine...

De la naissance de sa fille Henriette jusqu'à l'arrivée de Flaubert dans sa vie, Louise Colet a consolidé son statut de femme de lettres et de salonnière. Elle écrit en prose et en vers sur les sujets les plus variés : *Penserosa*, *Poésies nouvelles*, les *Funérailles de Napoléon* (1840) à l'occasion du retour des cendres de l'empereur, *La Jeunesse de Mirabeau*, paru d'abord en feuilleton dans *La Presse*, *Charlotte Corday*, *Madame Roland* — toutes œuvres qui témoignent de ses sympathies girondines. Comme elle envoie des exemplaires de ses ouvrages à George Sand, celle-ci la félicite, mais la gourmande sur ses préférences historiques : « Haïssez l'égalité, lui écrit-elle, ou respectez ceux qui l'ont proclamée ! » Nous sommes dans la période rouge de George Sand, dont les convictions politiques passeront par des teintes moins rutilantes. Pour l'heure, elle fait la leçon à sa jeune rivale : « C'est au principe de la souveraineté du peuple que vous faites la guerre [...] vous ne voulez pas comprendre la Révolution⁽¹⁰⁴⁾ ! »

Une autre femme se distingue plus généreusement dans sa vie : Juliette Récamier, l'égérie de Chateaubriand, qui l'invite dans son salon de l'Abbaye-aux-Bois, où Louise se fait vite admirer par sa beauté, son ardeur à soutenir des positions audacieuses, sa culture étendue, la part qu'elle prend à toutes les conversations. L'amitié entre les deux femmes ne se démentira pas. Plus tard, Louise prendra un appartement rue de Sèvres, pour se rapprocher de Juliette, et celle-ci lui confiera un trésor : des copies des lettres de Benjamin Constant, qui fut l'un de ses soupirants.

En 1843, elle participe au nouveau concours de poésie de l'Académie, dont le sujet porte sur la fontaine Molière, monument de la rue de Richelieu qui venait d'être inauguré. Aidée par les conseils de son ami Béranger et ceux de Victor Cousin, elle réussit à décrocher pour la seconde fois le prix de deux mille francs, sans convaincre davantage la critique. La même année, elle publie *Les Cœurs brisés*, un recueil de nouvelles.

En proie à des difficultés d'argent, elle ne ménage pas sa peine, continue à écrire à profusion. Mais elle ne court pas le cachet seulement pour le cachet : elle a des convictions politiques. Elle s'est rapprochée des féministes et des socialistes, ce qui l'amène à soutenir le journal *L'Union ouvrière* de Flora Tristan. Un recueil de nouvelles en deux volumes, *Saintes et folles*, paru en 1845, atteste son engagement dans la cause des femmes. L'année suivante, elle célèbre les *Chants des*

vaincus, en faveur du mouvement des nationalités qui menace les empires. Dans le même registre, elle proclame *Le Réveil de la Pologne*, dont la cause est chère à tous les républicains.

On le voit, celle dont Gustave Flaubert va s'éprendre n'est pas une femme ordinaire. Sincèrement férue de littérature, elle l'est sans doute davantage encore de gloire. Séduisante, entreprenante, elle s'impose plus par sa hardiesse et sa beauté que par son talent littéraire véritable. Non qu'elle en soit complètement dépourvue : dans son abondante production, elle a réussi de beaux vers et de jolis morceaux de prose, mais aucune de ses œuvres ne s'est imposée. Elle reçoit, elle est reçue, elle est protégée, elle est courtisée, toujours occupée du soin de plaire. Au moment où elle rencontre Flaubert, elle s'est éloignée de son médiocre époux, elle a pris quelque distance avec Victor Cousin, après avoir eu un amant polonais éphémère : un cœur à prendre.

Le malentendu

Rien d'étonnant à ce que la rencontre ait lieu chez James Pradier : elle y était assidue. On devait au sculpteur notamment cette fontaine Molière qui avait valu à Louise son deuxième prix de poésie. Flaubert, qui le fréquente depuis longtemps, espérait, outre le buste de sa sœur Caroline, que la ville de Rouen le choisirait, lui, Phidias, pour exécuter la statue de son père — ce qui aura lieu. Jusqu'à sa séparation d'avec James, Louise d'Arcet, son épouse, faisait les honneurs de la maison.

Ce que nous savons de la liaison entre Flaubert et Louise Colet, qui allait s'étendre sur une huitaine d'années, entrecoupées d'un long entracte, nous le connaissons avant tout par les lettres de Gustave à Louise. Très peu de lettres de celle-ci ont été sauvées, Flaubert (ou sa légataire) les ayant probablement brûlées. De la première partie de cette correspondance, commencée dans la nuit du 4 au 5 août 1846 et interrompue provisoirement le 25 août 1848, nous connaissons cent quatre lettres de Flaubert et une seule de Louise Colet. Au cours des premiers mois de leur liaison, l'ermite de Croisset écrivit à son amie pratiquement tous les jours ; elle lui répondait au même rythme. Par bonheur pour les amants, la création de la ligne de chemin de fer Paris-Rouen permettait à qui postait une lettre à Rouen avant 11 heures de la faire parvenir à son destinataire dans l'après-midi du jour

même — ce qui fait rêver l'usager de La Poste du ^{xxi}^e siècle. Cette rapidité de communication rend plus intense l'échange des sentiments et des émotions : on répond tout à trac, et la réponse à la réponse suit incontinent.

Que nous apprennent les lettres de Flaubert, complétées par quelques autres sources, notamment le témoignage de Maxime Du Camp, qui a souvent servi de vaguemestre auprès de Louise quand il était à Paris (en son absence Flaubert adressait sa correspondance en poste restante) ? Il s'agit, certes, d'une source unilatérale, mais dans le dialogue épistolaire si rapide entre les deux amants Flaubert cite souvent sa correspondante, dont nous comprenons assez nettement les attitudes. Le lecteur de Flaubert doit cependant se méfier, en bonne méthode, de la quasi-unicité des sources, qui le pousse à considérer toujours les choses du point de vue de l'écrivain, au détriment du point de vue de sa maîtresse. C'est donc armé de prudence que j'essaie de retracer cette histoire d'amour, et, dans ce chapitre, sa première partie.

Gustave Flaubert et Louise Colet se sont vraiment aimés, on peut dire avec passion, même s'il faut ajouter d'emblée que l'amour n'avait pas le même sens pour l'un et pour l'autre. Après que Flaubert eut séduit la Muse dans les jours qui suivent leur rencontre chez Pradier, il est rentré à Croisset d'où il commence aussitôt cette œuvre épistolaire magnifique, qui nous aide à le mieux connaître. La sincérité de l'amour qu'il éprouve pour Louise ne fait point de doute : « Oui, je te désire et je pense à toi. Je t'aime plus que je ne t'aimais à Paris. Je ne puis plus rien faire, toujours je te revois dans l'atelier debout près de ton buste, les papillotes remuantes sur tes épaules blanches, ta robe bleue, ton bras, ton visage, que sais-je, tout » (6 août 1846). Quinze jours plus tard : « Oui, ma belle, tu m'as enveloppé de ton charme, tu m'as pénétré de ta substance. Oh ! si je t'ai pu paraître froid, si mes satires sont rudes et te blessent, je veux, quand je te reverrai, te couvrir d'amour, de volupté, d'ivresse : je veux te gorger de toutes les félicités de la chair, t'en rendre lasse, t'en faire mourir. » Et quand Louise émet le moindre scepticisme, il se récrie : « Oui, je t'aime, je t'aime, entends-tu ? Faut-il le crier plus fort encore ? » (31 août). Oui, encore : « Toutes les petites étoiles de mon cœur convergent autour de ta planète, ô mon bel astre » (17 septembre). Un amour qui n'est pas seulement sensuel : « Je reprends et je dis qu'on m'a aimé ; mais

jamais comme toi, et jamais non plus il n'y a eu entre moi et une femme l'union qui existe entre nous deux » (18 septembre). Et s'il arrive que les lettres de Louise se fassent attendre, Gustave est désespéré : « Depuis jeudi matin pas un mot. De grâce, réponds-moi de suite. J'ai des inquiétudes atroces. [...] Voilà quatre grands jours que je brûle d'impatience et d'angoisse » (20 octobre). Tous ceux qui s'aiment ont connu cette anxiété dans l'attente trompée d'une lettre ou qui n'a pas été écrite ou qui a pris une direction erronée. Alors, quelle joie quand elles surviennent groupées, retardées par une mauvaise adresse ou une erreur de postier : cette peur-là, Flaubert l'a éprouvée. « Ne me dis jamais que je ne t'aime pas puisque tu me fais éprouver des mélancolies que je n'avais jamais eues » (2 décembre).

Si Louise Colet peut douter de cet amour tant de fois proclamé, la raison en est l'absence volontaire de son amant, toujours éloigné d'elle, confiné dans sa thébaïde normande, et ne lui offrant le plaisir de la rencontre qu'au compte-gouttes. Au cours de ce premier acte de leur liaison, qui dure près de deux ans, Gustave et Louise ne se sont retrouvés que quatre fois après leur première rencontre ! Trois brèves réunions à Paris, et une autre l'espace d'une journée d'amour fou dans une auberge de Mantes, à mi-distance entre Paris et Rouen. Passionnée, ardente, pleine de désir, épanouie par l'accord charnel qui existe entre elle et lui, pénétrée d'une vive admiration à son égard, Louise ne comprend pas l'attitude étrange de cet amant fougueux répétant qu'il l'aime et qu'elle ne voit jamais qu'aux heures rarissimes autorisées par son caprice. Ses lettres se lèstent d'une protestation permanente, d'un appel désespéré, de larmes incessantes, auxquelles il répond sans faillir, mais comme s'il se contentait de faire l'amour par correspondance. Alors, tristesse, douleur, souffrance, et finalement colère : que signifie cette fuite ? « De la colère ! s'écrie Flaubert, grand Dieu ! De l'aigreur, et de la verte, de la salée ! Qu'est-ce que ça veut dire ? Est-ce que tu aimes les disputes, les récriminations et tous ces amers tiraillements quotidiens qui finissent par faire de la vie un enfer réel ? » (30 août 1846).

Que lui oppose Flaubert pour lui expliquer qu'il ne peut pas venir à Paris plus souvent, qu'il ne pourrait pas vivre à Paris et qu'elle-même ne peut pas venir le voir à Croisset ? Sa principale justification est la présence de sa mère, triste, hypocondriaque, inconsolable, folle d'inquiétude pour lui, dont la santé est si fragile, dont les crises, même

espacées, lui font peur. Elle a besoin de lui : « Ma mère a été hier et avant-hier dans un état affreux. Elle avait des hallucinations funèbres. J'ai passé mon temps auprès d'elle. Tu ne sais pas ce que c'est que le fardeau d'un tel désespoir à porter seul » (8-9 août 1846). Il se sent responsable d'elle, de son maintien en vie : « Ma vie est rivée à une autre, et cela sera tant que cette autre durera » (27 août).

Une explication difficile à admettre par Louise : Paris est si proche de Rouen désormais ; Gustave n'aurait qu'à invoquer un prétexte, il lui arrive même d'en formuler, par exemple la nécessité d'aller consulter un livre à la Bibliothèque royale ou à la bibliothèque Sainte-Geneviève. Et puis sa mère n'est pas seule ! Elle a un autre fils, Achille, qui exerce à Rouen ! L'idée même qu'il faille un « prétexte » à ce grand garçon de vingt-six ans pour se rendre dans la capitale est peu imaginable. En de nombreuses lettres, Flaubert annonce à sa maîtresse qu'il a une merveilleuse idée, une excellente occasion pour la revoir dix jours, une semaine, un mois plus tard ! Il en est une qui devient peu à peu comique. Pour réaliser la sculpture d'Achille-Cléophas, la municipalité de Rouen a décidé de réunir à Paris une commission, composée de diverses personnalités, qui doit choisir l'artiste. Flaubert, qui défend la candidature de son cher Pradier, s'engage résolument auprès de cette commission, laquelle lui offre mainte possibilité de venir à Paris. Ainsi est-il en mesure de promettre à Louise de la revoir. Mais la commission retarde, son secrétaire somnole, il faut lui mettre l'épée dans les reins ! Et puis, bon nombre de ses membres sont en vacances, il faut donc patienter. « Ah ! les imbéciles, et ma mère qui ne va pas bien ! » (13 octobre 1846). On attend. « Pas de nouvelles de la commission. » On repousse à novembre. Alors, il se décide : « Si le 1^{er} novembre, ce n'est pas fait, je pars. » Louise n'est pas dupe, Gustave se défend : « Je ne te parle pas de la commission, puisque tu me blâmes de me mettre à couvert sous ses retards et de m'en faire un bouclier contre toi, ni quand je viendrai *pour mes affaires*. D'abord je n'ai pas d'affaires à Paris si ce n'est toi » (21 octobre). C'est désespérant. Mais il finit par tenir sa promesse et apprend le 8 novembre à Louise son arrivée à Paris le lendemain. Flaubert y séjourne quatre ou cinq jours, mais ses relations avec Louise Colet se sont aigries, il n'a pas toujours été tendre, il a pu même se montrer goujat (rappelons-nous la lettre à Eulalie Foucaud), les causes de friction se sont multipliées. Alors, elle a prononcé des

mots très durs, elle a refusé son baiser d'adieu. Il est reparti la mort dans l'âme. Il lui écrit aussitôt : « Tu crois que je ne veux de toi que le plaisir. Est-ce que j'aime le plaisir ? Est-ce que j'ai des sens ? Et tu m'accuses de manquer de cœur. Il ne me reste donc rien, c'est possible ; que sais-je ? Tiens, je voulais t'écrire longuement, mais je ne trouve rien à te dire. Je suis troublé, agité, le souvenir de ton chagrin et du chagrin que je t'ai causé est là comme un spectre qui m'attire et qui me fait peur. Mais est-ce ma faute ! » (13 novembre).

L'amour de Flaubert et l'amour de Louise Colet ne vont que d'une jambe — celle de Louise. À cet amour, elle se donne de toute sa flamme ; elle s'émeut, s'interroge, se cabre bientôt face à ce reclus qui prétend l'aimer et doit demander la permission maternelle pour venir la voir : « Tu es donc gardé comme une jeune fille ? » lui lance-t-elle. Et s'il ne peut venir aussi souvent qu'elle le souhaite à Paris, elle pourrait venir le voir à Croisset. La proposition est aussitôt rejetée avec épouvante : mais que diraient les voisins, les amis, pour ne pas parler de sa mère ? Folies ! « C'est impossible. Tout le pays le saurait le lendemain. Ce serait d'odieuses histoires à n'en plus finir. » La peur du qu'en-dira-t-on affligerait-elle donc à ce point ce pourfendeur de bourgeois ?

La vérité est tout autre. Flaubert s'est forgé une conception de l'amour qu'il finit par exposer à son amante. Il a d'abord subi l'attrait physique de Louise, devenue sa maîtresse en deux jours et deux tours de calèche au bois de Boulogne. Son amour-propre en a été flatté : n'avait-il pas, lui, jeune provincial sans titre, conquis une femme de lettres célébrée ? Mais il n'a pas répondu à l'attente d'une femme perdue d'amour qui ne pouvait accepter l'éloignement de l'autre, la rareté des rencontres et certaines phrases de ses toutes premières lettres : « Ton amour m'a rendu triste. Je vois que tu souffres, je prévois que je te ferai souffrir. Je voudrais ne jamais t'avoir connue, pour toi, pour moi ensuite et cependant ta pensée m'attire sans relâche. » Depuis des années, Gustave Flaubert a choisi sa voie. Il est habité, hanté, envahi par une seule idée : la grande œuvre qu'il doit réaliser. Rien ne doit l'en distraire. Une fois pour toutes, il a refusé de se laisser empêtrer dans les rets de l'*illusion*. L'amour des femmes est délicieux parfois, mais toujours dangereux dans sa version dévorante. Il doit rester accessoire. Or, malgré lui, sa vie a été bouleversée par sa rencontre avec Louise, ses appels, ses suppliques. Il se réjouit de la

voir mais, les jours qui suivent, il se dit anéanti, incapable de travailler. Joseph Jackson, le biographe de Louise Colet, note que si les deux amants avaient habité à proximité, s'ils s'étaient vus régulièrement, « les différences profondes qui les séparaient auraient vite été évidentes et l'affaire n'aurait duré que quelques semaines tout au plus⁽¹⁰⁵⁾ ». Mais Flaubert ne veut pas rompre : « Je serais un an sans te voir ni t'écrire que mon sentiment n'en baisserait pas d'un degré » (28 septembre 1846). La distance n'empêche pas l'amour : « À travers l'espace nos désirs se rencontrent comme les nuées et se mêlent l'un à l'autre dans une aspiration continue » (25 octobre). Encore plus fort : « Quand on s'aime on peut passer dix ans sans se voir et sans en souffrir » (fin décembre 1846). On imagine ce qu'a pu être la réaction de Louise à pareil manifeste ! Il ne cesse de le lui répéter : il l'aime, mais à sa façon. Seulement ce n'est pas sa façon à elle. Puisqu'elle l'y pousse, il se fait explicite : « Tu veux savoir si je t'aime. Eh bien, autant que je peux aimer, oui, c'est-à-dire que pour moi *l'amour n'est pas la première chose de la vie, mais la seconde* [souligné par moi] » (21 janvier 1847).

Plus brutal encore, Flaubert lui écrit de Paris, au moment où il entreprend son voyage en Bretagne avec Maxime Du Camp : « Pour moi, l'amour n'est pas et ne doit pas être au premier plan de la vie. Il doit rester dans l'arrière-boutique. Il y a d'autres choses avant lui dans l'âme qui sont, il me semble, plus près de la lumière, plus rapprochées du soleil. Si donc tu prends l'amour comme un mets principal de l'existence : non. Comme assaisonnement : oui. »

Voyage en Bretagne

Le voyage que Flaubert entreprend en Bretagne avec son ami Du Camp prouve que, quand il voulait se libérer de la tutelle maternelle, Gustave le faisait — même si, au cours de ce voyage qui va durer plus de trois mois, M^{me} Flaubert, accompagnée de sa petite-fille et de sa nourrice, est venue passer quelques jours auprès des voyageurs à Brest. Aux yeux de Louise Colet, ce voyage était un aveu et une trahison. Mais le goût de Flaubert pour l'amitié, voire l'intimité avec des jeunes gens (hier Le Poittevin, aujourd'hui Du Camp, bientôt Bouilhet), ne ressortirait-il pas à une tendance à l'homosexualité ? Il

est vrai que, dans sa correspondance de jeunesse, et plus tard encore — au cours de son voyage en Orient —, Flaubert fait des allusions à des expériences homosexuelles. Dans la confession de Louise Colet, imaginée par Julian Barnes dans son *Perroquet de Flaubert*, Louise parle de Du Camp — peut-être par vengeance — comme du « mignon ambitieux » de Gustave⁽¹⁰⁶⁾. On sait par ailleurs que, d'un commun accord, Flaubert et Du Camp ont brûlé la plus grande partie de leur correspondance de jeunesse, qui aurait pu les compromettre. Alors ? Le sûr est que Flaubert, comme la plupart des hommes de son époque, a préféré les compagnies masculines : la séparation des sexes était la règle et les habitudes du collège créaient des complicités entre jeunes gens, où le sexe avait sa part, sans doute, mais beaucoup plus sous la forme des histoires gauloises, des plaisanteries pornographiques, des racontars sur des exploits de bordel.

Quoi qu'il en soit, Gustave est parti avec Maxime, le 1^{er} mai 1847, en vue d'un grand voyage dont ils font de Blois la première étape, afin de visiter d'abord les châteaux de la Loire. Quittant Paris par le train, empruntant à l'occasion diverses voitures à cheval, le bac ou le bateau quand il le faut, ils ont l'intention d'être avant tout des marcheurs, sac au dos, bâton à la main, bravant la fatigue, le vent, la pluie, le soleil : « Il nous semblait, écrit Du Camp, que nous nous évadions de la vie civilisée, et que nous rentrions dans la vie sauvage ; nous étions disposés à tout admirer, les ruines où fleurissent les ravenelles, les rochers couverts de goémons et les landes dont les ajoncs ont fait un tapis d'or⁽¹⁰⁷⁾. » Le soir, les deux voyageurs s'arrêtent à l'hôtel, à l'auberge, dans une chambre d'hôtes, mais cela peut être aussi dans une écurie ou dans un couvent. Quand le lieu leur plaît, ils y séjournent plusieurs jours et en profitent pour faire ressemeler leurs brodequins. Ils rêvent, chantent, s'émerveillent de leurs œuvres futures. Flaubert, qui a minutieusement préparé le voyage, retrace à son ami l'histoire des monuments et des gens avec le goût du passé qui ne l'a jamais quitté. Parfois, trop insolites aux yeux des habitants, ils sont arrêtés par des gendarmes ou des douaniers qui leur demandent leurs passeports. Flaubert, toujours prêt à la plaisanterie, confie un jour à l'oreille d'un brigadier : « Mission secrète. » À quoi l'homme, pénétré de l'importance des voyageurs, répond : « Dites au roi de ne pas venir ici ; le pays n'est pas sûr, il y a encore des chouans⁽¹⁰⁸⁾ ! »

Ce voyage a ulcéré Louise. Il s'est refusé à la voir lors de son

passage à Paris, d'où il lui a écrit cette lettre si déconcertante sur l'amour comme « assaisonnement ». Il en a conscience. Arrivé à Nantes, il lui écrit de nouveau, le 17 mai 1847, et la prie de lui répondre, faute de quoi ce serait un adieu, « comme si l'un était parti pour les Indes et l'autre pour l'Amérique ». Elle lui répond. De Quimper, il lui explique que ce voyage lui était nécessaire : il avait « besoin d'air », il « étouffait ». De nouveau il s'inquiète des lettres qu'il ne reçoit pas : de Saint-Brieuc, il lui demande : « Pourquoi ce silence ? » C'est que le courrier voyage, lui aussi, et qu'on ne le reçoit qu'avec retard.

La réconciliation ne dure pas. Flaubert, de retour au début d'août, a rejoint sa mère et sa nièce dans une maison de La Bouille, à une vingtaine de kilomètres de Rouen, où elles se sont réfugiées pour fuir une épidémie qui sévit en ville. Nouvelles récriminations de Louise : il ne lui a même pas envoyé un bouquet pour l'anniversaire de leur rencontre le 29 juillet : « Vous n'avez pu vous résigner à m'accepter avec les infirmités de ma position, réplique-t-il, avec les exigences de ma vie. Je vous ai donné le fond, vous vouliez encore le dessus, l'apparence, les soins, l'attention, les déplacements, tout ce que je me suis tué à vous faire comprendre que je ne pouvais vous donner » (6 août). Nouveaux emportements, nouvelles diatribes de Louise, nouvelles esquives de Gustave. En ce mois de septembre 1847, il est victime d'une attaque : « Mes nerfs m'ont repris. » Serait-ce en raison d'une tension qui s'aggrave entre elle et lui ? Flaubert a l'impression que le moindre mot ironique, la moindre plaisanterie, le moindre souvenir lui est cause, à elle, de souffrance et de protestation.

Lui-même est souvent maladroit, vexant, brutal, sous prétexte de franchise. Dans une lettre du 7 novembre 1847, nous le voyons illustrer par un souvenir sa hiérarchie des valeurs : l'art primordial, l'amour accessoire. Il lui rappelle qu'un jour à Mantes, sous les arbres, elle lui a dit qu'elle ne donnerait pas son bonheur « pour la gloire de Corneille ». Une « hyperbole » qui provoque sa réaction : « Si tu savais quelle glace tu m'as versée là dans les entrailles et quelle stupéfaction tu m'as causée ! » Il l'accuse : « Je t'ai toujours vue d'ailleurs mêler à l'art d'autres choses, le patriotisme, l'amour, que sais-je ? un tas de choses qui lui sont étrangères pour moi, et qui loin de le grandir à mes yeux le rétrécissaient. Voilà un des abîmes qu'il y a entre nous. » Pour une fois, nous avons la réponse de Louise, datée du 9 novembre, une

flèche acérée : « Non, non, mon bel ami ; et si j'ai réellement prononcé cette hyperbole amoureuse, c'était sans doute pour répondre à quelque tendresse de votre part que j'avais la bêtise de croire sentie. Vous-même, n'avez-vous pas quelque petite hyperbole sur la conscience à vous reprocher ? ne m'avez-vous pas écrit un jour, que vous voudriez acheter la voiture où nous avons fait notre première promenade ? N'était-ce pas, comme sentiment tendre, bien peu intelligent et bien ridicule ? et à l'heure actuelle vous ne dépenseriez pas 16 francs pour venir me voir ? » Et la contre-attaque se poursuit : « M'offririez-vous en ce moment cent nuits comme celle de Mantes en échange de la satisfaction d'avoir fait mon drame [Louise écrivait alors une pièce, *Madeleine*], je vous répondrais : j'aime mieux mon drame, mon cher, j'aime mieux mon drame. »

La partie est ardente ; elle touche à sa fin. Flaubert, revenu à Rouen après la quarantaine de La Bouille, s'était attelé au récit du voyage en Bretagne. Les lettres entre Flaubert et Louise Colet s'espacent. Elle ne sait pas qu'il l'a trompée avec Ludovica au printemps de 1847 ; il ignore qu'elle l'a trompé avec un jeune Polonais du nom de Franc. Au mois de mars 1848, alors que la révolution bat son plein à Paris, Louise fait comprendre à Gustave qu'elle est enceinte et qu'il ne peut être le père : ils ne se sont pas rencontrés depuis plus d'un an⁽¹⁰⁹⁾. L'éventualité de la paternité s'était présentée à lui en août 1846. Elle lui avait confié le retard de ses règles, qu'en termes colorés ils appellent tous deux les « Anglais », en raison des habits rouges de la Garde. Devant sa réaction heureuse d'avoir un enfant de lui, Flaubert avait jugé son souhait « épouvantable pour mon bonheur ». Mais quelques jours plus tard, il l'avait rassurée : « As-tu pu penser que si tu avais un enfant de moi je t'en aimerais moins ? Mais je t'en aimerais plus au contraire. Mille fois plus. » Une autre « hyperbole » ? Ce n'était qu'une fausse alerte. En décembre, nouvelle alerte, mais il est rassuré le 8 : « Tant mieux que les Anglais soient débarqués. » Un soulagement évident.

Cette fois, elle est bien enceinte, et lui n'y est pour rien. La nouvelle de cette grossesse semble avoir été le déclencheur d'une séparation qui couvait de longue date. En tout cas Flaubert adresse à Louise Colet, en ce mois de mars 1848, ce qui ressemble à une lettre d'adieu :

À quoi bon aussi tous vos préambules pour m'annoncer la *nouvelle* ? vous auriez pu me la dire tout d'abord sans circonlocutions. Je vous épargne les réflexions qu'elle m'a fait faire et l'exposé des sentiments qu'elle m'a causés. — Il y en aurait trop à dire. Je vous plains, je vous plains beaucoup. J'ai souffert pour vous, et pour mieux dire *j'ai tout vu*. Vous comprenez, n'est-ce pas ? C'est à l'artiste que je m'adresse.

Quoi qu'il advienne comptez sur moi. Quand même nous ne nous écrivions plus, quand même nous ne nous reverrions plus, il y aura toujours entre nous un lien qui ne s'effacera pas, un passé dont les conséquences subsisteront. Ma *monstrueuse personnalité*, comme vous le dites si aimablement, n'est pas telle qu'elle efface en moi tout sentiment honnête, humain si vous aimez mieux. Un jour peut-être, vous le reconnaîtrez et vous repentirez d'avoir dépensé à propos de moi tant de chagrin et tant d'amertume.

Adieu, je vous embrasse.

Dans la même lettre, Flaubert reproche à Louise sa « persistance » à accabler Du Camp, alors qu'il se trouve au fort de son amitié avec Maxime. Sans plus se soucier d'elle, les deux randonneurs s'attellent à un ouvrage commun, le récit de leur tournée en Bretagne, *Par les champs et par les grèves*, qui ne sera édité qu'en 1885 sur l'initiative de Caroline, la nièce de Flaubert : les deux auteurs le jugeaient trop plein d'agressions et de digressions⁽¹¹⁰⁾. Composé de douze chapitres, à partir des notes qu'ils ont prises en route, l'ouvrage est rédigé alternativement par Flaubert, chargé des chapitres impairs, et Du Camp, des chapitres pairs.

Flaubert a voulu réaliser une œuvre d'art et non un simple compte rendu de voyage écrit à la hâte : un travail qui lui prend les trois quarts d'une année. Il y met tout son désir de style, en éprouvant des « difficultés à écrire les choses les plus simples ». La rapidité avec laquelle il écrivait ses œuvres de jeunesse, la spontanéité de sa correspondance sont bien loin de ce labeur auquel il se soumet afin d'être digne des « maîtres », anciens surtout, qu'il ne cesse de lire et de vénérer. « C'est la première chose que j'aie écrite péniblement », écrira-t-il à Louise Colet. Cette ascèse, cette acceptation de souffrance, l'acharnement au travail, l'insatisfaction permanente devant la phrase écrite, le dur désir de perfection, le désespoir de ne pouvoir *rendre*, comme il dit, tout ce qu'une Louise Colet était dans l'incapacité de comprendre, retardera encore pendant des années toute publication. Il rature, polit, raffine, souffre à trouver le mot juste, à entendre dans sa tête l'enchaînement harmonieux des phrases. Les morceaux de

bravoure abondent, qui ressemblent parfois à des exercices de style, mais on admire le plus souvent l'art de la description, la palette du coloriste, la saisie du pittoresque. Il veut tout montrer, les paysages, les chemins creux, les champs en friche, les abattoirs de Quimper, les dolmens de Carnac, les volées d'oiseaux dans les églises, la mer, les couchers de soleil, les gens rencontrés, voyageurs de commerce, pêcheurs, mendiants, joueurs de biniou... Il parle de la table, les omelettes partout, le veau inévitable, mais aussi les fraises de Daoulas et les huîtres de Cancale. Il décrit les laideurs et les merveilles de la catholicité : les croûtes des sulpiceries locales, les abbayes romanes, les cathédrales gothiques, les processions, les belles chasubles et le Saint Sacrement en or, les fleurs fraîches et les cierges allumés des autels de la Vierge. Tout aussi bien, il s'attarde sur les rues « infâmes » de Brest où il prend note des « grosses caresses des hommes du peuple ». Il s'indigne des méfaits de la pudibonderie qui dénaturent les œuvres d'art. « Ce qu'on demande aujourd'hui, écrit-il, n'est-ce pas plutôt tout le contraire du nu, du simple et du vrai ? Fortune et succès à ceux qui savent revêtir et habiller les choses ! Le tailleur est le roi du siècle, la feuille de vigne en est le symbole ; lois, arts, politique, caleçon partout⁽¹¹¹⁾ ! » Le mot « bête », il fallait s'y attendre, revient régulièrement sous sa plume, sans épargner rien ni personne. Mais il manifeste aussi sa ferveur, comme l'atteste la visite à Combourg, où les deux amis se recueillent en souvenir de Chateaubriand : « Rien ne résonnait dans la salle déserte où jadis, à cette heure, s'asseyait sur le bord de ces fenêtres l'enfant que fut René. » Mais tout est délabré : « Les poutrelles du plafond, que l'on touche avec la main, sont vermoulues de vieillesse ; les lattes paraissent sous le plâtre de la muraille qui a de grandes taches sales ; les carreaux de la fenêtre sont obscurcis par la toile des araignées et leurs châssis encroûtés sous la poussière. C'était là sa chambre. Elle a vue sur l'ouest, du côté des soleils couchants. » Suit une longue méditation sur « cet homme qui a commencé là et qui a rempli un demi-siècle du tapage de sa douleur⁽¹¹²⁾ ». L'ironie n'empêche pas l'admiration : « Non content d'être grand, il a voulu paraître grandiose, et il s'est trouvé pourtant que cette manie vaniteuse n'a pas effacé sa vraie grandeur. »

Ces pages en forme de requiem étaient à peine prématurées : Chateaubriand mourut moins d'un an après leur passage à Combourg, le 4 juillet 1848. Peu après, Louise Colet adressait à Flaubert des

cheveux de René, accompagnés d'une poésie. Flaubert lui répondit le 25 août :

Merci du cadeau.

Merci de vos très beaux vers.

Merci du souvenir.

À vous. G.

Pour lui, Louise Colet appartenait au passé.

Louise Colet, inspirée par l'histoire de la Révolution, militante de l'émancipation des femmes et apôtre de la cause des peuples, avait tenté à plusieurs reprises d'inspirer à Gustave Flaubert de l'intérêt pour la politique, s'étonnant qu'il ne lise même pas la presse. Il lui avait répondu sans ambages : « Oui, j'ai un dégoût profond du journal, c'est-à-dire de l'éphémère, du passager, de ce qui est important aujourd'hui et de ce qui ne le sera pas demain. Il n'y a pas d'insensibilité à cela. Seulement je sympathise tout aussi bien, peut-être mieux, aux misères disparues des peuples morts, auxquelles personne ne pense maintenant, à tous les cris qu'ils ont poussés et qu'on n'entend plus. Je ne m'apitoie pas davantage sur le sort des classes ouvrières actuelles que sur les esclaves antiques qui tournaient la meule, pas plus ou tout autant. Je ne suis pas plus moderne qu'ancien, pas plus Français que Chinois, et l'idée de la patrie, c'est-à-dire l'obligation où l'on est de vivre sur un coin de terre marqué en rouge ou en bleu et de détester les autres coins en vert ou en noir m'a paru toujours étroite, bornée et d'une stupidité féroce⁽¹¹³⁾. »

Cette déclaration d'intemporalité, au nom du caractère sacré de l'Art, auquel il interdit d'être « utile » ou « moral », n'ayant pour finalité que le Beau, trouve ses limites dans l'existence même de Flaubert, enracinée, malgré qu'il en ait, dans un pays et dans une époque. Qu'il lise ou non les journaux, l'événement frappe à sa porte. C'est ce qui arrive quand la révolution de février 1848 éclate à Paris, secoue la province et ne lui demande pas la permission d'avoir des contrecoups jusqu'à Rouen. C'est du reste à Rouen qu'il s'était décidé à assister, en décembre 1847, à un de ces banquets réformistes qui

précédèrent la révolution. Ce mouvement, lancé par l'opposition à Louis-Philippe et à son Premier ministre François Guizot, exigeait la réforme de la loi électorale qui n'attribuait alors le droit de suffrage, dans un pays de trente-cinq millions d'habitants, qu'à une minorité de deux cent quarante mille électeurs (1 électeur sur quelque 30 citoyens), soit environ le double, mais le double seulement, du nombre des votants sous la Restauration. Un suffrage censitaire étriqué, alors même qu'une poussée démocratique se développait et s'étendait à travers le pays, mais qui était défendu bec et ongles par Guizot. L'idée des contestataires fut donc d'organiser dans toutes les régions — pour tourner l'interdiction des réunions publiques — une série de banquets au cours desquels la revendication d'élargir l'assiette électorale s'affirmerait avec éloquence et ferait boule de neige jusqu'à Paris. Du 9 juillet 1847 au 22 février 1848, soixante-dix banquets furent organisés rassemblant dix-sept mille participants.

Le 20 décembre 1847, Flaubert annonce à Ernest Chevalier, magistrat à Ajaccio, qu'il s'apprête à participer au banquet réformiste prévu à Rouen : « Le pouvoir va me regarder d'un mauvais œil, *je serai couché sur les registres*, et ce sera un précédent fâcheux pour moi, quand plus tard tu réclameras ce vieux glaive et ces bonnes balances contre celui qui t'embrasse. » Il plaisante, mais il y va, accompagné de Maxime Du Camp et de Louis Bouilhet ; la curiosité l'emporte. Le trio d'amis écoute, sans applaudir. Plus tard, en revenant le long de la Seine, ils se gaussent des harangues pompeuses et des proclamations sonores qu'ils ont entendues, sans avoir le moindre soupçon sur le débouché de la campagne en cours. Peu après, Gustave adresse à Louise son compte rendu de la réunion qui s'est tenue le jour même de Noël : « J'ai assisté à un banquet réformiste ! Quel goût ! quelle cuisine ! quels vins ! et quels discours ! Rien ne m'a plus donné un absolu mépris du succès, à considérer à quel prix on l'obtient. Je restais froid, et avec des nausées de dégoût au milieu de l'enthousiasme patriotique qu'excitait le timon de l'État, l'abîme où nous courons, l'honneur de notre pavillon, l'ombre de nos étendards, la fraternité des peuples et autres galettes de cette farine. » Il se moque des « hurlements vertueux de M. Odilon Barrot » et des « éplorements de M^e Crémieux sur l'état de nos finances » :

Et après cette séance de 9 heures passées devant du dindon froid et du

cochon de lait et dans la compagnie de mon serrurier qui me tapait sur l'épaule aux beaux endroits, je m'en suis revenu gelé jusque dans les entrailles. Quelque triste opinion que l'on ait des hommes, l'amertume vous vient au cœur quand s'étalent devant vous des bêtises aussi délirantes, des stupidités aussi échevelées.

La raillerie de Flaubert est olympienne, il ne défend ni Louis-Philippe ni Guizot, ni les bourgeois attachés au régime de Juillet. L'opposition lui paraît tout aussi dérisoire, avec son éloquence ampoulée, son auditoire de commis voyageurs, les citations répétées *ad nauseam* de Béranger, « ce bouilli de la poésie moderne, tout le monde peut en manger et trouve ça bon ». L'artiste, c'est sa conviction, doit rester au-dessus de ces agitations triviales. Oui, mais sans s'interdire pour autant d'en être l'observateur : car il peut y avoir « du point de vue de l'art » un intérêt à en être témoin. Il y a des scènes, il y a des trognes, il y a des fusées d'éloquence que la seule imagination est impuissante à construire et qui, prises sur le vif, sont des sources d'inspiration. C'est bien ce qui le décide à partir pour Paris dès l'annonce des journées de février 1848.

« En révolution »

« En révolution » : j'emprunte l'expression au titre que Maxime Du Camp donne au chapitre de ses *Souvenirs littéraires* consacré à 1848. Un titre à vrai dire approximatif car aussi bien lui que Flaubert n'ont guère *participé* à l'événement, sinon, une fois encore, en amateurs de représentations scéniques, de turbulences colorées, ne demandant qu'à être ébahis par le tohu-bohu des cris, des chants, des coups de fusil et par les cavalcades. En compagnie de Louis de Cormenin, de Maxime Du Camp et de Louis Bouilhet, Flaubert *regarde* la révolution. La distanciation du spectateur : telle est leur attitude, et particulièrement celle de Flaubert. « Vous me demandez mon avis sur tout ce qui vient de s'accomplir, écrit-il dans sa lettre de mars 1848 à Louise Colet. Eh bien ! tout cela est fort drôle. Il y a des mines de déconfits bien réjouissantes à voir. Je me délecte profondément dans la contemplation de toutes les ambitions aplaties. » À ses yeux, dans l'éruption de la rue et la déconfiture du trône, le cocasse le dispute à la sottise : la faconde des uns et la venette des autres, oui, vraiment,

très « drôle » !

Toutefois, les quatre amis ont tout vu ou presque des journées de Février. Du Camp, dans ses *Souvenirs de l'année 1848*, raconte leurs déambulations dans les rues en fièvre. Arrivés chez lui le 23 février, Flaubert et Bouilhet l'ont accompagné au Palais Royal, sur les boulevards, aux Tuileries, au milieu d'une foule exultant : « Vive la réforme ! », « À bas Guizot ! ». Après le drame du boulevard des Capucines, où un feu de peloton a fait des morts, ils ont vu les cadavres des manifestants tués placés dans un chariot, promenés dans Paris à la lueur des torches, aux cris de « Vengeance, on égorge nos frères⁽¹¹⁴⁾ ! ». Ils ont entendu sonner le tocsin, vu piller les boutiques d'armurier, et échafauder les barricades. Le matin du 24 février, Bouilhet prédit que Louis-Philippe est perdu, les autres sont encore sceptiques. Louis de Cormenin, qui était venu donner des détails sur la soirée de la veille, les quitte pour aller s'entretenir avec quelques députés. Maxime, Louis et Gustave reprennent leurs pérégrinations, suivent les insurgés en artistes badauds. Alors qu'à un moment Bouilhet est perdu de vue, les deux autres assistent à la prise des Tuileries. La foule envahit le palais, bientôt « pillé et saccagé de fond en comble » : « Nous entendîmes quelques détonations, écrit Du Camp ; on cassait les glaces à coups de fusil. Le génie de la destruction, qui tourmente les enfants et les vainqueurs, faisait son entrée dans le palais. » Toujours selon le récit de Maxime, lui et Gustave, une fois dehors, réussissent à épargner la vie à un groupe de la garde municipale à cheval désarmé : « Arrivés à deux pas de nous, ces hommes ôtèrent leur bonnet de police, et, le visage souriant avec contrainte, ils saluèrent. » Les deux amis entendant alors armer des fusils, ils s'élancent vers les gardes, les embrassent, les appellent « Nos frères égarés ». Imités par quelques « braves gens », ils parviennent à les sauver.

Rentrés chez Du Camp, fourbus, la tête inondée des scènes incroyables auxquelles ils ont assisté, Gustave et Maxime retrouvent Louis Bouilhet qui les attendait. Il avait été forcé de travailler à des barricades. Pour s'échapper, il s'était volontairement blessé en se laissant choir un pavé sur un pied. Après le dîner, Louis de Cormenin vient les prendre pour se rendre à l'Hôtel de Ville, où la république doit être proclamée. « Flaubert, Louis et moi, nous partîmes donc de nouveau, laissant Bouilhet à demi boiteux au coin de la cheminée. »

L'itinéraire est ponctué d'innombrables barricades devant lesquelles il faut parlementer. Cormenin s'en charge, en se réclamant du nom de son père : « Nous obtenions de franchir les pavés, les tonneaux pleins de sable et les camions culbutés⁽¹¹⁵⁾. » Parvenus à l'Hôtel de Ville, ils assistent à la proclamation du gouvernement provisoire, « au nom du peuple souverain ».

Après avoir vécu les fureurs et les enthousiasmes de la révolution parisienne, disputée entre les républicains modérés derrière Lamartine et les révolutionnaires socialistes conduits par Blanqui ; après avoir vu l'extraordinaire concours des revendications portées en cortège à l'Hôtel de Ville où siège le gouvernement provisoire, Flaubert est rentré à Croisset. Ce dont il a été témoin le confirme dans son mépris de la politique, mais les images du peuple « en révolution » resteront gravées dans sa mémoire et feront l'objet d'une description mémorable dans sa seconde *Éducation sentimentale*.

Dans les semaines qui suivent, Flaubert est surtout livré à des préoccupations d'ordre privé. Il est anéanti de douleur en apprenant la mort de son ami Alfred Le Poittevin, frappé le 3 avril par une maladie de cœur. Pendant deux nuits, il l'a veillé, avant de l'ensevelir dans son drap et de lui donner le baiser d'adieu. Il rend compte des derniers instants de son ami à Maxime, resté à Paris, mobilisé qu'il est dans la garde nationale : « Quand le jour a paru, à 4 heures, moi et la garde nous nous sommes mis à la besogne. Je l'ai soulevé, retourné et enveloppé. L'impression de ses membres froids et raides m'est restée toute la journée au bout des doigts. [...] On l'a porté à bras au cimetière. La course a duré près d'une heure. Placé derrière je voyais le cercueil osciller avec un mouvement de barque qui remue au roulis. — L'office a été atroce de longueur. Au cimetière, la terre était grasse. — Je me suis approché sur le bord et j'ai regardé une à une toutes les pelletées tomber. — Il m'a semblé qu'il en tombait cent mille. Quand le trou a été bouché, j'ai tourné les talons et je m'en suis retourné en fumant (ce que Boivin n'a pas trouvé convenable). » Le Poittevin, l'ami cher et tant aimé, tant admiré, l'aîné qui avait été son guide, le confident fraternel, n'était plus.

La révolution continue en ce mois d'avril, les manifestations se succèdent à Paris, mais tout semble tranquille à Flaubert du côté de Croisset. Lui aussi cependant est mobilisé dans la garde nationale, et il annonce à Ernest Chevalier sa première faction, après qu'il a été de

revue pour planter un arbre de la Liberté. C'est le rite accompli dans toute la France avec un certain esprit de conciliation, car les arbustes républicains sont mis en terre sous le goupillon du curé. « L'amour est plus fort que la haine », dit la chanson de Pierre Dupont, l'un des poètes populaires les plus connus. On en est encore à la phase de l'« illusion lyrique », des baisers Lamourette, des bons accords apparents entre les républicains de la veille et les républicains du lendemain, même si à partir du 16 avril, une journée de manifestation à Paris lancée par l'extrême gauche en vue de faire différer la date de l'appel aux urnes, la dissension s'approfondit et dissipe les velléités de fraternisation. Flaubert n'y semble pas attentif. Il commence à écrire sa *Tentation de saint Antoine* au mois de mai, jusqu'au moment où il en est distrait par les nouvelles qui lui parviennent des terribles journées de juin à Paris.

Pour lutter contre le chômage, le gouvernement provisoire, proclamant le droit au travail par un décret de Louis Blanc, avait créé dès le 26 février des Ateliers nationaux, où les sans-emploi recevaient une aumône de deux francs par jour pour des travaux de terrassement sans intérêt. Les élections au suffrage universel d'une Assemblée constituante le 23 avril avaient été remportées par une majorité de républicains « du lendemain » au grand désappointement des radicaux et des socialistes. Les urnes n'avaient pu apaiser le conflit entre l'avant-garde de la révolution — qui, véhémence, s'exprimait dans les clubs surgis en février — et la majorité bourgeoise de l'Assemblée. Le 15 mai, une manifestation patronnée par Barbès, Raspail et Blanqui, hostile à la politique française de non-intervention en faveur des Polonais massacrés par les Prussiens et les Autrichiens, rassemble près de cent cinquante mille personnes. L'Assemblée est envahie pendant plusieurs heures, tandis qu'un nouveau gouvernement provisoire est proclamé à l'Hôtel de Ville. Cependant, la Commission exécutive, qui a remplacé le gouvernement provisoire, bat le rappel de la garde nationale, de la garde mobile et de l'armée pour mettre fin au coup de force.

Le pire restait à venir. En raison de la crise économique, le nombre des chômeurs augmentait et, parallèlement, celui des inscrits aux Ateliers nationaux : ils sont cent quinze mille au lendemain de la journée du 15 mai. Mal organisés, les ateliers ne fournissent que des travaux dérisoires, et même aucun travail, à ces artisans et ouvriers

qui, désœuvrés, se politisent de plus en plus, prêtent l'oreille aux doctrines socialistes, tiennent des réunions sur les boulevards en faveur de la « république démocratique et sociale ». La majorité de l'Assemblée prend peur et veut abolir cette institution qui coûte cher et fabrique des révolutionnaires. *Il faut en finir !* Le 21 juin, la dissolution des Ateliers nationaux est décidée : les moins de vingt-cinq ans devront s'enrôler dans l'armée et les autres partir vers les chantiers de province. Après l'échec des négociations, des barricades se dressent dans les quartiers Est de la capitale, sous la conduite de chefs improvisés ; la guerre sociale, si redoutée par les uns, jugée inévitable par les autres, commence ; elle va durer trois jours avec une intensité implacable. *Du pain ou la mort !* Tocqueville rend compte dans ses *Souvenirs* de la « science stratégique » des insurgés, en l'expliquant par l'éducation militaire que la plupart avaient reçue : « La moitié des ouvriers de Paris ont servi dans nos armées et ils reprennent toujours volontiers les armes⁽¹¹⁶⁾. » Les forces de l'ordre (garde nationale des quartiers Ouest renforcée par des bataillons accourus de province, garde mobile et soldats de ligne) compteront un millier de morts ; les insurgés plusieurs milliers, dont mille cinq cents fusillés sans jugement. Commentaire de Maxime Du Camp : « La victoire resta à la civilisation et le général Cavaignac fut pour quelques semaines proclamé le sauveur de la patrie⁽¹¹⁷⁾. » En courageux défenseur de la civilisation, Maxime, sous le shako de la garde nationale, avait payé son écot d'une blessure à la jambe. Il écrit à Flaubert, toujours à Croisset, alors que la bataille de rue n'était pas achevée :

Paris est en état de siège. On n'entend que coups de canon. Notre compagnie a donné hier contre la barricade de la Barrière Rochechouart. J'ai reçu un coup de feu dans la jambe. La balle est entrée à 2 pouces au-dessous du genou et est sortie au milieu du mollet. [...] Je souffre beaucoup, mais il n'y a pas le moindre danger⁽¹¹⁸⁾.

Flaubert s'inquiète, mais il ne peut se rendre au chevet de son ami sur-le-champ car, à Croisset, il est aux prises avec une malencontreuse histoire de famille. Son beau-frère Hamard, qui donne des signes de démence (Gustave écrit à Chevalier qu'il est « complètement fou »), s'est mis en tête de récupérer sa fille Caroline, élevée par

M^{me} Flaubert, et a assigné sa belle-mère : « Juge, mon pauvre Ernest, de l'état où je suis. Quelle existence ! je ne fais rien, je ne peux ni lire, ni écrire, ni penser. » Et la justice ayant décidé que la petite Caroline pouvait rester dans le giron de M^{me} Flaubert, Gustave, occupé par les péripéties de cette affaire pendant toutes les semaines de révolution et de guerre civile à Paris, livre à Ernest, en octobre, cette confession : « Oh ! la famille, quel emmerdement ! quel bourbier ! quelle entrave ! comme on s'y engloutit, comme on y pourrit, comme on y meurt tout vif. »

Rien d'ailleurs, ni la famille, ni la révolution, ni l'inquiétude née de la blessure de son ami, n'a arraché Flaubert à l'œuvre qu'il a entreprise, cette *Tentation de saint Antoine* à laquelle il songe depuis l'Italie : « Mon bouquin avant tout. » Il se laisse peu à peu convaincre par Maxime, qui se remet doucement, d'entreprendre avec lui un long voyage en Orient, mais il est résolu à ne pas partir avant d'avoir fini de rédiger son « mystère ». En décembre, Louis-Napoléon Bonaparte est élu président de la République avec une confortable avance sur Cavaignac, dès le premier tour. Flaubert ne s'est pas donné la peine d'aller voter : « Flaubert, Bouilhet et moi, écrit Du Camp, nous étions à Rouen, au coin du feu, lisant les *Amours d'Hippolyte* de Philippe Desportes, nous extasiant sur le sonnet d'Icare et ne pensant guère que nous avions des devoirs à remplir. César ou Brutus, que nous importait ! » La politique ennuie les trois amis, « forclos à tout ce qui n'était pas les choses d'art et de littérature⁽¹¹⁹⁾ ».

Paris peut brûler, le pouvoir passer des Orléans à Bonaparte, l'esprit de Flaubert est en Thébàide — région de la haute Égypte où des chrétiens ont trouvé refuge, au milieu du III^e siècle, sous l'empereur Decius qui les persécutait. C'est là, selon la légende, que le futur saint Antoine résista à toutes les concupiscences et autres tentations envoyées par le Diable. Inspiré donc par le tableau de Bruegel, l'ouvrage écrit par Flaubert était largement inspiré par l'*Ahasvérus* d'Edgar Quinet. En septembre 1849, le manuscrit est achevé. Maxime Du Camp et Louis Bouilhet sont alors invités à Croisset pour entendre la lecture de cet ouvrage dont l'auteur ne leur avait rien dit, « ni du plan général, ni de l'œuvre en elle-même », raconte Maxime qui, dans ses *Souvenirs*, consacre plusieurs pages à cette séance qui dura trente-deux heures : « Pendant quatre jours il lut, sans désespérer, de midi à quatre heures, de huit heures à

minuit. » Les deux auditeurs ont promis de garder le silence jusqu'à la fin. Pendant tout ce temps, Flaubert lit sa prose, sûr d'arracher à ses amis des cris d'enthousiasme, sûr de les émouvoir ; il tient enfin le chef-d'œuvre dont l'espoir le mine depuis si longtemps. Malheureusement, au fur et à mesure que les « tentations » défilent l'une après l'autre, la tête des camarades se fige de plus en plus. Tout cela est trop statique, cette succession de personnages qui rejouent la même scène. « Peine inutile ! nous ne comprenions pas, nous ne devinons pas où il voulait arriver, et, en réalité, il n'arrivait nulle part. Trois années de labeur s'écroulaient sans résultat ; l'œuvre s'en allait en fumée. Bouilhet et moi nous étions consternés. Après chaque lecture partielle, M^{me} Flaubert nous interrogeait : "Eh bien ?" Nous n'osions répondre. »

À la fin, Flaubert presse ses amis de donner leur verdict. Alors, quelle n'est pas sa stupeur quand Du Camp et Bouilhet, qui se sont concertés, qui se sont dit qu'ils ont le devoir de retenir leur ami sur cette mauvaise pente où il gâcherait son immense talent, et de ce talent ils ne doutent pas, quelle stupeur donc quand ils lui avouent qu'il s'est trompé, que son ouvrage est raté ! C'est une belle preuve d'amitié que cet aveu, ce jugement si délicat à exprimer devant un ami cher. Ils le font pourtant, et Flaubert, d'abord étonné, dépité, désappointé, accepte leurs critiques.

« Flaubert regimbait ; il relisait certaines phrases et nous disait : "C'est cependant beau !" » Oui, mais la beauté de ces phrases n'empêchait pas que l'ensemble du livre était complètement à refaire ou à jeter au feu : « Il y a des passages excellents, des souvenirs de l'Antiquité qui sont exquis, mais cela est perdu dans l'exagération du langage ; tu as voulu faire de la musique et tu n'as fait que du bruit. »

Pour bien des flaubertistes, la sévérité des amis de Flaubert est excessive, voire incompréhensible. Ainsi René Dumesnil : « Que le fatras de quelques passages ait pu cacher à leurs yeux les étincelantes beautés de bien d'autres pages, c'est ce qui reste inexplicable. Il faut croire que Flaubert lut bien mal... ou qu'ils écoutèrent bien distraitemment⁽¹²⁰⁾. » Selon Du Camp, lui et Bouilhet conseillèrent à leur ami de prendre un sujet terre à terre, à la Balzac. Bouilhet lui aurait suggéré de raconter l'histoire de Delamare, un officier de santé qui s'est suicidé après que sa femme, compromise par ses frasques, s'était donné la mort. On sait que ce fait divers est généralement

signalé parmi les sources de *Madame Bovary*, à laquelle Flaubert, suivant le conseil, allait bientôt s'atteler. La *Tentation*, elle, fut rangée au fond d'un tiroir, mais Flaubert y tenait ; il s'y reprendra à deux fois encore, pour la publier dans sa version définitive en 1874.

Écrire la révolution

L'indifférence apparente de Flaubert aux chaudes journées qui se succèdent entre la révolution de Février et le coup d'État contraste vivement avec l'attention que leur accorde l'auteur de *L'Éducation sentimentale* et, à un degré moindre, de *Bouvard et Pécuchet*. Le personnage central du premier de ces romans, Frédéric Moreau, s'y trouve plongé, en compagnie de tous ceux qui l'entourent, et le soin pris par Flaubert d'immerger les acteurs de son roman dans le torrent des événements lui a inspiré des scrupules d'historien : la fiction devait s'incruster dans la réalité sans la trahir. À cet effet, Flaubert s'est imposé le recours à une documentation riche et variée. Sans négliger les sources orales — lui-même témoin de quelques scènes parisiennes de 1848, il a recueilli les témoignages de George Sand, de Jules Duplan, d'Ernest Feydeau, de Maurice Schlésinger —, il a disposé des propres *Souvenirs de l'année 1848* de Maxime Du Camp, consulté les journaux de l'époque (*La Presse*, *Le National*, *L'Illustration*, *Le Journal des débats*, etc.), lu la littérature profuse sur le sujet, à commencer par l'ouvrage de Daniel Stern, alias Marie d'Agoult, *Histoire de la révolution de 1848*⁽¹²¹⁾. Certains passages de *L'Éducation sentimentale* sont de simples transcriptions de celle-ci, comme l'a montré Gilbert Guisan. Exemple :

Flaubert : « Et on ne savait pas si le banquet aurait lieu, si le gouvernement exécuterait sa menace, si les gardes nationaux se présenteraient. »

Daniel Stern : « Est-il vraiment contremandé ? Aura-t-il lieu ? La garde nationale y viendra-t-elle ? Le gouvernement exécutera-t-il sa menace ? »

Fort en tout cas d'une documentation abondante et fouillée, Flaubert active ainsi ses personnages et les fait réagir selon leur tempérament, leur sensibilité politique, leur naissance, autant de types contrastés, les ardents, les opportunistes, les vaincus provisoires. On

découvrir le citoyen Regimbart, qui vit aux crochets de sa femme et fait l'admiration des limonadiers, chez qui il passe ses journées à débâter, vanter la révolution par une haine fixe du gouvernement ; Sénécal, le pion qui rêve d'une société tirée au cordeau, par idéal socialiste ; Dussardier, commis dans une maison de roulage, incarnation du peuple, dévoué, courageux et fier de fréquenter des messieurs, par l'illusion si caractéristique du lyrisme de Février : « La république est proclamée ! on sera heureux maintenant ! Des journalistes, qui causaient tout à l'heure devant moi, disaient qu'on va affranchir la Pologne et l'Italie ! Plus de rois, comprenez-vous ! Toute la terre est libre ! toute la terre est libre ! »

À côté de ces fervents, les opportunistes, superbement campés dans le personnage de Deslauriers, avocat sans cause, qui « attendait avec impatience un grand bouleversement où il comptait bien faire son trou, avoir sa place ». De fait, il parvient, au lendemain de Février, à prendre rang parmi les commissaires du peuple qui remplacent les préfets. Type social et historique que celui de ces jeunes gens, diplômés souvent, talentueux parfois, auxquels le régime de Juillet a refusé les emplois, les honneurs et même le droit de vote. L'ambition d'une place au soleil, le désir de revanche sociale arment alors nombre des participants qui ne sont pas des prolétaires : lettrés, semi-lettrés, révoltés contre l'injustice de leur sort, engouffrés dans un mouvement politique dont ils attendent leur promotion.

Si l'on peut classer Frédéric dans cette phalange opportuniste, c'est pour une autre raison. Lui est un héritier, un ancien étudiant en droit devenu rentier, menant une vie d'oisif avec quelques velléités d'écrivain. La révolution lui offre du spectacle, de l'aventure, et, pourquoi pas, l'occasion de faire de la politique au premier rang. Cela donne l'occasion à Flaubert de nous offrir une des scènes les plus cocasses de *l'Éducation*. Une scène culte : Frédéric le velléitaire, poussé par ses amis, se décide à se présenter aux élections d'avril 1848. Flaubert introduit alors son héros dans un de ces clubs qui, avec les journaux, à une époque où n'existent pas de partis organisés, parrainent les candidatures, et qu'il nomme par malice le « club de l'Intelligence ». La séance à laquelle Frédéric participe est un morceau d'anthologie, un plat de choix pour les historiens. En une douzaine de pages d'ironie féroce, parfois mêlée de sympathie, Flaubert mieux que personne met en scène ce qu'on a appelé l'« esprit de 1848 », mélange

d'illusions, de chimères, d'aspirations à la fraternité, et même de religiosité. En préparant son livre, il avait été frappé par la place du christianisme dans l'élaboration des doctrines socialistes : « J'ai relevé, écrit-il, dans les prétendus hommes de progrès, à commencer par Saint-Simon et à finir par Proudhon, les plus étranges citations. Tous parlent de la révélation religieuse. » Cette dimension chrétienne de la révolution de 1848, en pleine révolution industrielle, assez loin de l'esprit de 1789 et plus encore de la révolution de 1830, très anticléricale, ajoute la *fraternité* aux dogmes républicains — ce qui est bien connu aujourd'hui, mais Flaubert, qui observe sans interpréter, est un des premiers à la mettre en évidence. Il met aussi en évidence un aspect qu'on retrouvera dans les *Souvenirs* de Tocqueville, le mimétisme révolutionnaire incarné par le dogmatique Sénécals, président de séance, ancien membre des sociétés secrètes et devenu une autorité : « Comme chaque personnage se réglait alors sur un modèle, l'un copiant Saint-Just, l'autre Danton, l'autre Marat, lui il tâchait de ressembler à Blanqui, lequel imitait Robespierre. » La séance du club de l'Intelligence tournant à la farce, Frédéric renonce à la candidature.

La révolution a aussi ses vaincus : la grande bourgeoisie, ses parasites et ses clients, dont Flaubert décrit la frayeur. M. Dambreuse, député du juste-milieu, banquier, directeur de plusieurs compagnies, seigneur réputé du faubourg Saint-Honoré, vaut à lui seul la corporation des Importants. À ses yeux, la révolution de Février est un non-sens : « L'état nouveau des choses menaçait sa fortune, mais surtout dupait son expérience. Un système si bon, un roi si sage ! était-ce possible ! » La fuite de Louis-Philippe l'a laissé, lui comme ses pareils, complètement désemparé. La rage au cœur et la peur au ventre, ils se sont toutefois efforcés de s'adapter, en étouffant leur désarroi. M. Dambreuse restreint à la hâte les signes extérieurs de sa richesse, congédie trois domestiques, vend ses chevaux et s'achète un chapeau mou. Pour mieux comprendre une situation imprévue mais surtout afficher sa sympathie soudaine pour les idées du jour, il se plonge avec affectation dans tous les journaux qu'il exérait la veille et va jusqu'à faire l'acquisition d'une toile révolutionnaire qu'il eût jugée grotesque la saison d'avant. La jubilation de Flaubert à dilacérer l'image du bourgeois est manifeste : « Il adoptait de grand cœur "notre sublime devise : *Liberté, égalité, fraternité*" ayant toujours été

républicain, au fond. » Oui, s'il votait, sous l'autre régime, avec le ministère, c'était simplement, *au fond*, pour accélérer une chute inévitable. Il s'emporte même contre M. Guizot « qui nous a mis dans un joli pétrin, convenons-en ! ». Mieux encore : « Il déclara sa sympathie pour les ouvriers — “car enfin, plus ou moins, nous sommes tous ouvriers !” Et il poussait l'impartialité jusqu'à reconnaître que Proudhon avait de la logique. » N'importe, après tout, des Orléans et du régime orléaniste, l'important est de sauver les meubles, en attendant des jours meilleurs. Le tableau est saignant.

Parmi les victimes de la révolution, Flaubert, attentif aux paradoxes des grands mouvements de l'Histoire, en relève une plus inattendue : la lorette, la femme entretenue, guettée par le désespoir, car en menaçant l'ordre bourgeois les révolutionnaires menacent les « femmes comme il en faut ». Rosanette crache au visage de l'étudiant en droit en attente d'héritage cette haine de la révolution d'une fille du peuple, lui reprochant « tout ce qui se passait en France depuis deux mois, l'accusant d'avoir fait la Révolution, d'être cause qu'on était ruiné, que les gens riches abandonnaient Paris et qu'elle mourrait plus tard à l'hôpital ». L'heure des révolutionnaires incorruptibles n'est pas celle des gourgandines.

Publié en 1869, *L'Éducation sentimentale* est la manière qu'a trouvée Flaubert, vingt ans après, de participer à une révolution qu'il a « ratée » quand il avait l'âge de la faire. 1848 est, à coup sûr, l'événement historique qui l'a le plus marqué, même si, sur le coup, il a eu l'air de s'en désintéresser. On en rencontre une nouvelle preuve dans *Bouvard et Pécuchet*, écrit dix ans plus tard, et qui nous transporte en province, à Chavignolles. La stupéfaction des bourgeois y est aussi grande qu'à Paris. Et aussi rapide leur ralliement à la république. Là-bas, comme dans la capitale, on plante des arbres de la Liberté, bénits par le clergé — en l'occurrence, par un curé nourri de Bonald, qui, dans son allocution, « après avoir tonné contre les rois », « glorifia la République ». Dans l'unanimité des habitants, on rencontre sans surprise le docteur Vaucorbeil, un « progressiste ». Plus étonnant est le ralliement du comte de Faverges, mais chez qui la haine de l'usurpateur Louis-Philippe dépasse celle de la république : « Tout pour le peuple », dit-il, en songeant au retour proche des Bourbons. Le notaire lui-même est devenu républicain : c'est pour éviter le pire qu'on pourrait redouter des ouvriers qui passent en chantant

La Marseillaise.

La province copie la capitale avec application, et d'abord elle s'abonne massivement aux journaux républicains. Mêmes préoccupations : les fidèles de 89 rêvent de libérer la Pologne, mais les bourgeois s'effraient de l'augmentation des impôts. Toutefois, on ne remet pas encore en cause la république : M^{me} Bordin, qui la hait, offre cependant cinq francs pour l'équipement de la garde nationale. Le phénomène étonnant, noté par Flaubert, est la brusque ascension de la classe ouvrière dans la considération des bourgeois : « Les puissants alors flagornaient la basse classe. » On chante à l'époque : « Chapeau bas devant la casquette !/À genoux devant l'ouvrier. » Ce n'est qu'une ruse : « Il fallait donner à la République le temps de s'user. » De fait, à partir du mois de mai 1848, la réaction se réveille. Les bourgeois de Chavignolles se gargarisent avec les racontars les plus absurdes sur Louis Blanc et Ledru-Rollin. Le comte de Faverges prévoit l'avènement prochain du comte de Chambord, le prétendant des Bourbons, tandis que Heurtaux, ancien capitaine d'Empire, espère proche la venue au pouvoir de Louis-Napoléon Bonaparte. De leur côté, les ouvriers veulent du travail, le chômage s'est étendu. Le conseil municipal de Chavignolles improvise ses « ateliers nationaux » — qu'un conseiller maladroit appelle « ateliers de charité », ce qui lui vaut la colère des « blouses ». On leur donne à construire un chemin pour les disperser.

La fermeture des Ateliers nationaux décidée par l'Assemblée et l'insurrection qui s'ensuit mobilisent les personnages de Flaubert. Hormis Sénécal, le théoricien socialiste, qui sera déporté à Belle-Île, tous sont du côté de la garde nationale chargée de la répression. Même Dussardier, l'homme du peuple : c'est la république qu'il défend contre les insurgés. Il le fait comme on accomplit un devoir douloureux, à la manière de « l'homme probe » des *Misérables* qui, « par amour même pour cette foule, [...] la combat. Mais comme il la sent excusable tout en lui tenant tête ! Comme il la vénère tout en lui résistant ! ». Même chose dans *l'Éducation* : la situation pour Dussardier est tragique. L'euphorie de Février est loin et, après la défaite des ouvriers, Dussardier leur frère a le sentiment de s'être lourdement trompé, en voyant que les vainqueurs « détestaient la République ».

La vengeance des nantis est terrible. Le père Roque est arrivé à

Paris en compagnie des Nogentais ; comme nombre de provinciaux de la garde nationale, il a répondu à l'appel de défendre l'ordre. Faisant le bravache, une fois le danger passé, Roque surveille avec ses compatriotes les prisonniers des Tuileries. Pour se délivrer de la peur que les ouvriers lui ont faite, il les invective à travers le soupirail puis, sur un prisonnier qui lui réclame du pain, il lâche son fusil à bout portant. Flaubert n'avait rien inventé de cette férocité, il en avait trouvé le récit dans une « Notice historique » publiée dans *La Commune de Paris*, en mars 1849.

Hormis Dussardier, en proie au remords, et Sénécal, prisonnier et vaincu, tous les personnages de Flaubert se félicitent de l'issue des événements de Juin. M. Dambreuse a reconquis toute son assurance et peut rouvrir ses portes à ses amis huppés, encore tous sous le choc de l'émotion, mais apaisés par le rétablissement de l'ordre. Leur haine se donne libre cours et, si les rêves étaient armés, Louis Blanc et Proudhon seraient morts sur-le-champ. Pellerin, le peintre raté, qui n'a rien obtenu de la république, qui a vu les socialistes se moquer de son art, tourne violemment au royalisme. Hussonnet, le folliculaire, au service de tous les vainqueurs, se met à écrire des brochures réactionnaires qui lui valent d'être reçu chez les Dambreuse. Frédéric, selon sa nature inconstante, a oublié sa récente ferveur républicaine, et voit grandir ses nouvelles ambitions en courtisant M^{me} Dambreuse. Quant à Deslauriers, commissaire en province, il s'est trouvé pris entre deux feux, également menacé par les conservateurs et les socialistes. Lui aussi est revenu de ses idées : il déteste maintenant les ouvriers, et, discernant que l'avenir appartient aux bourgeois, il se fait introduire par Frédéric chez les Dambreuse, qui ne furent des vaincus que de quelques semaines. Flaubert rapporte les banalités verbeuses et rassurées de cette bonne société définitivement consolée des mauvais moments qu'elle a passés.

L'ordre règne en France. À Paris, la maison Dambreuse est devenue une « succursale de la rue de Poitiers », le quartier général orléaniste : tout le monde y attaque la république, et même la Constitution qu'on a votée. On en rajoute sur les traits d'esprit, on écrit des pamphlets, on endoctrine le clergé abusé, on envoie des émissaires en province. À Paris comme à Chavignolles, ceux qui ont adulé le général Cavaignac, sabreur des émeutiers, lui reprochent maintenant avec âpreté ses convictions républicaines. On lui préfère Changarnier, le chef de la

garde nationale. L'avenir n'est pas encore tout à fait assuré, mais il est en bonne voie. On s'enchantait chez Dambreuse du dernier livre de Thiers, *De la propriété*, et l'on y brocarde les idées socialistes avec d'autant plus d'entrain qu'on les avait craintes la veille. La verve de Flaubert redouble à propos de Thiers, dont il écrit à George Sand : « Je tâcherai, du reste, dans la troisième partie de mon roman (quand j'en serai à la réaction qui a suivi les journées de Juin), d'insinuer un panégyrique dudit, à propos de son livre : *De la propriété*, et j'espère qu'il sera content de moi. » Quant aux socialistes, ils ont été déçus par le peuple. Sénécals le juge encore mineur et incapable : « La dictature est quelquefois indispensable, dit-il. Vive la tyrannie, pourvu que le tyran fasse le bien. »

Ce principe d'autorité est sur toutes les lèvres. Les conservateurs divergent sur la solution politique : Orléans, Chambord ou Bonaparte ; ils en débattent dans les « salons de filles », ce qui donne à Rosanette l'occasion d'avoir ses « soirées ». Lorsque le coup d'État du 2 décembre 1851 est annoncé, de tous ceux qui avaient désiré ardemment la république, un seul reste fidèle à ses vœux, Dussardier. Sénécals, lui, se place aux côtés des forces de l'ordre, et tue son ancien camarade, qui tombe mort de la barricade où il a crié : « Vive la République ! » Sinistre chassé-croisé de l'Histoire : en juin 1848, Dussardier était du côté de la garde nationale, Sénécals en face ; en décembre 1851, l'un et l'autre sont une nouvelle fois face à face, mais Sénécals est désormais du côté de la police. Avec la fin de Dussardier, c'est l'espoir et les illusions des ouvriers qui meurent.

À Chavignolles, le coup d'État et l'Empire qui suit s'imposent aussi sans difficulté. En décembre 1848, « tous les Chavignollais votèrent pour Bonaparte » ; le « grand parti de l'ordre » se constitue et s'affirme : le curé, le maire, le notaire et le comte légitimiste en sont les chefs. Les arbres de la Liberté ont perdu leurs feuilles, on les abat. La grande peur des possédants puis leur triomphe ont abouti aux lois scolaires qui redonnent son influence au clergé. C'est alors qu'apparaît le personnage de l'école communale, dont Flaubert décrit la misère et la soumission forcée au curé. M. Petit, le maître d'école, est resté fidèle à ses idées républicaines mais la loi et la pauvreté l'obligent à courber l'échine sous les remontrances de l'abbé Jeufroy, aux yeux duquel il dédaigne trop l'histoire sainte et le catéchisme. Pour tous les notables, la liberté a passé les bornes, ce qu'il faut c'est un « bras de

fer ». On apprend le 3 décembre que les Français ont hérité d'un homme fort : tout le monde semble ravi.

22 février 1848 - 2 décembre 1851 : entre ces deux dates, l'histoire de la France que relate Flaubert dans ses romans est celle d'un chemin défoncé. La révolution a été inutile. Certes, Louis-Philippe est tombé, mais la société n'en a pas été bouleversée : les riches sont restés riches et les pauvres, pauvres, quand ils ne sont pas morts sur les barricades, comme Dussardier. La grande bourgeoisie, au départ épouvantée par une révolution qui l'a surprise, a su peu à peu prendre du recul à l'endroit du régime républicain et travailler à sa chute. Dussardier, Deslauriers, Sénécal, chacun à sa manière illustre la faillite des espoirs républicains et socialistes. Dussardier, qui portait ses vues bien haut, est épargné par Flaubert, malgré sa naïveté : sa pureté d'âme reste intacte du début à la fin de son histoire. Deslauriers, lui, est disponible pour tous les ralliements en mesure de lui assurer une place. Quant à Sénécal, il illustre aux yeux de Flaubert la face cachée du socialisme, l'autoritarisme. « L'idéal de l'État, selon les socialistes, écrit-il, n'est-il pas une espèce de vaste monstre absorbant en lui toute action individuelle, toute personnalité, toute pensée, et qui dirigera tout, fera tout ? » Les Dambreuse réclament l'autorité, et Sénécal aussi. La boucle est bouclée : d'un bout à l'autre de la société, les hommes sont à genoux. Tous serviles, tous rampants ! Quant aux autres, tous ceux qui ont applaudi à la révolution, ils sont retournés à la servitude de leurs intérêts personnels : pas un n'a défendu la république. On peut penser que le jugement de Flaubert sur ces événements rejoint celui de Pécuchet, s'exclamant après le coup d'État :

Puisque les bourgeois sont féroces, les ouvriers jaloux, les prêtres serviles, et que le Peuple enfin accepte tous les tyrans, pourvu qu'on lui laisse le museau dans sa gamelle, Napoléon a bien fait ! qu'il le bâillonne, le foule et l'extermine ! ce ne sera jamais trop pour sa haine du droit, sa lâcheté, son ineptie, son aveuglement⁽¹²²⁾ !

Chez Flaubert, la contradiction est manifeste. Il déteste le pouvoir, le meilleur des gouvernements est, selon lui, celui « qui agonise ». En même temps, le peu de cas qu'il fait de l'humanité en général, son mépris à l'endroit des révolutionnaires égalant le dégoût que lui inspirent les riches et les puissants, l'incline à accepter la restauration

de l'Empire. S'il est anarchiste, c'est un anarchiste de droite. Reste que le seul personnage digne de respect dans son récit — très documenté — de la révolution de 1848 est Dussardier, un homme pur, un héros républicain, ce qui corrige quelque peu la conception très noire qu'il se fait du peuple. Collectivement, le peuple est laid, sale et bête, mais c'est en son sein que l'on peut découvrir les signes d'une sainteté contemporaine ou d'un héroïsme laïc. La figure de Félicité dans *Un cœur simple* viendra le confirmer.

VIII

UN DÉSIR D'ORIENT

« Je rêvais de lointains voyages dans les contrées du Sud ; je voyais l'Orient et ses sables immenses, ses palais que foulent les chameaux avec leurs clochettes d'airain ; je voyais les cavales bondir vers l'horizon rougi par le soleil ; je voyais des vagues bleues, un ciel pur, un sable d'argent ; je sentais le parfum de ces océans tièdes du Midi ; et puis, près de moi, sous une tente, à l'ombre d'un aloès aux larges feuilles quelque femme à la peau brune, au regard ardent, qui m'entourait de ses deux bras et me parlait la langue des houris. »

Ainsi monologue le narrateur des *Mémoires d'un fou*, datant de 1839. Le grand voyage qu'entreprend Flaubert avec son ami Maxime Du Camp dix ans plus tard n'est pas improvisé. À plusieurs reprises, dans ses œuvres de jeunesse, il évoque son rêve d'un ailleurs oriental, qu'il partage avec beaucoup de ses contemporains. « Aujourd'hui, écrivait-il encore dans le *Cahier intime* de 1840-1841, mes idées de grand voyage m'ont repris plus que jamais. C'est l'Orient toujours. J'étais né pour y vivre⁽¹²³⁾. » L'Orient fascine la génération romantique. Né en 1799, à la fois en anglais et en français, le terme « orientalisme » est introduit dans le *Dictionnaire de l'Académie française* en 1838. Louis Réau, dans son propre *Dictionnaire d'art et d'archéologie*, en précise l'origine : « L'orientalisme a débuté au XVIII^e siècle par la mode des turqueries, des chinoiseries, mais il a pris surtout son essor au commencement du XIX^e siècle à la suite de la campagne d'Égypte, des luttes pour l'indépendance de la Grèce, de la conquête de l'Algérie. » Le mot désigne à la fois le mouvement scientifique lancé par l'expédition de Bonaparte en Égypte et l'engouement esthétique, culturel, littéraire et artistique qui s'ensuivit.

L'égyptomanie fut portée à son comble au début des années 1820 : Jean-François Champollion fait sensation en découvrant le secret des hiéroglyphes et, du coup, la méthode pour les déchiffrer. Pour lui, en 1831, est créée au Collège de France une chaire d'égyptologie. C'est lui, Champollion, qui avait eu l'idée de faire solliciter par la France auprès du vice-roi d'Égypte Méhémet-Ali le don d'un des deux obélisques de Louxor, au nom des excellentes relations franco-égyptiennes. Le vice-roi : « Je n'ai rien fait pour la France que la France n'ait fait pour moi, dit-il. Si je lui donne un débris d'une vieille civilisation, c'est en échange de la civilisation nouvelle dont elle a jeté les germes en Orient. Puisse l'obélisque de Thèbes arriver heureusement à Paris et servir éternellement de lien entre les deux villes⁽¹²⁴⁾. » Pour ce transport exceptionnel, il fallut construire un bateau spécialement adapté, le *Luxor*, dont le périple (le Nil, la Méditerranée, l'Atlantique, la Manche, la Seine) fut un grandiose événement. À Rouen, le 14 septembre 1833, arrive à l'escale le bateau que le jeune Flaubert a tout le temps d'admirer puisque les eaux de la Seine alors trop basses le contraignent aux amarres jusqu'au 11 décembre avant qu'il ne reprenne sa route vers Paris. L'érection du monument aura lieu le 25 octobre 1836 place de la Concorde devant une foule en liesse.

La littérature et la peinture rendirent vivants les thèmes d'un Orient mythique, mystérieux, haut en couleur. En 1829, Victor Hugo publiait *Les Orientales*, notant dans sa préface qu'« on s'occupe aujourd'hui [...], on s'occupe beaucoup plus de l'Orient qu'on ne l'a jamais fait ». Parmi les peintres, Delacroix fut un représentant emblématique de cette mode depuis ses *Scènes des massacres de Scio* en 1824, en attendant *La Mort de Sardanapale* en 1827⁽¹²⁵⁾.

Parallèlement à ce mouvement artistique et littéraire, la connaissance scientifique va bon train. S'il fallait encore citer un trait légendaire de cette poussée vers l'Orient, ce serait sans doute l'arrivée en Égypte en 1833 des saint-simoniens, derrière leur père Prosper Enfantin, qui, avec l'intention d'aider Méhémet-Ali dans ses efforts de modernisation de l'Égypte, conçoivent, entre autres, la construction du canal de Suez, ce « lit nuptial » entre l'Orient et l'Occident. Et ne parlons pas des modes vestimentaires, des décors intérieurs, des objets de toute sorte qui témoignent de cette ferveur de la première moitié du XIX^e siècle pour l'« Orient » — cet Orient qui commence à Athènes,

libérée des Turcs en 1829, et évoque l'Empire ottoman et les contrées sur lesquelles Constantinople exerce sa tutelle plus ou moins lâche : Égypte, Syrie, Palestine, et plus loin la Perse mythique, convoitée par les puissances européennes.

On peut parler d'un appel de l'Orient en observant le nombre de personnalités, d'écrivains notamment, qui y répondent. En 1811, Chateaubriand rendait compte de son *Itinéraire de Paris à Jérusalem*. Une vingtaine d'années plus tard, c'est autour de Lamartine de présenter ses *Souvenirs, impressions, pensées et paysages pendant un voyage en Orient*. En 1848, moins connu alors, mais aussi révélateur, sortait des presses le *Voyage en Orient* de Gérard de Nerval. Ces voyageurs ne cherchaient pas la même chose. Chateaubriand, dans son *Itinéraire*, nous dit qu'il visait surtout les traces du passé, le cadre de ses *Martyrs*. En fixant le but à Jérusalem, il donnait une suite à son *Génie du christianisme* ; et si, selon lui, l'Orient s'enfonçait dans la décadence c'était le fait des barbares, des non-chrétiens. L'esprit du croisé survivait chez René. La motivation religieuse n'était pas absente du voyage de Lamartine, une vingtaine d'années plus tard, en quête des « traces de Dieu dans l'Orient », autrement dit l'investigation des lieux bibliques de la Terre sainte, la « terre du témoignage, tout imprimée encore des traces de l'ancien et du nouveau commerce entre Dieu et l'homme ». À vrai dire, ses convictions religieuses évoluèrent quelque peu au cours de ce voyage, surtout après la mort de sa fille Julia à Beyrouth, passant d'un catholicisme conformiste à une sorte de déisme ou de christianisme sans dogme. Gérard de Nerval, lui, parti de Marseille en janvier 1843, désirait échapper à ses obsessions, après la mort de celle qu'il aimait, Jenny Colon. Le récit de son voyage parut d'abord dans des revues, *L'Artiste* et la *Revue des deux mondes*. Gustave et Maxime avaient-ils pris connaissance de ces fragments ? Ils n'en disent rien ; le récit complet paraîtra après leur retour, en 1851.

Celui de nos deux compagnons de route qui est le plus motivé est Maxime. Il brûle de repartir, après un premier voyage en 1846 — d'où étaient sortis ses *Souvenirs et paysages d'Orient, Smyrne, Éphèse, Magnésie, Constantinople*, qu'il avait dédiés à Gustave —, aux fins d'une publication qui, par son sérieux scientifique autant que par son élégance littéraire, tranchera sur tout ce qui a déjà été imprimé. Flaubert n'a pas cette ambition, son désir est plus vague. C'est avec Alfred Le Poittevin qu'il avait conçu de partir, avant qu'il ne devienne

casanier. On peut se demander s'il se fût embarqué dans l'aventure sans la volonté de son ami. Le désir d'Orient, cependant, n'avait pas fléchi chez lui, il saisit la perche que lui tend Maxime. Le voyage devait durer de la fin d'octobre 1849 au mois de juillet 1851. Ce n'était pas une simple promenade.

Ce qu'on en sait

Le détail de ce périple nous est bien connu grâce aux écrits des deux voyageurs eux-mêmes. La première source, la plus riche, est la correspondance de Flaubert. En excluant les dernières missives écrites de Paris à sa mère juste avant le départ, et en considérant la première qu'il envoie de Lyon, on compte pas moins de quatre-vingts lettres. Le principal destinataire est M^{me} Flaubert, à laquelle Gustave s'ingénie à décrire en détail son voyage, autant pour la distraire que pour la rassurer. Peut-être aussi pour fixer ses impressions, sûr qu'il est de retrouver ses lettres à son retour. Il a fallu beaucoup de peine, beaucoup d'efforts et quelques assurances mensongères auprès d'elle pour qu'elle accepte cette longue séparation et cette expédition dont elle redoute tous les dangers. Une ruse lui a arraché son consentement. Il fut dit que son fils bien-aimé, toujours enclin à ses crises nerveuses, avait besoin de chaleur, de lumière, des pays chauds en un mot⁽¹²⁶⁾. Achille, le frère aîné, se prêta au jeu, en sa qualité de médecin, et aida Gustave à fléchir leur mère. Surtout, Gustave alla consulter à Paris le bon docteur Cloquet, son ancien mentor de Corse, qui confirma la prescription de toute son autorité médicale. M^{me} Flaubert ne pouvait s'opposer à une telle recommandation en faveur de son fils. Elle tenta, cependant, de persuader Maxime, à l'insu de Gustave, qu'un séjour prolongé à Madère serait du même profit que le déplacement bourré de menaces en Orient. Du Camp resta intraitable, et M^{me} Flaubert n'insista pas⁽¹²⁷⁾. Mais Gustave, tout au long du parcours, et autant que le courrier dont on n'est jamais sûr le permettait, s'évertuera à prodiguer les nouvelles rassurantes et les mots doux :

Je pense à toi sans cesse, ton idée m'accompagne partout. Oui, pauvre chérie, va, aie bon espoir ; je te ferai de beaux récits de voyage, nous causerons du désert au coin du feu ; je te raconterai mes nuits sous la tente, mes courses

au grand soleil... Nous nous dirons : « Oh ! te rappelles-tu comme nous étions tristes ! » et nous nous embrasserons, nous rappelant nos angoisses du départ.

Il l'appelle sa « pauvre vieille », sa « pauvre mère adorée », sa « pauvre chérie », il la dorlote, l'encourage à suivre son voyage sur une carte, à lire des ouvrages sur l'Égypte, et finalement il lui suggérera de venir le rejoindre à la fin de son circuit, en Italie — ce qu'elle fera. Ces lettres de voyage sont infiniment précieuses : à côté des manifestations délicates d'une immense tendresse hantée peut-être de mauvaise conscience, il narre, relate, expose, décrit, détaille toutes ses découvertes de cet Orient fabuleux. Il lui dit tout à deux exceptions près : la santé et le sexe.

Ces lacunes — surtout la seconde — sont comblées pour nous grâce à un autre destinataire auquel il n'a rien à cacher, qui est Louis Bouilhet. Ancien condisciple de Flaubert, Bouilhet n'est entré en relations d'amitié intime avec lui que plusieurs années après le baccalauréat, au début de 1846. Il avait entrepris des études de médecine, était devenu interne des hôpitaux de Rouen, mais en avait été renvoyé pour indiscipline. Il ne prolongea pas sa vie de carabin, s'adonna pleinement à la poésie, tout en se faisant répétiteur pour gagner (chichement) sa vie⁽¹²⁸⁾. Flaubert le présente ainsi à Louise Colet : « C'est un pauvre garçon qui donne des leçons pour vivre et qui est poète, un vrai poète qui fait des choses superbes et charmantes, et qui restera inconnu parce qu'il lui manque deux choses : le pain et le temps. » C'était écrit en 1846, mais trois ans plus tard Bouilhet a l'idée de fonder avec trois camarades une boîte à bachot, toujours à Rouen, tout en continuant la poésie. Entre-temps, Gustave et Louis étaient devenus de proches amis, dévorés tous deux par la création littéraire ; ils rédigeaient ensemble des pièces de théâtre, notamment une tragédie en cinq actes et en vers, *Jenner ou La Découverte de la vaccine*, dont il ne nous reste que quelques fragments. Tous les dimanches, et jusqu'au lundi matin, Bouilhet venait à Croisset où, pendant de longues heures, il échangeait avec Flaubert ses idées, ses blagues (car ils aiment la farce tous les deux), lui lisait ses vers, et les deux se critiquaient mutuellement sans faux-fuyant : on a vu comment Louis et Maxime avaient descendu en flammes le premier *Saint Antoine* que leur avait lu Gustave. Une amitié s'était enracinée, qui dura jusqu'à la mort de Bouilhet en 1869. Ils s'influenceront l'un l'autre. Et, déjà,

dans les lettres du voyage, nous voyons Flaubert à l'œuvre, épluchant, corrigeant, louant ou blâmant les vers que lui adresse son ami. Les lettres de Bouilhet à Flaubert de cette époque ont disparu, mais nous avons à notre disposition une douzaine de celles que lui a envoyées Gustave. C'est là que nous trouvons le meilleur complément aux lettres à madame mère : à Louis, Gustave racontera tout, et en termes souvent crus, de ses tribulations érotiques entre le Nil et la mer Morte.

Autre source précieuse : les notes de voyage de Flaubert, longtemps inédites, désormais bien connues. Contrairement aux allégations de Maxime Du Camp dans ses *Souvenirs littéraires*, selon lesquelles Flaubert au long du voyage s'est ennuyé, était distrait, rêveur, plus occupé de ses souvenirs que des découvertes à faire (« Il eût aimé voyager, s'il eût pu, couché sur un divan et ne bougeant pas, voir les paysages, les ruines et les cités passer devant lui comme une toile de panorama qui se déroule mécaniquement »), son compagnon a pris force notes quotidiennes dans des *Carnets de voyage* qui ont été publiés après sa mort. Voulant transcrire ces notes lapidaires en style lisible, Flaubert en rédigea une partie, *Voyage en Égypte*, qui n'avait pas de finalité éditoriale. Cependant, sa nièce, Caroline Franklin Grout, publia ce texte en 1910, mais un texte expurgé, censuré, destiné à ne pas froisser la pudeur des honnêtes gens avec les grossières relations données par son oncle, devenu entre-temps un grand écrivain. Vendu à un collectionneur, puis à un autre, le manuscrit a été finalement publié, dans sa version intégrale, éditée par Pierre-Marc de Biasi⁽¹²⁹⁾.

De son côté, Maxime Du Camp avait multiplié les notations, que nous trouvons dans son livre posthume *Voyage en Orient (1849-1851)*, paru en 1972⁽¹³⁰⁾. De son vivant, il publia une relation de voyage mise en forme publiée sous le titre *Le Nil*, en 1853 — une curieuse relation puisque, le « je » remplaçant le « nous », Flaubert y brille par son absence. D'autre part, trois chapitres de ses *Souvenirs littéraires* sont consacrés au voyage en Orient.

Dans cet ouvrage, Maxime Du Camp témoigne de sa bonne entente avec Gustave Flaubert. Il n'y eut entre eux qu'un seul incident, à cause de l'esprit farce de son compagnon. En plein désert, entre la mer Rouge et le Nil, leur caravane avait perdu leur réserve d'eau par accident. Mourant de soif, Gustave eut la malencontreuse idée d'entretenir Maxime sur les « merveilleuses glaces au citron qu'on

mange chez Tortoni », et de continuer et d'amplifier sa blague jusqu'à l'épuisement de Max, rêvant, les lèvres pincées, de le tuer. Ils ne se parlèrent plus pendant quarante-huit heures. Une bonne entente, dans l'ensemble, mais il est vrai qu'ils n'étaient que rarement en tête à tête. Ils surent se réjouir aussi grâce au génie comique de Flaubert, qui n'était pas toujours intempestif. On sait qu'ils inventèrent le personnage du Vieux Sheik, ce Garçon des sables, qui illustra leur sens de la dérision.

Deux envoyés en mission

Ce long voyage n'est pas entrepris à la légère. À vrai dire, Maxime s'occupe de tous les préparatifs tandis que Gustave achève sa rédaction de *Saint Antoine*. Le sens pratique ne lui manque pas, ni les relations utiles. Il faut un matériel considérable, d'autant que nos deux amis n'entendent nullement partir en routards, comme en Bretagne, mais assurés d'avoir tous les moyens de confort : une tente, bien sûr, mais aussi des fusils, des selles pour les chevaux, des outils d'archéologue, des lorgnettes, une pharmacie, des vêtements pour pays chauds, des cartes, des guides et bien d'autres choses y compris le matériel photographique. Car Maxime, qui a en tête sa future publication, veut se distinguer de tous les autres en offrant à son lecteur un récit de voyage enrichi d'images réelles.

La photographie est un art récent. Niépce l'a découverte en 1827, le daguerréotype date de 1838, et quelques améliorations depuis ont permis d'alléger un peu le matériel. Mais l'entreprise reste originale et demande à l'opérateur beaucoup de patience⁽¹³¹⁾. Du Camp ne faillira pas, il prendra épreuve sur épreuve de tout ce qui lui paraît intéressant, ruine, monument, paysage. Avant le départ, il améliore sa technique grâce à quelques leçons d'un photographe professionnel, Gustave Le Gray, qui l'instruit dans l'art nouveau du calotype, inventé par l'Anglais Talbot en 1841, et qui était le premier procédé d'obtention de négatifs. Flaubert écrira d'Égypte à sa mère : « La photographie absorbe et consume les jours de Max. Il réussit, mais se désespère chaque fois que rate une épreuve ou qu'un plateau est mal nettoyé. Vraiment s'il ne se calme pas il en crèvera. Il a du reste obtenu des résultats superbes [...]. »

À tous ces achats et ceux que les deux amis ne manqueront pas de faire sur place, à l'ensemble des frais du voyage, M^{me} Flaubert pourvoit. On peut dire : et se saigne aux quatre veines. Du Camp avait des espérances du côté de sa grand-mère, qu'il chérissait du reste, et qui vient de mourir au mois de septembre, mais la succession n'est pas encore réalisée. La « bonne vieille adorée » de Croisset y va d'un premier versement à son fils de seize mille francs au départ — une somme considérable, qui sera complétée par trois envois en cours de route d'un total de onze mille, soit en tout vingt-sept mille francs⁽¹³²⁾. Ce n'est pas un budget de touriste moyen, c'est un magnifique cadeau dû à la tendresse maternelle.

En échange, Maxime s'occupe de tout. Officier de la Légion d'honneur depuis sa blessure de juin 1848, déjà auteur d'un livre de voyage, il dispose d'un certain crédit qu'il fait valoir auprès de l'Académie des inscriptions et belles lettres, sollicitée pour obtenir des « instructions » pour son « voyage en Égypte, en Perse et en Syrie ». Le 12 septembre, à la suite d'un rapport de la commission nommée par ladite Académie, il reçoit des informations sur certains sites et des encouragements à rapporter ses conquêtes « pour la philologie, l'archéologie et l'art⁽¹³³⁾ ». Mieux encore, il parvient à se faire attribuer un acte de mission du ministère de l'Instruction publique, sans oublier son compagnon :

Je voulais que notre voyage fût entouré de toutes facilités, et j'avais demandé au gouvernement de nous confier une mission qui nous servirait de recommandation près des agents diplomatiques et commerciaux que la France entretient en Orient. Ai-je besoin de dire que cette mission devait être et a été absolument gratuite ? Elle ne nous fut pas refusée. Gustave Flaubert — il m'est difficile de ne pas sourire — fut chargé de recueillir, dans les différents ports et aux divers points de réunion des caravanes, les renseignements qu'il lui semblerait utile de communiquer aux chambres de commerce⁽¹³⁴⁾.

On imagine le zèle que peut déployer Flaubert dans cette mission ; il rit avec Bouilhet de ces instructions ministérielles « qui m'ont bien l'air de vouloir torcher mon cul un de ces jours », et encore : « Me vois-tu dans chaque pays m'informant des récoltes, du produit, de la consommation, combien chie-t-on d'huile, combien goinfre-t-on de pommes de terre ? Et dans chaque port : combien de navires ? quel tonnage ? combien en partance ? combien en arrivée ? dito, report

d'autre part, etc. merde ! Ah non, franchement, était-ce possible⁽¹³⁵⁾ ? » Du moins deviennent-ils tous les deux des personnalités quasi officielles, qui seront reçues au mieux par les consuls et autres attachés d'ambassade des pays traversés.

Outre l'aide du personnel diplomatique, Gustave et Maxime vont bénéficier d'abondantes relations avec des Français installés au Proche-Orient qu'on leur a recommandés. Ils feront aussi des rencontres non programmées qui, à chaque étape, leur permettront d'être reçus avec chaleur, tant ces expatriés sont heureux de rencontrer des voyageurs qui leur parleront du vieux pays. Dès leur arrivée à Alexandrie, Flaubert peut ainsi écrire à sa mère : « Je t'écris, chère vieille, en grande tenue, habit noir, gilet blanc, escarpins, etc., comme un homme qui vient de faire une visite à un premier ministre. Nous sortons à l'instant de chez Artin-Bey, ministre des affaires étrangères, auquel nous avons été présentés par le consul et qui nous a parfaitement reçus. Il va nous donner un firman ficelé pour tout le voyage. Nous sommes ici reçus d'une manière incroyable⁽¹³⁶⁾. » Ce sera le cas tout au long de leur marche en Égypte et ailleurs. Parfois, ils bénéficient d'une hospitalité inattendue, qui leur permet d'approfondir leur connaissance du pays. Et Gustave arrivera même à s'entretenir de son cher saint Antoine, là précisément où l'anachorète a vécu, avec un prêtre catholique, rencontré chez leur hôte à Médinat el-Fayoum.

Toutes ces facilités n'annuleront pas les défis du parcours, les intempéries, les accidents de santé mais, au total, les deux amis se lancent dans une expédition haut de gamme. Y compris en emmenant deux domestiques indispensables à leurs yeux. Dès le mois de mai, ils se sont mis en quête de deux oiseaux rares, l'un qui aiderait particulièrement Maxime pour ses prises de vue et veillerait sur Gustave, toujours sous la menace d'une convulsion ; l'autre, un drogman parlant l'arabe, qui leur servirait d'interprète en même temps qu'il serait bon à tout faire. Dans une lettre à son oncle Parain, du 12 mai 1849, Flaubert énonce le cahier des charges : s'occuper de la tente, des armes, des habits, des bottes et qu'il le sache, il y aura des dangers divers : « privation de choses nécessaires, chaleur excessive, mauvaise nourriture bien souvent, maladies, coups de fusil, mal de mer, etc. ». Et puis la privation complète ou presque de « femelles ». Finalement, prévaut le choix de Maxime. C'est Sassetti, ancien dragon

d'origine corse, « un drôle de garçon qui n'est embarrassé de rien et connaît tout », qui sera de l'équipée. Quant au drogman, plus difficile à trouver, ils ont la chance de mettre la main sur la personne de Joseph Brichetti, un serviteur intelligent, dévoué et bon connaisseur de l'Égypte : « Nous avons un drogman parfait, écrira Gustave à sa mère, homme d'une cinquantaine d'années, Italien aux trois quarts Arabe, grand drôle flegmatique, connaissant les coins et recoins de toute l'Égypte. » Il baragouine le français suffisamment pour se faire comprendre et saura même traduire la discussion qu'aura Flaubert avec le prêtre de Médinet el-Fayoum. Sur place, en différents lieux, les deux voyageurs auront à employer des *saïs*, des guides locaux, des matelots, des chameliers, d'autres interprètes, ils ne seront jamais pris de court.

Le 22 octobre 1849, Flaubert fait ses adieux à Croisset et prend le train pour Paris où pendant quelques jours lui et Maxime Du Camp s'activent à leurs ultimes préparatifs et leurs derniers adieux aux amis, notamment le docteur Cloquet et aussi Maurice Schlésinger, avec lequel il passe une soirée à l'Opéra-Comique (sans qu'on parle d'Élisa). Pour adoucir le moment cruel de la séparation, il accompagne sa mère à Nogent-sur-Seine chez son oncle paternel le père Parain et les cousins Bonnenfant, où elle doit rester quelques jours ou quelques semaines. Les adieux sont déchirants : « Quel cri elle a poussé quand j'ai fermé la porte du salon ! » Dans le wagon de retour à Paris, il se met à pleurer, s'interroge à chaque arrêt du train s'il ne doit pas descendre et revenir à Nogent. À l'arrivée, il se rend désespéré chez Maxime où il doit passer la nuit. Toute la soirée en sanglots, il éprouve « un déchirement comme aucune séparation encore ne m'en avait causé⁽¹³⁷⁾ ». Du Camp, rentré assez tard, trouve son ami hagard devant la bibliothèque : « Je crus qu'il dormait ; un soupir me détrompa. Jamais je ne vis une telle prostration ; sa haute taille et sa force colossale la rendaient extraordinaire. À mes questions il ne répondait que par des gémissements : "Jamais je ne reverrai ma mère, jamais je ne reverrai mon pays ; ce voyage est trop long, ce voyage est trop lointain, c'est tenter la destinée ; quelle folie ! pourquoi partons-nous ?" Il me raconta qu'en quittant Croisset il avait laissé son cabinet dans l'état habituel, comme s'il devait y rentrer le lendemain ; sur la table le livre ouvert à la page commencée, la robe de chambre jetée sur le fauteuil, les pantoufles près du lit. "Ça porte malheur, disait-il,

de prendre des précautions”, puis, faisant allusion à la mort de ma grand-mère, il ajouta cette parole cruelle : “Tu es heureux, il ne reste personne derrière toi”. » Le lendemain, Maxime assure à Gustave qu’il est libre, qu’il peut renoncer au voyage. « Le combat fut rapide : “Non !” s’écria-t-il. L’arrivée de Bouilhet et Louis de Cormenin, qui venaient nous tenir compagnie pendant les dernières journées, lui fut une diversion ; il secoua sa torpeur et se retrouva⁽¹³⁸⁾. »

Les deux jours suivants, ce furent « mangeaille, beuverie et putains ». Ses « pauvres nerfs », explique Flaubert, avaient besoin de se détendre un peu. Il se rend aussi au Louvre avec Maxime, voir les bas-reliefs assyriens rapportés de Ninive par Paul-Émile Botta, qu’ils retrouveront consul à Jérusalem. Il a le plaisir de faire la connaissance de Théophile Gautier, ami de Maxime, au cours d’un dîner que les deux missionnaires lui offrent, le 28 octobre, aux Trois Frères Provençaux, au Palais-Royal, en compagnie de Bouilhet et de Cormenin. Après le dîner, Gustave fait ses adieux à Paris à sa manière, en emmenant Bouilhet « chez la Guérin ». Le lendemain matin, il raccompagne son ami à la gare : « Dieu soit loué, c’est fini — plus de séparation avec personne. »

Le 29 octobre donc, par temps clair, Gustave et Maxime quittent Paris en diligence. Le voyage Paris-Marseille est alors un peu compliqué : la ligne de chemin de fer n’existe pas encore, mais seulement quelques sections, au cours desquelles la diligence est hissée sur un wagon. « Vers Fontainebleau, raconte Flaubert, quelques flammèches de la locomotive s’étant envolées, une d’elles est entrée dans le coupé et brûlait tranquillement mon paletot, quand je me suis réveillé à des cris aigus de terreur qui partaient de dessous le chapeau de ma voisine ; elle nous croyait déjà tous brûlés vifs [...] et accusait nos cigares dont nous nous étions pourtant abstenus par savoir-vivre. » En effet, des éclats de charbon de terre embrasé voltigent des deux côtés de la voie ! Le soir, on s’arrête pour dîner à Ancy-le-Franc, en Bourgogne. Le lendemain, à Chalon-sur-Saône, on prend le bateau pour Lyon. Attentif à tous les gens qu’il croise, Flaubert est attiré par « une jeune et svelte créature », puis par une dame qui par l’âge pourrait être sa mère, à un autre moment par « un petit beau jeune homme à moustaches en croc » : « Une invincible curiosité me fait me demander malgré moi quelle peut être la vie du passant que je croise. » Et le romancier d’imaginer sa vie, ses sentiments, les raisons

qu'il a de se trouver sur le pont de ce bateau.

À Lyon, les deux voyageurs ont la chance de revoir un de leurs amis, le peintre Charles Gabriel Gleyre, qui les convainc que l'Égypte, qu'il connaît, sera le plus beau de leur voyage ; qu'ils doivent savoir s'y attarder, jusqu'en Nubie — conquise en 1821 par Méhémet-Ali. « D'après ses conseils, écrit Flaubert à sa mère à propos de Gleyre, nous resterons peut-être plus longtemps en Égypte que nous ne l'avions décidé, quitte à sacrifier ou à bâcler le reste de notre voyage. » Le lendemain matin, vers 5 heures, Gustave et Maxime prennent le bateau du Rhône, retardé par le brouillard. À 4 heures du soir, ils ne sont encore qu'à Valence. Mais voici qu'ils aperçoivent une diligence en partance pour le Sud, ils sautent dedans et roulent jusqu'à Avignon où ils prennent le chemin de fer qui les conduit enfin à Marseille. Ils sont seuls dans leur compartiment avec un monsieur qui sourit d'aise à chaque croisement d'un autre train et répète invariablement : « Hein ? Ce que c'est pourtant que l'industrie humaine ? » Le *Dictionnaire des idées reçues* était commencé, il ne sera jamais achevé. Marseille enfin ! Pour aller de Paris à la Méditerranée, il leur aura fallu quatre jours.

Marseille revu éveille en lui une fois de plus le souvenir délectable d'Eulalie à jamais disparue, mais encore présente dans sa mémoire. Il a voulu se rendre à l'hôtel de leur radieuse rencontre, mais l'établissement était toujours fermé. En attendant le départ de leur bateau pour Alexandrie, lui et Maxime traînent, visitent les cabarets chantants, assistent un soir à l'Opéra à *La Juive* de Scribe et de Halévy. Ils visitent aussi une personnalité intéressante, le docteur Clot, dit Clot-bey, qui a eu le mérite d'organiser le service de santé de Méhémet-Ali, de fonder une école de médecine et plusieurs hôpitaux. À la mort de Méhémet, auquel venait de succéder son petit-fils Abbas Pacha, il était rentré en France avec un beau lot d'antiquités égyptiennes dont il s'appropriait à faire don à l'État. Célèbre en Égypte, il donne aux deux amis des lettres de recommandation pour différentes personnalités égyptiennes, « ingénieurs, généraux, beys, pachas, etc. ». Ils ont ainsi plein les poches tous les sauf-conduits imaginables.

Depuis la fin des années 1830, les Messageries françaises assurent des liaisons régulières, que la machine à vapeur a facilitées. Le 4 novembre, on embarque sur le *Nil* ; le 7, on accoste à Malte. Le

navire a quatre classes : Maxime et Gustave voyagent en première ; les deux domestiques en deuxième. Flaubert s'émerveille de n'avoir pas le mal de mer : « Non pas du tout (sauf en partant de Marseille, la première demi-heure où j'ai vomi un verre de rhum que j'avais pris pour me donner du cœur). Du reste, tout le temps de la traversée, c'est-à-dire depuis dimanche matin jusqu'à ce soir, j'ai été un des plus gaillards, si ce n'est pas le plus gaillard des passagers. » Maxime, lui, ne peut en dire autant, qui s'accroche continûment au bastingage. L'Orient approche : « Femmes de Malte, généralement petites, teint pâle, le tablier sur la tête. Cela se rapproche déjà du voile. » Un premier départ de Malte est raté à cause de la tempête ; le bateau doit faire demi-tour. « Quant à moi je sentis un mouvement au ventre qui me déconstipa net. Ce n'était pas de la peur mais de l'émotion — il n'y avait pas danger apparent — c'était l'idée peu gaie de nous perdre la nuit sur les Rochers de Malte. » Nouvelle étape dans l'île, nouvelle excursion, avec un guide. Le ciel s'apaise, la mer se calme, on repart pour Alexandrie. Flaubert a retrouvé sa gaieté : « Le bord me chérit, je dis beaucoup de facéties, je passe pour un homme très spirituel. » Mais la mer grossit de nouveau, des passagers ont peur : « De temps à autre je ris malgré moi du grotesque qui se passe — gens qui gueulent et dégueulent — craquements du navire — toutous errants — M. et M^{me} Codrika qui se disputent — à chaque lame le bateau s'enfonce de tribord et se relève en faisant la poêle⁽¹³⁹⁾. » Le beau temps revient, Flaubert en profite pour bavarder avec des passagers : Codrika, déjà nommé, lui raconte ses mésaventures amoureuses, il n'en perd pas une miette, toujours à l'affût des histoires, des quidams pittoresques et, cela va sans dire, de la bêtise cosmopolite. « Après onze jours de roulis, de tangage, de coups de vent, de mer démontée, écrit Du Camp, la terre d'Égypte fut signalée et, le samedi 15 novembre 1849, nous prenions pied à Alexandrie. » En fait, c'est un jeudi qu'ils débarquent d'un canot et s'installent à l'hôtel d'Orient, on ne pouvait mieux choisir. Grand soleil, palmiers, chameaux, on y est. « Pour débarquer, ç'a été le tintamarre le plus étourdissant du monde, des nègres, des négresses, des chameaux, des turbans, des coups de bâton administrés de droite et de gauche avec des intonations gutturales à déchirer les oreilles. Je me foutais une ventrée de couleurs, comme un âne s'emplît d'avoine. »

L'Égypte vient de sortir d'une longue période dominée par

Méhémet-Ali qui, après avoir combattu Bonaparte à la tête de troupes albanaises, avait pris le pouvoir au Caire en 1804 et, aidé par les Français et les Anglais, s'était largement émancipé des Ottomans, desquels il avait reçu finalement le titre de vice-roi. Réforme de l'administration, grands travaux d'irrigation, culture du coton et de la canne à sucre, constructions navales, appel aux ingénieurs étrangers, et particulièrement aux Français, entre 1805 et 1849 Méhémet avait beaucoup fait pour le développement de son pays. Il avait aussi mis en place une armée moderne avec l'appui de Sèves, un capitaine français, surnommé Soliman Pacha, que Gustave et Maxime vont bientôt rencontrer. Abbas Pacha, le médiocre successeur de celui qui passe à juste titre pour le fondateur de l'Égypte moderne, vient donc d'accéder au pouvoir quand Gustave Flaubert et Maxime Du Camp prennent pied à Alexandrie, dans le ferme dessein de s'émerveiller.

IX

DES PYRAMIDES À LA SUBLIME PORTE

En arrivant en Égypte, Flaubert n'a pas noyé son inquiétude. Non seulement il éprouve le scrupule d'avoir infligé à sa mère la longue séparation qui s'annonce, mais encore reste-t-il profondément troublé par le verdict implacable de Louis Bouilhet et de Maxime Du Camp sur sa *Tentation de saint Antoine*. En mars 1850, il débonde encore son cœur à Bouilhet : « Qu'est-ce que je vais faire une fois rentré au gîte, publierais-je, ne publierais-je ? qu'écrirai-je ? et même écrirai-je ? l'histoire de *saint Antoine* m'a porté un coup grave, je ne le cache pas. » Il précise à son ami au mois de septembre suivant que le « coup affreux » que lui a porté son échec, il en a été malade « pendant les quatre premiers mois » de son voyage⁽¹⁴⁰⁾. On en déduira que l'Égypte, qu'il a parcourue pendant huit mois, de la mi-novembre 1849 à la mi-juillet 1850, l'aura aidé à digérer son dépit et sa douleur.

Splendeurs égyptiennes

Le plan de route est le suivant : le delta du Nil et Le Caire, la remontée du Nil jusqu'en Nubie, la redescente du Nil, le retour au Caire et, enfin, l'embarquement à Alexandrie pour Beyrouth. Le temps du parcours n'est pas fixé, car il faut s'accommoder des impondérables, le vent qui tombe, la tempête de sable qui se lève, la maladie qui terrasse ou encore, de manière positive, le désir de s'attarder à une étape pleine d'agrément. Le premier choc pour les voyageurs, ils avaient beau s'y attendre, fut la vue du Sphinx et des Pyramides, qu'ils ont gagnés à partir du Caire — Maxime, Gustave et Sasseti à cheval, et Joseph à dos d'âne. En approchant, écrit Flaubert,

« ce fut plus fort que moi, j'ai lancé mon cheval à fond de train, Maxime m'a imité, et je suis arrivé au pied du Sphinx. En voyant cela (qui est indescriptible, il faudrait dix pages, et quelles pages !), la tête m'a un moment tourné, et mon compagnon était blanc comme le papier sur lequel j'écris ». C'est la première occasion qu'ils ont de dresser la tente à la nuit tombée ; Flaubert fume une pipe à la belle étoile en contemplant le ciel, tandis qu'au loin hurle un chacal. Le lendemain matin, les voyageurs escaladent la pyramide de Chéops, poussés, tirés par les Arabes de leur escorte. Au sommet, ils attendent le lever du soleil, dont la description par Flaubert se répétera avec des variantes chromatiques au long du voyage :

Le soleil se levant en face de moi, toute la vallée du Nil, baignée dans le brouillard, semblait une mer blanche immobile, et le désert, derrière, avec ses monticules de sable, comme un autre Océan d'un violet sombre, dont chaque vague eût été pétrifiée. Cependant, le soleil montait derrière la chaîne arabe, le brouillard se déchirait en grandes gazes légères, les prairies coupées de canaux étaient comme des tapis verts arabesqués de galon. En résumé trois couleurs : un immense vert à mes pieds en premier plan ; le ciel blond rouge vermeil usé ; à droite, étendue mamelonnée d'un ton roussi et chatoyant. Minarets du Caire, canges qui passent au loin, touffes de palmiers⁽¹⁴¹⁾.

L'émerveillement.

Gustave et Maxime ont loué une grande cange — longue barque à voile et à rames —, équipée par dix marins, pour leur expédition sur le Nil. Flaubert la décrit à sa mère : « Elle est peinte en bleu, son rais (capitaine) s'appelle Ibrahim (Abraham). Il y a neuf hommes d'équipage. Pour logement, nous avons une première pièce où se trouvent deux petits divans en face l'un de l'autre. Ensuite, une grande chambre à deux lits. Puis une espèce de recoin contenant d'un côté de quoi mettre nos effets, et de l'autre des kisques [WC] à l'anglaise, enfin une troisième pièce où couchera Sassetti et qui est notre magasin. Quant au drogman, il couchera sur le pont. » On remonte le Nil à la voile, mais le départ est laborieux, faute de vent. Alors, les hommes d'équipage plongent dans le fleuve munis de cordes et gagnent la rive d'où ils vont haler ferme. « Quand on ne hale pas, on pousse du fond avec de grandes gaffes. » Lorsque survient la tempête de sable, il faut s'enfermer. Flaubert en profite pour écrire : ce sera les quelques pages de son *Voyage en Égypte* intitulées « La Cange », mais il

y renonce vite.

Il est prévu que les grandes visites se feront au cours de la redescente, mais on ne se prive pas d'accoster pour autant. Fusil en main, on part à la chasse. « Et cela me fait bougrement rire ! écrit Gustave à sa mère, moi chasseur ! tu vas me traiter d'infâme blagueur si je te disais que samedi dernier nous avons tué 54 pièces de gibier. Toutes tourterelles et pigeons. » C'est Joseph aux fourneaux qui les cuisine. Pour le reste, on se nourrit de confitures de dattes, d'oranges, de figues, et l'on boit de l'eau. Un jour, des bédouins leur vendent une gazelle, sur laquelle ils vivent pendant deux jours. On tire aussi les crocodiles, mais « les gredins ont la vie dure ». Il fait chaud, mais la lumière est sublime, le spectre des couleurs est complet au fil des heures, « à faire pâmer les peintres ».

Passé Assouan, l'expédition se dirige vers la Nubie. On doit franchir une cataracte, des rapides violents coulent entre les rochers. Alors, on embauche deux raïs spéciaux et un pilote nubien jusqu'à Wadi Halfa, terminus de la remontée. Il ne faut pas moins d'une centaine de Nubiens, cinquante sur les rochers pour tirer le câble du bateau, cinquante montés à bord pour haler la corde fixée à terre, pour franchir l'obstacle sans casse. Le lendemain, Flaubert part tout seul à dos d'âne vers la cataracte « tuer le chacal que nous avons vu la veille autour d'un crocodile mort », mais en vain. Vers midi, la petite troupe fait demi-tour, comme le relate Du Camp dans *Le Nil* : « Ma cange est disponible maintenant pour la descente du fleuve ; on a abattu les deux mâts et les vergues, on a enfoncé de forts tolets dans les plats-bords, les avirons sont armés, on est prêt à partir⁽¹⁴²⁾. »

Cette fois, on se livre à la visite systématique de toutes les antiquités, les temples défilent qui parfois « embêtent profondément » Flaubert : « Est-ce que ça va devenir comme les églises en Bretagne, comme les cascades dans les Pyrénées ? Ô la nécessité !! faire ce qu'il faut faire. » D'où s'ensuivra la réflexion de Du Camp dans ses *Souvenirs* : « Les temples lui paraissaient toujours les mêmes, les paysages toujours semblables, les mosquées toujours pareilles. » En fait, Flaubert hiérarchise ses admirations là où Du Camp veut épuiser, notamment par la photographie, l'inventaire des monuments. Le passage à Thèbes, à Louxor et à Karnac lui cause la même sensation que les Pyramides, et aussi les tombeaux de la vallée des Rois, sur l'autre rive. « Ce que j'ai vu de plus beau, écrira-t-il de Damas au

docteur Cloquet, c'est d'abord et avant tout les Pyramides [...] puis Thèbes, le palais de Karnac et les tombeaux des Rois, puis un danseur du Caire, un grand artiste inconnu, qui s'appelle Hassan el Bilbeis, quelque chose de très triste, de très antique. » En effet, si son admiration (sélective) pour les antiquités n'est pas douteuse, Flaubert se montre plus attentif encore aux gens qu'il croise, toujours curieux de voir la tapisserie à l'envers, plus sensible aux individus qu'aux pierres.

Ces gens, ils sont de toute condition, les puissants, les moins-que-rien, les esclaves, les pachas sur leur divan entourés de nègres, le pope grec en longue barbe sur sa mule, le copte en turban noir, le Persan en pelisse de fourrure, le bédouin du désert : « On se bouscule, écrit-il du Caire, on se débat, on frappe, on se roule, on jure de toutes les manières, on crie dans toutes les langues. Les rauques syllabes sémitiques claquent dans l'air comme des coups de fouet, tous les costumes d'Orient sont au rendez-vous. » À côté des gens en place, consuls et pachas, qui les accueillent, il engage la discussion avec les représentants des diverses religions. Avec un évêque copte, il aborde les questions « touchant la trinité, la Vierge, les évangiles, l'eucharistie ». Au près d'un individu savant, Halim Effendi, au Caire, il passe des heures à parler de l'islam et des autres religions de l'Orient : « Nous devisons avec des prêtres de toutes les religions. C'est quelquefois réellement beau comme poses et attitudes de gens. Nous faisons faire des traductions de chansons, de contes, de traditions, tout ce qu'il y a de plus populaire et oriental. » Flaubert ethnologue ! Il découvre les mœurs culinaires, il apprend à manger avec ses mains, ne tarit pas d'éloges sur la cuisine turque, la pâtisserie (beignets, gâteaux, plats sucrés, etc.), vraiment excellente. Il apprécie la douceur des Égyptiens, leur gentillesse. Il suit un office, quoique interminable, dans une église arménienne.

Il y a aussi des scènes, plus ou moins affligeantes, qui le saisissent. Ainsi, remontant le Nil, ces bateaux chargés d'esclaves, où il voit, dans chacun d'entre eux, « quelques vieilles négresses qui font et refont ce voyage pour encourager les nouvelles venues, faire qu'elles ne se découragent pas trop et ne se rendent pas malades à force d'être trop tristes ». La question de l'esclavage ne lui est pas indifférente. Avec Maxime il a visité au Caire, tout comme Nerval avant eux, le « bazar des esclaves » : « Il faut voir le mépris qu'on a pour la chair

humaine. » D'autres violences le fascinent. À Wadi Halfa, il rencontre le percepteur de la province, qui recueille l'impôt « à grand renfort de coups de bâton, d'arrestations, d'enchaînements ». Ils le suivent pendant quatre jours : « Un village n'avait pas voulu payer, il a empoigné le sheik, l'a enchaîné et enlevé dans sa cange. Quand elle a passé près de nous, nous avons vu ce pauvre vieux couché au fond du bateau, tête nue sous le soleil et dûment cadennassé. Sur la rive, des hommes et des femmes suivaient en criant. » Il dépeint une autre scène invraisemblable, près d'un couvent de coptes. Les moines en quête d'aumône, dès qu'ils aperçoivent une navigation sur le Nil, descendent de leurs rochers, se jettent à l'eau tout nus, nagent vers le bateau et crient à toute force : « *Batchis, batchis, cawadja christiani* » = « Donnez-nous de l'argent, Monsieur chrétien » ». Un des matelots, pour les chasser, leur présente son pénis et son cul « en faisant mine de leur pisser et de chier sur la tête (ils étaient cramponnés au bordage de la cange). Les autres matelots leur criaient des injures avec les noms répétés d'Allah et de Mohammed. Les uns leur foudroyaient des coups de bâtons, d'autres des coups de cordes, Joseph tapait dessus avec les pincettes de la cuisine. C'était un *tutti* de calottes, de vis, de culs nus, de gueulades et de rires. Dès qu'on leur a donné quelque argent, ils le mettent dans leur bouche et remontent chez eux par le même chemin⁽¹⁴³⁾ ».

Il admire par ailleurs dans le désert, entre le Nil et la mer Rouge, les défilés de pèlerins pour La Mecque, longues caravanes avançant les unes en file, d'autres de front. « À Kosseir nous avons vu des pèlerins du fond de l'Afrique, de pauvres nègres qui sont en marche depuis un an, deux ans. » Plus étrange, il découvre au Caire un « prêtre ascétique » qui pisse en public au bénéfice des femmes stériles désireuses d'enfants, lesquelles se mettent « sous la parabole d'urine » et se frottent « de ce liquide ». Autant de scènes que Flaubert décrit sans indignation, sans fausse pudeur et sans jugement moral, mais avec une curiosité inlassable, toujours avide de pittoresque.

Tourisme sexuel

L'Orient est un fantasme érotique : le harem trouble l'imagination des Occidentaux ; le voile des femmes leur semble dissimuler des

appas capiteux ; la chaleur, la langueur des rues, les épices, la danse des almées, tout concourt à affrioler le touriste. Flaubert et Du Camp ont fait une large consommation de prostituées au long de leur parcours. Les danseuses du Caire étaient réputées pour les faveurs qu'elles distribuaient, mais elles ont été exilées en haute Égypte. Les deux compères éprouvent ainsi la même déconvenue dont parle Gérard de Nerval : « Nous n'avions à faire là qu'à des almées... mâles⁽¹⁴⁴⁾. » Les spectacles de danse auxquels assistent les deux amis au Caire sont, en effet, présentés par des travestis. Mais partout où ils passent des rabatteuses les conduisent aux maisons closes, quand ce ne sont pas des enfants qui proposent leur mère aux voyageurs. Flaubert expérimente le coït en silence, à moins qu'il n'entraîne son drogman Joseph pour tenir la chandelle. Il s'étonne de « ces cons rasés [qui] font un drôle d'effet ». Parfois la scène a lieu dans un gourbi immonde, ce qui n'a pas l'air de dégoûter l'amateur : « Si le cerveau baisse, confie Flaubert à Bouilhet, la pine se relève. » Le mépris des femmes se livre sans vergogne : misogynie de règle. Le code de la virilité, largement partagé par les écrivains de son temps, situe la crudité de Flaubert dans les mœurs masculines de son époque, où règne, selon l'expression d'Alain Corbin, la « nécessaire manifestation de l'énergie sexuelle⁽¹⁴⁵⁾ ». La correspondance de Mérimée, Stendhal, Gautier est à l'aune des lettres de Le Poittevin, Du Camp et Flaubert : ton de la gaudriole, échange des bonnes adresses, récits d'assauts vainqueurs, confidences sur l'état de leurs organes génitaux, dérision affichée à l'endroit de tout sentimentalisme, l'obsession de la puissance sexuelle est généralisée. « Bien entendu, écrit Corbin, la vantardise incite à signaler au correspondant l'étendue de ses scores, le nombre des coups tirés en une nuit ou durant la durée d'un séjour. »

Une exception cependant à ce cynisme à tous crins fut la rencontre émerveillée de Gustave avec Kuchuk-Hanem, lors du passage à Esneh. Une rabatteuse accompagnée d'un mouton avec une muselière conduit les deux complices chez cette courtisane célèbre, Kuchuk-Hanem, qui les subjugué par sa beauté (« une grande et splendide créature ») et par ses danses genre strip-tease. La nuit que Gustave passe avec elle restera pour lui mémorable, tant la volupté a fini par s'allier à la tendresse amoureuse : « Nous nous sommes aimés, je le crois du moins. » C'était au moment de la remontée du Nil ; il la visitera de nouveau en redescendant. « De tout cela il en est résulté une tristesse

infinie — elle s'était, comme le premier jour, frotté les seins avec de l'eau de rose — c'est fini, je ne la reverrai plus — et sa figure, peu à peu, ira s'effaçant de ma mémoire. » Pas sûr, car plus tard, à Constantinople, il avouera à Louis Bouilhet : « Pourquoi ai-je une envie mélancolique de retourner en Égypte et de remonter le Nil, et de revoir Kuchuk-Hanem ? C'est égal ; j'ai passé là une soirée comme on en passe peu dans la vie. » On en aura l'écho dans *Salammbô* et à la fin de son conte *Hérodias*. Bouilhet, lui aussi épris d'un Orient fabuleux mais inaccessible à sa bourse, et qui ne sait rien de Kuchuk-Hanem que ce que lui en a dit Flaubert, en fera un poème :

Dans ta maison d'Esneh, que fais-tu maintenant,
Brune Kuchiuk-Hanem, auprès du fleuve assise [...]

Parfois, dans les quartiers des filles, Gustave préfère s'imprégner de ce qu'il voit, de ce qu'il respire (« des senteurs d'épice »), plutôt que d'aller jeter sa gourme : « Eh bien ! je n'ai pas baisé, écrit-il à Bouilhet, exprès, par parti pris, afin de garder la mélancolie de ce tableau et faire qu'il restât plus profondément en moi. Aussi je suis parti avec un grand éblouissement, et que j'ai gardé. Il n'y a rien de plus beau que ces femmes vous appelant. Si j'eusse baisé, une autre image serait venue par-dessus celle-là et en aurait atténué la splendeur⁽¹⁴⁶⁾. » Une suspension d'armes contre un tableau vivant : l'artiste veille.

Plusieurs passages des lettres à Bouilhet posent une fois encore la question de l'homosexualité de Flaubert. Celui-ci lui raconte que la sodomie est en Égypte une pratique « bien portée », tout le monde en parle comme d'une chose naturelle. C'est aux bains que cela se pratique, car « tous les garçons de bain sont des bardaches ». Flaubert lui confie qu'il veut en faire l'expérience, et, dans une lettre du 2 juin 1850, il l'informe à ce propos : « Tu me demandes si j'ai consommé l'œuvre des bains. Oui, et sur un jeune gaillard gravé de la petite vérole, et qui avait un énorme turban blanc. Ça m'a fait rire, voilà tout. *Mais* je recommencerai. Pour qu'une expérience soit bien faite, il faut qu'elle soit réitérée. »

Une expérience qui a parfois fait conclure à l'homosexualité de Flaubert, ce qui est un peu court. Dans sa correspondance antérieure, et en remontant assez loin dans sa jeunesse, on ne manque pas de trouver des formules qui tendraient à le faire croire, de même que

dans les lettres qu'Alfred Le Poittevin lui adresse : « Je viendrai te voir lundi sans faute, vers 1 heure. Bandes-tu ? » — « Adieu, vieux pédéraste ! » — « Je t'embrasse le Priape » — « Adieu, cher vieux, je t'embrasse en te socratisant. » Sartre donne son avis là-dessus : « Il m'apparaît que l'usage épistolaire de ces “tournures” marque clairement qu'elles ne se réfèrent à aucune pratique réelle⁽¹⁴⁷⁾. » Nous sommes dans le registre des « plaisanteries », écrit-il, non sans rappeler — Flaubert l'écrira lui-même à Louise Colet — qu'il a été à l'époque de cette amitié avec Alfred « réputé pédéraste » (18 septembre 1852). Jacques-Louis Douchin, lui, précise : « Homosexualité ? Non. Pédérastie ? Oui, mais à une certaine époque seulement et dans des circonstances bien déterminées. [...] C'est au cours de son voyage en Orient que Flaubert s'est initié à la pédérastie et, à mon sens, par pure curiosité, et aussi “pour faire comme tout le monde”⁽¹⁴⁸⁾. » Curiosité, amusement, goût du pittoresque et de la couleur locale expliquent le comportement de Flaubert, « et voilà tout », comme il l'écrit. Chez lui la curiosité « ethnologique » n'a pas de limites.

Plus sûrement, la fréquentation des lupanars lui a infligé la syphilis. Il s'en apercevra à Rhodes, en pensant l'avoir « gobée » à Beyrouth. Pierre-Marc de Biasi conteste que la maladie soit apparue pour la première fois lors de ce voyage, en citant un passage d'une lettre expurgée à Ernest Chevalier du 6 mai 1849, six mois avant son départ donc : « Tu sauras que ton ami est, à ce qu'il paraît, rongé d'une vérole dont l'origine se perd dans la nuit des temps. On a beau traiter les symptômes qui se guérissent, elle reparait par-ci par-là. Ma maladie de nerfs dont parfois je me sens encore et qui ne peut guérir dans le milieu où je vis pourrait bien n'avoir pas d'autre cause⁽¹⁴⁹⁾. » Notons cependant l'expression de Flaubert, « à ce qu'il paraît », qui laisse un doute sur le diagnostic. En tout cas, Flaubert décrit son mal à partir de Constantinople, soupçonnant une maronite de lui avoir fait ce cadeau. Soir et matin, il panse son « malheureux vi ». Plus tard, il raconte sa mésaventure dans le quartier Galata de Constantinople, où dégoûté des prostituées « ignobles » qu'une maquerelle lui propose et, alors qu'il voulait s'en aller, Madame lui propose sa fille, réservée aux « grandes circonstances ». Une fois seule avec lui, la demoiselle lui demande en italien « à examiner [s]on outil » pour voir s'il n'est pas malade. « Or comme je possède encore à la base du gland une

induration et que j'avais peur qu'elle s'en aperçût, j'ai fait le monsieur et j'ai sauté à bas du lit en m'écriant qu'elle me faisait injure, que c'était des procédés à révolter un galant homme, et je m'en suis allé, au fond très embêté de n'avoir pas tiré un si joli coup, et très humilié de me sentir avec un vi in-présentable⁽¹⁵⁰⁾. »

Quoi qu'il en soit du lieu et de la date de la contamination, Flaubert a contracté la syphilis. Il en parle avec légèreté, mais il se pourrait que ce fût là la cause principale, comme le suggère le docteur Germain Galérant, cité par Jacques-Louis Douchin, du raccourcissement de l'itinéraire des deux amis, qui renoncent à la Perse, Flaubert ayant le souci de « consulter au plus vite à Paris le célèbre syphiligraphe Ricord⁽¹⁵¹⁾ ». On peut s'interroger sur cette hypothèse dans la mesure où Flaubert, dans sa correspondance intime avec Louis Bouilhet, ne mentionne Ricord qu'en août 1854, ce qui ne suggère pas un réel empressement à le consulter. Ajoutons qu'il n'en parle à son ami que pour lui dire qu'il n'ira pas voir le grand spécialiste des maladies vénériennes, parce qu'il n'a pas d'argent et que, de surcroît, il juge « la chose peu utile ». En attendant, il perd ses cheveux par touffes et connaît bientôt un état asthénique symptomatique.

Autres horizons

Le 19 juillet 1850, les deux compagnons de voyage s'embarquent à Alexandrie pour Beyrouth, port de la Syrie ottomane, où ils parviennent sous un ciel bleu et par une mer transparente vers laquelle dévalent les maisons blanches bordées de mûriers et de pins parasols⁽¹⁵²⁾. « Puis, à gauche, écrit Gustave, le Liban, c'est-à-dire une chaîne de montagnes portant des villages dans les rides de ses vallons, couronnée de nuages et avec de la neige à son sommet⁽¹⁵³⁾. » Plus que la ville elle-même, écrit Du Camp, le site et la campagne environnante les éblouissent : « la forêt de pins parasols, les chemins bordés de nopals, de myrtes, de grenadiers où courent les caméléons », et puis ces « cimes boisées du Liban qui dessinent sur le ciel la pureté de leurs lignes ».

Les voyageurs sont reçus par le consul, Lesparada, et sa famille, et un petit groupe de Français. « En effet, explique Flaubert à sa mère,

ces exilés sont tout heureux de trouver des gens à qui parler, de leur monde, de leurs études. Nous leur apportons Paris et quelque chose de tout ce qu'ils y ont laissé. » Parmi eux, se déploie le directeur des Postes qui est aussi un peintre, ami de Théophile Gautier, Camille Rogier, chez lequel on prend la plupart des repas et qui leur offre des « tendrons » à domicile, à consommer avant le déjeuner et après le dessert.

De Beyrouth, ils partent pour Jérusalem, avec cinq chevaux (l'un d'eux portant la nourriture des bêtes), des mulets, un âne pour le chef des muletiers. On visite Tyr (« ville entourée de remparts du moyen âge comme Aigues-Mortes »), Sidon (« imprégné par une odeur d'encens »), le mont Carmel, Saint-Jean-d'Acre (« désolé, vide »), Jaffa, Ramleh (« grand, vide et sale »). Flaubert admire les variations de paysage qui contrastent avec la monotonie de l'Égypte. Mais Jérusalem enfin atteinte déçoit les deux amis : « un charnier entouré de murailles ». « Tout y pourrit, les chiens morts dans les rues, les religions dans les églises. » La Terre sainte ne l'est guère :

Le Saint-Sépulcre est l'agglomération de toutes les malédictions possibles. Dans un si petit espace il y a une église arménienne, une grecque, une latine, une copte. Tout cela s'injuriant, se maudissant du fond de l'âme, et empiétant sur le voisin à propos de chandeliers, de tapis et de tableaux, quels tableaux ! C'est le pacha turc qui a les clefs du Saint-Sépulcre. Quand on veut le visiter, il faut aller chercher les clefs chez lui. Je trouve ça très fort. Du reste c'est par humanité. Si le Saint-Sépulcre était livré aux chrétiens, ils s'y massacreraient infailliblement.

Ce qu'il nous décrit, c'est une capitale de province ottomane où les chrétiens sont en train de reprendre pied. La lutte est âpre pour la maîtrise des lieux saints, voire pour en inventer de nouveaux. Cela ne lui échappe pas. Maxime Du Camp corrobore dans son propre récit : « Le musulman est là, fort heureusement. » Gustave note dans son carnet : « Une chose a dominé tout pour moi, c'est l'aspect du portrait en pied de Louis-Philippe qui décore le Saint-Sépulcre — ô grotesque, tu es donc comme le soleil ! dominant le monde de ta splendeur — ta lumière étincelle jusque dans le tombeau de Jésus-Christ⁽¹⁵⁴⁾. » Le génie du christianisme est ailleurs. Et Flaubert, bien peu chrétien comme on sait, revient à son hôtel écoeuré, car ces lieux saints « c'est putain en diable : l'hypocrisie, la cupidité, la falsification et

l'impudence, oui, mais de sainteté, va te faire foutre ». Dans le jardin des Oliviers, il a vu trois capucins deviser aimablement avec deux demoiselles « dont les tétons blancs brillaient au soleil ». Dérision ! Pour se consoler, il relit dans l'Évangile de saint Matthieu le sermon sur la montagne. Il faut sortir de là, respirer à pleins poumons l'air du pays, car, « rude et grandiose », il va « de niveau avec la Bible ».

Le consul de France à Jérusalem était Paul-Émile Botta, un des fondateurs de l'assyriologie, qui avait été l'élève du docteur Flaubert à l'École de médecine de Rouen. « Hospitalier comme un chef de grande tente, écrit Du Camp, érudit, archéologue perspicace, connaissant toutes les langues de l'Orient, maigre comme un ascète, inquiet, nerveux, fou de musique, mangeur d'opium et charmant. » À sa douceur il alliait des convictions ultracatholiques qui pouvaient le conduire à s'énervier face à ses contradicteurs. C'est alors qu'il prenait son violoncelle, « jouait une mélodie de Schubert et se trouvait apaisé comme Saül par la harpe de David ».

Au bout d'une quinzaine de jours dans la ville sainte, à partir de laquelle on a fait l'excursion de Bethléem (« C'est beau — c'est vrai — ça chante une joie mystique ») et on est allé jusqu'à la mer Morte, on repart avec toute la troupe, « presque toujours cul sur selle, bottés, éperonnés, armés jusqu'aux dents ». Retour à Beyrouth par Damas et Tripoli. On s'arrête aux fontaines, on couche sous les arbres à la belle étoile, tandis que les mulets font tinter leurs clochettes et que les cavaliers se grattent à cause des puces. On gagne Damas, via Nazareth et le lac Tibériade. On a renoncé à porter des chaussettes dans les bottes, à cause de la chaleur. À Baalbek, Joseph, le bon drogman, est saisi par la fièvre et les vomissements, juste avant de franchir la montagne du Liban. Il faut se séparer : Flaubert et Sassetti traverseront le Liban avec la caravane, tandis que Maxime ramènera Joseph à Beyrouth, pour le confier au docteur Suquet, membre de la colonie française, et où il lui trouvera un remplaçant. Les retrouvailles avec Flaubert ont lieu à Ehden, à la maison des lazaristes. Cette fois, c'est Sassetti qui tombe malade. Le sulfate de quinine est alors la panacée : il a remis Joseph à peu près d'aplomb, il redresse Sassetti sur ses jambes au bout d'une dizaine de jours, au cours desquels Flaubert a craint de le voir mourir. Pendant cette équipée, malgré la maladie de son serviteur, Flaubert est heureux d'aller « au galop à cheval en plein soleil », avec « des allures majestueuses de pacha ».

En revenant à Beyrouth, Maxime Du Camp s'affaire pour la suite du voyage prévu pour la Perse, via Antioche et Bagdad. Il recrute un nouveau drogman, un Grec polyglotte, récupère une caisse de linge et de vêtements qu'on lui a envoyée de Paris, lorsque le consul général de France lui tend le soir même de son arrivée une lettre de M^{me} Flaubert, « six pages qui peuvent se résumer ainsi : “Au lieu de vous éloigner, rapprochez-vous. Je meurs d'inquiétude à l'idée que Gustave va aller au-delà de l'Euphrate et que je resterai des mois à attendre de ses nouvelles. La Perse m'effraye ; qu'est-ce que cela peut vous faire d'être en Perse ou en Italie⁽¹⁵⁵⁾ ?” ». Après réflexion, Maxime se rend aux raisons de M^{me} Flaubert et s'en livre à Gustave, visiblement soulagé, tout en ajoutant : « J'aurais été avec toi en Perse si tu l'avais voulu. »

De Beyrouth, les deux compagnons s'embarquent pour l'île de Rhodes le 1^{er} octobre 1850 sur un bateau autrichien, le *Stamboul*, empli de Turcs allant de Syrie en Turquie : « Tout le côté bâbord du pont était occupé par le harem, femmes blanches et noires, enfants, chats, vaisselle, tout cela était vautre pêle-mêle sur des matelas, dégueulait, pleurait, criait et chantait. » Après une escale à Chypre de quelques heures, ils accostent à Rhodes le 4 octobre. Le temps a changé, le froid commence. La quarantaine les oblige à rester quelques jours dans un lazaret. Ils visitent ensuite l'île, d'abord la ville, l'église Saint-Jean transformée en mosquée, le palais des Grands Maîtres, la tour Saint-Nicolas, les remparts chargés de canons, dont beaucoup sont aux fleurs de lys de France. Puis, pendant cinq jours, à dos de mulet, ils parcourent l'île de village en village, entre les arbousiers, les myrtes, les rhododendrons, les bruyères géantes, les figuiers, les pins, les oliviers ; visitent des églises grecques, des ruines, des forteresses.

De Rhodes, ils partent en caïque pour Marmariça (Marmorisse), en Anatolie, et de là, en caravane au long d'une quinzaine de jours, ils se dirigent vers Smyrne, en passant par Éphèse : « Ah ! c'est beau ! orientalement et antiquement splendide ! ça rappelle les luxes perdus, les manteaux de pourpre brodés d'or. Érostrate ! comme il a dû jouir ! La Diane d'Éphèse⁽¹⁵⁶⁾ ! » Ils arrivent à Smyrne le 26 octobre. La pluie tombe, torrentielle, ils ont froid, ils restent enfermés dans leurs chambres. Mais toujours des relations, des visites, grâce à ces messieurs du consulat. Cependant l'Anatolie ne leur plaît guère, le paysage est « lourd » et les montagnes « ont l'air bête », note

Maxime. Il tombe malade d'une fièvre intermittente qui dure treize jours. Flaubert soigne son ami avec dévouement, court dans un cabinet de lecture chercher un livre à lui lire à haute voix, et toujours le sulfate de quinine !

À Smyrne, ils embarquent pour Constantinople où ils arrivent le 13 novembre 1850. Cette fois, adieu la maussaderie : Constantinople leur paraît admirable ; le site est grandiose : « le tout bâti en amphithéâtre sur des montagnes, comme l'explique Flaubert à sa mère, et plein de ruines, de bazars, de marchés, de mosquées, avec des montagnes couvertes de neige à l'horizon, et trois mers qui baignent la ville ». Elle est énorme, grouillante, cosmopolite, pittoresque. On visite les mosquées, Sainte-Sophie, le sérail, on glisse en caïque sur le Bosphore, on s'attarde dans les bazars où l'on marchande selon la règle, on admire le port survolé par des myriades d'oiseaux, les derviches tourneurs, et l'on va applaudir au théâtre le ballet du *Triomphe de l'amour* : « Drôle de ville que celle-ci, où l'on sort des tourneurs pour aller à l'Opéra ! les deux mondes sont encore à peu près mêlés, mais le nouveau l'emporte ; même dans Stamboul, le costume européen domine, pour les hommes seulement, il est vrai⁽¹⁵⁷⁾. » Flaubert assiste aux danses des bardaches, mais point de pédérastie : « Ces messieurs, écrit-il à Bouilhet, ont des amants de cour, je ne sais quoi. On les réserve pour les pachas. Bref il nous a été impossible d'en tâter. Ce que je ne regrette nullement, car leur danse m'a profondément dégoûté d'eux. » En revanche, on visite les dames grecques et arméniennes « chez Antonia ». Gustave est heureux, il reçoit les lettres de sa mère, dont il était sevré depuis longtemps. Il entre en grande discussion épistolaire avec elle, pour qu'elle vienne le rejoindre en Italie : viendra-t-elle seule ? ou avec la petite Lilinne (sa nièce Caroline), avec l'oncle Parain pourquoi pas ? Flaubert, qui se vante d'être devenu bon cavalier, parcourt les rues de la ville et la campagne à cheval, fait le tour des murailles. C'est un enchantement. En remontant la Corne d'or en caïque, il est emporté par son rêve oriental : « C'est bien en ces lieux que l'on vivrait avec l'odalisque ravie : cette foule de femmes voilées, muettes, avec leurs grands yeux qui vous regardent, tout ce monde inconnu, qui vous est si étranger ; enfants et jeunes gens à cheval, courant au galop — vous donnent une tristesse rêveuse, empoignante. Nous revenons à Constantinople sans ouvrir la bouche. Le brouillard descend sur les mâtes, sur les minarets,

sur la mer⁽¹⁵⁸⁾. »

Le 18 décembre, après avoir passé cinq semaines à Constantinople, ils reprennent la mer, en direction du Pirée, où — toujours la quarantaine ! — ils doivent rester cinq jours au lazaret. Flaubert se sent triste : « Adieu, mosquées ! adieu, femmes voilées ! adieu, bons Turcs dans les cafés !... » Ils s'installent à Athènes, hôtel d'Angleterre. Appliqué à lire le grec depuis des années, il tombe d'admiration devant l'Acropole : « La vue du Parthénon est une des choses qui m'ont le plus profondément pénétré de ma vie. » On visite Éleusis, Marathon, Salamine, Delphes l'inoubliable. C'est la mauvaise saison, il pleut souvent, on passe les rivières à cheval. La neige succède à la pluie, on est trempé, on se perd, on trouve laborieusement un refuge, un hôtel de village où l'hôtesse leur sert une omelette. Flaubert est morose, il perd décidément ses cheveux, il se sent vieillir (il n'a pas trente ans), et son jugement sur le pays s'en ressent : « La Grèce est plus sauvage que le désert ; la misère, la saleté et l'abandon la recouvrent en entier. »

De retour, les deux amis vont dîner à l'école d'Athènes. Le lendemain, ils rendent visite à Canaris, héros de l'indépendance grecque auquel Hugo avait dédié une de ses *Orientales*. Ce petit homme à la figure carrée ne leur fait guère impression. Les héros sont fatigués, c'est désormais un sénateur, un « vrai bourgeois » ! En somme, une « visite triste ». La suite de la virée grecque se déroule dans le Péloponnèse : Mégare, Corinthe, Mycènes, Argos... À Sparte, ils font fureur et sont suivis dans leur déplacement par toute une population, jusque dans le café où ils s'assoient, cernés par le cercle des curieux.

Le 24 janvier 1851, les deux amis quittent Athènes ; ils débarquent deux jours plus tard à Brindisi. De là, ils partent pour Naples, où Flaubert achète des rasoirs pour se débarrasser de sa barbe : « Ma pauvre barbe ! que j'ai baignée dans le Nil, dans laquelle a soufflé le désert, et qu'avait parfumée si longtemps la fumée du tombac. J'ai découvert dessous une figure *énormément* engraisée, je suis ignoble, j'ai deux mentons et des bajoues. » À Naples, ils visitent longuement le musée des Antiques, poussent jusqu'à Herculaneum et Paestum. Leur faim de découvertes ne faiblit pas. Maxime a bradé son appareil photographique, mais lui comme Flaubert ne cesse de prendre des notes détaillées sur tout ce qu'ils rencontrent. À la fin du mois de

mars, ils gagnent Rome où ils vont se séparer. La ville commence par décevoir Flaubert : « Je cherchais la Rome de Néron, écrit-il à Bouilhet, et je n'ai trouvé que celle de Sixte-Quint [...]. La robe du jésuite a tout recouvert d'une teinte morne et séminariste. » Oui, mais la Rome du XVI^e siècle, la chapelle Sixtine de Michel-Ange, les tableaux, les statues : « Rome est le plus splendide musée qu'il y ait au monde. »

Le grand voyage s'achève, Maxime rentre à Paris, Gustave accueille sa mère qui arrive à Rome seule avec sa femme de chambre. Ensemble, ils iront visiter Florence, Venise, et rentreront à Paris au mois de juin.

Et maintenant ?

Au cours de ce grand voyage, Flaubert n'a pratiquement rien écrit, sinon une profusion de notes et un texte assez bref, « La Cange », qu'il inclura dans son *Voyage en Égypte*. Cependant il a beaucoup médité sur lui, sur son art, sur son avenir. À sa mère, qui s'en inquiète, il fait part de son indifférence pour la renommée : « À l'heure qu'il est, lui disait-il du Caire, je ne vois nullement (au point de vue littéraire même) la nécessité de faire parler de moi. » Devrait-il viser une place, comme elle le lui suggère ? Non, « quand on fait une chose, il la faut faire en entier et la faire bien ». Bonheur de rentier : il n'a pas à chercher une *situation*. De même, il ne se mariera pas. Il ne veut pas être « mêlé à la vie », car alors on la voit mal, on en souffre ou on en jouit trop. « L'artiste, selon moi, est une monstruosité, — quelque chose de hors nature⁽¹⁵⁹⁾. » C'est donc décidé : à son retour, il vivra comme il a vécu depuis la fin de ses études de droit, loin de tout : « Je me fous du monde, de l'avenir, du qu'en-dira-t-on, d'un établissement quelconque, et même de la renommée littéraire, qui m'a jadis fait passer tant de nuits blanches à la rêver. »

Il a été désarçonné, on le sait, par l'échec de *La Tentation de saint Antoine*, ajoutant foi à l'avis de Maxime Du Camp et de Louis Bouilhet. Mais il n'a nullement renoncé à écrire, à atteindre quelque chose qui ressemble pour lui à la perfection. Sa doctrine, c'est celle qu'il soutient depuis ses dix-huit ans : celle de l'Art pour l'Art⁽¹⁶⁰⁾. La tendance contemporaine porte la littérature à l'utilitaire, les doctrines socialistes

faisoignent, on voudrait que l'écrivain traduise l'espoir de l'humanité dans l'avenir. Mais l'avenir ne l'intéresse pas : « Que nous importe la mine qu'aura demain ? » Son siège est fait : « La bêtise consiste à vouloir conclure. Nous sommes un fil et nous voulons savoir la trame. »

Il explique encore à sa mère que ce voyage a développé chez lui le « mépris » de l'humanité. Il n'en manquait pourtant pas ! Partout, il a rencontré la faiblesse humaine, la bêtise humaine, « et de tout cela : paysages et canailleries, résulte en vous une pitié tranquille et indifférente, sérénité rêveuse qui promène son regard sans l'attacher sur rien, parce que tout vous est égal et qu'on se sent aimer autant les bêtes que les hommes, et les galets de la mer que les maisons des villes ». L'impersonnalité flaubertienne plonge ses racines dans cette vision du monde, que l'art seul peut sauver de l'insigne médiocrité. Ne pas conclure, ne pas juger, observer les choses et les traduire dans un style tout occupé du beau. Du Caire à Athènes, en passant par Constantinople, il a éprouvé cette façon de se maintenir à l'extérieur des phénomènes sans jamais juger pour mieux les *rendre* : la distanciation doit être la règle.

En bonne logique, il se moque de la politique, n'adhérant, on l'a vu, ni au conservatisme entêté des bourgeois ni aux utopies des programmeurs de l'avenir. Maxime Du Camp, qui partage alors les idées de Flaubert, narre dans ses *Souvenirs littéraires* comment lui et Gustave ont accueilli les nouvelles que leur donne de Paris leur ami Louis de Cormenin. Celui-ci, fils d'un député de 1848, président de la commission de Constitution, leur apprend que par la loi du 31 mai 1850 l'Assemblée, très conservatrice, a restreint le suffrage universel, notamment sous l'influence de Thiers, qui a employé l'expression de « vile multitude ». « Ces gens-là, écrit Cormenin, croient tuer la république à leur profit : ce sont des niais qui obéissent à leur passion du moment : la loi du 31 mai chassera ceux qui l'ont imaginée et couronnera le président [Louis-Napoléon Bonaparte] ; quand tu reviendras, il y aura peut-être des aigles à la hampe de nos drapeaux. » Ce n'était pas mal vu de la part de Cormenin, il ne se trompait que de date. Mais Du Camp a ce commentaire qu'il partage avec Flaubert : « Je lisais cela sans y donner grande attention, car toute politique m'était indifférente⁽¹⁶¹⁾. »

De son voyage, Flaubert n'a nullement rapporté un modèle de

civilisation. À ses yeux l'Orient était « encore plus malade que l'Occident », et il prédisait la colonisation de l'Égypte par l'Angleterre. Mais il a accumulé une provision d'images, de paysages, de couleurs, de scènes de vie, qui a enrichi son imaginaire et dans laquelle il saura puiser : le rêve de l'Orient ne cessera de le hanter jusqu'à la fin de ses jours. Maxime Du Camp, lui, publiera un récit de voyage illustré par de remarquables photographies⁽¹⁶²⁾. En octobre 1852, l'Académie des arts et métiers, industries et belles lettres lui délivrera un diplôme et une médaille d'or pour son « ouvrage archéologique ». *Le Nil* aura cinq éditions au XIX^e siècle, après sa publication par *La Revue de Paris*. Flaubert, lui, attendra encore quelques années pour sortir de l'ombre.

LOUISE (SUITE ET FIN)

Rentré en France en juin 1851, Flaubert, qui au loin s'était soustrait aux nouvelles politiques, retombe dans un pays en plein bouillonnement. Le président de la République, Louis-Napoléon Bonaparte, élu en 1848 pour quatre ans, souhaite un renouvellement de son mandat, mais il n'est pas rééligible. Appuyé par une campagne de pétitions, il brigue la révision légale de la Constitution. Le 19 juillet, l'Assemblée se prononce, mais les trois quarts des voix exigées ne sont pas atteints. Qu'allait-il se passer ? Le 2 décembre suivant, anniversaire de la victoire d'Austerlitz, le prince-président, de connivence avec le ministre de la Guerre Saint-Arnaud, franchit le « Rubicon » — c'était le nom de l'opération — et s'empare de tous les pouvoirs. Un peu partout les républicains tentent de se soulever, à Paris et davantage à Lyon, à Marseille, dans le Sud-Est. La répression est implacable, les proscriptions frappent la représentation parlementaire, dont Victor Hugo et Edgar Quinet, qui s'exilent. Le coup d'État a réussi. La France est tombée sous la dictature bonapartiste. Un an plus tard, le 2 décembre 1852, l'Empire est rétabli au bénéfice de Napoléon III — une restauration entérinée par un plébiscite. Le nouveau pouvoir entend bien montrer qu'il tire sa légitimité du suffrage universel.

De Paris, où il se trouvait au moment du coup d'État, Flaubert confie, le 8 décembre, à sa correspondante anglaise Henriette Collier qu'« il faudrait être de bronze pour garder sa sérénité », mais sans plus. À son oncle Parain, il dira un mois plus tard sa satisfaction de témoin : « La Providence, qui me sait amateur de pittoresque, a toujours soin de m'envoyer aux premières représentations quand elles

en valent la peine. Cette fois-ci je n'ai pas été volé ; c'était coquet⁽¹⁶³⁾. » En juin 1852, s'avouant « étranger au milieu de [s]es compatriotes », il en vient à exprimer sa sympathie pour le prince-président « qui ravale sous la semelle de ses bottes cette noble France. J'irais même lui baiser le derrière, pour l'en remercier personnellement, s'il n'y avait une telle foule que la place *est prise*⁽¹⁶⁴⁾ ». Mais lorsque, au mois de juin 1852, il assiste à une première communion en Normandie, il s'indigne : « Le curé dans le sermon a trouvé le moyen de faire l'éloge de Napoléon. Cela vous donne un échantillon de la bassesse générale qui règne en France⁽¹⁶⁵⁾. »

Où qu'il tourne ses yeux, il ne voit que « misère », saleté, bêtise. Pour traduire cet état d'esprit qui, chez lui, ne varie guère, il se réfère à un saint et martyr, Polycarpe, évêque de Smyrne au II^e siècle, appelé à devenir un de ses patrons : « Saint Polycarpe, écrit-il en août 1853, avait coutume de répéter, en se bouchant les oreilles et s'enfuyant du lieu où il était : "Dans quel siècle, mon Dieu ! m'avez-vous fait naître !" Je deviens comme saint Polycarpe. » Dans son séminaire au Collège de France, Roland Barthes désignera sous le nom de « polycarpisme » cette attitude farouchement antimoderne. Avec le goût qu'il a de l'hyperbole, Flaubert expose sa profession de foi polycarpienne au début du second Empire : « 89 a démoli la royauté et la noblesse, 48 la bourgeoisie et 51 *le peuple*. Il n'y a plus *rien*, qu'une tourbe canaille et imbécile. — Nous sommes tous enfoncés au même niveau dans une médiocrité commune. L'égalité sociale a passé dans l'Esprit. On fait des livres pour tout le monde, de l'art pour tout le monde, de la science pour tout le monde, comme on construit des chemins de fer et des chauffoirs publics. L'humanité a la rage de l'abaissement moral. — Et je lui en veux, de ce que je fais partie d'elle⁽¹⁶⁶⁾. »

Le polycarpisme, en effet, a pour corollaire l'attitude aristocratique : je ne fais pas partie du troupeau, je ne veux pas être de la bergerie : « Eh bien, oui, je deviens aristocrate, aristocrate enragé [...]. Je déteste fort mes semblables et ne me sens pas leur semblable. » La société démocratique, annoncée par Tocqueville, fait frémir le dinosaure. Un seul refuge : l'Art. « Qu'est-ce que ça fout à la masse, l'Art, la poésie, le style ? Elle n'a pas besoin de tout ça⁽¹⁶⁷⁾. » Son dégoût du moderne est inspiré par l'évolution économique,

l'industrie, le machinisme : « Le travail se subdivisant, il se fait donc, à côté des machines, quantité d'hommes-machines. » L'industrialisme développe la laideur à une échelle démesurée. Le seul moyen de survivre, c'est de « regarder le genre humain comme une vaste association de crétins et de canailles ». Cette haine du troupeau, de la règle et du niveau lui inspire le besoin de solitude, le refus d'appartenir à aucune association, académie, corporation : « Bédouin, tant qu'il vous plaira ; citoyen, jamais⁽¹⁶⁸⁾. » Cet individualisme « de distinction » explique son ralliement, ralliement passif mais ralliement quand même, à Napoléon III : « Je remercie Badinguet. Béni soit-il ! Il m'a ramené au mépris de la masse, et à la haine du populaire⁽¹⁶⁹⁾. »

Au cours des années qui suivent le retour du voyage en Orient, Flaubert, loin de la foule, s'attelle au roman dont la beauté formelle devra transfigurer la médiocrité du sujet, *Madame Bovary*. Ce désir têtue de fuir le monde va l'éloigner de Maxime Du Camp. De manière imprévue, il connaît un renouveau de flamme pour Louise Colet qui, elle, n'a jamais cessé de l'aimer.

Maxime et Louis

Maxime Du Camp est ambitieux, il n'a jamais étouffé sa hâte de réussir ; il ne comprend pas son ami Gustave qui noircit des pages dans son refuge normand, insensible à la gloire littéraire, réfractaire aux journaux et revues qui vous font connaître. Justement, Maxime s'est lancé, de concert avec Théophile Gautier, Arsène Houssaye et Louis de Cormenin, dans la direction de la *Revue de Paris* qui, dans son premier numéro, le 1^{er} octobre 1851, publie son conte *Tagahor*. Il propose à Gustave d'y faire paraître des fragments de son *Saint Antoine*, mais l'ours de Croisset n'en éprouve « ni le besoin ni l'envie ». Du Camp qui presse Flaubert de s'installer à Paris, de participer à la vie littéraire, de fréquenter ceux qui l'animent, bref de suivre son exemple, s'irrite de la résistance de son ami, solitaire enlisé dans sa province de ruminants. Il lui fait la leçon d'un air supérieur, au point que Gustave finit par être lassé de sa « rengaine ». Du Camp éprouve le besoin de s'expliquer : « Il te semble que ma conduite manque de dignité, il te semble que j'aurais dû jeter ma prose, et attendre tranquillement, les bras croisés, que les admirateurs me vinsent.

Non ! puisque j'ai commencé, puisque je veux arriver, je ne faillirai pas à mon but, je suis parti, bon voyage ! » *Arriver* : voilà un mot qui n'appartient pas au vocabulaire de Flaubert : « Je suis tout bonnement un bourgeois qui vit retiré à la campagne, m'occupant de littérature et sans rien demander aux autres, ni considération, ni honneur, ni estime même. »

Flaubert pourrait se montrer plus indulgent : ne se réjouit-il pas que son ancien compagnon de route ait publié dans le numéro du 1^{er} novembre 1851 des poèmes de son ami Bouilhet, et particulièrement celui qu'il a consacré À *Pradier*, le bon Phidias, qui vient de mourir ? Mais Flaubert est intraitable. Il juge de plus en plus sévèrement les ouvrages de Maxime, notamment son *Livre posthume*, autobiographique, « pitoyable », « odieux de personnalité et de prétentions de toute nature⁽¹⁷⁰⁾ ». Du Camp devient officier de la Légion d'honneur en janvier 1853. « Quelle immense ironie que tout cela ! et comme les honneurs foisonnent quand l'honneur manque ! »

Maxime ne fait plus partie de la vie de Gustave ; il l'avait pourtant bien aimé ; ils avaient fait ensemble les quatre cents coups et combien de kilomètres ! Ce n'est plus un brave, c'est un mondain, reçu par le ministre Persigny, infatué de sa personne, faisant sauter sa croix d'officier sur sa poitrine, comique ! Et quand Du Camp publie le début de son *Nil* dans la *Revue de Paris*, Gustave est d'avis qu'il s'agit d'un livre bâclé, de style « archiplat », amplement extrait de *L'Égypte ancienne* de Champollion-Figeac. Rien n'a plus grâce à ses yeux. Le 23 décembre 1853, il confie à Louise Colet : « Je l'aime encore au fond, mais il m'a tellement irrité, repoussé, nié, et fait de si odieuses crasses que c'est pour moi "comme s'il était déjà mort". »

Le jugement que portait Flaubert sur Du Camp était partagé par Louis Bouilhet, devenu son ami le plus cher. De Rouen, où il continue de donner des leçons dans sa boîte à bac et où il vit auprès de Léonie, une fille de fermiers normands, et de Philippe, le petit garçon de celle-ci, il passe à Croisset tous ses dimanches à partager les lectures et les conversations avec son ami Gustave. Louis lui lit ses poèmes, notamment *Melaenis*, publié par la *Revue de Paris*. « Melaenis, en résumé, écrit Gustave à Louise Colet, est le dernier écho de beaucoup de cris que nous avons poussés dans la solitude ; c'est l'assouvisance d'un tas d'appétits qui nous ravageaient le cœur. » Flaubert lui fait la lecture des pages de la *Bovary* qu'il a écrites dans la semaine. Ils se

conseillent et se corrigent sans complaisance ; ils s'exaltent à des lectures communes, s'encouragent, se réconfortent. La vie à Croisset est bien morne pour Flaubert sans ces dimanches d'amitié et de travail commun. C'est un crève-cœur pour lui lorsque, en octobre 1853, Louis Bouilhet part s'installer à Paris : « Les vieux dimanches sont rompus. Je vais être seul, maintenant, seul, seul. » Une des raisons pour Flaubert de venir plus souvent à Paris.

L'amour recommencé

La grande affaire sentimentale de Flaubert au cours de ces années, depuis la fin du voyage en Orient jusqu'au printemps 1854, fut le retour de sa flamme amoureuse pour Louise Colet. Celle-ci en eut l'initiative. Contrairement à Gustave, qui avait classé l'affaire, Louise, malgré les amants de passage, ou à cause de ces amants qui lui permettaient la comparaison, n'avait jamais cessé d'aimer le géant de Croisset. Il nous est resté un brouillon de lettre destinée à Flaubert du mois de juin 1851, au moment où celui-ci est de retour à Paris. Elle s'émeut d'être sans nouvelles de lui, sans visite, lui réclame ses anciennes lettres, veut lui rendre les siennes, cherche manifestement à le revoir. Nous ne savons pas si cette épître a été finalement envoyée, mais Louise fit mieux : avec cette résolution qui est de son tempérament, elle s'avisa de partir pour Croisset, que Flaubert lui a toujours interdit.

Le jeudi 26 juin, comme elle le relate dans ses *Mémentos*, elle prend le train pour Rouen. Elle venait de relire les lettres de son ancien amant : « Émotion déchirante, larmes, regrets, il m'aimait. S'aimer ainsi et ne pas se voir ! Brûler de désirs et ne jamais les satisfaire, cela se peut-il ? Moi je souffrais trop, j'étais irritée, exagérée, peu intelligente sur les moyens de le charmer. » Elle ne se résigne pas ; armée d'audace, elle va jouer son va-tout. Arrivée à Rouen, elle descend à l'hôtel d'Angleterre, d'où elle rédige un billet pour Gustave : « Une nécessité impérieuse m'oblige à vous voir. » Elle gagne les quais où elle recrute un batelier qui l'emmène à Croisset, devant la demeure des Flaubert séparée de la Seine juste par une grille et le chemin de halage. La grande porte est ouverte, elle la franchit, atteint la maison et remet son billet à une servante qui lui donne sans

tarder la réponse du destinataire : « M. Flaubert ne peut recevoir Madame, il lui écrira. » Monsieur est à table avec des invités, que Madame laisse son adresse, il se rendra auprès d'elle ce soir à 8 heures. Louise s'apprête à regagner la barque qui l'a amenée lorsque survient Gustave : « Que me voulez-vous, Madame ? — J'ai à vous parler. — Ici, c'est vraiment impossible. Je vous rejoindrai à Rouen à 8 heures par le bateau à vapeur. » De fait, ils se retrouvent à Rouen : « Sa personne m'a paru bien étrange sous son accoutrement chinois, écrira Louise : ample pantalon, blouse en étoffe de l'Inde, cravate de soie jaune rayée de fils d'or et d'argent, moustache longue et pendante. Ses cheveux sont devenus rares et son front est légèrement plissé, quoiqu'il n'ait que trente ans. » À l'hôtel d'Angleterre, les langues se délient. Louise confie qu'elle est prête à vivre « dans quelque village ou ici », où Gustave viendrait la voir quand il le souhaiterait. Sèche réponse : « Je serais un misérable de vous tromper. Mais je ne puis rien pour votre bonheur. » Elle pleure, s'anime, reconnaît qu'elle a eu des torts, « torts d'une nature surexcitée par ses lettres de chaque jour, lettres de passion qui excitaient mes sens et mon imagination sans jamais les satisfaire. Il m'écoutait avec bonté, avançait la bougie pour me mieux voir et parfois prenait mes bras dans ses mains. Je m'efforçais de sourire pour ne pas lui paraître trop défaite ». Au moment où Flaubert prend congé d'elle, Louise lui remet le manuscrit de son drame, *Madeleine*, qu'elle vient d'achever ; il promet de le lire et de venir à Paris le lui rendre. « Je l'ai embrassé, il m'a rendu ma caresse et notre dernier mot a été : au revoir. »

Louise a réussi à dégivrer Gustave, mais il lui faudra patienter encore pour le ramener à elle. Partie en voyage en Angleterre, elle reçoit une lettre de lui qu'elle lit « avec un serrement de cœur ». Quand ils se revoient à Paris en septembre, la réconciliation paraît décidée ; Louise apprécie sa « douceur », sa « bonté », mais éprouve tout de même la « tristesse amère de le posséder si peu et d'influer si peu sur sa nature⁽¹⁷¹⁾ ».

Elle a quelque raison de douter quand elle lit dans une lettre de Flaubert du 23 octobre 1851 : « Oui, je voudrais que vous ne m'aimiez pas et que vous ne m'eussiez jamais connu et, en cela, je crois exprimer un regret touchant votre bonheur. » De nouveau, comme jadis, il revient à son antienne : je vous aime comme je peux, j'apprécie votre compagnie, je vous désire, mais ne m'en demandez

pas plus, j'ai mon roman à écrire ! « J'éprouve pour toi un mélange d'amitié, d'attrait, d'estime, d'attendrissement de cœur et d'entendement de sens qui fait un tout complexe, dont je ne sais pas le nom mais qui me paraît solide⁽¹⁷²⁾. » Pourtant, dans les mois suivants, les lettres de Flaubert s'attendrissent. Il lui dit et répète qu'il l'aime, que ses voyages à Paris n'ont pour but que de la voir : ce sont « des oasis où je vais boire, et secouer sur tes genoux la poussière de mon travail ». Il promet que, dans dix-huit mois ou un an, il prendra un logement à Paris, pour venir plus souvent.

Flaubert lui adresse ses écrits, sa première *Éducation sentimentale* et *Saint Antoine*. Louise ne tarit pas d'éloges : « C'est un génie », écrit-elle dans ses *Mémentos*, dans lesquels on lit à la date du 14 mars 1852 : « Il m'aime, je crois qu'il ne pourra plus se passer de moi comme je ne peux plus me passer de lui. » Les « heures d'ivresse » vécues à Paris ou dans leur petit hôtel de Mantes ont ranimé leurs désirs réciproques. Le mois suivant, le retard des Anglais inquiète de nouveau Flaubert : « L'hypothèse de transmettre la vie à quelqu'un me fait rugir, au fond du cœur, avec des colères infernales. » Nouvelle inquiétude au mois de décembre de la même année, nouvelle angoisse à l'idée de devenir père ; il ne veut transmettre à personne « l'embêtement et les ignominies de l'existence ». Mais le voilà rassuré par le retour des « habits rouges ».

Nul doute que l'attrait physique exercé par Louise sur Gustave n'ait été le moteur principal de leur nouvelle union, toutefois il rencontre aussi chez elle des qualités d'esprit, une oreille attentive à ses dissertations, un écrivain de surcroît. Au cours des années 1852 et 1854, il lui écrit ses plus belles lettres : « Ton amour, à la fin, me pénètre comme une pluie tiède, et je m'en sens imbibé jusqu'au fond de tout mon cœur. N'as-tu pas tout ce qu'il faut pour que je t'aime, corps, esprit, tendresse ? Tu es simple d'âme et forte de tête, très peu "pohétique" et extrêmement poète. Il n'y a rien en toi que de bon, et tu es tout entière comme ta poitrine, blanche et douce au toucher⁽¹⁷³⁾. » Et ces mots de juillet 1853 : « Sais-tu que tu m'as écrit jeudi une lettre brûlante et qui m'a porté sur les sens ? Ô cher volcan, que je t'aime et comme je pense à toi... » Louise envoie à Croisset ses vers, que Gustave s'évertue à corriger, en compagnie de Bouilhet. Et celui-ci de s'enchanter de former tous les trois « un faisceau que nul ne brisera ». Louise est touchée par cette application extraordinaire de

son amant à fortifier ses poèmes, lui faire sauter les mauvais vers, lui proposer de changer un mot, le tout sans ménagement, avec une sévérité que, intelligente, elle sait apprécier. Car il lui faut refouler son amour-propre sous les jugements du « génie ». Ainsi, il la réprimande sur sa comédie *L'Institutrice*, écrit dans un style « vulgaire », fourmillant de négligences, d'une « lecture pénible », avec un « interminable monologue ». Lui répond-elle que son amie M^{me} Roger la juge favorablement ? « Si M^{me} Roger trouve bonne ta comédie, réplique-t-il, tant pis pour elle (M^{me} Roger). Ou elle manque de goût, ou elle te trompe par politesse, à moins que je ne sois aveugle complètement. » Il faut encaisser, mais alors quelle joie quand le maître — qui n'a encore rien publié, rappelons-le, mais Louise ne doute pas de lui — la couvre de roses à la lecture d'un poème, comme la longue pièce intitulée *La Paysanne*.

Elle n'est pas ingrate, elle entreprend de « lancer » Bouilhet que lui a présenté Gustave à Paris en janvier 1852. Le 11 mars, la Muse qui, malgré ses difficultés d'argent, continue à tenir salon rue de Sèvres le jeudi, réunit ses invités en l'honneur de Louis et de son poème romain *Melaenis*, dont M^{me} Edma Roger des Genettes (future maîtresse passagère de l'auteur) lit le quatrième chant devant une nombreuse assistance très chaleureuse. « Tu as fait, écrit Flaubert à Louise, le 20 mars, vis-à-vis de Bouilhet quelque chose qui m'a été au cœur. C'était bien bon (et bien habile ?). Ç'aura été son premier succès, à ce pauvre Bouilhet. Il se rappellera cette petite soirée toute sa vie. Ma muse intérieure t'en bénit et envoie à ton âme son plus tendre baiser⁽¹⁷⁴⁾. »

La reprise des relations tendres avec Louise Colet fut l'occasion pour Flaubert de se rapprocher de Victor Hugo, qu'ils admiraient tous les deux. Louise lui avait adressé des vers et avait entrepris une relation épistolaire avec le grand exilé, auquel elle servit de boîte à lettres, avec la complicité de Gustave. Afin d'éviter que les lettres d'Hugo ne soient saisies à la frontière par la censure, Louise et son ami mirent au point le système postal suivant : Hugo envoyait ses missives, sous double enveloppe, de son refuge de Jersey à Londres, à l'adresse de Mrs. Farmer, l'ancienne institutrice de Caroline Flaubert (miss Jane). Celle-ci envoyait le courrier d'Hugo à Flaubert, lequel renvoyait les lettres qui ne lui étaient pas proprement destinées à Louise Colet chargée de les distribuer à leurs destinataires. Les envois de la Muse

suivaient le même chemin à rebours par l'intermédiaire de Flaubert. Hugo sut gré de l'obligeance de celui-ci et une correspondance suivit entre les deux hommes. Nous avons la connaissance de quatorze lettres d'Hugo et de deux lettres de Flaubert à celui qu'il appelait « le Grand Crocodile ». L'homme de Croisset lui rappela qu'ils avaient fait connaissance chez Pradier dans l'hiver 1844 et lui avoua son « admiration » pour son « génie ». Dans l'autre lettre que nous connaissons, datée du 15 juillet 1853, et dans laquelle il le remerciait d'une photo prise par son fils que Victor Hugo lui avait envoyée, Flaubert se laisse aller à l'enthousiasme sur un terrain qu'il désertait pourtant systématiquement, celui de la politique :

Les infamies particulières découlent de la turpitude politique et l'on ne peut faire un pas sans marcher sur quelque chose de sale. [...] Cependant, puisque vous me tendez la main par-dessus l'Océan, je la saisis et je la serre. Je la serre avec orgueil, cette main qui a écrit *Notre-Dame de Paris* et *Napoléon le Petit*, cette main qui a taillé des colosses et ciselé pour les traîtres des coupes amères, qui a cueilli dans les hauteurs intellectuelles les plus splendides délectations et qui, maintenant, comme celle de l'Hercule biblique, reste seule levée parmi les doubles ruines de l'Art et de la Liberté !

C'était assez pompeux, étranger à son style habituel. Faut-il y voir de l'ironie ? Gustave à n'en pas douter admirait Hugo depuis son enfance, ses compliments étaient sincères. Ce qui l'était moins, c'était de faire accroire par l'Hercule des îles Anglo-Normandes qu'il partageait ses convictions républicaines. Il se surprend à tricher pour faire plaisir au grand homme, puis se reprend : « Je ne peux, écrivait-il à Louise en septembre de la même année, lui laisser croire que je suis républicain, que j'admire le peuple, etc. » Il se promet de le lui avouer : « Je ne peux pas mentir pour lui être agréable. » Mais on ne sait si cette lettre d'aveu a jamais vu le jour et est arrivée à Jersey. En 1854, Hugo lui envoyait un volume de ses *Châtiments*, mais page à page, pour éviter la surveillance policière ; il le remerciait de ses « bonnes grâces » ; il lui envoyait son « plus affectueux souvenir ». On peut imaginer que Flaubert n'avait pas tenu sa promesse de l'éclairer sur son désaccord politique.

L'un des aspects les plus précieux de la correspondance que Flaubert entretient alors avec Louise Colet est le compte rendu régulier qu'il lui fait de la lente germination de *Madame Bovary*.

Le 20 septembre 1851, alors qu'il s'apprête à partir le lendemain avec sa mère pour Londres, où tous les deux doivent visiter l'Exposition universelle, Gustave annonce à Louise : « J'ai commencé hier au soir mon roman. » Il avait un titre : *Madame Bovary*. Selon les *Souvenirs littéraires* de Du Camp, c'est en Égypte, devant la seconde cataracte du Nil, qu'il se serait écrié : « Je l'appellerai Emma Bovary. » En tout cas, la première allusion au roman de Flaubert se trouve dans une lettre du 23 juillet 1851 dans laquelle Maxime demande à Gustave s'il travaille sur « l'histoire de M^{me} Delamare, qui est bien belle⁽¹⁷⁵⁾ ». Delphine Delamare était l'héroïne d'un fait divers qui a pu inspirer l'intrigue de *Madame Bovary*. Le choix de l'auteur, après l'échec de *La Tentation de saint Antoine*, était de substituer à un sujet « noble » une histoire « triviale » : « Ce que je voudrais faire, explique-t-il à Louise Colet, c'est un livre sur rien, un livre sans attache extérieure, qui se tiendrait de lui-même par la force interne du style. » Pour brimer son lyrisme, il s'attachera non pas à un sujet sublime, fantastique, héroïque, mais à une plate histoire *bourgeoise*. Il pose au départ de son entreprise un impératif, celui de l'*impersonnalité*. L'auteur ne doit plus intervenir comme dans les romans traditionnels, donner son avis, commenter son récit : « Nul lyrisme, pas de réflexions, personnalité de l'auteur absente. » Traquer le vrai, observer attentivement les détails les plus ordinaires : « Il y a loin de là aux flamboiements mythologiques et théologiques de *Saint Antoine*. » Il a découvert son secret de fabrication : « L'impersonnalité est le signe de la Force⁽¹⁷⁶⁾. » L'art sera d'*exposer* et non de *discuter* : « La littérature prendra de plus en plus les allures de la science ; elle sera surtout *exposante*, ce qui ne veut pas dire didactique. » Elle aura encore ceci d'analogue au travail scientifique que l'auteur ne cherchera pas systématiquement le singulier, l'extraordinaire, mais au contraire la *généralité*. Quand Louise est en train d'écrire sa *Servante*, il lui donne ce conseil : « Si ta généralité est puissante, elle emportera, ou du moins palliera beaucoup la particularité de l'anecdote. — Pense le plus possible à toutes les servantes⁽¹⁷⁷⁾. »

La littérature, cependant, demeure un art, son but reste le Beau ; elle n'existe que par le style. Il en résulte l'acharnement de Flaubert

sur la phrase, l'obsession de trouver le mot juste, la traque des répétitions, des assonances, l'évitement des « qui » et des « que » « enchevêtrés les uns dans les autres », la quête de l'harmonie musicale. L'oreille en est l'instrument de vérification : dans son gueuloir, il lit sa prose à haute voix, guettant les couacs et le manque de rythme : « Une bonne phrase de prose, écrit-il à Louise, doit être comme un bon vers, *inchangeable*, aussi rythmée, aussi sonore⁽¹⁷⁸⁾. » Travail d'ascète que Flaubert remet vingt fois, cent fois sur le métier. Il faut écrire dix pages pour en garder une qui donne satisfaction. Nouveau Sisyphe roulant sa pierre, il avance, recule, rature, monte au sommet, redescend brusquement, il souffre de « douleurs atroces » pour raboter, allonger, raccourcir, émonder, freiner sa verve : « Les grandes tournures, les larges et pleines périodes se déroulant comme des fleuves, la multiplicité des métaphores, les grands éclats de style, tout ce que j'aime enfin, n'y sera pas⁽¹⁷⁹⁾. » Il lui faut souvent deux jours pour sauver deux lignes. Combien de fois ne confie-t-il pas à Louise qu'il a passé quatre heures « sans pouvoir faire *une* phrase » ! Combien de fois il se dit abattu et en état de « vomir de fatigue » : « La tête me tourne, et la gorge me brûle, d'avoir cherché, bûché, creusé, retourné, farfouillé et hurlé de mille façons différentes, une phrase qui vient *enfin* de se finir. — Elle est bonne. J'en réponds ; mais ce n'a pas été sans mal⁽¹⁸⁰⁾. »

Parfois, découragé, il se promet de ne plus jamais écrire de livres pareils, car la violence qu'il se fait contre sa pente naturelle — « le style dithyrambique et enflé » — lui fait mal. Il supporte avec peine l'écart qu'il a choisi entre son sujet, commun, bourgeois, médiocre, et les exigences du style qu'il s'impose : « La vulgarité de mon sujet me donne parfois des nausées et la difficulté de bien écrire tant de choses si communes encore en perspective m'épouvante⁽¹⁸¹⁾. » Il parle alors des « affres de l'art » et tempête : « *Bovary* m'assomme », « ma *Bovary* m'embête ! », « ma sacrée *Bovary* me tourmente et m'assomme »...

La lenteur de l'exécution chez Flaubert a suscité bien des commentaires. Aux yeux de Maxime Du Camp, sa maladie lui a été fatale. Au cours de ces années, les crises, moins fréquentes qu'au début, n'en ont pas moins continué. C'était aussi sans doute une des raisons de son refuge à Croisset, Flaubert ne voulant pas donner en spectacle ses faiblesses. Le 15 août 1852, Louise Colet relate dans ses *Mémentos* une crise dont elle a été témoin. « Sa crise à l'hôtel, mon

effroi. Il me supplie de n'appeler personne ; ses efforts, son rôle, l'écume sort de sa bouche, mon bras meurtri par ses ongles crispés. Dans à peu près dix minutes il revient à lui, vomissements. Je l'assure que son mal n'a duré que quelques secondes et que sa bouche n'a pas écumé⁽¹⁸²⁾. »

Certains neurologues contemporains se sont attachés à diagnostiquer la maladie de Flaubert et ses traits obsessionnels. Rouvrons le dossier. « Atrophie cérébrale à prédominance temporo-occipitale gauche suite à une hypothétique souffrance néonatale » ? Ou bien « si l'on considère que Flaubert est décédé d'une hémorragie cérébro-méningée, l'hypothèse étiologique la plus probable est celle d'une malformation vasculaire ayant causé une comitialité et s'étant rompue⁽¹⁸³⁾ ». Quelles que soient les origines de la maladie, névrotique, hystérique, organique, on a pu mettre en relation chez l'auteur de *Madame Bovary* une « bradypsychie » qui explique la lenteur de sa création avec une « absence de libido », qui explique son refuge solitaire. Les effets de sa maladie seraient une double impuissance, devant la page blanche (où il ahane) comme devant la femme (« hyposexualité globale⁽¹⁸⁴⁾ »).

Sans être expert, il convient d'opposer à cette thèse médicale quelques observations de bon sens. Passons rapidement sur la chute de la libido. Il est vrai que le professeur Rigli l'attribue « au bromure qu'il prenait pour ses crises comitiales ». Pour qui connaît le voyage en Orient et la tournée des bordels des deux bourlingueurs Gustave et Maxime, on peut avoir un premier doute. Par les *Mémentos* de Louise, nous savons combien son cher Gustave est un amant, certes trop rare, mais combien enivrant : « plus passionné que jamais », écrit-elle le 24 août 1852. Et encore le 1^{er} janvier 1853 : « Cette année écoulée a été la plus douce, la meilleure de ma vie. Gustave m'a bien aimée et j'ai goûté par lui l'art et l'amour mieux que je ne l'avais jamais fait. »

Quant à sa lenteur créative, Flaubert s'en explique lui-même : il n'a mis que dix-huit mois pour écrire sa *Tentation de saint Antoine*, mais cette célérité datait d'avant le parti pris qu'il a adopté, après son échec, de l'impersonnalité. « Il me faut de grands efforts pour m'imaginer mes personnages et puis pour les faire parler, car ils me répugnent profondément. Mais quand j'écris quelque chose de mes entrailles, ça va vite⁽¹⁸⁵⁾. » Sa *Correspondance* l'atteste : il écrit pendant des heures des pages et des pages *currente calamo*, sans rature. « Bien

écrire le médiocre » est une tâche écrasante. Du reste, si Flaubert repasse sans arrêt sur sa copie, son ami Bouilhet qui le conseille se montre aussi exigeant : « Voilà trois fois que B. me fait refaire un paragraphe [...] nous ne nous ménageons guère. » Rappelons-nous sa formule, déjà ancienne : « mysticisme esthétique ». C'est le travail du moine enlumineur, perfectionniste, qui n'en finit pas dans sa tâche. On peut le juger « obsessionnel », on peut faire l'hypothèse que sa maladie aurait accentué ses traits compulsifs, mais on peut sérieusement douter de son impuissance. Le vrai est que Flaubert a utilisé sa maladie pour se choisir un genre de vie qui lui paraissait le plus propice à sa création. Il accouchera de *Madame Bovary* dans la douleur parce qu'il l'a voulu. « Ce livre m'éreinte, j'y use le reste de ma jeunesse. Tant pis ! il faut qu'il se fasse⁽¹⁸⁶⁾. »

Maxime Du Camp, au demeurant, n'avait pas compris la révolution que Flaubert était entrain d'opérer dans le roman moderne. L'impersonnalité dont il se réclame, c'était une nouveauté exigeante : le style devait *suggérer* ce que les romanciers avant lui avaient coutume d'analyser et d'expliquer du point de vue du créateur. Il s'agissait non pas de faire du « beau style » mais de confier aux mots associés dans la phrase, aux descriptions, aux images la mission du sens — une exigence pour le futur lecteur et plus encore une exigence d'écriture pour l'auteur. Flaubert n'était pas *lent*, il a écrit des milliers de pages ; il créait un art nouveau du roman.

« *J'ai l'honneur de vous saluer* »

À lire en parallèle les lettres de Flaubert et, à défaut, des lettres de Louise Colet, les *Mémentos* de celle-ci, on s'aperçoit que le grand amour recommencé n'est pas sans ombres. Louise ne cesse d'éprouver ce sentiment que Gustave ne l'aime pas assez, qu'il est indifférent à sa condition matérielle, qu'il reste un égoïste plus soucieux de son roman que d'elle-même. « C'est peut-être un malheur que je l'aie retrouvé. Il n'y a rien dans cet homme », écrit-elle le 18 novembre 1851. Elle a beau, les mois suivants, en particulier à la fin de 1852, se déclarer heureuse, les mêmes causes produisent les mêmes effets : l'éloignement de Gustave, son refus de vivre à Paris, les freins qu'il met à ses sentiments au profit de ses obsessions littéraires, elle les

avait déjà vécu jadis. Malgré les résolutions qu'elle a prises de ne pas gémir dans toutes ses lettres et la satisfaction que Flaubert éprouve à avoir renoué avec elle, elle ne peut être vraiment heureuse : « Gustave m'aime exclusivement pour lui, en profond égoïste, pour satisfaire ses sens et pour me lire ses ouvrages⁽¹⁸⁷⁾. » Surtout, elle comprend qu'elle ne peut espérer unir sa destinée à la sienne. Flaubert ne lui a-t-il pas conseillé d'épouser Victor Cousin, père supposé d'Henriette : « N'est-ce pas me dire que son avenir et le mien ne sont pas liés ! que je ne dois pas compter sur lui ? »

Les soucis d'argent sont constants pour Louise. Veuve, elle ne vit que de la modeste pension du ministère de l'Instruction publique et de la petite pension que lui verse justement Victor Cousin pour Henriette ; elle arrondit ses fins de mois avec les droits qu'elle peut tirer de ses articles et de ses livres. Elle juge que Gustave est inattentif à ses besoins ; elle parle même d'« avarice » chez lui. En juillet 1852, il lui demande de parler franchement de sa gêne et lui propose cinq cents francs à plusieurs reprises, mais elle refuse, estimant offensante la façon dont il présente son offre ; il se récrie : « Tu sembles me considérer comme un ladre, parce que je *n'offre pas, quand on ne me demande pas*. Mais quand est-ce que j'ai refusé ? [...] Je n'ai pas ces « élans de générosité qu'on aurait soi-même », dis-tu ? Eh bien, moi, je dis que ce n'est pas vrai, et que j'en suis capable. » Ah ! si Gustave l'aimait mieux, il lui serait autrement dévoué.

Elle nourrit un autre grief envers lui : il ne veut pas la présenter à sa mère, alors qu'elle le sollicite incessamment, soit d'aller la voir à Croisset, soit de la rencontrer à Paris. Lui affecte de ne rien comprendre à cet entêtement. À la fin, il cède : c'est entendu, il fera tout son possible pour que les deux femmes se rencontrent, mais, dit-il, « je me casse la tête à comprendre l'importance que tu y mets⁽¹⁸⁸⁾ ». M^{me} Flaubert et sa petite-fille Caroline ont bien séjourné à Paris en décembre 1853, la rencontre attendue par Louise n'aura pas lieu pour autant. Elle s'en confie à Louis Bouilhet, auquel elle fait part de ses doléances. L'ami Louis n'est pas fâché de le rapporter à Gustave : « Veux-tu que je te déclare net où elle veut en venir, avec ses visites à ta mère, avec la comédie en vers, avec ses cris, ses larmes, ses invitations et ses dîners. Elle veut, elle croit devenir ton épouse⁽¹⁸⁹⁾ ! » Voilà pourquoi elle a refusé d'épouser Cousin ! Bouilhet reconnaît que la Muse par le passé a été bienveillante pour lui — elle l'a lancé à

Paris, elle lui a trouvé un appartement quand il est venu s'y installer, il a même eu une passade avec elle à ce moment-là⁽¹⁹⁰⁾ —, « mais tout cela avait un but tellement évident, que j'en suis honteux ». La solidarité des garçons a ses lois ; elles priment sur la reconnaissance.

Louise, par ailleurs, éprouve une jalousie que Gustave supporte mal. Elle ne lui dit pas qu'elle a parfois « envie de le tuer plutôt que de le voir passer à une autre femme⁽¹⁹¹⁾ », mais elle lui reproche rétrospectivement son aventure avec Kuchuk-Hanem, après que Flaubert, à sa demande, lui eut donné à lire ses notes de voyage en Égypte. Il faut qu'il la rassure : « La femme orientale est une machine, et rien de plus ; elle ne fait aucune différence entre un homme et un autre homme⁽¹⁹²⁾. » Mais, elle-même, est-elle si fidèle ? En 1852, elle noue une étonnante liaison avec Alfred de Musset qui vient d'être reçu à l'Académie française où il peut contribuer à lui faire obtenir un nouveau prix de poésie. Musset l'attire donc, mais il lui répugne aussi, tant il ressemble à une épave alcoolique. Elle finit par le mettre dans son lit, mais découvre qu'il est « impuissant⁽¹⁹³⁾ ». Un soir, alors qu'ils roulent en fiacre, il devient grossier, il lui fait peur, elle veut sauter, il l'en défie, elle tombe.

C'était sur la place de la Concorde, presque en face le pont de la Chambre. La voiture s'arrête, le cocher vient à moi. Il me dit : « Ce monsieur m'envoie savoir si vous, vous êtes blessée. » Je lui réponds : « Dites que vous ne m'avez pas retrouvée. » Il me dit : « C'est un misérable et vous une brave femme, je le vois bien. Voulez-vous que je le campe là et que je vous ramène chez vous ? oh ! les pauvres femmes, les pauvres femmes ! » Je lui dis : « Non, allez le rejoindre, dites que vous ne m'avez pas vue. »

Musset était ivre mort. Louise raconte la scène — un peu expurgée — à Gustave. Il s'émeut, voudrait assommer le poète : « Ah ! ma pauvre Louise, toi, toi, avoir été là ! Je t'ai vue un moment tuée sur le pavé, avec la roue te passant sur le ventre, un pied de cheval sur ta figure ; dans le ruisseau, toi, toi, et par lui ! » Cinq jours plus tard, il médite sur la mésaventure de Louise et sur lui-même : « Ai-je été jaloux, dans tout cela ? — Il se peut. Au récit de ta grande lettre, quand je me suis senti si furieux, ce n'était pas de la jalousie pourtant, mais deux sentiments, celui de mon impuissance, de mon inanité (je n'étais pas là, me disais-je) et une sensation de scandale, d'outrage personnel, comme la déglutition d'une ignominie qu'on

m'entonnait⁽¹⁹⁴⁾. » Pourtant, Louise passe outre, revoie Musset, tantôt odieux, tantôt charmant, « presque impuissant » ; elle se dit « amoureuse de son génie ». Elle l'admire et le méprise tout à la fois. Elle repousse dans le même temps François Villemain, historien de la littérature, secrétaire perpétuel de l'Académie, qui l'entoure, la presse, se jette à ses genoux, baise ses cheveux, lui lit des vers d'amour : « Son but [celui de Villemain] à présent serait de me séduire par l'espoir du prix l'année prochaine : vile canaille ! » Au fond, tout cela, elle le sait, elle se le répète, n'arriverait pas si Gustave était près d'elle : « Gustave me fait bien du mal en me laissant seule ainsi⁽¹⁹⁵⁾. »

En 1853, Gustave se rend à Paris environ tous les deux mois. Il entretient avec Louise une relation surtout épistolaire, dans laquelle elle ne trouve pas son compte. Ce sont de longues lettres qui ressemblent trop à des dissertations littéraires, sur Lamartine (qu'il déteste), Leconte de Lisle (qu'il apprécie), sur Stendhal (qu'il prise peu), et sur ses grandes admirations : Shakespeare, Hugo, Rabelais, Cervantès, Montaigne... Il continue à corriger ses textes, à lui donner des leçons de style ; elle peut apprécier son sérieux, son talent, son immense culture, mais toute cette prose qui nous ravit ne lui offre pas, à elle, ce qu'elle en attendrait : du sentiment, de la passion, de l'ivresse. Alors, à nouveau, elle se plaint de son absence, et lui de lui expliquer encore et toujours qu'il a besoin de vivre à Croisset, non plus tant à cause de sa mère, dont il parle moins, mais pour son œuvre : « Je n'écirai jamais bien à Paris, je le sais. » Les « diatribes » recommencent, qui agacent Flaubert. Il s'attendrit mais reste sur ses positions : « Je te fais souffrir, pauvre chère Louise. Mais penses-tu que ce soit par parti pris, par plaisir, et que je ne souffre pas de savoir que je te fais souffrir ? » Il lui promet de venir la voir plus souvent, il prendra un logement dans la capitale, mais plus tard. Les plaisirs et les aigreurs alternent en cette année 1853. « Je te vois un jour contente de moi. Puis, le lendemain, c'est autre chose. » Flaubert se résigne à une séparation, comme il le confie à Bouilhet en décembre : « Elle m'attriste beaucoup, cette pauvre Muse. Je ne sais qu'en faire. Je t'assure que cela me chagrine de toutes les façons. Comment penses-tu que ça finisse ? Je la flaire très lassée de moi. — Et pour sa tranquillité intime, il est à souhaiter qu'elle me lâche là⁽¹⁹⁶⁾. » La sévérité avec laquelle il lui parle, à elle, de sa *Servante* n'adoucit pas leur relation : « Je trouve cette œuvre mauvaise

d'intention, méchante, et mal exécutée. » Elle lui reproche, à lui, son « détachement sépulcral ». Le rythme des lettres se ralentit : « Je crois qu'au fond elle est lasse de moi », écrit-il encore à Bouilhet. Lui pense qu'il n'a pas changé à son égard : l'amour n'est qu'un *accompagnement* de la vie, il le lui a dit et répété — ce qu'elle s'entête à ne pas comprendre.

Au cours de l'hiver 1853-1854, Flaubert prend une autre maîtresse, une comédienne, Béatrix Person, une amie de Marie Durey, également comédienne, devenue la maîtresse de Bouilhet. Selon Joseph Jackson, le biographe de Louise Colet, « Béatrix Person faisait des parties carrées avec Flaubert, Bouilhet et Marie Durey⁽¹⁹⁷⁾ ». En mars 1854, Louise Colet, de son côté, entame une liaison avec Alfred de Vigny, autre académicien. Elle lui a envoyé sa *Paysanne*, il est enthousiaste : « Vous êtes admirée, vous êtes aimée, et l'on ne vous a pas encore élevée assez haut. » Louise ne dit rien à Flaubert de ses nouvelles amours, elle s'ouvre seulement de ses relations amicales avec Vigny. « Je suis content, lui répond-il, que tu aies déniché de Vigny. Puissent les accents de ce vieux rossignol te distraire ! » Pas jaloux, Gustave ! Tout se passe comme s'il entrevoyait grâce à Vigny l'occasion d'en finir avec Louise. Il lui confie, le 19 mars, que sa « jalousie dort tranquille ». Quand elle lui apprend que Vigny, rapporteur du prix de poésie à l'Académie, a lu son poème *L'Acropole* sous la coupole, il se réjouit : « Ça m'a l'air d'un excellent homme, ce bon de Vigny ! » En avril, les mots se durcissent, Gustave reproche à Louise ses « injustices ». Elle le semonce de manquer de certains sentiments, de ne pas aimer les enfants. Il se récrie : il chérit sa nièce, il s'occupe d'elle, lui donne des leçons d'histoire et de géographie : « J'ai le cœur *humain*, et si je ne veux pas d'enfant à moi, c'est que je sens que je l'aurais trop *paternel*⁽¹⁹⁸⁾. »

Arrivé quelques semaines plus tard à Paris, Flaubert apprend, cette fois, que Louise est la maîtresse d'Alfred de Vigny. Cette confirmation lui est un prétexte. Il rentrera à Croisset sans l'avoir revue. Brusquement, la correspondance est interrompue. Début mars 1855, Louise, sur le point de partir en voyage à l'étranger, adresse à Gustave un billet par lequel elle lui demande de le revoir avant son départ. Le 6 mars, Flaubert, à Paris, lui adresse une grossière fin de non-recevoir :

Madame,

J'ai appris que vous vous étiez donné la peine de venir, hier, dans la soirée, trois fois, chez moi.

Je n'y étais pas. Et dans la crainte des avanies qu'une telle persistance de votre part pourrait vous attirer de la mienne, le savoir-vivre m'engage à vous prévenir : *que je n'y serai jamais*.

J'ai l'honneur de vous saluer.

Ce billet, conservé au musée Calvet à Avignon, porte cette mention de Louise Colet : « lâche, couard et canaille ».

Au fond, le second et dernier acte des amours de Gustave Flaubert et de Louise Colet ressemble au premier, s'achève comme le premier, selon une même logique. Pour lui, elle avait été quelqu'un à qui l'on prend intérêt parce qu'elle était belle et désirable, qu'elle partageait avec lui une culture littéraire, qu'elle était réceptive à ses idées. Sans doute, au début, le désir mimétique l'avait poussé vers elle et avait entretenu sa ferveur : n'était-elle pas au cœur d'un monde masculin qui la recevait, la choyait, la publiait, la désirait ? Il n'était rien ; elle était la Muse, récompensée par l'Académie. Combien de femmes alors pouvaient se prévaloir de tels titres ? Ensuite, l'éloignement volontaire et la rareté des rencontres ont contribué à tisonner les braises d'un amour somme toute programmé pour s'éteindre. Trop de commentateurs, avocats intransigeants de Flaubert, estimant devoir dresser l'inventaire des torts de l'un et de l'autre, ont condamné Louise Colet⁽¹⁹⁹⁾. Son attitude est pourtant compréhensible. Si l'on peut juger quelqu'un sur l'objet de ses passions, on doit admettre que Louise n'avait pas mal choisi, en la personne de cet inconnu, dont elle avait tôt découvert le génie. À vrai dire, la relation était inégale entre l'amour immodéré de Louise et l'amour d'« accompagnement » de Gustave. Elle a rêvé de former un couple ; il ne voyait comme horizon que son œuvre indéfiniment recommencée. Le sablier retourné s'est vidé une seconde fois : le temps de s'aimer leur avait été compté.

XI

EMMA

« La Muse, c'est fini », annonce Flaubert à Bouilhet, sans savoir qu'il devait en entendre encore parler. « En 1863, écrit Maxime Du Camp, après la publication de *Salammbô*, un tel applaudissement retentit autour de Flaubert, qu'elle essaya de le ressaisir et de s'en parer ; il résista et pour toujours lui tint porte close. » Un témoignage douteux, si l'on en croit le jugement porté par Louise Colet, à cette date, dans une lettre à une amie : « Il ne saurait plus me causer aucun élan de cœur, aucun tressaillement de sens. Je le trouve laid, commun, et à mon endroit complètement mauvais. Je ne serrerai jamais la main de ce Normand madré. Mais je reconnais le talent très grand, très réel et fier du livre⁽²⁰⁰⁾. » Flaubert n'avait pas disparu de sa vie, malgré le « mépris absolu » que lui inspirait son « caractère » : elle en avait fait, en 1856, un personnage de roman, dans *Histoire d'un soldat*, où Léonce — c'est lui — apparaît au théâtre flanqué de deux femmes quasi déshabillées : « Sa face rouge était bouffie comme s'il avait trop bu, et son corps rebondissait dans son gilet blanc ; il n'avait plus ses beaux yeux brillants, mais des yeux épais et sans clarté. » En 1859, l'année où George Sand publiait *Elle et lui*, suivi par la réplique de Paul de Musset, *Lui et elle*, Louise, toujours écorchée, donna à lire un roman intitulé *Lui*, où Léonce-Flaubert, de nouveau, est l'objet d'attaques en flèche. Elle ne s'abreuve plus de larmes, elle se venge, allant jusqu'à glorifier l'image d'Alfred de Musset (Albert), autrefois si odieux, pour mieux détruire le souvenir de Flaubert : « J'avais vu l'orgueilleux et superbe solitaire renier une à une toutes ses doctrines sur l'art et sur l'amour, et faire de ses opinions une monnaie aux convoitises les moins fières. » Le dépit amoureux est rarement un bon conseiller

littéraire. « J'avais été broyée, écrit-elle dans *Lui*, par un bras de pierre inerte, brutal, insoucieux de mon agonie. » C'était vrai.

De son côté, Flaubert a une nouvelle fois classé l'affaire. Son esprit retourne aux origines. En septembre 1855, il avait confié à Bouilhet, lors d'un bref séjour avec sa mère sur la côte : « Je suis tout halluciné par mes anciens souvenirs de Trouville que la *vue des lieux* a réveillés. » Un an plus tard, il recevait d'Allemagne une invitation du « père Maurice » au mariage de sa fille Maria, qui devait être célébré à Baden. Élisabeth appuyait d'une lettre personnelle l'invitation. Le 2 octobre, le lendemain même où les premières pages de *Madame Bovary* paraissaient dans la *Revue de Paris*, Gustave lui répondait en s'excusant de son indisponibilité, non sans évoquer, nostalgique et attendri, les jours anciens de Trouville. « Et croyez, chère Madame, à l'inaltérable attachement de votre dévoué qui vous baise affectueusement les mains. » Élisabeth n'a pas disparu de son horizon, ce n'est pas au point de désirer la retrouver. « Flaubert a peur de revoir Élisabeth », écrit Jacques-Louis Douchin. « Il ne veut pas qu'Élisabeth détruise son rêve⁽²⁰¹⁾. » Cet auteur juge que Flaubert n'a *jamais* aimé M^{me} Schlésinger, qu'elle n'a été qu'un « outil » que l'artiste a utilisé. Je pense plutôt que l'adolescent a profondément aimé la dame de Trouville, mais que, par la suite, cet amour de jeunesse a été par lui transfiguré en mythe, dont l'artiste a fait bon usage.

Pour l'heure, ses amours sont bien dépourvues de romantisme. En dehors des brèves rencontres avec l'actrice Béatrix Person, lors de ses passages à Paris, il reste reclus à Croisset, confie à Bouilhet ses fantasmes sur l'institutrice anglaise de Lilienne, Juliet Herbert, l'informe de ses plaisirs solitaires et console son ami de ses propres mésaventures amoureuses par une de ces professions de foi dont il est prodigue : « Il faut s'en tenir à la Prostitution, quoi qu'en disent les socialistes et autres cagots de même farine. » Il en subit pourtant les conséquences, cette syphilis dont le traitement l'enchaîne : « Il est probable que je suis tellement saturé de mercure que je n'en peux plus porter [...]. Sais-tu que j'ai le gland couleur *ardoise* ? — quelle farce⁽²⁰²⁾ ! » Il en vient à consulter son frère, qui se montre rassurant.

La petite Lilienne a grandi, l'oncle Gustave complète avec ferveur les leçons de l'institutrice. De Paris, où il se trouve en avril 1856, il lui écrit une lettre affectueuse, où il lui recommande de bien soigner sa « bonne maman ». « L'année prochaine, ajoute-t-il, tu feras ta première

communion. C'est la fin de l'enfance. Tu vas devenir une jeune personne. Songes-y ! C'est le moment d'avoir toutes les vertus. Le curé de Canteleu a-t-il trouvé que tu étais forte en catéchisme ? » On n'attendait pas semblable question de ce mécréant de Flaubert ! Non qu'il ait pris quelque teinture de dévotion, mais il n'y a rien chez lui d'un sectaire. Quand il s'agit de l'éducation des filles, le fils de famille retrouve ses réflexes. En tout cas, l'affection de Gustave pour sa nièce Caroline ne se démentira pas.

Depuis le départ de Louis Bouilhet pour Paris, la correspondance a repris avec son ami, qu'il encourage et protège de loin. Il lui donne de temps en temps des nouvelles de Léonie restée au pays. Surtout, il lui prodigue les conseils zélés d'un agent littéraire tout à son service. Bouilhet veut faire représenter un drame en vers, *Madame de Montarcy*, et se désespère de ne pouvoir le faire accepter. Il se plaint, gémit, rien ne lui réussit ! « Je descends chaque jour une pente sombre et fatale ; je ne pense plus, je n'agis plus. » Flaubert lui fait la leçon, l'engage à se montrer, à rencontrer les gens influents : « *Il faut embêter le monde*, ne lâche pas, ne démords pas. » Il le rudoie, lui reproche son « couillonisme », lui dit son envie de lui flanquer des « coups de pied dans le cul ». Non ! pas de repos, il faut se déhancher, remuer ciel et terre, éviter les états d'âme : « Tant que tu seras à te branler la cervelle sur ta personnalité, sois sûr que ta personnalité souffrira. » La pièce est refusée au Français ? Va pour l'Odéon ! Sache donc qui fait partie du comité de lecture, « ne néglige rien, nom de Dieu, fais plutôt quinze démarches qu'une seule ». Flaubert se rend compte qu'il conseille à son ami ce que pour lui-même il a toujours repoussé : « Une comparaison te sera venue, c'est celle de moi à Du Camp. Il me reprochait il y a quatre ans à peu près les mêmes choses que je te reproche⁽²⁰³⁾. » N'importe, Gustave ne cesse de harceler Louis ; il aura le bonheur d'apprendre que *Madame de Montarcy* est finalement retenu par l'Odéon. La pièce connaîtra un joli succès, en décembre 1856, au moment même où *Madame Bovary* achève d'être publié par la *Revue de Paris*. Il le lui avait promis : « Nous aurons notre tour, n'aie pas peur⁽²⁰⁴⁾. » Tout à la fois impresario, chef de claque, agent publicitaire, Flaubert assume avec allégresse la promotion de son cher Louis. « Notre ami Bouilhet est maintenant considéré comme un poète de haute volée parmi les gens de lettres, et quelque peu dans le public aussi⁽²⁰⁵⁾. »

Entre ses lettres à Louis Bouilhet et l'achèvement de son roman, Flaubert lit *La Presse* et s'intéresse de très loin aux événements. La guerre de Crimée retient un moment son attention, il s'exalte à la prise de Sébastopol mais s'émeut surtout que, le même jour, deux coups de revolver ont été tirés sans succès sur la personne de Napoléon III : « Remercions Dieu qui nous l'a encore conservé, pour le bonheur de la France. Ce qu'il y a de déplorable c'est que ce misérable est de Rouen. C'est un déshonneur pour la ville. On n'osera plus dire qu'on est de Rouen. » Au fond, le régime impérial lui sied assez bien : sous la tutelle de Badinguet, les criailleries des républicains et des socialistes ont cessé, le pays est calme, on peut travailler tranquillement. Et tant pis pour Victor Hugo ! Le polycarpisme reste son credo : « Je sens contre la bêtise de mon époque des flots de haine qui m'étouffent. Il me monte de la merde à la bouche, comme dans les hernies étranglées⁽²⁰⁶⁾. » Lui qui proclame détester le pouvoir s'accommode de l'autorité : dans un monde méprisable, la poigne politique protège la quiétude de l'artiste.

Comme il l'avait promis à Louise Colet, mais ce n'est plus pour elle, il se décide à prendre, en octobre 1855, lui qui, à Paris, descendait jusqu'alors à l'hôtel du Helder ou à l'hôtel Sully, un appartement, 42, boulevard du Temple. L'installation de Bouilhet dans la capitale et la fin prochaine de la rédaction de *Madame Bovary* l'ont décidé. Il fera des séjours de plus en plus longs dans la capitale, même si Croisset demeure son port d'attache, aux côtés de sa mère et de sa nièce. « Je me suis conduit comme un sot en faisant *comme les autres*, en allant habiter Paris, en voulant publier. J'ai vécu dans une sérénité parfaite, tant que j'ai écrit pour moi seul. Maintenant je suis plein de doutes et de trouble. » Angoisse de l'écrivain qui va sortir de l'ombre.

La Bovary est arrivée

« On me croit épris du réel, tandis que je l'exècre, écrit Flaubert à l'une de ses correspondantes. Car c'est en haine du réalisme que j'ai entrepris ce roman. Mais je n'en déteste pas moins la fausse idéalité⁽²⁰⁷⁾. » On lit pourtant dans les dictionnaires ou les manuels de littérature que Gustave Flaubert est le représentant le plus typique de l'école réaliste, dont le théoricien était Champfleury. Justement, en

1854, Flaubert est en train de lire son roman, *Le Bourgeois de Molinchart*, publié en feuilleton dans *La Presse*. Il se trouve que le thème de ce roman est l'histoire d'un adultère en province — une proximité de sujet qui l'inquiète un moment. Mais il se rassure sur un point à ses yeux capital : « Quant au style, pas fort, pas fort. » L'auteur de *Madame Bovary* s'est colleté lui aussi avec la réalité la plus plate, mais pour réaliser une œuvre *de style*. L'entreprise est paradoxale. « Tout ce que j'aime n'y est pas », répète-t-il : il renonce aux grands développements lyriques, aux phrases sonores, aux descriptions épiques. « Je persécute les métaphores, et bannis à outrance les analyses morales » — ce qui tranche avec l'ancienne école, avec le romantisme de sa jeunesse. Il veut modeler son œuvre à partir du réel — car il « estime par-dessus tout le style, et ensuite le Vrai⁽²⁰⁸⁾ ».

Cette vérité, il la traque avec l'exigence de son caractère obsessionnel, s'imposant l'« observation attentive des détails les plus plats ». On le voit se documenter sur tout ce qui peut être objectivement vérifié. Ainsi, alors qu'il est à Paris en train de narrer la scène fameuse de la visite de la cathédrale de Rouen, où Emma et Léon suivent, de plus ou moins bon gré, le Suisse qui les guide, il s'enquiert auprès de son ami Alfred Baudry des détails sur les chapelles, les vitraux, les tombeaux de la cathédrale. Avec le même soin, il s'entête à maîtriser le processus des billets d'escompte par lesquels Emma va se perdre : il pose une série de questions à un notaire de sa famille, Frédéric Fovard. De même, il interroge ses amis sur les questions d'anatomie et de chimie. Il se refuse à décrire l'agonie de Madame Bovary de manière vague : il lui faut être précis, crédible, *vrai*. Cette application au détail exact se traduit aussi par un vocabulaire de professionnel. Celui de la médecine lui vient facilement, et c'est avec une science de chirurgien qu'il relate l'opération du pied-bot par le malheureux Charles Bovary. Qu'est-il besoin pour un champion du style d'être aussi exigeant sur l'authenticité des choses qu'il décrit ? Telle est la conception esthétique de Flaubert : écrire en artiste, décrire en historien. Il se réclame de l'art pour l'art, mais son art est fondé sur l'exigence du véridique. Emma est un personnage imaginaire, comme tous les autres acteurs du drame où elle se perd, mais elle est *représentative*. Une de ses admiratrices, M^{lle} Leroyer de Chantepie, le lui confiera : « Dès l'abord je l'ai reconnue, aimée, comme une amie que j'aurais connue

[...] Non, cette histoire n'est pas une fiction⁽²⁰⁹⁾. »

Hanté par le double impératif de faire du beau à partir du vrai — celui-là fût-il le plus commun — Flaubert travaille d'arrache-pied : « Je vais lentement, très lentement. » Ce parcours du combattant de la phrase, qu'il décrivait si bien à Louise Colet, il en informe désormais Louis Bouilhet : « La *Bovary* va *pianissimo* », « Il m'arrive de supprimer, au bout de cinq ou six pages, des phrases qui m'ont demandé des journées entières. » Il doit se faire violence pour refuser l'exubérance — « Et c'est là ce qui me charme, l'exubérance », « Je suis au milieu des affaires financières de la *Bovary*. C'est d'une difficulté atroce. Il est temps que cela finisse, je succombe sous le faix », « Je suis profondément las de ce travail. C'est un véritable *pensum* pour moi, maintenant. »

L'impersonnalité dont il se targue a ses limites. Les matériaux de son roman sont empruntés non seulement à une recherche documentaire mais aussi à des éléments autobiographiques. Pour ne prendre qu'un exemple anodin, quand Emma se rend au théâtre des Arts de Rouen, où elle va retrouver Léon, c'est pour écouter la *Lucie de Lammermoor* de Gaetano Donizetti, une œuvre que précisément Flaubert avait entendue avec Maxime Du Camp à l'Opéra de Constantinople, le 13 novembre 1850⁽²¹⁰⁾. Il est bien d'autres détails analogues de sa vie transposés par le romancier, sans qu'il en dise rien évidemment.

Le style lui-même, les métaphores qui, malgré ce qu'il dit, sont très nombreuses, et si Proust peut le pasticher c'est bien parce qu'il y a une marque Flaubert, une marque originale. Le plus caractéristique est l'ironie, souvent féroce, avec laquelle il peint le petit monde d'Yonville-l'Abbaye. C'est aussi son art de la mise en scène comique. Songeons aux deux scènes lors desquelles Rodolphe puis Léon font leur déclaration d'amour. La première a lieu au milieu des comices agricoles, et Flaubert d'alterner les flux oratoires pompeux des notables à la tribune et les mots doux du séducteur. La seconde, dans la cathédrale de Rouen, où Léon soupire tandis que le suisse assomme les futurs amants de ses explications historiques. L'auteur est bien présent ; il ne parle pas, il ne dit pas « je » ; il ne commente pas, il ne juge pas, mais sa personnalité perce à chaque paragraphe. Ses tableaux, ses descriptions, ses portraits, ses analyses, ses dialogues traduisent une conception du monde qui n'appartient qu'à lui.

Flaubert n'est pas chiche de « maximes générales », comme y a insisté Jean Bruneau, une autre « manière par laquelle l'écrivain peut intervenir dans ses œuvres⁽²¹¹⁾ ». N'est-ce pas Flaubert qui est derrière ces mots : « Une demande pécuniaire, de toutes les bourrasques qui tombent sur l'amour, étant la plus froide et la plus déracinante » ? N'est-ce pas lui qui se plaint dans : « La parole humaine est comme un chaudron fêlé où nous battons des mélodies à faire danser les ours, quand on voudrait attendrir les étoiles » ? Il y a même dans ce roman « impersonnel » un « nous » initial : celui des élèves du collège de Rouen qui voient arriver l'empoté Bovary. Un « nous » qui disparaît vite mais qui a introduit néanmoins l'auteur dans son récit.

Flaubert parvient enfin au bout de ses peines : à la fin de mai 1856, la *Bovary* est finie. La publication se fera en deux temps : d'abord en feuilleton dans la *Revue de Paris*, où l'ami Maxime joue les bons offices, avant la sortie du livre en volume, dont l'éditeur reste à trouver. Dès avril 1856, le marché est conclu avec la *Revue*, qui publiera le roman en six livraisons. Celui-ci est annoncé dans le numéro du 1^{er} août, avec une coquille : « *Madame Bovary (mœurs de province)*, par Gustave Faubet », ce qui provoque cette réaction de l'auteur : « C'est le nom d'un épicier de la rue Richelieu, en face le Théâtre français. Ce début ne me paraît pas heureux [...]. Je ne suis pas encore paru que l'on m'écorche. » Il n'était pas au bout de ses peines. Il doit en effet affronter les exigences et les lubies du rédacteur en chef, Léon Laurent-Pichat, qui, manifestement, ne comprend pas les intentions de l'auteur et voudrait modifier sensiblement le texte. Le 14 juillet 1856, Maxime Du Camp, sentencieux, déclare à son ami : « Laisse-nous *maîtres* de ton roman pour le publier dans la *Revue* ; nous y ferons faire les coupures que nous jugerons indispensables ; tu le publieras ensuite en volume comme tu l'entendras, cela te regarde. [...] Tu as enfoui ton roman sous un tas de choses, bien faites, mais inutiles. » En marge de cette lettre d'épicier, Flaubert ulcéré a commenté d'un mot : « Gigantesque ». Il écrit tout net à Laurent-Pichat : « *Je ne ferai rien*, pas une correction, pas un retranchement, pas une virgule de moins, rien, rien !... Mais si la *Revue de Paris* trouve que je la compromets, si elle a peur, il y a quelque chose de bien simple, c'est d'arrêter là *Madame Bovary* tout court. Je m'en moque parfaitement. » Le 1^{er} octobre 1856, au prix de quelques allègements finalement consentis, *Madame Bovary* commence à paraître dans

la *Revue de Paris* ; sa publication s'achève dans le numéro du 15 décembre. Non sans tiraillements entre les deux parties.

Le 19 novembre, Maxime Du Camp déclare à Flaubert que la scène du fiacre (où Léon prend Emma) est « *impossible* » : « On monte en fiacre et plus tard on en descend, cela peut parfaitement passer, mais le détail est réellement dangereux, et nous reculons par simple peur du Procureur impérial. » Flaubert s'incline mais exige l'impression d'un avertissement : « La direction s'est vue dans la nécessité de supprimer ici un passage qui ne pouvait convenir à la *Revue de Paris* ; nous en donnons acte à l'auteur. » Peu avant la dernière livraison, celle du 15 décembre, Flaubert est averti de nouvelles coupes. C'est décidément insupportable ! Il consulte son avocat, M^e Senard, aux fins de poursuivre la revue pour abus de pouvoir. On s'accorde finalement sur une prière d'insérer rédigée par l'auteur :

Des considérations que je n'ai pas à apprécier ont contraint *La Revue de Paris* à faire des suppressions dans le numéro du 1^{er} décembre. Ses scrupules s'étant renouvelés à l'occasion du présent numéro, elle a jugé convenable d'enlever encore plusieurs passages. En conséquence, je déclare dénier la responsabilité des lignes qui suivent. Le lecteur est donc prié de n'y voir que des fragments et non pas un ensemble.

Portrait de femme

Le portrait de femme auquel s'est attelé Flaubert est une telle réussite qu'il a pu donner naissance à un substantif toujours usité, le bovarysme. L'écrivain avait créé le terme « bovaryste » dans sa correspondance, mais sans lui donner le sens pathologique qu'il prendra par la suite. Le mot est entré dans l'usage courant après la publication en 1902 d'un ouvrage de Jules de Gaultier, *Le Bovarysme*, notion psychologique qu'il définit comme le « pouvoir qu'a l'homme de se concevoir autre qu'il n'est et, par extension, de s'évader hors d'une réalité médiocre par un imaginaire romanesque et sentimental ». De ce point de vue, le bovarysme est de tous les temps, comme la mythomanie ou l'hystérie. D'avoir créé un type universel, le mérite du romancier n'en est que plus grand ; Emma, elle, plonge ses racines dans la société du XIX^e siècle, objet de l'exécration de l'auteur.

Madame Bovary est sans doute un personnage singulier, avec ses

aptitudes et ses faiblesses, mais elle est aussi un type social : « Ma pauvre Bovary, écrit-il, sans doute souffre et pleure dans vingt villages de France à la fois, à cette heure même⁽²¹²⁾. » Les Goncourt rapportent le mot de Mgr Dupanloup sur le roman de Flaubert : « Un chef-d'œuvre, oui, un chef-d'œuvre, pour ceux qui ont confessé en province. »

Dans le drame d'Emma, l'éducation joue un rôle capital. Mademoiselle Rouault, fille d'un paysan parvenu à l'aisance, est envoyée au couvent par son père, à l'âge de treize ans. L'instruction des filles est médiocre : aux Ursulines, Emma apprend la danse, la géographie, le dessin, la tapisserie et le piano. Stendhal en faisait la remarque dans *De l'amour* : « Une femme de trente ans, en France, n'a pas les connaissances acquises d'un petit garçon de quinze ans ; une femme de cinquante, la raison d'un homme de vingt-cinq. » Le couvent ferme la jeune fille aux réalités de la vie, mais, comme l'écrit Balzac, « les grilles claustrales enflamment l'imagination ». De l'amour, du mariage, elle n'apprend rien de ses éducatrices : ce sont ses lectures clandestines ou la complaisance des femmes de service qui s'en chargent. Emma, comme ses camarades, écoute une vieille fille travaillant à la lingerie, qui leur apprend des « chansons galantes du siècle passé » et leur prête des romans à l'insu des religieuses. Romantisme, chimères, « méandres lamartiniens » — l'expression est de Flaubert.

L'éducation chrétienne laisse tout autant à désirer. Certes, « les offices, les retraites, les neuvaines et les sermons » ne manquent pas, trop nombreux même. Mais le fond ? L'aspect sensuel de cette éducation religieuse est mis en relief par Flaubert : « Les comparaisons de fiancé, d'époux, d'amant céleste, et de mariage éternel qui reviennent dans les sermons lui soulevaient au fond de l'âme des douceurs infinies. » Sur cette éducation de couvent, la comtesse d'Agoult (Daniel Stern) a apporté son témoignage : « Je n'appris à connaître, dans cette prétendue instruction religieuse qui m'était donnée, ni les rapports de la foi avec la raison, ni ceux de la loi avec la conscience, ni le juste discernement du devoir et du droit dans les relations humaines⁽²¹³⁾. » La morale elle-même se réduit à des préceptes.

Dans le cas d'Emma, cette éducation se révèle d'autant plus néfaste qu'elle n'est pas une vraie demoiselle, mais une simple fille de

cultivateur. Sa formation, au-dessus de sa classe sociale, lui inspirera le dégoût du milieu rural où elle est condamnée. Revenue parmi les gens simples, son vernis d'éducation, la fréquentation qu'elle a eue de condisciples huppées, et surtout les rêves et les chimères nés de son enfermement et de ses lectures sentimentales, tout crée chez elle un sentiment de supériorité sur son milieu natal, accompagné de mélancolie et même de nostalgie pour ses années de couvent. Le rêve et la réalité ne vont plus cesser de s'entrechoquer.

Le mariage est une porte de secours : en épousant l'officier de santé Charles Bovary, Emma s'évade du milieu paysan et s'imagine accéder à un autre monde, celui de la distinction bourgeoise. Son union ne lui est pas imposée, c'est une chance que ne partagent pas toutes ses contemporaines, soumises aux intérêts familiaux. Néanmoins, comme celles-ci, elle ne connaît guère son futur conjoint, n'a pas de tête-à-tête avec lui, se berce d'illusions et se marie à un homme médiocre *sans le savoir*. La lourdeur de Charles Bovary est exagérée par Flaubert, mais la déception qu'éprouve bientôt Emma est celle de nombreuses jeunes femmes de son temps, épouses de maris souvent plus vieux qu'elles, plus soucieux de leurs affaires que de l'épanouissement de leur compagne.

Charles, pourtant, est profondément épris de sa femme, mais sa maladresse et sa balourdise sont trop criantes pour qu'il soit payé de retour. Déçue par ce conjoint tellement au-dessous de ses espérances, sans lustre, sans ambition, elle tente dans un premier temps de faire bonne figure, dessine, pianote, fait des confitures. L'ennui devient écrasant, une habitude de plomb règle tous les comportements, même les baisers sont dispensés « à de certaines heures [...] comme un dessert prévu d'avance, après la monotonie du dîner ». « Pourquoi me suis-je mariée ? » se demande la jeune femme.

Les plaisirs, les distractions sont rares ; les gens qui l'entourent, médiocres. La conscience aiguë qu'elle en a lui vient au cours d'une invitation des Bovary au château de Vaubyessard. Dans ce milieu aristocratique, où les dentelles rivalisent et les couverts d'argent resplendent, où la grâce des valseurs le dispute à l'élégance des femmes, Emma, abandonnée « aux fulgurations de l'heure présente », éprouve au plus profond d'elle-même combien cette vie-là devrait être la sienne, à elle si embourbée dans la trivialité. Son invitation au bal de Vaubyessard « avait fait un trou dans sa vie ». Il ne serait pas dit

qu'elle végéterait éternellement dans la bourgade de Tostes où officiait Bovary. Charles, toujours complaisant, voyant son épouse tomber dans la mélancolie, se hasarde à guérir sa maladie nerveuse en venant prendre dans un bourg un peu plus important, Yonville-l'Abbaye, la place d'un de ses confrères en partance. À l'occasion d'une rencontre, elle se forge la promesse d'un adultère auprès d'un jeune clerc de notaire, Léon, plutôt falot mais capable de s'exalter avec elle aux lueurs d'un fade romantisme. L'espoir tourne court : le clerc part achever ses études à Paris.

Dans cette nouvelle place, elle accouche d'une fille, qu'elle appelle Berthe pour avoir entendu ce prénom au château de Vaubyessard. La maternité ne rompt en rien la platitude de son existence. Berthe est mise en nourrice, comme c'est l'habitude. L'ennui reprend, tant Yonville lui semble une société aussi éloignée que Tostes de la vie supérieure à laquelle elle aspire. Surgit alors celui grâce auquel elle va assouvir sa fringale d'enchantement : avec le sémillant Rodolphe, enjôleur et homme à bonnes fortunes, elle croit rencontrer l'amour et entretient d'abord avec lui une relation érotique qui la transporte ; jusqu'au jour où, désireuse qu'il l'arrache définitivement à la médiocrité quotidienne, et croyant l'avoir décidé à satisfaire son projet de départ, elle découvre le cynisme de son amant, fort peu désireux d'abandonner son confort. Emma se meurt. Bovary, désespéré de la voir retomber dans la dépression, accepte, pour la distraire, l'idée du pharmacien Homais : qu'elle aille assister à un opéra à Rouen. C'est l'occasion pour elle de retrouver Léon, rentré de Paris, et d'en faire son second amant. Elle connaît avec lui la frénésie des rendez-vous clandestins comme avec l'autre, s'exalte de nouveau et s'adonne en femme « expérimentée » aux « intimités de la passion ». « Elle était l'amoureuse de tous les romans, l'héroïne de tous les drames, le vague *elle* de tous les volumes de vers. » Las ! au bout d'un certain temps, elle reconnaît dans l'adultère toutes les « platitudes du mariage ». Non, ce n'est pas ce gandin qui pourrait être en mesure de combler sa soif inaltérable de passion romanesque. Au moment où, poursuivie par les billets qu'elle a signés, les assignations, les dettes qu'elle a accumulées et qui menacent de faire s'effondrer l'économie de son ménage, elle quête le soutien de Léon et même de Rodolphe qu'elle supplie toute honte bue, elle se rend compte, devant l'incapacité de l'un et l'égoïsme de l'autre, que sa vie n'a été qu'une immense duperie. Harcelée par les

prêteurs, prise de vertige, dévastée par ses illusions perdues, elle se donne la mort, la seule issue pour elle d'en finir avec l'infâme réalité.

On connaît l'exclamation célèbre qu'on a prêtée à Flaubert : « Madame Bovary, c'est moi ! — D'après moi. » En fait, on ne l'a jamais vue écrite, et c'est peut-être une invention. En tout cas on n'a cessé de répéter et de commenter cette exclamation depuis que René Descharmes l'a lancée en 1909 : « Une personne qui a connu très intimement M^{lle} Amélie Bosquet, la correspondante de Flaubert, me racontait dernièrement que M^{lle} Bosquet ayant demandé au romancier d'où il avait tiré le personnage de M^{me} Bovary, lui aurait répondu très nettement, et plusieurs fois répété : "Madame Bovary, c'est moi. — D'après moi"⁽²¹⁴⁾. » Prenons le mot pour authentique. Flaubert, lui aussi, du même âge que son héroïne, a connu l'ennui, le choc permanent entre le rêve et la réalité ; ils appartiennent tous deux à la dernière génération romantique ; tous les deux se sont bercés d'idées vagues et grandioses, forcément déçues par l'ingratitude de l'existence. Baudelaire éclaire d'une autre façon la fusion du créateur avec son personnage, tous deux prisonniers d'une « société qui a définitivement abjuré tout amour spirituel ». Il souligne le caractère androgyne d'Emma, dont la féminité est balancée par l'« énergie d'action », la « rapidité de décision, fusion mystique du raisonnement et de la passion, qui caractérise les hommes créés pour agir ». Léon, dit le roman, « devenait sa maîtresse plutôt qu'elle n'était la sienne ». De son côté, Flaubert a créé Emma avec la volonté de « se dépouiller (autant que possible) de son sexe et de se faire femme ». Et Baudelaire d'inventer cette formule à propos du déchirement de l'héroïne : « C'est un César à Carpentras ; elle poursuit l'Idéal⁽²¹⁵⁾ ! » Et comment ne pas entendre la voix de Flaubert dans la désillusion finale : « D'où venait donc cette insuffisance de la vie, cette pourriture instantanée des choses où elle s'appuyait ? [...] Tout mentait ! Chaque sourire cachait un bâillement d'ennui, chaque joie une malédiction, tout plaisir son dégoût, et les meilleurs baisers ne vous laissaient sur la lèvre qu'une irréalisable envie d'une volupté plus haute⁽²¹⁶⁾ ! » Quelques années plus tard, il confiera aux Goncourt qu'il a vomi deux fois en rédigeant le suicide d'Emma à l'arsenic⁽²¹⁷⁾.

Cette empathie fusionnelle n'est pas totale, car Emma Bovary participe, elle aussi, du monde bourgeois des idées reçues. Médiocre, l'imaginaire abreuvé à l'eau de rose, elle ne prend de relief qu'en

raison de la vacuité de son entourage. Ses propos n'échappent pas au langage stéréotypé de la littérature pour jeunes filles. Ses effusions « lamartiniennes » renvoient un écho pitoyable aux définitions du *Dictionnaire des idées reçues*, le vieux projet toujours vivant de Flaubert. Devant la mer, elle déclare à Léon : « Ne vous semble-t-il pas que l'esprit vogue plus librement sur cette étendue sans limites, dont la contemplation vous élève l'âme et donne des idées d'infini, d'idéal ? » Et nous lisons à l'article MER du *Dictionnaire* : « N'a pas de fond. Image de l'infini — donne de grandes pensées. » Comme le dit Pierre-Marc de Biasi : « À aucun moment vous n'êtes à l'abri de l'ironie qui circule dans ce roman⁽²¹⁸⁾. »

Un nouveau Molière ?

Les personnages secondaires de *Madame Bovary* composent un univers si souvent ébauché dans la correspondance de Flaubert, celui d'un monde bourgeois, ici d'une bourgeoisie provinciale, qui colore l'existence collective d'une invariable bêtise, et dont le *Dictionnaire des idées reçues* devait fournir le traité sémiologique.

Dans cette sociologie, le monde médical est bien représenté par ce fils de médecin, qui a le sens de sa hiérarchie. Au bas de l'échelle, nous rencontrons l'officier de santé Charles Bovary. Napoléon avait créé un corps nombreux de médecins militaires, de sorte que sous la Restauration le personnel médical avait une double origine, les docteurs en médecine, issus des facultés, et les officiers de santé, sortis de l'armée, d'une science surtout pratique. Sous la monarchie de Juillet, la hiérarchie subsiste entre les uns et les autres. Les officiers de santé, cependant, ne sont plus exclusivement formés par l'armée mais par des études plus courtes. On apprend ainsi que le jeune Bovary quitte le collège dès sa troisième pour étudier la médecine. Bien qu'écourtée, la somme des matières imposées l'effraie, mais il arrive à s'en tirer, après un premier échec, « à la manière du cheval de manège, qui tourne en place les yeux bandés, ignorant de la besogne qu'il broie ». Muni de son diplôme, Bovary exerce « son art » dans le bourg de Tostes. Sa vie est dure, ses patients sont dispersés, sa tournée à cheval se prolonge quelquefois jusqu'à minuit. La pensée ne l'encombre pas, mais à force de labeur il parvient à gagner

honnêtement sa vie. À Yonville, au contraire, il se ruine, d'abord en raison des excès de sa femme, mais aussi faute de clientèle suffisante, victime d'une concurrence illégale, celle du pharmacien.

La vie de l'officier de santé est inégale selon les lieux, mais difficile partout. Les patients n'abondent pas ; souvent, ils n'ont même pas les moyens de s'adresser au médecin. Aucun tarif n'existe, il est courant qu'on le paie en nature, de quelque volaille ou de jambon. La science médicale est encore dans l'enfance. Plus considéré apparaît le docteur en médecine. L'officier de santé Bovary fait appel au docteur Canivet dans les cas difficiles. Celui-ci traite d'assez haut ces auxiliaires qui déshonorent la profession. Mais ces docteurs courbent à leur tour la tête devant les sommités, les grands patrons, tel le docteur Larivière, accouru en grand arroi à Yonville, au moment du suicide de Madame Bovary. Le père de Gustave servait de modèle : « Dédaigneux des croix, des titres et des académies, hospitalier, libéral, paternel avec les pauvres et pratiquant la vertu sans y croire, il eût presque passé pour un saint si la finesse de son esprit ne l'eût fait craindre comme un démon. » Ce « grand talent » est à peu près le seul personnage qui, dans le roman, échappe à la bêtise, mais il ne fait que passer.

Les opinions politiques et philosophiques de ce corps médical nous sont connues. Déjà Balzac nous avait présenté, sous la Restauration, toute une kyrielle de médecins matérialistes pour lesquels « tout se résout en foie et rate, en cerveau et poumons⁽²¹⁹⁾ ». Flaubert le confirme : les médecins sont les représentants du positivisme scientifique et les états solidaires de la gauche libérale, en cette première moitié du XIX^e siècle. « Tous matérialistes », lit-on à l'article DOCTEUR du *Dictionnaire*. Charles Bovary, lui, n'a pas d'idées politiques, parce qu'il n'a pas d'idée tout court. Flaubert a forcé l'aspect amorphe de son esprit pour donner plus de relief à l'ennui de son épouse. « Quel pauvre homme ! quel pauvre homme, disait-elle tout bas, en se mordant les lèvres. » Dans son manuscrit de préparation, il avait noté : « Vulgarité intime jusque dans la manière dont il plie précautionneusement sa serviette, — et dont il mange sa soupe. — Il porte l'hiver des gilets de tricot et des chaussettes de laine grise à bordure blanche... Bonnes bottes. Habitude de se curer les dents avec la pointe de son couteau et de couper le bouchon des bouteilles pour le faire rentrer. » Un résumé de tous les détails qu'exècre Flaubert, pour rendre évidents les dégoûts d'Emma. Le pauvre Charles n'a pas la

part belle.

Autrement consistant est le pharmacien Homais, lui aussi homme de santé, qui se pique d'être un homme de science. Défenseur de l'allaitement maternel et de la vaccination, il pérore, pédant, péremptoire, dans l'amour du progrès et la haine des prêtres. Pour Jean Cassou, il est « une de ces figures géniales, comme celles de Cervantès ou de Molière, où les grands poètes, qui sont à la fois de grands réalistes et de grands dialecticiens, savent peindre tout ensemble un type social et le conflit d'un idéal avec sa propre caricature⁽²²⁰⁾ ». Il y a chez Homais deux personnages qui se complètent, l'apothicaire et l'intellectuel. Le premier est le véritable médecin du bourg, ayant « enfreint la loi du 19 ventôse an XI, article 1^{er}, qui interdit à tout individu non porteur de diplôme l'exercice de la médecine ». Son amabilité si conviviale étouffe toute velléité de protestation de la part du médecin. Son aplomb, la source toujours jaillissante de sa faconde assurent sa renommée chez les paysans : on le tient pour un maître. Trois médecins, après Bovary, s'y ruineront. Mais Homais est surtout l'intellectuel du bourg, correspondant du *Fanal de Rouen*, où il expédie ses articles d'une écriture ampoulée avec la foi d'un missionnaire laïque. Voltaire et Rousseau se réconcilient dans son panthéon. Il est déiste, croit en l'Être suprême, et s'affirme violemment hostile aux prêtres croupis « dans une ignorance turpide », et ne croit pas un mot de la Bible. L'apothicaire enfonce le clou, fustige les « mômeries » et les « jongleries » du catholicisme, le célibat des prêtres, la superstition de nos campagnes et les « temps monstrueux du Moyen Âge ». Au demeurant, Homais prône la morale la plus rigoureuse, vitupère les gaillardises de l'Ancien Testament et gourmande avec colère son serviteur, qu'il a surpris en train de s'initier aux mystères du mariage dans un livre dissimulé aux yeux de son maître. Les arts, les sciences, la philosophie, l'histoire — riche en exemples humains glorieux —, telles sont les disciplines dignes d'admiration. C'est « une idée gothique, digne de ces temps abominables où l'on enfermait Galilée », que de ne point considérer le théâtre comme une des écoles de la vertu. Et c'est une vertu de philosophe que d'écouter les « conseils de la science » et mieux encore d'être soi-même un savant : Monsieur Homais a écrit un mémoire de soixante-douze pages sur la fabrication du cidre. Il puise dans sa bibliothèque bien garnie

le vocabulaire technique de ses discours qui sont autant de démonstrations que de fulminations. Poète aussi ! car il vénère Béranger (que méprisait Flaubert), et le chante à l'occasion. Au demeurant, ce progressiste est un homme d'ordre. Il tonne contre les mendiants et honore le préfet. Son ambition suprême est d'obtenir la Croix d'honneur. Il finit par être comblé ; il est dans le sens de l'Histoire.

Face à cet éloquent prophète des temps nouveaux, le représentant de la religion fait pâle figure. Le curé Bournisien, sous les diatribes du pharmacien, peut suffoquer d'indignation, il n'a pas le bagage intellectuel qui lui permettrait de lui tenir tête. Flaubert a placé une de ces joutes oratoires (fréquentes dans les villages de France à l'époque) entre le voltairien et le curé de village au cours d'une veillée funèbre — le chevet d'une morte, en l'occurrence Emma Bovary, est propice sans doute à la philosophie. On parle du célibat des prêtres, éternel cheval de bataille de l'anticléricalisme. Le pharmacien tonne contre, au nom de la morale. À quoi le curé ne peut répondre que par cette pitoyable justification : « Comment voulez-vous qu'un individu pris dans le mariage puisse garder, par exemple, le secret de la confession ? » Le pire n'est pas tant dans le déficit intellectuel du pasteur que dans son incapacité de venir à l'aide de ses paroissiens dans la tourmente. Emma, au début de sa crise morale, vient chercher le soutien du prêtre : elle tombe sur un benêt dépourvu de tout sens psychologique. Dans sa correspondance, Flaubert nous explique ainsi Bournisien : « Il ne songe qu'au physique (aux souffrances des pauvres, manque de pain ou de bois), et ne devine pas les défaillances morales, les vagues aspirations mystiques ; il est très chaste et pratique tous ses devoirs. »

Tel est le curé de village vu par Flaubert. Un prêtre de routine, dispensateur sans grâce de la bonne parole, distributeur mécanique des sacrements, d'une inculture épaisse dans le domaine religieux aussi bien que profane, désorienté par les arguments de l'anticlérical, incapable de soulager les angoisses morales et les doutes spirituels de ses paroissiens, tout cela conjugué avec une conduite exemplaire et une bonne volonté indubitable. Il est l'homme dépassé par l'Histoire, et symbolise l'effondrement de l'Église, qui ne fait pas de doute aux yeux de Flaubert. Lui-même serait plutôt du côté d'Homais, si le pharmacien n'était si grotesque. Homais et Bournisien font la paire.

Au chevet de Madame Bovary, le curé tend la perche à l'apothicaire voltairien : « Nous finirons par nous entendre. » Sur le cercueil d'Emma, le pacte des deux bêtises, l'anticléricale et la cléricale, est signé. Après la révolution de 1848, les bourgeois voltairiens, à l'instar de Thiers, signeront une nouvelle alliance avec l'Église : l'ordre avant tout !

On a critiqué la manière dont le romancier avait traité ses personnages secondaires, en caricaturiste : Bovary, Homais, Bournisien, Rodolphe le tombeur, Léon le niais, Lheureux l'usurier, Binet le percepteur, le libidineux notaire Guillaumin... Sous tous les costumes, écrivait Barbey, le « même imbécile ». François Mauriac, un siècle plus tard : « Un défaut de son esprit l'obligeait à ne voir des êtres que l'apparence. Ce qui existait pour lui, c'était cet ensemble de prétentions, de tics, de manies, c'était cette attitude qui, chez un homme d'abord, nous frappe et dont un La Bruyère fait son profit⁽²²¹⁾. » De fait, La Bruyère fait partie des « livres de chevet » de Flaubert⁽²²²⁾. C'est sous cet angle, la volonté de « reproduire des types », qu'il faut apprécier ces figures unidimensionnelles.

Toutefois, leurs propos ne sont pas toujours stupides. Il arrive à Flaubert de parler par leur truchement. Même Rodolphe, don Juan de sous-préfecture, peut avoir des fulgurances, pressé qu'il est, c'est vrai, par son désir de séduire : « Eh ! parbleu ! le devoir, c'est de sentir ce qui est grand, de chérir ce qui est beau, et non pas d'accepter toutes les conventions de la société, avec les ignominies qu'elle nous impose. » Dans sa lettre de rupture, Rodolphe a les accents et les hypocrisies de Flaubert avec Louise Colet : je n'aurais jamais dû vous aimer, etc. Même dans les décoctions pseudo-savantes d'Homais, le lecteur trouve à se ravitailler.

Il faut pourtant s'y résoudre : Flaubert n'a nullement le désir de doter ses personnages secondaires de l'ambivalence, de la complexité, des contradictions des personnes vivantes. La psychologie n'est poussée que dans le portrait d'Emma Bovary. Autour d'elle s'agitent, bavardent, manœuvrent bourgeois et petits bourgeois dans une pantomime infernale, qui finira en danse macabre.

Le texte une fois imprimé dans la *Revue de Paris*, Flaubert a le sentiment d'avoir « raté » son roman. « Ce livre, écrit-il à Louis Bouilhet, indique beaucoup plus de patience que de génie, bien plus

de travail que de talent. » Il le répète encore, le 11 octobre 1856, à son ami Jules Duplan : « La première lecture de mon œuvre imprimée m'a été, contrairement à mon attente, extrêmement désagréable. Je n'y ai remarqué que les fautes d'impression, trois ou quatre répétitions de mots qui m'ont choqué, et une page où les *qui* abondaient. — Quant au reste, c'était *du noir* et rien de plus. » Après cette phase de tristesse *post partum*, l'accueil du roman le rassure : « La *Bovary* marche au-delà de mes espérances », écrit-il à son cousin par alliance Louis Bonenfant le 12 décembre. Mais la censure veille et la justice menace.

DEVENIR CÉLÈBRE

Le 24 décembre 1856, Gustave Flaubert signe son contrat d'édition avec Michel Lévy, maison de librairie en pleine expansion, devenue rivale des trois grands de l'édition, Hachette, Garnier frères et la Librairie nouvelle de Jaccottet et Bourdilliat. Ceux-ci avaient fait savoir à Maxime Du Camp leur désir de publier *Madame Bovary*, mais Flaubert préféra Lévy, notamment parce que celui-ci avait signé un traité avec Louis Bouilhet pour l'impression de sa pièce de l'Odéon, *Madame de Montarcy*. Et puis Michel Lévy avait la réputation de ne pas faire lanterner les auteurs, de publier et de payer sans qu'ils aient à se morfondre. Il offre à Flaubert 400 francs (environ 1 500 de nos euros) pour chacun des deux volumes de *Madame Bovary*, soit une somme moyenne pour un premier livre et un tirage de six mille exemplaires vendus 1 franc⁽²²³⁾. À cette époque, un auteur n'était pas rémunéré en proportion des ventes de son ouvrage, comme aujourd'hui. Il cédait ses droits au forfait pour une durée déterminée — cinq ans en l'occurrence. Sortie en avril 1857, la première édition fut rapidement épuisée. Deux réimpressions suivirent, portant à trente mille le nombre des exemplaires vendus⁽²²⁴⁾. Dès le deuxième tirage, au mois de mai, Flaubert a le sentiment d'avoir été dupé : « voilà 15 000 exemplaires de vendus ; *aliter* : 30 000 francs qui me passent sous le nez⁽²²⁵⁾. » Le bénéfice de l'éditeur s'élèvera à plus de 26 000 francs, Flaubert ne touchant sur les éditions suivant la première qu'une prime de 500 francs ! Il estime ainsi avoir été « floué », mais c'était la pratique courante, que les éditeurs justifiaient par les nombreuses publications à perte qu'ils assumaient par ailleurs. Flaubert n'émit pas de protestation auprès de Lévy ; il avait signé un contrat en

connaissance de cause, mais il pouvait à bon droit s'étonner de percevoir si peu sur la réussite commerciale de son roman. L'avantage de son succès sera de faire monter bien plus haut ses prétentions pour son contrat suivant : en 1862, renouvelant le droit de publication de *Madame Bovary* et vendant la propriété de *Salammbô*, il pourra prétendre à la somme de 10 000 francs. Cela paraît encore modeste par comparaison avec la cession de l'*Histoire des Girondins* de Lamartine à l'éditeur Furne, qui rapporta à l'auteur 250 000 francs, pour douze années d'exploitation ! Pour la première fois, cependant, Flaubert, à trente-cinq ans, gagnait de l'argent.

Madame Bovary lui en coûta beaucoup plus, en raison des frais occasionnés par le procès dont le roman fit l'objet au lendemain de sa publication par la *Revue de Paris*.

Le procès

Quand, à la fin de décembre 1856, Flaubert est convoqué chez le juge d'instruction, accusé d'avoir par son roman « attenté aux bonnes mœurs et à la religion », il est convaincu — et le restera longtemps — que son ouvrage n'est qu'un prétexte, pour « démolir la *Revue de Paris* », qui a déjà écopé de deux avertissements en avril 1856. C'est ce qu'il explique à son frère Achille, qu'il mobilise au même titre que toutes ses connaissances en vue de la correctionnelle qui le menace. Le 25 janvier, il rend visite à Lamartine, qui lui promet son appui. À Achille, qui lui propose de venir le soutenir à Paris, il explique son principe de défense, la notabilité familiale et bourgeoise :

Tout ce que tu as fait est bien. L'important était et est encore de faire peser sur Paris par Rouen. Les renseignements sur la position influente que notre père et que toi as eue et as à Rouen sont tout ce qu'il y a de meilleur ; on avait cru s'attaquer à un pauvre bougre, et quand on a vu d'abord que j'avais de quoi vivre, on a commencé à ouvrir les yeux. Il faut qu'on sache au Ministère de l'Intérieur qui nous sommes, à Rouen, ce qui s'appelle une *famille*, c'est-à-dire que nous avons des racines profondes dans le pays, et qu'en m'attaquant, pour immoralité, on blessera beaucoup de monde.

Et il conclut sa lettre : « Tâche de faire dire *habilement* qu'il y aurait quelque danger à m'attaquer, à *nous* attaquer, à cause des

élections qui vont venir⁽²²⁶⁾. »

Un Flaubert qui le porte haut, un Flaubert qui revendique son honorabilité et en appelle à son enracinement familial, c'est nouveau. Penser que le ministre de l'Intérieur, en s'attaquant au fils d'Achille-Cléophas Flaubert, pourrait redouter les effets d'un procès sur les résultats électoraux, c'est plaisant. En tout cas, par l'intermédiaire d'Achille ou directement, il alerte tous ceux qui, par leur situation, peuvent agir sur le pouvoir et se flatte de « protections *très* puissantes » ; il se réjouit du soutien des hommes de lettres, et mieux encore : « La police s'est méprise, écrit-il à Achille le 20 janvier 1857 ; elle croyait s'en prendre au premier roman venu et à un petit grimaud littéraire ; or, il se trouve que mon roman passe maintenant (et en partie grâce à la persécution) pour un chef-d'œuvre ; quant à l'auteur, il a pour défenseurs pas mal de ce qu'on appelait autrefois des grandes dames, l'Impératrice (entre autres) a parlé pour moi deux fois ; l'Empereur avait dit une première fois : "Qu'on me laisse tranquille !", et, malgré tout cela, on est revenu à la charge. Pourquoi ? ici commence le mystère. »

Un mystère, vraiment ? Plus attentif à la réalité politique, Flaubert aurait eu à l'esprit la nature du régime qui s'est installé sous l'autorité de Napoléon III. L'Empire, dans cette phase que les historiens appellent « autoritaire », s'appuie sur les forces traditionnelles de la société, dont l'Église catholique est le pilier. Pour celle-ci, dont l'« entière adhésion au coup d'État » a été formulée par le pape Pie IX en personne, les « mauvais livres » sont plus que jamais un danger dans un siècle où les progrès de la lecture s'accélérent. La liberté ne peut être que conditionnelle car l'homme, marqué par le péché originel, n'est pas naturellement bon ; la tentation du mal pèse sur lui à chaque heure. La censure vise à en épargner les effets sur l'ordre social qui est aussi, aux yeux des gouvernants, un ordre moral. Par le décret du 17 février 1852, les journaux ont été soumis à des mesures préventives (autorisation préalable, cautionnement, obligation d'insérer les communiqués du gouvernement, timbre de cinq centimes par exemplaire) ; le tribunal correctionnel a remplacé les assises pour juger des délits. Une procédure d'avertissement, confiée aux préfets et, à Paris, au ministre de la Police, menace de suspension et de suppression les organes de presse. En 1852, les frères Goncourt sont traduits devant la sixième chambre correctionnelle pour un article de

journal accusé de corrompre les mœurs et d'inciter à la débauche. La censure veille aussi sur le théâtre et sur l'édition. En février 1856, Xavier de Montepin, auteur du roman *Les Filles de plâtre*, est condamné à trois mois d'emprisonnement et à 500 francs d'amende pour outrage à la morale publique et aux bonnes mœurs. On comprend dès lors les inquiétudes de Laurent-Pichat lorsqu'il publie *Madame Bovary* en feuilleton, ses demandes de coupes, tant l'autocensure est la fille naturelle de la censure. Flaubert se trompait en imaginant et en répétant que le pouvoir s'en prenait à la *Revue de Paris* à travers le « prétexte » de son roman. C'est bien lui, son texte, son héroïne, sa peinture des « mœurs de province », comme dit le sous-titre, qui sont affectés d'un signe condamnable. Dans la seule année 1857, deux autres auteurs feront les frais de cette répression intellectuelle : Eugène Sue, pour ses *Mystères du peuple*, et Baudelaire, pour *Les Fleurs du mal*. La France népo-napoléonienne est replongée dans un régime d'ordre bien plus intransigeant qu'elle ne l'a connu sous la Restauration et la monarchie de Juillet. Le désordre de Yonville-l'Abbaye, la folie de Madame Bovary, ses adultères et son suicide nuisent à la tranquillité des sujets de l'empereur. La littérature moderne, infectée de vices, ne passera pas !

Il règne, il est vrai, dans *Madame Bovary*, une imprégnation sulfureuse que nous-mêmes, aujourd'hui, en un temps où l'érotisme voire la pornographie s'étalent dans les journaux, les livres et sur les écrans, avons du mal à percevoir. Dans les milliers de pages de scénarios, de notes, de brouillons qui ont précédé la rédaction finale du roman, Flaubert use à foison de termes obscènes, de descriptions luxurieuses, de scènes très crues qui, il le sait bien, ne figureront pas dans le texte définitif, mais qui le sous-tendent. « Tout se passe en effet, écrit Yvan Leclerc, comme si Flaubert éprouvait la nécessité de noter ces mots crus, d'imaginer ces situations franches pour se “monter le bourrichon”, comme il dit, et donner en dedans une orgie et une débauche de mots, “se faire des harems dans la tête” avant d'écrire un texte chaste en surface, mais tout brûlant par dessous de ce qui a été volontairement autocensuré et qui continue [...] “il faudra que le luxurieux soit de l'émotion”⁽²²⁷⁾. » *Stricto sensu*, le juge aura du mal à désigner ce qu'il ressent à la lecture du roman — une charge d'érotisme indéfinissable. « Faire comprendre », lit-on dans le manuscrit de préparation : faire comprendre pour éviter de tomber

sous le couperet de la censure, mais aussi parce que c'est plus fort de faire comprendre que de décrire ; c'est encore un défi au style.

Le 29 janvier 1857, à 10 heures du matin, Gustave Flaubert est réduit au banc des accusés de la sixième chambre correctionnelle, soutenu par M^e Senard. À côté de lui, deux autres prévenus, Laurent-Pichat, gérant de la *Revue de Paris*, et Auguste-Alexis Pillet, l'imprimeur. À l'intention de ses juges, Flaubert a rédigé un mémoire, où il s'est employé à citer maints auteurs en regard des phrases de son livre condamnées :

Ma justification est dans mon livre. Le voilà quand mes juges l'auront lu ils seront convaincus que loin d'avoir fait un roman obscène et irrégulier, j'ai au contraire composé quelque chose d'un effet moral.

La moralité d'une œuvre littéraire consiste-t-elle dans l'absence de certains détails qui pris isolément, peuvent être incriminés ? ne faut-il pas plutôt considérer l'impression qui en résulte, la leçon indirecte qui en ressort ? et si l'artiste dans l'insuffisance de son talent, n'a pu produire cet effet, qu'à l'aide d'une brutalité toute superficielle, les passages qui au premier coup d'œil, semblent répréhensibles ne sont-ils pas par cela même, les plus indispensables ? Bien qu'il soit outrecuidant d'évoquer les grands hommes à propos des petites œuvres, que l'on se rappelle avant de me juger, Rabelais, Montaigne, Rénier, tout Molière, l'abbé Prévost, Lesage, Beaumarchais et Balzac.

Les livres sincères ont parfois des amertumes qui sauvent. Je ne redoute, pour ma part, que les littératures doucereuses que l'on absorbe sans répugnance et qui empoisonnent sans scandale.

J'avais cru jusqu'alors que le romancier comme le voyageur avait la liberté des descriptions. J'aurais pu, après bien d'autres, choisir mon sujet dans les classes exceptionnelles ou ignobles de la société. Je l'ai pris, au contraire dans la plus nombreuse et la plus plate. Que la reproduction en soit désagréable, je l'accorde. Qu'elle soit criminelle, je le nie.

Je n'écris pas d'ailleurs pour les jeunes filles, mais pour des hommes, pour des lettrés.

La séance s'ouvre par le réquisitoire du substitut du procureur impérial, Ernest Pinard, qui commence par résumer le roman de Flaubert, dont le titre à son avis aurait dû être « Histoire des adultères d'une femme de province ». Ce qui le caractérise à ses yeux, « c'est la couleur lascive », du début à la fin. « A-t-il essayé de la montrer [Madame Bovary] du côté de l'intelligence ? Jamais. Du côté du cœur ? Pas davantage. Du côté de l'esprit ? Non. Du côté de la beauté physique ? Pas même. Oh ! je sais bien qu'il y a un portrait de

M^{me} Bovary après l'adultère des plus étincelants ; mais le tableau est avant tout lascif, les poses sont voluptueuses, la beauté de M^{me} Bovary est une beauté de provocation. » L'adultère dont il est question est en soi moins condamnable que l'apologie qu'en fait l'héroïne : « Elle chante le cantique de l'adultère, sa poésie, ses voluptés. » Pinard sait gré à la *Revue* d'avoir épargné à ses lecteurs la scène du fiacre, mais « si la *Revue de Paris* baisse les stores du fiacre, elle nous laisse pénétrer dans la chambre où se donnent les rendez-vous ».

Le substitut loue Flaubert de son talent, mais c'est précisément son talent qui est dangereux. Et pour étayer sa démonstration, Pinard évoque les descriptions des tentations de saint Antoine auxquelles l'auteur se livre dans la revue *L'Artiste*. De fait, par l'intermédiaire de Théophile Gautier, des passages de *La Tentation de saint Antoine* que Flaubert avait corrigés ont paru dans cette revue en ce mois de janvier 1857. « Il aime à peindre les tentations, surtout les tentations auxquelles a succombé M^{me} Bovary. »

Flaubert est coupable, bien plus que la revue qui l'a publié : « Atténuez la peine autant que vous voudrez vis-à-vis de Pillet ; soyez même indulgents vis-à-vis du gérant de la *Revue* ; quant à Flaubert, le principal coupable, c'est à lui que vous devrez réserver vos sévérités ! »

M^e Jules Senard a la parole. Président de l'Assemblée nationale en 1848, ami des Flaubert (il est le beau-père de Frédéric Baudry, ancien condisciple de Gustave), il est devenu une des vedettes du barreau de Paris. Sa plaidoirie commence par une défense d'Emma, comme si elle était une personne vivante ; il en montre la figure pathétique. Quant à « M. Flaubert », où a-t-il puisé son inspiration ? Eh bien, cet écrivain « aux couleurs lascives » est « tout imprégné de Bossuet et de Massillon ». Rien de moins ! Autre argument : « Il s'appelle Flaubert, il est le second fils de M. Flaubert ; il voulait se tracer une voie dans la littérature, en respectant profondément la morale et la religion... » L'avocat insiste sur la respectabilité de Flaubert, son talent littéraire, l'hommage qu'il a reçu des écrivains. En particulier Lamartine. Ah ! Lamartine. Savez-vous ce qu'il a dit à mon client, à propos de la fin de M^{me} Bovary : « L'expiation est hors de proportion avec le crime ; vous avez créé une mort affreuse, effroyable ! » À Flaubert qui lui a demandé s'il comprenait les poursuites devant le tribunal de police correctionnelle, Lamartine a répondu : « Je crois avoir été toute ma

vie l'homme qui, dans ses œuvres littéraires comme dans ses autres, a le mieux compris ce que c'était que la morale publique et religieuse ; mon cher enfant, il n'est pas possible qu'il se trouve en France un tribunal pour vous condamner. »

La plaidoirie est brillante, imagée, indignée, habile. À l'entendre, on ferait de Flaubert un vaillant écrivain qui, guidé par les plus éminentes autorités, n'aurait jamais eu en tête que la morale et la religion. Mais à la guerre comme à la guerre ! Notre auteur avait rien moins que le désir d'édification de la jeunesse française : il n'a cessé de dire que l'art ne devait pas avoir un but moral ou utile. Cela dit, face à un accusateur adossé à un confessionnal et un sanctificateur de la famille, il eût été suicidaire de prôner l'autonomie de la littérature et la défense de l'art pour l'art. Il valait mieux en appeler à Bossuet et à Massillon, et Gustave était d'accord : « La plaidoirie de M^e Senard, écrit-il à Achille le 30 janvier, a été splendide. Il a *écrasé* le ministère public, qui se tordait sur son siège et a déclaré qu'il ne répondrait pas. Nous l'avons accablé, sous les citations de Bossuet et de Massillon, sous des passages graveleux de Montesquieu, etc. La salle était comble. C'était chouette et j'avais une fière balle. »

Le 7 février, le jugement était rendu. Les trois prévenus, auteur, gérant de revue et imprimeur étaient acquittés, mais le tribunal infligeait à Flaubert « un blâme sévère, car la mission de la littérature doit être d'orner et de recréer l'esprit en élevant l'intelligence et en épurant les mœurs plus encore que d'imprimer le dégoût du vice en offrant le tableau des désordres qui peuvent exister dans la société ».

D'abord réjoui par l'acquiescement, Flaubert s'inquiète de l'avenir : « Quoi écrire, dit-il à Louise Pradier, qui soit plus inoffensif que ma pauvre *Bovary*, traînée par les cheveux comme une catin en pleine police correctionnelle ? » Il est devenu un « auteur suspect ». Pourrait-il faire imprimer sa *Tentation de saint Antoine*, après les allusions de Pinard ? Et voici que, pour la publication en volume de la *Bovary*, les bons conseils pleuvent, de couper ici, de couper là. Il alerte Michel Lévy qu'il n'a plus envie de voir son livre paraître, qu'il n'aspire qu'à retrouver la campagne, le silence et la solitude. En tout cas, il n'acceptera pas d'effacer les passages de son roman incriminés par l'accusation — le ministère public a encore deux mois pour faire appel, tant pis ! Michel Lévy, qui ne recule pas, lui, le presse pour qu'il donne son bon à tirer ; Gustave ne sait que faire. Son éditeur finit par

le convaincre. *Madame Bovary* paraît en librairie le 18 avril 1857.

La réception

« Le résultat ne fut pas celui que l'administration avait cherché, écrit Maxime Du Camp ; grâce à cette persécution, au procès en police correctionnelle, au réquisitoire de l'avocat impérial, *Madame Bovary* eut un succès colossal ; du jour au lendemain Gustave Flaubert est devenu célèbre⁽²²⁸⁾. » La curiosité pour un roman réputé immoral, au style « lascif », joua sa part. La véritable réussite de Flaubert ne fut pas tant son succès de librairie, si considérable fût-il, que, du premier coup, l'accueil que son livre rencontra auprès des écrivains les plus sûrs et son accès au rang des meilleurs. Sa patience, son refus de rendre publics ses écrits antérieurs, son travail acharné, tout cela était soudain récompensé. Les coups cependant ne lui furent pas épargnés.

La première attaque de taille vient de la *Revue des deux mondes*, le 1^{er} mai 1857. Dans la « Chronique de la quinzaine » de l'influente publication dirigée par Louis Buloz, Charles de Mazade éreintait le nouveau romancier : « M. Flaubert imite M. de Balzac dans son roman, comme il imite M. Théophile Gautier dans quelques autres fragments qui ont été récemment publiés [*La Tentation de saint Antoine*, dans *L'Artiste*]. L'auteur de *Madame Bovary* appartient, on le voit, à une littérature qui se croit nouvelle et qui n'a rien de nouveau, hélas ! — qui n'est même pas jeune, car la jeunesse, en ne s'inspirant que d'elle-même, a moins d'expérience, moins d'habileté technique, et plus de fraîcheur d'inspiration. » Ce n'était pas suffisant : dans le supplément de la *Revue des deux mondes*, du 15 mai 1857, Deschamps réitérait la critique. Et Flaubert de s'étonner de cet acharnement.

Au contraire, le 4 mai 1857, il pouvait se réjouir de lire, dans *Le Moniteur universel*, un article très élogieux signé Sainte-Beuve. À cinquante-trois ans, autorité critique reconnue, il vantait le livre et décelait en *Madame Bovary* ces « signes littéraires nouveaux, science, esprit d'observation, maturité, force, un peu de dureté », et faisait de l'auteur un des « chefs de file des générations nouvelles », concluant sur une formule qui fera carrière : « Anatomistes et physiologistes, je vous retrouve partout. »

L'article de Sainte-Beuve déplut à Paulin Limayrac qui, six jours

plus tard, lui porta une botte dans *Le Constitutionnel* : « Qu'il revienne donc vite, l'amour de l'idéal, avec le sentiment de l'admiration, cette source féconde des belles pensées, et que l'esprit de dénigrement disparaisse, comme l'oiseau de nuit quand le jour se lève ! Les bons symptômes ne manquent pas, si l'on veut y regarder de près, et les espérances redoublent si l'on songe qu'il y a sur le trône un grand écrivain (*sic*) [...] ⁽²²⁹⁾. » Piqué au vif, Sainte-Beuve répliqua par une note adressée au ministre Fould, car l'affaire devenait politique et le célèbre critique n'entendait pas être classé dans l'opposition :

Si M. Sainte-Beuve s'est efforcé, depuis et avant le 2 décembre, de prouver qu'on pouvait être un littérateur honnête, indépendant, et approuver hautement le gouvernement que s'est donné la France, s'il a rendu dans son ordre de travaux autant de services qu'il a pu, qu'est-ce que cette manière de le remercier, en le faisant critiquer publiquement par un des écrivains qui s'inspirent au ministère de l'Intérieur et dans celui de l'Instruction publique ?

Dans sa lettre de remerciement à Sainte-Beuve, Flaubert entendait mettre les choses au point : « Je ne suis pas de la génération dont vous parlez — par le cœur du moins. — Je tiens à être de la vôtre, j'entends de la bonne, celle de 1830. Tous mes amours sont là. Je suis un vieux romantique enragé, ou encroûté, comme vous voudrez. » À plusieurs reprises, il se défendra d'être le chef de file de l'école réaliste. Néanmoins, il était ravi de l'article de Saint-Beuve, si long, si détaillé et, à tout prendre, si favorable.

Le 26 juin, dans *L'Univers*, journal du catholicisme intransigeant et ultramontain dirigé par Louis Veuillot, Léon Aubineau, parlant de *Madame Bovary* sans citer le nom de l'auteur ni le titre de l'ouvrage, s'enflamme à son tour contre Sainte-Beuve : « L'article de M. Sainte-Beuve sur le livre dont nous parlons, et les éloges entiers, redondants et chaleureux qu'il contient, ont engagé, dit-on, *Le Moniteur* à se priver des communications du célèbre critique ⁽²³⁰⁾. Si cette détermination est vraie, nous ne pouvons qu'y applaudir, et nous réjouir de cette sorte de sanction morale administrative. Il y a quelque chose de plus précieux pour *Le Moniteur*, de plus utile, qu'il doit acquérir et conserver avec plus de soin que le talent et le concours de M. Sainte-Beuve, c'est l'assentiment des esprits droits, des cœurs attachés à la morale. L'esprit public serait doublement atteint si de tels ouvrages, après avoir échappé aux coups de la justice, étaient glorifiés par

l'organe officiel du Gouvernement. »

D'autres critiques se croient inspirés en faisant de l'auteur de *Madame Bovary* un partisan de Champfleury, de la revue *Le Réalisme*, créée en 1856. Anatole Claveau, chroniqueur au *Courrier franco-italien*, élucidait ainsi la filiation : « Style Champfleury (c'est tout dire), commun à plaisir, trivial, sans force, ni ampleur, sans grâce et sans finesse. Pourquoi craindrais-je de relever le défaut le plus saillant d'une école qui a d'ailleurs ses qualités ? L'école Champfleury, dont on voit bien que fait partie M. Flaubert, juge que le style est trop vert pour elle ; elle en fait fi, elle le méprise, elle n'a pas assez de sarcasmes pour les auteurs *qui écrivent*. Écrire ! à quoi bon ? » Le contresens était parfait, on imagine l'ahurissement de Flaubert.

Le 23 mai, on pouvait lire dans la revue *Rabelais* un éloge de *Madame Bovary*, par Émile Desdemaines, insistant sur l'hypocrisie des bien-pensants : « M. G. Flaubert a refusé de mettre des feuilles de vigne à sa statue ; et il a bien fait, nous l'aimons mieux ainsi. Notre époque est trop bégueule pour être honnête. Jamais on n'a prêché autant et pratiqué si peu ; ce ne sont pas les sermons qui manquent, ce sont les exemples. On va entendre le soir les chastes comédies de M. Ponsard — un poète qui a mis le catéchisme en vers — et la nuit on lit les romans du marquis de Sade. » Le 26 mai, dans le *Journal des débats*, Cuvillier-Fleury, moins inspiré, écrivait dans son compte rendu : « On pourrait dire que le roman et la comédie nous donnent depuis dix ans la même femme. Emma Bovary, c'est la Marguerite de *La Dame aux camélias*, la duchesse de *La Dame aux perles*, la Suzanne du *Demi-Monde*, toutes les héroïnes de M. Dumas fils sous un nom nouveau. »

Le Correspondant, une revue, elle aussi catholique, mais plus libérale que *L'Univers*, présentait le 25 juin un article d'Armand de Pontmartin, « Le Roman bourgeois et le roman démocrate : MM. Edmond About et Gustave Flaubert », où l'on pouvait lire notamment : « *Madame Bovary*, c'est l'exaltation malade des sens et de l'imagination dans la démocratie mécontente. » Xavier Aubryet répliqua, dans *L'Artiste* du 20 septembre, à Pontmartin qui « blâme sévèrement Flaubert de nous peindre une femme sans cœur. Eh bien ! précisément, c'est une femme sans cœur que Flaubert prétendait peindre : si madame Bovary eût été vertueuse, c'était un autre roman ». Heureuse époque où journalistes et critiques pouvaient

prendre querelle pour un roman et s'envoyer des épigrammes !

Au mois d'octobre parurent les deux articles qui, avec celui de Sainte-Beuve, se révélèrent les critiques de *Madame Bovary* les plus remarquables en cette année 1857 où le roman fut publié, et appelés à la postérité. Le 6, dans *Le Pays*, Barbey d'Aurevilly, l'auteur d'*Une vieille maîtresse*, applaudit au roman : « jamais succès ne fut plus juste ». Il lève un malentendu : on a dit et écrit que c'était un livre « immoral » : « Non, l'auteur de *Madame Bovary* n'était point immoral. Il n'était pas moral non plus. Il n'était qu'insensible... Originalité très-particulière ! Il est des romanciers qui aiment leurs héros, qui les exaltent, qui les justifient ou les plaignent. Il en est d'autres qui les détestent, qui les condamnent ou les maudissent, et c'est encore une manière de les aimer. Mais tous ou presque tous s'animent devant les types qu'ils ont créés. Il répugne à la nature de l'homme d'avoir un sujet dans les mains sans se passionner pour ou contre. Mais M. Flaubert échappe à cette coutume qui semble une loi de l'esprit humain. » La sécheresse du livre vient de cette « indigence de sensibilité ». On retrouvait ici la critique que lui faisait Sainte-Beuve, dans son article très fouillé du *Moniteur* : l'absence dans cette histoire de tout héros positif, comme on dira au temps du réalisme socialiste. « Un reproche que je fais à ce livre, écrivait-il, c'est que le bien est trop absent ; pas un personnage ne le représente. » Cela n'empêche pas cette évidence aux yeux de Barbey : « M. G. Flaubert est de la véritable race des romanciers : c'est un observateur plus occupé des autres que de lui-même. [...] *Madame Bovary*, étudiée, scrutée, détaillée comme elle l'est, est une création supérieure, qui seule vaut à son auteur le titre conquis de romancier. »

Le plus gratifiant des articles pour Flaubert parut dans *L'Artiste*, le 18 octobre. Il était de Charles Baudelaire. Celui-ci avait publié ses *Fleurs du mal* le 21 juin. Flaubert l'en avait félicité par une lettre du 13 juillet, particulièrement admiratif de son sonnet *La Beauté*. « En résumé, lui disait-il, ce qui me plaît avant tout dans votre livre, c'est que l'art y prédomine. Et puis vous chantez la chair sans l'aimer, d'une façon triste et détachée qui m'est sympathique. Vous êtes résistant comme le marbre et pénétrant comme un brouillard d'Angleterre. » Au mois d'août, *Les Fleurs du mal* sont en procès, treize poèmes incriminés. Le réquisitoire est confié de nouveau à Pinard. Malheureusement Baudelaire n'a pas un avocat aussi talentueux que

Senard pour le défendre. Six poèmes furent retranchés du recueil et leur auteur fut condamné à trois cents francs d'amende, au nom du délit d'offense à la morale publique. Flaubert lui avait exprimé sa solidarité. Il y avait entre les deux écrivains, du même âge, un regard pessimiste sur la société dans laquelle ils vivaient : « Un poète, écrivait Sainte-Beuve, qui vient nous secouer dans notre satisfaction hypocrite ou indolente nous fait peur ou nous irrite⁽²³¹⁾. » L'affinité entre les regards sur le monde portés par le romancier et par le poète engageait Baudelaire à écrire l'article de l'année le plus pénétrant sur *Madame Bovary* et sur son personnage principal. Il révoquait en doute les réserves et les critiques de Sainte-Beuve et de Barbey :

Plusieurs critiques avaient dit : cette œuvre, vraiment belle par la minutie et la vivacité des descriptions, ne contient pas un seul personnage qui représente la morale, qui parle la conscience de l'auteur. Où est-il, le personnage proverbial et légendaire, chargé d'expliquer la fable et de diriger l'intelligence du lecteur ? En d'autres termes, où est le réquisitoire ?

Absurdité ! Éternelle et incorrigible confusion des fonctions et des genres ! — Une véritable œuvre d'art n'a pas besoin de réquisitoire. La logique de l'œuvre suffit à toutes les postulations de la morale, et c'est au lecteur de tirer les conclusions de la conclusion.

Flaubert remercia chaleureusement Baudelaire : « Vous êtes entré dans les arcanes de l'œuvre, comme si ma cervelle était la vôtre. Cela est compris et senti à fond⁽²³²⁾. »

Outre les articles de presse, que lui adressait régulièrement son ami le dévoué Jules Duplan, Flaubert reçut un courrier volumineux, où l'on trouve des mots ou des lettres de Michelet, de Champfleury, d'Edmond About, et aussi de Victor Hugo : « Vous avez fait un beau livre, Monsieur, lui écrivait celui-ci d'Hauteville House, le 30 août, et je suis heureux de vous le dire. [...] Vous êtes, Monsieur, un des esprits conducteurs de la génération à laquelle vous appartenez. Continuez de [tenir] haut devant elle le flambeau de l'art. Je suis dans les ténèbres, mais j'ai l'amour de la lumière. C'est vous dire que je vous aime. Je vous serre les mains. »

Nombre de lettres viennent souvent d'admirateurs inconnus. L'une des plus intéressantes est celle d'un notaire de Reims, Émile Cailteaux : « Vous nous montrez la vie réelle d'une façon neuve et saisissante ! [...] Votre livre éminemment intéressant fourmille

de portraits, de descriptions, de récits, de discours charmants et d'une vérité profonde. Quel caractère que celui d'Emma ! quelle vérité ! quelle passion ! Et pourtant quelle simplicité ! Il y a, Monsieur, malheureusement dans nos provinces, trop de femmes du caractère de Madame Bovary. Nous les nommons : les *incomprises*⁽²³³⁾. » Flaubert avait répondu à sa curiosité : mon roman et mon personnage sont « une pure invention », les personnages « sont complètement imaginés, et Yonville-l'Abbaye lui-même est un pays *qui n'existe pas* ». Il a voulu non pas faire des portraits, mais « reproduire des types ».

Parmi ces inconnus, la plus intéressante et la plus remarquable est une femme, Marie-Sophie Leroyer de Chantepie, avec laquelle une longue correspondance va suivre.

Une amitié insolite

Dès le 18 décembre 1856, M^{lle} Leroyer de Chantepie, qui vient de lire la dernière partie de *Madame Bovary* dans la *Revue de Paris* à laquelle elle est abonnée, adresse à Flaubert une lettre enthousiaste : « un chef-d'œuvre de naturel et de vérité ». Habitant Angers, auteur elle-même de trois romans, elle lui avoue qu'aucun livre ne lui a encore fait « une impression aussi profonde », et lui parle de la « commotion violente » qu'il lui a causée : « c'est le scalpel appliqué au cœur, à l'âme, c'est hélas ! le monde dans toute sa hideur. Les caractères sont vrais, trop vrais, car aucun d'eux ne relève l'âme, rien ne console dans ce drame qui ne laisse qu'un immense désespoir, mais aussi un sévère avertissement. » Remis de ses émotions consécutives à son procès, Flaubert lui répond le 19 février 1857 : « Cette *Bovary*, que vous aimez, a été traînée comme la dernière des femmes perdues sur le banc des escrocs. On l'a acquittée, il est vrai, les considérants de mon jugement sont honorables, mais je n'en reste pas moins à l'état d'auteur *suspect*, ce qui est une médiocre gloire. » Encouragée, sa correspondante lui répond aussitôt par une longue lettre, où elle mêle de nouvelles appréciations sur le « chef-d'œuvre » et ses admirables tableaux et ses descriptions « qui laissent bien loin en arrière Balzac » à des confidences personnelles. Elle aussi a éprouvé le mortel ennui dont Emma a souffert, elle aussi se demande, dans sa dérégulation, le sens de sa vie, elle insiste sur la perspicacité de Flaubert qui a su lire

dans l'âme et la pensée des femmes. Et puis ce pharmacien, ce curé, si vrais ! « Non jamais rien ne m'a paru aussi vrai, aussi admirable que *Madame Bovary*. J'ai trop souffert pour pleurer facilement, eh bien, j'ai pleuré trois jours au dénouement. J'y pense sans cesse, toutes les localités sont identifiées avec ce récit dont l'héroïne a existé pour moi. Je l'ai aimée comme une sœur, j'aurais voulu me jeter entre elle et son malheur, la conseiller, la consoler, la sauver ! Je ne l'oublierai jamais ! Je suis persuadée que cette histoire est vraie ! Oui, il faut avoir été acteur ou témoin intéressé d'un pareil drame pour l'écrire avec cette vérité ! Quel que soit le talent d'un auteur, il est impossible de créer rien d'aussi vrai, d'aussi parfait ! » Elle lui explique qu'elle vit à la campagne « au milieu des préjugés absurdes, des injustices de toute espèce », que sa maladie habituelle est le spleen. Une quinzaine de jours plus tard, elle lui annonce qu'elle s'attelle à un compte rendu pour *Le Phare de la Loire* — lequel paraîtra effectivement le 25 juin 1857⁽²³⁴⁾.

Cette fois, Flaubert lui répond aussitôt. Il la dissuade de croire qu'il a raconté une histoire vraie : *Madame Bovary* a été « totalement inventée ». « Je n'y ai rien mis ni de mes sentiments ni de mon existence. L'illusion (s'il y en a une) vient au contraire de l'*impersonnalité* de l'œuvre. C'est un de mes principes qu'il ne faut pas *s'écrire*. » Il lui livre le secret de son esthétique : « L'Art doit s'élever au-dessus des affections personnelles et des susceptibilités nerveuses ! Il est temps de lui donner, par une méthode impitoyable, la précision des sciences physiques ! La difficulté capitale, pour moi, n'en reste pas moins le style, la forme, le Beau indéfinissable *résultant de la conception même* et qui est la splendeur du Vrai, comme disait Platon. » Il passe aux aveux : il a vécu comme elle, seul, à la campagne, il a un peu couru le monde et il connaît Paris. Mais rien « ne vaut une bonne lecture, au coin du feu ». Un bref autoportrait suit : « J'ai trente-cinq ans, je suis haut de cinq pieds six pouces, j'ai des épaules de portefaix et une irritabilité nerveuse de petite maîtresse. Je suis célibataire et solitaire. »

Touchée par cette lettre, la demoiselle d'Angers répond à Flaubert quasiment par retour du courrier⁽²³⁵⁾, et par une longue missive, une fois encore, où elle approfondit la confidence. Elle est une « vieille fille », de vingt ans l'aînée de son auteur admiré, « fille unique d'un second mariage de père et de mère », de petite noblesse pauvre, elle

souffre d'une « excessive sensibilité », due aux « frayeurs de sa mère pendant la révolution ». Elle a reçu une éducation chez des religieuses. « On confia le soin de ma santé à un médecin ignorant, celui de mon âme à un prêtre fanatique, aidé d'une vieille fille plus fanatique encore. Ces personnes me firent un mal irréparable. » Elle a été aimée, mais n'a pas rencontré « un idéal de perfection impossible à réaliser ». Pathétique, elle avoue ne trouver dans la province où elle vit, antipathique à souhait, rien qui puisse consoler ses maux.

Réponse rapide de Flaubert, qui lui donne du « cher confrère » (il écrira aussi : « ma chère confrère ») : « Votre lettre est si honnête, si vraie et *si intense* ; elle m'a enfin tellement ému, que je ne puis me retenir d'y répondre immédiatement. » Quelque peu indélicat, il la remercie de lui avoir dit son âge : « Cela me met plus à l'aise. Nous causerons ensemble comme *deux* hommes. » Mais qui dira que Flaubert a le cœur sec ? Le voilà si attentif au désarroi dont il a reçu l'aveu, qu'il écrit une longue lettre où il entrelace ses consolations avec le récit de sa propre vie. Cette âme blessée, il l'a reconnue comme une âme sœur : « Écrivez-moi tout ce que vous voudrez, longuement et souvent, quand même je serais quelque temps sans vous répondre, car, à partir d'hier, nous sommes de vieux amis. Je vous connais maintenant et je vous aime » et aussi « J'ai la plus grande sympathie pour votre esprit et pour votre cœur ». Il lui parle de sa religion, le catholicisme, à laquelle il n'adhère pas, mais qu'il respecte, et lui pointe la contradiction entre le « libéralisme » de son esprit et les « vieilleries » du dogme. Il lui conseille : « Cramponnez-vous à la science ! », et lui recommande des lectures thérapeutiques, par exemple *l'Examen des dogmes de la religion chrétienne* d'un certain Patrice Laroque, « une réfutation complète du dogme catholique ». Quant à sa position politique, il tient à être précis : « Je n'ai de sympathie pour aucun parti politique ou pour mieux dire je les exècre tous, parce qu'ils me semblent également bornés, faux, puérils, s'attaquant à l'éphémère, sans vues d'ensemble et ne s'élevant jamais au-dessus de l'*utile*. J'ai en haine tout despotisme. Je suis un libéral enragé. C'est pourquoi le socialisme me semble une horreur pédantesque qui sera la mort de tout art et de toute moralité. J'ai assisté, en spectateur, à presque toutes les émeutes de mon temps. »

Dans cette lettre et dans celles qui suivent, Flaubert entreprend de se faire directeur de conscience et conseiller psychologique (« Lisez

Montaigne ! Travaillez ! »). Il lui adresse un exemplaire de *Madame Bovary* ; elle lui envoie ses romans, dont *Angélique Lagier*, plaidoyer pour le divorce et contre la peine de mort. Il lit ses ouvrages, lui en parle, sait la féliciter aussi bien que blâmer ses faiblesses. Et l'échange se poursuit à dates rapprochées. M^{lle} Leroyer discute certaines de ses positions, sur le socialisme, l'instruction obligatoire ou le catholicisme, mais elle juge Flaubert comme « l'homme bon et sensible par excellence ». À coup sûr, c'est dans cette correspondance, qui devait durer jusqu'en 1876, entre la modeste romancière d'Angers et le grand écrivain que devient Flaubert, qu'on rencontrera une attention à l'autre, un élan continu de fraternité, que d'aucuns de ses contemporains et de ses critiques sont loin de soupçonner chez ce champion de l'« impersonnalité ». Fait-il, là, preuve d'une sensibilité au malheur d'une âme solitaire dans laquelle il peut se reconnaître lui-même ? Il l'écrit : il n'aime pas voir « une aussi belle nature que [celle de sa correspondante], s'abîmer dans le chagrin et le désœuvrement ». Ces échanges épistolaires, diamants d'une œuvre improvisée, sont d'autant plus étonnants que jamais elle et lui ne se rencontreront.

XIII

LA VIE PARISIENNE

Avec *Madame Bovary*, le nom de Gustave Flaubert est entré dans l'histoire de la littérature. Sa vie change. On veut le rencontrer, on le sollicite, on l'invite. Il fait désormais partie de ces gens de lettres qui tiennent le haut du pavé. Paris lui ouvre les bras ; l'ermite pourrait devenir un mondain. À vrai dire, une autre raison l'incline à venir plus souvent dans la capitale : la présence de sa mère qui accompagne la petite Caroline, devenue élève d'une pension parisienne. Et puis, lancé dans l'écriture de son nouveau roman, *Salammbô*, il a besoin d'une énorme documentation qu'il ne peut se procurer qu'à la Bibliothèque impériale, rue de Richelieu, ou en d'autres bibliothèques parisiennes.

Au demeurant, s'il arrive à Flaubert de défrayer la chronique dans les gazettes, il y a une barrière qu'il ne franchit pas : écrire dans les journaux et les revues. « On me verra cocher de fiacre avant de me voir *écrire pour de l'argent*⁽²³⁶⁾. » Puisqu'il peut vivre sans courir les piges, comme tant d'autres écrivains y sont contraints, il se consacre entièrement au livre qu'il écrit, et à Croisset de préférence, plutôt qu'à Paris, boulevard du Temple. Entre la publication de *Madame Bovary* et celle de *Salammbô* s'écoulent cinq bonnes années, au cours desquelles il passe moins d'un tiers de son temps dans la capitale : entre trois et quatre mois par an, pendant l'hiver ou le printemps de préférence. À Croisset, devant la Seine, où il aime à se baigner les jours cléments, il demeure l'écrivain farouche, toujours insatisfait, gueulant ses phrases, se corrigeant sans cesse, traquant les assonances et les répétitions, quêteant la bonne métaphore, jusqu'au moment où il prend le train pour aller piocher dans les ouvrages érudits qu'il n'a pas à la portée de sa main. Une vie de moine, mais de moine qui sait aussi se dissiper.

Flaubert s'est intégré dans le milieu littéraire et le monde du théâtre. Déjà, en 1856, il s'était battu en faveur de son ami Bouilhet qui avait finalement obtenu un beau succès à l'Odéon avec sa pièce en vers, *Madame de Montarcy*. Vivant à Mantes, en compagnie de sa concubine Léonie, Bouilhet confie à Flaubert le soin de défendre son drame *Hélène Peyron*, qu'en bon mandataire son ami réussit à faire prendre par le Théâtre impérial de l'Odéon. En 1860, il s'active pour la nouvelle pièce de Bouilhet, *L'Oncle Million* ; ce sera un fiasco, mais l'amitié n'en reste que plus solide entre Gustave et Louis. À Croisset, Bouilhet reviendra passer des heures auprès de Flaubert pour relire et corriger avec lui le manuscrit de *Salammbô*.

Un nouvel ami est entré dans ses relations, Ernest Feydeau — dont le fils Georges deviendra célèbre vaudevilliste. Il est lui-même écrivain et gagne sa vie comme coulissier à la Bourse ; Flaubert fait sa connaissance à *L'Artiste*, où, on s'en souvient, il a fait paraître des fragments de son *Saint Antoine*. En 1858, Feydeau obtient un beau succès avec son roman *Fanny*. Très vite, les deux hommes sont devenus familiers. Ernest et sa femme viennent parfois déjeuner à Croisset. Il confie la lecture de son nouveau roman, *Daniel*, à Flaubert qui, selon son habitude, lui en parle sans tourner autour du pot : « J'ai lu deux cents pages du *Daniel*. J'aurai fini la lecture complète ce soir. J'en pense *beaucoup de bien*. Mais je suis révolté très souvent par les redites et les négligences de style qui sont nombreuses. Quel sauvage tu fais ! À côté de choses *superbes* tu me fourres des vulgarités impardonnables. » Il ne changera pas : la franchise est pour lui la règle première de l'amitié. On admire, dans ses lettres, la minutie avec laquelle il analyse le manuscrit qu'on lui a confié, relevant dans chaque partie ce qui est bon ou ce qui cloche, applaudissant ici, écumant de colère là, traquant le cliché, les phrases toutes faites, multipliant les conseils, non sans humour : « Quant au docteur [un personnage du roman], je te demande sa mort comme un service personnel⁽²³⁷⁾. » Avec Ernest, qui a le même âge que lui, Gustave sait aussi garder le ton du vieux collégien qu'il ne cesse d'être : « Eh bien ! lui écrit-il lors d'un voyage de Feydeau dans le Midi, vieux lubrique, vieux Valmont, infect Noireuil et père Jérôme, souilles-tu suffisamment le département de la Haute-Garonne ? Emplis-tu les

ravines des éjaculations de ton indomptable broquette ? Combien de chèvres as-tu déshonorées, combien de caméristes séduites, de pâtres violés et de tables d'hôtes éblouies ? Tu dois être bien là-bas, parlant javanais, avec tes grandes guêtres et ton costume espagnol ? » Les années n'ont pas changé le vieux potache.

À Paris, où il connaît déjà Théophile Gautier, Flaubert entre en relations avec Baudelaire, Michelet, Sainte-Beuve, Renan, le chroniqueur Saint-Victor et surtout les Goncourt, Jules et Edmond, bientôt ses intimes et dont le *Journal* l'évoquera à profusion. Avec tous ces confrères, il se révèle un bon camarade qui discute avec passion, et sait faire le pitre après le café. Baudelaire a la curieuse idée, en janvier 1862, de se porter candidat à l'Académie française. Il demande à Flaubert d'intervenir en sa faveur auprès de Jules Sandeau pour solliciter sa voix, et lui qui n'a qu'ironie pour le Quai Conti écrit à Sandeau sans hésitation : « Faites cela ! Nommez-le ! Ce sera beau. » Pour lui, « le premier devoir d'un ami est d'obliger un ami ». Réponse de l'auteur des *Fleurs du mal* : « Mon cher Flaubert, vous êtes un vrai guerrier. Vous méritiez d'être du bataillon sacré. Vous avez la foi aveugle de l'amitié, qui implique la vraie politique. » Évidemment, jamais Baudelaire n'aura la moindre chance d'être élu à l'Académie, mais de cette entreprise désespérée l'amitié sort victorieuse.

Envers Michelet, qu'il a beaucoup lu dans sa jeunesse, il balance. Il commence par mettre en miettes l'ouvrage consacré à *L'Amour* dans une lettre à Théophile Gautier : « Il ne parle que de ça [la matrice], ne rêve qu'ovaires, allaitement, lochies et unions constantes. C'est l'apothéose du mariage, l'idéalisation de la vesse conjugale, le délire du pot-au-feu. » Sur *La Femme*, qu'il lit ensuite : « Quel vieux radoteur ! Il abuse de bavardage, franchement », écrit-il à Feydeau. Mais voici que Michelet lui adresse son nouveau livre, *La Mer*. « Comment vous remercier ? Monsieur et cher Maître, de l'envoi de votre livre ? Comment vous dire l'enchantement où cette lecture m'a plongé ? » Le Garçon sait trouver des délicatesses de femme du monde. Et de lui apprendre comment au collège déjà il dévorait ses livres. Michelet, enchanté, le remercie et admire : « Une telle lettre, c'est plus que le livre — belle et rare singularité, si curieuse que je vois si peu : un homme supérieur qui aime la production des autres, et lui soit sympathique⁽²³⁸⁾. » Derechef, en juin 1861, Flaubert s'enchantait du nouveau livre de Michelet, *Le Prêtre, la Femme et la*

Famille. « Il n'est maintenant personne qui puisse se passer de vous, se soustraire à l'influence de votre génie, ne pas vivre sur vos idées. » Échange de bons procédés : le « vieux radoteur », à la sortie de *Salammbô*, félicite chaleureusement Flaubert, qui répond : « Voilà huit jours que je veux aller vous voir pour vous parler de votre prodigieuse *Sorcière*, que j'ai dévoré en une nuit d'une seule haleine. » C'est dit : pour lui, Michelet est un maître, on ne le contestera plus.

C'est aussi au siège de *L'Artiste* que Flaubert, en 1857, avait fait la connaissance des frères Goncourt, qu'il apprécie tout de suite, qu'il reçoit à sa table, qu'il visite et qu'il prend l'habitude d'appeler « mes bichons ». Discussions à n'en plus finir, confidences, repas communs, ils s'apprécient. Ce qui n'empêche pas les vacheries du *Journal*. Flaubert les félicite pour leurs *Maîtresses de Louis XV*, s'émerveille devant leur *Sœur Philomène*, mais, comme toujours avec ses amis, il sait discuter, objecter, relever les couacs du concert. Les deux autres répondent, s'expliquent, justifient leurs choix. Et quand, séparé d'eux, leurs lettres se font rares, il proteste, les réclame, bref une amitié intense est née entre Gustave et les deux grands concierges des lettres françaises. Ils en font le portrait : « Très grand, très fort, de gros yeux saillants, des paupières souflées, des joues pleines, des moustaches rudes et tombantes, un teint martelé et plaqué de rouge. » Ils le décrivent dans ses déclamations passionnées, « les yeux hors de la tête, le teint allumé, les bras soulevés comme pour des embrassements de drame » : il parle du style, des maîtres, de son livre, à étourdir les deux bichons. Sur Sade, qui le fascine, il déclare : « C'est le dernier mot du catholicisme. Je m'explique : c'est l'esprit de l'Inquisition, l'esprit de torture, l'esprit de l'Église du Moyen Âge, l'horreur de la nature. Il n'y a pas un arbre dans de Sade, ni un animal⁽²³⁹⁾. » Les réserves des Goncourt ne font pas défaut dans leur *Journal* à l'endroit de leur ami. Du reste, s'agit-il pour eux d'un ami ?

Au fond, cette nature franche, loyale, ouverte, furieusement épanouie, manque de ces atomes crochus qui mènent une connaissance à l'amitié. Nous nous trouvons au même point que le premier jour où nous l'avons vu, et quand nous lui parlons de venir dîner chez nous, il nous dit tous ses regrets, mais ne pouvoir travailler que le soir. Oh ! l'amusante erreur ! Ces hommes — que le bourgeois voit toujours en fêtes, en orgies, vivant le double des autres hommes —, n'ayant point une soirée à donner à l'amitié et à la société ! Ouvriers solitaires et renfoncés, vivant loin de la vie, avec une pensée et une

Cette notation, née du dépit d'un jour où Flaubert n'était pas libre, ne reflète pas la réalité du personnage. Que de stationnements ne fait-il pas au Café Anglais, chez Tortoni, aux Trois Frères Provençaux, avec les uns et les autres. L'ours sait se ménager les sorties de tanière. La célébrité a aiguisé ses dons de séducteur, et d'abord auprès des comédiennes. On connaît déjà sa liaison avec Béatrix Person, « cette excellente créature ». Elle finit par convoler avec un exploitant agricole, Jules-Émile Godefroy : la terre, elle, ne ment pas ! Plus tapageuses seront ses amours avec Suzanne Lagier, autre comédienne et bientôt chanteuse. Nous connaissons sa personnalité surtout grâce au *Journal* des Goncourt qui la présentent comme une sacrée gourgandine. Replète, déboutonnée, tonitruante, le verbe haut et le mot acide, circulant de lit en lit, « une grosse mère avec une grosse voix, type de bon chien de Terre-Neuve, qui doit donner son cul comme un sou » : « Madame, disait d'elle sa bonne, c'est un monsieur qui bande toujours. » Dans les soirées, vive, spirituelle, appétissante, elle est intarissable d'anecdotes salées, elle met dans tous les cercles une touche de gaieté : « Nulle comédie de ce temps pareille à cette femme, nulle joie si amusante que ce boute-en-train et cette réjouissante forte-en-gueule, le plus beau plat d'un souper, une femme à servir dans du cresson comme une maîtresse de la Régence⁽²⁴¹⁾. » Les deux frères relatent à plusieurs reprises des déjeuners chez Flaubert avec une Lagier toujours aussi baroque, crue et cynique. La relation, intermittente, dura quelques années cahin-caha, s'arrêta, reprit. Nous n'avons qu'une seule lettre de Flaubert à la comédienne ; elle date de 1871 : il s'agit alors de lui faire jouer *Mademoiselle Aïssé*, une pièce posthume de Louis Bouilhet.

Les conquêtes de théâtre de Flaubert ne s'arrêtent pas là ; des allusions dans sa correspondance à la Ramelli et à d'autres inclinent à le croire, mais nous n'en savons guère plus. Nous sommes mieux renseignés sur ses amours avec la haute « bicherie » parisienne, ces dames entretenues qui parfois tenaient un salon. On lui connaît une aventure au moins avec Esther Guimont, dont le prince Napoléon et Napoléon III en personne avaient été les amants. Un billet d'elle, découvert par un collectionneur et publié par *L'Intransigeant* le 2 mars 1939, et qui ressemble à une parodie d'après boire, semble attester la

relation : « Je m'engage, écrivait la dame, quand la salle de bains de l'hôtel que je fais construire rue de Chateaubriand sera prête, à livrer ma personne au sieur Gustave Flaubert qui en usera et en abusera à sa volonté. » La cocotterie, dont Georges Feydeau se fera le peintre comique, était composée de filles de modeste origine, dont la beauté ou l'abattage était le meilleur diplôme. Le gîte et le couvert assurés par un protecteur, riche et d'âge avancé, elles pouvaient recevoir gratuitement les greluchons qui leur plaisaient. Gustave, qui était du nombre, s'en inspirera pour créer Rosanette, dans *L'Éducation sentimentale*.

Jeanne de Tourbey, autre lionne sous l'Empire, fut aussi sans doute la maîtresse de Flaubert, sans qu'on sache à quel moment. Il avait fait sa connaissance en 1857, au moment où Marc-Fournier, le protecteur de la belle chérie, voulait monter *Madame Bovary* au théâtre. La dame tient un salon littéraire que fréquentent Mérimée, Renan, Sainte-Beuve et désormais Flaubert. Comme elle habite rue Vendôme (aujourd'hui rue Béranger), c'est-à-dire à deux pas du boulevard du Temple, Flaubert l'appelle sa « chère voisine ». Devenue en 1871 par son mariage comtesse de Loynes, elle tiendra à la fin du siècle le salon antidreyfusard le plus fameux, où pontifiait son amant, le célèbre critique Jules Lemaître. Pour l'heure, elle est une très jeune femme à laquelle Gustave conte fleurette, comme on le voit dans cette lettre qu'il lui envoie au cours de son voyage à Tunis, le 15 mai 1858, où il se targue de songer à elle « presque continuellement ». Il lui trousse le madrigal : « ... Et je me croyais pourtant revenu de tout cela ! Quel orgueil ! Le cœur est comme les palmiers, il repousse à mesure qu'il se dépouille. » Les galanteries de Flaubert continueront auprès de sa « chère et belle voisine » :

Est-ce dans le boudoir de la rue de Vendôme que se retrouvent vos grâces de panthère et votre esprit de démon ? Comme je rêve souvent à tout cela ! Je vous suis, de la pensée, allant et venant partout, glissant sur vos tapis, vous asseyant mollement sur les fauteuils, avec des poses exquises !

Mais une ombre obscurcit ce tableau..., à savoir la quantité de messieurs qui vous entourent (braves garçons du reste). Il m'est impossible de penser à vous, sans voir en même temps des basques d'habits noirs à vos pieds. Il me semble que vous marchez sur des moustaches comme une Vénus indienne sur des fleurs. Triste jardin !

D'autres lettres suivent à l'adresse de l'« exquise personne ». Mais des lettres plus respectueuses que les billets qu'il envoie à une autre dame, Aglaé Sabatier, qu'on appelle « la Présidente », de cinq mois la cadette de Flaubert. Entretienue par un industriel belge, Alfred Mosselman, elle était aussi « la Muse et la Madone » de Baudelaire. Elle organise chez elle, rue Frochot, des dîners littéraires, auxquels Flaubert participe tous les dimanches quand il est à Paris, et où il retrouve Théophile Gautier, Ernest Feydeau, Henri Monnier, Maxime Du Camp et d'autres. La première lettre que nous avons de Flaubert à Aglaé date du 1^{er} mars 1856, où il est question d'un dîner. L'année suivante il lui envoie un exemplaire de *Madame Bovary*, ainsi dédicacé : « À l'esprit charmant, à la ravissante femme, à l'excellente amie, à notre belle, bonne et insensible Présidente, M^{me} Aglaé Sabatier, mince hommage de son tout dévoué Gve Flaubert. » Les quelques lettres que nous avons de lui adressées à Aglaé sont assez lestes et laissent entendre des relations étroites entre eux deux. Ainsi, pendant l'été 1859 : « Restez-vous à Paris tout l'été ? Il fait chaud ces deux derniers mois ? Et j'imagine que vous avez maintes fois plongé votre beau corps de femme dans les ondes de la Seine. La tribade, comme [elle] a dû jouir sous vous ! et que j'aurais voulu être à sa place ! Pardon, je crois que j'ai lâché un gros mot ! C'est un cri du cœur. » Ou encore : « Adorable Présidente, “Je mets la main à la plume pour vous écrire” (et *entre nous* ce n'est pas à la plume que je voudrais mettre la main) », etc. Maxime Du Camp, plus tard, croira reconnaître Aglaé dans le personnage de Rosanette : la Présidente devenue la Maréchale. Les Goncourt en ont esquissé le portrait : « C'est une assez grande nature, d'un entrain commun, une courtisane un peu peuple. Cette belle femme à l'antique, un peu canaille, elle me représente une vivandière de faunes⁽²⁴²⁾. » Nous n'avons pas beaucoup d'autres détails sur les fréquentations parisiennes de Flaubert à cette date, du moins est-il sûr qu'il s'y est ébroué.

Juliet

Joli cœur, corsaire des coulisses, séducteur à moustache gauloise, Flaubert, dans sa nouvelle vie parisienne, semble bien correspondre au portrait-robot du code de la virilité : le commerce des femmes et des

filles est une nécessité où le sentiment n'est qu'accessoire. Cependant, le comportement de Flaubert au regard des femmes a d'autres facettes. D'abord, celle de l'amitié. Ses échanges avec sa compatriote Amélie Bosquet l'attestent. Celle-ci, après avoir publié *La Normandie romanesque et merveilleuse*, s'est lancée dans le roman, sous le pseudonyme d'Émile Bosquet. Flaubert, qui avait fait sa connaissance à la bibliothèque municipale de Rouen, a pu songer à la séduire mais, Amélie s'étant refusée, leurs rapports ont évolué, et Flaubert ne manque pas de lire ses textes, de l'encourager, de passer de longues heures avec elle pour en parler, de s'entremettre auprès des éditeurs. En octobre 1862, il lui écrit : « Savez-vous qu'à votre dernier voyage nous avons eu deux séances qui me sont restées non pas sur, mais dans le cœur ? Il me semble que nous avons été plus intimes qu'à l'ordinaire ; il y a eu... je ne sais quoi. Mais quelque chose de bon, de fort et d'attendri en même temps... et comme une étreinte douce. Je vous aime beaucoup quand vous ne riez pas. » Tout cela sera définitivement compromis, quand, lisant *L'Éducation sentimentale* en 1869, Amélie Bosquet, qui écrit dans *Le Droit des femmes* et vient de publier *Le Roman des ouvrières*, découvrira, indignée, le personnage de M^{lle} Vatnaz, qui ridiculise la cause féministe.

Cependant Jacques-Louis Douchin nous raconte une belle histoire dans sa *Vie érotique de Flaubert*. Lui qui ironise sur le « grand amour » de Gustave pour Élisabeth Schlésinger croit être en mesure de nous révéler qu'il y a bien eu un grand amour de Flaubert, mais qui a été un amour « censuré ». La bien-aimée s'appelait Juliet Herbert, la troisième institutrice de la petite Caroline, débarquée au printemps de 1855, à l'âge de vingt-six ans, à Croisset, où elle resta jusqu'en 1857. Née dans une famille anglaise distinguée mais ruinée, elle avait résolu de gagner sa vie comme préceptrice. Le 9 mai 1855, Flaubert en parle à Bouilhet sans romantisme : « Depuis que je t'ai vu excité par (et pour) l'institutrice je le suis (excité). À table, mes yeux suivent volontiers la pente douce de sa gorge. Je crois qu'elle s'en aperçoit, car elle pique des coups de soleil, cinq ou six fois par repas. » Un tournant décisif a lieu dans leur relation, quand, au printemps de 1857, toujours à Croisset, Juliet se met à traduire *Madame Bovary* sous l'œil de Gustave. Pendant des jours côte à côte, sont-ils devenus amants à ce moment-là, comme le suppose Jacques-Louis Douchin ? Flaubert avertit son éditeur Michel Lévy que cette « traduction est un vrai chef-d'œuvre ».

Sans suite, la première traduction en anglais n'aura lieu qu'en 1886, mais ce ne sera pas celle de Juliet.

Après son départ de France en septembre 1857, nous savons, grâce notamment à la correspondance de Louis Bouilhet, qu'elle est revenue plusieurs fois à Croisset dans les années suivantes. En 1865, Flaubert lui-même fait un séjour à Londres, du 26 juin au 12 juillet, sans qu'on sache le but de ce voyage. Dans son *Carnet de notes* n° 13, on lit les annotations qui confirment la relation : repas en tête à tête au restaurant, et « le soir, clair de lune — Retour délicieux — longue conversation ». La pudeur même de ces notes incite Jacques-Louis Douchin à conclure que « pour la première fois, et la seule de sa vie, Gustave Flaubert a connu l'amour ». Flaubert retourne à Londres en 1866. Nous n'avons aucune lettre de la correspondance supposée entre eux. Une chercheuse anglaise, Hermia Oliver, dans son *Flaubert and English Governess. The Quest for Juliet Herbert* (1980)⁽²⁴³⁾, a enquêté sur la place prise par Juliet dans la vie de Flaubert. La « gouvernante anglaise » lui a notamment fourni des informations pour *L'Éducation sentimentale*. L'un et l'autre ne cessent de se revoir de manière espacée. Dans une lettre à sa nièce du 28 octobre 1870, il écrit : « Ma vie n'est pas drôle depuis dix-huit mois ! Pense à tous ceux [que] j'ai perdus ! (Je n'ai plus que toi et *cette pauvre Juliet* [souligné par nous] ! Et vous n'êtes là ni l'une ni l'autre !). » Le 8 septembre 1872, alors qu'il est à Paris, il écrit à la même : « Quand la pauvre Juliet m'aura quitté, j'irai trois ou quatre jours », etc. En 1874 encore, Flaubert dédicacera le premier exemplaire de sa *Tentation de saint Antoine* à Juliet, sa « chère compagne ». La même expression est employée à son sujet dans une lettre de Flaubert du 14 septembre à Caroline : « Je pense que dans huit jours *ma chère compagne* (ce n'est pas de toi que je parle) viendra te voir... » Plus loin, dans la même lettre : « Dès que je serai revenu à Croisset, Laporte m'amènera mon chien pour lequel Juliet m'a fait cadeau d'un collier superbe. » Le 21 août, il avait appris à Caroline qu'il partait pour Paris où il verrait « la chère Juliet ».

En 1967, l'historien américain Benjamin F. Bart estimait dans son *Flaubert*⁽²⁴⁴⁾ que cette liaison avec Juliet avait dû être « certainement la plus tendre, la plus longue et la plus profonde des relations de Flaubert avec les femmes ». Pour Douchin, « Juliet a régné, souveraine, reléguant loin derrière, toutes les autres aventures ou toutes les autres expériences amoureuses de Gustave Flaubert ».

Pour en être certain, il faudrait disposer de la correspondance des deux amants. Une correspondance qui ne fait pas de doute parce que, *primo*, l'un et l'autre se sont vus et revus pendant de longues années, mais qu'ils ont été le plus souvent séparés, parce que, *secundo*, Flaubert est un épistolier infatigable, et qu'on ne saurait imaginer qu'il écrive moins à sa « chère compagne » qu'à M^{lle} Leroyer de Chantepie. Malheureusement, rien. Faut-il en accuser Caroline ? Douchin émet une autre hypothèse, très plausible : la destruction des lettres a été voulue par Juliet elle-même — « témoignages d'un amour exceptionnel qu'elle a voulu conserver pour elle seule. Trésor trop précieux pour que les générations à venir le prostituent sur la place publique ». Caroline, son ancienne élève, aurait-elle exécuté son souhait en détruisant les lettres de Juliet, qui de son côté se serait chargée de faire disparaître celles de Gustave ? On doit remarquer que nombre de lettres de femmes à Flaubert ont disparu — à commencer par celles de Louise Colet : n'est-ce pas l'écrivain lui-même, si hostile à toute publicité sur sa vie privée, qui aurait nettoyé sa vie posthume de ses secrets ?

Si amour il y eut, ce qui est probable, il reste que c'est le « dernier grand mystère de la vie de Flaubert », écrit Jean Bruneau. Un grand amour qui pouvait se concilier avec de longues séparations, allant jusqu'à plus de quatre ans. Et qui n'a pas tout aboli sur son passage. En 1859, il écrit encore à M^{lle} Leroyer de Chantepie : « Quant à l'amour, je n'ai jamais trouvé dans ce suprême bonheur que troubles, orages et désespoirs ! La femme me semble une chose impossible. Et plus je l'étudie, et moins je la comprends. Je m'en suis toujours écarté le plus que j'ai pu. C'est un abîme qui attire et qui me fait peur. » Reste que Flaubert peut aimer à distance : ne jouit-il pas d'autant mieux de son amour qu'il est éloigné de l'être aimé ? Juliet pouvait être l'amour idéal — celui qui ne perturbe pas le créateur, celui qui emplit son imaginaire et que l'intermittence des rencontres ravive sans danger.

En route vers Carthage !

Avant même que *Madame Bovary* ne fût publiée, Flaubert s'attelait à un nouveau roman, qu'il intitula *Carthage* avant de le nommer

Salammbô. L'intrigue lui est inspirée par un récit de l'historien grec Polybe sur la guerre des Mercenaires qui éclata, en 241 avant J.-C., dans l'Empire carthaginois, au lendemain de la première guerre punique qui avait opposé les deux empires de la Méditerranée, Rome et Carthage. Cette guerre, qui dura trois ans et quatre mois, de l'automne 241 à la fin de 238, avait commencé par la révolte des Mercenaires contre le gouvernement punique dans l'impossibilité de leur verser leurs arriérés de solde et leurs indemnités. Les troupes de Carthage étaient d'origine diverse : Ibères, Gaulois, Ligures, et surtout Libyens. Le gouvernement tenta de les éloigner à près de deux cents kilomètres de Carthage, à Sicca, où on leur demanda de sacrifier une partie de leur solde. Un Libyen, *Mâtho*, prit la tête de la révolte, soutenue bientôt par les populations indigènes soumises à Carthage. La guerre qui s'ensuivit fut « inexpiable », selon le mot de Polybe. Massacres, atrocités, tortures, mais aussi scènes d'anthropophagie — les prisonniers mourant de faim. La victoire revint aux Carthaginois, *Mâtho* fut pris vivant et quelques-uns de ses compagnons furent tués sous la torture devant la population. Le nom de *Salammbô* (l'écrire avec deux *m*, nous précise Flaubert, pour prononcer *Salam'* et non pas *Salan'*) est celui de la fille du chef carthaginois Hamilcar, dont le rebelle *Mâtho* était tombé amoureux, et qui mourra devant le spectacle de son exécution finale.

Carthage ! quelle idée ! Flaubert, depuis longtemps, songeait à écrire un roman historique situé dans l'Antiquité, dont il admirait déjà les grandes images dans son enfance. Le voyage en Orient avec Du Camp avait avivé ce désir, et il avait d'abord songé à écrire un roman « égyptien ». Carthage lui parut un défi plus élevé, parce que, sur Carthage, fondée au IX^e siècle avant J.-C. par les Phéniciens, on ne savait pas grand-chose, à l'exception des trois guerres puniques, dont la dernière s'acheva en 146 avant J.-C. par la destruction de la ville, qui fut complètement rasée. La méconnaissance même de cette cité-Empire excita l'imagination de Flaubert. Après Yonville, après la trivialité, Carthage ! l'épopée ! Toutefois, fidèle à sa méthode, répugnant à l'exotisme rêvé, il s'évertua à restituer le vrai ou du moins, si c'était impossible, le « probable ». Il reprenait le mot qu'Ernest Feydeau avait utilisé dans son *Histoire des usages funèbres et des sépultures des peuples anciens* : « Quant à l'archéologie, lui écrit-il, elle sera "probable". Voilà tout. Pourvu que l'on ne puisse pas me

prouver que j'ai dit des absurdités, c'est tout ce que je demande. »

La tension qui, dans son esprit, existe toujours entre le beau et le vrai, il en parle très concrètement dans cette même lettre à Ernest Feydeau : « Un livre peut être plein d'énormités et de bévues, et n'en être pas moins fort beau. Une pareille doctrine, si elle était admise, serait déplorable, je le sais, en France surtout, où l'on a le pédantisme de l'ignorance. Mais je vois dans la tendance contraire (qui est la mienne hélas !) un grand danger. L'étude de l'habit nous fait oublier l'âme. Je donnerais la demi-rame de notes que j'ai écrites depuis cinq mois et les 98 volumes que j'ai lus, pour être, pendant trois secondes seulement, *réellement* émotionné par la passion de mes héros⁽²⁴⁵⁾. »

Il est vrai que pour se documenter il n'a rien négligé. Il alerte ses amis pour l'aider à dénicher l'information. Il sollicite Félicien de Saulcy, un orientaliste rencontré à Constantinople, qui lui fournit des renseignements sur Carthage ; demande son aide à Alfred Maury, bibliothécaire de l'Institut ; écrit à Eugène Crépet, dont il a consulté l'*Encyclopédie catholique*, pour lui demander davantage de gravures, de dessins utiles ; adresse à Jean Clogenson, une connaissance de Bouilhet, et qui vient de visiter Tunis et Carthage, une liste de questions qu'il pourrait envoyer à ses amis de Tunis ; il presse le comte de Saint-Foix, rencontré dans son voyage en Orient, alors élève consul à Tunis, de lui expliquer comment les Psylles prennent et éduquent les serpents... Louis Bouilhet, au départ, est quelque peu sceptique sur l'entreprise — « une difficulté qui m'épouvante ». Mais il ne résiste pas aux volontés de son ami, décidé à relever le défi. Alors, le voilà, Flaubert, plongé dans d'immenses lectures, parfois inattendues, comme il s'en confie à Feydeau : « Ma table est tellement encombrée de livres que je m'y perds. — Je les expédie rapidement et sans y trouver grand-chose. Je tiens, cependant, à *Carthage*, et coûte que coûte j'écirai cette truculente facétie. Je voudrais bien commencer dans un mois ou deux. Mais il faut auparavant que je me livre par l'induction à un travail archéologique formidable. Je suis en train de lire un mémoire de 400 pages in-quarto sur le cyprès pyramidal, parce qu'il y avait des cyprès dans la cour du temple d'Astarté. Cela peut vous donner une idée du reste⁽²⁴⁶⁾. »

Dans ses lettres à Ernest Feydeau et à Jules Duplan, Flaubert détaille ses innombrables lectures. Duplan, qu'il connaît depuis 1851 grâce à Maxime Du Camp, est le frère de son notaire Ernest Duplan.

Devenu intime avec lui, Flaubert n'hésite pas à lui demander son aide pour lui trouver les ouvrages qu'il recherche. Déjà, il avait fourni à l'auteur de *Madame Bovary* les coupures de presse sur son roman. Lui aussi, comme Bouilhet, au début, a un peu douté du projet *Carthage* : « Non, mon bon vieux, lui répond Flaubert le 20 mai 1857, malgré votre conseil je ne vais pas abandonner *Carthage* pour reprendre *Saint Antoine*, parce que : je ne suis plus dans ce cercle d'idées et qu'il faudrait m'y remettre, ce qui n'est pas pour moi une petite besogne [...]. Je suis dans *Carthage* et je vais tâcher au contraire de m'y enfoncer le plus possible, et de m'ex-halter. » Le 20 septembre, il peut lui annoncer qu'il a écrit quinze pages. Le roman est parti ! Mais non sans tourment : « J'ai peur que ce ne soit *embêtant*, franchement. — Il me semble que je tourne à la tragédie et que j'écris dans un style académique déplorable ! »

La rédaction commencée, redoublent les angoisses, les doutes, les peurs, les migraines, les pages qu'on écrit et qu'on abandonne, les assonances à traquer, les mots justes à trouver et, chemin faisant, les compléments d'information à dénicher... « Il faut être absolument fou pour entreprendre de semblables bouquins ! À chaque ligne, à chaque mot, je surmonte des difficultés dont personne ne me saura gré, et on aura peut-être raison de ne pas m'en savoir gré. Car si mon système est faux, l'œuvre est ratée. »

En avril 1858, décidé à faire un repérage des lieux, il part pour Carthage, via l'Algérie. À Marseille, où il attend le bateau, il tient encore à revoir la « fameuse maison » où, dix-huit ans plus tôt, il a eu la rencontre mémorable avec M^{me} Foucaud née Eulalie Langlade : « Tout y est changé ! écrit-il à Bouilhet. Le rez-de-chaussée, qui était le salon, est maintenant un bazar et il y a au 1^{er} un perruquier-coiffeur. J'ai été par deux fois m'y faire faire la barbe. Je t'épargne les commentaires et les réflexions chateaubrianesques sur la fuite des jours, la chute des feuilles et celle des cheveux. » Il a beau aimer Juliet, le souvenir d'Eulalie aussi bien que celui d'Élisa habitent sa mémoire à la manière d'une émotion latente que l'occasion ranime. Ces femmes qu'il a chéries, il les aimera toujours, avec mélancolie.

De Tunis, il peut dire à Bouilhet : « Je connais Carthage à *fond* et à toutes les heures du jour et de la nuit. » Qu'y avait-il trouvé ? Des pierres, des vestiges, au fond pas grand-chose si ce n'est la couleur locale, les paysages, les habitants, dont il adopte sans hésiter le genre

de vie : « J'ai l'autre jour (en allant à Utique), écrit-il à Ernest Feydeau, couché dans un douar de Bédouins, entre deux murs faits en bouse de vache, au milieu des chiens et de la volaille ; j'ai entendu toute la nuit les chacals hurler. »

De là, il revient en Algérie par voie de terre, accompagné d'une petite escorte — « un voyage, écrit-il à Duplan, que peu d'Européens ont exécuté. Je verrai de cette façon *tout* ce qu'il me faut pour *Salammbô*. » Car, depuis novembre 1857, il a trouvé le titre : *Salammbô, roman carthaginois*. Le 3 juin, il rembarque de Philippeville pour la France.

Il assure à ses amis qu'il a été « chaste » pendant son voyage, mais son carnet de route nous révèle au moins deux exceptions. L'une consiste en la rencontre avec Ra'hel dans un bordel répugnant près du souk aux cuirs. Plus importante est sa visite chez la « splendide » Nelly Rosenberg, une demoiselle de compagnie, qui semble bien avoir inspiré le type physique de Salammbô : « longs cils, lèvres charnues courtes et découpées, — un peu de moustaches, des cils comme des éventails. — ses yeux plus que noirs et extrêmement brillants que langoureux, pommettes colorées, peau jaune, prunelles splendides et noyées dans le sperme⁽²⁴⁷⁾... »

Le résultat le plus clair de ce voyage, qui a duré environ deux mois, est aux yeux de Flaubert la certitude que tout est à recommencer : « Je t'apprendrai, écrit-il à Feydeau le 20 juin 1858, que *Carthage* est complètement à refaire, ou plutôt à faire. *Je démolis tout*. C'était absurde ! impossible ! faux ! » Et le voilà reparti, l'esprit plus clair, dans son « colossal » travail. À vrai dire, il ne fait que retravailler les trois chapitres qu'il a déjà écrits. Il n'achèvera son manuscrit qu'en avril 1862, après mille souffrances, mille scrupules, mille remaniements. En juin, en plein dans ses corrections, il confesse à son ami Jules Duplan : « J'ai la tête pleine de ratures, je suis harassé, excédé, *hhahuri* par *Salammbô*. Le dégoût de la publication s'ajoute aux nausées de l'œuvre ; bref, le nom seul de mon roman m'emmerde jusqu'au fond de l'âme. » Dans ce travail, comme pour *Bovary*, il a pu compter sur Louis Bouilhet, Monseigneur, l'ami sans complaisance. Il lui reste maintenant à placer son livre chez un éditeur, mais cette fois, c'est juré, il ne se laissera plus prendre par un traité... carthaginois. Il a des exigences !

XIV

SALAMMBÔ

Au mois de mai 1862, Gustave Flaubert confie ses intérêts d'auteur à Ernest Duplan, son notaire, frère de son ami Jules, qu'il informe de ses desideratas. *Primo*, il ne veut pas, ce qui peut nous surprendre, que Michel Lévy l'éditeur lise son manuscrit : il le lui vend sur son nom, sa renommée, le succès de *Madame Bovary*. Car, si Lévy en fait la lecture, couvrant comme il se doit son intérêt particulier de l'intérêt commun, il lui infligera, en homme d'affaires compétent, ses doutes sur les espoirs de ventes, afin de soumettre Flaubert à ses conditions. *Secundo*, pas d'illustrations ! « parce que la plus belle description littéraire est dévorée par le plus piètre dessin ». *Tertio*, il refuse, bien qu'elle soit possible, la rémunération au pourcentage, car on ne dispose d'aucun moyen de connaître le nombre d'exemplaires vendus — et, de fait, Flaubert n'a jamais su à combien s'élevaient les ventes de *Madame Bovary*. Donc, il céderait son roman pour vingt mille francs (on peut estimer cette somme à environ quatre-vingt mille de nos euros). Michel Lévy, on s'y attendait, résiste à ces prétentions : il veut lire, il ne veut pas s'interdire d'illustrer, il réclame de surcroît un droit de suite sur un « roman moderne » (action non antérieure à 1750), et il estime, de toute façon, la somme demandée trop élevée. La négociation devient âpre ; Flaubert menace de chercher un autre éditeur.

Finalement, on fera des concessions de part et d'autre. Michel Lévy renonce aux illustrations et au second traité par lequel Flaubert se serait engagé à lui fournir un roman moderne. S'il en écrivait un, mais ce n'était plus une obligation, un droit de préférence reviendrait à Lévy, sans plus. De son côté, Flaubert adresse une copie de *Salammbô*

à Duplan : il en fera ce qu'il voudra, si Lévy veut y regarder. Il accepte enfin un prix de vente divisé par deux : dix mille francs, pour dix années d'exploitation. Traité signé le 11 septembre 1862. En habile commerçant, Lévy laissera courir le bruit dans la presse que *Salammbô* a été vendu trente mille francs. Les Goncourt en prirent ombrage : « Quelque chose de douteux chez Flaubert s'est dévoilé, lit-on dans leur *Journal*, à la date du 20 octobre, depuis qu'il s'est fait le compère de Lévy dans le prix de trente mille francs de *Salammbô*. Les dessous de cette nature, si franche en apparence, que je pressentais me sont apparus et j'ai pris défiance de cet ami — qui disait que le véritable homme de lettres devait travailler toute sa vie à des livres pour lesquels il ne devait pas même chercher la publicité — quand je l'ai vu mettre un si adroit saltimbanquage dans la vente des siens. » Si les deux frères furent amers, c'est aussi que leur livre *Hommes de lettres* avait été refusé par Michel Lévy quelques années plus tôt. Gustave, qui ne prit aucune part à cette promotion mensongère, s'estima en tout cas satisfait de rester chez Lévy, éditeur de George Sand, d'Ernest Renan, de Balzac, de Stendhal, de bien d'autres fameux, et qui allait signer quinze jours plus tard un contrat avec l'ami Bouilhet pour sa nouvelle pièce, *Dolorès*. Le public suivit : *Salammbô* eut cinq éditions entre 1862 et 1864⁽²⁴⁸⁾.

Un « roman archéologique »

Le nouveau roman de Flaubert était une nouvelle gageure. Il appliquait sa méthode de l'impersonnalité bien plus loin qu'il ne l'avait fait dans *Madame Bovary*, en choisissant son sujet dans une Antiquité fort mal connue, pour échapper aux « petites passions et petites gens » de son siècle. Du même coup, le roman carthaginois a dérouté bien des lecteurs enthousiastes de *Madame Bovary*. M^{lle} Leroyer de Chantepie en est un bon test : elle remercie Flaubert de l'exemplaire qu'elle a reçu de lui, elle le félicite de son grand talent, lui annonce qu'elle fera un article sur *Salammbô*, mais ne manifeste d'aucune façon l'enthousiasme ; elle ne l'éprouve sûrement pas. Elle qui s'était identifiée à Emma, comment pourrait-elle se sentir concernée par ce récit de batailles aux protagonistes si lointains ? Flaubert l'avait annoncé dès mai 1857, à un moment où on le

rapprochait de Balzac : « Quant au Balzac, j'en ai décidément les oreilles cornées. Je vais tâcher de leur triple-ficeler quelque chose de rutilant et de gueulard où le rapprochement ne sera plus facile. Sont-ils bêtes avec leur observation de mœurs ! Je me fous bien de ça⁽²⁴⁹⁾ ! »

Salammbô, qui « rutilé » et « gueulé », se situe aux antipodes du roman psychologique qu'était *Madame Bovary*. Il s'agit d'une sorte d'épopée dont les personnages sont plus symboliques que réels, et toujours entourés de masses anonymes, qui sont les acteurs principaux de cette fresque. L'amour, qui est au genre romanesque ce que le vent est au moulin, est réduit ici à sa plus simple expression. Certes, Mâtho, le chef des Mercenaires, est tombé amoureux de Salammbô, fille d'Hamilcar et prêtresse du dieu Tanit, et l'on devine que le siège de Carthage, entrepris par Mâtho et ses troupes, c'est l'assaut de la fille d'Hamilcar, mais Flaubert ne s'attarde guère sur les sentiments du guerrier et de la prêtresse. Cette absence d'intérêt psychologique et de dimension sentimentale en même temps que la surabondance des scènes de guerre ont certainement, jusqu'à nos jours, découragé beaucoup de lecteurs. *Salammbô* n'émeut pas. Émile Faguet en fait l'aveu dans son *Flaubert* : « C'est très fatigant, et c'est aussi ennuyeux que fatigant. Je ne crois pas qu'un seul lecteur soit de bonne foi s'il dit qu'il a lu *Salammbô* sans la laisser reposer plusieurs fois un assez long temps. On peut lire en trois jours *Salammbô*, mais seulement par ferme propos et gageure, et ce ne sera pas impunément. » Albert Thibaudet, qui cite Faguet, se récrie : « Quelle absurdité ! À seize ans ou dix-sept ans, j'ai lu *Salammbô* d'affilée avec autant de passion que je mettais à douze à dévorer *Les Enfants du capitaine Grant*⁽²⁵⁰⁾. » À chacun son Flaubert !

La grandeur du livre tient à un style élevé qui s'applique non plus à décrire un petit bourg de Normandie au XIX^e siècle, mais à composer un immense poème épique plein de sonorités, de couleurs, d'odeurs, de violences de toutes sortes à couper le souffle. Dans *Bovary*, du trivial il avait fait de l'art ; dans *Salammbô*, c'est de scènes horribles et monstrueuses qu'il assouvit son besoin de beauté. Il décrit le mouvement des armées, les machines de guerre, le raffut des assauts et la fureur des contre-attaques, les massacres en chaîne, les chairs putrescentes et les suffocations de la mort, le tout avec un souci esthétique du pittoresque, de la couleur locale, du dépaysement, nous

soûlant de mots rares et exotiques, s'appliquant à détailler les armes, les vêtements, les bijoux, les gestes des combattants, à retracer les massacres et les pires cruautés, usant d'un vocabulaire original, ne répugnant pas à l'effet d'accumulation dont témoigne le défilé des Mercenaires :

Il y avait là des hommes de toutes les nations, des Ligures, des Lusitaniens, des Baléares, des Nègres, des fugitifs de Rome. On entendait, à côté du lourd patois dorien, retentir les syllabes celtiques bruissantes comme des chars de bataille, et les terminaisons ioniennes se heurtaient aux consonnes du désert, âpres comme des cris de chacal. Le Grec se reconnaissait à sa taille mince, l'Égyptien à ses épaules remontées, le Cantabre à ses larges mollets. Des Cariens balançaient orgueilleusement les plumes de leur casque, des archers de Cappadoce s'étaient peints avec des jus d'herbes de larges fleurs sur le corps, et quelques Lydiens portant des robes de femmes dinaient en pantoufles et avec des boucles d'oreilles. D'autres, qui s'étaient par pompe barbouillés de vermillon, ressemblaient à des statues de corail.

Ah ! semble nous dire Flaubert, nous sommes loin des bourgeois d'Yonville, j'avais promis de vous étonner ! De faire « du neuf » ! Et aussi de nous faire tressaillir dans ce que nous appelons aujourd'hui le genre « gore » : profusion de scènes sanglantes, cannibalisme, crucifixions, morts de faim et de soif, lynchages sadiques, rien ne nous est épargné des cruautés des Carthaginois aussi bien que des Barbares. Les uns et les autres ne sont que des représentants d'une humanité qui, livrée à ses instincts et à ses pulsions de mort, révèle son animalité. Les animaux eux-mêmes participent à la bataille, notamment des troupes d'éléphants qui piétinent la piétaille, écrasent les fantassins, mêlent leurs rugissements au fracas des armes et des boucliers. Certes, la guerre est répétitive, et Flaubert, au moment d'achever son roman, s'inquiète d'avoir mis en scène tous ces soldats : « Il me semble que *Salammbô* est embêtante à crever, écrit-il aux Goncourt en juillet 1861. Il y a un abus évident du tourlourou antique. Toujours des batailles, toujours des gens furieux. On aspire à des berceaux de verdure et à du laitage. Berquin semblera délicieux au sortir de là. » Pourtant, le plus rétif des lecteurs ne peut, devant certains morceaux de bravoure, rester insensible à la force de l'écrivain.

Dans le chapitre intitulé « Moloch », les Carthaginois dans leurs murs, privés d'eau, sont aux abois, et les Anciens décident, pour

renverser la fortune de la guerre, le sacrifice des enfants des grandes familles, raflés par les serviteurs de Moloch. Ceux-ci viennent saisir le petit Hannibal, le fils d'Hamilcar lui-même. Il cache alors son enfant et livre à sa place un garçon de huit ou neuf ans, fils d'esclave. Mais le père vient lui demander, tremblant, sa grâce.

[Hamilcar] n'avait jamais pensé, — tant l'abîme les séparant l'un de l'autre se trouvait immense, — qu'il pût y avoir entre eux rien de commun. Cela même lui parut une sorte d'outrage et comme un empiètement sur ses privilèges. Il répondit par un regard plus froid et plus lourd que la hache d'un bourreau ; l'esclave, s'évanouissant, tomba dans la poussière, à ses pieds. Hamilcar enjamba par-dessus.

Finalement, pour obtenir son silence, Hamilcar lui envoie « les meilleures choses des cuisines : un quartier de bouc, des fèves et des conserves de grenades. L'esclave, qui n'avait pas mangé depuis longtemps, se rua dessus ; ses larmes tombaient dans les plats ».

Suit la scène grandiose du sacrifice, le lendemain :

Les Riches, les Anciens, les femmes, toute la multitude se tassait derrière les prêtres et sur les terrasses des maisons. Les grandes étoiles peintes ne tournaient plus : les tabernacles étaient posés par terre ; et les fumées des encensoirs montaient perpendiculairement, telles que des arbres gigantesques étalant au milieu de l'azur leurs rameaux bleuâtres.

Plusieurs s'évanouirent ; d'autres devenaient inertes et pétrifiés dans leur extase. Une angoisse infinie pesait sur les poitrines. Les dernières clameurs une à une s'éteignaient, — et le peuple de Carthage haletait, absorbé dans le désir de sa terreur.

Enfin, le grand prêtre de Moloch...

Nous sommes au chapitre XIII. Le roman atteint son acmé au chapitre suivant, « Le Défilé de la Hache », qui narre le dernier affrontement entre les Carthaginois et les Barbares. Une des armées des Mercenaires se trouve bloquée dans une gorge fermée aux deux extrémités par les éboulements d'énormes pierres. Ils n'attendent plus leur salut que de l'arrivée de Mâtho à la tête de sa propre armée, mais les jours passent, les vivres et l'eau s'épuisent, des hommes efflanqués meurent de faim. C'est alors que commencent les scènes d'anthropophagie : « Puis, comme il fallait vivre, comme le goût de cette nourriture s'était développé, comme on se mourait, on égorgea

les porteurs d'eau, les palefreniers, tous les valets des Mercenaires. Chaque jour on en tuait. Quelques-uns mangeaient beaucoup, reprenaient des forces et n'étaient plus tristes. » On achève les blessés ; des agonisants, « pour faire croire à leur vigueur, tâchaient d'étendre les bras, de se relever, de rire ». Plus loin : « La soif les tourmentait encore plus, car ils n'avaient pas une goutte d'eau, les outres, depuis le neuvième jour, étant complètement tarées. Pour tromper le besoin, ils s'appliquaient sur la langue les écailles métalliques des ceinturons, les pommeaux en ivoire, les fers des glaives. D'anciens conducteurs de caravane se comprimaient le ventre avec des cordes. D'autres suçaient un caillou. On buvait de l'urine refroidie dans les casques d'airain. » Toute la suite de ce chapitre est à la mesure de ces scènes féroces. L'espoir change de camp tour à tour, les horreurs se succèdent, les engagements se multiplient, les éléphants effrayés par les flammes brandies devant eux se précipitent dans le golfe, les projectiles de toutes sortes tournoient dans l'air, les casques, les boucliers, les épées s'entrechoquent, et même des lions sont mobilisés.

Arrivé à ce point, juste avant le chapitre final qui verra la mort de Mâtho et celle de Salammbô, le lecteur éprouve, sinon de l'émotion, à tout le moins une sensation visuelle de grandeur barbare et de l'admiration devant l'art de Flaubert, la puissance baroque de ses descriptions, la véhémence de son théâtre sanguinaire. Comme un cinéaste de notre temps, à la Chabrol, qui aurait scruté au scalpel la bourgeoisie de province et qui, du jour au lendemain, se serait lancé dans la réalisation d'un *peplum* à la Cecil B. DeMille, Flaubert faisait la démonstration de l'étendue de sa puissance créatrice. Dans un siècle où l'on aimait lire la poésie, où on lisait *La Légende des siècles* avec ferveur, il donnait en tout cas à admirer une épopée, qui fit événement.

Les amis et la presse

Avec ce roman, Flaubert, personne ne pouvait plus le nier, était devenu l'un des écrivains majeurs de son temps. Bon nombre de lettres qu'il a reçues, conservées dans la collection Lovenjoul, quand elles ne sont pas de pure politesse, rivalisent de louanges⁽²⁵¹⁾. Champfleury regrette qu'il n'ait pas « indiqué le fossé qui séparait les deux œuvres,

et c'est ce qui a amené les nombreux bêlements des moutons qui, ne pouvant franchir la distance entre *Madame Bovary* et *Salammbô*, geignaient sur tous les tons », mais les compliments pleuvent, notamment de la part d'artistes et d'écrivains de premier plan. Hector Berlioz : « Votre livre m'a rempli d'admiration, d'étonnement, de terreur même... J'en suis effrayé, j'en ai rêvé ces dernières nuits. Quel style ! Quelle science archéologique ! Quelle imagination ! » Eugène Fromentin : « J'achève *Salammbô*. C'est beau et robuste, éblouissant de spectacle et d'une intensité de vue extraordinaire. Vous êtes un grand peintre, mon cher ami, mieux que cela, un grand *visionnaire*, car comment appeler celui qui crée des réalités si vives avec ses rêves et qui nous y fait croire ? » Victor Hugo loue l'immarcescible beauté du légendaire marié au réel : « C'est un beau, puissant et savant livre. [...] Vous êtes érudit de cette grande érudition du poète et du philosophe. Vous avez ressuscité un monde évanoui, et à cette résurrection surprenante vous avez mêlé un drame poignant. Toutes les fois que je rencontre dans un écrivain le double sentiment du réel, qui montre la vie, et de l'idéal, qui fait voir l'âme, je suis ému, je suis heureux, et j'applaudis. » Leconte de Lisle : « C'est plein de force et d'éclat, et pénétré surtout de ce génie singulier, propre à notre siècle, qui reconstruit pièce à pièce les époques passées, par leurs côtés puissants et idéalement vrais. » Jules Michelet : « On sera renversé d'étonnement, cher Monsieur. Je le vois dès le début. C'est un aérolithe..., mais énorme d'effet, de grandeur. » Nous n'avons pas de lettre de Baudelaire à Flaubert sur son roman, mais il parle de *Salammbô* dans une missive à Auguste Poulet-Malassis, le 13 décembre : « Grand, grand succès. Une édition de deux mille enlevée en deux jours. [...] Ce que Flaubert a fait, lui seul pouvait le faire. Beaucoup trop de bric-à-brac, mais beaucoup de grandeurs, épiques, historiques, politiques, animales même. Quelque chose d'étonnant dans la gesticulation de tous les êtres⁽²⁵²⁾. »

Publié en novembre 1862, *Salammbô* fait l'objet d'une quantité d'articles de presse dès le mois de décembre. L'accueil est mitigé, mais, d'entrée, Fortuné Calmets, dans *Boulevard*, élève Flaubert sur le pavois : « À l'heure qu'il est, un écrivain existe, qui possède assez de puissance pour trouver un *succès* dans une œuvre témoignant de cet impertinent dessein d'intéresser par la seule force de l'Art, c'est-à-dire sans le secours d'aucun de ces moyens à l'usage des gens à succès :

l'intrigue vulgaire, la *donnée utilitaire*, le *scandale*. » Paul de Saint-Victor, ami de l'auteur, n'économise pas ses vivats dans son article de *La Presse*, un des grands quotidiens du second Empire, le 15 décembre : « Je n'ai plus à dire le succès de *Salammbô* : son nom est sur toutes les lèvres, le livre est dans toutes les mains. [...] Je suis de ceux qui l'admirent presque sans réserve et qui pensent que l'auteur a grandi avec son sujet. » Il vante « la splendeur du coloris et l'ampleur de la perspective », le « génie ethnographique », le « sentiment des races disparues », « la restitution des types abolis, la faculté de ranimer et de faire revivre les familles mortes du monde antique ». Flaubert est très touché par cet article : « Un peu plus et il m'appellerait le Père éternel. » Le 22 décembre, c'est la célébration de *Salammbô* par Théophile Gautier, dans *Le Moniteur* : « La lecture de *Salammbô* est une des plus violentes sensations intellectuelles qu'on puisse éprouver. [...] On a accusé] M. Gustave Flaubert d'enluminure, de papillotage, de clinquant. Quelques mots de physionomie trop carthaginoise ont arrêté les critiques. Avec le temps, ces couleurs trop vives se tranquilliseront d'elles-mêmes, ces mots exotiques, plus aisément compris, perdront leur étrangeté, et le style de M. Gustave Flaubert apparaîtra tel qu'il est, plein, robuste, sonore, d'une originalité qui ne doit rien à personne, coloré quand il le faut, précis, sobre et mâle lorsque le récit n'exige qu'ornement : le style d'un maître enfin. Son volume restera comme un des plus hauts monuments littéraires de ce siècle. Résumons, en une phrase qui dira toute notre pensée, notre opinion sur *Salammbô*. Ce n'est pas un livre d'histoire, ce n'est pas un roman : c'est un poème épique. »

Gustave est comblé. « Quel bel article, mon cher Théo, et comment te remercier ? Si l'on m'avait dit, il y a vingt ans, que ce Théophile Gautier, dont je me bourrais l'imagination, écrirait sur mon compte de pareilles choses, j'en serais devenu fou d'orgueil. » Flaubert peut aussi compter sur George Sand, qu'il connaît peu, mais qui consacre à son roman un autre article dans *La Presse*, le 27 janvier 1863. Elle célèbre le « grand artiste » qui a fait ce livre « étrange et magnifique », plein de « ténèbres et d'éclats ». Une œuvre « complètement originale ». « C'était monstrueux, cette Babylone africaine, ce monde punique, atroce, ce grand Hamilcar, un scélérat, ce culte, ces temples, ces batailles, ces supplices, ces vengeances, ces festins, ces trahisons ; tout cela, poésie de cannibales, quelque chose comme l'enfer du Dante. »

Dans ce très long article si élogieux, George Sand relève toutefois une invraisemblance répréhensible, dans le chapitre intitulé « Le Défilé de la Hache » : « Il n'y a pas de sites inaccessibles à quarante mille hommes qui ont tous des armes pour entailler la roche quelle qu'elle soit, des cordes probablement pour leurs chariots, ou tout au moins des animaux dont la peau peut faire des courroies, mille engins pour fabriquer des crampons [...] », bref, elle ne croit pas que cette armée si énorme puisse être claustrée dans cette gorge. Nous n'avons pas la lettre de remerciement de Flaubert, mais seulement la réponse de George Sand, qui lui explique avoir voulu réparer une injustice, tant ce qu'elle avait lu sur le roman lui avait paru « injuste ou insuffisant ». Quant à la critique sur le défilé de la Hache, elle convient qu'elle était assez « puérile » : « Si je l'ai laissée c'est qu'une *réserve* ajoutait à la sincérité de mon admiration. » Michel Lévy, lisant l'article de Sand, jubile : « Magnifique ! » S'amorce alors une amitié qui donnera lieu à une abondante correspondance entre la dame de Nohant et l'ermite de Croisset : pour l'heure, il lui demande un portrait pour l'accrocher « à la muraille de [s]on cabinet ».

L'article de Sand avait été motivé par les critiques qu'elle avait lues de *Salammbô*, et dont les iniquités l'avaient heurtée. De fait, dans la presse, les épines étaient plus nombreuses que les fleurs. Léon Gautier, dans *Le Monde*, se demandait s'il s'agissait d'un roman ou d'un traité d'érudition. « En réalité, on aurait pu intituler ce livre : *Éléments d'archéologie punique* » (5 décembre 1862). Taxile Delord, dans *Le Siècle*, autre grand quotidien de l'époque, fait grief au roman d'un surcroît de détails au détriment du sentiment, de l'amour, de la passion (8 décembre). Alfred Cuviller-Fleury, dans le *Journal des débats*, dénonce son « enflure » et son style hyperbolique (9 décembre). « Manie descriptive », écrit Horace de Lagardie dans la *Revue nationale* (10 décembre). Armand de Pontmartin, qui avait déjà éreinté *Madame Bovary*, raille *Salammbô* dans *La Gazette de France* : « Il est très probable que les médecins interdiront cette lecture à la plus belle moitié de leur clientèle, qui y récolterait, non seulement des migraines, mais des spasmes et des attaques de nerfs. Quant aux femmes grosses, c'est effrayant que d'y penser : prohibition absolue de *Salammbô*, sous peine d'accoucher de petits monstres et de compromettre les générations futures » (21 décembre). Ennuyeux ! c'est le blâme le plus courant : « Tout l'art descriptif de M. Flaubert,

écrit Benoît Jouvin, dans *Le Figaro*, courra le risque de ne donner aux têtes studieuses courbées sur son livre qu'un violent mal de tête. [...] Eh bien ! le livre est ennuyeux ; en France, c'est un arrêt de mort » (28 décembre). Georges Cadoudal, dans *L'Union* : « On en sort fatigué, rompu, brisé d'ennui et de courbatures. » Il incrimine aussi l'auteur de manquer à la bienséance : « Il y a dans la nature humaine des choses qu'on doit éloigner du regard, des images qu'il faut voiler, des coins interdits à la curiosité des peintres ou des poètes. » La *Revue des deux mondes*, qui n'avait pas ménagé Flaubert pour *Madame Bovary*, l'accable encore, sous la plume de Saint René de Taillandier, de « son indifférence hautement affichée, dans cet art égoïste qui se croit dispensé de tout sentiment humain lorsqu'il a dit : "Je suis le réalisme." Le bien et le mal, les entraînements et les résistances, le dévergondage et le repentir, il décrit tout du même ton, avec une impartialité glaciale. [...] *Madame Bovary*, malgré un talent des plus vifs, avait inspiré du dégoût ; *Salammô*, malgré un énergique effort, n'a fait qu'ajouter au dégoût la fatigue et l'ennui » (15 février 1863). Dans la *Revue nationale et étrangère*, Émile Boutmy, un esprit distingué, publie une étude plus équilibrée, mais où l'on retrouve la critique de l'amoralisme de Flaubert : « Les personnages de M. Flaubert n'ont aucune consistance morale. Ils apparaissent poussés ou tirés ça et là par leurs passions, n'essayant point de lutter, sans énergie personnelle, sans conscience et sans liberté. À vrai dire, la plupart de ses héros, ceux qui sont sur le premier plan, sont tous de vrais malades, maniaques, fous ou idiots, que sais-je ? Enfouis dans les illusions de leur esprit borné ou se débattant contre des appétits maladifs et sans objet sérieux, ils peuvent plaire à la curiosité savante ; ils n'excitent point la sympathie. *Salammô*, comme on l'a très bien dit, n'a pas d'autre caractère que d'être hystérique » (10 mai 1863).

Dès le début de son travail, Flaubert avait prévu de se faire « engueuler ». En septembre 1861, il confie aux Goncourt qu'il est déjà las de « toutes les stupidités qui seront dites à l'occasion de ce livre ». À quoi il ajoute : « À moins qu'il ne tombe à plat. Car où trouver des gens qui s'intéressent à tout cela ? » Il se trompait puisque *Salammô* a été un succès public. À l'époque, hormis la peinture, seul un livre pouvait offrir cet exotisme débridé au son des trompettes, ces scènes de bataille hallucinantes, cette profusion triomphale de bizarreries, tous ces excès introuvables dans la littérature courante et dont au

xx^e siècle le cinéma a fait un genre.

Polémiques

Dès le 8 décembre 1862, dans *Le Constitutionnel*, Sainte-Beuve, élevé par ses *Causeries du lundi* au niveau d'arbitre des lettres françaises, entame sur *Salammbô* un long feuilleton, qui se poursuivra le 15 et s'achèvera le 22 décembre. D'emblée, il avertit ses lecteurs que son amitié avec Flaubert ne l'empêchera pas d'avoir sur son roman « un jugement attentif, impartial et dégagé de toute complaisance ». Sainte-Beuve n'a pas aimé *Salammbô* et il va le faire savoir au moyen d'une argumentation détaillée. Mais, pour commencer, et avant qu'il n'analyse l'ouvrage, on le sent rétif devant le passage d'Yonville-l'Abbaye à Carthage : « L'impossible, et pas autre chose le tentait : on l'attendait sur le pré chez nous, quelque part en Touraine, en Picardie ou en Normandie encore : bonnes gens, vous en êtes pour vos frais, il était parti pour Carthage. »

Consciencieusement, Sainte-Beuve rend compte du roman par un résumé très détaillé et très remarquable qui montre avec quelle attention il a lu le livre. Dès ce premier article cependant il regrette que le réalisme de Flaubert soit avant tout attiré par ce qui est « affreux et dur ». L'archéologie, qui est à la mode, a vidé l'histoire de sa substance humaine ; on ne croit pas aux personnages de l'intrigue : « On s'est depuis longtemps raillé de ces romans ou tragi-comédies d'autrefois, où l'on montrait Alexandre amoureux, Porus amoureux, Cyrus amoureux, Genséric amoureux ; mais Mâtho amoureux, ce Goliath africain faisant toutes ces folies et ces enfantillages en vue de Salammbô, ne me paraît pas moins faux ; il est aussi hors de la nature que de l'histoire. » Et que d'invéraisemblances ! que de descriptions inutiles ! « Nous avons affaire ici à un commissaire-priseur qui s'amuse, et qui, dans le caveau des pierreries, se plaira, par exemple, à nous dénombrer toutes les merveilles minéralogiques inimaginables, et jusqu'à des escarboucles "formées par l'urine des lynx". C'est passer la mesure et laisser trop voir le bout de l'oreille du dilettante mystificateur. Dans toute cette visite à des magasins souterrains, le but de l'auteur n'est pas de montrer le caractère d'Hamilcar, il n'a voulu que montrer les magasins. » Et que de mots étranges sans lexique

explicatif ! Pis : le mauvais goût triomphe, « le chirurgien semble tenir le pinceau ; on reconnaît toutes les formes et toutes les nuances de corruption, de décomposition cadavéreuse, selon les races ». Il invente « des supplices, des mutilations de cadavres, des horreurs singulières, raffinées, immondes. Une pointe d'imagination sadique se mêle à ces descriptions » : « un travers qu'il faut absolument oser signaler ». Flaubert « cultive l'atrocité ».

Dans son dernier article, Sainte-Beuve annonce d'entrée la couleur : « Il y a tant de batailles dans *Salammbô* que l'envie me prend aussi d'en livrer une. » Le critique enfonce le clou : il n'y a rien d'humain dans ce récit, dont l'auteur s'acharne à « peindre des horreurs ». L'idée même qui a présidé à cette composition est une « erreur » : l'Antiquité est trop loin de nous, surtout qu'on ne sait à peu près rien de Carthage, et l'auteur « n'a pu communiquer à son œuvre l'intérêt réel et la vie ». Tout ce roman « sent trop l'huile et la lampe ». Certes, on a affaire à un ouvrier consommé. « Je vois des portes, des parois, des serrures, des caves, bien exécutées, bien construites, chacune séparément », mais « je ne vois nulle part l'architecte ». De bons paragraphes, oui, mais « peu d'heureuses pages ! ». À vrai dire, tout cela fait bâiller Sainte-Beuve : « Comment voulez-vous que j'aie m'intéresser à cette guerre perdue, enterrée dans les défilés ou les sables de l'Afrique, à la révolte de ces peuplades libyennes et plus ou moins autochtones contre leurs maîtres carthaginois, à ces mauvaises petites haines locales de barbare à barbare. Que me fait, à moi, le duel de Tunis et de Carthage ? » Flaubert a voulu à tout prix sortir du connu et du commun, et le voilà qui nous parle de choses étranges, comme de ces « pattes de mouches écrasées [...] qui entrent dans un cosmétique de la jeune fille, et de tant d'autres singularités pareilles ». Le verdict est tranchant : l'entreprise de Flaubert était grandiose, le résultat fait un flop.

Flaubert, mortifié par ces trois articles, ces trois « philippiques », adresse à Sainte-Beuve son « apologie ». « Êtes-vous bien sûr, d'abord, — dans votre jugement général, — de n'avoir pas obéi un peu trop à votre impression nerveuse ? L'objet de mon livre, tout ce monde barbare, oriental, molochiste, vous déplaît en soi ! » Il répond à toutes ses objections dans le détail. Ainsi, sur le vocabulaire : « J'aurais pu assommer le lecteur avec des mots techniques. Loin de là ! j'ai pris soin de traduire tout en français. Je n'ai pas employé un seul mot

spécial sans le faire suivre de son explication, immédiatement. J'en excepte les noms de monnaie, de mesure et de mois que le sens de la phrase indique. Mais quand vous rencontrez dans une page *kreutzer*, *yard*, *piastre* ou *penny*, cela vous empêche-t-il de comprendre ? Qu'auriez-vous dit si j'avais appelé Moloch *Melek*, Hannibal *Han-Baal*, Carthage *Kartadda*, et, si au lieu de dire que les esclaves au moulin portaient des muselières, j'avais écrit des *pausicapes* ! Quant aux noms de parfums et de pierreries, j'ai bien été obligé de prendre les noms qui sont dans Théophraste, Pline et Athénée. Pour les plantes, j'ai employé les noms latins, les mots reçus, au lieu de mots arabes et phéniciens. »

De chaque trait qui a suscité le scepticisme ou l'ironie de Sainte-Beuve, « lait de chienne » ou « escarboucles formées par l'urine des lynx », Flaubert se justifie en citant ses sources. Quant aux cruautés dénoncées, il n'a pas apprécié la « pointe d'imagination sadique » que lui impute Sainte-Beuve. Celui qui est passé en correctionnelle pour « outrage aux mœurs » ne peut accepter pareille accusation. L'horreur, la cruauté, la barbarie des scènes qu'il décrit, il en donne les références, il n'a rien inventé ! Et de décocher une flèche à l'auteur de *Port-Royal* : « Je regarde des Barbares tatoués comme étant moins antihumains, moins spécieux, moins cocasses, moins rares que des gens vivant en commun et qui s'appellent jusqu'à la mort *Monsieur* ! — Et c'est précisément parce qu'ils sont très loin de moi que j'admire votre talent à me les faire comprendre. — Car j'y crois, à Port-Royal, et je souhaite encore moins y vivre qu'à Carthage. Cela était aussi exclusif, hors nature, forcé, tout d'un morceau, et cependant vrai. Pourquoi ne voulez-vous pas que deux vrais existent, deux excès contraires, deux monstruosités différentes ? »

Flaubert termine sa lettre en seigneur : « En me donnant des égratignures, vous m'avez très tendrement serré les mains, et bien que vous m'ayez quelque peu ri au nez, vous ne m'en avez pas moins fait trois grands saluts, trois grands articles très détaillés, très considérables et qui ont dû vous être plus pénibles qu'à moi. » Le 25 décembre, Sainte-Beuve remercie Flaubert de toutes ses explications, et lui assure que lors de la reprise de ses trois articles en volume, il placera son « apologie » en fin de volume, « et sans plus de réplique de ma part. J'avais tout dit ; vous répondez ; les lecteurs jugeront ». Par un dernier mot, Flaubert le remercie de cet

engagement, mais lui demande que, dans son recueil, il supprime tout le paragraphe où se trouve le mot « sadique ». « En relisant ce passage, il me semble contenir une certaine âcreté qui me déplait. Il y a des choses que l'on dit et que l'on n'écrit point, d'autres que l'on écrit et qu'on ne se soucie pas de voir imprimées. C'est un *reproche que je vous fais*. Je ne veux pas qu'il soit public. Me comprenez-vous ? »

Notons ici un trait de Gustave Flaubert qui l'honore. Dans l'intervalle de ces articles, il a continué de fréquenter Sainte-Beuve, de dîner en sa compagnie : « Nos rapports d'amitié et de cordialité, écrira Sainte-Beuve, n'en souffrirent en rien. » La sévérité du grand critique eût provoqué la colère de bien d'autres écrivains, la brouille, voire la demande de réparation. Il est vrai que Flaubert admire cet ami qu'il appelle « cher Maître », et dont il sait toute l'influence. Il n'use pas de la même courtoisie avec l'archéologue et conservateur de musée allemand Guillaume Frœhner installé en France, qui s'aventure à critiquer l'auteur de *Salammbô* de toute sa science.

L'archéologie est à la mode, disait Sainte-Beuve. En 1862, l'exposition des collections d'un marquis italien ruiné, Campana, riche de plus de onze mille œuvres rachetées par l'empereur, avait été inaugurée le 1^{er} mai au Palais de l'industrie, construit pour l'Exposition universelle de 1855. On en parlait comme du « musée de Napoléon III ». Celui-ci, l'année suivante, ferait entrer les collections Campana au musée du Louvre. Dans un article, « Le Roman archéologique en France », paru dans la *Revue contemporaine* du 31 décembre 1862, Frœhner passait au crible les ignorances d'Ernest Desjardins, présentateur de l'exposition des fresques étrusques dans sa brochure *Promenade au musée Napoléon-III*, les fantaisies de Théophile Gautier dans son *Roman de la momie*, remontant à 1858, et surtout les erreurs de *Salammbô*.

L'échec de M. Flaubert est total, disait-il :

En parcourant son gros volume pseudo-carthaginois, à titre pompeux et de mine arrogante, on ne sait trop si c'est l'œuvre d'un esprit fantastique, qui a voulu créer un monde impossible, ou bien si c'est un effort désespéré de l'homme de goût qui a horreur de l'affadissement du roman moderne, ou enfin s'il faut reconnaître tout simplement un essai de l'auteur de *Madame Bovary*, qui, honteux d'un facile succès, aurait voulu prouver à son tour qu'il sait ennuyer les gens. Sur ce point important, la critique est engagée. Pour nous, il nous semble que *Salammbô* est la fille naturelle des *Misérables* et du musée

Campana.

On y surprend, en effet, de ces phrases sublimes, de ces idées colossales qui sont la marque distinctive de Victor Hugo. En revanche, la même diction forcée, le même penchant pour les atrocités, pour les scènes horribles, et une tendance fâcheuse à les rendre plus horribles encore.

Et de se demander quelle part le musée Campana « peut revendiquer dans l'enfantement laborieux de cette lamentable histoire ». Mais tandis que M. Desjardins transforme dans ses brochures les magasins en romans, le roman de Flaubert, lui, « est devenu un magasin ». Suit, dans ce long article, une liste d'inexactitudes, d'erreurs foncières, d'anachronismes, d'inventions topographiques, religieuses, vestimentaires, historiques et autres : « L'amour des aspects bizarres et inattendus l'a emporté trop souvent sur l'amour de la vérité. » Et pourquoi le nom de l'héroïne est-il écrit « avec deux *m*, contrairement aux règles élémentaires de la grammaire sémitique » ? Il y a plus de chinois que de carthaginois dans ce roman, qu'on pourrait appeler une « *carthachinoiserie* ». L'auteur aurait mieux fait avant de se lancer de consulter Falbe et Dureau de la Malle⁽²⁵³⁾. Et puis, ce peuple carthaginois n'avait pas que des défauts, il a produit de grandes choses, Flaubert ne nous en montre rien !

La réponse de Flaubert flambait dans *L'Opinion nationale* du 24 janvier 1863 et dans la *Revue contemporaine* du 31 janvier :

Je vous demanderai d'abord, monsieur, pourquoi vous me mêlez si obstinément à la collection Campana en affirmant qu'elle a été ma ressource, mon inspiration permanente. Or j'avais fini *Salammbô* au mois de mars, six semaines avant l'ouverture de ce musée. [...] Je n'ai nulle prétention à l'archéologie, [mais], j'en sais cependant assez, monsieur, pour oser dire que vous errez complètement d'un bout à l'autre de votre travail, tout le long de vos dix-huit pages, à chaque paragraphe et à chaque ligne. Vous me blâmez de « n'avoir consulté ni Falbe ni Dureau de la Malle, dont j'aurais pu tirer profit ». Mille pardons ! je les ai lus, plus souvent que vous peut-être et sur les ruines mêmes de Carthage.

Flaubert reprend une à une les critiques de l'auteur, cite ses sources, lui explique que les deux *m* de *Salammbô* sont « mis exprès pour faire prononcer Salam et non Salan ». La verve, la précision, l'ironie, l'entrain de cette réponse révèlent ses talents de ferrailleur : les objections partent en quenouille, la science du savant est dévastée,

on sent poindre chez Flaubert la jubilation impitoyable, la volonté de réduire à quia l'adversaire comme un Pascal ajustant ses flèches contre les casuistes. Son factum fait mouche, on le sent bien dans la réponse de Guillaume Frœhner, que publient la *Revue contemporaine* du 31 janvier 1863 et *L'Opinion nationale* du 4 février suivant. Il se dit « malmené », parle de la « terrible épître », « cette réponse accablante, comme on a dit quelque part, je me suis moi-même apparu comme un prodige d'ignorance. [...] Ce doit avoir été une bien grande joie pour M. Flaubert de me voir garrotté et livré à la risée de vos quarante mille lecteurs, pendant qu'il vous énumérait mes crimes, tantôt en latin, tantôt dans son français de parade ». Le savant est sonné comme un boxeur à terre. Il veut se relever, et s'accroche à une prétendue erreur de l'auteur de *Salammbô* sur la description des sacrifices humains à Carthage. Et il achève sa défense par une sentence *ex professo* sur le « néant de cette science » que le romancier affiche : « Sur quelques points, l'auteur confirme mes dires tout en croyant les réfuter ; sur d'autres, il se donne le malin plaisir de dénaturer le sens de mes paroles pour se procurer la joie d'un facile triomphe ; sur tout le reste, il administre la preuve de son incompétence. »

Flaubert, échauffé, ne baisse pas la garde. Le 4 février, *L'Opinion nationale* fait paraître son ultime réponse, où il note que sur les vingt points de sa réfutation, l'éminent savant est demeuré court. « Je ne m'occuperai plus de ce monsieur. Je retire un mot qui me paraît l'avoir contrarié. Non, M. Frœhner n'est pas léger, il est tout le contraire. Et si je l'ai choisi pour victime parmi tant d'écrivains qui ont rabaissé mon livre, c'est qu'il m'avait semblé le plus sérieux. Je me suis bien trompé. [...] Vous [il s'adresse au directeur Guérout du journal] lui avez donné l'occasion d'apprendre à beaucoup son existence. Cet étranger tenait à être connu ; maintenant il l'est... avantageusement. »

Les critiques de *Salammbô* n'avaient sans doute pas tort sur toute la ligne. Flaubert s'était lancé un défi à lui-même : reconstruire de toutes pièces un milieu antique sur lequel on savait peu de choses. Il faisait ainsi du roman historique avec de rares sources. Son érudition a pu donner le change, mais la part d'invention dominait. Il le savait : « Au reste, écrivait-il à son ami Félicien de Saulcy, je ne distingue plus maintenant dans mon livre, les conjectures des sources authentiques⁽²⁵⁴⁾. »

En un sens, *Madame Bovary* est bien plus « historique » que *Salammbô*, les personnages plus vrais, le milieu décrit, les paroles échangées, l'intrigue, tout nous plonge dans les réalités d'un monde rural vivant sous la monarchie de Juillet, y compris le « bovarysme ». Mais Flaubert, en écrivant *Salammbô*, a-t-il voulu faire du « roman historique » ? Ne s'est-il pas plutôt appliqué à produire une œuvre d'art conforme à sa théorie de l'impersonnalité. Or, comme cette fois la vérité qu'il quête en même temps que le beau est localisée dans un temps lointain, il s'est contraint à fournir tous les morceaux de vrai qu'il pouvait collecter dans les bibliothèques. Le résultat est que *Salammbô* n'est ni un livre d'histoire (trop d'incertitudes l'interdisent, trop d'inventions le nient), ni un roman qui touche, émeut, passionne. C'est une série de tableaux peints avec des couleurs vives ; c'est un poème en prose dont la longueur peut lasser ; au mieux, une sorte d'opéra. Ce caractère lyrique a du reste inspiré plusieurs musiciens, dont Moussorgski, qui tira du roman de Flaubert *Le Libyen*, en 1864⁽²⁵⁵⁾ ; Le conseil de Sainte-Beuve ne sera pas perdu : Flaubert, sitôt éteints les incendies causés par *Salammbô*, se lancera dans un « roman moderne » ; ce sera *L'Éducation sentimentale*.

LE MARIAGE DE CAROLINE

La publication de *Salammbô*, les polémiques qui ont suivi autant que l'accueil favorable du public ont laissé Flaubert dans un certain état d'hébétude : « J'ai passé trois mois à Croisset, écrit-il en juin 1863 à M^{lle} Leroyer de Chantepie, fort pénibles, sans rien écrire, et sans rien lire. Cela m'arrive presque toujours entre deux œuvres. » Il confie cependant à sa correspondante qu'il a fait « deux plans de livre » — nous savons qu'il s'agit de *L'Éducation sentimentale* et de *Bouvard et Pécuchet*. Il lui faudra beaucoup de temps pour écrire le premier et le second restera inachevé. Il a aussi en tête le projet d'une féerie, qu'il écrira avec Bouilhet. Pour l'heure, en ce mois de juin 1863, il séjourne à l'hôtel Britannique à Vichy, où il accompagne sa mère venue prendre les eaux, en compagnie de sa nièce Caroline qui a maintenant dix-sept ans. C'est avec elle qu'il fait de longues promenades. Il lit pendant qu'elle dessine, s'interrompant pour lui parler ou lui réciter des vers⁽²⁵⁶⁾. L'oncle ne se doute pas encore que la grande affaire va être, l'année suivante, le mariage de sa nièce.

Une affection paternelle

Flaubert a reporté sur Caroline son amour pour sa sœur, dont il avait pleuré la perte juste après la naissance de la petite qui va porter le même prénom. Il lui donne, dans les lettres qu'il lui écrira, de tendres diminutifs : Caro, Bibi, Bichon, Chat, Loulou, Lolotte, Lilinne, Loup, d'autres encore qui trahissent une affection qui ne se démentira jamais. On se souvient qu'au temps où Louise Colet lui reprochait de trembler à l'idée d'avoir un enfant il s'était défendu : « J'ai le cœur

humain [...]. J'aime ma petite nièce comme si elle était ma fille, et je m'en occupe assez (*activement*) pour prouver que ce ne sont point des phrases. »

De fait, Flaubert a pris plaisir à contribuer à l'éducation de Caroline, qui habitait Croisset aux côtés de lui et de sa grand-mère. Tous deux avaient redouté un moment que l'enfant ne leur soit arrachée par le père, Émile Hamard, ancien condisciple de Gustave et devenu son beau-frère peu désiré. Après la mort de sa sœur, Flaubert avait pu craindre qu'Hamard, d'abord effondré puis délirant, jurant de devenir comédien, annonçant qu'il allait débiter incessamment au Français, dilapidant ses biens, ne devienne fou. « Mon père, écrit Caroline dans ses mémoires, fut, dans toute mon enfance, un sujet de honte et de chagrin pour ma petite conscience qui s'éveillait. » Dans un retour momentané de sa raison, il avait voulu récupérer sa fille, M^{me} Flaubert l'avait cachée à Forges-les-Eaux, et Hamard y était allé d'une assignation. La justice s'était prononcée en faveur de M^{me} Flaubert, reconnue tutrice légitime avec Achille Dupont, oncle maternel d'Émile, comme subrogé tuteur. Hamard s'éloigna, et l'oncle Gustave fut pour Caroline un substitut de père, tendre et affectionné. L'ennui a habité la vie de l'adolescente à Croisset, l'oncle Gustave fut sa planche de salut.

Il fut pour elle un professeur : « C'est une joie pour moi, mon pauvre Loulou, de t'avoir donné le goût des occupations intellectuelles. Que d'ennuis et de sottises il vous épargne ! chez toi d'ailleurs, le terrain était propice et la culture a été facile. » Outre ses récits à haute voix dont elle s'enchantait, les lectures qu'il lui faisait, il prit à cœur de l'initier à l'histoire et à la géographie, après que M^{me} Flaubert lui eut appris à lire et à écrire. Caroline avait aussi une institutrice anglaise, que sa grand-mère avait recrutée, et qui était chargée d'enseigner l'anglais et le piano. « Mon institutrice [miss Isabel Hutton] était peu aimable, raconte Caroline, très sévère et nous ne nous entendions pas du tout. Les leçons de piano étaient dramatiques, elle n'avait aucune patience [...]. C'est vers mon oncle que je courais me réfugier quand j'étais grondée. C'est dans ses grands bras qui s'ouvraient pour me recevoir que je sautais avec élan. Nous étions d'une infinie tendresse l'un pour l'autre, ce qui, bien des fois, nous valut de la part de ma grand-mère plus d'une remontrance. "C'est ridicule, Gustave, disait-elle, tu gâtes beaucoup trop cette

enfant”⁽²⁵⁷⁾. » Miss Hutton fut remerciée dès 1853 ; c’est Juliet Herbert qui occupa la place de 1854 à 1857.

Jusqu’à ses dix-sept ans, Lilinne reçut donc les leçons de son oncle, dans son bureau de Croisset, où les cartes, les sphères, les jeux de patience rivalisaient avec les livres. « Quand j’eus dix ans, il m’obligea à prendre des notes pendant qu’il parlait et, lorsque mon esprit fut capable de le comprendre, il commença à me faire remarquer le côté art en toutes choses, surtout dans mes lectures. » La fillette, de caractère passionné, adule son oncle et suit ses conseils. Il lui enseigne que quand on a ouvert un livre, il faut « l’avaler d’un seul coup », parce que c’est le seul moyen de voir l’ensemble : « Continue à lire *l’Histoire de la conquête [de l’Angleterre par les Normands, d’Augustin Thierry]*. Ne t’habitue pas à commencer des lectures et à les planter là pour quelque temps. [...] Accoutume-toi à poursuivre une idée. Puisque tu es mon élève, je ne veux pas que tu aies ce *décousu* dans les pensées, ce peu d’esprit de suite, qui est l’*apanage* des personnes de ton sexe. Voilà des conseils bien rébarbatifs (ou *rébarbatifs*), mon bibi, et qui sentent le sheik⁽²⁵⁸⁾. — Mais ta lettre de ce matin est si gentille et bien troussée que l’on peut te parler comme à un jeune homme raisonnable, ce qui est le plus grand éloge que je puisse te faire. » Flaubert ou l’éducation des filles.

Caroline était aussi pieuse qu’on était indifférent chez les Flaubert aux choses de la religion. À neuf ans, elle suivait les cours de catéchisme, c’était la tradition. L’oncle Gustave, on l’a vu, loin de rechigner, lui recommandait autant de sérieux que dans l’apprentissage de la géographie. « Le moment de ma première communion fut celui d’une grande ferveur, écrit Caroline. Dans un milieu où la pratique religieuse ne tenait aucune place, j’étais très gênée pour me livrer à toutes celles que mon zèle me suggérait. Je me souviens de pèlerinages de mon invention dans les vergers, j’atteignais pieds nus le haut de la propriété, une allée déserte qui longeait un vieux mur à mi-côte de la colline, et dans ma chambre j’avais une petite chapelle toute garnie de bougies minuscules que j’allumais pour faire ma prière. Mon oncle, très tolérant, ne disait jamais rien de mes sentiments et ne les a jamais blessés. Il y voyait, je crois, une certaine poésie qui convenait à mon âge. Tout autre était mon oncle, le docteur Achille Flaubert. La terreur était de le voir venir dîner un vendredi : quand mes deux œufs [menu de jeûne] apparaissaient, il ne manquait

pas de jeter une de ces plaisanteries qui me glaçaient et qui auraient suffi à m'empêcher de m'affectionner à lui, lors même que j'eusse pas eu plus tard d'autres raisons pour cela⁽²⁵⁹⁾. » Si mécréant soit-il, Gustave, lors de la cure à Vichy, ne renâcle même pas à accompagner sa nièce, alors que M^{me} Flaubert garde la chambre, à l'office dominical.

L'adolescente prit aussi des cours de dessin, pour lequel elle montrait des aptitudes certaines, si l'on en juge par les portraits qu'elle nous a laissés. Son professeur s'appelait Johanny Maisiat, un peintre de vingt-deux ans son aîné, dont elle devint amoureuse. À Paris, il l'emmène au Louvre ; à Croisset, il lui fait admirer les beautés des paysages et les effets de la lumière. Ces tête-à-tête prolongés font naître chez la jeune fille un premier émoi sentimental. Las ! « Quand, sur le point d'atteindre dix-huit ans on me proposa un mariage convenable, honorable, bourgeois pour tout dire, je fus comme précipitée du Parnasse. »

M^{me} Flaubert et Gustave avaient-ils craint trop d'intimité entre le professeur et son élève, une amourette qui pouvait se terminer en demande en mariage ? Quelle que fût l'amitié de Gustave pour Johanny, celui-ci n'était certes pas ce qu'on appelle un bon parti. La menace d'un caprice pour son professeur de dessin a pu précipiter le désir de M^{me} Flaubert de marier sa petite-fille⁽²⁶⁰⁾.

Un mariage bourgeois

Un jeune homme avait remarqué Caroline au mariage de sa cousine Juliette Flaubert avec Adolphe Roquigny. Il s'appelait Ernest Commanville, avait vingt-neuf ans, était le fils d'un négociant en bois. Trouvant Caroline à son goût, il s'en était confié à son ami Roquigny, qui l'avait encouragé dans ses approches. Commanville fait sa demande en mariage, M^{me} Flaubert y acquiesce ; Caroline, elle, n'est pas du tout séduite. Elle trouve le prétendant assez bel homme, il est grand, il a de bonnes manières, de jolis yeux, il n'y a que le front qui « déparait cette tête, trop bombé au-dessus des sourcils ». Un monsieur qui porte beau et qui a du bien, ce sont des arguments, mais la jeune fille ne se sent pas attirée ; son premier réflexe est de dire non. Elle rencontre Ernest deux fois, demeure incertaine, se confie à son oncle

Gustave. Celui-ci lui répond, de Paris, le 23 décembre 1863 :

Eh bien, ma pauvre Caro, tu es toujours dans la même incertitude, et peut-être que maintenant, après une troisième entrevue, tu n'en es pas plus avancée ? C'est une décision si grave à prendre que je serais exactement dans le même état si j'étais dans ta jolie peau. Vois, réfléchis, tâte bien ta personne tout entière (cœur et âme), pour voir si le monsieur comporte en lui des chances de bonheur. La vie humaine se nourrit d'autre chose que d'idées politiques et de sentiments exaltés. Mais si d'autre part l'existence bourgeoise vous fait crever d'ennui, à quoi se résoudre ? Ta pauvre vieille grand-mère désire te marier, par la peur où elle est de te laisser toute seule, et moi aussi, ma chère Caro, je voudrais te voir unie à un honnête garçon qui te rendrait aussi heureuse que possible ! Quand je t'ai vue, l'autre soir, pleurer si abondamment, ta désolation me fendait le cœur. Nous t'aimons bien, mon bibi, et le jour de ton mariage ne sera pas un jour gai pour tes deux vieux compagnons. Bien que je sois naturellement peu jaloux, le coco qui deviendra ton époux, quel qu'il soit, me déplaira tout d'abord. Mais là n'est pas la question. Je lui pardonnerai plus tard et je l'aimerai, je le chérirai, s'il te rend heureuse.

Bien qu'il se défende d'avoir l'apparence même d'un conseil à lui donner, l'oncle Gustave indique tout de même plus loin dans sa lettre de quel côté il penche :

Ce qui plaide pour M. C[ommanville], c'est la façon dont il s'y est pris. De plus, on connaît son caractère, ses origines et ses attaches, choses presque impossibles à savoir dans un milieu parisien. Tu pourrais peut-être, ici, trouver des gens plus brillants ? Mais l'esprit, *l'agrément*, est le partage presque exclusif des bohèmes ! Ô ma pauvre nièce mariée à un homme pauvre est une idée tellement atroce que je ne m'y arrête pas une minute. Oui, ma chérie, je déclare que j'aimerais mieux te voir épouser un épicier millionnaire qu'un grand homme indigent. — Car le grand homme aurait, outre sa misère, des brutalités et des tyrannies à te rendre folle ou idiote de souffrances.

Flaubert, qui a consacré des années à décrire la lente agonie d'Emma Bovary, prise au piège du mariage bourgeois, dévorée de solitude au milieu de gens qui lui sont intellectuellement inférieurs, réagit dans cette affaire comme n'importe lequel de ces bourgeois dont il a horreur. Quitte à laisser filtrer, dans la première partie de sa lettre, son mépris pour cette existence bourgeoise qui fait « crever d'ennui ». Cela dit, la sécurité matérielle, le confort, l'argent nécessaire à un train de vie lui paraissent le fondement le plus solide. En parlant de

gens plus « brillants », l'oncle Gustave songe peut-être à son ami Johanny Maisiat, l'artiste peintre, pour lequel Caroline avait une inclination, et qui était sans doute fauché. Cette horreur de la « bohème » illustre la fameuse formule de Flaubert : « Vivre en bourgeois et penser en demi-dieu. »

Caroline lui ayant dit qu'elle serait ennuyée d'habiter Rouen, où ce mariage la destinait, il la rassure :

Il y a à considérer ce gremlin de séjour à Rouen, je le sais. Mais il vaut mieux habiter Rouen avec de l'argent que vivre à Paris sans le sou. — Et puis pourquoi, plus tard, la *maison de commerce* allant bien, ne viendriez-vous pas habiter Paris ?

Je suis comme toi, tu vois bien, je perds la boule, je dis alternativement blanc et noir. On y voit très mal dans les questions qui vous intéressent trop.

Il reprend néanmoins son argumentation : « Tu auras du mal à trouver un mari qui soit au-dessus de toi par l'esprit et l'éducation. Si j'en connaissais un rentrant dans cette condition et ayant en outre tout ce qu'il faut, j'irais te le chercher bien vite. Tu es donc forcée à prendre un brave garçon inférieur [Ô Emma !] Mais pourrais-tu aimer un homme que tu jugeras de haut ? Pourras-tu vivre heureuse avec lui ? Voilà toute la question. Sans doute que l'on va te talonner pour donner une réponse prompte. Ne fais rien à la hâte. Et quoi qu'il advienne, mon pauvre loulou, compte sur la tendresse de ton vieil oncle qui t'embrasse⁽²⁶¹⁾. » On sent quand même que derrière la perplexité apparente de Flaubert se profile la sagesse des nations : sécurité d'abord !

Caroline lui répond par retour de courrier. Elle est toujours dans les mêmes incertitudes, les mêmes réflexions :

Cet état d'indécision ne peut durer, il paraît que ça commence à être su dans Rouen ; et je suis effrayée en pensant que d'ici à quelques jours il me faudra dire oui ou non. Certainement M. C (puisque tu le désignes ainsi) a pour lui beaucoup d'avantages, nous avons fait hier de la musique ensemble, c'est un bon musicien [...]. En causant avec moi, il m'a dit qu'il avait pris des leçons de Bouilhet. J'ai un bien grand désir que tu lui en parles. Vois ce qu'il t'en dira, s'il le juge un garçon intelligent ; peut-être Bouilhet ne s'en souviendra-t-il pas ?

Il faut donc en savoir plus, se renseigner auprès de tel et tel : « Je

suis ridicule, écrit-elle, de m'informer ainsi de tous côtés, mais j'ai si peur, si peur de me tromper. Puis, te quitter, pauvre vieux, est une idée qui me fait bien de la peine. Mais tu viendrais toujours me voir, n'est-ce pas ? Quand même tu trouverais mon mari trop *bourgeois*, tu viendrais pour ta Lilinne ? Tu aurais chez moi une chambre, avec de grands fauteuils comme tu les aimes. »

On sent que Caroline est sur le point de céder sous la pression de sa grand-mère. Elle finit par dire oui. Il faut cependant que, selon les règles, le prétendant fasse sa demande en mariage auprès de son père, Émile Hamard. M^{me} Flaubert se charge alors d'écrire au notaire familial, M^e Fovard, à Paris, pour lui annoncer le projet de mariage et, en même temps, l'informer que Caroline laisse à Émile Hamard les huit cents francs de sa pension, qui serviraient à habiller son père « proprement », « et puis on lui louerait une chambre garnie, dans un hôtel respectable et à notre prochain voyage à Paris, M. Commanville irait lui-même lui faire sa demande. Avant cette époque j'espère que vous aurez pu obtenir le consentement d'Hamard, en lui faisant valoir tous les avantages qu'il y a pour sa fille à se marier à un homme qui est riche, qui l'aime, et qui l'accepte sans un sou⁽²⁶²⁾ ».

On ne sait si Commanville a fait sa démarche auprès d'Hamard remis à neuf, le père de Caroline en tout cas donna sa procuration au notaire Fovard pour l'établissement du contrat de mariage.

Une péripétie survint, quand on crut s'apercevoir à Croisset que Commanville n'était pas le véritable patronyme d'Ernest. Celui-ci s'appelait en effet Ernest-Octave Philippe *dit* Commanville. Or l'acte de naissance d'Ernest, par oubli, ne mentionnait pas le patronyme de Philippe, ce qui laissa craindre qu'Ernest ne fût un enfant naturel. Averti, le grand-oncle paternel de Caroline, Achille Dupont, son subrogé tuteur, vint trouver la grand-mère de Caroline pour lui signifier qu'elle avait été bien légère en choisissant l'époux de sa petite-fille. Alors à Paris, Gustave veut en savoir plus : « Tout ce que j'y comprends, c'est qu'Achille Dupont a fait une scène à notre pauvre vieille ? » (26 janvier 1864). Tout rentra dans l'ordre, le nom de Philippe fut ajouté sur l'acte par un jugement du tribunal civil de première instance du Havre le 6 janvier 1864⁽²⁶³⁾.

« Espérons, écrit Gustave à Caroline, le 1^{er} février 1864, que toutes nos agitations sont terminées et que le calme va succéder à la tempête. » La future épousée s'habitua à son sort : « Non seulement

mon fiancé s'occupait beaucoup de moi, mais pour toute la famille j'étais devenue subitement une personne importante. J'étais ahurie par les courses à faire, les gens à voir, les choses à décider : location d'une maison, mobilier à acheter... J'avoue que je prenais assez goût à recevoir les beaux bouquets blancs envoyés chaque semaine de Paris avec l'estampille du fleuriste à la mode. M. Commanville était généreux, agissait largement. Ma nouvelle situation m'intéressait. J'étais aussi un peu grisée parfois de sentir un homme amoureux près de moi bien que mon cœur restât au fond tout meurtri⁽²⁶⁴⁾. »

Le 6 avril 1864, Caroline épousait Ernest Commanville. Les nouveaux mariés partaient sans plus attendre pour l'Italie en voyages de noces. Tout paraît au mieux, mais Flaubert ignore un lourd secret qui devait assombrir ce mariage. Nous le connaissons par les confidences de Caroline dans ses *Heures d'autrefois*. Caroline ne voulait pas d'enfant, écrit-elle dans ses mémoires, sans autre explication. Cette volonté pouvait avoir pour origine le souvenir de sa mère, morte d'une fièvre puerpérale peu après ses couches. Un autre cas familial pouvait ajouter à sa peur, celui de son arrière-grand-mère, la mère de M^{me} Flaubert, morte des suites de son accouchement. À cette époque, outre la surmortalité infantile⁽²⁶⁵⁾, la mortalité des parturientes était considérable⁽²⁶⁶⁾. Ne pas vouloir d'enfant pouvait avoir un autre sens : refuser des relations sexuelles, notamment avec un monsieur qu'on n'aime pas. Nous n'en saurons pas plus. En annonçant en tout cas à sa grand-mère son refus de maternité et en la priant d'en avertir son fiancé, peut-être Caroline jouait-elle sa dernière carte. Ce fut un échec : M^{me} Flaubert « sourit, écrit-elle, de ce qu'elle considéra sans doute comme une absurdité de petite fille, mais promit cependant de faire l'étrange commission. À quelque temps de là, je m'informais si c'était convenu. “Sois tranquille, me répondit-elle, tout s'arrangera”. » En fait, sa grand-mère n'avait rien dit à Commanville — une source de rancune pour sa petite-fille : « Certes, ma grand-mère était une personne d'honneur et très vénérable. Comment avait-elle pu alors agir avec si peu de sérieux ? Comment ne pas avoir mieux compris l'enfant qu'elle avait élevée ? Comment n'avoir pas reculé devant la responsabilité de me marier avec la preuve de mon manque absolu d'amour pour mon fiancé et celle de mon incompréhension totale des devoirs du mariage ? C'est une véritable souffrance pour moi que d'avoir des reproches à faire à sa mémoire, mais il me faut

pourtant dire à quel point je fus sacrifiée dans l'acte le plus important de la vie de la femme, car cela explique bien des événements incompréhensibles sans cette première tragédie de mon âme⁽²⁶⁷⁾. »

L'éducation sexuelle des jeunes filles était alors inexistante, même dans une famille de médecins. On laissait au mari le soin d'initier sa femme. Lorsque, au début de son voyage de noces, Caroline doit elle-même faire l'aveu à Commanville qu'elle ne veut pas d'enfant, on devine l'étonnement, la déconvenue et l'amertume du jeune époux⁽²⁶⁸⁾. Par ailleurs, comme la jeune femme était, écrit-elle, « dans l'incompréhension totale des devoirs du mariage », on peut imaginer ce qu'ont pu être ces débuts de couple. Caroline, dans ses mémoires, reste trop discrète pour nous les révéler elle-même. Nous savons qu'en bien des cas, au XIX^e siècle, la nuit de noces tourne au cauchemar. Dans *Une vie*, Maupassant nous décrit celui que subit son héroïne Jeanne lorsqu'elle se retrouve seule dans une chambre avec son mari Julien, qu'elle aime pourtant. Peu avant la nuit de noces, le père a tenté de la préparer : « Il est des mystères qu'on cache sérieusement aux enfants, aux filles surtout, aux filles qui doivent rester pures d'esprit, irréprochablement pures jusqu'à l'heure où nous les remettons entre les bras de l'homme qui prendra soin de leur bonheur. C'est à lui qu'il appartient de lever ce voile jeté sur le doux secret de la vie. » À ce discours, Jeanne ne comprend rien, et quand Julien voudra la prendre, elle aura envie de se sauver, de « s'enfermer quelque part, loin de cet homme ».

Que s'est-il passé en Italie entre les deux jeunes gens ? On sait seulement, par le récit de Caroline, qu'ils se sont affrontés, heurtés, et que — c'est le moins qu'on puisse dire — l'amour n'a pas été éclairé dans le cœur de Caroline sous cette lune de miel. « La première fois que je sentis l'abîme entre nous, c'était au lendemain de notre vie commune. En montant le Saint-Gothard, je fus prise d'admiration pour le galbe de trois *pifferari* qui mendiaient à la portière de la diligence. En eux, je voyais toute la poésie de l'Italie et de l'Antiquité. Ce sont d'"ignobles loqueteux", interrompit mon mari ; il ne voulut pas aller au-delà. Ce fut l'abîme. »

Gustave Flaubert ne sait rien de cette déconfiture et de cette amertume. La fierté de Caroline donnait le change. De Croisset, il écrit le 11 avril à sa nièce : « Eh bien, mon pauvre loulou, ma chère Caroline, comment vas-tu ? Es-tu contente de ton voyage, de ton mari

et du mariage ? Comme je m'ennuie de toi ! et comme j'ai envie de te revoir et de causer avec ta gentille personne. » Le 14 avril : « Il était temps que ta lettre arrivât, ma chère Caro, car ta bonne-maman commençait à perdre la boule. Nous avons beau lui expliquer qu'il fallait du temps à la poste pour apporter de tes nouvelles. Rien n'y faisait, et si nous n'en avions pas eu aujourd'hui, je ne sais comment la journée de demain se serait passée. [...] Tu as l'air de bien t'amuser, mon pauvre loulou ? J'aurais bien voulu te voir en traîneau et sur un mulet ! [...] Mais ce qui m'intéresse plus que ton voyage, c'est ton *P.S.*, à savoir que tu te plais beaucoup avec ton compagnon et que vous vous entendez très bien. Continuez comme cela une cinquantaine d'années encore et vous aurez accompli votre devoir. » La correspondance entre l'oncle et la nièce se poursuit sur le même ton. Dans une lettre adressée en ce même mois d'avril à son vieil ami Ernest Chevalier, Flaubert lui confie le contentement que lui procure le mariage de Caroline : « Je te dirai que mon nouveau neveu me paraît un excellent garçon, et qu'il adore sa femme. C'est le principal. Quant à son métier, il a une scierie mécanique à Dieppe, et fait venir des bois du Nord qu'il vend à Rouen et à Paris. Il est très considéré par les bourgeois comme honnête homme et homme capable dans son industrie. »

Le 23 avril, Caroline et Ernest, rentrés d'Italie, s'installaient 9 quai du Havre, à Rouen. Plus tard, ils habiteront à Neuville, près de Dieppe, à côté des scieries exploitées par Commanville. Après avoir eu une jeunesse sans joie, une morne existence matrimoniale commençait pour la nièce de Flaubert, sans que celui-ci en ait pris connaissance, tant Caroline sut « jouer la comédie du bonheur conjugal⁽²⁶⁹⁾ ».

À son insu, contre sa volonté, il avait fait le malheur de sa nièce bien-aimée, en contribuant à la pousser au mariage. M^{me} Flaubert aussi, qui avait exercé toute son autorité pour que l'union se fasse et qui avait volontairement oublié d'entretenir Ernest Commanville du refus d'enfant que sa petite-fille lui avait confié. On mesure, dans cette affaire, tous les malheurs que le mariage bourgeois pouvait traîner derrière lui. D'un côté, l'inquiétude des parents pressés de marier leur fille à un homme bien « sous tous rapports », sans se soucier des sentiments profonds de la jeune fille. D'un autre côté, l'impossibilité de communiquer où se trouvent les fiancés, entre lesquels il faut un intermédiaire, éventuellement défaillant. On ne sait ce que peuvent

avoir été les relations sexuelles entre Caroline et Ernest : pudeur oblige ! On imagine les frustrations de l'un, les embarras de l'autre. Le divorce était interdit. Il fallait donc se résigner à vivre côte à côte. Ils n'eurent en tout cas pas d'enfant. D'une psychologie pénétrante sur le cas d'Emma Bovary, Flaubert n'a pas pris conscience de ce qui se tramait là. Les apparences furent sauvées. Le *Dictionnaire des idées reçues* nous en prévient à l'article MÉNAGE : « En parler toujours avec respect. »

Flaubert appréciait son neveu Ernest Commanville, qui lui paraissait avoir la tête carrée — ce qui le décida à lui confier la gestion de sa fortune. Mais, si intime avec sa nièce, comment aurait-il pu se laisser complètement abuser ? Sans doute ne voulait-il pas trop savoir. À peine un an plus tard, Caroline tomba amoureuse du baron Ernest Leroy, le préfet, qu'elle avait rencontré au cours du bal que celui-ci donnait. Flaubert s'était rendu compte d'un rapprochement entre le baron et sa nièce : « Continues-tu à faire les délices des salons de Rouen en général et celui de M. le préfet en particulier ? Ledit préfet m'a l'air ravi de ta personne », lui écrit-il en février 1865. Et encore en avril 1867 : « Je sais [...] que tu continues à embellir les soirées de M. le préfet. » Pendant des années, les assiduités de Leroy, les rencontres, les bouquets, les messages d'amour enchantèrent Caroline, laquelle trouvait son galant « sans beauté » mais avec des « yeux ardents, un teint pâle, le visage fatal, comme on dit dans les romans⁽²⁷⁰⁾ ». Cette liaison, assure-t-elle, n'alla pas jusqu'à l'adultère : « La pensée d'être la cause de désespoir des trois êtres auxquels je me jugeais d'appartenir — mon mari, mon oncle et ma grand-mère — m'empêcha de fuir avec celui que j'aimais. » Du moins éprouva-t-elle un doux réconfort : « Je ne fus plus seule. » Jusqu'au moment où le baron perdit la vie, en juillet 1872. C'est alors qu'elle tomba malade, qu'on lui conseilla les eaux de Luchon, où l'oncle Gustave l'accompagnerait. Il prit enfin connaissance de ce qui s'était passé : « Il sut ma blessure, écrit-elle, je me livrai à lui entièrement et il comprit combien peu heureuse était mon union avec M. C[ommanville] et à quel point il se souciait peu de ce que contenaient mon esprit et mon cœur. »

Plus que jamais Caroline pouvait se féliciter d'avoir une « bonne nounou », comme elle appelait son oncle. Il n'empêche, le pourfendeur de la bourgeoisie s'était montré en cette affaire parfaitement conforme

aux préjugés de cette classe qu'il abominait et qui était la sienne.

L'ERMITE AUX GANTS BLANCS

Lorsqu'il était parti faire ses études de droit à Paris, Gustave Flaubert, on l'a dit, ne se voyait pas dans la peau d'un Rastignac. Une vingtaine d'années plus tard, le succès public de *Madame Bovary* et de *Salammbô* l'a imposé comme une des figures de la vie littéraire dont on parle dans les journaux, et pas seulement à propos de ses livres. Sans mener la vie à grandes guides, sans jamais renoncer à passer la majeure partie de l'année à Croisset, où il poursuit son travail d'écrivain, il prolonge ses séjours dans la capitale, fréquente les hommes de lettres en vue et prend quelque teinture de mondanité chez la princesse Mathilde, cousine de l'empereur. On rencontre désormais l'ermite en habit noir et en gants blancs.

La vie mondaine ou semi-mondaine, le beau monde et le demi-monde, les agapes entre amis dans les bons restaurants ou chez soi, l'entretien d'un domestique dans un appartement qu'on loue, les voyages occasionnels (à Bade, à Londres pour revoir Juliet), tous ces frais de représentation qui s'ajoutent aux dépenses nécessitées par la préparation de son nouveau roman ont assez vite épuisé les dix mille francs gagnés par *Salammbô*. En février 1865, Gustave demande à son notaire et ami Frédéric Fovard « quelques effigies du monarque afin de pouvoir : 1° payer mes dettes, 2° vivre tranquille quelque temps, sans songer à ce bougre d'argent ». M^{me} Flaubert avait été alertée par la « position de Gustave ». En février de la même année, elle avait informé Fovard que son fils lui réclamait sept mille francs. Elle faisait allusion à la ferme de Courtavant qu'on pourrait vendre, mais « ce serait une affaire de quelques mois, en supposant que l'on trouve un acquéreur ». Elle ajoutait : « Ensuite, s'il recevait ce qui lui reviendrait

de cette ferme, j'ai bien peur que ce ne soit bien vite absorbé. » Aussi compte-t-elle sur son amitié « pour nous aider à tirer votre pauvre camarade de ce mauvais pas⁽²⁷¹⁾ ». Nous connaissons encore une lettre du 2 mars suivant où elle écrit à Fovard : « Les affaires de Gustave me mettent dans un très grand embarras, car je ne puis me priver des 6 ou 7 mille francs dont il a besoin sans me gêner excessivement. » Avant de venir à Paris, elle demande à son notaire de faire le point sur les notes des fournisseurs de Gustave, et le prie de mettre en vente Courtavant. Le 7 avril, Gustave adresse donc à Fovard la note de ses dettes : à Touzan (le tapissier qui a refait son cabinet à Croisset) : 2 728 francs ; à Marguillier (son tailleur à Paris) : 1 883 francs ; à Guy, son marchand de gants : 498 francs ; divers fournisseurs : 500 francs. Total des dettes : 5 609 francs. Dans les jours suivants, il *supplie* Frédéric Fovard d'« arranger tout » : « Rien n'est plus pénible que de demander continuellement de l'argent à ma mère. Tâche de lui persuader que je ne me livre pas à de folles débauches ! Hélas ! je le voudrais, je serais un peu plus gai. Et puisqu'elle est décidée à payer mes dettes, qu'elle fasse le bien, *bien*, sans trop de récriminations. »

À quarante-quatre ans, écrivain devenu célèbre, Flaubert tire encore le diable par la queue. C'est aussi ce qu'il estime être son honneur — assuré par la manne maternelle : il refuse toujours de compromettre sa plume dans les activités journalistiques, les seules qui permettent à nombre de ses confrères de ne pas être mis en chemise. Une plume mercenaire ? Jamais ! En même temps, il a beau dire qu'il ne se livre « pourtant pas à de grandes débauches » et que sa vie est « peu rigolboche », il vit sur un certain pied, se permet à son propre aveu des « débordements », et ne se soucie de ses finances qu'au cri d'alarme de ses créanciers. Alors, il prie Fovard de solliciter son éditeur Michel Lévy, ce qu'il n'a cure de faire lui-même : « Tâche, mon vieux, de lui tirer une *prime* (qu'il me doit, franchement) et en désespoir de cause une avance⁽²⁷²⁾. » Il confie à Jules Duplan, son fidèle ami, qu'il pourrait s'adresser à son frère Achille, qu'il aurait de l'argent tout de suite : « Mais c'est précisément ce que je ne veux pas. » Finalement, Michel Lévy lui prêtera cinq mille francs. Et puis le patrimoine familial n'est pas rien — ce qui l'amène à écrire à George Sand : « Non, je n'ai pas ce qui s'appelle des soucis d'argent. Mes revenus sont très restreints, mais sûrs. » Il est seulement gêné parfois : petits problèmes de trésorerie, qui ne l'empêchent nullement d'offrir

son aide financière à son amie de Nohant — qu'elle n'accepte pas, mais qui l'embrasse « pour cette bonne pensée ».

Si l'on oublie cet envers du décor, Flaubert est désormais de plain-pied avec les écrivains de son temps qui défraient la chronique. Au-delà des amis anciens si chers, Louis Bouilhet, Ernest Feydeau, Maxime Du Camp lui-même, le cercle s'est élargi : outre Théophile Gautier, il sympathise avec Taine, il s'attache à Renan, dont *La Vie de Jésus* a fait scandale, et qui a été chassé du Collège de France, il a lié une amitié fervente avec George Sand, fait la connaissance de Tourgueniev (qu'il écrit Tourgueneff), de Mistral. À Paris, il reçoit désormais à dîner le dimanche — jour qui était naguère celui de la présidente Aglaé, et dont il a pris la relève.

En ces années qui suivent la sortie de *Salammbô*, il entretient des relations assez étroites avec Michelet, qui lui adresse ses livres, et à qui il ne manque pas de répondre en disant son admiration : « À tout ce que vous touchez, vous laissez une empreinte ineffaçable⁽²⁷³⁾. » Il fréquente le grand historien en compagnie des Goncourt, qui nous ont laissé dans leur *Journal* la description de la « grande maison bourgeoise, presque ouvrière » de celui qu'ils appellent le « grand somnambule du passé » : « Au troisième, une petite porte à un seul battant, comme une porte de commerçant en chambre. Une bonne ouvre, nous annonce, et nous entrons, comme dans un moulin, dans un petit cabinet⁽²⁷⁴⁾. » Michelet invite le trio à ses soirées du jeudi, où l'on se serre les coudes dans le petit appartement, et où l'on retrouve des savants comme Renan ou le chimiste Berthelot : « Tout ce monde de républicains et de libéraux, écrivent les Goncourt, a l'air de professeurs : on se croirait à une soirée chez un recteur d'académie de province. » Flaubert n'apprécie pas tous les ouvrages de Michelet ; il s'en confie à son amie Edma Roger des Genettes : « *La Bible de l'humanité* est un mauvais livre parce que le plan est vague, et parce que l'auteur parle d'un tas de choses qu'il ignore, à commencer par l'Inde. [...] Ce qu'il y a d'atroce dans ce dernier livre, c'est le procédé fragmentaire, le peu de lien entre les idées, le peu de preuves sous les faits. » À l'auteur lui-même, c'est un autre son de cloche qu'il lui fait entendre : « Je viens de lire, d'un seul coup, en dix heures, ce merveilleux livre. J'en suis écrasé. Je crois cependant en saisir l'ensemble nettement. Quelle envergure ! Quel cercle ! [...] Qu'est-ce qui n'est pas le beau dans votre œuvre ? Cœur, imagination et

jugement, vous ébranlez tout en nous-mêmes, avec vos mains puissantes et délicates⁽²⁷⁵⁾. » Cette hypocrisie est rare chez Flaubert, si franc d'ordinaire. Michelet comme Hugo est une vache sacrée à laquelle on ne s'attaque pas.

À partir de la fin de l'année 1862, ses fréquentations littéraires trouvent leur cadre privilégié dans les dîners Magny, en passe de devenir une véritable institution du monde des lettres.

Du côté de chez Magny

On ne sait avec exactitude qui en a eu l'idée. Il semble que ce soit le docteur François Veyne, qui soignait le dessinateur Gavarni et qui était aussi ami des frères Goncourt. Toujours est-il qu'à l'automne 1862 furent lancés ces dîners au Café Magny, 3 rue de la Contrescarpe-Dauphine, aujourd'hui rue André-Mazet, où jadis Sainte-Beuve, bibliothécaire à la Mazarine, avait ses habitudes. Tenu par Modeste Magny, un Champenois qui avait fait son apprentissage chez un grand cuisinier des environs et qui avait inventé le tournedos Rossini et le chateaubriand, le restaurant était devenu, selon le guide Joanne, une des meilleures tables de Paris. Les convives s'y retrouvaient dans un cabinet particulier, loin des oreilles trop curieuses. On appela ces rencontres, qui avaient lieu tous les quinze jours, d'abord le samedi puis le lundi, les dîners des athées (Barbey d'Aurevilly les fustigeait pour être servis « contre Dieu »), les dîners Magny ou encore, pendant quelque temps, la société Gavarni.

Paul Gavarni — de son vrai nom Guillaume Chevalier —, célèbre dessinateur qui avait représenté de son fusain, dans *Le Charivari* notamment, la société des étudiants, des bohèmes, des lorettes, et qui s'était rendu célèbre par ses illustrations dans *La Mode*, allait avoir soixante ans. Il avait été le maître et restait l'ami des Goncourt, qu'il fréquentait assidûment dans leur appartement de la rue Saint-Georges. En 1862, il ne dessinait plus, sa santé déclinait, il s'était aigri, et le docteur Veyne, surnommé le « médecin des bohémiens », semble avoir eu cette idée des dîners réguliers, pour le distraire⁽²⁷⁶⁾. De ces agapes entre écrivains et quelques-uns de leurs amis, le *Journal* des Goncourt a tenu la chronique, qui nous permet de pénétrer dans cette société recrutée par cooptation. Flaubert y participe dès le deuxième dîner, le

6 décembre 1862 ; il y sera assidu au cours de ses saisons parisiennes. Il s'y retrouve entre hommes (jusqu'à l'arrivée de George Sand en 1866), aux côtés de Sainte-Beuve, Gavarni, du docteur Veyne, Chennevières, conservateur de musées et futur directeur des Beaux-Arts, Charles-Edmond, réfugié polonais, de son vrai nom Chojecki, mais qui signe ses articles et ses livres de son seul prénom, le critique dramatique Paul de Saint-Victor, Frédéric Baudry, bibliothécaire à l'Arsenal, Eudore Soulié, conservateur du musée de Versailles, Taine, Renan, le sculpteur Émilien de Nieuwerkerke, amant de la princesse Mathilde, Théophile Gautier, le journaliste fondateur du *Temps* Nefftzer, Marcellin Berthelot et, bien sûr, les frères Goncourt. Sainte-Beuve s'impose comme la personnalité la plus tonitruante de l'assemblée par une sorte de droit d'aînesse (il a cinquante-huit ans en 1862), mais aussi parce que, à ce moment-là, il est le plus célèbre d'entre tous, académicien, historien de *Port-Royal* et véritable moniteur du monde des lettres dans *Le Constitutionnel*, auquel il donne ses fameux « Lundis ». Tempêtant, péremptoire, la tête farcie de souvenirs colorés, heureux de se défouler et d'assassiner les plus grands, tels Balzac, qui « n'est pas vrai », Hugo qui n'est qu'un « farceur » ou Michelet, rabaissé par lui au rang d'un faiseur de précis pour les collèges. Et si Flaubert plaide pour Michelet et Hugo, Sainte-Beuve tape du poing sur la table même quand il souffre d'une « inflammation des articulations » !

Les Goncourt détestent Sainte-Beuve, sa calotte de chauve, ses « trépidations de collégien », ses colères et ses nostalgies : « Griserie de cerveau d'une jeunesse qui a été sevrée, libertinage de vieillard, qui s'irrite et s'excite, chaleurs et visions de tête de l'homme de cabinet assidu et hémorroïdal⁽²⁷⁷⁾. » Par dérision, Gautier l'appelle « mon oncle » ou « oncle Beuve ». Flaubert aurait bien des raisons de le narguer, ce démolisseur de *Salammbô*, mais, s'il discute avec lui, il n'a jamais la hargne que lui manifestent les Goncourt, qui en font « un suceur de conversations », un « écouteur de bidets », un « confesseur de brouilles », dont il nourrit ses articles, un homme « qui prend, sous les lits, des notes pour ses mémoires ». Plus sérieusement, on rencontre dans la critique des Goncourt des griefs qu'on lira dans le *Contre Sainte-Beuve* de Proust : « À propos d'un livre, jamais il ne répond sur le livre, mais toujours sur l'homme, sur ses relations, sur sa position, sur le rôle qu'il a joué. » Et puis, c'est un ambitieux, qui ne

cache pas sa rage d'être nommé au Sénat, où il sera payé trente mille francs, pour « entretenir proprement une petite femme, doubler les gages de son secrétaire et payer les mille écus de dettes de sa gouvernante ».

Cette violence en dit long sur ces dîners, où les fureurs avouées le disputent aux arrière-pensées homicides. Flaubert, à cette table, fait partie des bons garçons qui, comme Théophile Gautier, sait tempêter mais sans médisance. Le style de la conversation, le plus souvent, ne ménage pas la politesse : on s'éclabousse de mots drus. La littérature et les beaux-arts sont couramment à l'ordre du jour, on en discute sur des pointes d'aiguille ou à coups de marteau, mais aucun sujet ne captive l'attention des convives autant que la femme, l'amour, la prostitution. « Là-dessus, écrivent les Goncourt, Flaubert, la face enflammée, la voix beuglante, remuant ses gros yeux, part et dit que la beauté n'est pas érotique, que les belles femmes ne sont pas faites pour être baisées, qu'elles sont bonnes pour dicter des statues, que l'amour est fait de cet inconnu que produit l'excitation et que très rarement produit la beauté. Il développe son idéal de la *rouchie* ignoble. On le plaisante. Alors il dit qu'il n'a jamais baisé vraiment une femme, qu'il est vierge, que toutes les femmes qu'il a eues, il en a fait le matelas d'une autre femme rêvée. »

C'est donc autour du coït et de sa nécessité que tournera ce dîner, au cours duquel les paradoxes, les affirmations bravaches, les démonstrations tordues mais éloquentes fusent de toutes parts. Taine, le savant, disserte de ces choses en « prédicateur d'Écosse », toujours « anglais et protestant ». Théophile Gautier se vante d'avoir engendré dix-sept enfants. Sainte-Beuve comme d'habitude tape du poing sur la table et déclare qu'il aime la crasse. Saint-Victor s'indigne « contre l'épilage des femmes en Orient ». Flots d'éloquence, descentes aux enfers sexuels, concours de vantardises, rabâchages de frustrés, hymnes à l'Ève future : la femme du XIX^e siècle passe quelques mauvais quarts d'heure.

Si l'on parle de religion, de Dieu, c'est la même empoignade, le même concours d'assertions, où la violence rime avec la science. « Dans le feu des arguments, des cris, Taine semble prendre peu à peu une tournure presque fantastique. Il m'a l'air, écrivent les Goncourt, une idée de Kant qui sortirait d'un conte d'Hoffmann. Et il arrive, presque effrayant, surnaturel, à être d'un grotesque presque menaçant,

avec ses lunettes bleues qui jettent des éclairs et qui semblent être devenues ses vrais yeux. » Ernest Renan, évidemment, ne peut pas ne pas intervenir dans ces joutes qui font trembler les verres. Longtemps effarouché, muet, mais attentif, il prêche le calme de sa petite voix et se risque à déclarer à ses camarades ébahis qu'il admire Jésus-Christ et qu'il n'y a qu'une seule chose de vraie et de belle en ce monde : la sainteté. Malgré le matérialisme dominant, l'athéisme proclamé de la plupart, certains sont terrorisés si jamais un soir ils se comptent treize à table. Saint-Victor y est particulièrement sensible : il n'envisage pas de rester si le chiffre fatidique tombe par hasard. Alors, quand c'est le cas, une solution règle tout : on fait venir le fils de Magny, un collégien, pour faire le quatorzième — devant lequel on n'hésite pas à « causer des copulations d'Hugo ». Même là-dessus on n'est pas d'accord. L'un déclare qu'Hugo est un taureau, Sainte-Beuve, lui — qui fut l'amant de M^{me} Hugo —, affirme être allé une fois au bordel avec Mérimée, Musset et Hugo, mais que celui-ci, avec sa décoration et ses brandebourgs, n'est pas monté. « Les filles ont dit : "C'est un jeune officier qui a un échauffement". »

On s'entretue avec des mots, mais parfois le ton change, on se confie, on débourre son cœur, on avoue son spleen. Malgré leur détestation de Sainte-Beuve, les frères éreinteurs s'attendrissent un moment sur la tristesse profonde manifestée par le critique, qui parle de sa solitude, de sa laideur, alors qu'il voudrait être beau, séduire, mais ils ne peuvent s'empêcher de conclure : « Il y a un satyre mélancolique et déçu au fond de ce petit vieux. » Ils n'ont pas plus d'indulgence pour Flaubert, leur ami fidèle et dévoué pourtant, et qui n'est à leurs yeux qu'un provincial, gonflé d'orgueil, enfilant les paradoxes les plus lourds et les plus pénibles. Il y a du barbare en lui, qui rêve « des temps héroïques, sauvages, tatoués de couleurs crues, chargées de verroteries ». Un Viking échappé de son drakkar !

On parle peu de politique, mais l'occasion en est donnée, en juin 1863, par les élections législatives. L'opposition marque des points, surtout dans les villes. À Paris, les neuf députés élus sont de l'opposition, huit républicains et Thiers qui fait profession de libéralisme. Les Goncourt, en bons réactionnaires, estiment que « tout gouvernement qui diminue le nombre des illettrés va contre son principe ». Ce jour-là, la discussion chez Magny est intense, mais Flaubert est absent. Il accompagne alors sa mère et sa nièce aux

sources thermales de Vichy, où il n'a pas le moindre commentaire sur le sort politique de la France. Il s'ennuie « outrageusement » lorsque lui arrive le nouveau roman de Feydeau, *Le Mari de la danseuse*, qu'il épiluche au scalpel dans une longue lettre à son ami. Vichy n'est pas drôle, non plus que Croisset. Paris est ô combien plus amusant ! Mais c'est la force de Flaubert de savoir quitter les branle-bas du milieu littéraire, pour « bûcher comme un ours » loin du cirque parisien.

Les dîners Magny continuent, Flaubert les fréquentera encore, mais, déjà, dans leur troisième année, ces agapes bruyantes commencent à lasser les Goncourt : « Il nous vient un mépris, un dégoût pour les dîneurs de Magny. Penser que c'est là la réunion des esprits les plus libres de la France ! Certainement, ce sont pour la plupart, de Gautier à Sainte-Beuve, des gens de talent. Mais quelle misère d'idées à eux, d'opinions faites avec leurs nerfs, leurs sensations propres ! Quelle absence de personnalité, de tempérament ! » Il est vrai qu'Edmond et Jules sont des rabat-joie professionnels.

Du côté de chez la princesse Mathilde

Les gants blancs, Flaubert n'en avait nul besoin pour se rendre aux dîners Magny. Mais là ne s'arrêtaient pas ses sorties parisiennes. À partir de janvier 1863, il devient un habitué des salons de la princesse Mathilde. Fille de Jérôme Bonaparte, cousine de l'empereur et sœur du prince Napoléon, elle avait épousé un prince russe dont elle s'était séparée au bout de quatre ans. La princesse, qui se pique d'art et de littérature, se pose en protectrice des écrivains, qu'elle invite chez elle, rue de Courcelles ou à Saint-Gratien, sa villégiature estivale près du lac d'Enghien. En décembre, les Goncourt, qui lui avaient adressé leur *Femme au XVIII^e siècle*, avaient précédé chez elle l'auteur de *Salammbô* en pleine bagarre avec ses critiques. Cette fois, le 21 janvier 1863, ils accompagnent Flaubert, dont le dernier roman a enchanté la princesse.

La dame reçoit avec à ses côtés son amant Nieuwerkerke et sa lectrice M^{me} Defly. Elle montre à ses visiteurs son atelier, encombré de bibelots, où elle peint des aquarelles. Femme libre, sans chichis, pleine de curiosités, elle sait mettre à l'aise ses hôtes, les questionne sur leurs

travaux, leur confie ses avis sur l'actualité artistique et littéraire. Les soirées qu'elle donne le mercredi sont souvent intimes, mais quand Flaubert s'y rend pour la première fois, avec les Goncourt, les invités sont en nombre (au moins cent cinquante), la culotte plutôt que le pantalon et les bas de soie sont de la partie. L'empereur est présent, un peu morne, le prince Napoléon qui parle de la Question romaine, des ministres, des directeurs de journaux, et la fête bat son plein. « Tous trois, lit-on dans le *Journal* des deux frères, nous faisons un groupe d'originaux. Nous sommes à peu près les trois seuls non décorés. Et puis je réfléchis encore, en nous voyant tous les trois, que tous les trois, le gouvernement de cet homme qui est là, la justice de ce même empereur, assis là et que nous touchons presque du coude, nous a traduits en police correctionnelle pour outrage aux mœurs ! Ironie que tout cela ! »

Et Flaubert ? Selon ces méchantes langues, il crève de vanité : « L'impératrice lui a parlé, lui a demandé le costume de Salammbô pour un bal [...], et il me fait part du projet qu'il a de se faire faire un pantalon de cour, collant, comme les invités d'habitude en portent. » D'évidence, l'ermite est ébloui ; il reviendra. Ce seront des soirées en plus petit comité, où la parole se libère, où l'hôtesse fait des théories sur les arts et la littérature. On y retrouve Flaubert dès le 11 février suivant, toujours en compagnie des Goncourt, et cette fois de Sainte-Beuve.

En novembre, il est invité par le prince, qu'on appelle familièrement Plon-Plon, au Palais-Royal. Il passe pour l'aile avancée de la famille impériale. Député sous la seconde République, il siégeait à l'extrême gauche ; il est anticlérical et défend le principe de l'unité italienne, face à l'impératrice Eugénie, très catholique, elle, et inquiète pour le pape. Depuis 1859, Napoléon III s'est allié au Piémont-Sardaigne, soutenant le mouvement national italien. Ses armées ont remporté les batailles de Magenta et de Solférino contre l'Autriche, ce qui lui a valu les critiques de l'opinion catholique. Par la suite, l'empereur conseilla au pape de renoncer à une partie de ses États, ce que Pie IX refusa tout net. Ayant permis au Piémont d'annexer l'Italie centrale, la France reçut en échange Nice et la Savoie, dont les habitants confirmèrent en 1860 par plébiscite le rattachement à la France. Mais la Question romaine n'était pas réglée. Lorsque Flaubert fait son entrée chez le prince Napoléon, cousin de l'empereur, qui

s'était marié à Marie-Clotilde, fille du roi du Piémont-Sardaigne Victor-Emmanuel II, épousant du même coup ostensiblement la cause italienne, la famille impériale était donc divisée, les uns défendant le parti pontifical derrière Eugénie, les autres favorables à l'achèvement de l'unité italienne avec Plon-Plon. Flaubert, peu engagé dans les questions politiques, lie amitié avec le prince, qu'il rencontre non seulement au Palais royal, sa demeure, mais aussi chez Jeanne de Tourbey, qui est alors sa maîtresse. Gustave s'émerveille, en décembre 1863, dans une lettre à Caroline que le prince l'appelle désormais son « cher ami ». Un peu plus tard, il s'enchantait d'avoir été au bal de l'Opéra en compagnie du prince Napoléon et de l'ambassadeur de Turin, « en grande loge impériale ». Le 15 mai 1865, le prince Napoléon, à l'occasion de l'inauguration de la statue de Napoléon I^{er} à Ajaccio, prononce un grand discours libéral, mal reçu par la Cour. De Croisset, Flaubert écrit à Jeanne de Tourbey : « J'ai lu, hier matin, un bien beau discours, qui m'a ému et enthousiasmé. C'est beau et bon, crâne et vrai, élégant et sensé. Vous devez être fière et bienheureuse. » L'empereur fait connaître sa réprobation, Plon-Plon répond dans *La Presse*, et Flaubert se réjouit encore dans une lettre à Jeanne de Tourbey : « Je suis très fier de ce qu'un pareil homme me serre la main quand je le rencontre. » Comme l'amant de Jeanne lui avait envoyé son discours d'Ajaccio imprimé, il se dit « flatté et presque attendri [...] ». Avoir pensé à moi, de loin, est une amabilité charmante ». Il n'en a pas moins d'égards pour l'impératrice : en novembre 1864, alors qu'il est cette fois au Palais impérial de Compiègne, il demande à son bon vieux Jules Duplan de commander un bouquet de camélias blancs, « tout ce qu'il y a de plus beau, je tiens à ce qu'il soit archichic. (Il faut donner de soi une bonne opinion, quand on appartient aux classes inférieures de la société) ».

En juin 1867 il est invité à la grande fête donnée aux Tuileries par Napoléon III à l'occasion de l'Exposition universelle : « Les Souverains, écrit-il à sa nièce, désirant me voir comme une des plus splendides curiosités de la France, je suis invité à passer la soirée avec eux lundi prochain. » L'ironie ne cache pas le sentiment d'amour-propre.

Au demeurant, c'est surtout avec la princesse que Flaubert pénètre dans la mouvance napoléonienne. Les dîners rue de Courcelles alternent avec les séjours à Saint-Gratien, où il s'évertue à se montrer à son avantage. Avec Mathilde, Gustave échange une correspondance,

où l'on découvre une amitié partagée. Elle lui annonce une de ses aquarelles, qu'elle lui envoie à Croisset, mais le paquet semble s'être perdu. Il court dans les gares de Rouen, et finit par le récupérer. Merci ! merci ! « Je viens de l'accrocher à mon mur, lui écrit-il, devant ma table, entre un buste de ma sœur par Pradier et un masque d'Henri IV, en chère et illustre compagnie, comme vous voyez. » Flaubert serait-il un peu amoureux ? Et elle, aurait-elle un penchant pour lui ?

La question s'est en effet posée. On rencontre une ou deux allusions dans le *Journal* des Goncourt. Ainsi, ils notent le 26 avril 1865 que la princesse « n'a d'yeux, de place à côté d'elle, d'attention et d'intérêt que pour Flaubert. [...] Aurait-elle envie de [le] prendre comme amant ? ». Dans sa préface aux *Lettres inédites à la princesse Mathilde* de Gustave Flaubert, publiées en 1927, le comte Joseph Primoli décrivait une scène de Saint-Gratien entre « Mâtho » et Mathilde : « La porte s'entrouvre : Mâtho entre sournoisement, plutôt en collégien timide qu'en guerrier conquérant [...]. Sans mot dire, il la regarde travailler [...]. La princesse sent ce regard brûlant qui se promène sur son cou, sur ses épaules, sur sa main et... elle attend... Après un long moment de silence, agacée par ces yeux fixés sur elle, brusquement elle lève la tête : "Eh bien ? Qu'avez-vous à me dire de si confidentiel, de si pressant ? Nous sommes seuls, comme vous le désiriez, et je suis prête à tout entendre." Quelle n'est pas sa stupeur en le voyant devenir tour à tour très rouge et très pâle ! Les expressions les plus diverses passent sur ce visage décomposé : la crainte, l'angoisse, la terreur, le désespoir... Est-ce l'évocation de Mâtho qui le poursuit encore ? Elle l'entend balbutier quelques mots incohérents, puis le voit se lever précipitamment, gagner la porte et s'enfuir⁽²⁷⁸⁾. » Enfin, une phrase dans une lettre de Flaubert à la princesse Mathilde pourrait passer pour une confirmation : « Il [le roman que j'écris] est entrepris pour apitoyer un peu sur ces pauvres hommes tant méconnus, et prouver aux dames combien ils sont timides⁽²⁷⁹⁾. » Tout cela ne fait pas le quart d'une preuve. Chacun conclura comme il veut.

Quoi qu'il en soit, la princesse, sachant servir ses amis, n'hésite pas à intervenir en leur faveur auprès des autorités. En septembre 1864, elle s'ingénie à faire entrer Sainte-Beuve au Sénat qu'il convoitait si ardemment ; la nomination a lieu en avril 1865. L'occasion lui est

alors donnée de changer d'attitude. Très conformiste jusque-là, mais désormais assuré de ses revenus, il saura défendre au Sénat des idées libérales qui feront la joie de Flaubert⁽²⁸⁰⁾. Pour lui-même, la princesse s'entremet auprès du ministre de l'Instruction publique, Victor Duruy, afin qu'il reçoive la Légion d'honneur. Il l'accepte sans scrupule malgré sa proclamation de jadis : « Les honneurs déshonorent. » Il explique à la ronde que ce qui lui fait plaisir dans ce ruban rouge, c'est « la joie de ceux qui m'aiment ». Ritournelle ! Les lecteurs de *Madame Bovary* se souvenaient peut-être, eux, de la dernière phrase du roman, cet ironique triomphe d'Homais : « Il vient de recevoir la croix d'honneur. »

Qu'est-il arrivé à Flaubert, le farouche, l'intransigeant, déchirant à pleines dents les bourgeois, les solennels, les importants, les agenouillés, les sous-commis du pouvoir ? Il avait refoulé pendant si longtemps un désir de reconnaissance et de gloire que, le succès venu, en acceptant ses dividendes mondains, il n'a pas dû avoir le sentiment de se trahir lui-même. L'engrenage des fréquentations littéraires s'est ajouté à un secret désir de gloire. Dans ce régime impérial, où tout provient d'en haut, l'amitié de Mathilde, l'intérêt qu'elle a pris pour lui, son désir immodéré de plaire à celle-ci, le luxe qui fascine ont achevé d'annihiler en lui ce qu'il restait de son esprit de sédition. Une remarque d'Edmond de Goncourt, faite bien plus tard, en 1874, à la princesse Mathilde, résume assez bien l'obligeance qu'eurent lui-même et Flaubert à l'égard du régime impérial : « Ah ! Princesse, vous ne savez pas quel service vous avez rendu aux Tuileries, combien votre salon a désarmé de haines et de colères, quel tampon vous avez été entre le gouvernement et ceux qui tiennent une plume... Mais Flaubert et moi, si vous ne nous aviez pas achetés, pour ainsi dire, avec votre grâce, vos attentions, vos amitiés, nous aurions été, tous deux, des éreinteurs de l'empereur et de l'impératrice⁽²⁸¹⁾ ! »

Pour autant, il n'est pas devenu une âme servile. Maxime Du Camp raconte qu'au château de Compiègne il avait su défendre Hugo l'exilé, le pestiféré, l'ennemi de l'usurpateur : « Dans ce monde soumis et rectiligne, écrit Du Camp, il porta l'esprit d'indépendance littéraire qui était en lui plus qu'en tout autre. Un soir, au cercle particulier de l'impératrice, quelqu'un parla de Victor Hugo avec irrévérence. Je ne sais si les paroles exprimaient une conviction sincère, ou si elles n'étaient qu'une tentative de flatterie. Gustave Flaubert intervint et ne

se modéra pas : “Halte-là ! celui-là est notre maître à tous, et il ne faut le nommer que chapeau bas.” L’interlocuteur insista : “Mais cependant vous conviendrez, monsieur, que l’homme qui a écrit *Les Châtiments*...” Flaubert, roulant des yeux terribles, s’écria : “*Les Châtiments* ! il y a des vers magnifiques ; je vais vous les réciter, si vous voulez !” On ne jugea pas à propos de pousser l’expérience jusqu’au bout ; la discussion fut interrompue et un des assistants se hâta de donner un autre cours à la conversation⁽²⁸²⁾. »

Les bichons

De tous ses amis parisiens, Jules et Edmond de Goncourt ont été, ces années-là, entre 1860 et 1865, les plus intimes de Gustave Flaubert. Edmond, l’aîné, né en 1822, était à peu près du même âge que lui ; Jules, lui, avait vu le jour en 1830. Jusqu’à la mort de ce dernier, en 1870, les deux frères ne font qu’un, signant leurs œuvres de leurs deux noms, écrivant un *Journal* à deux mains, vivant ensemble, sortant ensemble, partageant la même maîtresse : une gémellité rare dans les lettres françaises. Ils ont rencontré Flaubert en 1857, l’année de *Madame Bovary*, alors qu’eux-mêmes n’avaient encore publié aucun livre majeur. Ils l’ont considéré comme un maître avant qu’il ne soit à leurs yeux un rival. Très vite, ils sont devenus proches, parce qu’ils étaient tous les trois les adeptes d’un même culte : celui de la littérature. À partir de 1860, tous les trois paraissent inséparables, du moins quand Flaubert est à Paris. S’ils précèdent Gustave chez la princesse Mathilde, ils s’y rencontrent ensuite régulièrement, de même qu’aux dîners Magny. Le dimanche, les deux frères participent aux agapes du boulevard du Temple, Flaubert est lui-même leur invité rue Saint-Georges, et tous les trois se retrouvent fréquemment chez Théophile Gautier ou chez d’autres amis.

Le vif contraste de leurs tempéraments saute aux yeux. Eux, que Flaubert appelle ses deux « bichons » — nom de ces petits chiens d’appartement —, sont des êtres délicats, soucieux de décoration artistique, collectionneurs de bibelots et d’autographes ; sorti de son ermitage, lui est un compagnon tonitruant, démonstratif, déclamatoire, qui n’hésite jamais devant les grosses blagues. Dans leur *Journal* ils lui affublent le qualificatif de « provincial », une injure dans

la bouche de ces Parisiens, de « barbare », à la « voix beuglante », au « déploiement furieux de gestes ». C'est à eux que Flaubert confie ses souvenirs d'enfant, l'invention du Garçon, ses amours avec Louise Colet. Le *Journal* des deux frères est ainsi émaillé de notes et d'anecdotes sur leur ami, assez souvent malveillantes, qui contrastent avec le ton amical et joyeux des lettres qu'il leur envoie. Ils parlent de l'« immense orgueil voilé » de Flaubert, qui, « sourdement se pousse à tout, noue ses relations, fait un réseau de bonnes connaissances, tout en faisant le dégoûté, le paresseux, le solitaire » (23 novembre 1862). Il y a toujours sous leur plume un fond de réserve aigre, même quand ils admirent.

Leur jalousie est indéniable, mais tout autant leur amitié. Souvent, les Goncourt disent : « nous trois », comme si Gustave était le troisième frère. « Nous trois, qui sommes des mélancoliques... », « les trois qui demanderaient à ne pas être nés », « nous trois qui mettons la littérature au-dessus de tout »... Ils se consultent réciproquement sur leurs manuscrits. Sont-ils sincères ? Flaubert est plus prompt à l'enthousiasme, quitte à faire des réserves, on a vu la manière dont il faisait les comptes rendus des œuvres de ses amis. Les Goncourt, malgré l'admiration réelle qu'ils partagent pour l'auteur de *Madame Bovary*, gardent leur désapprobation pour leur *Journal*. « *Salammbô* est au-dessous de ce que j'attendais de Flaubert. » Une œuvre « renflée, mélodramatique, déclamatoire, roulant dans l'emphase », etc. Quand il leur lit la féerie qu'il vient d'écrire avec Louis Bouilhet, *Le Château des cœurs*, en 1863, ils l'accablent, à son insu. Est-ce une amitié asymétrique ? On le croirait en lisant le *Journal*, où la critique demeurée rentrée « éclate parfois en violentes diatribes ». Néanmoins, les Goncourt ont considéré Flaubert comme leur maître et se sont sentis avec lui d'un même parti : « Nous faisons, écrit Jules à Gustave, à nous trois avec Gautier, le camp retranché de l'art pour l'art, de la moralité du Beau, de l'Indifférence en matière politique, — et du scepticisme en fait de blague. Mais ce sont des assauts de tous les autres ! Nous avons besoin de vous, sous tous les rapports⁽²⁸³⁾. » C'est à lui qu'ils dédient leurs *Idées et sensations*, le plus « personnel » de leurs livres selon Flaubert, qui s'en réjouit.

Un besoin de se voir, d'échanger, de se lire est partagé : « Être à Paris sans mes Bichons me semble insolite, et *déviassant* », leur écrit-il. Flaubert les invite à Croisset. Ils finissent par s'y rendre en octobre

1863, ce qui nous vaut la description la plus précise de l'ermitage de leur ami :

Nous voilà dans ce cabinet du travail obstiné et sans trêve, qui a vu tant de labeur et d'où sont sortis *Madame Bovary* et *Salammbô*.

Deux fenêtres donnent sur la Seine et laissent voir l'eau et les bateaux qui passent ; trois fenêtres s'ouvrent sur le jardin, où une superbe charmille semble étayer la colline qui monte derrière la maison. Des corps de bibliothèque en bois de chêne, à colonnes torses, placés entre ces dernières fenêtres, se relient à la grande bibliothèque, qui fait tout le fond fermé de la pièce. En face la vue du jardin, sur des boiseries blanches, une cheminée qui porte une pendule paternelle en marbre jaune, avec buste d'Hippocrate en bronze. À côté, une mauvaise aquarelle, le portrait d'une petite Anglaise, langoureuse et malade, qu'a connue Flaubert à Paris [Gertrude Collier]. Puis des dessus de boîtes à dessins indiens, encadrés comme des aquarelles, et l'eau-forte de Callot, une *Tentation de Saint Antoine*, qui sont là, comme les images du talent du maître.

Entre les deux fenêtres donnant sur la Seine, se lève, sur une gaine carrée peinte en bronze, le buste en marbre blanc de sa sœur morte, par Pradier, avec deux grandes anglaises, figure pure et ferme qui semble une figure grecque retrouvée dans un keepsake. À côté, un divan-lit, fait d'un matelas recouvert d'une étoffe turque et chargé de coussins. Au milieu de la pièce, auprès d'une table portant une cassette de l'Inde à dessins coloriés, sur laquelle une idole dorée, est la table du travail, une grande table ronde à tapis vert, où l'écrivain prend l'encre à un encrier qui est un crapaud.

Ils notent « un bric-à-brac de choses d'Orient : des amulettes avec la patine verte de l'Égypte, des flèches, des armes, des instruments de musique, le banc de bois sur lequel les peuplades de l'Afrique dorment, coupent leur viande, s'asseyent, des plats de cuivre, des colliers de verre et deux pieds de momie, arrachés par lui aux grottes de Samouïn et mettant au milieu des brochures leur bronze florentin et la vie figée de leurs muscles. Cet intérieur, c'est l'homme, ses goûts et son talent : sa vraie passion est celle de ce gros Orient, il y a un fond de Barbare dans cette nature artiste ».

Le portrait de Flaubert dans ce *Journal* est sans arrêt complété, rectifié, précisé, au gré des rencontres et des humeurs, mais, dans l'ensemble, il n'est jamais vraiment flatteur. Or il est patent qu'aux yeux des Goncourt Gustave Flaubert est un contemporain majeur. C'est aussi un ami cher sur lequel ils peuvent compter dans la tourmente. On le voit bien, lors de la représentation de leur pièce *Henriette Maréchal* au Théâtre-Français, à la fin de 1865. Il suit avec

attention, de Croisset, les péripéties des répétitions, calme les angoisses des auteurs, prodigue ses encouragements, communie à leur joie d'être représentés, applaudit à tout rompre à la générale, laquelle est passablement sifflée et chahutée. La jeunesse des écoles s'en prend, non à la pièce elle-même — qui, par ailleurs, ne mérite pas trop d'éloges —, mais à ses auteurs, coupables de frayer avec le pouvoir. Le tapage continue au cours des représentations suivantes. Saint-Victor dénonce la cabale dans *La Presse*. Revenu à Croisset, Flaubert multiplie les interventions écrites pour les défendre : « Adieu, mes pauvres chers vieux. Comme vous devez être las ! et énervés, maintenant ! Mais, sacré nom de Dieu ! vous êtes de bons bougres. Vous pouvez vous dire cela à vous-mêmes dans le silence du cabinet. — Et nous faisons un beau métier, après tout, puisqu'il fait crever de rage jusqu'à la "Jeunesse des écoles". »

Henriette Maréchal est finalement retiré d'autorité, les Goncourt suspectent la main de l'impératrice, jalouse de la princesse Mathilde à laquelle ils avaient rendu un fervent hommage dans la préface de leur pièce sortie des presses la veille de l'interdiction : « Le vraiment vrai de tout cela, écrivent-ils à Flaubert, c'est que nous avons le cou cassé par une très grande dame de votre connaissance, qui, à ce que dit Paris dans ce moment-ci, est jalouse du salon de la princesse. » Ils quittent leur rue Saint-Georges début janvier pour Le Havre. Le 6, ils passent dîner chez Flaubert à Croisset. « Il travaille décidément quatorze heures par jour, écrivent-ils. Ce n'est plus du travail, c'est la Trappe. »

Nul doute que pour eux Flaubert est un écrivain « de race », mais, en lui, quelque chose les effraie qu'on pourrait appeler ses excès. Un excès dans le travail, ils l'écrivent, comme un excès dans la fantaisie, le verbiage sonore, les plaisanteries et les paradoxes. En les appelant ses bichons, Flaubert, affectueusement, laisse entrevoir la différence des tempéraments entre eux et lui. La sympathie n'était pas leur fort en général, le dénigrement était chez eux une seconde nature, il n'en reste pas moins que leur amitié pour Flaubert a été active et durable, même si celle que leur manifestait Gustave abondait d'une générosité dont ils étaient peu capables.

XVII

MONSEIGNEUR

Au milieu des occupations parisiennes de Flaubert, au cours de ces années 1860, une silhouette s'estompe, celle de son meilleur ami, son alter ego. Louis Bouilhet avait quitté Paris en 1857, après la publication en livre par Michel Lévy de son grand poème *Melaenis*, pour s'installer à Mantes. À Paris, il avait pourtant connu la consécration, grâce à son drame en vers *Madame de Montarcy*, donné à l'Odéon et très applaudi. Mais que de peine, que d'arias pour y parvenir ! Épaulé par Flaubert, son porte-parole infatigable auprès de messieurs les directeurs de théâtre, il avait essuyé deux échecs successifs, s'était découragé, jusqu'au moment où La Rounat, nouveau directeur de l'Odéon, lui avait offert sa scène. Toutes affaires cessantes, Flaubert s'empara de la cause, et, aussi emballé qu'impérieux, s'improvisa le directeur des répétitions, comme nous le décrit Maxime Du Camp dans un tableau de ses *Souvenirs littéraires* :

Il arpentait la scène, faisant reprendre les tirades, indiquant les gestes, donnant le ton, plaçant, déplaçant les personnages, tutoyant tout le monde, les garçons d'accessoires, les acteurs, le souffleur et les machinistes ; la salle n'était remplie que de sa tempête ; l'œuvre de Bouilhet eût été sienne qu'il ne se serait pas tant démené pour la faire réussir. Il avait compris que c'était là une partie désespérée et que, si la pièce tombait, Bouilhet tombait avec elle, ou plutôt retombait dans la vie de province, dans les leçons de latin, dans la misère morale et dans le découragement.

Il fut admirable d'ardeur, de dévouement et même d'habileté, car, malgré les violences extérieures de sa nature, ce n'était pas vainement qu'il était né en Normandie, et la finesse ne lui faisait pas défaut. On caressait les critiques influents, on se liait avec les jeunes gens des écoles, qui sont parfois un redoutable public ; on voulait ne rien laisser au hasard, et Flaubert s'y

employait sans désespérer. Bouilhet laissait faire ; il suivait Gustave comme une ombre, approuvait et ne se sentait pas rassuré⁽²⁸⁴⁾.

Le 6 novembre 1856, Bouilhet, qui assistait à la première représentation de son drame la peur au ventre, quitta tout à trac les coulisses et, entraînant dehors un ami, lui confia sa panique : la pièce serait un four, on allait le huer et il n'aurait plus qu'à se jeter dans la Seine. À son retour, il entendit, hébété, sans y croire, les ovations nourries qui rendaient honneur à *Madame de Montarcy* et son auteur. La pièce connut soixante-dix-huit représentations : il pouvait crier victoire ! Au mois de mai 1857, pourtant, Bouilhet quitte Paris pour s'installer à Mantes. Vivre à Paris coûte cher, le théâtre n'est qu'une source de revenus aléatoire, et le pessimisme loge au fond de son caractère. À Mantes, où il a loué une petite maison, vivant de ses leçons particulières, il peut faire venir auprès de lui Léonie Leparfait, sa compagne restée à Rouen, et son fils Philippe, dont le père est Chennevières. Il se promet une vie simple et tranquille, propre à la création littéraire. Du reste, à égale distance entre Croisset et Paris (on se souvient des rendez-vous de Flaubert et de Louise Colet), il n'avait pas l'impression de se séparer de son cher Gustave. De fait, ils se reverront souvent, soit dans l'ermitage de Flaubert, soit dans la capitale, soit à Mantes. Surtout, ils ne cesseront de s'écrire de longues lettres où l'un et l'autre continueront à se prêter une aide réciproque.

Arrivé dans sa retraite, Bouilhet s'attelle à une pièce « moderne », *Hélène Peyron*, alors que Flaubert est plongé dans *Salammbô*. Les deux amis s'encouragent. Gustave et ses proches ont donné un surnom à Louis Bouilhet, « Monseigneur », « à cause, nous dit Caroline, de sa belle prestance et de ses manières un peu bénisseuses ». Peut-être l'idée en est-elle venue à Flaubert à la suite d'un bal masqué auquel Bouilhet avait participé en soutane. « Monseigneur », en tout cas, devient courant dans les échanges de Flaubert avec les siens, et Bouilhet lui-même de signer « Monseigneur » à la fin de ses lettres à son ami, qu'il surnomme dans le même esprit « mon cher Vicaire général ». Leur complicité ne se dément pas. Déjà, une dizaine d'années plus tôt, Flaubert l'avait expliqué à Louise Colet : « Nous nous sommes l'un à l'autre, en nos travaux respectifs, une espèce d'indicateur de chemin de fer qui, le bras tendu, avertit que la route est bonne et qu'on peut suivre⁽²⁸⁵⁾. » Louis fait part à Gustave de ses

projets théâtraux. Souvent, il est en panne et gémit. Litanie : « Je suis au plus bas... », « Je chante un vieil air que personne ne veut plus... », « Je voudrais être mort... », « J'en arrive au dernier degré du désespoir et du découragement... », « Je me sens sous une fatalité et d'une déveine implacables... », « Je suis dégoûté de moi-même... », « Je serais, d'ailleurs, si heureux, si je pouvais crever promptement, et sans douleur, par exemple ! » Flaubert le secoue, l'aiguillonne, le rassure, le blague sans ménagement, jusqu'à regretter parfois sa brutalité. Il confie à sa nièce Caroline qu'il lui a fait des excuses : « N'avais-je pas eu la mine du grand vicaire qui secoue son évêque ! » En fait, ces crises intermittentes d'hypocondrie ou de spleen, Flaubert les traverse lui-même, et c'est alors Bouilhet qui le ranime. On suit un échange continu de plaintes et d'encouragements : « Mon cher vieux, écrit Bouilhet à Flaubert le 22 octobre 1864, si notre correspondance complète tombe jamais entre les mains d'un étranger, il y verra un assez triste échange de douleurs et de désespoir. Quand l'un cesse, une heure, de gémir, l'autre hurle, et c'est comme cela depuis vingt années, ce qui ne prouve pas un fond commun de gaîté folle. Nous ne sommes pas gais, en effet, mais il ne fallait pas prendre ce métier fatal, le plus horrible que je connaisse. Quant à changer maintenant nos habitudes et notre vie, il n'y faut plus penser. Il faut aller, comme tu le dis fort bien, jusqu'à ce que mort s'ensuive. »

Dans ces douleurs évoquées entrent d'abord en effet les difficultés du métier. Pour Louis, trouver un bon sujet de drame ou de comédie et, quand il le tient, se mettre en quatre pour que la pièce soit jouée ; la présenter à un théâtre, essuyer les refus successifs, et puis, une fois la pièce acceptée, y porter les corrections et les changements voulus par le directeur ; convaincre les meilleurs comédiens ; entendre les avis de la censure (« la voix du préposé à la Pudeur publique, chargé d'examiner si dans ce bordel qu'on appelle un théâtre [...], on ne fait point trop bander les personnes ⁽²⁸⁶⁾ ») ; enfin, assister à la première en tremblant, et puis espérer un bon nombre de représentations rendues possibles grâce à une critique bienveillante. Essuie-t-il des éreintages ? L'ami le réconforte : « Continue, mon vieux, n'écoute personne et suis ta voie. »

Pour Flaubert, avant tout « les affres du style » qui dépassent de loin les soucis de la documentation : il ahane, il rature, il refait, il écrit vingt pages pour n'en retenir que trois phrases, il cherche le mot juste

qui lui échappe, il s'épuise à raboter ses phrases, à réécrire ses chapitres, à les relire dans son gueuloir, rarement content du résultat. « Tu te livres toujours à une pioche effrénée, lui dit Bouilhet ; c'est fort beau, mais, foutre, docteur !... ces veilles prolongées eschauffent le sang, tu te feras pousser des boutons ! Se coucher à six heures !... j'en frémis, tu veux te détruire le tempérament ! » Peine perdue ! À Croisset, Gustave, enchaîné à son nouveau roman, s'est fait lui-même son propre bourreau : « Adieu, cher vieux, écrit-il à son ami, le 1^{er} avril 1867, il est près de quatre heures du matin. Ce qui me fait une journée de dix-huit heures de travail. C'est raisonnable. Sur ce, je vais me coucher et t'embrasse. »

On se tient au courant des maux physiques qui accablent les pauvres compères. Que de rhumes qui n'en finissent pas, de gripes mauvaises, et, par-dessus tout, que de clous, que de furoncles ! Il y a aussi des maladies intimes qu'on s'avoue sans pudeur. Bouilhet lui ayant confié une douleur et un gonflement « dans le testicule gauche de Monseigneur », en mars 1867, Flaubert lui livre le diagnostic : « À propos de maladies de monsieur, Cloquet, à qui j'ai fait tâter mes boules prétend que j'ai une maladie "fréquente chez les ecclésiastiques". Le remède est de faire cracher son goupillon. » Finalement, lui écrit Bouilhet, « ma douleur du testicule va et vient, j'ai porté un suspensoir, ce qui m'a beaucoup soulagé ». Les mots du corps sont plus faciles à décliner que les maux du cœur.

De son refuge mantais, Louis reproche à Gustave de trop traîner à Paris : « Plus tu vas, plus tu aimes le monde. Moi, je fais une évolution contraire. Sans l'avoir beaucoup aimé, je l'ai en horreur maintenant. Tu es préoccupé de Paris ; moi, guère ! On s'y retrouve toujours, je le sais bien. Mais ce n'est pas au bord de l'asphalte que nous aurons jamais nos grandes journées d'autrefois, karaphon ! » Karafon : une des appellations affectueuses de Flaubert dans les lettres de Bouilhet. Gustave se rebiffe. Ne passe-t-il pas la plus grande partie de l'année à Croisset, sa plume d'oie à la main ? Louis ne veut pas le vexer : « Je commence par te faire mes excuses si je me suis assez mal exprimé pour te faire croire que je trouvais, depuis 1851, ta vie trop *mondaine*. J'ai voulu simplement dire que tes aspirations et désirs étaient bien plus forts vers le monde que de ce temps fabuleux où tu envoyais promener Du Camp qui t'engageait à venir habiter Paris⁽²⁸⁷⁾. »

Bouilhet n'a pas tort. Une part de la vie de Flaubert est happée

désormais dans la capitale, par les salons et les dîners — même si ce n'est que trois ou quatre mois de l'année. Peut-être Monseigneur viendrait-il plus souvent y rejoindre son ami, mais il n'en a pas les moyens : « Tu me dis toujours : va à Paris, sois là, presse les gens, harcèle le monde. Je n'ai qu'une réponse à faire, mais elle est sans réplique : "Je n'ai pas le sou, je n'ai pas le moyen d'aller à Paris huit jours de suite, car j'ai à peine de quoi vivre jusqu'à la fin de l'année." Je te dis seulement cela pour que tu cesses d'accuser mon apathie et ma paresse dans la vie active. Ce que je fais, je suis forcé de le faire. Voilà tout⁽²⁸⁸⁾. »

Il faut pourtant qu'il se résigne à faire le voyage, ses pièces de théâtre l'exigent. Très souvent, Flaubert lui offre l'hospitalité dans son troisième étage du boulevard du Temple. Occasion de « se retrouver un peu plus ensemble ». Gustave en profite pour entraîner Louis chez les amis, chez Théophile Gautier, chez les Goncourt, au restaurant Magny. Lors des premières des pièces de Bouilhet, Flaubert accourt de Croisset, et se charge de distribuer les places aux amis avant de se rougir les mains à la claque. En l'absence de son archevêque, le vicaire général se démanche auprès de tous ceux qui comptent dans le métier pour défendre sa cause, car il y a des dédits, des promesses qu'il faut réchauffer, des négligences de tous ordres. Chaque fois, l'acceptation d'un drame ou d'une comédie sonne comme une victoire, mais rien n'est joué d'avance.

Le dimanche 28 octobre 1866, à la veille de la première de *La Conspiration d'Amboise*, où elle a été invitée, la princesse Mathilde reçoit Louis Bouilhet que lui présente Flaubert. Les Goncourt sont là, eux aussi, comme d'habitude, et comme d'habitude ils ne ratent pas l'occasion d'une flèche empoisonnée : « Flaubert présente aujourd'hui Bouilhet chez la Princesse. Je ne sais quelle malencontreuse inspiration a eue ce poète à déjeuner, mais il sent l'ail comme un omnibus ! Nieuwerkerke remonte épouvanté, en disant : "Il y a en bas un auteur qui sent l'ail !" La princesse, elle, s'en aperçoit à peine, après tout le monde. C'est miraculeux, chez cette femme, la non-perception d'un tas de choses délicates, comme la fraîcheur du beurre et du poisson ! Son bon et son mauvais côté est de n'être pas tout à fait une civilisée⁽²⁸⁹⁾. » C'est plus fort qu'eux, les bichons, il faut qu'ils jappent !

Plus souvent, Flaubert et Bouilhet se retrouvent à Croisset, comme

autrefois, passant des heures à lire et relire leurs manuscrits. Dans sa carrière théâtrale, au temps des Scribe, des Ponsard, des Alexandre Dumas fils, cette école du « Bon Sens » qui remplit les salles, Bouilhet est à contre-courant, il reste fidèle à la manière de Victor Hugo, au drame historique en vers, qui passe pour démodé, et qui se joue en somptueux costumes et en décors coûteux, à l'effroi des directeurs de salle. Sous l'influence de Flaubert, il a renoncé à son romantisme juvénile, à ses ferveurs royalistes et religieuses, à l'idée de mission sociale du poète ; il s'est converti à l'Art pour l'Art, à la théorie de l'impersonnalité. Il est manifeste que dans la relation entre les deux écrivains, Flaubert a eu plus d'ascendant sur Bouilhet que l'inverse. Il l'a engagé à abandonner la littérature subjective, personnelle, sentimentale, qui était la sienne à l'origine. L'important, lui a-t-il appris, est de décrire les « sentiments généraux » et non de tresser des confidences autobiographiques. Son premier grand poème, *Melaenis*, qui s'inspire de la Rome antique, annonce la poésie du Parnasse, Leconte de Lisle, Heredia. En 1854, il avait publié un « poème scientifique », *Les Fossiles*, dans la *Revue de Paris*. Flaubert l'avait corrigé ; Gautier, encouragé : « Le seul poème scientifique, écrira Flaubert, de toute la littérature française, qui soit cependant de la poésie. » Souci du style, des descriptions exactes, goût de l'Histoire, labeur acharné, Bouilhet marchait dans les pas de Flaubert, mais prêtait à son ami l'aide de toutes les ressources critiques dont il ne manquait pas. Merveilleux auditeur, il signalait à Gustave les couacs, les fautes de goût, les fautes de syntaxe... « Faites choix d'un censeur solide et salubre », conseillait Boileau dans son *Art poétique*. Flaubert a eu la chance de le rencontrer. À sa mort, Flaubert écrira : « J'ai le sentiment d'une amputation considérable. — Une grande partie de moi-même a disparu⁽²⁹⁰⁾. »

Le Château des cœurs

Au cours de ces années 1860, Flaubert et Bouilhet ont repris goût à travailler ensemble sur un même projet. Alors qu'il hésite encore entre plusieurs sujets de roman, Gustave, dérangé par son vieux goût des planches, propose à Louis d'écrire avec lui une féerie. Au cours de son séjour à Vichy pendant l'été 1862, il avait lu un grand nombre de

livres de théâtre fantastique, alors qu'il corrigeait parallèlement les épreuves de *Salammbô*. Le genre était ancien, Shakespeare l'avait illustré ; il offrait la possibilité de mêler la poésie et le comique, la fantaisie et le drame. L'idée de Flaubert était de renouveler la tradition, en orientant la féerie du côté de la satire sociale : le bourgeois, toujours sus au bourgeois ! Il avait besoin de la technique dramatique de Bouilhet, des ficelles du métier qu'il ignorait. Bouilhet ne se déroba pas, mais il jugea utile de compléter leur duo par la collaboration d'un ami, le comte Charles d'Osmoy, autre Normand plein d'esprit, un peu plus jeune qu'eux, qu'ils surnommaient l'Idiot d'Amsterdam. Bien qu'il soit « tourmenté » par sa pièce romaine *Faustine*, Bouilhet se met à un scénario en juin 1863. Il imagine que, depuis mille ans, les fées sont privées de leur action sur les hommes « pour avoir perdu un talisman quelconque, volé par leurs ennemis les gnomes ». Il s'agit d'un conflit entre l'idéal (les fées) et les puissances du mal (les gnomes), un conflit qui a lieu tous les mille ans : « Tu comprends qu'avec ce plan, nous avons la société tout entière à blaguer. Les gnomes, c'est-à-dire les utilitaires et les prosaïques tiennent le monde depuis mille ans. On s'en aperçoit du reste. Ils ont enfoncé les fées au dernier concours, voilà pourquoi on ne rencontre guère de fées sur les boulevards, ou même dans nos bois. Elles habitent, exilées, des régions nuageuses, fantastiques, légères et mobiles comme elles. Quand elles veulent descendre sur la terre, envahie par les instincts mauvais, elles n'ont guère que les extrémités polaires, ou les profondeurs inconnues de l'Afrique. Ça ne peut pas durer comme ça. Les fées aiment la terre. Elles ont été créées pour cette planète. Elles veulent y régner de nouveau. »

Flaubert approuve ce point de départ. On discute, on étoffe le projet, et Bouilhet trouve l'intrigue qui donnera son titre à la féerie : « Je donnerais aux gnomes un instinct de vampires, je supposerais que leur puissance mauvaise a besoin pour s'alimenter et se soutenir, du *cœur des hommes*. Donc les gnomes passent leur temps à carotter les humains, à leur flibuster leur organe sensible. » Ces mortels châtrés de leur cœur ne sont pas morts pour autant, les gnomes leur ont fourni un mécanisme ingénieux qui fabrique du sang. Bouilhet explique : « Le but ambulatoire de la féerie sera donc, non la recherche d'un talisman, mais la recherche de l'endroit où les gnomes gardent, comme en magasin, les cœurs des hommes, c'est-à-dire tout ce qu'ils avaient de

noble et de bon. Ils en mangent de temps en temps, ce qui ne les rend pas meilleurs, parce qu'ils le font par ironie et méchanceté. » Le personnage principal, Paul, plein d'idéal, est au bord du suicide, lorsque la Reine des fées lui promet, s'il parvient à délivrer les cœurs des hommes enfermés dans le château des gnomes, « un amour au-dessus même des rêves ».

L'homme de théâtre est lancé, écrit un premier tableau, qu'il détaille dans une lettre à son ami. Le romancier fait des objections. À la fin de juin, le sieur d'Osmoy accepte la collaboration qui lui est proposée. Aussitôt Louis et la recrue entament la rédaction d'un scénario général. Il est convenu que Flaubert fera la prose, que Bouilhet et d'Osmoy feront les vers, poésie et ariettes. C'est entendu : « La trouvaille des cœurs, pour les remettre aux hommes, voilà le but des fées. » Les tableaux s'enchaînent, la bêtise des bourgeois est pourfendue, Paul est emporté dans une kyrielle de péripéties, parvient après maintes épreuves à délivrer les cœurs et reçoit en récompense l'amour de Jeanne promis pour l'éternité.

Flaubert rédige ses tableaux avec entrain et optimisme pendant l'été 1863, tandis que le scénario est présenté par Bouilhet à Fournier, le directeur de la Porte Saint-Martin. Fournier lui rend le manuscrit : « Figure-toi, écrit Bouilhet à Flaubert, qu'il en a assez des féeries, pour les avoir trop aimées, et, comme tous les gens excessifs, il les abomine, pour le moment. » Mais Louis ne se décourage pas, non plus que Flaubert : « C'est commencé, il faut finir. Et, assurément, la pièce écrite d'un bout à l'autre, aura plus de chance que dans son état actuel qui n'est ni chair ni poisson. » Le 19 octobre, Flaubert peut dire aux Goncourt qu'il vient de finir *Le Château des cœurs*. Il ajoute, c'est bien dans sa manière : « Et j'en suis honteux. Ça me semble une immonde turpitude. » À la demoiselle Amélie Bosquet, avec laquelle il entretient une correspondance régulière, il écrit le 26 octobre : « Le manque absolu de distinction, chose indispensable à la scène, est peut-être la cause de cette lamentable impression. La pièce n'est pas mal faite, mais comme c'est vide ! Tout cela ne m'ôte nullement l'espoir de la réussite ; au contraire, c'est une raison pour y croire. Mais je suis humilié, intérieurement : j'ai fait quelque chose de médiocre, d'inférieur. »

Les Goncourt sollicités débarquent à Croisset le 29 octobre, ils y resteront jusqu'au 3 novembre. Gustave et son frère Achille sont venus

les accueillir à la gare et les ont emmenés en fiacre jusqu'à Croisset, qu'ils découvrent. Le lendemain, Gustave leur lit sa féerie — « une œuvre, écrivent-ils, dont, dans mon estime pour lui, je le croyais incapable. Avoir lu toutes les féeries pour arriver à faire la plus vulgaire de toutes ! » Que lui ont-ils dit, on ne le sait ; ils ont dû lui faire des réserves *dolcissimo*. En tout cas, Gustave écrit quinze jours plus tard à Caroline que « cela ne va plus du tout », contrairement à ce que jugent ses deux collaborateurs, avec lesquels il se chamaille « très fort ». Il refait la fin, qu'il trouve désormais « excellente ». Au début de décembre, il est à Paris en même temps que Bouilhet qui s'occupe, lui, de sa pièce *Faustine*. Une copie du *Château* est confiée à Hostein, le directeur du Châtelet. Les journaux s'en mêlent, parlent de la féerie, lui promettent le succès. Hostein, cependant, rend le manuscrit : trop cher à monter ! On le passe à Noriac, qui dirige les Variétés. Victoire ! Le 26 janvier 1864, l'oncle Gustave peut annoncer à sa nièce : « La féerie *est reçue*. Les répétitions commenceront en juillet, on doit faire agrandir la scène, etc., etc. Lundi prochain nous devons régler un tas de choses dans la pièce. » Las ! au mois de mars, les trois auteurs apprennent que, malgré ses promesses, Noriac a renoncé. « Ils se sont aperçus après avoir gardé le manuscrit deux mois et demi que leur scène était trop petite⁽²⁹¹⁾. » Il faut se résigner, *Le Château des cœurs* ne sera pas joué. En 1880, quelques mois avant sa mort, Flaubert publiera la féerie, avec des illustrations, dans une revue éphémère, *La Vie moderne*.

Les derniers feux d'une amitié

Louis Bouilhet s'était consolé de cet échec par le bel accueil réservé à sa nouvelle pièce, *La Conjuración d'Amboise*, dont la première est donnée à l'Odéon le 25 octobre 1866. Une fois encore, Flaubert mobilise le ban et l'arrière-ban en faveur de son ami. La pièce marche fort bien ; elle aura cent cinq représentations à Paris et de nombreuses autres en province, notamment à Rouen au mois de décembre. Entre-temps, elle est jouée devant les souverains, au théâtre du château de Compiègne. Bouilhet, aux anges, écrit à Flaubert, le 1^{er} décembre : « Les journaux ont tous constaté un grand succès à Compiègne. Je pense que ça va donner, ces jours-ci, un nouvel élan à

la recette. » C'est alors qu'il est reçu par la princesse Mathilde, éreinté et ravi.

La joie de Louis est de courte durée. En février 1867, il apprend que sa mère est morte, à Cany, où elle habitait avec ses deux sœurs. Les relations de Bouilhet avec sa mère ont toujours été tendues. Très catholique, elle ne prisait pas ses idées anticléricales, n'aimait pas le milieu du théâtre qu'il fréquentait et lui avait reproché de vivre en ménage avec Léonie sans être marié. Malgré tout, Louis voyait sa mère et ses sœurs assez régulièrement. Il confie à Flaubert sa « douleur presque physique, comme un paquet de mes entrailles qui s'en allait ». Accouru à Cany pour l'enterrement, dont il s'occupe, il confie à son ami : « Messieurs les ecclésiastiques n'ont point été trop intolérables. En revanche, tu n'as pas une idée de l'avidité des fournisseurs. La note du marchand de cierges, formidable ! Les exigences des gardes-malades, etc. Ma mère n'était pas enterrée, que les marchandes de deuil assiégeaient la porte, pour vendre les unes avant les autres⁽²⁹²⁾. »

La question d'argent est lancinante pour lui, malgré la réussite théâtrale. Justement, un espoir naît au printemps d'en finir avec son existence étriquée à Mantes. Le conservateur à la bibliothèque publique de Rouen meurt au mois d'avril. Lui succéder lui permettrait d'échapper aux leçons particulières. Les concurrents ne manquent pas, mais le maire de Rouen, Verdrel, l'assure de son soutien. Il lui faudrait quelques hautes recommandations. Il pense à la princesse Mathilde et au ministre Victor Duruy. Flaubert n'est pas en reste. Finalement, le postulant obtient sa nomination le 2 mai 1867 et entre en fonction le 20 du même mois. Le voilà donc de retour à Rouen, non loin de Croisset. Gustave est enchanté : « La place de Bouilhet lui donne quatre mille francs par an et le logement. Il peut, maintenant, ne plus penser à *gagner sa vie*, ce qui est le vrai luxe⁽²⁹³⁾. » Les deux amis se revoient plus souvent, ont l'idée de faire ensemble une comédie farce, qui narrerait les excès de gourmandise d'un archevêque et aurait pour titre *La Queue de la poire de la boule de Monseigneur*. Mais Flaubert, qui le reçoit à Croisset tous les dimanches, constate que Bouilhet se renfrogne de nouveau. Il s'échine à trouver un autre sujet de drame et tourne en rond. Flaubert s'en remet à son ami Jules Duplan : « Je ne suis pas content de Monseigneur. Il me semble profondément malade, sans pouvoir dire en quoi ? Il tousse fréquemment et souffle sans discontinuer, comme un cachalot. Ajoute à cela une tristesse

invincible. Monseigneur tourne à l'hypocondrie, et l'animal a plus de talent que jamais ! Il fait des pièces de vers détachées superbes, mais ne trouve pas de sujet de drame. C'est là ce qui le désole, et lui fait prendre le genre humain en haine. Il débîne tout le monde. » Un texte de Flaubert, resté longtemps inconnu, fait état d'un certain refroidissement de leurs relations : « Depuis trois ans, il était changé, changé d'humeur, de tempérament, d'idées ; un certain côté étroit et provincial s'était développé en lui. » Mais, ajoute-t-il, « je l'avais *retrouvé tout entier*. La dernière fois qu'il est venu ici, nous avons travaillé les dernières scènes de mon roman⁽²⁹⁴⁾. »

Un jeune homme s'intéresse alors à lui. Il s'appelle Guy de Maupassant, le fils de Laure dont Gustave avait tant aimé le frère, Alfred Le Poittevin. Il est alors en classe terminale au collège de Rouen, où un des surveillants lui fait découvrir la poésie de Louis Bouilhet. Il se décide à aller le voir et, comme Bouilhet connaît sa famille, le rapprochement entre « le gros monsieur » et le lycéen n'en est que plus aisé. Bientôt Guy lui montre ses vers. Il le voit parfois en compagnie de Flaubert. L'auteur de *Melaenis* le fait travailler ; il a rencontré un disciple. En septembre 1868, Flaubert note qu'il a « repris du vif ». Il a trouvé son sujet et vient d'écrire le premier acte de son nouveau drame en vers, *Mademoiselle Aïssé*, qu'il terminera à la fin de mai 1869 et qui sera accepté par l'Odéon. En juin de la même année, Flaubert se réjouit ; ils corrigeront tous les deux, phrase à phrase, *L'Éducation sentimentale* qu'il vient de finir.

La santé de Louis se dégrade. Flaubert, en juin 1869, confie à sa nièce qu'il le trouve « malingre et triste », lui qui était si gai autrefois ! À la fin du mois, il part pour Vichy. « On ne sait pas trop ce qu'il a, explique Flaubert à Jules Duplan, peut-être quelque chose de très grave, car son *hypocondrie* qui est complète doit avoir une cause ? » Flaubert se tourmente, il croit savoir que son ami souffre d'une albuminurie, « une maladie dont on ne guérit pas ». Les médecins de Vichy ne le gardent pas ; il revient à Rouen, où il meurt le 18 juillet 1869. Flaubert l'enterre, les yeux éteints, « des sanglots dans le ventre », frappé de désespoir. Dans une longue lettre à Maxime Du Camp, écrite cinq jours plus tard, il raconte la fin de Louis :

J'allais voir B[ouilhet] tous les deux jours et *je trouvais de l'amélioration* !
L'appétit était excellent ainsi que le moral, et l'œdème des jambes diminuait.

Ses sœurs sont venues de Cany lui faire des scènes *religieuses* et ont été tellement ignobles qu'elles ont scandalisé un brave chanoine de la Cathédrale. Notre pauvre vieux a été *superbe*. Il les a envoyées se faire foutre carrément. Quand je l'ai quitté pour la dernière fois samedi, il avait un volume de La Mettrie sur sa table de nuit, ce qui m'a rappelé mon pauvre Alfred lisant Spinoza. Aucun prêtre n'a mis les pieds dans son domicile. La colère qu'il avait eue contre ses sœurs le soutenait encore samedi. Et je suis parti pour Paris avec l'espoir qu'il pouvait vivre encore longtemps.

Le dimanche à 5 heures, il a été pris de délire et s'est mis à faire tout haut le scénario d'un drame Moyen Âge sur l'Inquisition. Il m'appela pour me le montrer et en était enthousiasmé. Puis un tremblement l'a saisi, il balbutia : « Adieu, adieu » en se fourrant la tête sous le menton de Léonie, et il est mort, très doucement.

Gustave venait de perdre son « conseiller », son « guide », « un vieux compagnon de 37 ans », sa vie était « bouleversée ». Théophile Gautier, dans *Le Moniteur*, Théodore de Banville, dans *Le National*, Villetard, dans le *Journal des débats*, rendirent hommage au disparu. Barbey d'Aurevilly, dans *Le Gaulois*, n'épargna pas le défunt : « Ce pauvre Bouilhet sera définitivement renvoyé à l'oubli. » La ferveur de Flaubert en décida autrement.

Guy de Maupassant épancha sa tristesse en vers :

[...]

Pauvre Bouilhet ! Lui mort ! si bon, si paternel !

Lui qui m'apparaissait comme un autre Messie

Avec la clef du ciel où dort la poésie.

Et puis le voilà mort et parti pour jamais

Vers ce monde éternel où le génie aspire.

Mais de là haut, sans doute, il nous voit et peut lire

Ce que j'avais au cœur et combien je l'aimais⁽²⁹⁵⁾.

Flaubert prit à tâche d'honorer sa mémoire. Il s'occupa d'abord de sa dernière pièce, *Mademoiselle Aïssé*. Il réussira, malgré tous les obstacles, et en apportant les modifications nécessaires, à la faire jouer en janvier 1872, avec Sarah Bernhardt dans le rôle d'Aïssé⁽²⁹⁶⁾. À la même date Flaubert imposait un recueil de vers de Louis Bouilhet, *Dernières Chansons*, dont il écrivait une longue préface, qui était aussi un manifeste esthétique. Entre-temps il avait bataillé avec la ville de Rouen pour faire élever une statue du poète. Le 26 janvier 1872, on lisait dans *Le Temps*, une « Lettre à la municipalité de Rouen », où l'écrivain fustigeait l'indigne refus des édiles de financer le monument

prévu, « une idée de fontaine ». Cette « Lettre » fut diffusée en brochure par Michel Lévy. Le conseil municipal ayant été renouvelé en 1874, Flaubert repartit à l'assaut et obtint gain de cause ; les travaux commencèrent en... 1880.

Louis Bouilhet n'existe plus dans la culture littéraire que par son amitié indéfectible avec Gustave Flaubert. L'affection, chez lui, l'a emporté sur la lucidité critique. Mais si les drames et les comédies de Bouilhet ne sont plus d'aucun répertoire, la mémoire de Flaubert est inséparable de celui qui fut l'éclaireur de son œuvre. Deux hommes qui se ressemblaient, qui s'entraidaient, qui portaient le même idéal littéraire nous ont laissé l'exemple d'une amitié légendaire.

Thibaudet a donné sa version : « L'amitié ressemble plus qu'on ne croit à l'amour, et, dans tout couple d'amis, il y a généralement une valeur masculine et une valeur féminine. Un artiste à nerfs féminins, une Bovary à moustaches [...] comme Flaubert auront besoin, en matière d'amitié, de ce qui leur manque, de ce qui les complète, de ce qu'ils envient : cette volonté, cette décision, cette solidité masculine qui font les hommes d'action. » On peut douter de cette interprétation quand on sait avec quelle détermination Gustave a soutenu la carrière théâtrale de son ami. Louis savait lui remonter le moral, mais c'était réciproque. C'est une collaboration littéraire sans faille, fondée sur une communauté d'idéal esthétique, qui fut la base de cette relation insubmersible. Ils s'aimaient bien, mais ils n'auraient pas eu de lien si solide s'ils n'avaient pas eu besoin l'un de l'autre dans leur travail de création. L'égalité y présida, quoique l'un restât un maître et l'autre un poète mineur.

En 1912, Henri de Régnier, de passage à Croisset, écrivit cela à sa façon sur la première page d'un registre au pavillon :

Flaubert, Bouilhet, vos noms sont unis dans la gloire
Car vos cœurs ont battu d'un même amour du beau.
Qu'importe que vainqueurs d'une même victoire
Pour vaincre l'oubli sombre et la mort sans mémoire
L'un ait eu l'étincelle et l'autre le flambeau !

XVIII

FRÉDÉRIC, CE N'EST PAS MOI

Sainte-Beuve le lui avait conseillé ; il s'y est mis : son prochain livre serait un « roman moderne », quoi que lui coûte la trivialité de son époque. Sa première idée, il la cherche dans la passion de son adolescence. Parler du « grand amour » de Flaubert pour Élixa Schlésinger comme d'une passion bravant les années est à la fois vrai et faux. Faux, car si l'adolescent Flaubert a pu être un moment submergé par cet amour impossible, la vie s'est chargée d'en casser les fibres. De son propre aveu, c'était fini à vingt ans⁽²⁹⁷⁾. Vrai pourtant, si l'on veut bien admettre la rémanence des amours mortes qui habitent la mémoire. On n'aime plus, mais on n'a pas cessé de garder en soi-même le ressort d'une émotion toujours prête à réactiver le vieil enchantement. Chez Flaubert, les contingences de la vie ne sont pas seules en cause : il a cultivé le souvenir de ce premier amour, l'a embelli, pour en faire la scène primitive de son éducation sentimentale. À Louise Colet, à ses amis, il écrit : « On dit que c'est le premier amour le plus fort. Je me rappelle celui-là, quoi que ce soit de l'histoire bien ancienne, et que c'est si vieux qu'il me semble que ce n'est pas moi qu'il l'ait eu⁽²⁹⁸⁾. »

Lorsqu'il apprend que « Madame Maurice » pourrait bien être à Mantes alors que son ami Bouilhet y a fait retraite, il s'enquiert auprès de lui s'il confirme sa présence, s'il l'a vue. Il n'y aura pas de suite à sa demande car Louis Bouilhet n'a pas rencontré M^{me} Schlésinger. Cette curiosité a éveillé l'attention de biographes désireux de broder sur une éventuelle entrevue entre Flaubert et Élixa à ce moment-là, des retrouvailles qui auraient inspiré l'avant-dernier chapitre de *L'Éducation sentimentale*, la grande scène pathétique entre Frédéric et

M^{me} Arnoux : ils s'étaient aimés, ils n'avaient pu se donner l'un à l'autre, il était trop tard. Cette rencontre n'a eu lieu ni à Mantes ni ailleurs, puisque, pendant toute la période d'élaboration du roman, Flaubert n'a pas revu M^{me} Schlésinger⁽²⁹⁹⁾.

Le « roman moderne » auquel Flaubert s'applique après *Salammbô* a donc pour point de départ l'amour impossible qu'il a conçu pour Élisabeth Foucault, épouse Schlésinger, sur la plage de Trouville, et dont l'image fluctuante, embellie par la séparation, ne s'est jamais effacée. Cependant, l'auteur de *Madame Bovary* n'est plus depuis longtemps le jeune romancier des *Mémoires d'un fou*, qui exaltaient son amour juvénile à travers la figure de Maria. Il a forgé une théorie de l'impersonnalité, dont *Salammbô* a été la plus claire illustration : « Rien de ce qui est de ma personne ne me tente⁽³⁰⁰⁾ », déclarait-il à Louise Colet. Comment va-t-il pouvoir allier un projet autobiographique, qu'il exècre, avec les préceptes du regard froid qu'il s'est imposés ? Une des solutions sera pour lui l'emploi de l'ironie, qui permet la distanciation vis-à-vis de soi-même.

En 1863, alors qu'il s'occupe du *Château des cœurs*, Flaubert hésite encore sur le sujet de son prochain roman. Il fait des plans sur deux scénarios possibles, celui des *Deux Commis* ou des *Deux Cloportes* — futurs *Bouvard et Pécuchet* — et celui de *L'Éducation sentimentale*, titre qu'il reprend de son roman inédit de 1845. En mars 1863, d'après une lettre de Louis Bouilhet, la balance penche plutôt en faveur de *L'Éducation* : « Comme tu le dis une histoire sentimentale serait quelque chose de plus neuf et de plus heureux, de ta part, car on s'y attendrait moins [...]. » En avril, il peut annoncer à Jules Duplan que son scénario de *L'Éducation* « commence à prendre forme », ajoutant : « Mais le dessin général est mauvais ! Ça ne fait pas la pyramide ! Je doute que j'arrive jamais à m'enthousiasmer pour cette idée. Je ne suis pas gai. » En octobre 1864, il annonce à M^{lle} Leroyer de Chantepie qu'il est lancé : « Me voilà maintenant depuis un mois à un roman qui se passera à Paris. Je veux faire l'histoire morale des hommes de ma génération ; "sentimentale" serait plus vrai. C'est un livre d'amour, de passion ; mais de passion telle qu'elle peut exister maintenant, c'est-à-dire inactive. Le sujet, tel que je l'ai conçu est, je crois, profondément vrai, mais à cause de cela même, peu amusant probablement. »

Jusqu'en mai 1869, date à laquelle il finira la rédaction de son ouvrage, Flaubert se livre à un travail opiniâtre. L'action principale

s'étendant de 1840 à la fin de 1851, et le roman d'amour étant étroitement encadré dans un roman d'histoire, il multiplie les lectures des historiens, des journaux de l'époque, des mémoires et, comme à son habitude, sollicite le réseau de ses amis et de ses connaissances, pour obtenir une référence, le détail précis, le petit fait vrai et souvent pour n'en tirer que quelques lignes : plus que jamais, il veut être « vrai ». Tour à tour, il s'adresse à Charles Edmond, à Charles de La Rounat, à Ernest Feydeau, à Maurice Schlésinger, à Jules Duplan, à George Sand, aux Goncourt... Il se documente sur le socialisme, lit Fourier, Proudhon, Louis Blanc, toute l'abondante littérature révolutionnaire des années 1830 et 1840. Il entre en relations avec Barbès, par l'intermédiaire de George Sand, pour s'enquérir sur ses conditions d'emprisonnement après son arrestation en 1839. Il se transporte à Sens, où son héros Frédéric a passé ses années de collège ; à Creil et Montataire, où il situe la fabrique de faïence de M. Arnoux ; à l'hôpital Sainte-Eugénie pour observer des enfants malades du croup, comme le fils de Marie Arnoux (« C'est abominable et j'en sors navré. Mais l'art avant tout ! ») ; il se rend au Jockey Club enquêter sur les courses à Paris ; il passe deux jours dans la forêt de Fontainebleau, pour repérer les lieux où Frédéric et Rosanette fileront quelques jours de parfait amour sylvestre. Il pousse le scrupule jusqu'à demander à son ami Jules Duplan quelle pouvait être la carte du très snob Café Anglais du boulevard des Italiens en 1847. Comme il l'écrit à Tourgueniev, il est venu à Paris « à la recherche des plus sots renseignements qu'on puisse imaginer : enterrements, cimetières et pompes funèbres d'une part, saisie mobilière et procédure de l'autre, etc., etc. », ajoutant : « Bref, je suis brisé de fatigue et d'ennui. Mon interminable roman m'écoeure et m'assomme. » Cette quête de la précision l'amène à rectifier parfois son récit. Par exemple, lorsque Frédéric s'avise, aux nouvelles de Paris, de mettre brusquement fin à son escapade de Fontainebleau et à rentrer d'urgence, la première idée de Flaubert était de lui faire prendre le chemin de fer. Or il s'aperçoit que la ligne de Fontainebleau n'existait pas en 1848 : « Cela fait deux passages à démolir et à recommencer », écrit-il à Duplan, et de se renseigner comment on allait alors de Fontainebleau à Paris, quel tronçon du chemin de fer était déjà construit, quelles diligences on pouvait prendre, etc. Rien de ce qui est vérifiable ne doit être dispensé de vérification : le voilà historien du temps présent.

La documentation n'est pourtant pas ce qui lui prend le plus de temps. Comme pour ses précédents romans, il s'échine surtout à trouver le mot exact, l'ellipse qui donne du rythme, la couleur, la musique, la réussite longtemps introuvable d'une description. « Ah ! je les aurai connues, les Affres du Style », s'exclame-t-il dans une lettre à George Sand⁽³⁰¹⁾. D'où résultent ses « angoisses littéraires », que sa correspondante ne comprend pas bien, elle qui écrit si aisément. Aussi travaille-t-il la nuit et le jour. Quand George Sand le convie à Nohant pour le baptême (protestant) de ses petites-filles, malgré tout le plaisir que ce serait pour lui, il décline l'invitation : « Je me connais : si j'allais chez vous à Nohant, j'en aurais ensuite pour un mois de rêverie sur mon voyage. » Son amie est peinée : « Si c'était pour t'amuser mieux ailleurs, tu serais pardonné d'avance, mais c'est pour t'enfermer, pour te brûler le sang et encore pour un travail que tu maudis[...] »⁽³⁰²⁾. » Le livre avance, stagne, repart, jusqu'au moment où Sisyphe pourra poser sa plume d'oie au sommet de ses cinq cents pages.

Quand Flaubert déclare à M^{lle} Leroyer qu'il va écrire l'histoire de sa génération, envisage-t-il un roman autobiographique ? Oui et non. Nous connaissons le carnet de travail où Flaubert, en 1863, a rédigé son premier scénario⁽³⁰³⁾. Au folio 35 du carnet 19, nous lisons :

M^e Moreau (roman)

Le mari, la femme, l'amant tous s'aimant, tous lâches.

— traversée sur le bateau de Montereau, un collégien.

— Me Sch. — Mr Sch. Moi.

— développt de l'adolescence — droit — obsession femme vertueuse et raisonnable escortée d'enfants.

— Le mari, bon, initiant aux Lorettes... — soirée bal paré chez la Présid. Coup. Paris... théâtre, champs élysées...

adultère mêlé de remords et de terreurs. Débine du mari et développem philosophiq de l'amant. fin en queue de rat. tous savent leur position réciproque et n'osent se la dire. — le sentiment finit de soi-même — on se sépare. Fin : on se revoit de temps à autre — puis on meurt.

Flaubert ne suivra pas exactement ce schéma. L'héroïne s'appellera non pas M^{me} Moreau mais M^{me} Arnoux ; M^{me} Moreau sera la mère de Frédéric. Mais retenons le principal : le point de départ de *L'Éducation sentimentale* est dans la réalité le trio M^{me} Schlésinger, son mari et Flaubert. Ce « moi » en dit long sur la dimension autobiographique de

l'ouvrage. De fait, Frédéric, au début du roman, a l'âge de Gustave lorsque celui-ci part pour Paris faire des études de droit qui l'ennuieront ; il tombe amoureux comme lui d'une femme mariée, dont le physique a des traits communs avec l'héroïne du roman : bandeaux noirs, yeux de charbon, peau mate... Et la scène augurale de leur rencontre sur le bateau de Montereau, où l'on voit Frédéric rattraper le châle de l'inconnue, est une transposition de la scène de Trouville où Gustave avait, sur l'estran, éloigné de la marée montante le paletot de M^{me} Schlésinger. La vie parisienne de Frédéric ressemble à celle de Flaubert : la fréquentation des lorettes, les réceptions mondaines, les bals masqués. Il s'en faut pourtant que Flaubert se soit peint sous les traits de Frédéric. Dans ses carnets, il le juge assez durement : « Un défaut radical d'imagination, un goût excessif — trop de sensualité — pas de suite dans les idées — trop de rêveries l'ont empêché d'être un artiste. » Un dernier trait rédhibitoire dans son esprit. Dans le roman lui-même il est « homme de toutes les faiblesses » et si, comme Flaubert, Frédéric s'essaie à écrire un roman ou à vouloir se consacrer à la peinture ou à la musique, il n'est qu'un velléitaire. Entre l'auteur et son personnage, il existe bien des correspondances de situation mais non des homologues de caractère.

L'amour impossible

L'amour de Frédéric Moreau pour M^{me} Arnoux est l'axe de l'intrigue. Le « Ce fut comme une apparition » n'est qu'une promesse. Commencent alors les approches trop timides, trop encombrées d'obstacles, auprès d'une femme, malheureuse en ménage, certes, mais d'une vertu apparemment inébranlable. Lorsque Marie découvre qu'elle aime Frédéric, elle résistera à toutes ses avances, et, quand elle sera sur le point de céder, la brusque maladie de son fils, atteint du croup, lui interdira de se rendre au rendez-vous qu'elle avait accepté. Plus tard, il y aura encore un moment où tout semble basculer et permettre à Frédéric de devenir enfin l'amant de M^{me} Arnoux, mais surgira inopinément entre eux Rosanette, la maîtresse de Frédéric, pour les séparer. Car Flaubert a changé d'avis depuis son premier scénario : « Il serait plus fort, lit-on dans son carnet 19, de ne pas faire baisser M. Moreau qui chaste d'action se rongerait d'amour. — Elle

aurait eu son moment de faiblesse que l'amant n'aurait pas vu, dont il n'aurait pas profité. » À vrai dire, dans le roman, s'il ne peut « en profiter », c'est que, telle une sanction du destin, il en est empêché par le surgissement d'une circonstance fortuite : la maladie d'un enfant. Et quand M^{me} Arnoux, des années plus tard, rend visite à Frédéric, c'est cette fois un interdit psychologique et moral qui rendra définitif l'impossible amour :

Frédéric soupçonna M^{me} Arnoux d'être venue pour s'offrir ; et il était repris par une convoitise plus forte que jamais, furieuse, enragée. Cependant, il sentait quelque chose d'inexprimable, une répulsion, et comme l'effroi d'un inceste. Une autre crainte l'arrêta, celle d'en avoir dégoût plus tard. D'ailleurs quel embarras ce serait ! — et tout à la fois par prudence et pour ne pas dégrader son idéal, il tourna sur ses talons et se mit à faire une cigarette.

L'amour inaccessible est un des grands thèmes du romantisme. Flaubert, du reste, craint quelquefois qu'on prête trop de similitudes entre son roman et *Le Lys dans la vallée* de Balzac. M^{me} de Mortsau vit un même amour partagé et impossible avec Félix de Vandenesse. L'une comme l'autre sont bonnes chrétiennes, un peu superstitieuses aussi, et voient dans la maladie de leurs enfants « un avertissement de la Providence ». Cela dit, la manière qu'a Flaubert de peindre le grand amour de Frédéric, l'ironie dont il se sert, éloigne l'*Éducation* du mysticisme sentimental du *Lys dans la vallée*. Flaubert, on le sait, a été dans sa jeunesse une âme romantique, mais, si son roman se coule dans le lit du romantisme, c'est pour en montrer l'illusion.

André Vial a attiré l'attention sur une autre similitude, cette fois entre l'*Éducation* et *Volupté* de Sainte-Beuve⁽³⁰⁴⁾. On voyait aussi dans ce dernier roman un jeune homme velléitaire, Amaury, dont la vie sentimentale s'étirait entre quatre femmes, dont l'une, M^{me} de Couaën, est comme M^{me} Arnoux la femme idéale pour laquelle on se consume en rêves. Amaury, il est vrai, finira par trouver la paix sur la voie de Dieu, là où Frédéric ne sera jamais sauvé de sa morne existence.

De tous les personnages de *L'Éducation sentimentale*, M^{me} Arnoux est sans doute celui qui a le moins de consistance. Elle parle très peu, surtout en style indirect. Ses apparitions sont rares beaucoup plus que celles de son mari qui, lui, est presque omniprésent. Frédéric, du reste, se raccroche à lui, pour se sentir plus près de sa femme ; il est son ami, son bienfaiteur, son intercesseur. Faire parler l'icône eût été

l'abaisser au vulgaire ; elle n'a pas de grandes idées sur l'art ou sur la politique, et sa conversation, rare, très vite échoue sur l'« éternel sujet de plainte : Arnoux ». Raffinée comme une essence, elle est élevée par Frédéric, « par la force de ses rêves [...] en dehors des conditions humaines ». N'était-ce pas la place d'Élisa dans la mémoire de Gustave ?

L'amour vénal

On peut lire dans le premier scénario de *L'Éducation sentimentale*, à propos de Frédéric : « N'osant déclarer son amour, il se rejette sur les Lorettes. » Dans le roman, il s'agit de Rosanette — surnommée la Maréchale, tout comme Aglaé Sabatier avait pour surnom la Présidente. D'autres femmes légères ont fourni à Flaubert des traits de caractère, telles Suzanne Lagier, l'actrice, Ludovica, la femme de Pradier, sans doute Eulalie Foucaud. La lorette est un type social bien caractérisé, Baudelaire nous l'a définie : « Gavarni a créé la Lorette. Elle existait bien un peu avant lui, mais il l'a complétée. Je crois même que c'est lui qui a inventé le mot. La Lorette, on l'a déjà dit, n'est pas la fille entretenue, cette chose de l'Empire, condamnée à vivre en tête à tête funèbre avec le cadavre métallique dont elle vivait, général ou banquier. La Lorette est une personne libre. Elle va et elle vient. Elle tient maison ouverte. Elle n'a pas de maître ; elle fréquente les artistes et les journalistes. Elle fait ce qu'elle peut pour avoir de l'esprit. J'ai dit que Gavarni l'avait complétée ; et, en effet, entraîné par son imagination littéraire, il invente au moins autant qu'il voit et, pour cette raison, il a beaucoup agi sur les mœurs⁽³⁰⁵⁾. » Alors que la grisette travaille, modiste ou couturière, la lorette, elle, vit uniquement de ses charmes, mais, quand elle atteint à un certain niveau de réputation, elle peut se permettre de choisir ses amants, éconduire ceux dont elle se lasse, mener plusieurs commerces galants simultanément. Telle est Rosanette qui, lorsque Frédéric fait sa connaissance, est entretenue par le vieux Oudry, puis par un comte russe, est la maîtresse d'Arnoux et ne se refuse aucun caprice. Gavarni a peint ses mœurs dans *Le Charivari*. Dans un de ses dessins de 1841, on voit une lorette aux mains de sa coiffeuse, et sa bonne qui lui annonce : « C'est le petit frisé, je lui ai dit : "Madame n'y est pas"... Il

attend. » À quoi la lorette, qui ne veut pas voir le petit frisé ce jour-là, répond : « Dis-lui que Monsieur y est. » L'origine du mot renvoie au quartier de Notre-Dame-de-Lorette, où nombre de ces demoiselles avaient leur appartement. Le rêve, rarement réalisé, est de se faire épouser par l'un des généreux bienfaiteurs ; c'est ce qu'obtiendra finalement Rose-Annette Bon, dite Rosanette.

Fille de canuts de la Croix-Rousse (avec une mère ivrogne), elle est quasiment vendue par ses parents à un vieux roquentin. Elle fait une assez jolie carrière, grâce à sa beauté, vit dans le luxe, sort beaucoup, a de la repartie, est amusante, gaie en général, primesautière, parfois sottre et un peu vulgaire, ignare mais désireuse d'apprendre. Elle est l'incarnation d'un amour sensuel, physique, à l'antipode de l'amour éthéré qu'inspire M^{me} Arnoux. Frédéric, morfondu par la position inexpugnable de Marie, jette son dévolu sur la jolie fille, entrant ainsi en compétition avec son ami Arnoux. Rosanette fait la coquette avec lui, lui résiste, le fait marcher, et tombe finalement dans ses bras comme dans ceux d'un brave repreneur qui, depuis son héritage, mène la grande vie. Elle s'attache à lui, devient encombrante, jusqu'au jour où elle est enceinte et le lui annonce à l'heure même où il avait décidé de la quitter. Comme il n'est pas un mufle, il reste avec elle jusqu'à la naissance de l'enfant. Ici se produit une étonnante faille chronologique qui a échappé à Flaubert. Rosanette, en effet, lui déclare qu'elle est enceinte en 1848 et elle n'accouchera qu'en... 1851. Une de ces bourdes assez rares chez lui, si méticuleux, mais que n'a pas pointée son correcteur, pourtant pointilleux, Maxime Du Camp.

L'intrigue amoureuse de Frédéric avec Rosanette entraîne le lecteur dans le monde des plaisirs, que Flaubert connaît bien. Les années 1840 sont la belle époque des bals costumés, qui attirent les foules, et où se retrouvent les filles, les rapins, les cabotins, les actrices, les « lionnes », les « vésuviennes », les grisettes, les lorettes, les chasseurs de bonne aventure. Le jeune provincial arrivé de Nogent-sur-Seine est ébloui par ce rutillement de couleurs, cette profusion de rires, cette musique trépidante. « C'était, nous dit un observateur, un pêle-mêle de fous, une sarabande de gens ivres, sautant, se démenant, criant, hurlant, au bruit d'une musique de cuivre stridente et tapageuse⁽³⁰⁶⁾. »

Dans ce bal travesti de chez Rosanette, où Frédéric débarque, il rencontre un artiste peintre, un veuf qui laisse ses trois garçons « sans

culottes » et « passe sa vie au club », une ancienne actrice, maîtresse d'un comte, un capitaine retraité, qui « sert d'oncle aux grisettes dans les solennités », « arrange les duels et dîne en ville », un médecin qui écrit des livres pornographiques, un poète, un fils de banquier, un vieux beau, un chanteur de bastringue devenu acteur, un plumitif sans emploi fixe, et, côté femmes, des entretenues, des émancipées, des bourgeoises même accompagnant leur mari. Un orchestre fait danser cette société dans un vacarme ahurissant, tout le monde parle à la fois. Mais les rires sont parfois factices, et Frédéric ressent de l'angoisse au cœur de ces fêtes galantes : « Alors, il frissonna, pris d'une tristesse glaciale, comme s'il avait aperçu des mondes entiers de misère et de désespoir. »

Les bals publics sont aussi très nombreux. Flaubert nous emmène à celui de l'Alhambra, institution éphémère des Champs-Élysées. C'est un bal cosmopolite où se rendent les filles en quête d'un protecteur, d'un amoureux, d'une « pièce » ou « simplement pour le plaisir de la danse ». Le Palais royal, lui, reste célèbre par ses restaurants : pour régaler ses amis, il faut les emmener aux Trois Frères Provençaux ou chez Véfour. Plus loin, les boulevards sont un autre pôle d'attraction : il est surtout fait écho dans *l'Éducation* de leurs théâtres (les Italiens, les Délassements, les Funambules, le Cirque national...) et de ses restaurants célèbres, dont le Café Anglais — où Delphine Nucingen soupait en compagnie de Rastignac —, où Frédéric emmènera Rosanette, qu'il se fera souffler par le vicomte de Cisy. Dans ces lieux de plaisir, il faut aussi mentionner l'hippodrome du Champ-de-Mars où, de concert, dandies, courtisanes, badauds, banquiers, commerçants, industriels se retrouvent aux côtés des graves messieurs du Jockey Club.

En Rosanette, Flaubert s'est ingénié à dégonfler un mythe romantique et balzacien, celui de la courtisane au grand cœur qui « conseille les diplomates » et est finalement rachetée par l'amour⁽³⁰⁷⁾. On se souvient que dans *Novembre* apparaît justement une prostituée « au grand cœur », qui rachète sa chute par l'amour qu'elle voue au jeune héros. C'est fini : la courtisane a perdu sa splendeur. Il en avait parlé déjà à Louise Colet : « Je ne fais qu'un reproche à la prostitution, c'est que c'est un mythe⁽³⁰⁸⁾. »

Rosanette aime Frédéric mais par-dessus tout elle veut devenir « une femme du monde » ; elle finit par avoir ses soirées, et rêve

mariage. C'est alors que Frédéric se lasse : « Ses paroles, sa voix, son sourire, tout vint à lui déplaire, ses regards surtout, cet œil de femme éternellement limpide et inepte. » De surcroît, elle commet le crime de dénigrer M^{me} Arnoux, qu'elle croit être la maîtresse de Frédéric :

— Et tout cela pour M^{me} Arnoux !... s'écria Rosanette en pleurant.

Il reprit froidement :

— Je n'ai jamais aimé qu'elle !

À cette insulte, ses larmes s'arrêtèrent.

— Ça prouve ton bon goût ! Une personne d'un âge mûr, le teint couleur de réglisse, la taille épaisse, des yeux grands comme des soupiraux de cave, et vides comme eux ! Puisque ça te plaît, va la rejoindre !

Le congédiement, c'est finalement lui qui le prononcera. Cela nous fait penser à la fin de la liaison de Flaubert avec Louise Colet. Si *L'Éducation sentimentale* est un roman à clés, on notera la grande absence de Louise Colet, la femme écrivain, l'intellectuelle. S'il faut tout de même la retrouver quelque part dans le roman, c'est dans Rosanette, de loin la plus « sexy » des quatre femmes de Frédéric.

L'amour mondain

La troisième figure de femme qui compose l'univers sentimental de Frédéric Moreau est M^{me} Dambreuse. Cette fois, ni l'amour ni le désir ne motivent le jeune homme dans sa volonté de conquête. Nous sommes là dans le schéma balzacien : parvenir par les femmes. Épouse d'un grand brasseur d'affaires, elle est la proie idéale aux yeux de Deslauriers qui conseille son ami Frédéric : « Rien n'est utile comme de fréquenter une maison riche ! Puisque tu as un habit noir et des gants blancs, profite-en ! Il faut que tu ailles dans ce monde-là ! Tu m'y mèneras plus tard. Un homme à millions, pense donc ! Arrange-toi pour lui plaire, et à sa femme aussi. Deviens son amant ! »

Le conseil n'est pas suivi très vite par Frédéric, Rastignac en mie de pain, très éloigné du volontarisme de son ami et conseiller. C'est seulement après avoir hérité de son oncle que Frédéric, de retour à Paris, riche rentier, en attendant peut-être une place d'auditeur au Conseil d'État, pénètre dans « cette chose vague, miroitante et indéfinissable, qu'on appelle *le monde* ». Il rencontre alors

M^{me} Dambreuse, qu'il n'avait aperçue que de loin lors de son premier séjour dans la capitale. Assise auprès du feu, entourée d'une douzaine de personnes, elle écoute avec grâce des inepties : « La misère des propos se trouvait comme renforcée par le luxe des choses ambiantes. » Frédéric n'est pas vraiment séduit par cette femme, encore jeune, très élégante, mais « d'une fraîcheur sans éclat, comme celle d'un fruit conservé ». Elle a cependant des cheveux « tirebouchonnés à l'anglaise [...] plus fins que de la soie, [d]es yeux d'un azur brillant [et des] gestes délicats ».

Née Boutron, fille de préfet, de « fortune médiocre », elle avait été épousée par Dambreuse pour ses qualités décoratives. Des érudits flaubertistes nous ont appris que Flaubert, la mettant en scène, avait un modèle, celui de M^{me} Gabriel Delessert, qui avait été la maîtresse de Mérimée avant de tomber dans les bras de Maxime Du Camp, lequel allait lui présenter Flaubert. Celui-ci, dans sa correspondance, se moque de Du Camp « qui est enchanté d'être reçu chez M^{me} Delessert ». Gustave et Maxime avaient fait la connaissance du fils, Édouard Delessert, lors de leur voyage en Orient.

Comme son modèle, M^{me} Dambreuse est de vingt ans plus jeune que son époux, que, sous le masque d'une honnêteté affichée, elle trompe sans vergogne. Coquette avec distinction, elle sait attirer l'attention des jeunes gens sans heurter les bonnes manières. Habile maîtresse de maison, « il fallait la voir au milieu de vingt personnes qui causaient, n'en oubliant aucune, amenant les réponses qu'elle voulait, évitant les périlleuses ». À vrai dire, elle s'ennuie : les intrigues amoureuses lui permettent de jouer un rôle, de mettre un peu de piment dans une vie mondaine aussi barbifiante qu'élégante. Quand Frédéric fait sa connaissance, elle a pour amant un de ses camarades, Martinon, qui s'est introduit chez les Dambreuse grâce à son père, en relation d'affaires avec le financier. Pour ce Martinon, qui voit loin, M^{me} Dambreuse n'est qu'une introduction à la fortune : il ambitionne de se marier avec Cécile, la fille naturelle de Dambreuse, qui la fait passer pour sa nièce. En réussissant ce tour de force, il laissera la place libre à Frédéric.

Le portrait moral de la dame exécuté par Flaubert est impitoyable. Elle porte un masque : vertu, religion, amour conjugal, sous lequel elle dissimule son vrai visage : sécheresse, égoïsme, hypocrisie, âpreté. « Son spiritualisme, écrit Flaubert, ne l'empêchait pas de tenir sa

caisse admirablement. » Et aussi : « Elle était hautaine avec ses gens ; ses yeux restaient secs devant les haillons des pauvres. » Et encore : « Elle aurait écouté derrière les portes, elle devait mentir à son confesseur. » À sa décharge, elle n'est pas une femme heureuse. Pour les jeunes gens qui frétilent autour de son canapé, elle ne sert que de marchepied à leur ambition sociale et politique. On aime en elle l'épouse de M. Dambreuse, baron de la nouvelle féodalité industrielle et financière. Elle dirige avec autorité les réceptions somptueuses qu'exige le prestige du banquier, mais, au fond, elle fait partie de l'hôtel Dambreuse au même titre que les autres meubles cossus et clinquants.

Dans l'impossibilité confirmée d'atteindre M^{me} Arnoux et dans l'irritation que provoque chez lui Rosanette, décidément trop fruste, Frédéric devient assidu dans ce salon de conservateurs, avides de revanche après la grande frayeur de 1848. Ses visites quotidiennes ne troublent nullement le mari, peu jaloux en apparence, mais, on le saura plus tard, qui réserve à sa femme une mauvaise surprise posthume. Frédéric fait une cour effrénée à la maîtresse de maison : « Il n'éprouvait pas à ses côtés ce ravissement de tout son être qui l'emportait vers M^{me} Arnoux, ni le désordre gai où l'avait mis d'abord Rosanette. Mais il la convoitait comme une chose anormale et difficile, parce qu'elle était noble, parce qu'elle était riche, parce qu'elle était dévote. » Finalement, il est surpris par la facilité de sa victoire. Ses intérêts étaient servis : elle s'engage à demander à son mari d'aider Frédéric à devenir député. Celui-ci devient un homme de confiance pour Dambreuse, et, quant à elle, elle le « traîne dans le monde ».

Tout de même, la ferveur de Frédéric n'est que feinte. « Il reconnut alors ce qu'il s'était caché, la désillusion de ses sens. Il n'en feignait pas moins de grandes ardeurs ; mais, pour les ressentir, il lui fallait évoquer l'image de Rosanette ou de M^{me} Arnoux. » Sur ces faits, Dambreuse meurt. Sans plus attendre sa veuve demande Frédéric en mariage — un mariage qui rapporterait des millions au jeune homme. Pas de chance : le banquier a laissé sa fortune à sa fille naturelle. Il reste tout de même à M^{me} Dambreuse une cassette personnelle qui n'en serait pas moins une jolie corbeille de mariage. Pourtant celui-ci n'aura pas lieu. Frédéric rompt avec M^{me} Dambreuse à la suite d'une indélicatesse de celle-ci : l'achat dans une vente d'un coffret qu'il

reconnaît pour avoir appartenu à M^{me} Arnoux, et dont elle avait dû se défaire à cause de ses difficultés financières. Frédéric avait supplié sa maîtresse de s'abstenir ; elle s'était entêtée. Le sort en était jeté : il ne la reverra plus. « Il éprouva d'abord un sentiment de joie et d'indépendance reconquise. Il était fier d'avoir vengé M^{me} Arnoux en lui sacrifiant une fortune ; puis il fut étonné de son action, et une courbature infinie l'accabla. »

Dégonflement d'un autre mythe balzacien : le héros a conquis la grande dame, mais en vain. « *L'Éducation sentimentale*, écrit André Vial, est à elle seule, et intentionnellement, toute une comédie humaine. Mais elle veut être surtout un échec à *La Comédie humaine*, une sorte d'image en creux du monde balzacien⁽³⁰⁹⁾. » Contrairement à Rastignac, Frédéric ne devient pas ministre. Il reste un bourgeois de petite envergure, qui pourrait même se résigner à un mariage conventionnel dans sa ville natale.

L'amour bourgeois

Toutes ces déceptions, Frédéric songe un moment à les surmonter en épousant Louise, fille unique de M. Roque, un voisin de M^{me} Moreau, régisseur de M. Dambreuse, et qui a du bien. Frédéric la prend pour une mouflette, mais il est touché par les effusions de la jeune fille, qui l'aime d'un amour naïf et débordant. En la retrouvant devenue une femme, lors d'un retour à Nogent-sur-Seine, il se dit en apercevant son émotion : « Tu m'aimeras, toi ! » Il fait la roue, l'éblouit en Parisien, se fait admirer. « Le lendemain, M^{me} Moreau s'étendit sur les qualités de Louise ; puis énuméra les bois, les fermes qu'elle posséderait. La fortune de M. Roque était considérable. » Le père Roque, de son côté, a de grandes ambitions pour sa fille, et spéculé sur la carrière future de Frédéric, si bien introduit chez les Dambreuse. M^{me} Moreau était la fille d'un comte de Fouvens, « apparentée, d'ailleurs, aux plus vieilles familles champenoises ». Pareille honorabilité fascine Roque, fils d'un ancien domestique. Très vite, sans qu'il y eût le moindre engagement, la promesse de mariage entre Frédéric et M^{lle} Louise est scellée, la nouvelle se répand, et la jeune fille n'en doute plus. On se trouve ici dans tout ce que Flaubert n'a cessé d'exécrer : les mœurs bourgeoises, l'obsession de l'argent, le

mariage. Rappelons-nous comment il parlait de son ami Chevalier : « Ce brave Ernest ! Le voilà donc marié, établi et toujours magistrat par-dessus le marché ! Quelle balle de bourgeois et de monsieur ! Comme il va bien plus que jamais défendre l'ordre et la propriété ! Il a du reste suivi la marche normale⁽³¹⁰⁾ ! »

Louise connaissait mal son Frédéric, toujours ballotté entre ses désirs, ses aspirations, ses regrets. Un soir, chez M^{me} Dambreuse, il tombe en présence de M^{me} Arnoux, invitée avec son mari, en même temps que le père Roque et sa fille Louise. Alors que le « vieil amour » se réveille, la vue de M^{lle} Roque le consterne : « Elle avait cru coquet de s'habiller en vert, couleur qui jurait grossièrement avec le ton de ses cheveux rouges. Sa boucle de ceinture était trop haute, sa colletterie l'engonçait ; ce peu d'élégance avait contribué sans doute au froid abord de Frédéric. » M^{me} Dambreuse, qui n'est pas encore sa maîtresse, se moque de lui et de l'amour de cette jeune provinciale. Il s'en défend : « Est-ce croyable ! je vous le demande ! Un laideron pareil ! »

Après ses déboires et sa rupture avec M^{me} Dambreuse, l'idée de se marier avec Louise lui revient à l'esprit : la « marche normale », quoi ! Et puis c'est une femme qui l'aime ! Quelle bonne petite épouse elle ferait ! Trop tard, hélas ! En revenant une fois encore à Nogent, avec cette idée en tête, il passe devant l'église Saint-Laurent, les cloches sonnent pour un mariage... Eh quoi ? c'était celui — incroyable ! — de Louise en personne ! L'étonnement de Frédéric est porté à son comble, quand il découvre que l'heureux élu n'est autre que son vieux camarade Deslauriers. « Honteux, vaincu, écrasé, il retourna vers le chemin de fer, et s'en revint à Paris. »

Le roman aurait pu s'appeler, si le titre n'avait été déjà pris, *Les Illusions perdues*. Flaubert, pourtant, n'a pas voulu abandonner son pauvre héros au fond de sa misère morale. Le lecteur assiste, avec l'avant-dernier chapitre du livre, à une sorte d'épiphanie, la réapparition soudaine de l'icône invisible sous une forme vivante. Cela se passe en 1867, longtemps après qu'il a perdu de vue Marie Arnoux. L'émotion est immense de part et d'autre, car elle avoue avoir partagé secrètement l'amour de Frédéric. Du coup, « ses souffrances d'autrefois étaient payées ». Il gardera précieusement la boucle de cheveux blancs qu'elle coupe pour lui. Ils ne s'appartiendront jamais ; il la regarde partir, mélancolique. Il a raté cet amour-là comme il a raté sa vie. Du

moins cette rencontre ultime lui aura révélé que lui et elle s'étaient aimés d'un amour vrai, profond, quoique impossible.

La « pyramide », comme Flaubert appelait la bonne construction d'un roman, était réalisée. Mais il s'agit d'une pyramide à deux pointes. Le chapitre épilogue en constituera la seconde, dérisoire celle-là, où l'on voit Frédéric, rescapé des orages, se remémorer avec Deslauriers — lequel a perdu Louise, partie avec un chanteur ! — leurs souvenirs d'adolescence, dont le meilleur scandalisera la critique : une visite de tous deux dans un bordel près de chez eux, et dont ils s'étaient enfuis, parce que Frédéric, qui avait l'argent, soudain saisi de panique, avait pris les jambes à son cou : « — C'est là ce que nous avons eu de meilleur ! dit Frédéric. — Oui, peut-être bien ? C'est là ce que nous avons eu de meilleur ! dit Deslauriers. »

Flaubert n'a pas voulu nous laisser sur une note d'attendrissement. La dérision d'une vie, de deux vies parallèles, c'était le sens de ce roman. La dimension autobiographique du récit reste donc limitée. Sans doute Flaubert a-t-il inscrit sa narration dans une séquence chronologique qui fut celle de sa jeunesse. Ensuite, le romancier a mobilisé, pour construire son intrigue, le « grand amour » qu'il a éprouvé pour Élisabeth Foucault-Schlésinger. Il a aussi convoqué sous sa plume ses propres souvenirs à Paris, le demi-monde et le grand monde. De sorte qu'il est difficile de reconnaître l'impersonnalité qu'il revendique. En même temps, entre lui et ses personnages, y compris le principal, Frédéric, Flaubert crée par l'ironie, par le refus de juger, par la volonté d'« imiter Dieu » dans sa création, « c'est-à-dire faire et se taire », une distanciation qui déconcertera nombre de ses lecteurs.

Si *L'Éducation sentimentale* est l'histoire d'un jeune homme qui a raté sa vie, le roman que Flaubert a voulu faire est plus encore celui d'une génération, la peinture d'un groupe au miroir de la destinée collective, allant jusqu'à avouer que « les personnages de l'histoire sont plus intéressants que ceux de la fiction⁽³¹¹⁾ ». Les aventures de Frédéric seraient d'un intérêt limité sans leur ancrage dans la réalité sociale et politique.

XIX

FRÉDÉRIC, C'EST NOUS

Cette génération que Flaubert entend raconter, c'est la sienne, c'est aussi celle de Louis Bouilhet, de Maxime Du Camp, de Jules Duplan, de Frédéric Baudry, d'Ernest Chevalier, d'Ernest Feydeau, de ses anciens condisciples du Collège royal de Rouen et de l'École de droit de Paris. Ces jeunes gens, nés vers 1820, n'avaient donc qu'une dizaine d'années au moment de la révolution de 1830, dont ils n'ont pu être, par conséquent, les témoins — ou les bénéficiaires — les bénéficiaires directs.

Alexis de Tocqueville a bien cerné la monarchie de Juillet dans ses *Souvenirs* : « En 1830, le triomphe de la classe moyenne avait été définitif et si complet que tous les pouvoirs politiques, toutes les franchises, toutes les prérogatives, le gouvernement tout entier se trouvèrent renfermés et comme entassés dans les limites étroites de cette bourgeoisie, à l'exclusion, en droit de tout ce qui était au-dessous d'elle et, en fait, de tout ce qui avait été au-dessus. Non seulement elle fut ainsi la directrice unique de la société, mais on peut dire qu'elle en devint la fermière. Elle se logea dans toutes les places, augmenta prodigieusement le nombre de celles-ci et s'habitua à vivre presque autant du Trésor public que de sa propre industrie⁽³¹²⁾. »

La génération de Flaubert et de Frédéric a ainsi émergé dans une société éminemment bourgeoise, trop tard pour se faire une place car les places avaient été prises au lendemain des Trois Glorieuses. Quant au pays légal, le cens le limitait à environ deux cent mille électeurs, et ce petit nombre combiné avec la dispersion importante des collèges électoraux, réduits parfois à moins de cent voix, favorise une corruption généralisée. François Guizot, devenu l'âme et le cerveau du

régime de Juillet, a fait la théorie du suffrage censitaire qui réserve la fonction électorale aux *capacités*, c'est-à-dire aux citoyens les plus aptes à agir selon la raison. En fait, ceux-ci ne pouvaient se recruter que parmi les propriétaires aisés, le statut social étant inséparable de la capacité politique. S'en trouvaient donc exclus les membres des professions intellectuelles sans revenus suffisants, comme c'était le cas des instituteurs, des professeurs et des artistes le plus souvent. Le règne de Louis-Philippe a consacré le régime de l'argent roi et le gouvernement des propriétaires.

Flaubert fait réciter leur bréviaire, dans le salon des Dambreuse, par un industriel nommé Fumichon :

— C'est un droit écrit dans la nature ! Les enfants tiennent à leurs joujoux ; tous les peuples sont de mon avis, tous les animaux ; le lion même, s'il pouvait parler, se déclarerait propriétaire ! Ainsi, moi, messieurs, j'ai commencé avec quinze mille francs de capital ! Pendant trente ans, savez-vous, je me levais régulièrement à quatre heures du matin ! J'ai eu un mal de cinq cents diables à faire ma fortune ! Et on viendra me soutenir que je n'en suis pas le maître, que mon argent n'est pas mon argent, enfin que la propriété, c'est le vol !

— Mais Proudhon...

— Laissez-moi tranquille avec votre Proudhon. S'il était là, je crois que je l'étranglerais !

Parvenir à la fortune et à la gloire, c'est l'ambition de ces jeunes gens d'origine provinciale qui gagnent Paris pour faire leurs études, pour tenter leur chance, obtenir un poste important, conquérir le succès littéraire ou artistique. Ils se heurtent aux portes fermées. Les plus démunis ne se croient d'avenir que par le renversement du régime bourgeois, par la révolution, voire par le socialisme. Le régime de Juillet qui a connu les vrais débuts de la révolution industrielle en France a posé brutalement ce qu'on appelle la « question sociale ». De grandes enquêtes, comme celle de Villermé en 1840, ont décrit la misère ouvrière ; les doctrines socialistes rivalisent ; les sociétés secrètes se propagent. Flaubert a lu Proudhon, Saint-Simon, Considérant, Leroux, Fourier, Cabet, cette profusion d'auteurs que Marx a désignés sous le nom de « socialistes utopiques », et dont l'importance sera révélée par la révolution de février 1848. Flaubert s'est senti serré dans un étau entre l'autosatisfaction des possédants et la menace des socialistes.

Charles Deslauriers, l'ami de Frédéric Moreau, interprète au mieux l'ambition déçue de ces jeunes provinciaux les plus résolus à suivre les voies d'une promotion balzacienne. Son handicap insurmontable est qu'il est pauvre. Grâce à une demi-bourse, il a pu suivre des études au collège de Sens, où il a fait la connaissance de Frédéric. À défaut de gravir aussi vite qu'il le voudrait les échelons de la hiérarchie sociale, il se fait le conseiller de son ami, et accessoirement son pique-assiette. Il a lu Balzac et en a retenu les leçons : pour réussir dans la vie et dans la société, il suffit d'un « habit noir » et de « gants blancs ». Tout le reste est dans la détermination : on jette son dévolu sur « une maison riche », et l'on « s'arrange » pour plaire à la femme de l'« homme à millions ». Ces choses-là sont « classiques », il suffit, dit-il, de se rappeler « Rastignac dans *La Comédie humaine* ». Admirateur de Balzac, Flaubert ne se prive pas d'ironiser sur sa mythologie en présentant Deslauriers : « Il croyait aux courtisanes conseillant les diplomates, aux riches mariages obtenus par les intrigues, au génie des galériens, aux docilités du hasard sous la main des forts. »

D'abord clerc chez un avoué de Troyes, Deslauriers peut rêver à son tour de conquérir Paris grâce à un petit héritage d'origine maternelle. Mais il ne pourra y mener qu'une vie sans grâce ni douceurs, malgré sa volonté de puissance : « Il aurait voulu remuer trois secrétaires sous ses ordres, et un grand dîner politique une fois par semaine... » Ses échecs le convainquent de la nécessité d'un nouveau régime, républicain celui-là, qui donnerait sa chance à tous : il attendait avec impatience un nouveau 1789, un grand bouleversement où il comptait bien faire son trou, avoir sa place au soleil. Il s'excite contre Louis-Philippe, soutient une thèse sur le droit de tester, dont il déplore l'injustice — ce qui lui vaut d'être ajourné ; il fréquente les socialistes, enrage d'être réduit à une vie médiocre, qu'il gagne chichement en donnant des répétitions, en fabriquant des thèses et autres expédients sans gloire. Devenu avocat, il perd ses trois premières plaidoiries et, du même coup, tous ses éventuels clients. Plus aigri que jamais, il rêve de tout faire sauter : « Je bois à la destruction complète de l'ordre actuel, c'est-à-dire de tout ce qu'on nomme Privilège, Monopole, Direction, Hiérarchie, Autorité, État ! » Des imprécations qui nous rappellent celles de l'auteur à l'âge des

véhérences juvéniles : « Un jour, jour qui arrivera avant peu, écrivait-il en 1835, le peuple recommencera la troisième révolution ; gare aux têtes, gare aux ruisseaux de sang. »

À vrai dire, Deslauriers est moins un révolutionnaire qu'un opportuniste. Quand l'avenir se montre plus riant à ses yeux, au moment où Frédéric lui promet quinze mille francs pour fonder un journal, il abandonne ses idées radicales, et considère que le mieux pour la réussite de sa feuille est de n'avoir point d'opinion — car tous les partis se ressemblent dans leur bêtise (idée chère à Flaubert !) : « Je vois [...] trois groupes, — et dont aucun ne m'intéresse : ceux qui ont, ceux qui n'ont plus et ceux qui tâchent d'avoir. Mais tous s'accordent dans l'idolâtrie imbécile de l'Autorité. » Idée mille fois répétée par Gustave à ses correspondants : « Républicains, réactionnaires, rouges, bleus, tricolores, tout cela concourt d'ineptie. » Le journal ! Voilà l'instrument de la réussite, Adolphe Thiers en est le parangon à imiter, avec *Le National*, qui joua un rôle majeur dans la révolution de 1830, et qui est devenu un des piliers du régime de Juillet. Thiers avait été, lui aussi, un jeune homme pauvre parti à la conquête de Paris, mais il était né en 1797 ; les temps ont changé. Il a participé au verrouillage de la société philipparde, en apôtre *De la propriété* — titre de son livre publié en 1848. Flaubert jugeait Adolphe Thiers comme le politicien le plus représentatif de la bourgeoisie philipparde triomphante (le « roi des Prudommes ») passé « à l'état de demi-dieu » ; il tenait à le moucher dans son livre, comme il s'en expliquait à George Sand : « Je tâcherai, du reste, dans la troisième partie de mon roman (quand j'en serai à la réaction qui a suivi les journées de juin), d'insinuer un panégyrique dudit, à propos de son livre : *De la propriété*, et j'espère qu'il sera content de moi. »

Enfin, la révolution éclate, et Deslauriers croit sa chance arrivée. Après avoir participé allègrement aux journées de Février, il revendique auprès de Ledru-Rollin, membre du gouvernement provisoire, la mission d'un de ces commissaires en province nommés pour remplacer les préfets. Mais au gré des événements dramatiques que traverse la nouvelle République, Deslauriers se trouve pris entre deux feux, également menacé par les nantis, auxquels il prêche la fraternité, et les socialistes auxquels il rappelle le respect des lois. Il revient de ses idées : désormais, il déteste les ouvriers et, discernant que l'avenir comme le passé sont aux mains des conservateurs,

changeant son fusil d'épaule, il se fait introduire par Frédéric chez M. Dambreuse. Il finit par se marier avec Louise Roque, on le sait, après avoir gagné les faveurs de son père « en se déchaînant contre Ledru-Rollin ». Piteux mariage, au demeurant, puisque Louise filera avec un chanteur ! Le personnage est emblématique de ces jeunes gens aux dents longues limées par l'Histoire.

L'argent roi

Alors que Deslauriers, malgré son entêtement, a été poursuivi toute sa vie par sa pauvreté originelle, Frédéric, lui, est devenu un rentier. C'est l'idéal de nombreux jeunes gens ; peu y parviennent. Flaubert était dans son cas, mais ses rentes lui ont permis de se consacrer à son œuvre, au lieu que son piètre héros n'est qu'un panier percé sans création. Il existe encore cependant des jeunes gens qui parviennent au sommet social à la force du poignet et grâce au génie de l'intrigue. On en compte au moins un dans *L'Éducation sentimentale*, Martinon. Fils d'un gros cultivateur, il fait son droit à Paris le plus sérieusement du monde, et dans le dessein de réussir sans traîner. Il épouse tous les conformismes dominants qui le rendent sympathique aux yeux des millionnaires ; il a peur de la foule, des sociétés secrètes, des ouvriers qui pourraient porter un coup fatal à ses ambitions. Sans doute convient-il que la misère existe, « mais le remède, professe-t-il, ne dépend ni de la Science ni du pouvoir. C'est une question purement individuelle. Quand les basses classes voudront se débarrasser de leurs vices, elles s'affranchiront de leurs besoins. Que le peuple soit plus moral, et il sera moins pauvre ! ».

Dans l'ascension de ce « paysan parvenu », selon le mot de Frédéric, le rôle des femmes est déterminant. Bel homme, il a su conquérir les faveurs de M^{me} Dambreuse, rêvant de devenir l'héritier de la maison en épousant Cécile, « nièce » de M. Dambreuse, qu'il soupçonne à juste titre, on le sait, d'être la fille naturelle du banquier. Il n'en est pas sûr, il spéculé sur l'héritage, il est joueur, il parie ; il attend son heure, prudent, finaud, pesant ses chances avec la minutie d'un général, la jumelle à l'œil, avant de s'engager. Au dépit de M^{me} Dambreuse, il épouse effectivement Cécile, à laquelle Dambreuse laissera donc sa fortune. Gagné ! Martinon est un des rares

triomphateurs du roman. Rallié avec circonspection à la République de 1848, puis avec enthousiasme au second Empire, il deviendra sénateur.

Martinon est séparé des jeunes de son âge. Dès ses plus tendres années, il a été du côté des vieux. Le romantisme ne l'a pas effleuré, et l'amour pour lui n'est qu'un billet de voyage vers la réussite. C'est la synthèse de la prudence paysanne et de la spéculation bourgeoise, dans tous les cas un réaliste, un homme qui monte. Flaubert a pu en rencontrer quelques espèces chez la princesse Mathilde ; il n'est pas fâché de les épingle dans la démarche de son personnage endenté.

L'hôtel Dambreuse, où Martinon fait ses plans de bataille, est représentatif de ces décors imposants, cossus, orgueilleux, où l'entassement des objets de prix clame aux visiteurs la puissance du maître des lieux. Le *Dictionnaire des idées reçues* donne la mesure des paroles échangées au cours des réceptions : on dégorge avec conviction les truismes les plus usés, mais aussi les plus rassurants pour la sécurité de la nouvelle classe dominante : animosité contre les républicains, les socialistes, les excès de la presse, les livres consacrés à la Révolution ; apologie de la propriété, de la religion, du commerce, de l'industrie et de la monarchie. Une « valetaille à larges galons d'or » écoute en passant ces leçons de sagesse politique.

Le nom de naissance du maître de maison portait une particule, mais le comte d'Ambreuse a renoncé à son titre, subodorant que l'avenir appartenait à l'industrie, au commerce et à la banque. Désormais, à qui l'appelait « comte », il pouvait dire, comme Royer-Collard au ministre qui voulait l'anoblir : « Comte vous-même ! » Le modèle, si l'on en croit René Dumesnil, en était Augustin Pouyer-Quertier, manufacturier de la Seine-Inférieure, qui connut son apogée sous le second Empire. N'importe ! Flaubert s'est exercé surtout à tracer une sorte de portrait-type du grand homme d'affaires de la monarchie de Juillet, à la tête de plusieurs sociétés, notamment l'Union générale des Houilles françaises, dont le succès est assuré par la consommation croissante de charbon consécutive à l'essor des chemins de fer, de la marine à vapeur, de la métallurgie et de la consommation du gaz. Dans son bureau, deux portraits en pendants, celui du général Foy, qui rappelle un passé hostile aux Bourbons, et celui de Louis-Philippe, qui illustre la destinée logique du révolutionnaire, devenir conservateur. Il ne fait pas de doute pour

Dambreuse que la révolution, celle qui en 1830 a permis à la bourgeoisie d'asseoir son empire, est terminée. Tout est résolu, le meilleur des régimes est instauré — Guizot l'a dit et répété.

Flaubert a brossé, avec Dambreuse, l'un des types les plus purs de la société bourgeoise sous Louis-Philippe. Peu cultivé, mais d'intelligence pratique admirable, menant de vastes entreprises avec un maximum de profits, monarchiste dans la mesure où la monarchie protège l'industrie et ferme les frontières françaises aux produits étrangers, il n'a de véritable foi que dans le capital. Avec lui, c'est le règne de la propriété mobilière et de l'entreprise capitaliste qui commence.

Après les journées de février 1848, on a vu Dambreuse et ses familiers devenir des républicains, penauds et tremblants. Ils n'y comprennent rien, « la terre allait crouler ». Ils font chorus à la féroce réaction du soulèvement ouvrier de juin. En décrivant l'évolution des pensées qui s'échangent dans l'hôtel Dambreuse, au cours des heures chaudes de la deuxième République, Flaubert a pris l'accent de la satire sociale. Le mot « bourgeois », qui revient si souvent sous sa plume, on sait qu'il n'en use pas de manière sociologique. Néanmoins, dans le tableau de la grande bourgeoisie, incarnée dans *L'Éducation sentimentale* par les Dambreuse, il a tracé de manière savoureuse, féroce, le portrait historique terriblement réel d'une classe dominante qui a triomphé en 1830, été contestée en 1848, avant de se redresser sous Napoléon III. À ce titre, *L'Éducation sentimentale* est un document de première valeur : le sens de l'observation nourrit l'enquête menée par l'auteur sur les réalités de son époque, qu'il abomine. Le culte du vrai — qui exige selon lui la généralisation et l'exagération — rivalise toujours chez lui avec l'obsession du style : il se venge avec l'allégresse d'un Daumier.

Les révolutionnaires

Malgré sa hargne contre les bourgeois, Flaubert est loin de flatter leurs adversaires. Charles Deslauriers et Frédéric Moreau ne sont que des républicains ou des révolutionnaires de raccroc. Trois de leurs amis professent des opinions beaucoup plus arrêtées et, au besoin, les mettent à exécution. Ils s'appellent Regimbart, Sénecal et Dussardier.

Bien différents les uns des autres, ils ont en commun une même haine inexpiable du gouvernement de Louis-Philippe.

Le citoyen Regimbart est une des créations les plus pittoresques de Flaubert, tout droit issu des facéties mécaniques du Garçon. On peut difficilement le qualifier de socialiste. Il est républicain par haine de la monarchie, grommelle contre les « canailleries du Gouvernement », *regimbe* à la lecture des journaux, sans avancer le moindre programme — si ce n'est de reprendre le Rhin. Le patriote habite à Montmartre, et vit aux crochets de son épouse, qui dirige un petit atelier de couture. Lui se contente de passer ses journées dans les cafés et le nez dans les journaux. Depuis le lever du jour jusqu'au cœur de la nuit, il va d'estaminet en buvette, de buvette en brasserie, non par goût de la boisson, mais pour étancher son acrimonie. En fait, il parle peu, il rugit, éructe, écume, fulmine, maugrée à tout propos contre les autorités, et nourrit sa gourme contre les riches de tous les échos du jour. Sa haine des nobles l'identifie en jacobin égalitaire, et c'est avec un « sourire homicide » qu'il accepte de servir de témoin à Frédéric dans son duel avec le vicomte de Cisy. Du reste, il prétend connaître les armes et se fait habiller par le tailleur de l'École polytechnique. La question sociale l'intéresse médiocrement, la fin de Louis-Philippe suffit à ses fulminations. Pourtant, quand la république sera instaurée, il ne sera pas entièrement satisfait, le but suprême, reprendre nos frontières naturelles, n'étant pas envisagé. Éternel mécontent, fondu de gloire militaire, il ressemble à ces demi-soldes qui, comme Philippe Bridau, le héros de *La Rabouilleuse*, passent leur temps au café dans la nostalgie et la véhémence. Par un effet de comique dont il a le génie, Flaubert a fait de ce personnage sot et borné l'objet d'une admiration, d'une adulation, d'un respect aussi bien de la part d'un Jacques Arnoux que des limonadiers qu'il fréquente. Les ouvrières de sa femme qui l'adore le considèrent comme « un homme complètement hors ligne ». On sent chez l'auteur de *L'Éducation sentimentale* cette jubilation devant la bêtise, qu'il met en scène comme au guignol.

Le personnage de Sénecal est beaucoup plus étoffé. Flaubert a voulu en faire la personnification de l'idéologue socialiste, qu'il abhorre. Pauvre comme Deslauriers, il vit d'expédients : il est répétiteur de mathématiques, puis s'emploie chez un « constructeur de machines », trouve une place de contremaître dans l'usine de faïence d'Arnoux, avant de devenir comptable... C'est un instable, non par

incompétence, mais par rigorisme moral et politique.

Pour créer son personnage, Flaubert s'est imposé, on l'a dit, la lecture d'une foisonnante série d'ouvrages sur le socialisme. En avril 1867, il écrit à Louis Bouilhet qu'il a pris connaissance en six semaines de vingt-sept volumes sur la question. Il ne s'épargne rien de ce que Sénécals a pu lire : depuis les « prophètes de malheur » du XVIII^e siècle, Mably, Morelly jusqu'à Louis Blanc, qui fera partie du gouvernement provisoire de 1848. Il s'attaque à Rousseau, dont le *Contrat social* est une bible pour le sans-culotte, lequel forcément déteste Voltaire qui n'aimait pas le peuple. De ces lectures, Sénécals a tiré une vulgate démocratique, qui est tout à la fois une morale, un dogme économique et une politique. Le régime existant, c'est l'anarchie ; des hommes souffrent, d'autres s'empiffrent ; il faut retrouver l'antique vertu et, pour cela, mettre fin à l'inégalité sociale. Sénécals mène une vie spartiate et probe, en attendant l'avènement de la société future qui mettra fin au règne de l'individu, et imposera à tous la probité. Les moyens à employer restent vagues : il est ici question de la « juste répartition des produits » ; là, de protéger l'agriculture, partout de supprimer le libéralisme, mais on ne sait pas au juste quel système économique il veut voir instaurer. En fin de compte, c'est de l'État qu'on obtiendra le renouveau de la société. Et Flaubert, qui enrage contre ces théories socialistes qu'il déglutit comme une indigeste pâtée, résume ainsi l'idéal de son révolutionnaire : « Une démocratie vertueuse, ayant le double aspect d'une métairie et d'une filature, une sorte de Lacédémone américaine où l'individu n'existerait que pour servir la société plus omnipotente. »

Dans l'espoir de la fraternité future, l'influence du christianisme est manifeste. C'est une des découvertes de Flaubert préparant son roman, les sources chrétiennes dans les socialismes dits utopiques. Sénécals se fait même, au besoin, l'avocat du catholicisme, déclarant qu'« on avait calomnié les papes », qui, après tout, défendaient le peuple, et il appelait la Ligue l'« aurore de la Démocratie, un grand mouvement égalitaire contre l'individualisme des protestants ». Le suffrage universel, que Sénécals prône avec tous ses amis, c'est l'« application des principes de l'Évangile ». Et quand on se met à attaquer les Jésuites devant lui, il détourne la colère de l'assemblée contre Victor Cousin, dont l'éclectisme « développait l'égoïsme, détruisait la solidarité ». Autant la révolution de 1830 avait été anticléricale

(contre l'alliance du trône et de l'autel), autant, de fait, celle de 1848 baigne dans une religiosité qu'il a bien observée. « Je crois qu'une partie de nos maux, écrit Flaubert à Michelet, en février 1869, viennent du néo-catholicisme républicain. »

Au cours de ses lectures, Flaubert relève chez ces socialistes « les plus étranges citations. Tous parlent de la révélation religieuse ». Influence « énorme et déplorable », qu'il dénonce dans ses lettres à George Sand, en citant Louis Blanc qui attribue à son système une source *divine*, une « doctrine formulée par l'Évangile », une « doctrine de paix, d'union et d'amour ». La bonne dame de Nohant défend un peu Louis Blanc, mais laisse son « vieux troubadour » tempêter contre les complicités du néo-catholicisme et de ces doctrines insanes⁽³¹³⁾. L'individualiste et le libéral qu'il est s'en venge dans le portrait profondément antipathique de Sénecal.

Celui-ci, qui endoctrine les travailleurs, est membre de l'une des plus importantes sociétés secrètes : la Société des familles. Déjà en 1839 il avait pris part à la tentative d'insurrection déclenchée par Barbès et Blanqui. Son échec ne l'a pas découragé et, à la façon d'Alibaud qui avait tenté d'assassiner Louis-Philippe en 1836, il songe en 1847, voyant que le peuple ne se décide toujours pas à prendre les armes, que le plus efficace serait peut-être de tramer un complot contre le souverain. Quand le despote sera à terre, le peuple sera forcément plus haut ! En qualité de chimiste, il entre dans le « complot des bombes incendiaires », mais il est arrêté alors qu'il expérimente la poudre assassine sur les hauteurs de Montmartre. Finalement, il est relâché faute de preuves suffisantes.

Ce que Flaubert fustige, dans son personnage et dans le socialisme, ce n'est pas seulement des origines chrétiennes devenues folles à ses yeux, c'est aussi et surtout son soubassement d'autorité et sa haine de la liberté. Sénecal est un doctrinaire sans ironie, un dogmatique sans nuance, un idéaliste sans pitié. Il a la froideur du mathématicien, chérissant l'humanité et méprisant les hommes. Dur envers lui-même il se montre intraitable envers les autres, au point de se mettre en contradiction avec ses idéaux politiques, lorsque, devenu contremaître, il s'aliène la sympathie des ouvriers par sa dureté. Il est vrai que la métairie future dont il rêve semble non pas toujours, à l'entendre, parfumée des roses d'Icarie, mais plus proche d'une caserne où le juteux, implacable, met la piétaille au pas. « La démocratie n'est

pas le dévergondage de l'individualisme. C'est le niveau commun sous la loi, la répartition du travail, l'ordre ! » Il combat le pouvoir en adulateur de l'autorité, c'est un paradoxe apparent, mais l'histoire des révolutions atteste de sa réalité : il faut faire le bien des gens au besoin malgré eux.

Ce que Flaubert dénonce encore dans le socialisme, c'est sa conception de l'art. Depuis 1830, les plus grands écrivains se réclament de la *mission sociale* de la littérature. Lamartine, en 1834 : « La poésie a une destinée nouvelle à remplir : elle doit se faire peuple. » Vigny se joint en 1830 à l'équipe de *L'Avenir* et le plus grand de tous, Victor Hugo, écrit en 1837 dans sa préface aux *Voix intérieures* : « Le poète a une fonction sérieuse. » A fortiori, les socialistes ont adopté la finalité sociale, le critérium de l'utilité, pour juger des œuvres d'art. Ainsi, à Hussonnet qui se moque du *Chevalier de Maison Rouge* (un drame d'Alexandre Dumas donné en août 1847, et dont les épisodes révolutionnaires ont été applaudis), Sénécals demande « si la pièce servait la Démocratie » : « Oui..., peut-être, répond le bohème ; mais c'est d'un style... — Eh bien, elle est bonne, alors ! qu'est-ce que le style ? c'est l'idée ! »

En Sénécals, Flaubert exécute tout ce qu'il maudit dans la « blague » socialiste. Et pour aller jusqu'au bout de sa détestation, il finit par nous montrer son personnage dans la peau d'un complice armé du coup d'État du 2 décembre. Il a été déçu par le peuple, encore mineur et incapable : « La dictature est quelquefois indispensable, dit-il. Vive la tyrannie, pourvu que le tyran fasse le bien. » Le socialisme autoritaire en fait l'exécuteur de son ami Dussardier, resté fidèle, lui, à la république.

Dussardier, Flaubert en a fait la figure la plus pure de son roman. Il est l'homme du peuple, l'homme de 48. Non prolétaire : il est commis dans une maison de roulage, un employé. Mais il n'a pas fait d'études. « Son érudition se bornait à deux ouvrages [...] : *Crimes des rois* [et] *Mystère du Vatican*⁽³¹⁴⁾. Au contact de ses nouveaux amis, il se monte une petite bibliothèque. *Les Mystères de Paris* d'Eugène Sue, le *Napoléon* de Norvins, pour lequel l'empereur n'est pas un despote, et aussi les *Fables* de La Chambeaudie, un poète ouvrier, dont on récitait les strophes « dans toutes les goguettes et dans plusieurs salons de Paris⁽³¹⁵⁾ »,

Dussardier, malgré son modeste statut social, fréquente les jeunes

bourgeois de son âge, qu'il a rencontrés par hasard, lors d'une manifestation de rue, et dont il partage la haine de la monarchie. Ses convictions sont simples : il est républicain par amour des pauvres et par soif de justice. Tout a commencé pour lui le 14 avril 1834 : à quinze ans, il a été témoin du massacre de la rue Transnonain, immortalisé par Daumier : « Depuis ce temps-là le Gouvernement l'exaspérait comme l'incarnation même de l'Injustice. Il confondait un peu les assassins et les gendarmes. »

Dans les conversations avec ses amis, on le voit toujours s'informer du sort des victimes des forces de l'ordre. De Barbès, surtout, condamné à la détention perpétuelle depuis sa tentative insurrectionnelle de 1839. Dussardier rappelle dans quelles conditions inhumaines on a transféré Barbès dans un cachot. C'est donc la générosité d'âme qui a fait de ce grand garçon, bâti comme un Hercule, un républicain toujours prêt à défendre les victimes de la répression : le premier geste du personnage, dès son entrée dans le roman, est un coup de poing lancé contre un sergent de ville qui maltraitait un manifestant. Sa compassion n'a pas de frontière, il pleure le martyr des Polonais sous la botte des tsars. Il a dans sa chambre un portrait de Béranger, dont la chanson *La Pologne et son peuple fidèle* avait beaucoup fait pour attirer la sympathie polonaise.

Dussardier figure l'espérance naïve et généreuse d'une république idéale qui affranchira les opprimés et consacrera le bonheur universel. Quand survient le jour tant espéré, on l'entend, on le voit, transfiguré de bonheur. Les journées de Juin seront pour lui le plus cruel des dilemmes. Par amour de la république, il défendra le gouvernement contre les ouvriers des Ateliers nationaux insurgés, mais avec quelle mauvaise conscience quand il s'aperçoit que les vainqueurs « détestaient la république » ! C'est de la main de Sénécals, l'allié des insurgés de juin, incarnation du socialisme autoritaire, que meurt en décembre Dussardier qui, lui, avait combattu l'insurrection par foi républicaine. Dans l'histoire pathétique de ce commis au grand cœur gît la révolution de 1848 : la liesse de février, où toutes les illusions sont permises ; la tragédie de juin, où les républicains sincères comme lui sont déchirés entre leur fidélité à la république et leur compassion pour les damnés des Ateliers nationaux supprimés ; enfin le drame du 2 décembre 1851, qui enterre les espoirs d'hier à coups de sabre. Il

fallait que Dussardier meure puisque la république agonise.

Une génération déboussolée

La peinture sociale dans *L'Éducation sentimentale* ne se limite pas aux principaux protagonistes. Les seconds rôles sont nombreux, représentatifs d'un milieu, d'une corporation, d'une sensibilité, parfois sans convictions assumées, mais, à l'occasion, ils frôlent l'événement. Le personnage de Jacques Arnoux, inspiré par Maurice Schlésinger, était déjà apparu dans *Les Mémoires d'un fou*, où, sous un autre nom, il tenait le « milieu entre l'artiste et le commis voyageur ». Dans sa boutique boulevard Montmartre, Arnoux reçoit des peintres, qu'il exploite sans vergogne ; vend très cher des toiles sans valeur aux gogos, pour lesquelles il exhibe des factures fausses ; fait exécuter des pastiches de grands maîtres pour les « amateurs éclairés ». Et quand ses différents trafics ne lui rapportent plus les profits escomptés, il se met fabricant de faïence, puis entre « comme membre du conseil de surveillance dans une compagnie de kaolin », mais il est condamné pour avoir signé des rapports faux. Finalement, il devient marchand de chapelets. Moins aigrefin qu'insouciant, léger, volage, le coquin est apprécié pour la touche de gaieté qu'il met dans toutes ses apparitions, sa générosité quand ses dettes le permettent. Le drame d'Arnoux est qu'il n'est pas assez bourgeois pour faire du bon commerce, et pas assez artiste pour influencer favorablement les arts de son temps. Le titre de son journal, *L'Art industriel*, le résume : il n'a jamais su choisir entre l'art et l'industrie — ce qui le perd.

Parmi les artistes plus ou moins exploités par Arnoux, Flaubert a inventé Pellerin, peintre raté, un rapin encombré de théories esthétiques mais le pinceau plus apte aux plats d'épinards qu'aux chefs-d'œuvre. Si ridicule soit-il, on s'aperçoit qu'il y a en lui du Flaubert, quand on l'écoute dans son atelier du faubourg Poissonnière. Pellerin, qui « dîne à la gargote » et vit « sans maîtresse », mène une existence austère, toute consacrée à l'art. « Sa haine contre le commun et le bourgeois » qui déborde « en sarcasmes d'un lyrisme superbe », c'est bien celle de Flaubert. Sa religion « pour les maîtres », la sueur qu'il dépense à l'élaboration de ses œuvres, toujours recommencées, n'est-ce pas celle de l'auteur en proie aux « affres du style » ? Mieux

encore, on trouve dans la bouche de Pellerin, presque mot pour mot, le langage de son créateur dans sa propre vie, célébrant l'« art pur », désintéressé, récusant la mission sociale de l'artiste. Pour lui, la Révolution est une époque abominable parce qu'elle n'a « rien produit en art ».

Il reste que Pellerin est un raté, un peintureur. Il professe les plus belles théories esthétiques, mais il est d'une totale incapacité à les mettre en œuvre, et doit, pour vivre, accepter des commandes déshonorantes du cynique Arnoux. Sa grandeur, c'est son désintéressement, son amour absolu de l'art. Sa bêtise, c'est l'écart entre ses proclamations péremptoires et son impuissance créatrice. Avec le talent d'un Delacroix, Pellerin aurait pu être héroïque ; avec le sien, il est bouffon. En lui, Flaubert a exorcisé l'image de ce qu'il eût pu devenir, sans ses chefs-d'œuvre.

Au milieu des fêtards, on rencontre Cisy, un gandin issu d'une vieille famille aristocratique, inepte, inculte, conformiste, dont l'idée fixe est d'avoir « du cachet ». Idéal qu'il réalise après le deuil de sa grand-mère : « gilet écossais, habit court, larges bouffettes sur l'escarpin et carte d'entrée dans la ganse du chapeau ». Rien ne manque à son chic « anglomane et mousquetaire ». En quête d'émancipation, très influencé par *Les Mystères de Paris*, il se compare au prince Rodolphe, veut apprendre la savate et fume le brûle-gueule. Rien qu'esclandres de jeunesse. Cisy reste attaché à sa caste. L'épilogue nous rassure sur son compte : « enfoncé dans la religion et père de huit enfants », il est retourné vivre au « château de ses aïeux ».

Hussonnet, lui, a le profil du bohème, désinvolte, cynique, écornifleur, rédacteur dans des journaux de mode ou des feuilles éphémères, qui améliore son ordinaire en étant correspondant de journaux de province. Il ne mange pas toujours à sa faim. Devenu par chance le directeur d'une feuille de chou, *Le Flambar*, il y déverse ragots, échos teigneux et menues satires juteuses. Comme Balzac, Flaubert se moque de ce milieu des petits journaux (qui font presque tous du chantage leur moyen d'existence) et de l'esprit boulevardier qui y règne. Malgré des débuts difficiles, Hussonnet finit par réussir : il « occupait une haute place, où il se trouvait avoir sous sa main tous les théâtres et toute la presse ». Mais c'est le triomphe de la frivolité journalistique que Flaubert a en horreur.

Autre type bien parisien : le cabotin. Ancien chanteur de

bastringue, Delmar, qui a changé dix fois de pseudonyme au gré des avatars de son ascension vers la gloire, est devenu acteur. Il accède au triomphe en incarnant « un manant qui fait la leçon à Louis XIV et prophétise 89 ». Désormais, son commerce « consistait à bafouer les monarques de tous les pays ». Flaubert connaît bien ce monde du théâtre pour avoir aidé de son mieux Louis Bouilhet dans ses tribulations dramatiques. Les rôles qui consacrent la gloire de Delmar font songer à l'oraison d'Hugo en 1876 sur la tombe du grand Frédérick Lemaître : « Les autres acteurs, ses prédécesseurs, ont représenté les rois, les pontifes, les capitaines, ce qu'on appelle les héros, ce qu'on appelle les dieux, — lui, grâce à l'époque où il est né, il a été le peuple. Pas d'incarnation plus féconde et plus haute⁽³¹⁶⁾. »

Delmar représente le théâtre politique, le comédien persuadé de sa mission sociale, auquel Flaubert prête les traits d'un cabot grotesque de prétention.

Dans les seconds rôles, on rencontre aussi M^{lle} Vatnaz, une admiratrice de Delmar. Ancienne institutrice en province, elle aussi est venue à Paris chercher le succès à défaut d'un mari. Ingrate de figure, pauvre, elle ne rencontre pas l'âme sœur. Son livre, *La Guirlande des jeunes personnes*, « recueil de littérature et de morale », ne trouve pas d'éditeur. Aussi mène-t-elle une existence médiocre, comme bien d'autres : « Elle était une de ces célibataires parisiennes, qui, chaque soir, quand elles ont donné leurs leçons, ont tâché de vendre de petits dessins, de placer de pauvres manuscrits, rentrent chez elles avec la crotte à leurs jupons. » Pour en finir avec cette vie d'expédients, M^{lle} Vatnaz, qui lit beaucoup, ne voit plus qu'une solution : tout renverser. La Révolution doit amener le règne de la femme !

C'est en effet sous la monarchie de Juillet que le féminisme prend son essor en France. Des journaux de femmes sont créés : le *Journal des femmes* de Fanny Richomme, la *Gazette des femmes* de M^{me} de Mauchamp — et féministes plus révolutionnaires : *Le Globe*, *La Femme libre*, et d'autres qui ont fait long feu. Flaubert a noté dans ses *Carnets* quelques extraits de ses lectures. Ainsi de la *Voix des femmes*, qui défend le droit de vote féminin : « Les jeunes Gauloises avaient le droit de faire des lois. Elles étaient législatrices. Les femmes africaines ont, dans certaines tribus, le droit de suffrage. Les femmes anglo-saxonnes participent en Angleterre à la législation. Les femmes des Hurons faisaient partie du Conseil, et les Anciens suivaient leurs avis⁽³¹⁷⁾. »

Des arguments que l'on retrouve presque tels quels dans l'*Éducation* : « D'après M^{lle} Vatnaz, la femme devait avoir sa place dans l'État. Autrefois, les Gauloises légiféraient, les Anglo-saxonnes aussi, les épouses des Hurons faisaient partie du Conseil. L'œuvre civilisatrice était commune. » Comme Flora Tristan, la Vatnaz pensait que « la femme et le prolétaire avaient tous deux besoin d'affranchissement », mais elle allait plus loin : « L'affranchissement du prolétaire n'était possible que par l'affranchissement de la femme. »

Ni éternels ni interchangeable, ces personnages appartiennent tous à la société de la transition démocratique. Les rois sont déjà à terre, et l'empereur qui leur succédera devra, pour se légitimer, en appeler au suffrage universel. Les aristocrates ne sont plus que des fantômes (Cisy), les démocrates et les socialistes (Sénécal) élèvent la voix, et les autres cherchent à tâtons dans quel ordre ils se situent dans une vie frappée d'indécision (Frédéric) — ce qui explique leurs changements d'opinion, leurs ralliements et leurs trahisons. Tous appartiennent à la bourgeoisie, la petite, la moyenne, la grande. Nous sommes à Paris, les paysans sont loin ; quant aux ouvriers, pourtant nombreux dans la capitale, on les croise à peine. *L'Éducation sentimentale* est donc un roman bourgeois, où les parvenus jouent des coudes, où l'argent préside aux destinées. En avoir ou pas, c'est ce qui différencie Frédéric de Deslauriers. Tous deux, cependant, chacun à sa manière, sont des vaincus de la vie. Ils l'avaient rêvée mirifique ; elle les a remis à leur place.

Gustave Flaubert a vécu, comme ses personnages, au cours de cette transition économique, politique et sociale, dont il a pris la mesure de façon, ce n'est pas trop dire, désespérée. L'avènement de la société démocratique prédite par Tocqueville n'a rien pour lui plaire. Le suffrage universel revendiqué, arraché par la révolution de 1848, il le rejette car il se méfie des masses. Le socialisme naissant tout en faveur du collectif au détriment de l'individu l'exaspère. La culture est en train de s'affadir dans les petits romans, les feuilletons des journaux, le théâtre de boulevard : il y a désormais une « industrie littéraire » comme il y a un « art industriel ». Cette société démocratique commence par la société bourgeoise qui a renversé l'ordre aristocratique ; son idéologie est l'utilitarisme et le profit. Entre les illusionnistes qui annoncent l'avenir de la caserne et les affairistes

assis sur leur sac d'or, quelle est l'issue ? À ses yeux, il n'est qu'un refuge, celui de l'art. Mais l'artiste, l'écrivain ne peut trouver son salut dans la solitude ou dans le cercle étroit des lettrés : « Toute aristocratie qui se met entièrement à part du peuple devient impuissante, écrit Tocqueville. Cela est vrai dans les lettres aussi bien qu'en politique. » Le même annonciateur de la société démocratique analyse ce changement dont souffre Flaubert :

Dans les aristocraties, les lecteurs sont difficiles et peu nombreux ; dans les démocraties, il est moins malaisé de leur plaire, et leur nombre est prodigieux. Il résulte de là que, chez les peuples aristocratiques, on ne doit espérer de réussir qu'avec d'immenses efforts, et que ces efforts, qui peuvent donner beaucoup de gloire, ne sauraient jamais procurer beaucoup d'argent ; tandis que, chez les nations démocratiques, un écrivain peut se flatter d'obtenir à bon marché une médiocre renommée et une grande fortune. Il n'est pas nécessaire pour cela qu'on l'admire, il suffit qu'on le goûte⁽³¹⁸⁾.

Flaubert est tiré entre ces deux pôles de la transition. Il écrit en aristocrate, mais il a besoin d'un public. *L'Éducation sentimentale* rend compte du malaise de sa génération. Les deux seuls personnages qui réussissent sont Martinon, emblème de la bourgeoisie parvenue, et Hussonnet, besogneux de l'industrie journalistique. Les autres sont des vaincus, que leur heure soit passée, ou pas encore advenue.

Le roman d'amour était une négation de l'amour ; le roman de génération tourne en déconfiture. *L'Éducation sentimentale* n'était pas fait pour plaire à son époque.

DOUCHE ÉCOSSAISE

Louis Bouilhet est mort sans avoir lu les deux derniers chapitres de *L'Éducation sentimentale*. Faute de ce lecteur si précieux, Flaubert confie une copie de son manuscrit à la vigilance de Maxime Du Camp qui, narre celui-ci dans ses *Souvenirs littéraires*, eut avec Gustave « une discussion qui dura trois semaines ». « Il y eut des jours où j'étais exténué. Je ris en me souvenant de ces luttes où, comme Vadius et Trissotin, nous nous jetions quelques bonnes vérités à la tête sans jamais nous blesser⁽³¹⁹⁾. » Maxime, très puriste, relève 251 expressions erronées et fautes de syntaxe ; Gustave en accepte la majorité, mais, selon sa propre expression, « en envoie promener 87 » : « Il prétendait, il a toujours prétendu que l'écrivain est libre, selon les exigences de son style, d'accepter ou de rejeter les prescriptions grammaticales qui régissent la langue française, et que les seules lois auxquelles il faut se soumettre sont les lois de l'harmonie. » L'exemple fourni par le censeur donne en fait complètement raison à Flaubert : « Ainsi il n'eût pas hésité à dire : Je voudrais que vous alliez, au lieu de : je voudrais que vous allassiez, parce que, l'imparfait du subjonctif est d'une tonalité déplaisante. » Il arrive à Maxime de dire à son ami : « Tu te fous trop de la grammaire. » Notre romancier n'est nullement fermé aux remarques de son réviseur ; il en accepte, mais il rejette la tyrannie de la syntaxe⁽³²⁰⁾. « Il disait, poursuit Du Camp, que le style et la grammaire sont choses différentes ; il citait les plus grands écrivains, qui presque tous ont été incorrects, et faisait remarquer que nul grammairien n'a jamais su écrire. Sur ces points, nous étions du même avis, car son opinion s'appuyait sur de tels exemples, qu'elle est indiscutable. »

Le manuscrit lu et relu part chez Michel Lévy, l'éditeur de ses deux précédents romans avec lequel Flaubert avait signé en 1862 un traité pour *L'Éducation sentimentale*. Il avait été entendu qu'il serait versé à l'auteur dix mille francs pour un premier volume de quatre cents à cinq cents pages, augmentés de deux mille francs par tranche de cent pages supplémentaires. Michel Lévy, son calcul fait, accorde seize mille francs à Flaubert, qui en attendait vingt mille, en lui faisant remarquer qu'il est bien bon car au juste prix il lui devait seulement quatorze mille⁽³²¹⁾. Flaubert est déçu, mais, comme toujours, il n'ose parler d'argent à son éditeur, quitte à se plaindre auprès de ses amis. Cette fois, c'est George Sand qui intervient dès le mois de mai 1869, au moment où le roman est achevé. La dame de Nohant voit Lévy, plaide en faveur de Gustave : c'est un livre que l'éditeur a acquis à bon marché. Le traité c'est le traité, lui répond Michel Lévy, qui ne regarderait pas à deux ou trois mille francs de plus « si le livre a du succès ». Si, en termes comptables, Lévy est dans son droit, il n'a pas fait montre d'une générosité exemplaire, lui qui avait gagné beaucoup d'argent avec *Madame Bovary* et avec *Salammbô*. À court terme Lévy pouvait courir un risque, mais l'auteur était à lui seul un capital à faire fructifier. Cette volonté de s'attacher un grand écrivain au risque d'un bilan provisoirement négatif (toujours compensable, soit par la vente des ouvrages antérieurs, soit par les promesses d'ouvrages futurs) n'est pas dans les pratiques du XIX^e siècle, époque où l'éditeur achète le plus souvent les manuscrits au forfait. Quoi qu'il en soit, *L'Éducation sentimentale* paraît chez Michel Lévy, qui n'en aimait pas le titre sans réussir à en dissuader l'auteur, à peu près au moment où Flaubert emménage dans son nouvel appartement, rue Murillo, près du parc Monceau, non loin de la résidence de la princesse Mathilde, rue de Courcelles.

Des premières réactions à l'éreintement

Flaubert avait fait lire ou lu lui-même à haute voix son roman devant le parterre de ses amis, très favorables. Il avait même, au mois de mai précédent, provoqué chez la princesse Mathilde un enthousiasme « difficile à décrire ». Des bonnes feuilles du roman paraissent à la mi-novembre dans « une trentaine de journaux⁽³²²⁾ ». Il

signe le 17 novembre 1869 des dizaines d'exemplaires de presse. Vite, il se rend compte que « les roses » ne l'étouffent pas. « On évite même de me parler de mon livre comme si on avait peur de se compromettre. » Les remerciements, quand ils ont lieu, sont pour la plupart des accusés de réception insignifiants. Jean Bruneau a noté quelques lettres présentant un intérêt particulier⁽³²³⁾. Louis Boivin-Champeaux affirme à l'auteur : « Qui voudra connaître, sans être surfaite ni maquillée, l'histoire morale et assez triste dans les dernières cinquante années n'aura qu'à lire ton livre. » Ernest Chesneau : « Jamais l'ironie n'a été maniée avec une puissance plus constamment égale à elle-même et à la fois plus implacable ; jamais société n'a été plus cruellement flagellée. Mais que vous êtes dur ! » Paul Chéron relève quelques menues erreurs : ainsi, en 1841, il n'y avait pas à Paris de macadam puisque ce revêtement y fit son apparition en 1849. Alphonse Cordier lui fait part de son adhésion : « Dans cinquante ans, il suffira de lire ton livre pour avoir une idée, plus qu'une idée, une évocation de cette génération sortie des rêveries de Chateaubriand et de Lamartine, génération bâtarde, aplatie, qui n'a pas su vouloir et qui n'a rien produit. » Victor Hugo lui assure qu'il a « la pénétration comme Balzac, et le style en plus ».

Le plus bel hommage lui arrive des Goncourt. Dans un premier temps, Jules le félicite après avoir lu des extraits dans la presse : des « morceaux de main de maître ». Edmond, le 24 novembre, lui envoie une longue missive :

Cher vieux,

Je finis à l'instant votre bouquin, vos huit cents pages que j'ai savourées à petites gorgées et j'ai hâte de vous dire tout le plaisir, toute *l'exaltation* que m'a donnée cette lecture. Madame Arnoux est suavement bandante. Monsieur Arnoux est bien l'artiste mâtiné d'industrialisme. Des lauriers avec son fond envieux, ses intermittences de perfidie et d'amitié, son tempérament d'avoué, voilà un type parfaitement dessiné de la vraie vilaine humanité la plus répandue. Frédéric, votre fruit sec de l'amour, est tenu admirablement dans la moyenne de passion, d'intelligence, d'énergie que vous lui vouliez : il a dans votre livre toutes les qualités et les défauts avec lesquels on manque sa vie, mais le type, il faut s'y attendre, ne plaira pas aux femmes, elles trouveront qu'il ne leur prend pas assez vite le cul et par contrecoup cela nuira à Gustave près des cocottes honnêtes ou déshonnêtes. Je ne vous fais pas l'injure de vous faire des compliments sur les paysages et les descriptions, on sait que vous avez le gaufrier de la chose. Je me contente de vous dire que c'est toujours mâlement

écrit et très élevé de pensée — l'opposition de Rosanette et de Madame Dambreuse charmante — la figure de pénombre et de clair obscur de La Vatnaz parfaite — Vive Dussardier à bas Sénécal — Pellerin en dit de bonnes — Avez-vous bien blagué à la Prudhomme toutes les blagues révolutionnaires et toutes les blagues conservatrices. Au fait quel goût avez-vous pour le verbe *saillir* à l'imparfait ; ce verbe me semble jouir d'un vilain imparfait. Toutes les scènes où le populaire est en scène, ça grouille tumultueusement. En somme foutez-vous des critiques, des criailleries ; vous avez commis un fort livre, un roman qui raconte dans une sacrée nom de Dieu de belle langue l'histoire d'une génération. Une scène *bijou* est la scène où la petite Louise, une de vos créations les plus délicieuses, envie la caresse que les poissons ressentent partout, on n'est pas plus cochonnement et plus enfantinement sensuelle, et le *cri suave* (voilà une épithète que je vous envie) qui jaillit comme un *roucoulement de sa gorge*. C'est du sublime de nature. Mais la scène pour moi suprêmement chef-d'œuvreuse comme dirait Gautier, est la dernière visite à Frédéric ; je ne connais dans aucun livre rien de plus délicat, de plus touchant, de plus tendre, de plus triste, et sans ficelle aucune. Le retrait du pied, quelle trouvaille, et tout, tout ce qu'ils font, tout ce qu'ils disent, tout ce qu'ils sous-entendent bien, là-dedans, mon vieux, vous avez décroché la timbale⁽³²⁴⁾.

C'était réconfortant, d'autant que les premières critiques des journaux n'étaient guère favorables. Sans doute, leurs auteurs reconnaissaient à Flaubert le talent d'un grand écrivain, mais, pour la majorité d'entre eux, son roman était raté et certains le jugeaient même scandaleux.

Une grande voix manqua à Flaubert, celle de Sainte-Beuve, qui est mort juste avant la sortie de *L'Éducation sentimentale*, le 13 octobre. Le grand critique n'avait pas ménagé l'auteur de *Salammô*, on s'en souvient, mais il savait lire et rendre compte. Il aurait pu donner le ton, élever le niveau. « Avec qui causer de littérature, maintenant ? écrit Flaubert à Maxime Du Camp. Celui-là l'aimait. Et bien que ce ne fût pas précisément un ami, sa mort m'afflige, profondément. Tout ce qui, en France, tient une plume, fait en lui une perte irréparable. » De plus, comme il le dit et répète, c'est en partie pour Sainte-Beuve qu'il avait écrit un « roman moderne », comme celui-ci le lui avait conseillé. Et il meurt « sans en connaître une ligne ». Théophile Gautier, qui s'était fendu d'un article enthousiaste sur *Salammô*, est en reportage en Égypte, pour le *Journal officiel*, sur l'inauguration du canal de Suez : Gustave ne pourra pas compter sur lui. Saint-Victor, lui, pourtant si complice de Flaubert aux dîners Magny, fait savoir à Lévy qu'il ne fera pas d'article sur le roman de Flaubert, parce qu'il le

trouve « trop mauvais ».

C'était l'avis de bon nombre de critiques, pour plusieurs raisons. Les premières tenaient à la réprobation morale : l'auteur ne veut montrer que la laideur du monde, la bassesse des gens et leurs « lâches convoitises » (Jules Levallois, *L'Opinion nationale*). « M. Flaubert se montre sans pitié à l'égard de toute ambition élevée, de toute aspiration visant à quoi que ce soit de supérieur aux brutales exigences de la vie pratique et positive ; tout personnage pris de quelque velléité d'amour romanesque est fatalement condamné par lui à d'irrémissibles déceptions. Tout être qui n'est pas un coquin est destiné à souffrir de son honnêteté, par sa loyauté, sa sensibilité mêmes » (Paul Charvet de Léoni, *Le Pays*). « Pour lui, la vie n'est autre chose que la réalité vulgaire présentée dans tous ses détails, et envisagée sous son jour le plus brutal » (Adrien Desprez, *La Gironde*). Le censeur le plus implacable appartenait à la catégorie des grands écrivains, c'était Barbey d'Aurevilly, dans *Le Constitutionnel* : « Selon nous, il y a dans le monde assez d'âmes vulgaires, de choses vulgaires, sans encore augmenter le nombre submergeant de ces écœurantes vulgarités. Mais telle n'est point l'opinion de M. Flaubert et de son école. C'est cette école qui rit grossièrement de l'idéal de toutes choses, aussi bien en morale qu'en esthétique. C'est cette école qui ne veut de sursum corda ! ni en art ni en littérature. C'est elle qui est en train de nier l'héroïsme et les héros, posant en principe, par la plume de tous ses petits polissons, "qu'il n'y a plus de héros dans l'humanité", et que tous les lâches et les plats de la médiocrité les valent et sont même mille fois plus intéressants qu'eux. »

Le catholicisme de Barbey le porte à détester le « matérialisme » de Flaubert, le défaut d'aspiration spirituelle de ses personnages. Son « amour du panache » (Jean Gautier) est offensé par les piètres figurants de *L'Éducation sentimentale*. Il n'est pas le premier, il n'est pas le dernier à juger la conclusion du livre « immonde ». En un mot, Flaubert appartient à ses yeux à cette corporation d'écrivains « sans âme » qui ont « méprisé l'Infini ».

C'est une litanie sous la plume des censeurs : « Les hommes, écrit Alfred Darcel, dans le *Journal de Rouen*, y sont vus par le côté grotesque, les événements par le petit côté, et les hommes et les choses sont noyés dans une immense mer de sottise qui les submerge. » Francisque Sarcey croit rencontrer du marquis de Sade

dans ce livre, tout en reconnaissant qu'il n'a jamais lu Sade ! : « C'est une souffrance que cette lecture ; on en emporte comme un mépris sec de l'humanité, un je ne sais quel arrière-goût d'avilissement » (*Le Gaulois*). La condamnation morale, conformiste et sentencieuse se répète de journal en journal. Flaubert est accusé d'aimer le flétri, le boueux, la fange. On peut dire que c'est sur sa gauche, et au nom de la cause des femmes qu'il se fait attaquer par Amélie Bosquet, qui rédige pour *Le Droit des femmes* deux articles particulièrement hostiles : « Mais non ! écrit-elle dans l'un, ce n'est pas l'art, ce procédé sans sympathie et sans chaleur qui affaisse l'âme, qui tarit l'émotion, qui pétrifie à mesure qu'il crée, qui ne connaît ni l'enthousiasme, ni la gaieté, qui ne sait pas renouveler la vie par un atome de vertu ou de bonheur, qui ne semble avoir d'autre but que d'exciter en nous un dégoût universel. » Dans ce roman, dit-elle dans l'autre article, les femmes ne parlent pas, comme si l'auteur craignait, « s'il pensait pour elles », de leur faire cadeau de son « esprit ». Elle n'a pas digéré la Vatnaz : « L'organe de la revendication des droits de la femme, c'est M^{lle} Vatnaz, entremetteuse et voleuse. Nous ne la citons que pour mémoire, l'honorabilité bien connue de celle de nos devancières dont le nom est resté, nous dispensant de repousser cette injure faite à notre cause. » Flaubert soupire : le « Sacerdoce », le « Sacerdoce », voilà au nom de quoi on juge une œuvre d'art ! Flaubert s'émeut de ces comptes rendus si peu amènes de la part d'une femme qu'il a défendue, qu'il a aidée, qu'il a aimée d'une affection sincère. La rupture entre eux sera définitive.

À George Sand, il veut d'abord faire croire que ces critiques le laissent de marbre. Rien de moins vrai, il est affecté par ce déluge. D'autant que la grêle continue : « Il n'y a là, écrit Philarète Chasles, dans *Le Siècle*, que des désirs trompés et point de principes, des sensualités ébauchées, des impuissances réelles, des velléités sans volonté, et des âmes vides avec des esprits frivoles. » « Peintures odieuses », « rage d'abaisser ce qui s'élève », « sans un cri du cœur, sans une émotion », « goût de la vulgarité », « règne de l'ineptie », « un livre qui blesse l'humanité », « un parti pris de désenchanter le monde et de dégrader la nature humaine » : « impression unanime de répugnance et d'ennui »⁽³²⁵⁾. Ils y vont tous de leur leçon de morale, de leurs sermons humanistes, de leur dénonciation du plaisir que prend l'auteur à « exprimer la vulgarité des choses ». Les critiques de

droite en appellent à la spiritualité, aux bonnes manières, à la pudeur, mais ceux de gauche voudraient de l'élan. Ainsi Camille Pelletan, dans *Le Rappel*, journal républicain, se lamente de la « désolante conclusion » du livre : « Mais où sont ces grands courants qui entraînent à de certains moments toutes les pensées vers une forme quelconque du beau ou de la société ? »

Flaubert l'avait prévu : ni les conservateurs ni les socialistes n'aimeraient son livre. Les « excursions de l'auteur dans le domaine de la politique » tuent l'ouvrage, déclare Amédée de Cesena, ajoutant : « Ce n'est pas pour y retrouver les déclamations des réunions publiques que les femmes ouvrent un roman. » Ceux qui admettent ces « excursions » reprochent à Flaubert de « tenir si rigoureusement égaux les plateaux de la balance » entre les bourgeois et les révolutionnaires. D'autres, comme Duranty dans *Paris-Journal*, jugent au contraire que l'auteur a peint les journées de juin 1848 de manière injuste, « cette victoire où d'héroïques bourgeois, d'intrépides enfants de Paris, d'énergiques soldats, conduits par les plus valeureux chefs et associés aux plus grands noms de l'ancienne France, firent reculer pour vingt ans la démagogie parisienne ». Cette critique de droite n'est pas toujours explicite, mais on sent bien que, aux yeux des défenseurs de l'ordre, Flaubert, malgré qu'il en ait, passe pour un auteur dangereux. Au contraire, Camille Pelletan reproche au romancier d'avoir privé la révolution de son « souffle » : « Toute sa multitude gesticule, crie, ondoie sous le regard. Il ne lui manque que le mobile, la bonne électricité de l'émeute, le saint enthousiasme de la révolte. »

La condamnation morale est la plus fréquente, mais on attaque aussi l'auteur sur son art d'écrire. De l'avis général, *L'Éducation sentimentale* est un roman mal composé ou pas composé du tout. Dans un long article de la *Revue des deux mondes*, Saint-René Taillandier attaque : « Sans méconnaître les qualités qui font de M. Gustave Flaubert un écrivain d'une certaine originalité, nous n'admirons sans réserves ni son art, ni son style. Qu'est-ce qu'un art dont le résultat est de supprimer la composition, de rendre l'unité impossible, de substituer une série d'esquisses à un tableau ? » Chacun peine à résumer le livre, tant l'intrigue, pour peu qu'elle existe, se dilue dans un nombre infini de scènes dont on perçoit mal le lien qui les unit. « Qu'on me passe le mot, écrit Barbey, ce n'est, somme toute, qu'un faiseur de bric-à-brac. » Flaubert ne raconte rien, son roman n'est

qu'une suite de tableaux, « tous pareils à une lanterne magique ». Edmond Scherer, dans *Le Temps*, résume l'objection : « Si la théorie a imposé bien des règles arbitraires aux ouvrages d'art, il est une condition, du moins, qui peut passer pour absolue. Cette condition, c'est l'unité. Il faut que l'œuvre ait un centre, que les lignes en soient combinées, que les détails en soient groupés ; il faut, en un mot, qu'elle forme un ensemble. » On dénonce partout la manie de la description, une « description de commissaire-priseur, aussi précise et aussi exacte qu'inutile » (Adrien Desprez). Une « rage de décrire, de décrire toujours, et n'importe quoi, et à tout propos et hors de propos ». Au fond, écrit Duranty, « les vrais personnages du roman sont des bateaux à vapeur, des chambres, des rues, des escaliers et des paysages ». Et d'ajouter : « Le livre de M. Gustave Flaubert n'est pas un roman, c'est une satire, une satire composée de récits, de tableaux, d'épisodes qu'on pourrait croire détachés les uns des autres, de personnages qui se rassemblent sans se joindre, de pièces de rapport qui ne s'emboîtent pas, d'événements sans cause et sans issue. » De ce manque d'unité, de l'abus du style descriptif s'ensuit l'ennui du lecteur, « un ennui à périr ». Comme ces critiques se lisent les uns les autres, ils se copient, se répètent, se retrouvent sur les mêmes griefs : un roman immoral, des personnages ineptes, un récit mal composé, froid, répétitif et ennuyeux.

Le chef-d'œuvre reconnu

La vente de *L'Éducation sentimentale* a certainement pâti de cette critique en majorité très défavorable. Contrairement à ses deux précédents romans, celui-ci s'est médiocrement vendu, puisque, quatre ans plus tard, le tirage initial de trois mille exemplaires n'était pas épuisé⁽³²⁶⁾. Outre la critique, Flaubert souffrit de la conjoncture. L'année 1869 est une année cruciale pour le régime de Napoléon III. En mai, les élections législatives ont vu la montée en puissance de l'opposition républicaine, qui pousse l'empereur à de nouvelles réformes et, à la fin de l'année, à appeler à la tête du gouvernement Émile Ollivier, un républicain rallié à l'Empire libéral. La libéralisation de la presse et des réunions favorise une agitation continue. En janvier 1870, le meurtre du journaliste Victor Noir par un cousin lointain de

la famille impériale, Pierre Bonaparte, provoque une manifestation de rue que la police s'efforce de maintenir hors les murs de la capitale, à Neuilly. Le polémiste Rochefort, élu député lors d'une élection partielle le 25 novembre 1869, avait lancé son cri de guerre dans *La Marseillaise* : « J'ai eu la faiblesse de croire qu'un Bonaparte pouvait être autre chose qu'un assassin ! » Mis en accusation, Rochefort était condamné le 22 janvier à six mois de prison et deux mille francs d'amende. En mai, l'empereur décide un plébiscite grâce auquel il croit pouvoir, après l'avoir emporté, retrouver son autorité. Sauf que le 19 juillet 1870, la guerre à la Prusse est déclarée. Il y a des moments plus heureux pour lancer un roman.

Le rejet de *L'Éducation sentimentale* par le public aurait peut-être été le même dans un autre contexte politique. Ses premiers lecteurs ont été décontenancés, la critique en est le reflet. Les amateurs de romans, à commencer par les femmes, en attendent tout ce qui est absent dans ce livre : une intrigue bien ficelée, des personnages de forte personnalité, de la passion amoureuse, un rebond d'événements, bref tout ce que l'on désigne d'habitude sous le terme de « romanesque ». Or *l'Éducation* est rien moins que romanesque et nous présente des personnages falots, méprisables, voire ignobles, auxquels il est bien difficile de s'identifier. Où sont les héros ? où sont les grandes âmes ? où sont même les génies du mal, comme le Vautrin de Balzac ? Flaubert avait écrit non pas un roman noir mais un roman gris. Louis Asseline livrait, dans *Avenir national*, une impression de lecture largement partagée : « Subir, deux gros volumes durant, la société de ces diseurs de riens et de ces faiseurs de petites choses qu'on ne peut ni aimer ni haïr, voir se dérouler autour de soi cette fresque grise et terne où nul relief n'arrête le regard, c'est plus qu'on en peut supporter et on finit par se révolter contre ce dilettantisme indifférent et par demander à l'auteur de vous ramener aux énormités les plus carthaginoises. » Les héros manquaient à l'appel, et ce pauvre Frédéric, avec son inconstance, ses lâchetés, ses timidités, ne faisait pas rêver !

Quelques voix pourtant discordaient. Jules Levallois, bien que cité plus haut parmi les détracteurs, n'en avait pas moins publié, dès le 22 novembre 1869, dans *L'Opinion nationale*, un article que ses confrères auraient pu méditer. Plaçant le talent de Flaubert « au-dessus de toute contestation », vantant les chapitres « traités de main

de maître », il discernait, lui, derrière l'absence apparente de composition « une secrète unité de dessein », même si le parti pris de Flaubert de refuser « les combinaisons dramatiques, les aventures, le mystère » avait l'inconvénient de désappointer un public demandeur d'éclats. Une semaine plus tard, dans *Le National*, Théodore de Banville parlait d'une œuvre « portant le sceau indestructible de la perfection ».

Le 7 décembre, Flaubert, en saint Sébastien écorché, crie au secours à George Sand à laquelle il avait pourtant dit qu'il n'était pas un « homme sensible » : « Votre vieux troubadour est trépigné d'une façon inouïe. Les gens qui ont reçu de moi un exemplaire de mon roman craignent de m'en parler. — Par peur de se compromettre ou par pitié pour moi. Les plus indulgents trouvent que je n'ai fait que des tableaux, et que la composition, le dessin manquent absolument ! [...] Donc (vous devinez le reste) si vous voulez vous charger [de prendre ma défense], vous m'obligerez. Voilà. Si ça vous embête, n'en faites rien. Pas de complaisance entre nous. » Flaubert sait très bien que la grande amie ne se le fera pas dire deux fois. Aussitôt, elle rédige son article, demande à Flaubert à qui l'envoyer, et, sur son conseil, ce sera à Girardin, directeur de *La Liberté*. L'article est accepté, mais tarde à paraître, Sand et Flaubert s'impatientent : « Votre article n'a pas encore paru dans *La Liberté*. J'ai fait demander à Girardin "qu'est-ce que cela voulait dire ?" Pas de réponse ! La politique, je crois, est la seule cause de ce retard. — À moins qu'il n'y ait contre mon malheureux livre *une conjuration d'holbachique* ? » Inquiétude paranoïaque classique chez les auteurs qui viennent de publier : Flaubert est sûr que c'est à sa *personne* qu'on en veut ! Les flèches pleuvent toujours ; George Sand, maternelle, rassure son ami : « Ces grands éreintements sont l'inévitable consécration d'une grande valeur. » Enfin, l'article de Sand est publié le 21 décembre.

Elle a saisi le sens du roman et la forme à comprendre : « Il a exprimé cette fois l'état général qui marque les heures de transition sociale. Entre ce qui est épuisé et ce qui n'est pas encore développé, il y a un mal inconnu, qui pèse de diverses manières sur toutes les existences, qui détériore les aptitudes et fait tourner au mal ce qui aurait pu être le bien ; qui fait avorter les grandes comme les petites ambitions, qui use, trahit, fait tout dévier, et finit par anéantir les moins mauvais dans l'égoïsme inoffensif. C'est la fin de l'aspiration

romantique de 1840 se brisant aux réalités bourgeoises, aux roueries de la spéculation, aux facilités menteuses de la vie terre à terre, aux difficultés du travail et de la lutte. » C'était bien vu.

C'est chez un autre critique, qui n'est pas un ami de Flaubert, que l'on rencontre l'analyse la plus pénétrante. Il s'appelle Charles Asselineau, n'écrit pas dans la grande presse, mais dans le *Bulletin du bibliophile*. Il a compris la nouveauté, la modernité d'un roman qui n'a pas pour dessein de « peindre un caractère d'homme » mais « le caractère du temps ». Or « il se pourrait que le temps des romans à héros fût passé. Ce mot de héros qui réclame un temps héroïque, un temps d'unité et de progression ascendante, est ridicule dans une société égalitaire, morcelée, où l'héroïsme individuel se rabat à la conquête de "petits bonheurs" ». Ô Tocqueville ! C'est déjà, pourrait-on dire « l'individu noyé dans la foule ». Il insiste : « Nous ne sommes plus capables de si grands efforts [que dans Balzac], ni pour le bien, ni pour le mal. La passion n'est plus ni dans le cabinet, ni dans le salon, ni dans l'alcôve, nous sommes des passants ; non plus une société, mais une foule. » Asselineau saisit parfaitement ce qui a toujours été le dessein de Flaubert, ce qu'il n'a cessé de recommander à Louise Colet et à ses autres « élèves » : « Ce que M. Flaubert a voulu peindre, c'est la généralité. Et la généralité, c'était cela : de jeunes esprits précoces, et conséquemment blasés, d'avance éclipsés par les succès de ceux qui les avaient précédés, tournés à l'ironie par leur impuissance. » Voilà ce qui explique le défaut apparent de composition : il s'agit d'une action multiple, d'un « croisement d'aventures et de biographies » qui rendent compte de la vie telle qu'elle est, morcelée, et non organisée, aléatoire et contingente.

Flaubert a-t-il eu l'occasion de lire cet article ? Nous n'en avons aucune trace dans sa correspondance. Il a eu cependant la joie de lire celui d'Émile Zola, paru le 28 novembre 1869, dans *La Tribune*. Zola rappelle le tempérament de Flaubert, qui le porte vers l'épopée, et son effort démesuré pour y résister : « On le sent toujours prêt à bondir d'un élan lyrique, à se perdre dans les cieux agrandis de la poésie. Et il reste à terre ; sa raison d'homme, sa volonté d'analyse exacte l'attache à l'étude des infiniment petits. C'est un Titan, plein d'haleines énormes, qui raconte les mœurs d'une fourmilière. » Autre formule : « Un poète changé en naturaliste, Homère devenu Cuvier. » Mais le poète demeure, on le sent à sa musique — « une sorte de basse

continue, sur laquelle chantent, comme un sifflement aigu de petite flûte, des gammes soudaines de notes nerveuses. » Zola vante la dimension historique de l'ouvrage : « L'auteur a fait tenir l'âge entier dans son œuvre, avec son art, sa politique, ses mœurs, ses plaisirs, ses hontes et ses grandeurs. » Quant aux descriptions, elles sont nécessaires, jamais gratuites, parce que Flaubert, contrairement à Balzac, ne procède point par « analyses raisonnées », « mais par une série de courtes scènes mettant en jeu les caractères et les tempéraments. De là forcément des descriptions, puisque c'est par le dehors qu'il nous fait connaître le dedans ». Dix ans plus tard, Émile Zola reviendra sur *L'Éducation sentimentale*, à l'occasion de sa réédition chez Charpentier. Reprenant les griefs des critiques lors de la première réception du livre, il affirme : « La vérité est que ce livre trop vrai épouvante. » Revenant sur le défaut de composition dénoncé, il montre l'erreur : cette composition n'était pas visible, la trame n'était pas apparente, mais l'auteur était parvenu néanmoins à « un tout homogène », au bout d'une longue patience. À propos du personnage principal, il écrivait : « Voyez ce lamentable Frédéric, son histoire est la nôtre ; aussi quelle colère et quelle pitié il éveille en moi, comme je le trouve petit et comme il me fait peur. Un imbécile ? non pas ; un incompris ? pas davantage ; un pauvre être, vous ou moi, et rien de plus. Mais cela me secoue plus que tous les mannequins grandioses de notre littérature, parce que la plainte d'impuissance de cet homme crie dans chacun de mes os⁽³²⁷⁾. »

Devenu chef d'école (Zola avait publié les premiers volumes des *Rougon-Macquart*), il enrégimentait l'auteur de *L'Éducation* : « Voilà le modèle du roman naturaliste, cela est hors de doute pour moi. On n'ira pas plus loin dans la vérité vraie, je parle de cette vérité terre à terre, exacte, qui semble être la négation même de l'art du romancier. »

Naturaliste ou pas, avec *L'Éducation sentimentale*, Flaubert avait tordu son cou au roman traditionnel, qui exigeait l'exceptionnel. Ses personnages, trop proches de M. Toulemonde, déconcertaient, le manque d'action provoquait l'ennui, la distance ironique de l'auteur vis-à-vis de ses personnages semblait incongrue, voire immorale. Nous sommes certainement aujourd'hui bien mieux disposés à apprécier ce roman, sans doute le chef-d'œuvre de Flaubert, parce que, à sa suite,

la littérature a quitté les grands champs de l'héroïsme. Dans ses romans, Balzac peut bien mettre en scène des personnages en apparence insignifiants, les principaux sont toujours dévorés par la passion ou la frénésie — l'avidité, l'ambition, l'amour, la jalousie — qui porte leur énergie aux extrêmes, à la ruine ou à la mort. Le roman de Flaubert rive son clou au romanesque. C'est surtout le ^{xx}^e siècle qui nous a habitués à la littérature grise et pessimiste, peuplée de personnages communs, de perdants, de vaincus, de *losers*, soucieuse de représenter le « On » heideggérien. Le Bardamu de Céline, l'« étranger » de Camus, le Roquentin de *La Nausée*, le Cripure du *Sang noir* de Guilloux, les Archambaud et les Gaigneux d'*Uranus*, l'Estragon et le Vladimir de Beckett, les petits vieux d'Ionesco, sans parler des « ploucs » du roman américain, que de héros qui ne sont que des antihéros, dans ces œuvres où la dérision le dispute à la déréliction, ne visant plus le romanesque mais le tragique de la condition humaine ! À l'époque de Flaubert, la littérature avait pour fonction de distraire ; l'histoire, elle aussi, est passée de l'étude des grands hommes, des grands gestes, et des événements, à l'attention portée aux hommes quelconques, anonymes, représentatifs d'une classe, d'un milieu, d'une corporation. Un lent processus. Mais à l'époque où paraît *L'Éducation sentimentale*, Hippolyte Taine élabore ses *Origines de la France contemporaine*, où les masses l'emportent sur les individus.

Flaubert n'avait pas pour autant perdu de vue l'exigence de l'art : il démontrait qu'il n'était pas circonscrit au sublime et à l'épique, aux couleurs vives et aux accents sonores, qu'il pouvait s'imposer sur des sujets sans relief. Rappelons-nous ce qu'il écrivait à propos de *Madame Bovary* : « Les milieux communs me répugnent, et c'est parce qu'ils me répugnent que j'ai pris celui-là, lequel était archi-commun et anti-plastique. » Faire du beau à partir du laid, du banal, du quotidien, c'est le défi que veut relever l'artiste. Avec *Salammbô*, Flaubert avait laissé libre cours à son goût de l'épopée ; avec *L'Éducation sentimentale*, il revient au trivial qui le provoque : « Fais de moi un chef-d'œuvre ! »

En comparant *L'Éducation sentimentale* à *Madame Bovary*, on peut légitimement considérer que le premier cité est le plus réussi de ces deux romans, en raison de l'intensité dramatique de l'intrigue, au lieu que *Madame Bovary* présente une sorte d'immobilisme, de monotonie, de sur-place qui frustre le lecteur en attente d'un récit haletant, à multiples rebonds. On peut penser le contraire, que le chef-d'œuvre de

Flaubert est ce roman dirions-nous atonal ? qui retrace la vie médiocre d'une commune humanité. Un pas de plus est franchi sur les ruines du roman héroïque — qu'était encore *Madame Bovary*, dont le personnage central est tellement flamboyant. Rien de tel dans *L'Éducation sentimentale*, qui se déroule sous des feux à demi éteints, sous un ciel crépusculaire, et suit l'expérience morne d'une tribu d'âmes mortes. C'est la politique qui, mieux que tout autre excitant, introduit dans le récit la violence des passions et les cruautés du destin. Une fois la révolution éteinte, les jours reprennent le fil des menues intrigues et des velléités soumises au retour à l'ordre. Peindre une génération tour à tour frustrée, enivrée et finalement désabusée, sans conclusion morale, ni philosophique ni politique, il fallait avoir le génie de Flaubert pour en faire un roman.

GEORGE SAND et le vieux troubadour

Un mois après la publication de *L'Éducation sentimentale*, Flaubert, abattu par l'éreintage, inconsolé de la mort de Bouilhet, attristé par celle de Sainte-Beuve, entame une période de sa vie profondément mélancolique. Heureusement, il peut compter sur l'affection prévenante de George Sand qui l'invite à passer Noël à Nohant. Depuis longtemps, il voulait aller visiter sa grande amie sur ses terres berrichonnes, mais, enfoncé dans l'élaboration de son livre, il ne voulait pas en être distrait. Cette fois, il ne manquera pas l'occasion de partir goûter aux charmes d'une hospitalité si désirée par l'auteur de *La Mare au diable* et sa famille.

Juste avant sa venue, George Sand avait écrit à Juliette Adam une longue lettre dont on connaît la teneur par les Mémoires de la destinataire et qui en dit long à la fois sur la disgrâce de l'auteur et sur l'amitié de son hôtesse : « Son raffinement artistique, sa science, échappent à la généralité des lecteurs, peu de gens le lisent et moins encore l'estiment à sa valeur. Il lui manque un peu d'attendrissement en art et dans la vie. Il est brusque, violent, mais infiniment bon⁽³²⁸⁾. »

Du côté de Nohant

Le jeudi 23 décembre 1869, il arrive donc à Nohant, accompagné de son camarade Edmond Plauchut, un journaliste bourlingueur devenu ami intime de George Sand. De ce séjour, outre les remerciements de Flaubert, nous avons une trace explicite dans les agendas de Sand⁽³²⁹⁾. L'accueil est si chaleureux que le romancier accablé retrouve sa bonne humeur, son goût de la conversation, son

envie de raconter des histoires qui font rire. À la veillée de Noël, le 24, Sand note que « Flaubert s’amuse comme un moutard ». Il est du reste plein de sollicitude et d’admiration pour Aurore, qu’on appelle Lolo, la petite-fille de « Mme Sand »⁽³³⁰⁾. L’un des beaux moments pour lui est d’assister à un spectacle de marionnettes, dont le théâtre a été installé par Maurice, le cher fils, et un de ses camarades, en 1847, et qui occupe une place de choix dans la maisonnée : « Le grand attrait des marionnettes dans la vie de campagne, écrit-elle, c’est de représenter des *histoires*, romans comiques, merveilleux ou dramatiques en plusieurs soirées⁽³³¹⁾. » On est gai, on s’anime, on fait des jeux. Le réveillon qui se prolonge tard dans la nuit est un moment d’euphorie. Le lendemain, jour de Noël, Flaubert, pendant plus de trois heures, donne lecture de sa grande féerie, qu’il n’a toujours pas réussi à faire représenter. On applaudit. Plus tard, dans la soirée, sa verve décidément retrouvée, il a le chic pour raconter des histoires qui « nous font crever de rire ». Lui-même s’amuse beaucoup au spectacle d’une improvisation de Maurice dans le petit théâtre. Le lundi 27, alors que dehors il neige sans désespérer, Lolo se met à danser et « Flaubert s’habille en femme et danse la cachucha avec Plauchut, c’est grotesque, on rit comme des fous ». Mais il ne s’attarde pas comme elle l’aurait souhaité. Dès le lendemain, Flaubert reprend la route pour Paris, enchanté par cette halte prodigue d’amitié. Dans les jours qui suivent — hélas ! — il retombe dans un abattement sans fond. Rien ne lui sera plus précieux, plus réconfortant, en ces mois de tristesse infinie que la tendresse que George Sand lui témoigne, soit lors de ses voyages à Paris, soit dans ses lettres régulières.

L’amitié qui s’est nouée entre Gustave et George Sand n’allait pas de soi. Avant de la rencontrer, il n’avait guère d’admiration pour cet auteur dont la profusion, dans la *Revue des deux mondes* et ailleurs, lui paraissait peu compatible avec la rigueur, l’effort, la lenteur donc qui s’imposaient à la composition d’une œuvre d’art. Lorsque Gustave adressait ses conseils littéraires à Louise Colet, il citait George Sand en contre-exemple, car sa facilité allait de pair avec un sentimentalisme qui l’exaspérait. C’est « avec la tête » qu’il faut écrire : « Dans George Sand, on sent les fleurs blanches ; cela suinte, et l’idée coule entre les mots, comme entre des cuisses sans muscles⁽³³²⁾. » Il jugeait sévèrement, on le sait, l’implication de l’auteur dans un récit, et il reprochait à Louise de « prêcher » trop souvent, comme George Sand :

« Tu manques aux principes, tu n'as plus en vue le Beau et l'éternel Vrai⁽³³³⁾. » De surcroît, il ne pouvait admettre la conception que Sand se faisait de la responsabilité sociale et politique de l'écrivain. Fille spirituelle de Lamennais, disciple du socialiste Pierre Leroux, elle avait fondé en 1841 avec celui-ci et Louis Viardot *La Revue indépendante*, où elle avait publié *Fanchette*, histoire vraie et révoltante d'une jeune fille abandonnée — un drame campagnard qui l'entraîna à lancer un journal local, *L'Éclaireur de l'Indre*⁽³³⁴⁾.

L'engagement politique de la dame, en effet, n'était pas ce qui pouvait la rendre le plus sympathique à l'écrivain abstentionniste. Au lendemain des journées de Février, qui l'avaient enthousiasmée, elle était accourue de Nohant à Paris, et s'était mise à la disposition du gouvernement provisoire. Elle avait rédigé alors des éditoriaux pour le *Bulletin de la République*, créé une revue, *La Cause du peuple*, et écrit un certain nombre de libelles, notamment une *Lettre aux riches* où l'on pouvait lire : « La France sera communiste avant un siècle. » Le 20 avril, elle avait assisté à la Fête de la fraternité du haut de l'Arc de Triomphe, en compagnie des membres du gouvernement. Cependant, la journée du 15 mai qui voit les manifestants envahir l'Assemblée derrière Blanqui et surtout la guerre sociale de Juin la désespèrent : « Je ne crois pas à l'existence d'une république qui commence par tuer ses prolétaires », écrit-elle à une amie. Restée fidèle à ses idéaux d'égalité, de solidarité, de république sociale, elle est gagnée par le désenchantement. Lorsque, pour la première fois en France, on élit un président de la République, et au suffrage universel, elle s'efforce de comprendre le peuple qui porte au pouvoir Louis Napoléon : « Le peuple croit à un nom ! Il a donc encore la foi qui nous manque. Il se fie à ses promesses ! Il a donc l'instinct profond de la loyauté. Il condamne sans appel ceux qui l'ont trompé et accablé ! Il n'est donc pas si faible et si flottant. [...] » Mais elle n'y croit plus : « Je ne sens aucun dépit contre le peuple, lors même qu'en apparence il apporte à cette révolution une solution passagère tout opposée à mes vœux⁽³³⁵⁾. » C'est alors qu'elle est gagnée par ce que Michelle Perrot appelle la « tentation de Nohant ». En 1850, elle écrivait encore à Émile de Girardin : « Les journées de juin 1848 m'ont porté un coup dont je ne suis pas revenue et je suis misanthrope depuis ce temps-là. »

Mais même alors, ni la poétique de Flaubert ni son mépris affiché de l'action politique ne pouvaient laisser supposer qu'entre elle et lui

allait se nouer une des plus belles amitiés de la littérature française. Une amitié pour Gustave sans ambiguïté. Il est vrai qu'au moment de leur rencontre en juin 1859 l'écrivain de Nohant a cinquante-cinq ans et celui qui vient d'écrire *Madame Bovary* trente-sept. Cette différence d'âge autorisera très vite George Sand à tutoyer Gustave, tandis qu'il pratiquera, lui, un « vous » déférent et définitif. De son propre aveu, la femme qui avait connu des amours tumultueuses avec Sandeau, Musset, Chopin et bien d'autres avait pris sa retraite sentimentale, même si son roman *Dernier Amour*, dédié à Flaubert, en 1866, vaut à celui-ci les « plaisanteries les plus aimables⁽³³⁶⁾ ».

Peu après avoir fait sa connaissance, Flaubert écrit à Ernest Feydeau : « Tu me parais chérir la mère Sand. Je la trouve personnellement une femme charmante. Quant à ses doctrines, s'en méfier d'après ses œuvres. J'ai, il y a quinze jours, relu *Lélia*. Lis-le ! Je t'en supplie, relis-moi ça ! » Il lui fallut encore quelque temps pour laisser tomber ses préventions.

La naissance de cette amitié, on peut en préciser le moment : à la publication de *Salammbô*, quand Sand en fit une recension emplie d'admiration, assortie d'une lettre à l'auteur, qu'elle invitait à Nohant. Flaubert demanda alors à Michel Lévy son adresse pour la remercier. Elle lui répond, le 28 janvier 1863 : « Nous nous connaissons bien peu. Venez donc me voir quand vous aurez le temps. Ce n'est pas loin, j'y suis toujours, mais je suis âgée, n'attendez pas que je sois en enfance. » Par retour de courrier, Gustave, qu'elle avait appelé « Cher Frère », l'en remercie : « Chère Madame / Je ne vous sais pas gré d'avoir rempli ce que vous appelez un devoir. La bonté de votre cœur m'a attendri et votre sympathie m'a rendu fier. Voilà tout. / Votre lettre, que je viens de recevoir, ajoute encore à votre article et le dépasse, et je ne sais que vous dire, si ce n'est : *je vous aime bien franchement*. » Et plus loin : « Quant à votre invitation si cordiale, je ne vous réponds ni oui ni non, en vrai Normand. J'irai peut-être, un jour, vous surprendre, cet été. Car j'ai grande envie de vous voir et de causer avec vous⁽³³⁷⁾. »

Flaubert et Sand ne se reverront qu'un an plus tard, à Paris, et l'on a vu que la visite du Normand à la Berrichonne attendra, quant à elle, près de sept années. Entre-temps, une correspondance entre les deux écrivains s'est amorcée. Flaubert s'adresse désormais au « cher Maître » qu'il féminise bientôt en « chère Maître », tandis qu'elle,

variant davantage, lui donne du « cher Flaubert », du « Monsieur Flobaire » pour s'amuser, du « mon brave cher camarade », « mon bon camarade et ami », du « cher ami », du « cher camarade », du « vieux de mon cœur », « mon cher vieux », le plus souvent « cher ami de mon cœur », et enfin « mon troubadour » ou « vieux troubadour ». Les échanges épistolaires deviennent de plus en plus nombreux à partir de 1866, l'année où George Sand commence à participer, avec prudence, aux dîners Magny — ce Café Magny, dont elle fait, quand elle est à Paris, sa table préférée en dehors des agapes littéraires du lundi. Dans son agenda, elle note que Flaubert est « passionné et plus sympathique à moi que les autres », ajoutant : « Pourquoi, je ne sais pas encore⁽³³⁸⁾. »

Les deux épistoliers parlent de leurs travaux, se confient leurs soucis, évoquent la vie de leurs proches. George Sand révèle à Flaubert sa forte personnalité, sa vigueur d'esprit, une sorte d'optimisme naturel qui rend ses épîtres toniques, réconfortantes. Il la résume ainsi à M^{lle} Leroyer de Chantepie : « J'ai eu pendant quelques jours, le mois dernier [juin 1868] la visite de notre amie Mme Sand. Quelle nature ! Quelle force ! Et personne en même temps d'une société plus calmante. Elle vous communique quelque chose de sa sérénité. » Il est séduit, réconforté, stimulé par cette femme qui prend volontiers un langage maternel avec lui. Il est vrai que, de son côté, elle le juge lui-même d'une grande force, d'une belle maturité, et ne se montre pas avare d'éloges à son égard. Après sa première visite à Croisset, en novembre 1866, elle lui écrit : « J'ai été très heureuse pendant ces huit jours auprès de vous. Aucun souci, un bon nid, un beau paysage, des cœurs affectueux, et votre belle et franche figure qui a quelque chose de paternel. L'âge n'y fait rien, on sent en vous une protection de bonté infinie, et un soir que vous avez appelé votre mère *ma fille*, il m'est venu deux larmes dans les yeux⁽³³⁹⁾. » Elle admire en lui l'artiste désintéressé : « Vous êtes un des *rare*s restés impressionnables, sincères, amoureux de l'art, pas corrompus par l'ambition, pas grisés par le succès. » Elle s'inquiète de ce qu'il travaille trop, elle se tracasse de sa solitude, et elle regrette l'éloignement : « C'est bête de ne pas vivre porte à porte avec ceux qu'on aime. » Tous les deux sont attentifs aux soucis d'argent de l'autre et se proposent de l'aide par intermittence — une aide régulièrement offerte et refusée.

George Sand était revenue à Croisset en mai 1868. Loin l'un de l'autre, ils n'en continuent pas moins leurs échanges, parlent de tout. Sand ne suit pas Flaubert dans sa théorie de l'impersonnalité : « Moi, je suis ma vieille pente, je me mets dans la peau de mes bonshommes. On me le reproche, ça ne fait rien. » Elle s'étonne de sa méthode, si lente, si pénible : « Quant au style, j'en ai fait meilleur marché que vous. » Flaubert insiste sur l'idée qu'un romancier « n'a pas le droit d'exprimer son opinion sur quoi que ce soit. Est-ce que le bon Dieu l'a jamais dite, son opinion ? Voilà pourquoi j'ai pas mal de choses qui m'étouffent, que je voudrais cracher et que je ravale. À quoi bon le dire, en effet ! » Et elle de répliquer : « Ne rien mettre de son cœur dans ce qu'on écrit ? Je ne comprends pas du tout. Moi il me semble qu'on ne peut pas y mettre autre chose. » N'importe ! L'estime réciproque, l'amitié, la tendresse l'emportent sur toutes les divergences. Ils n'économisent pas les mots de leur admiration l'un pour l'autre. Il lui écrit en décembre 1866 : « J'ai pris *Consuelo*, que j'avais dévoré jadis dans *La Revue indépendante*. J'en suis derechef charmé. Quel talent, nom de Dieu ! quel talent ! C'est le cri que je pousse, par intervalles, "dans le silence du cabinet". [...] Je ne peux mieux vous comparer qu'à un grand fleuve d'Amérique. Énormité et douceur. » À quoi elle répond : « Tu lis ça, toi. Est-ce que vraiment ça t'amuse ? Alors je le relirai un de ces jours, et je m'aimerai si tu m'aimes. »

La politique aurait pu séparer l'ancienne « communiste » de 1848 et le rallié à Napoléon III. Il n'en en a rien été. George Sand n'est plus une « rouge », et, sans être devenue « misanthrope », comme elle se déclarait après juin 1848, elle mesure le temps qu'il faudra à l'avènement d'une république démocratique en France. L'instruction du peuple en est l'une des conditions. Réagit-elle aux proclamations élitistes de Flaubert : « Axiome, lui dit-il : la haine du Bourgeois est le commencement de la vertu. Moi, je comprends dans ce mot de "bourgeois" les bourgeois en blouse comme les bourgeois en redingote. C'est nous, et nous seuls, c'est-à-dire les lettrés, qui sommes le Peuple, ou pour parler mieux, la tradition de l'Humanité. » Elle ne réplique pas, mais elle s'inquiète du portrait qu'il va faire de ce peuple dans *L'Éducation sentimentale*. Il la rassure : « Je vous ai dit que je ne flattais pas les Démocrates dans mon bouquin. Mais je vous réponds que les Conservateurs ne sont pas ménagés. J'écris maintenant trois

pages sur les abominations de la garde nationale en juin 48, qui me feront très bien voir des bourgeois. Je leur écrase le nez dans leur turpitude, tant que je peux. » Il s'enflamme contre Thiers : « Peut-on voir un plus triomphant imbécile, un croûtard plus abject, un plus étroniforme bourgeois ! » Elle applaudit : « Enfin ! voilà quelqu'un qui pense comme moi sur le compte de ce goujat politique. Ce ne pouvait être que toi, ami de mon cœur. *Étroniformes* est le mot sublime qui classe cette espèce de végétaux merdoïdes⁽³⁴⁰⁾. »

Au fond, George Sand n'a plus l'âme d'une « pétroleuse » — comme on appellera avec mépris les femmes de la Commune de Paris. Elle peut s'entendre avec Flaubert parce qu'elle s'est fait une nouvelle philosophie, ainsi qu'elle s'en confesse à lui : « J'ai été jeune aussi et sujette aux indignations. C'est fini ! Depuis que j'ai mis le nez dans la vraie nature j'ai trouvé un ordre, une suite, une placidité de révolutions qui manquent à l'homme, mais que l'homme peut jusqu'à un certain point s'assimiler, quand il n'est pas trop directement aux prises avec les difficultés de la vie qui lui est propre. Quand ces difficultés reviennent, il faut bien qu'il s'efforce d'y parer, mais, s'il a bu la coupe du vrai éternel, il ne se passionne plus trop pour ou contre le vrai éphémère et relatif⁽³⁴¹⁾. »

Bien des choses les séparent, mais le désir de s'accorder est le plus fort. Entre eux, il n'y aura jamais le moindre conflit. Après les jours heureux de Noël 1869 passés ensemble et en famille, Flaubert s'enfonce dans une nouvelle période de tristesse, d'ennuis, de souffrances, dont la mort des autres est la cause principale.

La saison des deuils

La mort de Bouilhet lui a été le coup le plus terrible, dont la publication de son roman ne l'a pas distrait. Il occupe les premiers mois de 1870 à réunir les *Dernières Chansons* de son ami, et à en composer la préface. Après avoir retracé sa vie, pauvre et modeste, évoqué son œuvre poétique et théâtrale, Flaubert présente les exigences de Bouilhet en matière littéraire — une manière d'exposer les siennes propres. Il exalte le travail, les recherches, les peines qui sont nécessaires à construire une œuvre. « Ce fut, dit-il de Louis Bouilhet, une existence complètement dévouée à l'idéal, un des rares

desservants de la littérature pour elle-même, derniers fanatiques d'une religion près de s'éteindre — ou éteinte. »

D'un mort à l'autre. Alors qu'il doit se séparer de son fidèle domestique, hospitalisé pour rhumatisme articulaire aigu, il assiste à l'agonie d'un de ses amis les plus intimes, « un bon vieux confident qui m'était dévoué comme un chien », Jules Duplan. Celui-ci meurt le 1^{er} mars 1870. Du même âge l'un et l'autre, ils s'étaient connus une vingtaine d'années plus tôt par l'intermédiaire de Maxime Du Camp. Très dévoué à Gustave, qu'il admirait, Jules lui avait souvent servi de documentaliste, réunissant les articles de presse sur ses livres, répondant à ses demandes de recherche sur des détails de son roman. Ils échangeaient des lettres pleines d'allégresse, de drôleries, de blagues gauloises. On se souvient que son frère Ernest, notaire, avait négocié les droits de Flaubert sur *Salammbô* avec Michel Lévy. « Tes malheurs me navrent, lui écrit George Sand. C'est trop coup sur coup. » Il lui répond qu'il n'a « personne à qui parler ! personne qui sente comme vous ! ». Les ennuis physiques l'accablent : la grippe, l'eczéma, la fièvre qui ne le quitte pas. La bonne dame de Nohant s'en émeut : « Comment vas-tu, mon pauvre enfant ? Je suis contente d'être ici, au milieu de mes amours de famille. Mais je suis triste tout de même, de t'avoir laissé chagrin, malade et contrarié. » Flaubert dit se sentir devenu vieux, se plaint — c'est désormais un leitmotiv — de ne voir « personne avec qui causer ».

Un incident le distrait de sa mélancolie. Il apprend que l'impératrice s'est sentie visée par le dernier roman de George Sand, *Malgré tout*, qui paraissait dans la *Revue des deux mondes*. Un de ses personnages, M^{lle} d'Ortosa, qui recherche à tout prix l'éclat, y faisait cette profession de foi : « Je veux épouser un homme riche, beau, jeune, éperdument amoureux de moi, à jamais soumis à moi et portant avec éclat dans le monde un nom illustre. Je veux aussi qu'il ait la puissance, je veux qu'il soit roi, empereur, tout au moins héritier présomptif du prince régnant. » Ce passage, la presse s'en était emparée à des fins de petit scandale, et l'émotion d'Eugénie n'était pas insolite. Flaubert reçoit alors un télégramme de M^{me} Cornu, familière de l'impératrice, qui le prie de venir la voir incontinent pour « affaire pressée ». Hortense Cornu était une amie d'enfance de Napoléon III, dont Flaubert avait fait la connaissance par l'intermédiaire de Jules Duplan. Elle s'était dévouée à faire faire une traduction allemande de

Salammbô par une de ses amies. C'est donc elle qui apprend à Flaubert la colère de l'impératrice contre George Sand. Aussitôt il fait part de cette démarche à son amie : « Elle désire que vous m'écriviez une lettre où vous me direz que l'impératrice ne vous a pas servi de modèle. J'enverrai cette lettre-là à M^{me} Cornu qui la fera passer à l'impératrice. » La romancière lui écrit donc qu'elle ne fait pas de satire, qu'elle ne connaît pas l'impératrice, qu'elle invente tout dans ses portraits : « Le public qui ne sait pas en quoi consiste l'invention veut voir partout des modèles. Il se trompe et rabaisse l'art. » Aussitôt Flaubert rassure Hortense Cornu, et lui rappelle que tous les pharmaciens de la Seine-Inférieure avaient cru se reconnaître dans Homais : « J'étais bien sûr que Mme Sand n'avait voulu faire aucun portrait : 1° par hauteur d'esprit, par goût, par respect de l'Art, et 2° par moralité, par sentiment des convenances, et aussi par *justice*. » L'incident est clos.

George Sand, elle, s'entremet pour lui de nouveau auprès de Michel Lévy. Il s'estime toujours lésé de quatre mille francs par rapport aux promesses de l'éditeur⁽³⁴²⁾. Elle insiste pour que lui-même, Flaubert, le voie. La rencontre a lieu effectivement, mais Lévy propose seulement à son auteur de lui accorder un prêt sans intérêt contre la promesse que son prochain roman lui appartiendrait. Flaubert ne le flanque pas à la porte. Il n'a jamais été capable de parler franchement d'argent avec un éditeur. Et puis, il est en train d'écrire la préface au recueil de Bouilhet qui doit paraître justement chez Michel Lévy ; il ne voudrait pas faire capoter le projet. Sand, du reste, lui conseille la prudence : « S'il ne veut pas abouler les 4 000 F, il faut au moins qu'il s'engage pour le prochain à 10 000 par volume. Et s'il ne veut pas cela, tu seras à temps de le quitter. Mais dans le temps de plébiscite et [de] confusion où nous sommes et où nous serons de plus en plus, n'oublie pas que Lévy est le plus solide éditeur, peut-être le seul. » Si Gustave a besoin d'argent, qu'il le dise : sa dernière pièce, *L'Autre*, marche très bien, elle a mille francs à sa disposition. Il l'en remercie, la rassure, il a encore de quoi faire bouillir la marmite et s'acheter des chemises. Ajoutant : « Je laisserai Lévy parfaitement tranquille. Je ne lui répondrai même pas. Ces histoires-là me causent un ennui intolérable, un atroce embêtement, à me faire crier. J'aime mieux moins bien vivre et ne pas m'occuper d'argent. »

Les semaines passent. Il ne peut plus tenir cachée sa morosité. Il confie à Sand qu'il n'a plus le goût d'écrire, parce que trop peu de gens aiment ce qu'il aime lui-même. Son roman n'a pas reçu l'accueil du public, les ventes stagnent ; Bouilhet est mort, Sainte-Beuve aussi, il s'effare de ne plus rencontrer dans Paris quelqu'un qui parle de littérature. La politique, il est vrai, occupe les esprits. Après les inquiétantes élections législatives de 1869, Napoléon III a escompté se ressaisir par l'organisation d'un plébiscite (8 mai 1870). La question posée, habile, était de savoir si le peuple approuvait toutes les réformes constitutionnelles qui allaient dans le sens libéral et parlementaire. Un oui massif avait répondu à l'empereur, mais la situation est troublée par la campagne plébiscitaire, par les grèves, par le procès intenté à l'Internationale ouvrière. Flaubert reste indifférent à cette agitation, mais se plaint qu'elle détourne les esprits de la littérature et... de son roman ! Il n'a jamais éprouvé une telle solitude : sa nièce Caroline, qu'il aime comme sa fille, vit à Dieppe, loin de lui ; sa mère est devenue si vieille que « toute conversation (en dehors de sa santé) est impossible avec elle ». Les petites zizanies domestiques à Croisset lui pèsent. Il a peur de « tourner à l'hypocondriaque », confesse-t-il à Maxime Du Camp.

Même les Goncourt, avec lesquels il avait plaisir à discuter, à fréquenter les amis, à aller au théâtre sont alors en plein drame. Jules, le cadet, est au plus mal. Edmond, qui lui donne ses soins heure par heure, ne peut qu'observer chez son frère une dégradation physique et intellectuelle effrayante, consécutive à la syphilis. Flaubert s'en soucie. Dans une lettre du 4 juin, Edmond lui fait un aveu pathétique : « Croyez bien que j'avais eu l'idée d'en finir d'un coup, tout avait été arrangé, préparé : même la lettre au commissaire de police ; je lui brûlais la cervelle et puis après à moi, mais presque au moment de réaliser mon projet, dans un mouvement d'impatience, de colère, de désespoir à propos de je ne sais quel entêtement stupide de sa part, l'ayant pris au collet, mon frère, je puis dire mon enfant, à ma violence, à mon regard, leva sur moi des yeux à la fois si étonnés et si pleins de la terreur d'un enfant que mes mains le lâchèrent et que je me sentis tout à fait et pour jamais incapable de le tuer. — Cela est pour vous seul ; pas un mot à qui que ce soit. Il faut donc vivre⁽³⁴³⁾. » La mort de Jules de Goncourt, survenue le 20 juin, après une agonie très douloureuse, au terme d'une paralysie générale, amène cette

réaction de Flaubert : « Je suis gorgé de cercueils, comme un vieux cimetière. » Il suit l'enterrement le cœur serré, de l'église d'Auteuil au cimetière Montmartre, note qu'il a vu Théophile Gautier pleurer. De retour à Croisset il écrit à Edmond de Goncourt pour l'inviter à prendre quelque repos chez lui, en Normandie. Fatigué, malade, effondré, Edmond préfère se rendre dans sa famille à Bar-sur-Seine avant de revenir à Paris.

Dans toutes ces épreuves, Flaubert a eu la chance de pouvoir compter sur la tendre amitié de George Sand. Soit en la voyant à Paris, soit en lisant ses lettres, il a éprouvé un vrai réconfort de la main tendue par cette femme, dont l'énergie, le refus de toute complicité avec la mort, le plaisir renouvelé chaque matin de vivre, l'art d'assumer la vieillesse comme un âge heureux de la vie, la générosité inlassable n'ont cessé de faire son admiration. Ce qu'il a vu à Nohant, cette dame âgée entourée des siens, son art d'être grand-mère, tous les menus plaisirs dont elle sait emplir ses journées, donner la leçon à ses petites-filles, soigner son jardin, faire de la botanique et des confitures, écouter de la musique, rire au théâtre des marionnettes, tirer de chaque saison les odeurs qui inondent le parc, admirer les paysages de neige ou le printemps renaissant, oui, quel exemple lui donne, selon l'expression de Mona Ozouf, « cette volonté de laisser le moins de prise possible au malheur⁽³⁴⁴⁾ ». Elle a su l'apaiser, le soulager, lui redonner courage. S'il ne se rend pas à Nohant autant qu'il le voudrait, il sait que, là-bas, il a une amie tendre qui lui ouvre toujours les bras : « Puisque tu vas à Paris en août, il faut venir passer quelques jours avec nous. Tu y as ri quand même. Nous tâcherons de te distraire et de te secouer un peu. Tu verras les fillettes grandies et embellies. La petiotte commence à parler [...]. » Dans l'« effroyable solitude », dans l'« amas de noir » où il se plaint de vivre, en ces années de deuil et de déception littéraire, Flaubert a pu s'appuyer sur cette femme si décriée, méprisée, calomniée par ses contemporains, et qui se révélait l'amie de cœur la plus délicate : « Nous t'aimons tous, et moi *passionnement*, comme tu sais », lui écrit-elle le 6 août 1869. En même temps, les échanges épistolaires entre les deux amis nous confirment chez Flaubert une bonté qu'on ne soupçonnerait pas chez ce maître de l'ironie : « Je t'aime, lui écrit-elle, beaucoup, beaucoup, mon cher vieux, tu le sais. L'idéal serait de vivre à longue année avec un bon et grand cœur comme toi⁽³⁴⁵⁾. »

George Sand et Gustave Flaubert avaient un ami commun qu'ils chérissaient, Ivan Tourgueniev, l'auteur des *Récits d'un chasseur*, le premier écrivain russe vraiment connu en France. Le plus souvent éloigné de ses terres de Spasskoïé, il vivait surtout en Allemagne, à Karlsruhe, à Baden-Baden où il possédait une maison, et en France, où il avait pour éditeurs Hachette et Hetzel. Épris de la cantatrice Pauline Viardot depuis 1843, il composait un ménage à trois avec elle et Louis, son mari historien de l'art, dans leur propriété de Courtavenel-en-Brie (et plus tard à Bougival). Un soir de février 1863, Charles-Edmond l'avait introduit au dîner Magny. Jules de Goncourt découvrait alors « un colosse charmant, un doux géant [qui] a l'air d'un vieux et bon génie d'une forêt ou d'une montagne ». Des yeux bleus, une grande chevelure blanche, un charmant accent russe, une immense culture cosmopolite : il plaît d'emblée à ses hôtes, et à Flaubert particulièrement. Quelques jours plus tard, l'écrivain russe offrait à l'écrivain français les traductions des *Scènes de la vie russe* et *Dimitri Roudine*, qui font l'enchantement de Flaubert : « Vous êtes pour moi un maître. Mais plus je vous étudie, et plus votre talent me tient en ébahissement. » Il apprécie la compagnie du « doux géant », quand il a l'occasion, trop rare à son gré, de le rencontrer : « Je connais peu d'hommes d'une conversation plus exquise », dit-il à la princesse Mathilde. En novembre 1868, il avait reçu sa visite à Croisset. George Sand, elle, était l'amie de Pauline Viardot, que Tourgueniev avait rencontrée à Saint-Petersbourg, mais c'est par Flaubert qu'elle fait la connaissance de l'écrivain russe. Au début de juillet 1870, Gustave pouvait écrire à George : « À part vous et Tourgueneff, je ne connais pas un mortel avec qui m'épancher sur les choses qui me tiennent le plus au cœur. — Et vous habitez loin de moi tous les deux. » À la publication de *L'Éducation sentimentale*, l'ami très obligeant avait appris à Flaubert que dans *Le Messager russe* de Saint-Petersbourg, un « énorme article » avait été publié, qui louait beaucoup et l'auteur et son œuvre. Et Tourgueniev d'ajouter : « Hier soir, en me couchant, j'ai relu la scène du "Club de l'Intelligence" et l'Espagnol m'a fait rire tout haut. » En le remerciant, Flaubert lui fait cet aveu : « Les moments que j'ai passés avec vous dernièrement ont été les seules bonnes heures que j'aie eues depuis huit mois ! Vous n'imaginez pas ma solitude intellectuelle ! C'est pourquoi je saute sur vous avec avidité, dès que votre personne se présente⁽³⁴⁶⁾. »

Malheureusement, Flaubert ne reverra pas de sitôt Tourgueniev, reparti en Allemagne, car le 15 juillet 1870 éclate la guerre franco-prussienne. Sa mélancolie laisse place à l'inquiétude, à la peur, à la colère aussi : « L'enthousiasme guerrier me navre. Pourquoi se bat-on⁽³⁴⁷⁾ ? »

LA GUERRE !

Oui, pourquoi se bat-on ? Flaubert a son idée là-dessus, qui n'est pas la bonne. Sa première explication est philosophique, pour ne pas dire théologique : « parce que l'état naturel de l'homme est la sauvagerie ». Les démonstrations de chauvinisme, à Paris notamment, le confirment dans cette conviction : « Je ne sais pas si je vais blesser votre patriotisme, écrit-il à Edma Roger des Genettes, mais je suis *navré* par le spectacle de mes compatriotes. L'irréremédiable barbarie de l'humanité m'emplit d'une tristesse noire. Je pleure les ponts coupés, les chemins de fer abîmés, tant de travail perdu ! sans compter les morts, qui vont être nombreux ! Je ne vois pas une *idée* dans cette guerre. On se bat pour le plaisir de se battre ; je n'y comprends rien⁽³⁴⁸⁾. » En réalité, les braillards qui crient « À Berlin ! » pèsent de peu de poids au regard de la volonté de puissance des États et de leurs chefs. Du reste, les Français enthousiasmés par la déclaration de guerre ne sont qu'une minorité, comme l'attestent les rapports des préfets. Tout juste ont-ils, devant le Palais-Bourbon, mis quelque peu en condition les députés du corps législatif qui ont voté, le 15 juillet, les crédits militaires. Il faut chercher les causes de cette guerre moins loin que dans la nature humaine : du côté de Bismarck et de Napoléon III qui, l'un et l'autre, le premier plus que le second, ont voulu cet affrontement armé entre la Prusse et la France.

La guerre honnie

Le chancelier Bismarck avait pour but d'unifier l'Allemagne encore morcelée sous la domination de la Prusse. Avec une habileté

diplomatique hors de pair, il avait entraîné l'Autriche dans une guerre contre le Danemark, à l'issue de laquelle l'État scandinave perdait ses duchés de Schleswig, Holstein et Lauenbourg. Le Holstein devait être administré par l'Autriche, mais cela ne dura pas. Bismarck, dans son grand dessein, avait décidé de se débarrasser de l'Empire des Habsbourg : la victoire de Sadowa en 1866 permit à la Prusse de s'agrandir encore et de former désormais un État cohérent de l'Elbe au Rhin, la Confédération de l'Allemagne du Nord sous l'égide de la Prusse, nouvelle puissance redoutable. Restait à annexer les États du Sud, la Bavière, le duché de Bade, le Wurtemberg. Bismarck, dès août 1866, réussit à leur faire signer des traités secrets d'accord militaire, ce qui lui donnait un surcroît de puissance et un gage d'unification. La France de Napoléon III ne pouvait rester inerte devant une telle menace, et Bismarck conçut très vite qu'elle était le prochain obstacle à renverser, une guerre devait en décider, qui aurait en même temps pour effet de cimenter le patriotisme unitaire allemand. Convaincu d'une supériorité militaire de la Prusse, après la désastreuse expédition française au Mexique, il sut provoquer la France en appuyant une candidature Hohenzollern au trône espagnol vacant et humilier finalement la diplomatie française par la célèbre dépêche d'Ems — un message tronqué de Guillaume I^{er} au chancelier qui, rendu public, était un véritable camouflet pour la France.

Du côté français, la perspective d'une guerre avec la Prusse rencontrait l'assentiment de ceux qui, dans l'entourage de Napoléon III, à commencer par l'impératrice Eugénie, inquiets du tour libéral et parlementaire pris par le régime, désireux de briser la montée en force de l'opposition républicaine, estimaient qu'une guerre — forcément victorieuse, de cela ils ne doutaient pas — était le meilleur moyen de redresser définitivement l'autorité politique, que le résultat du plébiscite n'avait qu'ébauché. Ces « mameluks », comme on les appelait, ignoraient l'état lamentable des forces armées impériales et leur infériorité numérique : le maréchal Leboeuf, ministre de la Guerre, ne déclarait-il pas : « Il ne manque pas un bouton de guêtre » ? Ils pouvaient compter sur une opinion chauvine — ces démonstrations bellicistes dont Flaubert est outré. *La Marseillaise*, interdite depuis le coup d'État de 1851, est de nouveau chantée dans les rues de Paris, où retentit le cri de guerre : « À Berlin ! », et où l'on assomme les partisans de la paix⁽³⁴⁹⁾.

Au moment de l'entrée en guerre, Flaubert venait de se remettre à son *Saint Antoine*, mais l'obsession de l'« effroyable boucherie » qui se prépare l'en détourne. Il ne peut plus penser à rien qu'à ce conflit qu'il impute, en moraliste plus qu'en observateur politique, à l'« irrémédiable barbarie de l'Homme », selon les déplorations dont il fait part à George Sand. « Voilà donc *l'homme naturel* ! Faites des théories maintenant ! Vantez le progrès, les lumières, le bon sens des masses, et la douceur du peuple français. Je vous assure qu'ici, on se ferait assommer si on s'avisait de prêcher la paix. » À y réfléchir, il conçoit cependant que le conflit pourrait avoir des causes géopolitiques : « Peut-être aussi, écrit-il le 3 août à George Sand, que [la Prusse] tendait à s'hypertrophier, comme la France l'a fait sous Louis XIV et Napoléon. » Mais il n'approfondit pas cette analyse, préférant une interprétation élitiste des conséquences du suffrage universel : « Croyez-vous que si la France, au lieu d'être gouvernée, en somme, par la foule, était au pouvoir des *Mandarins*, nous en serions là ? Si, au lieu d'avoir voulu éclairer les basses classes, on se fût occupé d'instruire les hautes, vous n'auriez pas vu M. de Kératry [député du corps législatif] proposer le pillage du duché de Baden, mesure que le public trouve très *juste*. » C'est devenu sa marotte, le gouvernement des « mandarins », des savants, c'est-à-dire de ceux qui savent ! Il aurait pu se souvenir, lui, féru d'Antiquité, de l'échec de Platon en Sicile : l'art de la politique a peu de complicité avec la science et la philosophie.

Il est seul à Croisset à ruminer contre les masses, contre la foule, contre le suffrage universel. Il ignore qu'à Paris son ami Ernest Renan pense comme lui. Edmond de Goncourt, qui a repris l'écriture du *Journal* après la mort de son frère, nous relate les échanges des commensaux qui, de Magny, se sont transportés chez Brébant. Renan vante la supériorité protestante allemande sur les Français « crétinisés » par le catholicisme, et déclame comme Flaubert : « J'aime mieux les paysans à qui l'on donne des coups de pied dans le cul que des paysans comme les nôtres, dont le suffrage universel a fait nos maîtres. Des paysans, quoi ? l'élément inférieur de la civilisation qui nous ont imposé, nous ont fait subir vingt ans ce gouvernement⁽³⁵⁰⁾ ! »

Outre la « boucherie humaine » qui se profile, Flaubert a le pressentiment que la paix une fois signée, la révolution succédera à la

guerre. Il est témoin des ravages que la guerre provoque, du nombre croissant des mendiants qui affluent dans sa région, et il prédit le pire dans ses lettres à Nohant : « Car nous allons entrer dans *la Sociale*. Laquelle sera suivie d'une réaction vigoureuse et longue. » Pour qui connaît la suite de l'Histoire, il ne manquait pas de lucidité. Pour l'heure, les nouvelles aux frontières se font alarmantes, et il ne veut pas rester inactif. Il ne sera pas un contemplatif bougon ; il servira ! Il s'engage d'abord comme infirmier à l'hôtel-Dieu de Rouen. Son dégoût du chauvinisme, son emportement contre les cocardiers n'est plus de saison. Les Prussiens ont pénétré en Alsace, Mac-Mahon a été battu à Frœschwiller le 6 août, Strasbourg est assiégé. Les armées ennemies sont en Lorraine, où le général Frossard, complètement lâché par Bazaine, est battu à Forbach. Flaubert, angoissé, suit de loin l'avance des Prussiens ; il se dit résolu, si l'on fait le siège de Paris, à y aller faire le coup de feu : « Mon fusil est tout prêt. » Le 18 août, il pressent que la fin de l'Empire n'est plus qu'une question de jours, mais, écrit-il à Ernest Commanville, « il faut le défendre jusqu'au bout », et il se réjouit que son frère Achille et le député Raoul-Duval aient mis sur pied un bataillon de gardes mobiles de cinq cents hommes, aux frais de la ville, pour le mettre à la disposition du ministère.

La défense de la patrie

L'état d'esprit de Flaubert a donc changé depuis le début de la guerre. Lui qui professait l'indifférence en matière de patriotisme se sent désormais l'âme d'un défenseur du territoire : « Car ma tristesse, confie-t-il à Maxime Du Camp, s'est tournée en désirs belliqueux. Oui, j'ai bêtement envie de me battre, et je te jure ma parole d'honneur que si je n'étais pas sûr de faire mourir ma mère immédiatement, j'irais rejoindre le bon d'Osmoy, qui doit être maintenant dans les environs de Châlons, à la tête d'une compagnie de tirailleurs. » Ajoutant : « L'idée de la paix m'exaspère⁽³⁵¹⁾. »

Il a réussi à convaincre sa mère que si le siège de Paris a lieu, elle le laissera partir « avec le fusil sur le dos ». Il écrit cela le 26 août, alors qu'il ignore tout des opérations depuis huit jours. Or le drame se prépare. L'empereur, qui n'est plus qu'un fantôme, pâle, malade, incontinent, peinant à rester à cheval, a voulu rentrer à Paris, mais

Eugénie l'en a dissuadé. Dans sa volonté de sauver le régime, elle a, en régente, formé un nouveau gouvernement, remplaçant Émile Ollivier par Cousin-Montauban, entouré exclusivement de bonapartistes autoritaires. Redoutant une révolution à Paris dans le cas où l'empereur y reviendrait en vaincu, elle lui ordonne jusqu'au bout de rester avec l'armée, dont Bazaine est devenu le généralissime le 13 août. À la suite de manœuvres et de contre-manœuvres maladroites, de fausses victoires et de vrais revers, tandis que la moitié de l'armée française sous le commandement de Bazaine est bloquée à Metz, celle de Mac-Mahon, que suit Napoléon III, est vaincue à Sedan. L'empereur, qui n'abdique pas et refuse de signer les préliminaires de paix, est fait prisonnier comme les quatre-vingt mille hommes de l'armée vaincue.

Dans les jours précédents, Flaubert, qui ne doute pas que le siège de Paris aura lieu, répète à qui veut l'entendre qu'il est prêt à partir, que l'idée de paix le révolte, qu'il a envie d'en découdre ! Nullement défaitiste, il écrit à Edmond de Goncourt qu'il croit possible le redressement. Avec sa mère, il a accueilli la famille de Nogent-sur-Seine, les Bonenfant ; ils se comptent désormais seize à Croisset. Cela fait bien du monde, mais personne à qui parler : « Ta grand-mère, écrit-il à Caroline, continue à gémir sur la faiblesse de ses jambes et sur sa surdité. C'est désolant. » La désinformation est telle dans la région que, le 31 août, il se réjouit des « excellentes nouvelles » du front : « Mac-Mahon et Bazaine sont sûrs de leur affaire. Ce dernier a fait des merveilles depuis quinze jours. » C'est le contraire qui a eu lieu, Bazaine révélant au cours de ce conflit son impéritie de stratège. L'optimisme règne à ce point que le 7 septembre, ignorant encore le désastre de Sedan et la chute de l'Empire, Flaubert adresse un message martial à la princesse Mathilde : « Les bourgeois les plus pacifiques, tels que moi, sont parfaitement résolus à se faire tuer plutôt que de céder. » À tous, il clame qu'il n'est plus triste et qu'il veut « manger du Prussien ». Du coup, tout en se remettant à son *Saint Antoine*, il est devenu lieutenant de la compagnie de la garde nationale à laquelle il appartient ; il exerce ses hommes, il prend à Rouen des leçons d'art militaire. À George Sand, il affirme que de son côté tout le monde est décidé à marcher sur Paris, si la ville est assiégée ; il encourage son amie à exhorter les Berrichons au combat. Las ! il apprend bientôt la vérité, la calamité de Sedan, la proclamation de la république — en

laquelle il ne croit guère. Il a fait un saut à Dieppe, d'où la princesse Mathilde, abandonnée par Nieuwerkerke qui a filé sans dire au revoir, s'est embarquée pour l'Angleterre au lendemain de la révolution du 4 septembre, et où elle est accusée de filer avec cinquante et un millions en or dans ses bagages : avec Alexandre Dumas fils, qui s'y trouve, il a repoussé la calomnie⁽³⁵²⁾. Il en est rentré lugubre, déprimé, et se regarde comme un homme *fini*.

Son frère Achille, qui a reçu des nouvelles de Paris, lui assure que la capitale est prête à se battre. De fait, Paris ne manquait pas de moyens de défense. Depuis les années 1840, on avait entouré la ville de fortifications, soit trente-trois kilomètres d'une enceinte de dix mètres de haut, donnant sur un fossé continu de trois mètres de profondeur. Au-delà, à une distance de deux ou trois kilomètres, Paris était entouré de vingt-cinq forts ou redoutes solidement armés. Dans l'éventualité du siège, de nombreux Parisiens, ceux qui en avaient les moyens, quittaient leur domicile pour la province. Mais la ville restait solidement défendue par trois types d'unité combattante : les soldats de la ligne et les marins repliés (près de soixante-dix mille hommes), la garde nationale mobile — les *moblots* — composée de réservistes de vingt-cinq à trente-cinq ans (environ cent mille) et la garde nationale sédentaire (trois cent mille), qui avait été ouverte à toute la population par un décret du 11 août 1870 et était répartie par quartier. Paris avait les moyens de fabriquer des armes, des fusils, des canons, des obus, grâce aux fonderies installées en divers établissements. Les réserves en vivres ne manquaient pas non plus, à condition qu'on puisse organiser un juste rationnement — ce qui ne fut pas vraiment le cas, il est vrai, puisque le rationnement de la viande ne commença que le 16 octobre et celui du pain le 18 janvier. Flaubert sait que Paris, sous le commandement du général Trochu, son gouverneur, est décidé à la résistance, il s'en réjouit.

Le 17 septembre, les armées allemandes franchissent la Seine à Villeneuve-Saint-Georges. Le 19, une offensive prussienne déloge les forces françaises des hauteurs de Châtillon, occupant une place stratégique qui pèsera lourd : c'est de là que les Allemands peuvent observer Paris, c'est de là qu'ils pourront le bombarder. Cependant, les Prussiens ne montent pas à l'assaut des remparts ; plutôt qu'un siège proprement dit, ils organisent le blocus. Flaubert ne part pas pour Paris, comme il en avait conçu le projet, mais il fait faire l'exercice

aux hommes de sa milice, toujours combatif, toujours très remonté, très va-t-en-guerre : « C'est maintenant un duel à mort, écrit-il à sa nièce le 27 septembre. Il faut, suivant la vieille formule, "vaincre ou mourir". Les hommes les plus capons sont devenus braves. La garde nationale de Rouen envoie, demain, son 1^{er} bataillon à Vernon. Dans 15 jours toute la France sera soulevée. » Lui, il commence ses patrouilles de nuit. À ses hommes, il a fait une déclaration solennelle et « paternelle » : « Je leur ai annoncé que je passerais mon épée dans la bedaine du premier qui reculerait, en les engageant à me flanquer à moi-même des coups de fusil s'ils me voyaient fuir. » Cette fièvre l'exalte, il retrouve l'appétit, et peut même se remettre à son manuscrit. Il croit que Paris va tenir. Jules Favre, ministre du gouvernement de la Défense nationale, n'a-t-il pas proclamé qu'on ne céderait « pas un pouce de notre territoire, pas une pierre de nos forteresses » ? Flaubert mise aussi sur l'armée de la Loire et les autres armées de province qui délivreront la capitale. Il s'avise maintenant qu'il n'y aura pas de guerre civile, car les bourgeois sont devenus républicains : « Je crois *la Sociale* ajournée », écrit-il à Maxime Du Camp. En cette fin de septembre, il espère, il a foi en la résistance du pays. En même temps, il prédit un sombre après-guerre, le monde nouveau qui va commencer, le militarisme et le positivisme qui vont s'imposer. Au même moment à peu près, on entend comme un écho chez Brébant : « Nous allons être forcés de devenir un peuple sérieux, sage, raisonnable, note Edmond de Goncourt. Nous ne serons plus assez riches pour payer des ténors, nous aurons un Opéra comme une ville de second ordre... Nous allons être condamnés à devenir un peuple vertueux⁽³⁵³⁾. »

Au début d'octobre, le découragement reprend Flaubert. Les Prussiens se rapprochent de Rouen ; on parle toujours des armées françaises du Centre mais on ne les voit pas ; Strasbourg s'est rendu, sans qu'on soit venu l'aider. « On promène des soldats d'une province à l'autre ; voilà tout. » Il comprend que Paris ne pourra pas tenir éternellement, dans un mois tout sera fini sans doute. Mais ce ne sera que la fin du premier acte : « Le second sera la guerre civile », pense-t-il de nouveau. Sait-il qu'à Paris, justement, la révolte gronde ? Le 5 octobre, alors que Guillaume I^{er} et Bismarck prennent leurs quartiers à Versailles, une manifestation, conduite par Gustave Flourens et forte des bataillons de la garde nationale de Belleville et de Ménilmontant,

exige du gouvernement de bons fusils (des chassepots), la sortie en masse, c'est-à-dire l'offensive, et des élections municipales. Journée qui se répète le 8 octobre, au cours de laquelle on entend crier : « Vive la Commune ! » L'union sacrée qui avait présidé aux premiers jours du blocus a laissé place à la division. Une extrême gauche exige du gouvernement de la Défense nationale des mesures de guerre appropriées. Ce gouvernement de républicains modérés, où siègent Jules Favre, Jules Ferry, Ernest Picard et le gouverneur de Paris Louis Trochu, semble redouter la révolution plus que la défaite devant les Prussiens. Jules Favre n'en fera pas mystère : « Il m'était impossible de ne pas être à la fois profondément touché et *affligé* de cette exaltation. » Trochu, lui, affirme qu'il suivra jusqu'au bout le « plan » qu'il s'est tracé « sans le révéler », et dont nul ne saura jamais s'il existait. Témoin lointain, Flaubert s'interroge : « Se joue-t-il en dessous quelque abominable comédie ? pourquoi tant d'inaction ? »

Les Bonenfant sont repartis chez eux, tandis que les Prussiens se rapprochent de Rouen. La nouvelle du départ de Gambetta de Paris en ballon et de son arrivée à Tours regonfle Flaubert. Il s'enflamme même en se représentant la guerre à Paris : « Il n'y a jamais eu, écrit-il le 14 octobre à sa nièce, dans l'histoire de France, rien de plus tragique et de plus grand. — Le siège de Paris ! Ce mot-là seul donne le vertige, et comme ça fera rêver les générations futures ! N'importe, en dépit de tout, j'ai encore de l'espoir. »

Un espoir qui fond au fil des jours. Dans une lettre à la princesse Mathilde, il confie à l'exilée sa désolation : « Ici, nous attendons de jour en jour la visite des Prussiens. Quand sera-ce ? Quelle angoisse ! Je suis seul avec ma mère qui vieillit d'heure en heure au milieu d'une population *stupid*e, et assailli par des bandes de pauvres. Nous en avons jusqu'à 400 (je dis 400) par jour. Ils font des menaces ; on est obligé de fermer les volets en plein jour. C'est joli ! La milice que je commande est tellement indisciplinée que j'ai donné ma démission ce matin. » Ah ! si Bazaine pouvait se dégager, si Bourbaki pouvait le rejoindre, si l'armée de la Loire pouvait marcher sur Paris, rien ne serait perdu, car les Parisiens feraient une sortie en masse terrible ! « Tant que Paris n'est pas pris, la France vit encore ! » Il envisage même, si les Prussiens pénètrent dans la ville, une formidable bataille de rues.

Les Prussiens vont arriver, Flaubert est inquiet, dans l'incapacité de travailler. Il regrette de n'être pas parti pour Paris, comme il en avait eu l'intention. La pensée de sa mère l'a retenu. Le dégoût le reprend. Il est persuadé que la France va entrer dans un monde « hideux » : « On sera utilitaire et militaire, économe, petit, pauvre, abject. »

Le 29 octobre, lui qui mettait la plus grande partie de ses espérances dans le maréchal Bazaine, il apprend la reddition de Metz. C'est une catastrophe : les unités allemandes qui bloquaient Metz, désormais délivrées, vont se porter sur Paris. La province est démoralisée. Mais Paris ne va-t-il pas être enragé ? De fait, le 31 octobre, trois nouvelles tombent coup sur coup qui vont provoquer l'explosion : Le Bourget, qu'on avait pris quelques jours auparavant à l'ennemi, est réoccupé par les Prussiens, faute d'avoir été renforcé. Thiers, missionné auprès de Bismarck, laissait entendre qu'un armistice était possible. Enfin, et surtout, la trahison de Bazaine sonnait comme un coup fatal. Les bataillons de l'Est parisien se pressent devant l'Hôtel de Ville : « Pas d'armistice ! Vive la Commune ! La levée en masse ! » Les portes sont forcées par les insurgés, qui veulent mettre en place un nouveau gouvernement, décidé, lui, à la guerre à outrance, à la sortie en masse, au refus délibéré de tout armistice. La division des insurgés causera leur perte, l'ordre est rétabli. Du moins, le gouvernement abandonne-t-il toute idée de négociation d'armistice, lance un plébiscite, qui lui est favorable, et procède à des élections municipales par arrondissement. Sans le savoir, Flaubert partage la revendication majeure des insurgés du 31 octobre : « Ah ! si nous avions un vrai succès sur la Loire, si Trochu faisait des sorties formidables, les choses changeraient. Mais changeront-elles ? »

Il est avéré que Trochu, ainsi que l'ensemble du gouvernement — à l'exception de Gambetta qui, en province, tente de soulever les forces qui libéreront Paris —, souhaite en finir avec un combat apparenté à ses yeux à une « héroïque folie » et qui, de surcroît, après avoir armé les révolutionnaires, risque de leur ménager le pouvoir. Le refus de se battre en utilisant tous les moyens possibles, Flaubert, de Croisset, ne le comprend pas. Il devine que les Prussiens n'ont qu'à attendre : ils prendront Paris par la famine. L'approche allemande vers Rouen le

désespère. Sans doute aura-t-il à héberger des « garnisaires ». Il est décidé à ne pas les accueillir. À la mi-décembre, ils sont là : sept soldats et trois officiers à loger, et six chevaux à nourrir. Gustave et sa mère se réfugient à Rouen, à l'hôtel-Dieu : « Oh pauvre chère enfant, écrit-il à sa nièce, le 18 décembre, si tu savais ce que c'est que d'entendre traîner leur sabre sur les trottoirs, et de recevoir en plein visage le hennissement de leurs chevaux ! Quelle honte ! quelle honte ! »

À Paris, la révolte sourde emplît les cœurs des patriotes. Les clubs se sont multipliés, on y invective le gouvernement, on dénonce les attermoissements du général Trochu, l'inorganisation du ravitaillement, les files d'attente interminables dans le froid, au cours desquelles des femmes tombent d'inanition. Edmond de Goncourt, peu suspect de gauchisme, déplore la situation : « Les choses qui se passent accusent en haut une telle incapacité, que le peuple peut bien s'y tromper et prendre cette incapacité pour de la trahison ! Si cependant cela arrive [l'entrée des Prussiens dans Paris], quelle responsabilité devant l'histoire, pour ce gouvernement, pour ce Trochu qui, avec des moyens de résistance aussi complets, avec cette foule armée de cinq cent mille hommes, aura, sans une bataille, sans un avantage, sans une petite action d'éclat, même sans une grande action malheureuse, enfin sans rien d'intelligent, d'audacieux ou d'imbécilement héroïque, fait de cette défense la plus honteuse défense des temps historiques, celle qui témoigne le plus hautement du néant militaire de la France actuelle⁽³⁵⁴⁾ ! »

Alors que Caroline est en Angleterre, son mari Ernest Commanville est venu à Rouen proposer à Gustave et à M^{me} Flaubert de les emmener à Dieppe où il réside. Flaubert décline son invitation, jugeant que sa mère risquerait, à Dieppe où elle ne connaît personne, de s'ennuyer. Le voyage, du reste, serait trop éprouvant pour elle. Quant à lui, il ne veut pas rester trop loin de son domestique, qui est seul à s'occuper des Prussiens à Croisset : « En quel état retrouverai-je mon pauvre cabinet, mes livres, mes notes, mes manuscrits ? Je n'ai pu mettre à l'abri que mes papiers relatifs à *Saint Antoine*. Émile a pourtant la clef de mon cabinet, mais ils la demandent et y entrent souvent pour prendre des livres qui traînent dans leurs chambres. »

À Paris, la pénurie, la menace de disette, c'est la meilleure arme des assiégeants. Pour affaiblir davantage le moral de la population, ils

se mettent à bombarder la ville à partir du 5 janvier, au moment où s'achève l'installation de leurs batteries de canons Krupp. Un déluge d'obus, dont il faut désormais se protéger. Comment, se demande Flaubert, les Parisiens pourront-ils résister à l'« effroyable bombardement » ? Celui-ci, à vrai dire, n'est nullement décisif sur le sort de la guerre, même si sept cent cinquante Parisiens en seront victimes, dont cent quatre-vingt-cinq morts, car Paris brave les tirs ennemis. Cependant, après la bataille de Buzenval, une sortie cette fois, par laquelle l'artificieux Trochu voulait démontrer l'incapacité de la garde nationale⁽³⁵⁵⁾, Paris connaît une nouvelle insurrection, le 22 janvier, en faveur d'une Commune. L'émeute est vaincue. La capitulation est désormais jugée possible ; Jules Favre signe la convention d'armistice à Versailles le 28 janvier 1871.

Flaubert décrit sa tristesse à Caroline : « La capitulation de Paris, à laquelle on devait s'attendre pourtant, nous a plongés dans un état indescriptible. C'est à se pendre de rage ! Je suis fâché que Paris n'ait pas brûlé jusqu'à la dernière maison, pour qu'il n'y ait plus qu'une grande place noire. La France est si bas, si déshonorée, si avilie, que je voudrais sa disparition complète. Mais j'espère que la guerre civile va nous tuer beaucoup de monde. Puissé-je être compris dans le nombre ! » Il ajoute qu'il va demander à Tourgueniev, dès que les relations épistolaires seront rétablies, comment s'y prendre pour devenir russe ! Ce ne sont que boutades, mais qui expriment son désarroi.

Les Prussiens, après quarante-cinq jours d'occupation, ont quitté Croisset, ce dont il se réjouit. Il faudra nettoyer la maison, qu'il aimerait démolir, si elle lui appartenait. Il ignore encore qu'à la fin de février de nouveaux Prussiens viendront s'y installer. De rage et de honte, il a décidé de ne plus porter sa Légion d'honneur : « Car les mots honneur et français sont incompatibles. »

Bismarck a exigé de négocier les conditions de paix avec un gouvernement légal, d'où s'ensuivent les élections du 8 février 1871. Flaubert ne votera pas. De toute façon cette Chambre est d'avance, à ses yeux, maudite : « Si elle vote la résistance, on lui reprochera son entêtement ; si elle se déclare pour la paix, on l'accusera de lâcheté. »

La guerre franco-prussienne a été pour Flaubert une source de désespoir, tempéré par les illusions intermittentes sur un sursaut national, qui n'a pas eu lieu. Cependant, il a découvert en lui ce qu'il

croyait à tout jamais absent : une ferveur patriotique. Autant il a été hostile au début aux débords de passion militariste, autant, une fois les frontières franchies par l'ennemi, on l'a senti animé du désir de résistance. L'artiste, si peu intéressé à tenir grand compte du patriotisme, a eu soudain la révélation que la France était menacée dans son être, dans sa civilisation, dans sa manière de vivre. Il n'en a éprouvé qu'avec plus de souffrance les revers des armées, l'incurie des chefs, et finalement cet armistice qui signifiait la défaite. Il avait éprouvé avant la guerre le dépit d'un auteur incompris, le malheur d'avoir perdu son plus cher ami, l'angoisse au moment des deuils qui l'accablaient. Cette fois, il était happé par un sentiment qu'il connaissait mal, et dont il ne voyait pas par quel espoir il pouvait se consoler : un mal à la France qui l'étreignait. Car ce n'était pas fini. Dès le début du conflit il avait manifesté sa crainte de l'après-guerre, et particulièrement il avait pressenti l'imminence d'une guerre civile, à laquelle succéderait une violente réaction. Il pouvait se flatter d'avoir été lucide : le 18 mars 1871, l'insurrection populaire éclate, la Commune de Paris entame son histoire.

LA COMMUNE

Les élections du 8 février 1871 ont donné une majorité monarchiste à l'Assemblée nationale qui se réunit à Bordeaux. Les Français ont choisi le « parti de la paix » au détriment des républicains censés vouloir continuer la guerre. Paris, après plus de quatre mois de siège, était une exception, s'affirmant résolument républicain. C'était un premier divorce entre la capitale et cette Assemblée, à laquelle le gouvernement de la Défense nationale avait remis ses pouvoirs le 13 février, dans l'enceinte du Grand Théâtre de Bordeaux transformé en palais législatif. De la tension qui naît et progresse entre les Parisiens et les députés, nous avons un bon chroniqueur, Émile Zola, qui écrit pour *La Cloche*. « La majorité rurale, ne pouvant encore crier : "Vive le roi !" crie, avec un jésuitisme exquis : "Vive la France !" Qui espèrent-ils tromper ? »

Flaubert s'intéresse peu aux débats parlementaires. À la mi-février, il est allé prendre ses quartiers à Neuville, près de Dieppe, dans la maison d'Ernest Commanville et de Caroline, rentrée d'Angleterre après la capitulation de Paris. Par une lettre adressée à la princesse Mathilde le 18 février, il exprime la douleur morale que lui sont l'invasion prussienne et l'occupation de sa maison, et lui raconte comment il a dû enfouir dans la terre les objets précieux de la famille et ses notes de travail. Quant à la politique, il a ces mots désabusés : « Voilà le père Thiers, président de la République, maintenant ! La gardera-t-il, ou la livrera-t-il aux Orléans ? Ah ! que mon époque m'ennuie ! » Thiers, que Flaubert avait honni, connaissait son heure de gloire. Il passait pour un vieux sage qui n'avait pas voulu de cette guerre perdue et, en ancien ministre de Louis-Philippe, il rassurait la

majorité qui en avait fait le « chef du pouvoir exécutif », en attendant qu'on « puisse statuer sur le gouvernement définitif de la France ». Flaubert anticipe donc sur le titre de président de la République — qui lui sera donné, effectivement, mais plus tard, le 31 août 1871.

Le 26 février, Adolphe Thiers signait à Versailles les préliminaires de la paix avec Bismarck. De retour à Bordeaux le surlendemain, il apprend aux Français le projet de traité. « Toute ma vie, écrit Zola, je me souviendrai de cette heure formidable. Les tribunes étaient anxieuses. Vous le connaissez ce traité : la cession de l'Alsace, moins Belfort, la cession de Metz et d'une partie de la Lorraine, cinq milliards d'indemnité, l'occupation d'un quartier de Paris, le paiement de l'indemnité en trois ans, sous une garantie financière, ou sous la garantie d'une occupation prussienne qui cesserait au fur et à mesure des versements. La salle toute entière était dans une stupeur douloureuse. Des grondements couraient dans les tribunes. La lecture du traité s'est achevée dans un silence de mort. »

Le 1^{er} mars, les Allemands, derrière leurs tambours, faisaient leur entrée dans Paris, désert, hostile, muet, la plupart des magasins fermés, les fenêtres tendues de noir. Thiers leur avait concédé cette entrée triomphale — qu'ils n'avaient pu obtenir par les armes. Garder Belfort était la monnaie d'échange, mais les Parisiens se sentent humiliés. À Bordeaux, le traité est approuvé malgré les orateurs républicains, Edgar Quinet, Victor Hugo, Louis Blanc et les députés des départements annexés. « La lutte a été vraiment disproportionnée, écrit Zola. L'Assemblée avait tellement le parti pris de la paix qu'elle n'a supporté qu'avec impatience les orateurs inscrits pour parler contre le projet de loi. Majorité intolérante, spectacle affligeant entre tous : la France à genoux, sous le sabre de l'étranger, implorant la paix, et peureuse de ne pas l'obtenir, au point de ne vouloir plus être défendue. » La ratification du démembrement de la France, obtenue par 546 voix contre 107, entraîne les Allemands à quitter Paris, où ils n'avaient rencontré sur leur passage que le fantôme de la ville en deuil.

Cette entrée prussienne dans Paris, que le vainqueur voulait triomphale, Flaubert l'a vécue en imagination depuis Dieppe, comme il le raconte à la princesse Mathilde : « Comme j'ai pensé à vous mercredi [1^{er} mars] ! et comme j'ai souffert ! Toute la journée j'ai vu les faisceaux des Prussiens briller au soleil dans l'avenue des Champs-

Élysées. Et j'entendais leur musique, leur odieuse musique, sonner sous l'Arc de Triomphe ! L'homme qui dort aux Invalides devait s'en retourner, de rage, dans son tombeau ! »

Son affliction est profonde : « Personne n'est plus ravagé que moi par cette catastrophe. » Il n'éprouve pas seulement l'humiliation d'une défaite militaire ; il juge que l'événement va provoquer un retournement de civilisation. « Nous assistons à la fin du monde latin », écrit-il à son amie Marie Régnier. Il lui semble, confie-t-il à George Sand, qu'il n'a jamais éprouvé pareil chagrin, pareil désespoir. L'occupation allemande lui fait horreur : « Ces officiers qui cassent des glaces en gants blancs, qui savent le sanscrit et qui se ruent sur le champagne, qui vous volent votre montre et vous envoient ensuite leur carte de visite, cette guerre pour de l'argent, ces civilisés sauvages me font plus horreur que les cannibales. » Une passion va naître en France, celle de la revanche : « Le gouvernement, quel qu'il soit, ne pourra se maintenir qu'en spéculant sur cette passion. Le meurtre en grand va être le but de tous nos efforts, l'idéal de la France. » Ce n'était pas mal vu. Le nationalisme était en germe. Les Français qui, avant leur défaite, se prenaient pour la première nation du monde et avaient confondu jusque-là le patriotisme et l'universalisme s'étaient heurtés au patriotisme particulariste de l'Allemagne, dont la victoire devenait aux yeux de beaucoup un modèle. Réorganiser la France, sous inspiration allemande, pour parvenir au jour de la Revanche : c'est le programme pour beaucoup, tel Ernest Renan qui médite sa *Réforme intellectuelle et morale de la France*, où il déplore l'abaissement de la noblesse : « L'esprit militaire de la France venait de ce qu'elle avait de germanique ; en chassant violemment les éléments germaniques et en les remplaçant par une conception égalitaire de la société, la France a rejeté tout ce qu'il y avait en elle d'esprit militaire. » Edmond de Goncourt s'irritera, lui, du « despotisme qu'exerce sur la pensée de Renan tout ce qui se dit, s'écrit, s'imprime en Allemagne. J'entends aujourd'hui ce juste, adoptant la criminelle formule de Bismarck : *La force prime le droit*⁽³⁵⁶⁾ ».

L'insurrection

À la mi-mars, Flaubert quitte Dieppe pour prendre la mesure des

dégâts occasionnés chez lui par les Prussiens. Ils sont toujours là, la maison est « inhabitable » ainsi que l'appartement de Caroline à Rouen. « Ils se conduisent *abominablement* à Rouen, écrit-il à sa nièce, et je ne vous engage pas à y faire un long séjour, ni surtout à vous promener le soir dans les rues. » Même son de cloche dans une lettre de George Sand : « J'ai peur que ces immondes hôtes n'aient dévasté Croisset, car ils continuent malgré la paix à se rendre partout odieux et dégoûtants. Ah ! que je voudrais avoir cinq milliards pour les chasser⁽³⁵⁷⁾ ! » Autre écho dans le *Journal* des Goncourt : « Un pamphlétaire scatologique aurait une spirituelle et féroce brochure sous ce titre : LA MERDE ET LES PRUSSIENS. Ces dégoûtants vainqueurs ont *embrené* la France avec tant de recherches, d'inventions, d'imaginings dans ce genre, qu'elles méritent vraiment une étude physiologique sur le goût de ces peuples pour la chose excrémentielle. N'ont-ils pas, chez Charles Edmond, décroché le portrait de son père, ne lui ont-ils pas fait un trou à la place de la bouche ?... Vous devinez le reste⁽³⁵⁸⁾. » Flaubert se jure de n'être plus jamais en compagnie d'un Allemand, quel qu'il soit !

De Rouen, il part en compagnie d'Alexandre Dumas fils pour Bruxelles, où il a l'intention de revoir la princesse Mathilde. C'est là, dans la capitale belge, qu'il apprend, le 19 mars, que depuis la veille on se bat à Paris. Après avoir passé quatre jours auprès de l'exilée, il s'embarque à Ostende pour Londres, dans le dessein de rendre visite à Juliet Herbert, qu'il n'avait pas revue depuis quatre ans. Il descend au Hatchett's Hotel, Dover Street, ce qui a dû « lui coûter très cher⁽³⁵⁹⁾ ». Juliet était alors gouvernante dans une famille huppée, les Conant. Ce furent de brèves retrouvailles, puisque Gustave reprenait le bateau à New Haven le lundi 27 mars. Nous n'en savons pas plus.

Entre-temps, la révolution s'était imposée à Paris. Nombre de mesures prises par l'Assemblée de Bordeaux avaient exaspéré les Parisiens, à commencer par celle qui faisait de Versailles la nouvelle capitale française. L'entrée des Prussiens à Paris le 1^{er} mars n'avait fait qu'attiser la colère de ses habitants contre l'Assemblée des « ruraux ». Celle-ci devait s'installer à Versailles le 20 mars, et, pour éviter un conflit armé entre Versailles et Paris, le chef de l'exécutif avait décidé de récupérer les canons qui étaient aux mains de la garde nationale – elle les avait acquis grâce à des souscriptions ouvertes dans les journaux et les réunions publiques pour assurer leur fabrication

dans les forges du Paris assiégé. Ces canons avaient été regroupés en grand nombre, avant l'entrée des Allemands, sur les hauteurs de Montmartre. Lorsqu'il décrète, dans la nuit du 17 au 18 mars, qu'ils seront attribués à l'armée régulière, Thiers provoque la résistance de la population et la révolte générale. Les canons restent aux mains des gardes nationaux, au cours d'une folle journée qui voit la mise à mort par la foule de deux généraux, Lecomte et Thomas. Thiers et son administration quittent Paris, qui tombe sous l'autorité du Comité central de la garde nationale, organisme regroupant les bataillons des quartiers populaires qui s'étaient fédérés et tenaient tête au commandement officiel avant même le 18 mars.

Pendant plusieurs jours, des conciliateurs tentent d'éviter la guerre civile, tels ces maires d'arrondissement comme Georges Clemenceau, faisant la navette entre l'Hôtel de Ville de Paris et Versailles, où, comme prévu, l'Assemblée nationale s'installe le 20 mars. L'intransigeance triomphe de part et d'autre, et, le 26, le Comité central, en organisant les élections d'un conseil de la Commune de Paris, consomme la dissidence. Le 28 mars, la Commune de Paris est proclamée sous les vivats enthousiastes. La guerre civile se profile.

Flaubert n'a pu suivre que de loin les événements, mais il est de retour à Neuville chez sa nièce et son neveu. Comprend-il ce qui se passe ? Dans une lettre à George Sand du 31 mars, il juge que la Commune en revient au Moyen Âge. Il ne peut admettre la remise des loyers que Paris a décidée, à partir des termes d'octobre 1870 : « Le gouvernement se mêle maintenant de Droit naturel et intervient dans les contrats entre particuliers. [La Commune] affirme qu'on ne doit pas ce qu'on doit, et qu'un service ne se paie pas par un autre service. — C'est énorme d'ineptie et d'injustice. » Dans une réaction on ne peut plus bourgeoise, Flaubert défend un libéralisme qui fait fi de la situation que les Parisiens ont endurée pendant quatre mois de blocus, le chômage et la misère qui en sont résultés, la nécessité d'une transition vers le retour à la normale.

Il s'efforce cependant de comprendre l'enjeu de cette guerre civile. Son patriotisme, qui ne se dément pas, est froissé par la Commune qui, selon son expression, a « déplacé la Haine ». Désormais, les bourgeois tempêtent contre les communards en oubliant les Prussiens ! Quant à l'issue de la guerre civile, elle sera noire de toute façon : « J'admets, écrit-il à George Sand, que [la Commune] batte les troupes de

Versailles et renverse le gouvernement, les Prussiens entreront dans Paris et "l'ordre régnera à Varsovie". Si, au contraire, elle est vaincue, la réaction sera furieuse, et toute liberté étranglée. »

Loin des barricades

De retour à Croisset, il respire, il se sent bien, il est heureux de retrouver son cabinet et toutes ses « petites affaires ». Il attend le départ définitif des Prussiens de la région pour procéder aux travaux de réparation, mais il s'est remis à *Saint Antoine*. Le 5 avril, il fait part à Caroline du contentement qu'il a éprouvé en apprenant la « raclée sérieuse » que les Versaillais ont infligée à « nos frères » — c'est l'expression benoîte qu'emploie Thiers à l'Assemblée pour désigner les combattants de part et d'autre. De fait, les accrochages ont commencé. Le 2 avril, l'armée régulière s'est emparée de l'avant-poste de Courbevoie ; les fédérés ont répliqué le lendemain, sans grande cohérence. Un des grands meneurs de l'extrême gauche, Gustave Flourens, y a trouvé la mort. Le général de Galliffet a donné le ton : « C'est une guerre sans merci que je déclare à ces assassins ! » Edmond de Goncourt, de son côté, dans sa maison d'Auteuil, s'épanche : « Les Bellevillois ont été battus ! C'est une jubilation que je savoure longuement. »

Les jours passent, et la Commune ne se rend pas, contrairement aux prévisions de Flaubert, qui ne lui donnait pas plus d'une semaine de survie. L'armée versaillaise s'est renforcée grâce à Bismarck qui, malgré le traité qui limitait à quarante mille hommes les forces françaises, consent à une augmentation des effectifs, portés d'abord à cent mille puis à cent trente mille hommes, dont la plupart étaient libérés de leurs camps de prisonniers. Sans scrupule, le chef de l'exécutif déclare : « L'Assemblée nationale, serrée autour du Gouvernement, siège paisiblement à Versailles, où achève de s'organiser une des plus belles armées que la France ait possédées. » En face, le courage ne manque pas, mais l'indiscipline règne. Les prisonniers sont emmenés à Versailles, où ils subissent tous les outrages : « Ces hommes, écrit Élie Reclus dans son journal, avaient les mains liées, et les gandins qui, la veille, n'eussent point oser les affronter, leur crachaient maintenant contre la bouche et les yeux, et

les belles dames avec leurs ombrelles tapaient dans ces figures baignées d'une sueur d'angoisse⁽³⁶⁰⁾. » Guerre sans merci : le 5 avril est publié à Paris le décret des otages, on arrête des prêtres surtout, dont la plupart seront fusillés dans les derniers jours de la Semaine sanglante. Élie Reclus confie à son journal le « frémissement de frayeur » qu'il a éprouvé en lisant le décret affiché sur les murs : « Toute exécution d'un prisonnier de guerre ou d'un partisan du gouvernement régulier de la Commune de Paris sera, sur-le-champ, suivie de l'exécution d'un nombre triple d'otages. » Ce qui n'empêche pas Reclus d'écrire le lendemain : « Car, voyez-vous, c'est réellement la guerre sainte de la république contre les monarchies, la guerre sainte du travailleur contre le capital et l'oisiveté, la guerre sainte qui nous donnera la rénovation sociale. »

De loin, Flaubert s'efforce d'analyser la situation. Il explique à George Sand qu'il n'est pas « comme les bourgeois », car, pour lui, « *après l'invasion*, il n'est plus de malheurs » : « La guerre de Prusse m'a fait l'effet d'un grand bouleversement de la nature, d'un de ces cataclysmes comme il en arrive tous les six mille ans ; tandis que l'insurrection de Paris est, à mes yeux, une chose très claire, et presque toute simple. » En fait, loin de comprendre la nature du mouvement révolutionnaire parisien, hétérogène il est vrai, il n'y veut voir qu'un retour sauvage au Moyen Âge. Ce qu'il en redoute c'est qu'après sa défaite il y aura une réaction, peut-être un troisième Empire et, à coup sûr, le retour en force des « bons ecclésiastiques ». À la princesse Mathilde, il répète sa colère contre ceux qui, par crainte de la révolution, ont perdu de vue les « traîneurs de sabre du bon Guillaume » : « La France ne songe plus aux Prussiens ! Elle n'a même plus l'idée d'une revanche future ! Nous en sommes là ! » C'est le plus grand crime des communards : ils « ont déplacé la haine », répète-t-il. Non sans emphase, il affirme vouloir préférer l'« anéantissement complet de Paris » plutôt que l'« incendie d'un seul village par ces messieurs, qui « sont charmants, etc. ». À son amie Edma Roger des Genettes, il livre son diagnostic : la destruction de la colonne Vendôme par les communards⁽³⁶¹⁾ « éparpille dans l'air la graine d'un troisième empire qui plus tard s'épanouira. Un fils de Plonplon fera dans une vingtaine d'années la restauration de la branche cadette. Quant au socialisme, il a raté une occasion unique et le voilà mort pour longtemps⁽³⁶²⁾ ».

George Sand, l'ancienne quarante-huitarde, a des mots plus sévères que lui sur la révolution parisienne. Elle parle dans ses lettres de l'« ignoble expérience de Paris », de l'« infâme Commune ». Elle est à Nohant, loin du théâtre des opérations, sans doute influencée par une presse violemment hostile aux fédérés. Le *Journal des débats*, *Le Figaro*, *Le Gaulois*, toute la presse hors de Paris colporte les pires anecdotes sur les quartiers de la capitale, où le pillage fait bon ménage avec la prostitution et les beuveries. Paris est devenu un enfer, l'armée est d'autant plus justifiée à écraser les insurgés.

À Croisset, Flaubert fait le bilan de l'occupation : les Prussiens lui ont chipé quelques petits objets sans importance, un nécessaire de toilette, des pipes, mais, en somme, « ils n'ont pas fait de mal ». Il se réjouit que la grande boîte contenant des lettres qu'il avait enterrée soit intacte, ainsi que ses nombreuses notes sur *Saint Antoine*. Cela ne l'empêche pas de s'indigner encore et toujours : « Je ne suis pas comme beaucoup de gens, que j'entends se désoler sur la guerre de Paris. Je la trouve, moi, plus tolérable que l'invasion, car, après l'invasion il n'y a plus de désespoir possible, et voilà ce qui prouve une fois de plus notre avilissement. "Ah ! Dieu merci, les Prussiens sont là" est le cri universel des bourgeois. Je mets dans le même sac Messieurs les ouvriers, et qu'on foute le tout ensemble dans la rivière ! » Il écrit cela dans une longue lettre à George Sand, le 30 avril, où il revient à son dada contre le suffrage universel, pour un gouvernement de mandarins, parce que « le peuple est un éternel mineur ». En appelant à Renan, à Littré, il ne voit d'autre salut pour la France que « dans une *aristocratie légitime* » : « Essentiellement borné, le suffrage universel ne comprend pas la nécessité de la science, la supériorité du noble et du savant », écrit Renan. En attendant, il y a de fortes chances, selon Flaubert, que l'on se dirige vers une restauration de l'Empire, dans vingt ans ou dans quarante ans.

Cela dit, partant du constat qu'aucun désastre ne surpassera l'invasion, il se déclare insensible désormais aux malheurs publics. « Le calus, écrit-il à la princesse Mathilde, s'est fait par-dessus la plaie. Bonsoir ! Après l'invasion de la Prusse, j'ai tiré le drap mortuaire sur la face de la France. Qu'elle roule désormais dans la boue et le sang, peu importe, elle est finie. Quoi qu'il advienne, le gouvernement ne siègera plus à Paris. Dès lors Paris ne sera plus la Capitale et le Paris que nous aimions deviendra de l'histoire. » Il échafaude cet avenir

dans sa solitude, vivant avec sa mère qui ne peut plus marcher, et n'ayant comme distraction que messieurs les Prussiens faisant leur promenade sous ses fenêtres. Au passage, il apprend à Mathilde qu'il reçoit de George Sand des lettres désespérées, « et sa foi républicaine [lui] paraît complètement éteinte⁽³⁶³⁾ ».

Le 10 mai, Jules Favre et Pouyer-Quertier, ministre des Finances, sont allés signer pour la France le traité de paix à Francfort. Les habitants des trois départements de l'Est annexés « qui entendront conserver la nationalité française » auront jusqu'au 1^{er} octobre pour transférer leur domicile en France. L'Allemagne, qui a achevé son unité, devient, sous Guillaume I^{er}, sacré empereur allemand dans la galerie des glaces de Versailles, le 18 janvier 1871, la plus grande puissance du continent européen.

Le 22 mai, Flaubert écrit à Élisabeth Schlésinger. Un mois plus tôt, il avait appris la mort de Maurice, « Monsieur Maurice », le vieil ami de Trouville, le modèle de Jacques Arnoux dans *L'Éducation sentimentale*. Il lui dit l'espoir qu'il a conçu en recevant sa lettre qu'elle se déciderait à venir vivre en France. « Quant à vous voir en Allemagne, ajoute-t-il, c'est un pays où, volontairement, je ne mettrai jamais les pieds. J'ai assez vu d'Allemands cette année pour souhaiter n'en revoir aucun et je n'admets pas qu'un Français qui se respecte daigne se trouver pendant même une minute avec aucun de ces messieurs, si charmants qu'ils puissent être. Ils ont nos pendules, notre argent et nos terres : qu'ils les gardent et qu'on n'en entende plus parler ! Je voulais vous écrire des tendresses, et voilà l'amertume qui déborde ! »

La Semaine sanglante

À Paris, la guerre fait rage. Le 21 mai, l'armée régulière fait son entrée par le Point du Jour, les tambours, les clairons ont précédé le tocsin ; les cris fusent : « Aux armes ! » Goncourt se réjouit que « sonne pour Paris l'agonie de l'odieuse tyrannie ». Le lendemain, il croit constater la « démoralisation » et le « découragement » des gardes nationaux. Les jours suivants, la fusillade, les mitrailleuses, les tirs d'obus couvrent les plaintes déchirantes des soldats et des fédérés, qui mourront au combat. En se repliant, les communards, pratiquant la stratégie de la terre brûlée, incendient les rues qu'ils abandonnent ;

ceux qui sont pris sont passés par les armes sans jugement. Une hécatombe impitoyable : vingt mille hommes, femmes et enfants sont victimes de la répression, tandis que les pertes de l'armée régulière dépassent juste le millier d'hommes. Tout est fini le 28 mai. Goncourt se délecte en esthète du spectacle devant l'Hôtel de Ville incendié : « La ruine est magnifique, splendide, écrit-il. La ruine aux tons couleur de rose, couleur cendre verte, couleur de fer rougi à blanc, la ruine brillante de l'agatisation, qu'a prise la terre cuite par le pétrole, ressemble à la ruine d'un palais italien, coloré par le soleil de plusieurs siècles, ou, mieux encore, à la ruine d'un palais magique, baigné dans un opéra de lueurs et de reflets électriques⁽³⁶⁴⁾. » On ne se refait pas.

Cette fois, Flaubert n'aura pas été témoin direct du spectacle, comme en 1848 et en 1851. À contre-courant du soulagement des notables, il s'inquiète des jours et des années qui vont suivre : « Savez-vous ce qui m'effraie pour l'avenir prochain de la France ? demande-t-il à la princesse Mathilde. *C'est la réaction* qui va se faire. Peu importe le nom dont elle se couvrira, elle sera anti-libérale. La peur de la Sociale va nous jeter dans un régime conservateur d'une bêtise renforcée. » Il ajoute, dans un surcroît de lucidité, mise à part la date donnée : « Comme Thiers vient de nous rendre un très grand service, avant un mois, il sera l'homme le plus exécré de son pays. »

Flaubert se garde-t-il de crier avec les loups ? Le 27 mai, il lit dans *Le Nouvelliste de Rouen* une charge contre Victor Hugo. L'ancien exilé de Guernesey, revenu en France dès la chute de l'Empire, élu député le 8 février, démissionnaire, a été de ceux qui ont voulu éviter la guerre civile. Il a condamné l'insurrection parisienne « devant le feu de l'ennemi », mais il a refusé de prendre parti pour Thiers et les Versaillais, qui ont voulu humilier Paris. Le 26 mai, cependant, il a offert sa porte aux vaincus, qui trouveront asile chez lui, en Belgique. Avant que la maison de l'écrivain français ne soit assiégée par des énergumènes à coups de pierres, le journal rouennais prend à partie celui « qui a eu le talent de se faire beaucoup de mille livres de rentes avec des phrases sonores et des antithèses énormes, un pitre poète » au « cerveau ramolli ». Le sang de Flaubert ne fait qu'un tour ; il écrit aussitôt à Charles Lapierre, le directeur du journal, qu'il connaît bien, pour lui dire à quel point il est scandalisé : « Quand vous voudrez attaquer la personnalité d'un grand poète, ne l'attaquez pas comme

poète. » Il n'approuve pas Hugo dans sa politique d'au-dessus de la mêlée, mais Victor Hugo reste Victor Hugo : « Comme vieux romantique, j'ai été ce matin exaspéré par votre journal. La sottise du père Hugo me fait bien assez de peine sans qu'on l'insulte dans son génie. Quand nos maîtres s'avilissent, il faut faire comme les enfants de Noé, voiler leur turpitude. — Gardons au moins le respect de ce qui fut grand ! N'ajoutons pas à nos ruines ! » Et Flaubert d'avertir le censeur : « Débarrassés de la Commune, vous jouirez de la Paroisse ! »

Flaubert est bien du côté des vainqueurs, mais il ne participe pas à la curée anticommunarde de tant de journalistes et de tant d'écrivains. Le pire est peut-être le flot de louanges qui pleut sur cette armée victorieuse dans une guerre entre Français. Edmond de Goncourt n'est pas le dernier à l'applaudir : « C'est bon. Il n'y a eu ni conciliation ni transaction. La solution a été brutale. Ça a été de la force pure. La solution a retiré les âmes des lâches compromis. La solution a redonné confiance à l'armée, qui a appris, dans le sang des *communeux*, qu'elle était encore capable de se battre. » Le *Journal des débats* : « Quel honneur ! notre armée a vengé ses désastres par une victoire inestimable ! » Le *Journal de Paris* : « Elle s'est admirablement acquittée de sa tâche ; elle a montré une vraie humanité dans l'accomplissement de ses devoirs. » Le *Figaro* : « Quelle admirable attitude que celle de nos officiers et de nos soldats ! Il n'est donné qu'au soldat français de se relever si vite et si bien. »

On assista ainsi à un concours d'impudences, où il est aisé de lire la peur que ces commentateurs ont ressentie sous la menace de la révolution sociale, qui aurait pu s'étendre à l'ensemble du pays. Parmi d'autres, citons seulement Francisque Sarcey qui traduit le délire répressif des élites de la société à ce moment-là : « Des aliénés de cette espèce, et en si grand nombre, et s'entendant tous ensemble, constituant, pour la société à laquelle ils appartiennent, un si épouvantable danger, qu'il n'y a plus d'autre pénalité possible qu'une suppression radicale⁽³⁶⁵⁾. »

Flaubert est revenu quelques jours à Paris au début de juin, notamment pour consulter des ouvrages utiles à son *Saint Antoine*. Il est effrayé par les ruines et plus encore « écoeuré » par l'attitude des bourgeois de Paris, pour lesquels les Prussiens n'existent plus : « On les excuse, écrit-il à George Sand, et on les admire !!! Les gens "raisonnables" veulent se faire naturaliser allemands. » Il suspecte

même les Prussiens d'avoir trempé dans le grand incendie de Paris. Dans un « fait si considérable », il y a « de l'envie, de l'hystérie, de l'iconoclaste et du Bismarck ». À Ernest Feydeau, il redira la « fantastique bêtise » des Parisiens vainqueurs : « Elle est si inconcevable qu'on est tenté d'admirer la Commune. » Il fait le point de ses sentiments : « Je n'ai aucune haine contre les communeux, pour la raison que je ne hais pas les chiens enragés. Mais ce qui me reste sur le cœur, c'est l'invasion des docteurs ès lettres, cassant des glaces à coups de pistolet et volant des pendules ; voilà du neuf dans l'histoire ! J'ai gardé contre ces messieurs une rancune si profonde que *jamaïs* tu ne me verras dans la compagnie d'un *Allemand quel qu'il soit*, et je t'en veux un peu d'être maintenant dans leur infâme pays⁽³⁶⁶⁾. » Il se répète, Gustave ! Du moins c'est clair pour nous : il a détesté la Commune, il s'est réjoui de sa défaite, mais, à ses yeux, l'insurrection parisienne ne fut qu'une suite de la guerre franco-prussienne, et la complaisance des Versaillais pour les Allemands l'a mis hors de lui. De tout cela, il prédit, sans se tromper pour ce qui est des années qui vont suivre, le triomphe de la *réaction* : elle s'appellera l'Ordre moral.

Dans son roman *Philémon vieux de la vieille*, Lucien Descaves revient sur la grande pitié des gendeletrés qui ont fustigé la Commune. Sa liste est longue : « Maxime Du Camp⁽³⁶⁷⁾, Louis Blanc, Théophile Gautier, Leconte de Lisle, Jules Simon, Renan, Goncourt, Champfleury, Caro, About, Ernest Daudet, Veuillot, Francisque Sarcey, De Pressensé, Dumas fils, Henri Martin, Paul de Saint-Victor, Mendès, La Sand [*sic*], J. Claretie, Barbey d'Aurevilly, Bergerat, Taine, Littré, Bourget, De Vogüé. » Gustave Flaubert n'y figure pas. Toutefois, Descaves note qu'après le massacre Flaubert est venu à Paris chercher un renseignement... pour *La Tentation de saint Antoine* ! Il a appris ce détail dans le *Journal* de Goncourt, qu'il cite : « Ce cataclysme semble avoir passé sur lui sans le détacher en rien de la fabrication de son bouquin⁽³⁶⁸⁾. » Peut-être Descaves aurait-il pu citer en complément le témoignage de Maxime Du Camp : « Flaubert accourut, moins pour voir des ruines que pour embrasser ceux qu'il aimait⁽³⁶⁹⁾. »

Quand, l'année suivante, Flaubert lira *L'Année terrible* de Victor Hugo, il lui reprochera de ne pas avoir « un discernement plus fin de la vérité », mais : « N'importe ! quelle mâchoire il vous a encore, ce vieux lion-là⁽³⁷⁰⁾ ! » L'admiration a beau être nuancée, elle n'est pas d'un lyncheur de communeux.

« L'ÊTRE QUE J'AI LE PLUS AIMÉ »

Flaubert a-t-il pris conscience du drame de la Commune ? De la déchirure dont la France a été meurtrie par soixante-douze jours de guerre civile qui fut aussi une guerre sociale ? À le bien prendre, dans cette « année terrible » il n'a ressenti l'épreuve que d'une saison : la débâcle, l'occupation, la présence prussienne. Quand la princesse Mathilde décide de rentrer à Saint-Gratien, il se réjouit certes de la revoir, mais s'étonne dans une lettre à George Sand : « J'estime qu'elle aurait dû rester quelque temps en exil. Cela eût été plus crâne et d'un cœur plus fier [...]. Elle est revenue parce que c'est un enfant gâté qui ne sait pas résister à ses passions⁽³⁷¹⁾. » Il a eu honte en se rendant chez elle d'avoir à passer devant deux factionnaires allemands à sa porte. « Tout ! Tout ! (même la Commune) plutôt que les casques à pointe⁽³⁷²⁾ ! »

La Commune n'a pourtant pas été une « parenthèse », comme on le lira plus tard dans certains manuels. Au bas mot, vingt mille Parisiens, fédérés, pétroleuses, gavroches, ont été passés par les armes au cours de la Semaine sanglante ; plus de dix mille insurgés ont été condamnés par les conseils de guerre siégeant à Versailles, soit à la peine de mort (95, dont 23 exécutés), soit à la déportation ou aux travaux forcés en Nouvelle-Calédonie, quand ils n'ont pu s'enfuir en Suisse ou en Angleterre. Le mouvement ouvrier a été décapité ; le recensement suivant la Commune montrera que la capitale a perdu environ cent mille ouvriers et artisans ; les incendies ont dévasté la ville, que les Prussiens n'avaient pu prendre d'assaut. La société française souffre et souffrira d'une division en profondeur, comme si la guerre civile, même sans faire couler le sang, devait être le style politique de la

France.

Le double drame de la défaite étrangère et de la guerre intestine, au moment même où le sort des institutions politiques est suspendu, suscite la réflexion sur le pourquoi des convulsions collectives à répétition autant que sur le déclin des armes françaises. Parmi les écrivains proches de Flaubert deux se distinguent dans cette méditation à voix haute : Ernest Renan et Hippolyte Taine — « Taine-et-Renan comme Tarn-et-Garonne », dira plaisamment Thibaudet. Dans ces lendemains de tragédie nationale, l'un et l'autre partagent un pessimisme conservateur, qu'on n'attendait pas de la part d'écrivains complètement détachés de l'appartenance catholique et férus de science. Ils élaborent pourtant des écrits, *La Réforme intellectuelle et morale de la France*, pour Renan, *Les Origines de la France contemporaine*, pour Taine, qui sont d'éloquents procès de la démocratie et de la révolution qui lui a ouvert la voie.

À cet exercice de repentir et de réflexion sur les destinées de la patrie, Flaubert participe à sa façon, de manière privée, dans ses échanges avec George Sand. Jamais leur correspondance n'a pris pareil tour politique.

Flaubert et Sand : vérités de raison et vérités de sentiment

La situation générale, pendant l'été 1871, ne déplaît pas à Flaubert. L'Assemblée nationale, qui siège à Versailles, a été élue pour décider de la poursuite de la guerre ou de la paix. Le cadre est en principe républicain depuis la révolution du 4 septembre 1870, mais l'Assemblée est en majorité monarchiste. Le « pacte de Bordeaux » a remis à plus tard la question constitutionnelle, tandis que la responsabilité du gouvernement a été confiée à Adolphe Thiers. République par défaut, monarchie dans l'attente, calme public issu de la paix des cimetières. Flaubert se réjouit de cette neutralisation des esprits : « Ah ! si l'on pouvait s'habituer à *ce qui est*, c'est-à-dire à vivre sans principe, sans blague, sans formule ! Voilà, je crois, la première fois en histoire que pareille chose se présente. Est-ce le commencement du positivisme en politique ? Espérons-le⁽³⁷³⁾. » George Sand pense voir au même moment se dessiner la « république bourgeoise », ajoutant : « Elle sera bête, tu l'as prédit, et je n'en doute

pas. » Mais elle croit, elle, dans les pouvoirs à terme de l'éducation du peuple. Flaubert en reste à vanter le vide idéologique de l'heure : le « manque d'élévation » du régime incertain de M. Thiers est peut-être « une garantie de solidité ». Au moment de l'anniversaire du 4 Septembre, il a ce mot qui résume sa pensée : « La République ne se fait pas sentir. Donc, gardons-la. »

Cette manière d'apolitisme correspond, selon ses propres dires, à une aversion profonde et renouvelée pour ses contemporains : « Ah ! comme je suis las de l'ignoble ouvrier, de l'inepte bourgeois, du stupide paysan et de l'odieux ecclésiastique ! » En ce début de septembre 1871, la dame de Nohant ne paraît pas plus optimiste : « Je suis malade, écrit-elle, du mal de ma nation et de ma race. [...] Je sens les grandes attaches relâchées et comme rompues. Il me semble que nous nous en allons tous je ne sais où. » C'est alors à Gustave de la consoler : il n'y a rien de nouveau sous le soleil ! Et d'en venir à son dada aristocratique : « Tant qu'on ne s'inclinera pas devant les *Mandarins*, tant que l'Académie des sciences ne sera pas le remplaçant du pape, la Politique tout entière, et la Société jusque dans ses racines, ne sera qu'un ramassis de blagues écoeurantes. » Tout le mal actuel vient, à ses yeux, de l'idée chrétienne d'égalité qui a inspiré la Révolution et qui s'oppose à la Justice. Les Français sont prêts à s'entretuer pour la république ou pour la monarchie, chose absurde. L'important est que la science l'emporte enfin sur la métaphysique ! Pour cela, qu'on en finisse avec le projet d'instruction « gratuite et obligatoire » ; qu'on en finisse avec le suffrage universel — qu'il qualifie de « honte de l'esprit humain ». La loi du nombre lui fait horreur.

Ce trop-plein d'exclamations relève plus de l'affectif que du raisonné. Que veut dire un gouvernement de « mandarins » ? Et qui les nommerait ? Et comment éviter la fermeture d'une nouvelle caste ? Et quelle naïveté de croire dans une politique de la « science », une politique de la raison gouvernante, un positivisme de la gestion sociale ! La pensée politique de Flaubert paraît bien courte, alourdie par la hargne, le ressentiment envers la piétaille qui n'a que des convoitises et la bourgeoisie qui n'a que des intérêts.

Cette fois, George Sand se cabre. Elle se lance dans une réponse pour lui signifier son désaccord, mais sa lettre prend une telle dimension qu'elle la transforme en article pour *Le Temps* : « Cette

lettre à un ami ne te désigne pas même par une initiale, car je ne veux pas plaider contre toi en public. Je t'y dis mes raisons de *souffrir* et de *vouloir* encore. » De fait, *Le Temps* publie le 3 octobre 1871 sa « Réponse à un ami », par laquelle elle s'explique, en prenant ses distances avec son « vieux troubadour » :

Eh quoi, tu veux que je cesse d'aimer ! Tu veux que je dise que je me suis trompée toute ma vie, que l'humanité est méprisable, haïssable, qu'elle a toujours été, qu'elle sera toujours ainsi ! Et tu me reproches ma douleur comme une faiblesse, comme le puéril regret d'une illusion perdue ! Tu affirmes que le peuple a toujours été féroce, le prêtre toujours hypocrite, le soldat toujours brigand, le paysan toujours stupide ! Tu dis que tu savais tout cela dès ta jeunesse et tu te réjouis de n'en avoir jamais douté parce que l'âge mûr ne t'a apporté aucune déception : tu n'as donc pas été jeune ! Ah nous différons bien, car je n'ai pas cessé de l'être si c'est être jeune que d'aimer toujours.

Réaliste, George Sand fait valoir à son correspondant anonyme que sa volonté de s'isoler de l'humanité commune, de se réserver pour quelques privilégiés, de s'abstraire de tous les autres, c'est une illusion, une utopie, un aveuglement sur tout ce par quoi chaque individu est inextricablement lié aux autres. Le mépris du peuple ignore que nous sommes tous du peuple, même si nos origines ont été plus ou moins effacées : « moi, j'ai mes racines maternelles directes dans le peuple, et je les sens toujours vivantes au fond de mon être ». Elle est consciente des infirmités de la vie publique, elle ne croit pas en un remède infaillible aux maux du pays, mais elle réfute que tout le mal de la France était *écrit*, fatal, normal. « Autant dire tout de suite : cela m'est égal ; mais si tu ajoutes : cela ne me regarde pas, tu te trompes. »

Il est courant de distinguer la droite de la gauche par leur conception anthropologique : la droite, pessimiste sur la nature humaine et résignée aux solutions d'autorité, de conservatisme et de hiérarchie ; la gauche, optimiste, croyant à la perfectibilité de l'esprit humain par le progrès social. Si l'on retient cette distinction, George Sand réaffirme, dans ce long article, ses convictions de gauche qu'on aurait crues abandonnées depuis la Commune, et peut-être même depuis l'échec de 1848. Il n'en est rien :

Mon sentiment et ma raison combattent plus que jamais l'idée des

distinctions fictives, l'inégalité des conditions, imposée comme un droit acquis aux uns, comme une déchéance méritée aux autres. Plus que jamais je sens le besoin d'élever ce qui est bas et de relever ce qui est tombé. Jusqu'à ce que mon cœur s'épuise, il sera ouvert à la pitié, il prendra le parti du faible, il réhabilitera le calomnié. Si c'est aujourd'hui le peuple qui est sous les pieds, je lui tendrai la main, si c'est lui qui est l'opprimeur et le bourreau, je lui dirai qu'il est lâche et odieux. Que m'importent tels ou tels groupes d'hommes, tels noms propres devenus drapeaux, telles personnalités devenues réclames ! Je ne connais que des sages ou des fous, des innocents ou des coupables.

Refus des fatalités ! Espoir ! Fraternité ! Instruction publique ! « Inaugurer par la foi la résurrection de la patrie » : nous sommes loin de la philosophie de Flaubert. Gentiment, celui-ci, après lecture de cette profession de foi, avoue avoir été « ému » mais non « persuadé ». Il s'est affranchi, lui, de la politique sentimentale, il proclame la supériorité du *droit*, de la *justice*, de la *science* ! Et de s'acharner contre l'instruction gratuite et obligatoire qui ne fera qu'augmenter le « nombre des imbéciles ». Il prône, à la suite de Renan, une « aristocratie naturelle, c'est-à-dire légitime ». Non qu'il méprise la masse ! Il s'en défend. Mais s'il faut lui laisser la liberté, il ne faut pas lui donner le pouvoir. L'urgent est d'instruire les riches, les bourgeois, qui ont vocation à gouverner ; c'est par la tête qu'on refera la France.

Flaubert a été un peu piqué par le portrait implicite de l'« ami » auquel l'auteur s'adressait : « Car la silhouette de l'ami qu'on entrevoit dans votre article est celle d'un coco peu aimable et d'un joli HHégoïste [sic]. » Elle le rassure : « Nos vraies discussions doivent rester entre nous comme des caresses entre amants, et plus douces, puisque l'amitié a ses mystères aussi, sans les orages de la personnalité. » Et de conclure : « il faudrait trouver le lien et l'accord entre tes vérités de raison et mes vérités de sentiment. La France n'est, hélas, ni avec toi, ni avec moi. Elle est avec l'aveuglement, l'ignorance et la bêtise. Oh, cela, je ne le nie pas, c'est de cela justement que je me désole. »

La controverse entre les deux amis ne s'arrêtera pas là. Flaubert fulminera encore contre le suffrage universel, dont il se refuse à comprendre le principe, affirmant : « Je vaudrais bien 20 électeurs de Croisset ! » La justice, dit l'un. L'amour, dit l'autre, ajoutant : « Cet idéal de justice dont tu parles, je ne l'ai jamais vu séparé de l'amour. » Elle refuse l'accusation de sentimentalisme ; elle a simplement la

passion du bien. Chacun, en somme, reste sur ses positions. Flaubert continue à tonner contre le suffrage universel, alors que c'est ce suffrage universel qui a élu l'Assemblée nationale dont il est, au moins provisoirement, si content. C'est le sujet sur lequel Sand publie, dans *Le Temps*, la suite de sa profession de foi. Son apologie du suffrage universel fait écho notamment à cette idée exposée dans *Les Misérables* de Victor Hugo : « Le suffrage universel, c'est-à-dire l'expression de la volonté de tous, bonne ou mauvaise, est la soupape de sûreté sans laquelle vous n'auriez plus qu'explosions de guerre civile. » Au fond, Flaubert voudrait voir renaître un système censitaire prétendument fondé sur la *capacité*. Mais comment la définir, cette capacité, sinon par la classe sociale, par la propriété, par l'argent ? Et puis ces capacitaires supposés, quelle garantie avons-nous de leur *moralité* ? Non, le suffrage universel est la vraie source de légitimité, mais son avenir repose sur l'éducation des masses, même si elle sait qu'il faudra beaucoup de temps « avant qu'un bon résultat soit sensible ».

En somme, dans cet échange, Sand apparaît comme une républicaine modérée, croyant au progrès visant à bonifier le sort des hommes, refusant simultanément l'utopie d'un gouvernement des sages et l'utopie de la révolution. Flaubert, lecteur admiratif de *La Réforme intellectuelle et morale* de Renan, qui vient de paraître, s'en tient à une posture aristocratique, fondée sur la justice, rêvant d'une gestion de la société par la science, contre les « illusions » du suffrage populaire et de l'instruction pour tous. Des deux discours, comme l'avenir le montrera, celui de la « sentimentale » George Sand s'imposera comme le moins récusable. Flaubert, ne pouvant répudier son élitisme invétéré, ne veut pas voir la transition démocratique.

L'énergie de la fidélité

Flaubert fait plusieurs séjours prolongés à Paris en ces lendemains de ruines accumulées. Il a remis sur le métier *La Tentation de saint Antoine*, pour laquelle il fréquente assidûment la Bibliothèque impériale (bientôt « nationale ») et l'Arsenal — un retour à l'Antiquité qui compense agréablement pour lui les turpitudes de son époque. Il revoit ses amis, et d'abord la princesse toujours admirée, et qui, s'étant vu confisquer la rue de Courcelles au titre de bien impérial,

transporte son salon parisien dans l'hôtel qu'elle acquiert rue de Berry. Elle a remplacé sous son toit le fuyard Nieuwerkerke par un autre artiste, plus effacé, un émailleur barbu, Claudius Popelin. Flaubert retrouve Edmond de Goncourt l'inconsolé, Théophile Gautier très déclinant, dîne chez Victor Hugo rentré d'exil et qu'il admire toujours autant malgré les divergences politiques. Il se lie un peu plus avec Tourgueniev, le « doux géant », l'« aimable barbare », comme l'appelle Edmond de Goncourt, malgré ses allées et venues entre Édimbourg et Baden. C'est sans doute avec l'écrivain russe qu'il ressent le plus de complicité littéraire et intellectuelle. Tourgueniev, qui souffre de la goutte, rate souvent ses rendez-vous, ce qui désespère Flaubert. Les rencontres vont tout de même se multiplier. En janvier 1872, Gustave lui lit les cent quinze pages de son *Saint Antoine* qu'il a écrites et une bonne partie des *Dernières Chansons* de Bouilhet : « Quel auditeur ! et quel critique ! écrit-il à George Sand. Il m'a ébloui par la profondeur et la netteté de son jugement. Ah ! si tous ceux qui se mêlent de juger les livres avaient pu l'entendre, quelle leçon ! Rien ne lui échappe. Au bout d'une pièce de cent vers, il se rappelle une épithète faible ! Il m'a donné pour *Saint Antoine* deux ou trois conseils de détail exquis. » Il découvre le beau talent d'Émile Zola, qui lui a adressé *La Fortune des Rougon*, le premier volume des *Rougon-Macquart*, et il l'en félicite malgré sa préface, à ses yeux trop explicite. Il apprécie le *Tartarin de Tarascon* d'Alphonse Daudet qui l'a fait rire aux éclats. Cependant, s'il vient si souvent à Paris et y reste si longtemps, c'est parce qu'il veut accomplir la promesse qu'il s'est faite à lui-même de servir la mémoire de Louis Bouilhet.

Il y a d'abord cette pièce, *Mademoiselle Aïssé*, qu'il s'est juré et qu'il a promis à Philippe Leparfait, le fils adopté sinon adoptif de Louis, de faire représenter. Ce n'est pas une mince affaire. Il faut relire, corriger, échardonner le manuscrit, ne donner aucune relâche à un directeur de théâtre dont on a pu avoir l'oreille, puis, quand la pièce finit par être acceptée grâce à sa ferveur prodiguée, s'occuper de la mise en scène, de la distribution, des décors, des répétitions, enfin, en vue de la première, convoquer le plus large réseau d'amis, tarabuster les critiques afin que la pièce ne tombe pas dans l'indifférence. Il est admirable à voir, Gustave, dans ce tourbillon d'affaires, dans cette dépense d'énergie en faveur de l'ami disparu ! Pour obtenir gain de cause, il n'hésite pas à jouer sur plusieurs tableaux, à soutenir le projet

au Théâtre français en même temps qu'à l'Odéon. *Saint Antoine* devra attendre, il passe des journées entières à préparer le succès de la pièce. Finalement, *Aïssé* est prise par l'Odéon. Alors le voici tous les après-midi aux répétitions ; il se bat pour avoir les meilleurs comédiens, obtient non sans mal la Ramelli, et Sarah Bernhardt tiendra le rôle principal. Il découvre dans le manuscrit plusieurs vers faux qu'il s'applique à remettre d'aplomb. « J'ai fait engager des acteurs, narre-t-il à une amie. J'ai travaillé moi-même les costumes au cabinet des Estampes ; bref je n'ai pas un moment de répit depuis quinze jours, et cette petite vie exaspérante et occupée va durer du même train pendant deux bons mois encore⁽³⁷⁴⁾. » Le 1^{er} décembre 1871, il peut apprendre à Philippe Leparfait que la lecture de la pièce aux acteurs a suscité le « plus vif enthousiasme ». Toujours sur la brèche, chaque jour présent aux répétitions, il corrige d'autorité le jeu des comédiens et, selon son expression, leur met « au cul un feu dont ils ne se doutent pas ». Un décor lui déplaît ? Il le fait changer. Rien ne paraît pouvoir lui résister. La première a lieu, enfin, le 6 janvier 1872. Pour Edmond de Goncourt, toujours acide, « les personnages de Bouilhet sont plus faux que le décor ». Les applaudissements ? Il les explique par la « déférence du public pour les hexamètres d'un mort ». N'empêche, Flaubert s'en réjouit. Le lendemain, hélas ! la salle est « à peu près vide ». Il s'indigne : « La Presse s'est montrée, en général, stupide et ignoble. On m'a accusé d'avoir voulu faire une réclame *en intercalant* une tirade incendiaire ! je passe pour un Rouge ! (*sic* !). Vous voyez où on en est », écrit-il à George Sand. Il se plaint aussi de la direction de l'Odéon : le jour de la première, c'est lui qui a apporté les accessoires du premier acte. « Et à la 3^e représentation, je conduisais les figurants. » Il avait cru, grâce à cette pièce, pouvoir assurer une rémunération à Philippe, lequel ne recevra que des queues de cerises : quatre cents francs ! « L'honneur est sauf, c'est tout. » Après l'Odéon, *Aïssé* est présentée au théâtre de Rouen : jusqu'au bout Flaubert se sera battu.

Parallèlement aux efforts qu'il a déployés pour la pièce de Bouilhet, il a pris soin de recueillir les poèmes de son ami qu'il a intitulés *Dernières Chansons* ; il leur a donné une préface, comme on sait, où il expose l'esthétique qu'il a partagée avec le poète disparu : l'autonomie de l'art, le refus de conclure, le devoir de représenter et non de démontrer, l'approche du vrai non par la reproduction illusoire

de la réalité mais par la généralisation et l'exagération, et bien sûr le principe d'impersonnalité⁽³⁷⁵⁾.

Il a voulu que les deux événements coïncident : la représentation d'Aïssé et la publication des *Dernières Chansons*. Il relit, corrige, comble les vers qui manquent, s'occupe des épreuves, alerte les critiques, et n'hésite pas à demander à George Sand un article. Elle s'exécutera de bonne grâce dans *Le Temps*.

Cette publication est l'occasion d'un grave différend avec l'éditeur Michel Lévy. En mars 1872, Flaubert reçoit une lettre de l'imprimeur Claye qui lui apprend que Lévy a refusé de payer sa facture. Flaubert lui assure qu'il y avait eu pourtant un accord selon lequel Lévy devait faire l'avance des frais d'imprimerie et se rembourser sur la vente. Michel Lévy, chez lequel il se rend, nie formellement cette convention. « Lévy veut garder l'auteur Flaubert, mais n'éprouve pas le moindre espoir de vendre les poésies de Bouilhet. Bref, écrit Flaubert à Claye, je l'ai trouvé tellement impudent et plein pour la littérature d'un mépris si haineux que la rupture est complète. Je ne veux plus en aucune façon avoir à faire avec M. Lévy. » Il demande à l'imprimeur un délai, car l'héritier de Bouilhet n'est pas riche. Flaubert est furieux et humilié. Il lui faudra une année pour reprendre ses esprits : « Je commence [...] à ne plus songer continuellement à Michel Lévy. Cette haine tournait à la manie et me gênait. Je n'en suis pas débarrassé tout à fait, mais la pensée de ce misérable ne me donne plus de *battements de cœur*, de colère et d'indignation⁽³⁷⁶⁾. »

De son indignation il n'était pas au bout. Comme on s'en souvient, il avait eu l'idée de faire ériger à Rouen un petit monument en l'honneur de Louis Bouilhet. Une commission, présidée par lui-même, s'était réunie et avait adopté son idée d'une fontaine ornée d'un buste ; une souscription avait été lancée qui avait recueilli douze mille francs ; il restait au conseil municipal de la ville à se prononcer. Au début de décembre 1871, tout occupé par Aïssé et par les *Dernières Chansons*, il apprend que la commission du conseil municipal de Rouen rejette sa demande par treize voix contre onze. Le compte rendu analytique de la séance qui a vu le rejet de l'offre de Flaubert et de ses amis a paru le 18 décembre. Les motifs principaux portent sur le financement de l'opération (crainte que la souscription soit insuffisante), sur les origines géographiques de Louis Bouilhet (il n'est pas né à Rouen), et sur ses discutables mérites littéraires. Hors de lui,

Flaubert s'insurge, écrit une *Lettre à la municipalité de Rouen* destinée au *Nouvelliste de Rouen*, que dirige son ami Charles Lapierre, mais qui paraît finalement dans *Le Temps* le 26 janvier 1872. Une réfutation qui s'achève en réquisitoire général contre la bourgeoisie. Il s'en prend nommément au rapporteur, l'avocat Decorde, qui dénie à Bouilhet d'être un écrivain « original » : piochant dans sa modeste littérature, citant quelques-uns de ses vers, Flaubert réduit le critique improvisé à son incompetence, à ses fantaisies de rimailleur et, au-delà de sa personne, fustige la bêtise turgescente des philistins :

Cette affaire en soi est fort peu de choses. Mais on peut la noter comme un signe des temps — comme un trait caractéristique de votre classe — et ce n'est pas à vous, messieurs, que je m'adresse, mais à tous les bourgeois. Donc, je leur dis :

Conservateurs qui ne conservez rien.

Il serait temps de marcher dans une autre voie — et puisqu'on parle de régénération, de décentralisation, changez d'esprit ! ayez à la fin quelque initiative !

La noblesse française s'est perdue pour avoir eu pendant deux siècles les sentiments d'une valetaille. La fin de la bourgeoisie commence parce qu'elle a ceux de la populace. Je ne vois pas qu'elle lise d'autres journaux, qu'elle se régale d'une musique différente, qu'elle ait des passions plus élevées. Chez l'une comme chez l'autre, c'est le même amour de l'argent, le même respect du fait accompli, le même besoin d'idoles pour les détruire, la même haine de toute supériorité, le même esprit de dénigrement, la même crasse ignorance !

[...] Avant d'envoyer le peuple à l'école, allez-y vous-même ! Classes éclairées, éclairez-vous !

À cause de ce mépris pour l'intelligence vous vous croyez *pleins de bon sens, positifs, pratiques*.

[...] Vous, pratiques ! allons donc ! vous ne savez tenir ni une plume ni un fusil ! Vous vous laissez dépouiller, emprisonner et égorger par des forçats ! Vous n'avez plus même l'instinct de la brute qui est de se défendre, et quand il s'agit non seulement de votre peau, mais de votre bourse, laquelle devrait vous être plus chère, l'énergie vous manque pour aller déposer un morceau de papier dans une boîte ! Avec tous vos capitaux et votre sagesse vous ne pouvez faire une association équivalente à l'Internationale.

Tout votre effort intellectuel consiste à trembler devant l'avenir.

Imaginez autre chose, ou bien la France s'abîmera de plus en plus entre une démagogie hideuse et une bourgeoisie stupide.

La pièce *Aïssé*, les *Dernières Chansons* et leur préface, la bataille contre la municipalité de Rouen, pendant deux mois Flaubert a passé

son temps à défendre sans baisser la garde la mémoire de Louis Bouilhet. C'est aux épisodes quotidiens de son zèle, aux fatigues supportées, aux colères qu'inspirent l'indifférence, l'esprit obtus, le béotisme, la vénalité des uns et des autres, critiques ou conseillers municipaux, qu'on mesure la qualité de l'amitié sans faille que Flaubert prodigue à celui qui n'est plus en état de l'apprécier. La sollicitude qu'il manifeste à l'égard de Philippe, l'héritier de Bouilhet, fils de Léonie, est un autre aspect de son affection. Il a cru qu'avec les représentations de l'Odéon et la sortie des *Dernières Chansons* il serait en mesure de lui faire gagner, sinon un pactole, du moins une somme estimable. Il n'en fut rien, Philippe dépensa plus dans l'entreprise qu'il n'en tira profit.

L'amitié fut, de toute la vie de Flaubert, une lumière sans vacillement ; il venait d'en donner une nouvelle preuve. Même dans l'échange politique avec George Sand, où les points de vue se sont opposés, on découvre la qualité de sa relation à la dame de Nohant que les désaccords politiques ne ternissent pas. Si Flaubert inquiète George Sand, c'est par un autre côté. Elle juge qu'il travaille trop, qu'il mène une vie de moine trop austère, et, en aînée maternelle, elle n'hésite pas à le conseiller : « Je t'en prie, ne t'absorbe pas tant dans la littérature et l'érudition. Change de place, agite-toi, aie des maîtresses, ou des femmes, comme tu voudras, et, pendant ces phases, ne travaille pas, car il ne faut pas brûler la chandelle par les deux bouts, mais il faut changer le bout qu'on allume⁽³⁷⁷⁾. »

Il est malade quand il reçoit ces encouragements : maux de gorge, bientôt suivis d'une « grippe abominable », « glandes autour du cou ». Comme souvent, il somatise ses tourments. L'un d'eux est l'état de la santé de sa mère qui, à soixante-dix-huit ans, met de plus en plus difficilement un pas devant l'autre.

Les adieux du fils

Au début d'octobre 1871, Flaubert écrivait de Croisset à son amie Edma Roger des Genettes : « Ma seule distraction consiste à promener, ou plutôt à traîner ma mère dans le jardin. La guerre l'a vieillie de cent ans en dix mois. — C'est bien triste d'assister à la décadence de ceux qu'on aime, de voir leurs forces s'en aller, leur intelligence

disparaître. » Quand il n'est pas à Croisset auprès d'elle, c'est Caroline qui veille sur sa grand-mère. Elle ne sait pas comment la prendre, nous dit-il, tant le caractère de M^{me} Flaubert est devenu « intolérable ». L'épouse d'Achille a l'idée de placer aux côtés de sa belle-mère une religieuse pour la veiller et lui tenir compagnie. Flaubert explose : non ! pas de religieuse ou autre dame de compagnie qui fourrerait son nez dans les affaires de la maison : « Si cela doit être, je notifie que je fous mon camp, pour aller vivre quelque part où je serai *chez moi*. » Caroline continue donc à veiller sur M^{me} Flaubert quand Gustave est à Paris. Ce n'est peut-être pas la meilleure solution. Aussi cherche-t-il tout de même une dame de compagnie, tant sa mère devient chaque jour hors d'état de supporter la solitude. Il s'en confie à George Sand qui se met en quête de l'oiseau rare. Pour la distraire, il emmène lui-même sa mère à Paris, la ramène à Croisset. Mais elle retombe au plus bas, dans son silence ou dans ses plaintes. Et lui redoute de plus en plus ces lamentables tête-à-tête avec elle. Au début du printemps 1872, en plein conflit avec Lévy, il est écrasé par l'inquiétude permanente que lui donne sa « pauvre maman » devenue infirme. Il vit encore quelques semaines de plain-pied avec une mort annoncée. Le 6 avril, c'en est fini : « Nous venons de perdre notre mère. Elle est morte après une agonie de 33 heures ! » Il avertit ses parents et ses amis de mots très brefs, qu'il a peine à formuler. George Sand, qui ne peut se rendre à l'enterrement, car elle est alors clouée par la maladie, lui adresse un mot délicat de tendresse, lui ouvrant son « cœur maternel ». Le 16 avril, il confie à sa grande amie de Nohant : « Je me suis aperçu, depuis 15 jours, que ma pauvre bonne femme de maman était l'être que j'ai le plus aimé. C'est comme si on m'avait arraché une partie des entrailles. » Elle avait adoré Gustave d'un amour électif, le maternant depuis sa première crise d'épilepsie, en proie à des « angoisses perpétuelles ». Ce fut pour lui souvent un carcan, mais un carcan assumé, accepté, et souvent chéri. Avant qu'elle ne devienne cette vieille dame atteinte de surdité, quelque peu aigrie et revêche, il avait trouvé en elle un être attentif et délicat. Possessive, oui, mais pas au point de l'empêcher de partir pour le grand voyage en Orient, puis de vivre de plus en plus souvent à Paris. Était-ce elle qui s'était refusée à recevoir Louise Colet ? Plus certainement Gustave lui-même ! qui sut trouver aussi dans la présence exigeante de sa mère l'alibi à son refus obstiné de vivre près de Louise.

M^{me} Flaubert savait ouvrir sa porte aux amis de son fils, Louis Bouilhet, les Goncourt, Tourgueniev, George Sand, M^{me} Schlésinger et d'autres qui pouvaient apprécier son hospitalité. Cela dit, de caractère réservé, elle pouvait paraître un peu froide, rechignée, affichant, confiait-il à Louise Colet, « je ne sais quoi d'imperturbable, de glacial et de naïf qui vous démonte⁽³⁷⁸⁾ ». Cette femme n'avait pas été épargnée par la vie : orpheline à sept ans, elle avait par la suite perdu coup sur coup son mari et sa fille, et c'est la fille de celle-ci, autre Caroline, qu'elle eut à élever, qui lui donna sans doute une nouvelle raison de vivre. Après la mort de son mari et de sa fille, elle composa à Croisset une famille à trois avec Gustave et Caroline, une famille assez affranchie des règles des familles bourgeoises, un cocon, une cellule dont l'objectif premier était le bien-être du fils chéri, dont elle était discrètement fière. « Elle m'en parlait sans cesse, écrit Caroline en se souvenant de son enfance, et soir et matin elle me faisait prier pour lui⁽³⁷⁹⁾. » Pour subvenir à ses besoins, à ses dépenses parisiennes et à ses dettes, elle n'hésita pas à vendre telle ou telle de ses propriétés. Elle était sa protectrice. Elle l'irritait dans les derniers temps de sa vie ; il éprouve aujourd'hui le vide qu'elle laisse devant lui.

Il a cinquante ans. Que va-t-il devenir ?

Par testament, M^{me} Flaubert laissait à son fils aîné Achille des fermes en basse Normandie ; elle léguait à Caroline tous les biens situés à Canteleu, section de Croisset, en lui faisant obligation de permettre à Gustave de continuer à y habiter : « Je désire que mon fils Gustave Flaubert conserve la jouissance sa vie durant du cabinet de la chambre à coucher et du cabinet de toilette qu'il occupe dans la maison d'habitation située à Croisset [...] et tant qu'il ne se mariera pas⁽³⁸⁰⁾. » À Gustave, elle donnait la ferme de Deauville, qui rapportait un loyer d'environ six mille francs. D'un esprit avisé, M^{me} Flaubert assurait ainsi à son fils cadet des revenus réguliers tout en lui permettant de garder ses habitudes à Croisset. Achille, lui, n'était pas dans le besoin ; Caroline pouvait compter sur son mari, Ernest Commanville⁽³⁸¹⁾. Ce que Gustave ignorait, c'est que le testament de M^{me} Flaubert fut violemment contesté par Julie Flaubert, sa belle-sœur. Dans une lettre du 30 avril 1872, qu'elle envoie à un destinataire non identifié, elle mettait en cause — à juste titre — la légalité de la succession : « nous pouvons attaquer ce qu'elle

[M^{me} Flaubert] a fait et mettre Gve [Gustave] à la porte sans le moindre scrupule, on nous blâmerait peut-être mais ça ne serait pas lourd à porter⁽³⁸²⁾. » Achille, son époux, n'en fit rien.

Ainsi la vie de Flaubert n'est pas aussi « complètement bouleversée » qu'il croit devoir le dire à Ernest Feydeau, à un moment où il est incertain sur sa position matérielle. Il pourra continuer à habiter et travailler à Croisset la plus grande partie de l'année. Il s'inquiète davantage de la solitude morale à laquelle il est condamné — une « solitude absolue ». Les heures de repas sont le plus à craindre, car c'est désormais le « tête-à-tête avec [s]oi-même » devant la table vide. Il se promet de s'endurcir, d'être philosophe, de se remettre au travail : « l'avenir se résume pour moi en une main de papier blanc, qu'il faut couvrir de noir ». Parmi les lettres de condoléances, il en a reçu une à laquelle il ne répond que le 28 mai 1872, celle d'Élisa Schlésinger, qu'il appelle « ma toujours aimée ».

Allons ! il faut accepter les grands maux de la vie comme une nécessité et tenir tranquille sa douleur : « Tu n'imagines pas, écrit-il le 29 avril, à Caroline, comme *ton* Croisset est calme, et beau ! Il y a une douceur infinie dans tout, et comme un grand apaisement qui sort du silence. Le souvenir de ma "pauvre vieille" ne me quitte pas. Il flotte autour de moi comme une vapeur et m'enveloppe. »

LES INTERMITTENCES DU SPLEEN

Dans les deux années qui suivent la mort de sa mère, Flaubert est rattrapé par la politique, alors qu'une grande incertitude pèse sur la France. M. Thiers est au pouvoir, et tant que le territoire ne sera pas libéré de l'occupation allemande, il est entendu, selon le pacte de Bordeaux, qu'on ne tranchera pas sur les institutions, qu'on ne choisira pas la monarchie ou la république. Ce régime sans nom a un président de la République sans république. À vrai dire, Thiers, l'homme fort du moment, le guide nécessaire, le diplomate indispensable, celui qui négocie avec Bismarck, celui qui assume la ponction fiscale destinée à payer le tribut de cinq milliards de francs-or imposé au pays par l'Allemagne victorieuse, cet homme-là a arrêté son choix en silence avant d'en faire l'aveu en public : il est favorable à l'instauration d'une « république conservatrice », parce que la république est « le régime qui divise le moins ». Gustave Flaubert partage ce point de vue et, lui qui naguère traitait Thiers d'« étroniforme bourgeois », se sent désormais représenté par lui, dont les idées et l'œuvre de reconstruction flattent sa conviction selon laquelle la France a besoin d'un régime sans idéologie, d'un gouvernement gestionnaire autant que patriote — car, depuis la guerre, Flaubert est devenu patriote. Il se félicite que « notre grand historien national » (ironie bien sûr !) se prépare à « clore, pour un moment, l'ère des révolutions⁽³⁸³⁾ ».

Les monarchistes, qui disposent de la majorité dans l'Assemblée d'une république proclamée, ne l'entendent pas de cette oreille. Pour lui couper l'herbe sous le pied, ils s'emploient à réaliser la « fusion » entre orléanistes et légitimistes, afin de rendre possible la restauration : le comte de Chambord deviendrait Henri V et, puisqu'il

n'a pas d'enfant, son successeur serait le petit-fils de Louis-Philippe, le comte de Paris. Malheureusement pour eux, le comte de Chambord, échappé aux réalités françaises par l'exil, se montre d'une intransigeance peu accordée avec le compromis entre les deux branches royalistes. Il faut donc patienter, et attendre en tout état de cause que la libération du territoire soit consommée, pour entreprendre la tentative de restauration. La mort de Napoléon III en janvier 1873 lève provisoirement l'hypothèque bonapartiste. Ce sera donc république ou monarchie.

Le 13 novembre 1872, Thiers, à la tribune de l'Assemblée, lâche le morceau : « La république existe ; elle est le gouvernement légal du pays ; vouloir autre chose serait une nouvelle révolution et la plus redoutable de toutes. » Trahison ! clament les monarchistes qui, avec le sentiment d'avoir été dupés, réagissent violemment. Flaubert, en pleine connivence avec le message de Thiers, s'insurge contre eux : « Je ne vous cache pas, écrit-il à l'une de ses correspondantes, que l'entêtement de la droite va finir par faire de moi, oui, vous lisez bien, un *Rouge* ! non par sympathie pour les brutes composant ce parti, mais par dégoût des autres⁽³⁸⁴⁾. »

À vrai dire, Flaubert reproche surtout à la droite de faire le jeu de l'extrême gauche : « La *droite* s'y prend si bien que beaucoup de bourgeois fort modérés, aux prochaines élections, voteront avec les Rouges. — Alors nous entrerons dans l'Horrible, et ce sera pour longtemps⁽³⁸⁵⁾ ! » Lorsque Théophile Gautier meurt en octobre 1872, il se met en tête que celui-ci a été victime du « dégoût de la vie moderne », et se hasarde à fixer au 4 septembre 1870 le début d'une société désormais corrompue par la démocratie : « Théo, écrit-il à Tourgueniev, est mort empoisonné par la *charognerie* moderne. Les gens exclusivement artistes comme lui n'ont que faire dans une société où la plèbe domine. » En retour, le « Moscove » (Flaubert l'appelle ainsi) lui donne une petite leçon pleine de sagesse : « Qu'avez-vous à vous inquiéter de la *plèbe*, comme vous dites ? Elle ne domine que sur ceux qui acceptent son joug. [...] Et puis est-ce que Monsieur Alexandre Dumas fils — la « charogne » (pour prendre votre expression) faite homme — est-ce la plèbe ? — Et M. Sardou et M. Offenbach et M. Vacquerie et tous les autres, est-ce qu'ils sont de la plèbe ? Ils puent rudement pourtant. [...] Non, mon ami ; ce n'est pas là ce qui est difficile à supporter à notre âge, c'est le *taedium vitae* en

général, c'est l'ennui et le dégoût de toute chose humaine ; ce n'est pas de la politique cela, qui n'est, au bout du compte, qu'un jeu ; c'est la tristesse de la cinquantième année. » Ne confondons pas le déclin personnel et l'ordre du monde. Dans sa réponse, Flaubert en rajoute sur la bêtise publique qui le désole : « Je sens monter du fond du sol une irrémédiable Barbarie. » Il admet cependant qu'il ne s'agit pas de politique, il y voit un état mental de la société qui hait toute grandeur et exècre la littérature. Il n'en démordra plus, et il signera de nouveau nombre de ses lettres « Polycarpe ».

Il reste néanmoins attentif aux nouvelles orientations politiques, et tonne contre cette droite qui annonce le règne « des idiots et des cléricaux ». Le 24 mai, Thiers est poussé à la démission. Mac-Mahon, appelé à la présidence de la République, définit le lendemain sa politique : « Avec l'aide de Dieu, le dévouement de notre armée qui sera toujours l'esclave de la Loi, l'appui de tous les honnêtes gens, nous continuerons l'œuvre de la libération du territoire et du rétablissement de l'ordre moral dans notre pays. Nous maintiendrons la paix intérieure et les principes sur lesquels repose la société. » L'Ordre moral, c'est bien le nom qu'il faut donner à cette période qui voit le conservatisme clérical au pouvoir. Pas question d'un retour du roi ! Pour lui, écrit-il en septembre 1873 à Jeanne de Loynes (ex-de Tourbey), seul le « centre gauche » est dans le « tempérament » de la France. L'esprit démocratique s'insinuerait-il en lui ? Il déclare à sa nièce, en novembre 1873, sa conviction républicaine : « Faut-il être assez ignorant en histoire pour croire encore à l'efficacité d'un homme, pour attendre un Messie, un Sauveur ! Vive le bon Dieu et à bas les Dieux ! Est-ce qu'on peut prendre tout un peuple à rebrousse-poil ! nier 80 ans de développement démocratique, et revenir aux chartes octroyées ! » Bien oubliées les vitupérations du suffrage universel, considéré naguère comme la « Honte de l'esprit humain » ! Conservateur et républicain, réactionnaire et anticlérical, nostalgique d'une aristocratie de l'esprit introuvable, profondément hostile à la société démocratique tout en parlant de son « développement » comme une nécessité, il fait penser à Tocqueville, qui l'avait annoncée. Mais, lui, Tocqueville, si nostalgique qu'il fût, s'y résignait, comme à une sorte d'accomplissement de la volonté divine. Flaubert, pour sa part, ne la supporte pas, souffre encore du succès des médiocres et diagnostique aventureusement la mort de « Théo »

comme le résultat du 4 Septembre ! S'il est devenu républicain, c'est à la façon d'Adolphe Thiers.

Comblant le vide

Dans les mois qui suivent la mort de M^{me} Flaubert, Gustave connaît une détresse morale prolongée. En juillet 1872, il accompagne sa nièce Caroline à Bagnères-de-Luchon, où son médecin lui a recommandé de prendre les eaux. Ernest Commanville étant pris par ses affaires, Flaubert joue les « cavaliers » ou les « duègnes » (ce sont ses mots), et suit lui-même la cure, pourquoi pas ? Il chérit sa Caro, par laquelle il se fait appeler son « Vieux » ou sa « Nounou ». Comme elle habite près de Dieppe, il ne la voit pas autant qu'il aimerait, même si leurs rencontres à Croisset ou à Paris sont assez fréquentes. Cet éloignement a produit une volumineuse correspondance, où l'on mesure toute l'affection de l'oncle pour la nièce. Gustave ne manque pas l'occasion d'un compliment à son égard, lui tient la chronique de Croisset, lui conseille des lectures, lui parle de politique. C'est au cours de ces semaines pyrénéennes, entre deux bains, deux douches ou deux verres d'eau, que Caroline a révélé à Gustave l'échec de son mariage et le grand amour conçu pour son préfet et perdu des suites de la guerre. Lui-même a-t-il confié à son « loulou » l'existence de sa liaison avec son ancienne institutrice, Juliet Herbert ? C'est ce que suggère Hermia Oliver, la biographe de Juliet Herbert, qui conclut que Caroline en a éprouvé une certaine pointe de jalousie. C'est ainsi qu'elle explique une phrase de Flaubert, l'automne suivant, dans une lettre du 24 septembre : « Mon cœur est assez large pour contenir tous les genres de tendresses. L'une n'empêche pas l'autre, ni les autres [...]. » Dans la même épître, il parle du mauvais temps : « J'ai peur que Juliet n'ait eu une bien mauvaise traversée. » Elle venait de faire un séjour à Paris, où Gustave l'avait retrouvée secrètement, à son retour de Luchon⁽³⁸⁶⁾, non sans mentir à « tout le monde » sur son emploi du temps. Le 14 septembre, il annonçait à Caroline que Juliet, sur le chemin du retour en Angleterre, passerait la voir dans sa « délicieuse villa ». C'est dans cette lettre que figure, pour la première fois, l'expression « ma chère compagne », s'agissant de Juliet.

Une compagne qu'il ne voit guère pourtant. Ils se retrouveront

dans les mêmes conditions en 1874, 1876, 1877 et 1878. Mais leur liaison restera secrète, ce qu'il est difficile de comprendre : ne sont-ils pas libres l'un et l'autre ? Et il lui arrive de souffrir de solitude. George Sand, pleine de bon sens, le harcèle : « Pourquoi ne te marierais-tu pas ? Être seul, c'est odieux, c'est mortel, et c'est cruel aussi pour ceux qui vous aiment. [...] n'as-tu pas une femme que tu aimes ou par qui tu serais aimé avec plaisir ? Prends-la avec toi. » Gustave lui répond : « Quant à vivre avec une femme, à me marier comme vous me le conseillez, c'est un horizon que je trouve fantastique. — Pourquoi ? *je n'en sais rien*. Mais c'est comme ça. Expliquez le problème. L'être féminin n'a jamais été emboîté dans mon existence. » C'est à peu près ce qu'il avait dit à Louise Colet. À bout d'arguments, il en arrive à parler d'argent, prétend qu'il n'a pas assez de rentes pour prendre femme, explique qu'il ne peut changer d'existence — « la force des choses fait que la solitude s'est peu à peu agrandie autour de moi, et maintenant je suis seul, absolument⁽³⁸⁷⁾ ». De son côté, Juliet semble s'accommoder de cette liaison en pointillé, connaissant trop bien Gustave, son désir farouche d'indépendance, sa conviction de ne pouvoir œuvrer que dans cette solitude même dont il se plaint.

Une source nous manque pour mieux comprendre la situation de Flaubert et la nature de son lien avec Juliet, ce sont leurs lettres. On imagine le charme qu'il exerçait sur son amie par la grâce de cette correspondance, laquelle a pu, à distance, entretenir l'amour et l'admiration de la « gouvernante anglaise », moins exigeante que Louise, plus rêveuse, traçant des plans poétiques de nouvelles rencontres avec l'homme de sa vie⁽³⁸⁸⁾. Elle avait quarante-trois ans en 1872.

Flaubert partage alors son temps principalement entre Croisset et Paris. Pour achever la rédaction de *La Tentation de saint Antoine*, plus tard pour son nouveau roman, *Bouvard et Pécuchet*, il multiplie les séjours dans la capitale et hante les bibliothèques. Pendant plusieurs mois, le cœur n'y est pas, sa correspondance est une longue plainte sur son état de santé et sur son spleen. Revenu à Croisset, il s'immerge dans le travail, la seule façon de calmer ce qu'il appelle sa faculté d'« insupportation » : il s'indigne, il éructe, il vomit ses contemporains, vitupère la bêtise universelle, et se sent parfois crever de solitude. Son ami Edmond Laporte lui a offert un chien, un lévrier gris qu'il a appelé Julio : c'est en sa compagnie qu'il fait ses promenades, entre deux

pages à écrire, avant ou après une baignade dans la Seine. Quand il doit se rendre à Paris, il confie le toutou à son premier maître qui a l'obligeance de le garder. Lors de son dernier voyage en France, Juliet (son nom a dû inspirer quelque peu le nom du chien !) lui a offert un superbe collier. « Ma seule distraction, écrit-il à Caroline, est d'embrasser mon pauvre chien, à qui j'adresse des discours. Quel mortel heureux ! Son calme et sa beauté vous rendent jaloux. »

Parfois il dîne à Rouen. Rarement chez son frère Achille, car il n'apprécie guère sa belle-sœur Julie (et encore, il ne savait pas qu'elle avait conçu de le chasser de Croisset !), sans avoir un excès d'affection pour son frère lui-même. Ses amis sont alors les Lapierre, lui, patron du *Nouvelliste*, et sa femme Valérie, dont il a fait un de ses trois « Anges », avec Léonie Brainne, la sœur de Valérie, veuve depuis plusieurs années, cultivée, jolie et qui lui parle de l'« immensité » de son affection⁽³⁸⁹⁾, et Alice Pasca, une actrice que lui a présentée Valérie. C'est surtout avec Léonie qu'il entretient des rapports soutenus, une correspondance nourrie à partir de 1871, et peut-être plus, si l'on en juge par le ton d'intimité des lettres de Gustave, comme celle du 31 mars 1872 : « Je m'ennuie de vous. [...] Pourquoi vous ai-je rencontrée trop tard ? Le cœur reste intact, mais j'ai la sensibilité exaspérée par-ci, émoussée par-là, comme un vieux couteau trop aiguisé, qui a des hoches et qui s'ébrèche facilement. [...] J'ai puisé sur vos lèvres, ma chère belle, quelque chose qui me restera au fond du cœur, quoi qu'il advienne. » Ce fut au moins une amitié amoureuse, si cela veut dire quelque chose, entre Gustave et « cette chère belle figure [qu'il] voudrai[t] couvrir de baisers⁽³⁹⁰⁾ ».

À Paris, il a repris ses relations d'amitié avec « ceux qui restent », Edmond de Goncourt, Tourgueniev surtout, George Sand quand elle quitte Nohant, et aussi avec de jeunes écrivains qu'il apprécie comme Émile Zola et Alphonse Daudet. Il continue ses visites à la princesse Mathilde, qui a bravé la chute de l'Empire, est de plus en plus assidu chez Victor Hugo, qu'il trouve décidément « charmant », la politique mise à part, mais il n'en parle pas avec lui. Et puis les autres du Magny, devenu le Brébant, tels Renan, Taine, Berthelot. En revanche il est désormais brouillé avec Saint-Victor, auquel il ne pardonne pas ses mauvaises critiques ou ses silences sur ses derniers livres. Invité par le maire de Vendôme à honorer de sa présence l'inauguration d'une statue de Ronsard, Gustave s'y prépare, et

annonce même à Caroline qu'il ira à la messe dite en mémoire du poète, puisque « Ronsard était un catholique ». Tout à trac, il renonce à ce voyage dès qu'il apprend que Saint-Victor est de l'inauguration : « Eh bien, je n'irai pas à Vendôme, dit-il à Goncourt. Non, vraiment, la sensibilité est arrivée chez moi à un état maladif tel, je suis entamé à ce point, que l'idée d'avoir la figure d'un monsieur désagréable en chemin de fer, devant moi, ça m'est odieux, insupportable. » Et de confier à Goncourt son profond ennui, son « découragement de tout, son aspiration à être mort⁽³⁹¹⁾ ».

Maussade, mélancolique, irrité de tout, Flaubert reste pour ses amis un individu fantasque, capricieux, vociférant. Dans ses exercices de dissection psychologique et morale, Goncourt n'est jamais en reste d'une vacherie. Flaubert a beau être à son égard prévenant, amical, affectueux même — et il est certain que Goncourt apprécie le fin lettré et la conversation de son ami ; il n'empêche qu'il le dépeint dans son *Journal* en butor. Au restaurant, Flaubert exige un cabinet particulier, car il a horreur du bruit et veut, pour être à son aise, ôter ses bottines. Au cours du repas, il s'empare plus souvent qu'à son tour de la parole, en Normand « logomachique », s'étend en « gasconnades », se grise de sa propre violence, tandis que ses propos orageux, devenant contagieux, créent autour de la table une tension, une nervosité, une agressivité qui mettent mal à l'aise et font tourner la mayonnaise. Un « provincial », un « malappris », Goncourt n'en démord pas.

Même George Sand, qui n'est pas médisante sur le compte de son cher « vieux troubadour », arrive à en être agacée. Elle raconte dans une lettre à ses enfants, Maurice et Lina, une soirée en sa compagnie qui n'est pas à l'avantage de l'auteur de *Madame Bovary*. Invitée par Flaubert à dîner chez Magny, en compagnie de Tourgueniev et de Goncourt, elle s'y rend ponctuellement, attend, voit arriver Tourgueniev, puis, un quart d'heure plus tard, Edmond de Goncourt qui leur dit que Flaubert les attend chez Véfour. « Pourquoi ! — Il dit qu'il étouffe ici, que les cabinets [particuliers] sont trop petits, qu'il a passé la nuit, qu'il est fatigué. — Mais moi aussi, je suis fatiguée. — Grondez-le, c'est un gros malappris, mais venez. — Non, je meurs de faim, je reste, dînons ensemble ici. » On rit et puis Goncourt me dit que Flaubert en deviendra fou. Nous voilà remballés en sapin. [...] Nous montons trois cents marches de Véfour pour trouver Flaubert endormi sur un canapé. Je le traite de cochon, il demande pardon, se met à

genoux, les autres se tiennent les côtes de rire. Enfin, on dîne fort mal, d'une cuisine que je déteste, dans un cabinet beaucoup plus petit que ceux de Magny. Flaubert dit qu'il n'en peut plus, qu'il est mort [...]. Au demeurant il beugle de joie, il est enchanté [de la pièce qu'il prépare]. J'en ai assez de mon petit camarade. Je l'aime, mais il me fend la tête en quatre. Il n'aime pas le bruit, mais celui qu'il fait ne le gêne pas⁽³⁹²⁾. »

Même son de cloche dans son *Agenda*. En avril 1873, Flaubert est retourné à Nohant, à la demande pressante de George Sand, et Tourgueniev est venu les rejoindre quelques jours plus tard. Tout s'est apparemment bien passé : on joue, on danse, on chahute, on lit ses œuvres, et Gustave, qui déteste le bruit et le dit, n'hésite pas à entrer dans la danse : « Il est aussi enfant que nous, écrit-elle, il danse, il valse, quel bon et brave homme de génie. » Oui mais, quand Tourgueniev arrive, Flaubert ne lui laisse pas placer un mot, d'où suit le commentaire : « Je suis fatiguée, *courbaturée* de mon cher Flaubert. Je l'aime pourtant beaucoup et il est excellent mais trop exubérant de personnalité. Il vous brise⁽³⁹³⁾. »

Au retour, Flaubert écrit à Sand : « Vos deux amis Tourgueneff et Cruchard ont philosophé [...] de Nohant à Châteauroux, très agréablement portés dans votre voiture, au grand trot de deux bons chevaux. » Ce Cruchard n'était autre que Flaubert lui-même, « autrement dit le R. P. Cruchard des Barnabites, directeur des Dames de la Désillusion ». Ce personnage faisait partie des inventions anciennes de Flaubert, au même titre que le Garçon ou le Vieux Sheik, et qu'il avait ranimé au cours de son séjour. Dans les mois qui suivent, il envoie à son amie pour la distraire un mémoire drolatique, *Vie et travaux du RP Cruchard*, une parodie biographique d'un ecclésiastique du Grand Siècle, « le premier théologien et la première fourchette du royaume » qui, devenu gâteux mais toujours gai, a ce dernier mot avant de mourir : « Je sens que la cruche va tout à fait se casser. » À côté de saint Polycarpe, Cruchard devient une des signatures de Flaubert⁽³⁹⁴⁾, qu'il arrivera à Sand d'appeler « Cruchard de mon cœur ».

Jusqu'en février 1873, les lettres qu'il envoie tous azimuts regorgent de sa détresse, de son pessimisme, de ses colères contre le genre humain : « Je ne désire qu'une chose, à savoir : *crever*. » (Il écrit ainsi à Philippe Leparfait, le fils de Léonie, la compagne de Bouilhet.)

« L'énergie me manque pour me casser la gueule. Voilà le secret de mon existence. Je suis si *indigné de tout* que j'en ai parfois des battements de cœur à étouffer. » À la même date, il confie à Goncourt : « Non, c'est l'indignation seule qui me soutient ! L'indignation pour moi, c'est la broche qu'ont dans le cul les poupées, la broche qui les fait tenir debout. Quand je ne serai plus indigné, je tomberai à plat⁽³⁹⁵⁾. »

En mars de la même année 1873, changement de ton. « Je commence à me re-sentir d'aplomb. Qu'ai-je eu depuis quatre mois, quel trouble se passait dans les profondeurs de mon individu ? » La mort de Théophile Gautier après la mort de sa « chère vieille », ses échecs dans ses entreprises pour la mémoire de Bouilhet, son conflit avec Michel Lévy lui ont cassé le moral. Il a achevé d'écrire *La Tentation de saint Antoine* mais il n'a pas envie de faire imprimer le manuscrit, à cause des éditeurs, des journalistes, du public... À la veille d'un nouveau printemps, brusquement, le voici de nouveau plein d'entrain.

Une envie de théâtre

Cette nouvelle énergie, Flaubert a de quoi la dépenser. Après *Saint Antoine*, il a mis en chantier son nouveau roman, *Bouvard et Pécuchet*, pour lequel il a programmé d'immenses lectures. Mais ce printemps 1873 sera théâtral. L'occasion en est la mise au point d'une autre pièce de Louis Bouilhet, *Le Sexe faible*. Bouilhet ! Toujours ce devoir de mémoire et de fidélité si ancré en lui. Et toujours cette idée que cette pièce pourrait rapporter quelques « monacos » à Philippe.

Dans les papiers laissés par Bouilhet, Flaubert avait retrouvé cette comédie, que le Vaudeville avait refusée. À Luchon, il en avait réajusté le scénario, changé complètement les premier et troisième actes, et s'était décidé à le présenter à l'actuel directeur du Vaudeville, Carvalho. Le titre de Bouilhet était ironique ; il l'avait expliqué en 1864 dans une lettre à Gustave : « L'idée dominante est que, d'un bout à l'autre de l'échelle sociale (pardon !) et d'un bout à l'autre de la vie humaine, nous sommes, nous *sexe fort*, sous la coupe des femmes⁽³⁹⁶⁾. » Pour exposer toutes les dominations de femmes, il imaginait un jeune homme de vingt-cinq ans, Henry, sympathique, en

proie à la tyrannie d'une mère veuve, froide, entendant bien organiser sa vie. Pour lui échapper il se marie, mais subit bien vite l'autorité de sa belle-mère et les griffes de sa femme devenue une tigresse après sa maternité. Et ainsi de suite, la nourrice, la femme de chambre, il n'est pas une seule femme, fût-elle douce et gentille, qui, de manière brutale ou plus souvent de façon feutrée, n'exerce sur le pauvre bonhomme un empire insupportable. L'auteur imaginait même au dernier acte une assemblée des femmes, à la manière d'Aristophane, qui, en chœur, prenait les décisions utiles à mettre le jeune Henry sur la bonne voie.

Flaubert sollicite donc Carvalho, qui est d'emblée enthousiaste, et prévoit pour cette comédie un « grand succès » au Vaudeville. Il lâche *Bouvard* et se met à remanier le texte non sans entrain, en mai 1873 : « Il y avait longtemps (un an bientôt) que je n'avais écrit, écrit-il à sa nièce, et faire des phrases me semble doux. » Il en informe Philippe : il y passe ses journées et une partie de ses nuits. À la mi-juin, il a à peu près terminé. Qu'en pense Carvalho ? Flaubert le fait venir à Croisset pour lui faire une lecture du *Sexe faible*. L'autre a l'air ravi, croit sincèrement à une réussite, et promet à Flaubert d'afficher la pièce après les représentations de *L'Oncle Sam* de Victorien Sardou.

C'est alors que Flaubert reprend goût au théâtre. Il s'en explique dans une lettre à la princesse Mathilde : « Ayant pris l'habitude, pendant six semaines, de voir les choses théâtralement et de penser par le *dialogue*, ne voilà-t-il pas que je me suis mis, sans nul effort, à construire le plan d'une autre pièce, ayant pour titre *Le Candidat*. » Vite ! le scénario d'une vingtaine de pages est écrit. Il s'agit de raconter de manière satirique un épisode de la vie d'un candidat aux élections, à travers laquelle Flaubert entend bien se moquer du tiers et du quart, des partis de droite et de gauche et, implicitement, du suffrage universel. Mais il éprouve un doute : un gouvernement, quel qu'il soit, pourrait-il accepter une telle représentation des mœurs politiques ? Ce risque même l'excite : « Si jamais je l'écris, et qu'elle soit jouée, je me ferai déchirer par la populace, bannir par le Pouvoir, maudire par le clergé, etc.⁽³⁹⁷⁾. » Ce qu'il n'avait pas prévu, c'est que Carvalho apprécie tant et si bien ce *Candidat* qu'il préfère le présenter avant *Le Sexe faible*, qu'il a pourtant accepté « avec enthousiasme ». Il est probable que le nom de l'auteur a joué : une pièce de Flaubert au Vaudeville est plus attrayante qu'une pièce de Louis Bouilhet revue et

corrigée par Flaubert ! Mais celui-ci est sceptique : en ces temps d'ordre moral et de pèlerinages cléricaux, où l'on chante des cantiques à la gloire du roi et en faveur de l'alliance du Trône et de l'Autel, il est persuadé que *Le Sexe faible* ne passera pas la censure. En tout cas, il est heureux de terminer sa comédie, il la lit à Tourgueniev, qui croit que ce sera « une pièce forte », ce qui lui procure alors des moments de bonheur. Ce n'est plus l'écriture taillée et retaillée comme dans ses romans, ce sont des paroles qui jaillissent spontanément sous sa plume, comme dans sa correspondance. À la fin d'octobre, il se rend à Paris, pour reparler du *Sexe faible*, sur lequel Carvalho demande des modifications nouvelles, mais Flaubert comprend qu'il veut jouer d'abord *Le Candidat*. Le directeur du Vaudeville finit par le lui dire explicitement.

À ce moment — nous sommes en novembre 1873 — Flaubert apprend la mort d'Ernest Feydeau. Ses rapports avec lui étaient devenus ombrageux. Feydeau, à la suite d'une attaque cérébrale, était devenu hémiplégique. Cela ne l'avait pas empêché d'écrire un nouveau livre, *Mémoires d'une demoiselle de bonne famille*, dont le manuscrit avait indigné Flaubert, qui le jugeait « lubrique et indécent », non en raison de ses « folichonneries », mais parce qu'il n'y trouvait rien d'autre. Il avait inscrit ses réflexions en marge du manuscrit, et l'autre l'avait, en réponse, traité d'imbécile. Une vieille amitié s'éteignait sous ce soupir : « Cet ami-là est le moins regrettable de tous ceux que j'ai perdus depuis quatre ans. »

Le 22 novembre, Flaubert peut annoncer à sa nièce que son *Candidat* est terminé. Huit jours plus tard, il est à Paris, lit sa pièce à Carvalho, qui la trouve excellente. Mais le lendemain, l'homme de théâtre en vient à ses demandes de corrections et de compléments, ce qui exaspère Flaubert. Il s'exécute néanmoins, mais confie à sa nièce : « Je suis, plus que jamais, irascible, intolérant, insociable, *exagéré*, Saint-Polycarpien. Ce n'est pas à mon âge qu'on se corrige ! » En décembre, les comédiens étant recrutés, il leur fait la lecture de sa pièce et déclenche leurs rires. Ils croient au succès ! Il se rend compte que quelques corrections s'imposent encore, et juge que ses précédents lecteurs, Carvalho, d'Osmoy et Tourgueniev, étaient d'excellents critiques. Il peaufine. Vient le tour des censeurs. Après une première lecture, ils n'exigent de l'auteur que quelques modifications de vocabulaire, qui concernent surtout les allusions à la religion (les mots

« séminariste », « évêque », « Monseigneur », « prêtre » devaient être remplacés). Flaubert leur concède tout, parce que ce tout n'est pas énorme, et que, lui, est plein de lassitude. On passe donc aux répétitions. Mais voilà que Carvalho quitte le Vaudeville, c'est inquiétant. Heureusement son successeur, Cormon, ne change rien au programme. Une répétition est prévue pour les censeurs ; Flaubert demande alors à son ami de Rouen Raoul-Duval, député, de venir le soutenir à la répétition devant les censeurs. Tout se passe bien. Le visa définitif est donné. La première a lieu le 11 mars 1874. Hélas ! Ce ne sera pas le triomphe prévu par Carvalho et espéré par Flaubert. Une douche froide, oui, un accueil glacial. « Hier, écrit Goncourt, c'était funèbre, l'espèce de glace tombant peu à peu, à la représentation du *Candidat*, dans cette salle enfiévrée de sympathie, dans cette salle attendant de bonne foi des tirades sublimes, des traits d'esprit surnaturels, des mots engendriers de batailles, et se trouvant en face du néant, du néant, du néant ! » Flaubert lui-même se rend bien compte que la salle, fort bien disposée à son égard, n'a eu que des applaudissements — quand il y en eut — de politesse : « Pour être un *Four*, écrit-il à George Sand, c'en est un ! » À ses yeux, les acteurs ont parfaitement joué, mais « les conservateurs ont été fâchés de ce que je n'attaquais pas les républicains. De même les communards eussent souhaité quelques injures aux légitimistes ».

À la quatrième représentation, Flaubert arrête tout : « je ne veux pas, écrit-il encore à George Sand, qu'on siffle mes acteurs ! Le soir de la seconde, quand j'ai vu Delannoy [rôle principal] rentrer dans la coulisse avec les yeux humides, je me suis trouvé criminel et me suis dit : "assez !" » Sand le rassure comme elle peut, mais quand elle lit la pièce imprimée, elle lui fait part du jugement d'une femme d'expérience : sa comédie, faite en principe pour amuser, n'est pas gaie ! « Elle est triste au contraire. C'est si vrai que ça ne fait pas rire, et comme on ne s'intéresse à aucun des personnages, on ne s'intéresse pas à l'action. » Elle lui explique l'effet de grossissement nécessaire sur les planches : « Le sujet est possible en charge, *M. Prudhomme*, ou en tragique, *Richard d'Arlington*. Tu le fais exact, l'art du théâtre disparaît⁽³⁹⁸⁾. » Conclusion de Flaubert lui-même : « Le sujet était bon. Mais je l'ai raté. » Heureusement pour lui, *La Tentation de saint Antoine*, qui vient de paraître, marche très fort en librairie.

Achévé en 1872, *La Tentation de saint Antoine* paraît le 31 mars 1874. Flaubert a trouvé un nouvel éditeur, Georges Charpentier. Celui-ci venait, en 1872, de succéder à son père, Gervais Charpentier, fondateur de la maison et grand innovateur avec sa « Petite Bibliothèque Charpentier », une collection de livres bon marché. Plein d'enthousiasme, Georges Charpentier allait devenir un des grands éditeurs de la fin du siècle, publiant Maupassant, Zola, Huysmans, Goncourt, Daudet, Mirbeau... L'homme, sympathique, chaleureux, accueillant dans son hôtel particulier de la rue de Grenelle les artistes et les écrivains, plut tout de suite à Flaubert, qu'il avait sollicité, et qui le recevait à Croisset en juin 1873. L'éditeur lui rachetait ses deux romans *Madame Bovary* et *Salammbô*, sur lesquels Michel Lévy n'avait plus de droits. Pour le premier roman, les deux hommes s'entendirent sur l'impression, en appendice, de l'assignation près du juge d'instruction, du réquisitoire de Pinard et de la plaidoirie de Senard. Flaubert y trouvait son compte, Charpentier était ravi. Plus tard, à Paris, Charpentier lui propose de racheter toutes ses œuvres à Lévy et, bien entendu, de prendre son *Saint Antoine* qui sommeille au fond d'un placard. Tout cela « à d'excellentes conditions », fit savoir Gustave à Caroline. La lune de miel entre les deux hommes était si lumineuse que Flaubert accepte, lui le mécréant, de devenir, à la demande de M^{me} Charpentier, le parrain de leur dernier fils. « Il a fallu en passer par là, explique-t-il à George Sand, sous peine de pignoufisme. » Désormais, à la fin de ses lettres à son éditeur, l'écrivain s'estimera tenu de demander des nouvelles de son filleul, de « bécoter Marcel », etc. Le cher éditeur accepte, lui, de reprendre les œuvres de Bouilhet, à commencer par les *Dernières Chansons* préfacées par Flaubert. Décidément, tout va mieux du côté de l'édition.

Charpentier peut s'estimer satisfait, puisque *La Tentation de saint Antoine* vit son premier tirage à deux mille exemplaires emporté en moins de trois semaines. D'autres éditions suivent, Flaubert reconquiert un public qui l'avait boudé à la publication de *L'Éducation sentimentale*. C'était le livre de sa vie, puisqu'il en avait médité l'idée, on s'en souvient, dès son voyage en Italie, en 1845, lorsqu'il tomba fasciné, à Gênes, par le tableau de Bruegel. Pendant vingt-sept ans, il a ruminé ce livre, dont le genre est indéterminé à ses propres yeux, une

sorte de poème fantastique construit sur le personnage du célèbre ermite hanté par des visions et tenté par le diable.

La légende ne manque pas de couleurs. Ayant gagné le désert pour trouver Dieu, l'anachorète fut assailli par des légions de démons. Une nuit, il lui sembla que tous les animaux du désert grondaient à la porte de sa cellule. Antoine sut résister à toutes ses visions et à toutes les tentations, celles de la chair, celles de l'or, celles de la puissance. Par la suite, une dévotion à saint Antoine s'est développée, en raison du pouvoir d'intercession qu'on lui prêtait pour guérir la maladie du « feu sacré ». La légende inspira nombre d'artistes : Sassetta, Bosch, Grünewald, Callot, le Tintoret, Véronèse, et Bruegel, qui plongea dans l'étonnement le jeune voyageur en Italie. Le tableau résonnait en lui comme une vieille histoire qu'il avait vu représenter dès son enfance à la foire de Saint-Romain, à Rouen. Chaque année, il allait regarder le père Legrain, un montreur de marionnettes surnommé le « père saint Antoine », parce qu'il narrait invariablement l'histoire de l'ermite dans son désert. En juillet 1846, Flaubert avait acheté une gravure de Jacques Callot sur le même thème, qu'il accrocha sur un mur de son cabinet de travail. L'esprit nourri du *Caïn* de Byron, du *Faust* de Goethe, de l'*Ahasvérus* de Quinet, il avait écrit, on le sait, une première version, dont la lecture avait déconcerté ses amis Maxime Du Camp et Louis Bouilhet. Malgré les encouragements de sa mère, contestant l'avis des petits camarades, il avait enfoui son manuscrit avant d'entreprendre son grand voyage en Orient, sans toutefois renoncer à son sujet, que son séjour même en Égypte ne pouvait que ranimer.

Suivant le conseil de ses amis, il s'était appliqué à *Madame Bovary*, « un antidote à son lyrisme », selon l'expression d'Édouard Maynial⁽³⁹⁹⁾, mais sans oublier les « flamboiements mythologiques et théologiques de *Saint Antoine* ». De fait, la *Bovary* achevée, Flaubert s'était mis à élaborer une seconde version, profondément élaguée, dont certains chapitres avaient même été publiés, on s'en souvient, dans *L'Artiste*. Le procureur Pinard, chargé du dossier *Bovary*, s'y référa pour mieux accabler l'auteur. Flaubert, craignant de nouvelles poursuites, renonça alors à publier son ouvrage. C'est seulement après *L'Éducation sentimentale*, parue en 1869, qu'il a repris *Saint Antoine*, dont il avait, on s'en souvient, enterré le manuscrit pendant la guerre de 1870. Il se jette de nouveau dans son ouvrage en juin 1871 avec,

confie-t-il à son amie Edma Roger des Genettes, une « exaltation effrayante ». Il doute jusqu'au bout de la qualité de son livre, qu'il n'ait pas l'intention de publier. C'est la rencontre avec Charpentier qui le décide, et *La Tentation* est mis en vente en 1874, peu de temps après l'échec du *Candidat* au théâtre.

Cette troisième version a subi un élagage sensible par rapport aux deux précédentes, au détriment parfois de pages très réussies ; elle était nouvelle aussi dans sa conception et dans son plan. Entre-temps, Flaubert s'était livré à une frénésie de lectures, soit pour compléter sa documentation sur les dieux de l'Égypte ou de la Grèce, soit pour approfondir la lecture des philosophes, Spinoza, Kant ou Hegel. Il se « perd » dans l'Antiquité, explique-t-il à George Sand, pour oublier les turpitudes du monde contemporain. Plus profondément, il reprend dans ce livre une méditation ontologique et métaphysique sur l'humanité et sur lui-même. Dédiée à la mémoire de son ami Alfred Le Poittevin, cette troisième version est aussi un retour aux interrogations de sa jeunesse.

Le livre est un face-à-face entre l'ermite et les successives incarnations qui le soumettent à l'épreuve, y compris le Diable ; dans les dialogues s'intercalent des indications situant les scènes où Antoine est tour à tour amené. Il a fui le monde et s'est réfugié dans le désert de la Thébaïde, vêtu d'une tunique en peau de chèvre et vivant de pain noir. La nuit tombe, l'anachorète est envahi par les souvenirs des bons et des mauvais jours. Il a quitté sa maison au désespoir des siens, il a parcouru des pays, et s'est retiré du monde : « Voilà plus de trente ans que je suis dans le désert à gémir toujours ! J'ai porté sur mes reins quatre-vingts livres de bronze comme Eusèbe, j'ai exposé mon corps à la piquûre des insectes comme Macaire, je suis resté cinquante nuits sans fermer l'œil comme Pacôme ; et ceux qu'on décapite, qu'on tenaille ou qu'on brûle ont moins de vertu, peut-être, puisque ma vie est un continuel martyre ! » Antoine s'effondre sur sa natte, mais le Diable veille et l'entraîne dans des hallucinations incroyables.

En une nuit, il est soumis aux mille démons de la tentation, celle de la chair comme celle de l'esprit, incarnés par des personnages caressants ou extatiques, auxquels le futur saint résiste héroïquement. Ce long poème fantastique pose en profondeur la question de l'être et du néant. Tous les représentants de toutes les religions, de toutes les sectes, de toutes les mythologies antiques sont convoqués pour

exposer leur vérité. Ils se révèlent si contradictoires qu'ils annulent leurs certitudes les unes par les autres. Antoine veut alors se réfugier dans sa propre foi, mais le Diable le soumet au doute :

LE DIABLE

L'exigence de ta raison fait-elle la loi des choses ? Sans doute le mal est indifférent à Dieu, puisque la terre en est couverte !

Est-ce par impuissance qu'il le supporte, ou par cruauté qu'il le conserve ?

Penses-tu qu'il soit continuellement à rajuster le monde comme une œuvre imparfaite, et qu'il surveille tous les mouvements de tous les êtres, depuis le vol du papillon jusqu'à la pensée de l'homme ?

S'il a créé l'Univers, sa providence est superflue. Si la Providence existe, la création est défectueuse.

Mais le mal et le bien ne concernent que toi, — comme le jour et la nuit, le plaisir et la peine, la mort et la naissance, qui sont relatifs à un coin de l'étendue, à un milieu spécial, à un intérêt particulier. Puisque l'infini seul est permanent, il y a l'Infini ; — et c'est tout !

ANTOINE *ne voit plus. Il défaille.*

Un froid horrible me glace jusqu'au fond de l'âme. Cela excède la portée de la douleur ! C'est comme une mort plus profonde que la mort. Je roule dans l'immensité des ténèbres. Elles entrent en moi. Ma conscience éclate sous cette dilatation du néant !

LE DIABLE

Mais les choses ne t'arrivent que par l'intermédiaire de ton esprit. Tel qu'un miroir concave il déforme les objets ; — et tout moyen te manque pour en vérifier l'exactitude.

Jamais tu ne connaîtras l'Univers dans sa pleine étendue ; par conséquent tu ne peux te faire une idée de sa cause, avoir une notion juste de Dieu, ni même dire que l'Univers est infini, — car il faudrait d'abord connaître l'Infini.

Les lecteurs de la *Tentation* ont été frappés par l'érudition de l'auteur, qui semble vouloir épuiser toutes les connaissances sur l'Antiquité (populations, mœurs, dieux...). Le procédé de l'énumération est utilisé aux fins de composer un chant litanique d'un genre nouveau. Voici Apollonius : « Nous sommes revenus par la Région des Aromates, par le pays de Gangarides, le promontoire de Comaria, la contrée des Sachalites, des Adramites et des Homériens ; — puis, à travers les monts Cassaniens, la mer Rouge et l'île Topazos, nous avons pénétré en Éthiopie par le royaume des Pygmées. » Voici Isis : « Ô Neith, commencement des choses ! Ammon, seigneur de

l'éternité, Phtah, démiurge, Thot son intelligence, dieux de l'Amenthi, triades particulières des Nomes, éperviers dans l'azur, sphinx au bord des temples, ibis debout entre les cornes des bœufs, planètes, constellations, rivages, murmures du vent, reflets de la lumière, apprenez-moi où se trouve Osiris ! » Voici Hercule : « J'ai vaincu les Cercopes, les Amazones et les Centaures. J'ai tué beaucoup de rois. J'ai cassé la corne d'Achéloks, un grand fleuve. J'ai coupé des montagnes, j'ai réuni des océans. Les pays esclaves, je les délivrais ; les pays vides, je les peuplais. J'ai parcouru les Gaules. J'ai traversé le désert où l'on a soif. J'ai défendu les dieux, et je me suis dégagé d'Omphale. Mais l'Olympe est trop lourd. Mes bras faiblissent. Je meurs ! »

De cette obsession énumérative, de ces discours luxuriants, il se dégage une étrange beauté où le pittoresque et l'exotisme le disputent au lyrisme. Nous voilà bien loin des « romans modernes » et des calembredaines d'un candidat aux élections : Flaubert renoue avec le romantisme de sa jeunesse, au temps où il écrivait ses contes fantastiques. Saint Antoine, c'est lui, pourrait-il dire encore — lui qui a choisi la solitude, lui qui ne cesse de méditer sur la finitude de l'existence humaine, lui dont le cœur et la chair sont agités de désirs, lui qui se mortifie à la gloire de son dieu, la Littérature. De nos jours, on ne lit plus guère la *Tentation*, mais ses envolées, sa dimension cosmique, et peut-être même l'interrogation centrale sur l'existence de Dieu et l'énigme de l'univers répondaient à l'attente du public qui, gagné par l'« indifférence en matière de religion », n'en était pas moins en quête de transcendance autant que d'exotisme.

La Tentation de saint Antoine est en effet bien accueilli par le public : du vivant de Flaubert, le livre comptera trois tirages après la première édition. La critique, en revanche, est dans l'ensemble féroce. À part un inconnu dans *Le Bien public*, Édouard Drumont, le futur auteur de *La France juive*, Théodore de Banville, dans *Le National*, qui célébra le « chef-d'œuvre », quelques mots aimables ici et là, la critique, fut, pour Flaubert, « pitoyable, odieuse de bêtise et de nullité ». Une fois de plus, la *Revue des deux mondes* donne le ton, sous la signature de Saint-René Taillandier : « Rien n'est expliqué, rien ne parle, rien ne vit. Il est trop clair que l'auteur n'a cherché que des occasions de peintures fantastiques. [...] Il s'applique à dégrader partout l'idée de Dieu. » Une fois de plus, Barbey d'Aureville l'enfonce

dans *Le Constitutionnel* : « Aucun homme vulgairement et passablement organisé ne pourra prendre un intérêt quelconque à ces apparitions grotesques, qui ne font rire que de l'auteur qui a pu les inventer, et qui se succèdent sans raison d'être et sans s'arrêter une minute, pendant quatre cents pages, lesquelles finissent par jouer cruellement sur les nerfs. J'ai vu de ces lecteurs exaspérés accuser brutalement M. Gustave Flaubert d'être fou. Il ne l'est pas, du moins par l'ardeur et l'emportement. Il est très rassis. Mais les hommes finissent comme les littératures par des enfantillages⁽⁴⁰⁰⁾. » Ses meilleurs amis le rassurent : George Sand, qui parle, elle aussi, d'un « chef-d'œuvre », d'un « livre magnifique » ; Tourgueniev, qui s'efforce de faire publier de *Saint Antoine* une traduction en russe, mais qui se heurte à la censure tsariste ; Renan, qui lui écrit son plaisir de l'avoir lu, ajoutant que des professeurs de la faculté de théologie protestante de Strasbourg, maintenant à Paris, à qui il a prêté le livre, « en ont été ravis ». Mais on ne sent pas chez lui un débordement d'enthousiasme ; il conseille à Flaubert, du reste, de revenir « à ce qui intéresse tout le monde ». Quant à Edmond de Goncourt, il avait réservé à son journal intime, dès que Flaubert lui avait lu de longs passages de son ouvrage, en novembre 1871, sa dose de vinaigre habituelle : aucune originalité, aucune invention personnelle, du livresque intelligemment appliqué. À la réception de l'ouvrage qui lui est dédié, en 1874, il commente brièvement : « De l'imagination faite avec des notes. De l'originalité toujours réminiscente de Goethe. »

Flaubert a beau feindre l'indifférence, sa déconvenue est de taille, la critique l'abat moralement. Il se croit l'objet d'une haine personnelle, d'un « parti pris de dénigrement ». Il pense qu'on ne lui pardonne pas son genre de vie, son isolement, et aussi d'avoir été et de rester un familier du salon de la princesse Mathilde. Tout s'en mêle : sa personnalité réputée insociable et la politique. Là-dessus, il s'avoue « vidé ». Son médecin lui conseille d'aller passer une vingtaine de jours dans les Alpes suisses, pour se « dénévropathiser ». Au début de juillet, il commence son séjour à Kaltbad Rigi, où il a pris une petite chambre d'hôtel face au lac des Quatre-Cantons et aux sommets du Rigi. Il marche, sue, souffle, se repose, mais, très vite, la solitude lui pèse, la présence des touristes — allemands pour la majorité — le hérisse, et le voilà qui s'ennuie « d'une façon gigantesque ». L'environnement est magnifique, mais il n'est pas « l'homme de la

Nature ». Il donnerait, écrit-il à George Sand, « tous les glaciers de la Suisse pour le musée du Vatican ». Courage ! lui écrit Tourgueniev : « Revenez-nous pâle et monochrome comme un vers de Lamartine. » Enfin ! le 18 juillet, son ami Laporte vient le rejoindre, avant le retour à Rouen, via Dieppe. À Tourgueniev, il résume sa cure d'air helvétique : « Mon séjour (ou plutôt mon oisiveté crasse) au Righi m'a abruti. On ne devrait jamais se reposer, car du moment qu'on ne fait plus rien, on songe à soi, et dès lors on est malade, ou l'on se trouve malade, ce qui est synonyme. »

RUINE ET DEUIL

Au retour des Alpes suisses, où il s'est ennuyé « à crever », Flaubert a voulu remettre en route son projet de nouveau roman, *Bouvard et Pécuchet*. Il y travaille à Paris, où il séjourne pendant plus de quatre mois. Mais, décidément, le ressort est brisé. « Depuis six mois principalement, écrit-il en janvier 1875 à George Sand, je ne sais pas ce que j'ai. Mais je me sens profondément malade, sans pouvoir rien préciser de plus. » Pendant tout cet hiver parisien, il n'émerge pas de ce qu'il appelle son « hypocondrie » ou sa « névrose ». Son amie de Nohant lui recommande de moins penser à lui ; il est vrai que lui n'a pas sa chance à elle, d'avoir des enfants et des petits-enfants. À sa tristesse s'ajoutent les maux physiques : rhumes, gripes, rhumatismes... Il se soigne avec du bromure de potassium, mais celui-ci lui donne de l'eczéma. « Une goutte errante, écrit-il encore à George Sand, des douleurs qui se promènent partout, *une invincible* mélancolie, le sentiment de "l'inutilité universelle" et de grands doutes sur le livre que je fais, voilà ce que j'ai, chère et vaillante maîtresse. — Ajoutez à cela des inquiétudes d'argent⁽⁴⁰¹⁾. » Depuis le mois d'avril, une menace de ruine hante la pensée de Flaubert, qui va connaître un des moments de sa vie les plus éprouvants.

La débâcle des Commanville

En avril 1875, Gustave Flaubert apprend que la situation financière des Commanville est des plus critiques. Ernest, l'époux de Caroline, dirige une scierie près de Dieppe, mais il est plus négociant qu'industriel : il vend du bois de chauffage et de charpente importé de

Norvège et de Russie et débité dans sa scierie. Après la guerre de 1870, le cours du bois s'effondre dans un cycle de baisse générale des prix (la dépression va durer jusqu'en 1896), les spéculations de Commanville sont en déroute. Croyant à la hausse du bois, il s'était endetté pour acheter « d'énormes forêts », narre Caroline, et il est pris à la gorge par ses débiteurs⁽⁴⁰²⁾. Gustave est partie prenante dans cette déroute. D'une totale confiance en son neveu, il a investi dans son affaire une partie de sa fortune qu'il lui a confié le soin de gérer. Depuis la mort de sa mère, Gustave assure son train de vie régulier avec la rente que lui procure sa ferme de Deauville et avec les revenus que Commanville lui adresse à sa demande. En décembre 1871, grâce au cautionnement de M^{me} Flaubert, Commanville avait obtenu d'un banquier d'Elbeuf une ouverture de crédit de cent mille francs. Après la mort de leur mère, le cautionnement passait aux héritiers, Achille et Gustave, « impliqués malgré eux dans les engagements de Commanville⁽⁴⁰³⁾ ».

Apprenant la déconfiture d'Ernest, l'oncle épuise tout son avoir à racheter les créances de son neveu. Pour diminuer son train de vie, il donne congé en mai au propriétaire de la rue Murillo, et prend une location plus modeste au 240 rue du Faubourg-Saint-Honoré, dans un appartement contigu à celui de Caroline, car, dit-il à George Sand, « je ne peux plus supporter la solitude ». L'important, c'est d'éviter à tout prix la faillite, qui est la faute irrémissible, la honte qui pèse sur toute une famille, l'infamie. Et Gustave de faire tout ce qui est possible pour sauver Ernest et Caroline de cette perspective ignominieuse.

Outre l'éventualité de cette catastrophe, il est une autre menace qui lui déchire l'âme. Croisset ne lui appartient pas, et il faudra peut-être que Caroline se résigne à vendre la maison. Il n'en dort plus : « l'idée de n'avoir plus un toit à moi, dit-il à Caroline, un *home*, m'est intolérable. Je regarde maintenant Croisset avec l'œil d'une mère qui regarde son enfant phtisique en se disant : "Combien durera-t-il encore ?" Et je ne peux m'habituer à l'hypothèse d'une séparation définitive⁽⁴⁰⁴⁾. » Son angoisse est extrême, il craint que les Commanville ne lui disent pas toute la vérité, il bombarde sa nièce de lettres, de questions, il en est arrivé à une incapacité totale de continuer son livre. « Ne me cache rien. Tout vaut mieux que l'incertitude. »

Pas une plainte contre Commanville qui le coule ! Le mot le plus

dur à son endroit ne dépasse pas la remontrance paternelle : « Ah ! ton pauvre mari n'était pas né pour faire mon bonheur. » À quoi il s'empresse d'ajouter : « Mais n'en parlons plus⁽⁴⁰⁵⁾. » On peut pourtant avoir des doutes sur l'honnêteté de l'homme d'affaires Commanville. Edmond de Goncourt, au moment de la mort de Flaubert, le traita carrément d'« escroc »⁽⁴⁰⁶⁾.

Les lettres de Flaubert sont en revanche entachées d'apitoiements incessants sur le sort de sa pauvre et chère Caro, qu'il aurait tant voulu voir heureuse ! Le 18 juillet, il se confie à son amie Léonie Brainne :

Et voilà bientôt quatre mois que nous vivons dans ces angoisses infernales ! En admettant les choses au mieux, il nous restera à peine de quoi vivre (pour le moment du moins), et j'ai bien peur que, tôt ou tard, il ne faille quitter le pauvre Croisset. Ce sera pour moi le coup de grâce. À mon âge, on ne refait plus sa vie. Vous savez que je ne suis pas poseur. Eh bien, je me crois un homme perdu, on ne résiste pas à un coup pareil ! Cependant si Deauville me reste, si Commanville n'est pas mis en faillite, qu'il puisse re-travailler et que nous gardions Croisset, l'existence sera encore possible. Sinon, non.

Il s'interroge sur le moyen de gagner de l'argent, lui qui n'a jamais eu un emploi salarié, lui qui n'a jamais voulu collaborer à des journaux : quelle place pourrait-il ambitionner ? Pour l'heure, c'est l'humiliation de ses neveu et nièce qui le ronge. Son cœur paternel souffre cruellement, confie-t-il à Tourgueniev. George Sand ne reste pas inactive, elle écrit au député et ami de Flaubert Agénor Bardoux, sous-secrétaire d'État à la Justice, pour lui demander s'il ne pourrait pas offrir à Gustave un « emploi lucratif » : n'y a-t-il pas moyen de le sauver ? Bardoux et Raoul-Duval se mettent en quatre pour lui décrocher une pension. Flaubert est touché par leur démarche, mais refuse : « le budget ne doit pas me nourrir. Pense donc, écrit-il à Bardoux, que cette pension serait publiée, imprimée, et peut-être attaquée dans la Presse et à la Tribune. » En revanche, il ne refuserait pas un emploi de bibliothécaire à trois mille ou quatre mille francs par an avec un logement : la Mazarine ou l'Arsenal lui conviendraient bien !

En ce même été, il part pour Deauville, afin d'y vendre sa ferme — ce qu'il fait, à de bonnes conditions, selon lui. Il en tirera deux cent mille francs, soit huit cent mille de nos euros, amputés de

l'hypothèque. Mais, sans plus attendre, il faut en verser, pour empêcher la faillite, cinquante mille au principal créancier. Laporte, le bon Laporte, le grand ami, en avance la moitié à Caroline, l'autre moitié étant assurée par Raoul-Duval. Tous les deux se portent garants, afin de faire accepter des conditions de paiement étalé. « La faillite n'aura pas lieu ! » : cri triomphal de Flaubert. « L'honneur sera sauf ! » Pour le reste, il songe toujours à une place de bibliothécaire, mais pas à n'importe quelles conditions : il ne veut pas être contraint à une présence à Paris toute l'année ; il veut des émoluments d'au moins trois mille francs.

Au début d'octobre la liquidation était signée, il n'y aurait pas de faillite, mais Flaubert est ruiné : « Mon neveu, explique-t-il à George Sand, a mangé la moitié de ma petite fortune. Pour l'empêcher de faire faillite j'ai compromis tout le reste. » En réfléchissant aux diverses possibilités de réaliser une autre vente, l'amie de Nohant lui demande s'il n'y a pas des morceaux de Croisset à vendre, et, dans ce cas, elle lui propose de se porter acquéreur, grâce à un petit capital qu'elle déplacerait. Gustave est ému par la générosité de son amie, mais non ! il se débrouillera. À vrai dire, il va vivre très chichement mais restera à Croisset.

Les rapports de Flaubert avec l'argent méritent notre attention. Il affirme n'en vouloir pas parler ; il affecte, et sans doute est-il sincère en le disant, de n'avoir que mépris pour l'argent. Ne songeant qu'à l'Art le plus pur, il refuse invariablement de s'abaisser à ce que nous appellerions une production « alimentaire », comme le faisaient tant de ses confrères et de ses amis en publiant leur prose dans revues et journaux. Il répugne même d'en parler à son éditeur et confie toujours ce soin à un tiers, son notaire, son amie George Sand ou autre. Mais, on l'a vu, son désintéressement a des limites, comme l'atteste sa rupture avec Michel Lévy — auquel il ne pardonnera jamais, même à sa mort, en mai 1875, en raison de ce qu'il estime chez lui une pingrerie révoltante.

Son comportement vis-à-vis de l'argent lui est autorisé par sa situation. Il pouvait se le permettre puisque l'argent, il n'avait pas à le gagner ; il tombait, soit à des dates régulières, soit à sa demande, dans son escarcelle. C'est un rentier, mais un rentier de naissance. Son père, lui, a fait fortune en travaillant toute sa vie à l'hôpital et en devenant un chirurgien renommé. Aux revenus de son art, il a ajouté ceux de

ses investissements. Son frère Achille a imité le père, s'est coulé dans les fonctions et les habits d'un grand médecin de l'hôtel-Dieu de Rouen. Gustave, non. Il ne veut pas *déroger* : « J'ai une répugnance *extrême* à accepter une place, à n'être plus indépendant. Une fonction rétribuée me semble (quelle qu'elle soit) une déchéance. » En ce sens, Flaubert n'est pas un bourgeois : il ne s'enrichit ni par le travail ni par l'épargne, comme le suggérerait Guizot, ni par de bons placements car il n'y connaît goutte et n'en veut rien savoir. Ce qui le ramène néanmoins dans la sphère bourgeoise, c'est la phobie de déchoir, la peur de manquer, la crainte de perdre ses rentes, et, au bout du compte, la faillite — si présente dans ses romans, comme le fait remarquer Jacques Lecarme : « La faillite c'est la damnation d'un nom et d'une tribu, la souillure irrémédiable dont nul ne peut se relever⁽⁴⁰⁷⁾. » Fils de famille cossue, longtemps protégé par sa mère, héritier qui puise dans son héritage sans état d'âme, le voici confronté au réel d'une société auquel il veut se soustraire : il lui faudra pourtant descendre de l'empyrée.

On peut hasarder, semble-t-il, un rapprochement entre cette attitude aristocratique d'artiste et ses convictions politiques, sa haine du suffrage universel. La société démocratique en construction, il a, certes, quelques raisons de la redouter ! À terme, elle condamnera la rente au profit du travail, libéral ou salarié. Il y aura sans doute toujours des privilégiés de la fortune, mais il deviendra de plus en plus difficile d'échapper à la marchandisation de ce qui, a priori, n'a pas de prix : l'œuvre d'art. Étranger à l'évolution capitaliste de l'économie, aux poussées égalitaires de la société, il voit en 1875 s'effondrer son statut privilégié d'écrivain rentier. L'écriture devient de plus en plus un métier adapté à un marché élargi, et de moins en moins une fonction sacrée ou un violon d'Ingres délesté de préoccupations financières. Sans adhérer à cette évolution, qu'il vitupère, il ne peut s'empêcher de dénoncer le succès des médiocres au regard de la mévente de certaines de ses œuvres. Il en accuse le règne de la « plèbe », il en trouve l'origine dans le suffrage universel — en quoi, malgré ses contradictions, il a parfaitement compris les normes de la nouvelle société qu'il abhorre. Edmond de Goncourt, lui, en voyant la montée en force des républicains à travers l'élection de Victor Hugo au Sénat, écrit de son côté : « C'est, au nom des principes absolus de l'égalité, le commencement de la démolition de l'aristocratie de

l'intelligence. »

En septembre 1875, Flaubert quitte Croisset pour aller se reposer à Concarneau, où il est accompagné de Georges Pennetier, directeur du Muséum d'histoire naturelle de Rouen, et de Georges Pouchet, autre naturaliste, du Muséum d'histoire naturelle de Paris, que Flaubert connaissait bien et qu'il consultait régulièrement au moment de l'élaboration de ses romans. Dans l'attente fiévreuse de la liquidation de l'entreprise Commanville, il est parti le cœur lourd, hanté par les incertitudes de son affaire, et angoissé pour Caroline. L'air breton le rassérène un peu. Descendu à l'hôtel Sergent, il prend des bains de mer, assiste à un pardon à Pont-Aven, respire les remugles de sardines qui montent des bateaux de pêche, et s'intéresse aux leçons de zoologie marine que lui donnent ses deux compagnons de voyage. Ayant mis au rancart *Bouvard et Pécuchet*, il s'est attelé, pour ne pas perdre la main, à une nouvelle, un conte, à partir de la légende de saint Julien l'Hospitalier, représenté sur des vitraux de la cathédrale de Rouen — un thème qu'il avait en tête depuis longtemps. Pour lui, c'est une sorte de test : est-il encore capable de créer ? « Je veux me forcer à écrire *Saint Julien*. Je ferai cela comme un pensum, pour voir ce qui en résultera. »

Après le départ de Pennetier, il reste seul avec Pouchet jusqu'à la fin du mois d'octobre. La signature de la liquidation, qui épargne Commanville de la faillite, lui redonne quelque courage, quoique l'avenir lui paraisse sombre. « Je mène ici, écrit-il à Edmond Laporte, une petite existence paisible et idiote. Je me gorge de salicoques et de homards, je me promène au bord de la mer, je pionce sur mon lit après le déjeuner, je me couche dès neuf heures du soir, et je devise avec le bon Pouchet qui dissèque devant moi pour mon instruction des poissons et des mollusques. Il m'a montré aujourd'hui les organes génitaux d'une raie. » À George Sand, il avoue qu'après avoir reçu un terrible coup sur la tête il ne s'en remettra pas, qu'il est démolí. Il se calme, dit-il à Tourgueniev, il a le cœur moins serré, mais il a beau faire, il retombe toujours « sur des idées tristes ». Le séjour à Concarneau l'a tout de même requinqué, au point qu'il le prolongerait si Pouchet n'était pas obligé de repartir pour Paris, où ils se retrouvent tous les deux le 1^{er} novembre.

À Paris, dans son nouvel appartement de la rue du Faubourg-Saint-Honoré, il reprend l'habitude de ses dimanches, où il convie le petit

cercle de ses amis, qu'il élargit à Guy de Maupassant, et où Alphonse Daudet entretient une note de gaieté. Les autres fidèles sont Tourgueniev, Goncourt et Zola. Il ne revoit pas George Sand, qui ne quitte plus Nohant, mais il continue à entretenir avec elle une correspondance suivie.

Une grande voix s'éteint

Avec elle, il parle non plus de politique, mais d'esthétique. La romancière lui reproche de rester dans ses créations à la surface des choses, trop obnubilé qu'il est de la forme. Elle a beaucoup réfléchi à l'échec de *L'Éducation sentimentale* : ses personnages étaient trop extérieurs à eux-mêmes, et l'auteur trop absent de son récit. Il lui répond par une profession de foi à laquelle il veut rester fidèle :

Quant à mes « manques de conviction », hélas ! les convictions m'étouffent. J'éclate de colères et d'indignations rentrées. Mais dans l'idéal que j'ai de l'Art, je crois qu'on ne doit rien montrer, des siennes, et que l'Artiste ne doit pas plus apparaître dans son œuvre que Dieu dans la nature. L'homme n'est rien, l'œuvre est tout ! [...] Il me serait bien agréable de dire ce que je pense, et soulager le sieur Gustave Flaubert, par des phrases. Mais quelle est l'importance dudit sieur ?

Je pense comme vous, mon maître, que l'Art n'est pas seulement de la critique et de la satire. Aussi n'ai-je jamais essayé de faire, intentionnellement, ni de l'un ni de l'autre. Je me suis toujours efforcé d'aller dans l'âme des choses, et de m'arrêter aux généralités les plus grandes, et je me suis détourné, exprès, de l'Accidentel et du dramatique. Pas de monstres, et pas de Héros⁽⁴⁰⁸⁾ !

Il lui répète qu'il n'appartient à aucune école, que la seule fonction de l'art qu'il veut servir, c'est la recherche de la beauté. Et si elle lui reproche de n'avoir pas « une vue bien arrêtée et bien étendue sur la vie », il ne le conteste pas : « Les mots Religion ou Catholicisme d'une part, Progrès, Fraternité, Démocratie de l'autre, ne répondent plus aux exigences spirituelles du moment. Le dogme tout nouveau de l'Égalité que prône le Radicalisme, est démenti expérimentalement par la Physiologie et par l'Histoire. Je ne vois pas le moyen d'établir, aujourd'hui, un Principe nouveau, pas plus que de respecter les anciens. Donc je cherche, sans la trouver, cette Idée d'où doit dépendre tout le reste. »

George Sand ne désarme pas, refusant la voie du scepticisme : pour elle, l'humanité est « dans un chemin qui monte ». Elle ne s'illusionne pas sur la vie, mais elle veut en tirer le meilleur parti, au lieu de la maudire. Et de revenir à son esthétique : « Je ne dis pas que tu ne crois pas, au contraire : toute ta vie d'affection, de protection et de bonté charmante et simple, prouve que tu es le particulier le plus convaincu qui existe. Mais, dès que tu manies la littérature, tu veux, je ne sais pourquoi, être un autre homme, celui qui doit disparaître, celui qui s'annihile, celui qui n'est pas ! Quelle drôle de manie ! quelle fausse règle de *bon goût* ! Notre œuvre ne vaut jamais que par ce que nous valons nous-mêmes. »

Pourquoi *L'Éducation sentimentale* n'a pas eu de succès ? Elle y revient : c'est parce qu'il n'a pas précisé son point de vue sur ses personnages, ne fût-ce que par une préface. Elle lui reproche de ne pas donner son avis, de laisser le lecteur juge, et c'était vrai aussi pour *Madame Bovary*. L'absence de l'auteur, son détachement, son indifférence supposée, voilà qui laisse le lecteur perplexe. « Garde ton culte pour la forme ; mais occupe-toi davantage du fond. »

Flaubert l'admet : une chose les sépare *essentiellement*, l'idéalisme de son amie, qu'il ne peut partager, lui, « pauvre bougre », « collé sur la terre comme par des semelles de plomb ». « Quant à laisser voir mon opinion personnelle sur les gens que je mets en scène, non, non ! Je ne m'en reconnais *pas le droit*. Si le lecteur ne tire pas d'un livre la moralité qui doit s'y trouver, c'est que le lecteur est un imbécile, ou que le livre est *faux* au point de vue de l'exactitude. »

Lecteurs du XXI^e siècle, nous sommes si habitués à cette esthétique flaubertienne de l'« impersonnalité » et du silence du créateur que nous ne mesurons pas toujours la nouveauté, l'étrangeté, la modernité de cette manière d'écrire. Le roman traditionnel avait pour but d'instruire, d'expliquer, de démontrer ; le roman à la Flaubert expose, décrit, et laisse le lecteur juge. C'est ce que George Sand ne peut admettre. Cependant, les divergences qu'ils ont entre eux, aussi bien esthétiques que politiques, ne peuvent remettre en question leur amitié et leur tendresse réciproques. « Vous ne m'avez jamais fait que du bien, vous, lui écrit-il encore le 18 février 1876, et je vous aime, tendrement ! »

Au début de mars, *Le Mariage de Victorine*, la pièce de George Sand, est reprise au Français, alors qu'elle-même est restée à Nohant. Il

s'empresse de lui annoncer le bel accueil reçu, de lui faire entendre les applaudissements de la salle : « Votre pièce m'a charmé et fait pleurer comme une bête... » On peut douter de sa sincérité, quand on lit ce passage d'une lettre à Edma Roger des Genettes : « La semaine dernière j'ai été voir au Français *Le Philosophe sans le savoir* et *Le Mariage de Victorine*. Quelle littérature ! quel poncif ! quelle amusette ! Enfin, j'étais si indigné que revenu chez moi j'ai passé toute la nuit à lire la *Médée* d'Euripide, pour me décrasser de ce laitage. Comme on est indulgent pour les œuvres de troisième ordre ! »

Il a fini d'écrire son *Saint Julien* ; il s'applique à la rédaction d'un nouveau conte, *Un cœur simple*. Soucieux comme toujours du détail vrai, il part en avril en repérage, à Pont-l'Évêque puis à Honfleur, des lieux qu'il connaît bien pourtant, mais où il prend des notes scrupuleusement. À la fin de mai, il apprend que George Sand est très malade. Le 8 juin, il reçoit un télégramme de Plauchut : « M^{me} Sand au plus mal. » Il n'a pas le temps d'accourir : le jour même, la romancière de Nohant meurt d'une occlusion intestinale. Flaubert, brisé, se rend, le 10, aux obsèques en compagnie de Renan et du prince Napoléon, qui était le parrain d'Aurore, la petite-fille de George Sand.

Marie-Sophie Leroyer de Chantepie saisit l'occasion, elle grande admiratrice de George Sand, pour écrire à Flaubert. Elle se dit tourmentée à l'idée qu'on lui ait imposé un prêtre alors qu'elle n'était plus catholique : on a violé sa liberté de conscience. Flaubert la rassure, non, elle n'a reçu aucun prêtre. C'est après sa mort que les choses ont tourné. M^{me} Solange Clésinger, la fille de George Sand, a voulu lui faire un enterrement catholique ; elle s'est adressée à l'évêque de Bourges, qui n'y a fait aucun obstacle. Son frère Maurice, anéanti, ne s'y est pas opposé. « La cérémonie, du reste, a été des plus touchantes : tout le monde pleurait et moi plus que les autres. »

De Russie, Ivan Tourgueniev lui écrit : « Pauvre chère M^{me} Sand ! — Elle nous aimait tous les deux — vous surtout — et c'était naturel. Quel cœur d'or elle avait ! Quelle absence de tout sentiment petit, mesquin, faux — quel brave homme c'était et quelle bonne femme ! — Maintenant tout cela est là, dans l'horrible trou, insatiable, muet, bête — et qui ne sait même pas ce qu'il dévore⁽⁴⁰⁹⁾ ! »

Une grande amitié s'achevait, dont la naissance et l'intensité tenaient du paradoxe. Elle chantait la vie ; il l'exécrait. Elle était

optimiste, idéaliste, tout en étant attachée aux choses pratiques de l'existence. Lui se montrait un vieil ours sans prise sur les affaires matérielles. Elle était progressiste ; il était conservateur. Leurs conceptions politiques, philosophiques, esthétiques étaient l'objet de désaccords indépassables. Malgré tout, ils s'appréciaient, ils s'aimaient d'amitié tendre et fidèle. Flaubert avait eu avec George Sand un échange moral et intellectuel indemne d'excitation érotique. Il aura trouvé chez elle un appui maternel, des conseils, des réconforts. Il avait rencontré, les rares fois où il était allé à Nohant, les plaisirs et les joies d'une vie de famille, avec Maurice, son épouse Lina, leurs filles Gabrielle et Aurore, qui lui avaient donné parfois le regret d'être resté sans enfant. La vie de Flaubert s'installait décidément dans un cimetière. La perte de l'amie chère le jetait dans une solitude un peu plus profonde. Il fallait bien pourtant dresser une digue contre la déferlante d'idées noires qui le submergeait.

Les amis de la défunte s'entendirent pour dresser un monument à George Sand. Alexandre Dumas fils refusa de faire partie de la commission *ad hoc*, parce que, nous dit Flaubert, « elle ne lui a pas laissé par testament un tableau de Delacroix qu'il convoitait ». Et de commenter : « Quel esprit ! quel cœur ! noble nature d'artiste ! »

« IL Y A DE L'AZUR »

Au cours de l'été 1876, moins quinteux et plus gai, Flaubert est habité d'une nouvelle ardeur : « Je me sens *remâté*. J'ai envie d'écrire », dit-il à son amie Edma Roger des Genettes. Après *La Légende de saint Julien l'Hospitalier*, il s'immerge dans l'*Histoire d'un cœur simple*. Il confiera plus tard à Maurice Sand, le fils de son amie disparue, qu'il avait commencé cette nouvelle à l'« intention exclusive [de George Sand], uniquement pour lui plaire⁽⁴¹⁰⁾ ». Il veut explicitement toucher, apitoyer, montrer que, contrairement à sa réputation, il est une âme sensible, tout comme la grande dame de Nohant.

De retour à Croisset, qu'il apprécie de plus en plus, il occupe la majeure partie de sa journée et encore bien des heures de la nuit penché sur la feuille blanche, s'arrêtant pour lire à haute voix les phrases qu'il a tracées — ce qu'il appelle ses « gueulades » —, va se promener avec son chien Julio, et se baigne tous les soirs dans la Seine. « La nuit, écrit-il à Caroline, les périodes qui roulent dans ma cervelle, comme des chars d'empereur romain, me réveillent en sursaut. » Il ne reçoit pas de visite, il ne lit aucun journal, il rature douze pages pour en écrire une et demie. Et quand il aborde l'histoire du perroquet de Félicité, l'héroïne d'*Un cœur simple*, il demande à son ami Georges Pennetier, directeur du Muséum d'histoire naturelle de Rouen, de lui en fournir un, empaillé, qu'il veut observer dans tous les détails, avec ce souci d'exactitude qui ne le quittera jamais⁽⁴¹¹⁾.

Malgré cet aplomb retrouvé, il reste préoccupé par ses affaires d'argent. Il tire le diable par la queue, peine à payer les gages de sa nouvelle domestique, Noémie. À Noël 1876, il lui reste vingt francs en

poche : « Un filet du Pactole est indispensable », écrit-il à sa nièce. Les notes à payer l'accablent, il demande à Ernest Commanville de réamorcer sa pompe à finances. Le 11 janvier suivant, au même neveu : « La *présente* n'est que pour vous dire que : je suis absolument sans *sol*. — Ce qui n'est pas tout à fait exact, j'en possède 10 ! mais pas un centime de plus. » Ernest lui envoie cent francs. Il veut rassurer celui-ci : son troisième conte, *Hérodiade*, est en route, il pense finir à la mi-février — « et j'aurais quelques balles ». L'argent ! L'argent ! cela devient une préoccupation qu'il souhaite ne pas voir tourner en obsession. Le 17 janvier, après avoir versé ses gages à Noémie et acheté quelques provisions, il lui reste six francs. Parfois il doit renoncer à prendre le bateau de La Bouille, à quelques encablures de Croisset, faute de pouvoir payer son billet. Les *Trois Contes* viennent à point, qui doivent paraître en avril. Tourgueniev s'est entremis pour qu'une traduction en soit publiée dans la revue russe *Le Messager de l'Europe*, ce qui a été accepté à la condition que les trois nouvelles soient imprimées en russe avant la publication du livre en France. Par ailleurs, *Un cœur simple* paraîtra dans *Le Moniteur universel*, *Saint Julien* dans *Le Bien public*, avant que les *Trois Contes* ne sortent le 24 avril.

Au demeurant, ce n'est qu'un ballon d'oxygène. À la fin du printemps, Flaubert consacre beaucoup de son temps à donner un appui à Commanville dans son effort de redressement. Non sans un certain optimisme du reste ; il croit qu'une solution existe. L'idée est de former une société en actions pour permettre au mari de Caroline de monter une nouvelle affaire. Un million de capital est nécessaire ; l'usine, qu'il possède toujours à Neuville, près de Dieppe, terrain et matériel sont estimés à six cent mille francs. Restent donc quatre cent mille à trouver auprès de souscripteurs. Le 18 juin 1877, Flaubert est en mesure d'annoncer à Edma Roger des Genettes que cent vingt mille francs sont arrivés en quinze jours : « Tout n'est pas fini cependant, mais il y a de l'azur ! » Il ne ménage pas sa peine, écrit tous azimuts ou rend visite aux actionnaires éventuels ou à ceux qui pourraient lui trouver des fonds. Parmi ces personnes qu'il sollicite, apparaît dans sa correspondance Marguerite Pelouze, une dame séparée de son époux et qui a racheté en 1864 le château de Chenonceaux où, grâce à sa fortune, elle a entrepris d'importants travaux de restauration. Comment Flaubert l'a-t-il connue ? on ne sait. Toujours est-il qu'après avoir été reçu dans son hôtel parisien de la rue de l'Université il se

rend à son invitation à Chenonceaux en mai 1877, d'où il revient enchanté avec le bon espoir que l'aimable châtelaine investira dans l'affaire Commanville. Le fidèle Raoul-Duval, qui ne manque pas de surface, est lui aussi enrôlé dans la quête des souscripteurs. Mais la tâche est considérable : comment convaincre des investisseurs de renflouer un Commanville qui a évité d'extrême justesse la faillite ? « Les *affaires* ne prennent pas une belle tournure », confie-t-il à Léonie Brainne, en juillet. Les promesses de souscription ne dépassent pas alors cent cinquante mille francs. Elles progressent encore lentement au cours de l'été 1877. Mais que la conjoncture est mauvaise ! La France est en pleine crise politique à la suite de la dissolution de la Chambre par Mac-Mahon le 25 juin et dans l'attente des prochaines élections, qui auront lieu en octobre.

Ces démarches répétitives n'ont pas empêché Flaubert de travailler vite. Le 20 avril 1877, il a signé le bon à tirer de son recueil de trois nouvelles qui est mis en vente trois jours plus tard par Charpentier.

Les Trois Contes

En septembre 1875, du fond de sa décrépitude morale, Flaubert, désespérant de mener à bien *Bouvard et Pécuchet*, à Concarneau où il a pris ses quartiers, a conçu l'idée d'écrire un texte court, un petit roman de chevalerie, *La Légende de saint Julien l'Hospitalier* — tirée de la *Légende dorée* de Jacques de Voragine. Dès 1856, une fois achevé *Madame Bovary*, il y avait déjà songé, comme l'atteste une lettre à Louis Bouilhet⁽⁴¹²⁾. Vingt ans plus tard, il écrivait à Edma Roger des Genettes : « *Bouvard et Pécuchet* étaient trop difficiles, j'y renonce ; je cherche un autre roman, sans rien découvrir. En attendant, je vais me mettre à écrire la légende de Saint Julien l'Hospitalier, uniquement pour m'occuper à quelque chose, pour voir si je peux faire encore une phrase, ce dont je doute. Ce sera très court, une trentaine de pages peut-être. » Au mois de février suivant, il avait achevé d'écrire ce qu'il appelle, dans une lettre à Léonie Brainne, sa « petite historiette religioso-pohétique et moyennâgeusement rococo ».

Le conte commence comme une tragédie antique : comment Julien accomplit à son insu la prédiction selon laquelle il tuerait son père et sa mère. La suite relève de la *Légende dorée* : comment Julien

abandonne tout, devient mendiant, et finit par nourrir, abriter et réchauffer un lépreux en partageant avec lui sa couche. Un acte de sainteté qui ne reste pas sans retombée : le lépreux se révèle être le Christ : « Alors le Lépreux l'étreignit ; et ses yeux tout à coup prirent une clarté d'étoiles [...] et Julien monta vers les espaces bleus, face à face avec Notre-Seigneur Jésus, qui l'emportait dans le ciel. » Le goût du fantastique si présent dans ses œuvres de jeunesse reprenait force.

Sitôt achevé *Saint Julien*, Flaubert s'était lancé dans une autre nouvelle, *Un cœur simple*, retraçant la vie de Félicité, une vieille servante de Pont-l'Évêque, très attachée à sa patronne, M^{me} Aubain, et à ses enfants Paul et Virginie. Elle aura le chagrin de les perdre l'un après l'autre et concentrera alors sa tendresse sur un perroquet, Loulou, jusqu'au moment où, l'ayant trouvé mort, désespérée, elle a l'idée de le faire empailler : « Enfin il arriva, — et splendide, droit sur une branche d'arbre, qui se vissait dans un socle d'acajou, une patte en l'air, la tête oblique, et mordant une noix, que l'empailleur, par amour du grandiose, avait dorée. » C'est agenouillée devant le perroquet empaillé qu'elle dira ses oraisons... « et, quand elle exhala son dernier souffle, elle crut voir, dans les cieux entrouverts, un perroquet gigantesque, planant au-dessus de sa tête ».

Avec *Un cœur simple*, Flaubert replongeait dans son passé, ses souvenirs d'enfance, ses vacances à Trouville, conservant l'image si vivante de Julie, la servante qui lui faisait des lectures et qu'il revoyait encore, à Croisset, vieille, malade, mais avec laquelle il évoquait toujours les moments et les visages disparus. En juin 1876, il prévenait Edma Roger : « Cela n'est nullement ironique, comme vous le supposez, mais au contraire très sérieux et très triste. Je veux apitoyer, faire pleurer les âmes sensibles — en étant une moi-même. » Entre-temps, il avait entamé un troisième conte, *Hérodiade*.

Hérodiade est le nom d'une autre héroïne de l'Antiquité, de la veine de Salammbô. Le personnage central de l'histoire, cependant, est saint Jean-Baptiste. L'action se déroule en 28 avant J.-C. en Judée, dirigée alors par le tétrarque Hérode Antipas. Celui-ci s'est uni à Hérodiade (Hérodiade), femme de son demi-frère. Pour avoir dénoncé cet adultère, le juif Iakob — autrement dit saint Jean-Baptiste — est enfermé dans la citadelle de Machaerous. Hérodiade veut sa mort. Lors d'un festin donné pour l'anniversaire d'Hérode, celui-ci est fasciné par une danseuse inconnue, à laquelle il promet de réaliser le vœu qu'elle

prononcera : ce sera la tête de Iaokanann. Prisonnier de sa promesse, il fait trancher la tête de saint Jean-Baptiste, qu'il offre à la danseuse, qui n'est autre que Salomé, la fille d'Hérodiad.

La danse de Salomé est un motif répandu de l'iconographie chrétienne. Flaubert avait pu être inspiré par le tympan de l'une des portes de la cathédrale de Rouen, une sculpture du XII^e siècle représentant Salomé dansant devant Hérode, tandis que Jean-Baptiste est enfermé dans une tour. Certains détails ont dû lui être fournis par ses notes de voyage en Orient, notamment sur les danses des almées. Selon son habitude, Flaubert n'a pas ménagé sa peine dans la préparation, faisant de multiples lectures, à commencer par les Évangiles, mais aussi Flavius Josèphe, Suétone, les manuels d'archéologie ; il met à contribution ses amis, tels Edmond Laporte, Frédéric Baudry, bibliothécaire à l'Arsenal, auquel il demande les noms des étoiles en hébreu et en arabe.

Ces *Trois Contes* ont une tonalité chrétienne inattendue. Est-ce une coïncidence ? Le 24 décembre 1876, Flaubert participe, accompagné de Noémie et de la femme du fermier, M^{me} Chevalier, à la messe de minuit au couvent Sainte-Barbe, chez les religieuses. « Et je m'y suis plu, pour dire le vrai », annonce-t-il le lendemain à Caroline. Après saint Antoine, saint Julien, saint Jean-Baptiste et le cœur simple de la bienheureuse Félicité, c'était de quoi plaire aux autorités ecclésiastiques, qui, effectivement, recommanderont les trois récits. Il en parle à sa chère Léonie : « Les *Trois Contes* de “ce bon M. Flaubert” sont recommandés sur le catalogue d'une librairie catholique, comme pouvant circuler “dans les Familles”. Quand je vous dis que je tourne au Père de l'Église⁽⁴¹³⁾ ! »

Des *Trois Contes*, on peut faire une lecture moins hagiographique, et juger qu'en racontant la vie de Félicité, qui confond le Saint Esprit avec un perroquet, l'auteur a frappé de dérision la croyance des « simples ». Flaubert s'en est défendu : c'est une histoire triste, sans ironie. Il est vrai que les trois nouvelles ont en commun le récit d'une Passion et d'une Rédemption ; la tonalité est celle du merveilleux chrétien. On note chez lui non pas un quelconque retour à la foi — une foi oubliée dès son enfance —, mais peut-être, au diapason de Renan, une aspiration à la spiritualité que les images des églises et les chants religieux de la messe de minuit vivifiaient⁽⁴¹⁴⁾.

Parus le 24 avril 1877, les *Trois Contes* suscitent immédiatement

les louanges de ses amis. Laure de Maupassant, la mère de Guy, l'applaudit depuis Étretat : « vraie merveille, rare chef-d'œuvre ! » Les félicitations pleuvent. Seul Edmond de Goncourt, acariâtre invétéré, fait la fine bouche. Quand Flaubert a lu *Hérodiade* chez la princesse Mathilde, au mois de février, Edmond a consigné dans son *Journal* : « Cette lecture, au fond, me rend triste. Au fond, je voudrais à Flaubert un succès, dont son moral et sa santé ont un si grand besoin. Bien certainement, il y a des tableaux colorés, des épithètes délicates, des choses très bien ; mais que d'ingéniosités de vaudeville là-dedans et que de petits sentiments modernes plaqués dans cette rutilante mosaïque de notes archaïques ! Ça me semble, en dépit des beuglements du lecteur, les jeux innocents de l'archéologie et du romantisme⁽⁴¹⁵⁾. » Le talent des autres a toujours porté ombrage aux Goncourt.

Dans l'ensemble, cependant, la critique, pour une fois, fut très bonne. Dès le 27 avril, le redoutable Francisque Sarcey, qui avait étrillé *L'Éducation sentimentale*, reconnaît dans sa conférence hebdomadaire dont le compte rendu paraît dans *Le Moniteur universel* avoir été « séduit » ; Flaubert s'affirme, à ses yeux, comme un peintre et un musicien : « Sa plume a trouvé, par des phrases incidentes, par une ponctuation qui lui est propre, par des adverbes sonores, le secret de rendre le son des voix, le bruit du vent, le galop des chevaux, le timbre des cloches, le cri d'un mourant. » Le style ! L'attention de tous les critiques s'y arrête : « Le style est superbe [...] les grandes images saisissantes sont prodiguées et les descriptions étincellent » (Louis Fourcaud, *Le Gaulois*, 4 mai 1877). Loin de le desservir, son érudition même, que d'aucuns lui reprochent toujours de peser trop lourd, lui permet, remarque Théodore de Banville dans un article dithyrambique du *National*, de trouver « toujours le mot juste, propre, décisif », et ainsi « peut-il tout peindre, même les époques et les figures les plus idéales, sans employer jamais le secours d'un verbe inutile ou d'un adjectif parasite » (14 mai 1877). Théophile Gautier fils insiste, dans *L'Ordre* du 15 mai, sur la musique flaubertienne : « *Trois Contes*, nous pensons involontairement à ces recueils que Beethoven intitule, modestement aussi, *Trois Sonates*, et où son inspiration éclate avec autant de puissance que dans ses plus grandioses symphonies [...]. Le nouveau volume de Gustave Flaubert a éveillé en nous une sensation analogue et montre que l'auteur, absolument maître de son talent,

peut l'adapter à toutes les dimensions. » L'épouse d'Alphonse Daudet, Julia, qui signe sous le pseudonyme de Karl Steen, juge dans le *Journal officiel* du 12 juin que le style de Flaubert, « ferme, imagé, mesuré, c'est la perfection de notre langue française. Pas un mot de trop, pas une épithète. On n'oserait changer de place une virgule, et la satisfaction artistique éprouvée n'a d'égal que le respect qu'inspire un si noble talent ». Henry Houssaye qui, dans le *Journal des débats* du 21 juillet, n'écrit pas la critique la plus flatteuse reconnaît que le style de Flaubert « est mâle, vigoureux, précis, coloré, plein de traits lumineux et de délicates nuances, tour à tour sonore ou harmonieux, marchant ou volant, calme ou véhément ». En puriste, il lui reproche cependant d'être parfois amphibologique par horreur des répétitions : pour les éviter, il emploie le pronom qui renvoie on ne sait à qui.

Outre la qualité du style, ce qui a frappé les critiques, c'est que les *Trois Contes* font valoir, comme l'écrit Alfred Darcel, dans le *Journal de Rouen* du 2 mai, les « trois faces de son merveilleux talent d'écrivain ». Julia Daudet l'explicite : « Il est intéressant de remarquer que la nouvelle œuvre de M. Gustave Flaubert résume admirablement ses inspirations diverses, et les rappelle à la mémoire de ses lecteurs. Ainsi *Un cœur simple*, par le milieu bourgeois, le paysage normand, la franchise d'une langue qui prête une grande poésie aux détails les plus vulgaires, donne une vague idée de *Madame Bovary* ; *La Légende de saint Julien l'Hospitalier*, mêlée de merveilleux et de mysticisme, voilée par endroits de reflets de vitrail et de poussière de solitudes, semble détachée de *La Tentation de saint Antoine*, tandis qu'*Hérodias* procure à tous les lettrés cette émotion purement artistique, cette admiration pour un talent qui n'a pris de la science que ses ressources pittoresques, ressentie jadis à la lecture de *Salammbô*. »

À côté des louanges, parmi lesquelles il faut citer encore celle de Saint-Valry, dans *La Patrie* du 8 mai, qui parle de l'« admirable combinaison d'exactitude et de poésie », ou, dans *La Liberté* du 23 mai, celle d'Édouard Drumont, les grincheux cette fois sont rares. Notons Daniel Bernard qui, dans *L'Union* du 20 mai, se demande quel intérêt il peut y avoir à suivre la vie d'une quelconque Félicité, et préfère ne pas parler d'*Hérodias*, « par indulgence ». Plus remarquable est le méchant article dû à la plume d'un critique bientôt des plus en vue : Ferdinand Brunetière et, encore une fois, dans la *Revue des deux mondes*, fidèlement hargneuse à l'endroit des ouvrages de Flaubert,

même après la mort de son directeur, Buloz. L'article est long mais le jugement, lapidaire : « *Un cœur simple, Hérodiade, La Légende de saint Julien l'Hospitalier*, sont certainement ce qu'il [Flaubert] avait encore donné de plus faible. » Et de déplorer sa religion d'artiste, sa préoccupation de l'effet « trop peu dissimulée », « la même tension du style, pénible, fatigante, importune, les mêmes procédés obstinément matérialistes (*sic*) ». Pour lui, aucun doute : l'invention de Flaubert « tarit ».

L'auteur des *Trois Contes* peut, malgré cela, se réjouir d'une critique qu'il n'avait jamais connue aussi favorable. En revanche, son livre ne se vend pas. Il a paru en pleine crise politique, une crise qui dure et qui nuit à la librairie. Le 21 mai, il apprend à Agénor Bardoux que Charpentier, qui débite ordinairement trois cents volumes par jour, en a vendu cinq le samedi précédent ! « La guerre de 1870 a tué *L'Éducation sentimentale*, écrit-il à Maxime Du Camp, et voilà un coup d'État intérieur qui paralyse les *Trois Contes*, c'est vraiment pousser loin la haine de la littérature. »

Vie parisienne

Bien qu'il apprécie de plus en plus les charmes de Croisset à mesure qu'il craint de les perdre, Flaubert a passé de longs mois à Paris au cours de ces années 1876 et 1877. À cinquante-cinq ans, il monte encore jusqu'à son cinquième étage de la rue du Faubourg-Saint-Honoré sans trop souffler. Chez lui, il reçoit ses amis régulièrement le dimanche, Tourgueniev, quand sa goutte le lui permet, Edmond de Goncourt, Alphonse Daudet, Émile Zola, le jeune Guy de Maupassant qui se reconnaît comme son disciple et les visiteurs de passage.

Cette saison, c'est le succès de Zola qui fournit la conversation. Son dernier roman, *L'Assommoir*, bat des records de vente, après avoir été publié en feuilleton dans *La République des lettres*. Aux premiers chapitres lus, Flaubert prononce le mot « ignoble ». Il reproche à Zola le parti pris d'utiliser la langue des voyous. L'ami Tourgueniev est d'avis que Zola montre « bien du talent » mais que, dans son livre, « on remue trop le pot de chambre⁽⁴¹⁶⁾ ». Pourtant, le livre paru, l'effet d'ensemble amène Flaubert à changer d'avis : « Il serait fâcheux, écrit-

il à son amie Edma Roger, de faire beaucoup de livres comme celui-là ; mais il y a des parties superbes, une narration qui a de grandes allures et des *vérités incontestables*. C'est trop long dans la même gamme, mais Zola est un gaillard d'une jolie force et vous verrez le succès qu'il aura. » Pour lui, il s'agit d'une œuvre considérable et, désormais, il la défend contre tous ceux qui s'y montrent hostiles. Cependant, il ne peut supporter chez Zola sa prétention à faire la théorie de son esthétique, et de vouloir faire école sous le nom de « naturalisme » au long de sa chronique hebdomadaire : « Le tort de Zola, c'est d'avoir un système, de vouloir faire une école. Ses feuilletons dans *Le Bien public* m'indignent hebdomadairement. » Et Tourgueniev de renchérir : « Ce matérialisme m'indigne. — Et presque tous les lundis, j'ai un accès d'irritation en lisant les feuilletons de ce brave Zola. » Un lundi soir, chez Brébant, Flaubert attaque en flèche les professions de foi naturalistes de Zola. Or celui-ci, nous conte Goncourt, loin de se livrer à la riposte, s'esquive en invoquant sa condition sociale : « Vous, vous avez eu une petite fortune, qui vous a permis de vous affranchir de beaucoup de choses. Moi qui ai gagné ma vie absolument avec ma plume, qui ai été obligé de passer par toutes sortes d'écritures honteuses, par le journalisme, j'en ai conservé, comment vous dirai-je cela ? un peu de *banquisme* [faire de l'argent]... Oui, c'est vrai que je me moque comme vous de ce mot *naturalisme* ; et cependant, je le répéterai sans cesse, parce qu'il fait un baptême aux choses, pour que le public les croie neuves... » Zola distingue ses œuvres (ses romans) de ses articles de journaux, qui « ne sont que la *banque* pour faire mousser [s]es livres ».

Cynisme ou pas, ce *naturalisme* délie les langues, le mot a été lancé dans le public. Flaubert récuse aussi bien le naturalisme que le réalisme : s'il entend bien partir du réel, il nie la prétention à le restituer. Outre le Beau, ce qu'il vise, c'est le Vrai, que l'artiste ne peut atteindre que par la généralisation (« L'art n'est pas fait pour peindre les exceptions ») et l'exagération proportionnée (« Il ne faut jamais craindre d'être exagéré. Tous les grands l'ont été, Michel-Ange, Rabelais, Shakespeare, Molière »). Malgré cela, à son grand dam, on associe Zola à Goncourt et à Flaubert. Le trio est ainsi invité le 16 avril 1877 à un dîner au restaurant Trapp par six jeunes écrivains, se donnant pour la « jeunesse réaliste, naturaliste », et reconnaissant leurs trois aînés comme leurs maîtres : ce sont Joris-Karl Huysmans,

Henry Céard, Léon Hennique, Paul Alexis, Octave Mirbeau et Guy de Maupassant. Les trois aînés publient en cette même année 1877 *L'Assommoir*, *La Fille Élisa* et les *Trois Contes*. Le coup a été bien préparé par Catulle Mendès, directeur de *La République des lettres*, qui, dès le 13 avril, a été jusqu'à annoncer le menu de ce futur dîner historique : « Potage, purée Bovary ; Truite saumonée à la Fille Élisa ; Poularde truffée à la Saint-Antoine ; Artichauts au Cœur simple ; Parfait "naturaliste" ; Vin de Coupeau. Liqueur de l'Assommoir. Monsieur Gustave Flaubert, qui a d'autres disciples, remarque l'absence des anguilles à la Carthaginoise, et des pigeons à la Salammbô. » On verra plus tard dans ce dîner une cérémonie fondatrice de l'école naturaliste ; pareil écho ne pouvait qu'irriter l'auteur de *Madame Bovary*, mais celui-ci avait de l'amitié et même de l'admiration pour Zola, hormis ses tartines théoriques.

Flaubert participe à d'autres agapes, tel ce « dîner des auteurs sifflés », rassemblant ceux qui ont connu des fours au théâtre, la « société des cinq », à savoir Goncourt, Daudet, Zola, Tourgueniev, qui prétendait avoir été hué en Russie, et Flaubert. On changeait chaque fois de restaurant, mais les conversations allaient toujours bon train jusque tard dans la nuit, puis, se remémore Zola, « comme Flaubert détestait rentrer seul, je l'accompagnais à travers les rues noires, je me couchais à trois heures du matin, après avoir philosophé à l'angle de chaque carrefour⁽⁴¹⁷⁾ ». Une façon de se consoler joyeusement. Il fréquente toujours la princesse Mathilde, à Paris dans ses salons de la rue de Berri, et dans son hôtel particulier de Saint-Gratien qu'elle a pu garder. Parfois, Saint-Gratien est pour lui un alibi : il annonce à tous les vents qu'il y est, alors qu'il revoit secrètement sa bien-aimée Juliet Herbert à Paris : « Pour le commun des mortels, je suis censé être à Saint-Gratien », écrit-il à Edmond Laporte en septembre 1876. À ses amis masculins, il peut dire de quoi il s'agit, non pas d'un amour qui à ses yeux prêterait à sourire, car il ne faut pas, entre hommes, être sentimental, mais d'une copulation bien virile selon les habitudes : « Je suis censé être à Saint-Gratien, précise-t-il donc, mais, de fait, je suis à Paris où je dérouille mon braquemard. » Pour Tourgueniev, il se fait plus délicat : « Ne soyez pas étonné de mon long séjour dans la capitale. J'y suis (*inter nos*) retenu, *Veneris causa* [à cause de Vénus] !!! » À Goncourt aussi, il explique qu'il dérouille son braquemard et qu'il doit en garder le secret. La pudeur masculine

interdit l'aveu d'amour : on n'aime pas, on baise ! Hermia Oliver, citations et recoupements à l'appui, a montré de façon probante que Flaubert ne recevait pas alors n'importe quelle femme facile. Au contraire : « Tout permet de croire que Juliet fut sa maîtresse durant ces vingt jours en 1874 et le fut encore en 1876, 1877 et 1878. » Si le secret devait être bien gardé, une phrase de Flaubert l'explique : « le moindre amour peut faire perdre à une femme, si bas qu'elle soit, sa position, sa fortune, sa vie même⁽⁴¹⁸⁾ ».

C'est à cette époque que la bataille de Flaubert en vue de faire édifier à Rouen une fontaine ornée du buste de Louis Bouilhet connaît son dénouement. Gustave, qui a de la suite dans les idées, a continué de remuer ciel et terre pour obtenir l'assentiment de la nouvelle municipalité. Grâce à Laporte, réélu au conseil général de la Seine-Inférieure, il a pu faire revenir la question à l'ordre du jour du conseil municipal. Le 4 mai 1877, le rapport, inspiré par Flaubert, est approuvé. Flaubert peut l'annoncer à Bardoux : « Vous apprendrez avec plaisir que le maire de Rouen a agréé ma proposition relative au monument de Bouilhet. Nous aurons, dans un quartier populeux, une jolie fontaine avec son buste et qui portera son nom. » C'était une belle victoire de l'amitié. Toutefois, quinze jours plus tard, et pendant des mois, Flaubert est happé par ce qui lui était jusque-là passablement étranger : la politique !

Merde pour Mac-Mahon

En décembre 1876, Flaubert, en pleine préparation d'*Hérodias*, avoue à Caroline qu'il ignore complètement ce qui se passe dans le monde. Le 17 septembre 1877, il confie à Edma Roger : « Jamais l'attente d'un événement Politique ne m'a autant troublé que celle des Élections. » Entre-temps avait éclaté la crise du 16 mai, le « coup d'État » de Mac-Mahon, qui avait indigné Flaubert. La situation d'incertitude politique avait paru s'achever par le vote en 1875 des lois constitutionnelles par l'Assemblée nationale. Des élections avaient eu lieu au début de l'année suivante, d'abord au Sénat en janvier, puis à la chambre des députés en février et mars. Alors que la haute assemblée était acquise aux conservateurs, la chambre des députés, elle, était dominée par une majorité républicaine. Qui aurait le dernier

mot : le président, de droite, ou la Chambre, de gauche ? Le conflit se produisit entre les deux, lorsque Mac-Mahon désavoua le président du Conseil Jules Simon. Le désaccord était dû à l'agitation catholique ultramontaine en faveur du pouvoir temporel du pape, depuis que Rome, en 1870, avait été prise par les patriotes italiens. Le 4 mai, Gambetta avait prononcé la fameuse formule : « Le cléricalisme, voilà l'ennemi ! » Jules Simon, républicain modéré, débordé par la gauche, dut accepter un ordre du jour de la Chambre engageant le gouvernement à réprimer les « manifestations ultramontaines ». Hostile à ce vote, le président de la République, par une lettre du 16 mai 1877 désavouant le chef du gouvernement, pousse Jules Simon à la démission. Albert de Broglie, chef de file des orléanistes, était appelé à lui succéder, devant une Chambre qui lui était hostile. Ce coup de force eut pour effet de sceller l'union des 363 députés républicains de la Chambre, qui, le 20 mai, publiaient un manifeste contre la « politique de réaction et d'aventures ». On s'acheminait ainsi, inévitablement, vers la dissolution de la Chambre par Mac-Mahon avec l'accord du Sénat, ce qui fut fait le 25 juin. La bataille suprême allait s'engager pour les élections législatives prévues en octobre. Le ministre de l'Intérieur Fourtou s'évertua à les préparer en faveur de la droite, en usant de tous les moyens, légaux et illégaux, aux fins de rallier une majorité de suffrages : déplacement ou révocation de 77 préfets, révocation de 1 743 maires, suspension des conseils municipaux, saisie de journaux assortie de poursuites, interdiction de réunions, fermeture des cabarets, fermeture des loges maçonniques et des sociétés républicaines, etc. Bien disciplinés, les républicains s'unissent sous la direction de Gambetta : il sera dit que partout où ils se représentent, les « 363 » n'auront aucun adversaire républicain.

Dans un premier temps, Flaubert, qui vient de publier les *Trois Contes* moins d'un mois avant le 16 mai, s'indigne contre « notre Bayard moderne » (surnom de Mac-Mahon), dont les « folichonneries » nuisent à la vente de son livre. Bien vite, cependant, il se dégage de ses intérêts personnels pour prendre la mesure de la situation. Ce qu'il voit, ce qu'il redoute, c'est que le comportement du maréchal va pousser nombre de conservateurs qu'il connaît du côté des « rouges ». Devant les excès de l'ordre moral, l'étouffement des libertés et la propagande officielle, il prend désormais nettement parti contre Mac-

Mahon : « Je voudrais, écrit-il le 19 juillet à Tourgueniev, être aux Élections, pour voir la tête des Mac-Mahoniens. L'ordre moral en Province va jusqu'à supprimer les assemblées de charité (qui ne sont pas cléricales). Oh ! Bêtise Humaine ! » Il se réjouit des discordes qui règnent dans le parti de l'ordre, tout en s'inquiétant de la « réaction républicaine » après sa défaite⁽⁴¹⁹⁾. Il s'étonne lui-même de sa propre colère : « Mais pourquoi cette indignation ? Je me le demande moi-même. C'est sans doute que plus je vais, plus la Sottise me blesse. Or je ne connais rien dans l'histoire d'aussi *inepte* que les hommes du 16 mai. » Il enrage contre Mac-Mahon (« Où se trouve un idiot comparable au Bayard des temps modernes ? »), contre Fourtou, contre Lizot, le préfet de la Seine-Inférieure (« Notre Préfet interdit les conférences sur Rabelais — et sur la *géologie* ! »).

Soudain, au début de septembre, une déflagration : Thiers est mort. Il s'était rallié à la république, faisant alliance avec Gambetta contre la réaction. Ses funérailles deviennent une formidable manifestation de rue. Que fait Flaubert ? Son premier réflexe est de craindre une poussée à droite, « par peur de Gambetta ». Mais il ne manque pas, le 8 septembre, les obsèques du grand homme, suivies au bas mot par plus de cent mille Parisiens⁽⁴²⁰⁾, dont bon nombre ont naguère détesté Thiers, général en chef de la bourgeoisie et bourreau de la Commune. Voilà qu'il devenait le symbole de la république !

« Eh bien ! narre Flaubert à Edma Roger, moi aussi j'ai vu les Funérailles du père Thiers ! Et je vous assure que c'était splendide ! Cette manifestation, réellement *nationale*, m'a empoigné. Je n'aimais pas ce roi des Prudhommes — n'importe ! Comparé aux autres qui l'entouraient, c'est un géant. — Et puis, il avait une rare vertu : le Patriotisme. Personne n'a résumé comme lui la France. De là, l'immense effet de sa mort. »

Victor Hugo, dans *Choses vues* : « Aujourd'hui enterrement de Thiers. J'y suis allé. Trajet à pied de la maison place Saint-Georges à Notre-Dame de Lorette ; de là au Père Lachaise par les boulevards. Foule immense. » Apothéose incroyable, étonnant retournement de l'Histoire : Thiers est enterré dans le grand cimetière parisien, à trois cents mètres du mur des Fédérés, après avoir traversé Paris sous les « Vive la république ! ».

Au début d'octobre, dans l'attente des élections, Flaubert piaffe et écrit à Léonie Brainne : « Et moi qui me croyais un sceptique ! » Il

n'est pas sûr du résultat des élections, mais il a constaté dans les campagnes, où il se trimbale en carriole à la recherche de lieux qui concernent *Bouvard et Pécuchet*, l'exaspération contre le maréchal. À Tourgueniev, le 5 octobre : « Ma haine pour “l'Ordre moral” et notre “Bayard” me suffoque et m'abrutit. » Il signe désormais ses lettres à Zola ou à Laporte : « Merde pour l'Ordre moral » ou bien « Merde pour Mac-Mahon ».

Les élections d'octobre donnent la victoire aux républicains, malgré un léger repli : 323 sièges contre 208 aux conservateurs. Un moment, Mac-Mahon croit pouvoir finasser, mais il doit en fin de compte se soumettre. Certes, il n'appelle pas Gambetta à la tête du gouvernement, c'est finalement (après un bref ministère Rochebouët) Dufaure, du centre gauche, qui devient président du Conseil. Agénor Bardoux, l'ami de Flaubert, prend le portefeuille de l'Instruction publique. La crise et la victoire des républicains avaient fixé pour l'avenir l'interprétation des lois constitutionnelles de 1875 : la primauté revenait à la chambre des députés. Tournant majeur que dut reconnaître le président de la République, dans un message qui n'était pas de sa main mais qu'il dut signer : « La Constitution de 1875 a fondé une république parlementaire en établissant mon irresponsabilité, tandis qu'elle a institué la responsabilité solidaire et individuelle des ministres. » Le régime d'assemblée s'imposait contre le régime semi-présidentiel : l'Élysée devait se soumettre au Palais-Bourbon. Le vrai chef de l'exécutif était le président du Conseil.

Flaubert ne pouvait que se féliciter du « renforcement de Bayard⁽⁴²¹⁾ ». Sans s'être rallié complètement aux idées de Victor Hugo qui, au Sénat où il a été élu, entreprend une campagne en faveur de l'amnistie des communards, il le voit très souvent, lui rend visite, échange des idées avec lui, le trouve toujours plus « charmant ». Au milieu du fiévreux mois d'octobre 1877, il a lu de lui *l'Histoire d'un crime*, dont le premier volume vient de paraître, et qu'il considère comme « un très beau livre ». Il admire la narration du coup d'État du 2 décembre, « et quel gaillard que ce bonhomme ! ». Il est douteux qu'il ait exprimé la même admiration du temps, sous le second Empire, où il fustigeait *Les Misérables*.

La conversion définitive à la république de celui qui maudissait le suffrage universel est représentative d'un état d'esprit qui s'est diffusé parmi les écrivains en cette période d'ordre moral. Edmond de

Goncourt tremble surtout de voir son roman *La Fille Élisa* tomber victime de la censure. Pour le reste, ses positions conservatrices n'ont pas changé. L'« idolâtrie » dont Thiers a bénéficié lors de ses funérailles l'exaspère ; il n'ira pas voter : « Il y a chez moi une aversion telle de la politique qu'aujourd'hui où c'est vraiment un devoir de voter, je m'abstiens... J'aurai passé toute ma vie sans avoir voté une seule fois. » C'était naguère l'attitude de Flaubert ; elle a changé. Maupassant, Daudet, Charles-Edmond désormais et, depuis longtemps, Berthelot s'affirment républicains. Émile Zola, de son côté, commentant la mort de Thiers pour les lecteurs russes du *Messager de l'Europe*, affirme que la république est devenue la « forme définitive de notre gouvernement⁽⁴²²⁾ ».

Autrefois si proche de Goncourt, Flaubert a évolué avec Renan, qu'il admire tant. Il lui dit avec quel enthousiasme il a lu, à la fin de 1876, sa « Prière sur l'Acropole », partie des *Souvenirs d'enfance* publiés dans la *Revue des deux mondes*. À Renan, il a emprunté l'idée d'un gouvernement aristocratique, celui des mandarins, mais le même Renan qui, dans *La Réforme intellectuelle et morale*, déplorait la mort du roi est, pragmatique, de plus en plus acquis à la république dans la mesure où le régime républicain n'est plus le régime des fureurs populaires et de la terreur organisée, mais un régime « terre à terre ». Dans les mêmes *Souvenirs*, Renan se disait reconnaissant à sa mère de lui avoir donné un « goût invincible de la Révolution — malgré tout le mal que j'ai dit d'elle ». Après avoir condamné en 1877 le « coup du 16 mai », dont le cléricalisme était le fond, Renan, en 1878, est définitivement converti à la démocratie et à la république⁽⁴²³⁾. Signe des temps : l'auteur de la *Vie de Jésus* destitué du Collège de France en 1863 est élu, en 1878, à l'Académie française dès le premier tour.

La transition démocratique entamée en 1830 s'achève ; elle sera consommée en 1879 lorsque les républicains deviendront majoritaires au Sénat et que le maréchal Mac-Mahon décidera de démissionner. La France est passée d'une monarchie constitutionnelle à une république éphémère, suivie par le rétablissement de l'Empire ; les sursauts monarchiques retombés après la crise du 16 mai, elle devenait une république parlementaire, qui allait définitivement s'émanciper de la tutelle cléricale. Comme le disait Charles-Edmond, le directeur du *Temps*, ami de Renan et de Flaubert : « Il est certain que la France est le pays où se livrera la dernière et suprême lutte des théories cléricales

contre la pensée moderne⁽⁴²⁴⁾. »

Flaubert tout comme Renan a suivi cette évolution, la crise du 16 mai s'est révélée décisive. À leurs yeux, les monarchistes et les bonapartistes sont les fourriers du désordre. Dans la république, ils apprécient la digue laïque qu'elle oppose aux marées cléricales, aux tempêtes de l'ordre moral, aux vagues d'une religion qui force les consciences, bref à toutes les négations de la liberté. Ce n'est pas « la Sociale » de Jules Vallès, c'est le régime bien tempéré des modérés — mais qui a eu raison de la « république des ducs » en quête de restauration monarchique — qui concentre désormais les faveurs de Flaubert.

XXVIII

« TOUT M'EXCÈDE ET ME PÈSE »

Par « haine du 16 mai », contre le « parti de l'ordre » abhorré, Flaubert a donc rallié le camp républicain. Lorsqu'en février 1879 le maréchal de Mac-Mahon démissionne et que Jules Grévy lui succède à l'Élysée, il se montre enchanté : « Le changement de Président m'a été extrêmement agréable. C'est plein de grandeur, "quoi qu'on die", un événement considérable et nouveau dans l'histoire de France. — Et puis, enfin, nom de Dieu, nous sommes délivrés de messieurs les militaires, lesquels se connaissent à tout sauf à faire la guerre⁽⁴²⁵⁾. » On en a fini avec l'ordre moral, le tintamarre clérical, les prétentions monarchistes, la tyrannie des censeurs, place entière désormais à la littérature ! Il va pouvoir se remettre à fond à son « affreux bouquin », *Bouvard et Pécuchet*, ce roman insensé, impossible, monstrueux, qu'il s'en veut d'avoir entrepris, mais qui sera peut-être l'ouvrage de sa vie. Hélas ! il n'aura pas de sitôt l'esprit disponible, non plus à cause de la politique mais des soucis d'argent, toujours, qui provoquent ses insomnies et le laissent si profondément découragé : les « affaires », ainsi qu'il nomme ses ennuis consécutifs à la chute de la maison Commanville et sa ruine personnelle, deviennent une descente quotidienne aux enfers. Pendant de longs mois, il est abattu par ses mécomptes financiers, qui consomment ses forces et tournent ses jours en cauchemar.

« *C'est un poids qui m'étouffe* »

On connaît la solution entrevue par Ernest Commanville : dénicher les fonds nécessaires pour remonter une société de scierie. Flaubert

s'emploie sans relâche à aider son neveu, non seulement parce qu'il y a intérêt lui-même, mais parce qu'il prodigue à Caroline une affection débordante et souvent aveugle. Il sollicite son ami Agénor Bardoux le ministre : ne peut-il pas lui trouver un « capitaliste » ? Il espère toujours en M^{me} Pelouze, retourne à Chenonceaux, où il a passé cinq jours en mai 1878. Mais il redoute que la dame ne se dérobe, de manière « inexplicable ». Il pousse Ernest à lui écrire, mais sans résultat immédiat. La châtelaine souscrira plus tard pour cinquante mille francs. En septembre, il confie à Edma Roger que ses « affaires » ne se rétablissent nullement : « Après des démarches infinies et des promesses innombrables, mon neveu n'est pas parvenu à remonter sa scierie. » Le couple Commanville ayant dû se résoudre à louer leur appartement du Faubourg-Saint-Honoré, qui jouxte celui de leur oncle, celui-ci met son propre logis parisien à la disposition de Caroline et de son mari — une gêne supplémentaire pour ses séjours à Paris. D'Ernest, il ne reçoit plus le moindre versement d'argent, et il se demande par quels moyens il pourra revenir dans la capitale, où il doit compléter ses recherches pour *Bouvard et Pécuchet* à la Bibliothèque nationale. Il espère quelque rétribution de ses éditeurs Lemerre et Charpentier, qui doivent rééditer *Salammbô* et *Madame Bovary*. Il escompte aussi « quelques sols » de la « vieille Féerie » qui, à défaut d'être jouée, pourrait être publiée. Il se sent humilié : « J'ai les soucis d'un épicier. »

Consigné à Croisset, il s'engloutit dans *Bouvard*, tente de se résoudre à la pauvreté, mais le découragement s'insinue en lui et, cafardeux, il avoue à Tourgueniev qu'il « songe à la crevaïson⁽⁴²⁶⁾ ». Il entrevoit un moment que Charpentier pourrait réimprimer son *Saint Julien* en édition de luxe, pour les étrennes, mais l'éditeur renâcle ; c'est une nouvelle déception. Dalloz, qui dirige *Le Moniteur* et faisait mine de faire paraître *Le Château des cœurs*, en décline finalement l'idée et le lui fait savoir sèchement par son secrétaire. En décembre 1878, Flaubert se voit « au fond de l'abîme ». Ses amis le pressent : ne pourrait-il pas solliciter une situation ? N'a-t-il pas des relations haut placées ? Et eux-mêmes peuvent s'entremettre. À cette idée, il se cabre : « Vous me connaissez assez, écrit-il à Edma Roger des Genettes, pour savoir d'avance ma réponse : *jamais*. [...] Plutôt vivre en pension, dans une auberge de campagne, que d'être un Monsieur émargeant au budget. » La princesse Mathilde lui fait-elle une allusion

à une position digne de lui, il déclare à Edmond de Goncourt : « c'est aussi *inutile* que ses exhortations pour me présenter à l'Académie française ». Il se cadennasse dans sa formule « Les honneurs déshonorent, le titre dégrade, la fonction abrutit ». Son orgueil d'hidalgo le protège toujours du sort commun. À ce moment-là, il croit encore possible, pour Commanville, de mettre la main sur le quidam intéressé par le rachat de la scierie qui ne tourne plus et des terrains adjacents, mais la vente espérée est remise de semaine en semaine.

Pour comble de désagrément, au cours de cet hiver impitoyable de 1878-1879, alors que Croisset est enfoui sous la neige, il fait une chute sur le verglas devant sa porte, se donne une méchante entorse, doublée d'une fracture du péroné. Le voilà immobilisé pour de longues semaines. Heureusement, il peut compter sur son ami Edmond Laporte, vraie « sœur de charité », aux petits soins avec lui, qui multiplie ses visites, le soigne, rédige son courrier sous sa dictée, lui tient agréablement compagnie. Paris ne l'a pas oublié, les lettres pleuvent sur Croisset, qui finissent par énerver Gustave : tant de sollicitude, et toujours les mêmes mots convenus ! Une de ces lettres, d'Ernest Daudet, lui apprend que *Le Figaro* parle longuement de lui dans un article du 15 février 1879. Le journal relate comment, après que l'auteur de *Madame Bovary* a « perdu presque toute sa fortune dans une entreprise commerciale où il s'était engagé par pure bonté pour un de ses parents », ses amis se sont efforcés de lui faire obtenir la succession de Samuel de Sacy à la Bibliothèque Mazarine. Tourgueniev, dans cette mission, a été introduit par « une grande dame de la République » (le journal évite de nommer Juliette Adam) auprès de Gambetta, président de la chambre des députés, mais il a essuyé de la part de celui-ci un refus impoli.

En lisant cet article Flaubert fulmine. Il se serait bien passé de cet apitoiement public qui, du reste, masque mal une intention politique du journal conservateur : montrer l'ingratitude du régime républicain, et particulièrement de Gambetta, à l'endroit des grands écrivains français. Il n'entend se brouiller ni avec Gambetta, qu'il a rencontré naguère, ni avec Juliette Adam, son égérie, qui lui a manifesté sa sympathie. Malgré le ton persifleur et des inexactitudes, *Le Figaro* révélait un fait authentique, la démarche de Tourgueniev. Car Flaubert, sous la pression de ses amis, avait fini par accepter cette candidature à la Mazarine : « J'ai mis de côté un sot orgueil, écrivait-il

à Tourgueniev le 5 février, et j'accepte. Car avant tout il ne faut pas crever de faim, ce qui est une sottise manière de crever. » Le Moscove avait donc entamé la démarche, appuyé par Zola et Charpentier, bien décidés à tirer leur ami de la détresse. M^{me} Adam avait joué les intermédiaires à l'hôtel de Lassay. Hélas ! le 13 février un télégramme du Russe tombait froidement sur Croisset : « N'Y PENSEZ PLUS REFUS DÉFINITIF LETTRE DONNE DÉTAILS ». La place visée était réservée à une vieille connaissance de Flaubert, Frédéric Baudry, conservateur de l'Arsenal. L'article du *Figaro* mis à part, Gustave affiche une indifférence philosophique : de toute façon cette place l'eût contraint à vivre à Paris, ce qui, même avec un logement de fonction, eût été au-dessus de ses moyens. Mais c'était sans compter sur la persévérance de ses amis, bien résolus à venir à sa rescousse.

Dans les lettres qu'il écrit régulièrement à sa nièce, il lui échappe des phrases pathétiques : « Mes forces sont épuisées, je ne peux plus que pleurer. » Cependant, une de ses connaissances, le sénateur Alphonse Cordier, un ami de jeunesse conseiller municipal de Rouen, lui fait savoir qu'il a parlé de lui à Paul Bert, conseiller du nouveau ministre de l'Instruction publique Jules Ferry — et aussi à Victor Hugo, lequel « séance tenante a écrit une chaude recommandation à Ferry⁽⁴²⁷⁾ ». Quinze jours plus tard, il apprend à Laporte qu'on veut créer pour lui à la Mazarine une place de conservateur honoraire « avec une *pension* littéraire ». Pareille « aumône » le « dégoûte ». Baudry, sans doute pour se dédouaner d'avoir saisi le poste espéré par son « ami », soutient le projet, à quoi Flaubert répond : « Ma famille m'a ruiné. Eh bien, c'est à elle de me nourrir et pas au gouvernement. » Pour l'heure, il attend toujours la vente de la scierie, elle est annoncée, elle tarde. Estimée à six cent mille francs, elle n'en rapportera que deux cent mille. Les créanciers payés, il ne restera plus rien. Pourtant, à côté de ces créanciers, n'est-il pas, lui, le contributeur le plus important ? Mais il accepte de passer en dernier : « Tu as raison, ma chérie, dit-il à Caroline, il faut tout faire — *tout* pour ne pas spolier nos amis. » Dès lors, Gustave envisage de réclamer à son frère, qui est riche, lui (il estime qu'Achille, sa femme et sa fille possèdent environ cent mille francs de rentes), une « petite pension », qui ne dépasserait pas cinq mille francs. Achille, malade, est alors à Nice, d'où il a voulu revenir dès qu'il a appris l'accident dont Gustave a été victime. Celui-ci l'en a dissuadé. Leurs rapports, plutôt froids,

sont devenus plus chaleureux. De retour à Rouen, Achille n'a pas hésité ; il lui assurera au moins trois mille francs par an. Mais, bien affaibli, n'ayant plus toujours sa tête — Flaubert évoque son « ramollissement du cerveau » —, n'a-t-il pas fait une promesse qu'il oubliera ? Par précaution, il demandera au notaire Florimont d'officialiser la pension. Car madame Achille, qui veille au grain, ne voit pas d'un bon œil la générosité de son mari.

Entre-temps, les démarches de ses amis vont se révéler concluantes, le plus efficace étant Victor Hugo, cependant que Guy de Maupassant, employé au ministère de l'Instruction publique, devient un bon informateur. Celui-ci lui écrit le 6 mars 1879 : « Le Ministre [Jules Ferry] a donné l'ordre à son chef de Cabinet de vous écrire pour vous prier d'accepter un titre honorifique accompagné d'une rente donnée sous le nom de traitement afférent à ce titre. » Maupassant insiste pour ménager l'amour-propre de Flaubert sur le fait que ce traitement devait être regardé « comme un hommage rendu par le gouvernement et non comme une pension d'homme de lettres⁽⁴²⁸⁾ ». Flaubert n'est pas dupe : « répugnance invincible », « pension déguisée », et puis, ça va se savoir, les journaux vont en parler ! Il ajoute : « Si tout cela, titre et pension, pouvait être tenu secret, j'accepterais temporairement avec l'intention (ou même la promesse) de ma part d'y renoncer, en cas de meilleure fortune... » Maupassant le rassure, cette pension restera ignorée. Alors, il se résigne, « car la nécessité [l]'y contraint ». Il accepte la chose comme un « secours temporaire », un « prêt », mais que *Le Figaro* et que les autres feuilles se taisent ! « Car enfin il n'est pas drôle de vivre sur l'assistance publique ! »

En mai 1879, Jules Ferry, succédant à Bardoux au ministère de l'Instruction publique, propose officiellement à Flaubert une place de conservateur adjoint hors cadre à la Mazarine, avec un traitement de trois mille francs par an, sans aucune astreinte de présence. Non sans mauvaise foi, il peut dire à sa nièce qu'il n'est plus question de « pension ». Lui et Baudry reprennent leur relation « dans les meilleurs termes ». Au mois de juin, Flaubert se rend à Paris, pour remercier Jules Ferry, qui le reçoit avec un maximum de politesse. L'annonce officielle aura lieu en septembre, avec application rétroactive au 1^{er} juillet 1879. Il peut ainsi garder — c'est le principal profit de cette pseudo-nomination — son appartement à Paris. Mais cette faveur

gouvernementale ne lui permet pas d'émerger complètement de sa précarité. Au mois d'août, il fait savoir à Maupassant que sa belle-sœur « a *refusé* carrément la petite rente que Florimont lui avait demandée⁽⁴²⁹⁾ » pour lui. Ses éditeurs se font tirer l'oreille pour payer leur auteur ; on lui apprend, du reste, que Charpentier serait à la veille de fermer boutique ! Au cours de l'été 1879, il se réjouit cependant que Commanville ait pu enfin, ayant trouvé les fonds nécessaires, remonter une scierie : « Est-ce que la Fortune changerait ? » Même si la situation devient meilleure, Flaubert jusqu'à ses derniers jours sera habité par un sentiment de la débîne qui l'use, et qu'avive le papier timbré qu'il continue de recevoir, une suite à l'affaire Commanville à laquelle il ne comprend goutte. « Quand finira cette *dévastation* pécuniaire — et morale ? » demande-t-il encore à sa nièce trois mois avant sa mort.

Tout au long de cet interminable et dramatique effondrement, Flaubert, alors qu'il avait sujet à se plaindre d'eux, a traité sa nièce et son neveu avec les soins du pélican pour ses petits. Rarissimes sont les mots de reproche qu'il leur adresse, alors qu'il a été bel et bien mis sur le carreau par Ernest. En décembre 1879, il écrit dans une lettre à Caroline : « Quand j'aurai remis après-demain cent francs au jardinier, il me restera pour toute fortune 60 francs ! — Les commentaires sont inutiles, n'est-ce pas, ma chérie ? Et je m'en prive, ne voulant pas t'"écrire des choses trop dures". Mais je te prie de descendre dans ta conscience et d'examiner la situation de Vieux, à qui tout le monde doit [...] — et que personne ne paie ! » Edmond de Goncourt, quant à lui, note dans son *Journal* : « Des détails navrants sur ce pauvre Flaubert. Sa ruine serait complète et les gens, pour lesquels il s'est ruiné par affection, lui reprocheraient les cigares qu'il fume et sa nièce aurait dit : "C'est un homme singulier que mon oncle, il ne sait pas supporter l'adversité⁽⁴³⁰⁾" ! » Caroline et Ernest le surnommaient le Consommateur et lui faisaient grief du bois qu'il brûlait⁽⁴³¹⁾. Selon Edma Roger des Genettes, Flaubert aurait abandonné à ses neveux plus d'un million pour leur éviter la faillite⁽⁴³²⁾, ce qui aurait pu lui valoir, semble-t-il, un peu de reconnaissance. Comme ses lettres, si abondantes, adressées à sa nièce en témoignent, l'oncle Gustave lui a voué toute sa vie un amour paternel sans faille. Il ne cesse de la consoler, parce que les mauvaises affaires d'Ernest l'ont rendue anémique. Il l'encourage dans une carrière hypothétique de peintre

qu'elle a entreprise, vante ses portraits aux journalistes qu'il connaît, remue les montagnes pour la faire exposer, admire qu'elle « passe à l'état de *grand peintre* ». D'elle, de sa santé, de son moral, il s'inquiète sans cesse, imagine le pire quand elle tarde à lui écrire, l'inonde de compliments et de « bécots », fait sa réputation auprès de gens qui comptent, Goncourt, Hérédia, le journaliste Burty, la princesse Mathilde.

Dans cette maudite affaire Commanville, Flaubert a eu la tristesse de perdre son ami de l'heure le plus dévoué, Edmond Laporte. Cet ancien industriel de Petit-Couronne, où il avait une fabrique de dentelles, avait été, avant d'être lui-même ruiné, un des garants d'Ernest sans hésiter. L'amitié entre lui et Flaubert était devenue proverbiale. Il prenait des notes pour son livre, lui rendait maints services, l'a secouru quand il s'est cassé la jambe. L'écrivain, qui n'était pas ingrat, s'était mis en quatre pour lui obtenir un poste et avait fini par lui faire décrocher celui d'inspecteur divisionnaire du travail dans la Nièvre — une distance de Croisset qui les avait chagrinés tous les deux. À la suite de la déroute des Commanville, les deux amis furent dressés l'un contre l'autre. Caroline l'explique ainsi, vaguement, dans un article de la *Revue de Paris* du 1^{er} décembre 1905 : « Des difficultés étaient survenues entre M. Laporte et mon mari, à propos d'affaires ; M. Laporte craignait qu'on ne le forçât à payer des billets qu'il avait garantis. Ce fut la cause entre mon oncle et lui d'un refroidissement qui finit par une rupture⁽⁴³³⁾. » René Descharmes, dans une note de l'édition du Centenaire de la *Correspondance*, émet un doute : « Cette explication ne doit être acceptée que sous les plus expresses réserves ; la vérité est bien plutôt les “ingrates manigances” dont a parlé M. Lucien Descaves, — et l'ingratitude n'était pas du côté de Laporte ni de Flaubert⁽⁴³⁴⁾. » Commanville, en effet, avait demandé à Laporte de nouvelles garanties afin d'éviter des protêts. Laporte n'en avait pas les moyens et refusa. Flaubert, circonvenu par Ernest et Caroline, à laquelle il faisait une confiance totale, fut convaincu d'une conduite inamicale de Laporte. Celui-ci avertit Gustave qu'il désirait le laisser en dehors de la question : « Laissez-moi donc causer de cette affaire avec Commanville seulement. S'il doit en résulter quelques contrariétés passagères, vous n'aurez pas du moins à prendre parti pour l'un ou pour l'autre. Sachez bien, mon cher Géant, que je vous aimerai toujours de tout mon

cœur. » Selon René Dumesnil, « Commanville et sa femme, furieux de se voir déjoués par Laporte, ont prêché l'oncle qui s'était ruiné pour eux, et l'ont convaincu — Dieu sait par quels arguments — que Laporte manquait aux devoirs de l'amitié en ne se prêtant plus aux combinaisons douteuses de Commanville⁽⁴³⁵⁾ ». La rupture à laquelle Flaubert se résigna assombrit la dernière année de sa vie, mais il ne tient pas vraiment le beau rôle dans cette affaire où on le sent manipulé par sa nièce sans la moindre réaction critique.

Les amitiés fertiles

Au cours de ces années sombres, Flaubert goûta néanmoins par intermittence aux plaisirs et aux joies de l'amitié. Celle-ci se concentra dans un groupe de cinq écrivains, dont les rencontres étaient autant festives qu'intellectuelles. Le plus fidèle, le plus dévoué — si l'on excepte le jeune Maupassant — fut sans doute Ivan Tourgueniev. Les « deux géants », comme on appelait le Moscove et le Normand, se vouaient, on l'a vu, une admiration et une affection réciproques. Tourgueniev n'avait qu'un seul défaut aux yeux de son ami : son manque de ponctualité. Que de fois il s'annonce à Croisset, et que de fois il se décommande ! La goutte le plus souvent le clouait dans son lit à Paris ou à Bougival, mais pas seulement la goutte. Il se laissait piéger dans un perpétuel conflit des devoirs, qui finissait par jeter Flaubert hors de lui : « Non, je ne vous invectiverai pas ; mais si vous saviez *le mal nerveux* que vous me faites, vous auriez des remords. » Alors quel bonheur quand il arrivait ! C'étaient des ébullitions littéraires à n'en plus finir, dont ils se nourrissaient l'un l'autre, tant la culture du Russe rivalisait avec celle du Français. Ils se rencontraient souvent dans les mêmes ferveurs et les mêmes rejets. Ils se lisaient les chapitres de leurs œuvres en cours, se critiquaient, s'encourageaient, et, quand ils ne pouvaient se voir, s'écrivaient, s'informaient de leur santé, tenaient la chronique des événements littéraires et s'envoyaient des cadeaux (de la part du Russe, saumon et caviar très appréciés). Tourgueniev fait découvrir Tolstoï à son ami, et se réjouit de le voir conquis par *Guerre et Paix* : « C'est de premier ordre ! Quel peintre et quel psychologue ! Les deux premiers livres sont *sublimes*. Mais le 3^e dégringole affreusement [...]. » Tourgueniev opine de la chapka :

« Oui, c'est un homme très fort — et pourtant vous avez mis le doigt sur la plaie : il s'est fait, lui aussi, un système de philosophie, à la fois mystique, enfantine et outrecuidante, qui a diablement gâté et son troisième volume et le second roman [*Anna Karénine*]... — mais pour moi la chose est décidée : *Flaubertus dixit*. » Tel est le ton, et nous savons gré aux éditeurs de la *Correspondance* d'avoir retranscrit les épîtres de Tourgueniev, un splendide dialogue entre les deux écrivains.

Edmond de Goncourt est d'une autre étoffe, et plus froissée. Nous l'avons vérifié à plusieurs reprises, il a l'amitié acide, ne perdant jamais l'occasion, ce délicat, de s'offusquer à la vue et à l'écoute de Flaubert, trop tonitruant, trop théâtral, trop bruyant dans ses intempérances. Ce grand daubeur des lettres n'a pas l'admiration aisée, il s'imagine que lui et son frère auront été les deux grands écrivains du siècle. « Je n'ai rencontré dans ma vie, écrit le diariste, que trois grands esprits, trois très hautes cervelles, trois engendeurs de concepts tout à fait originaux. Le premier, le *petit père* Collardez, ce Silène au front de Socrate enfoui dans un village de la Haute-Marne. Les deux autres, c'étaient Gavarni et le chimiste Berthelot. Les Renan, les Flaubert, etc., etc., à côté de ces trois hommes, ce n'est que de la menue monnaie, du billon⁽⁴³⁶⁾. » Toutefois, il réserve ses épines à son *Journal*, et il sait reconnaître éventuellement à la « menue monnaie » un poids d'or. Mais il est jaloux, Goncourt ! et toujours prêt à diminuer la valeur de Flaubert, auquel il est pourtant très attaché. Au fond, il trouve agréable sa compagnie : « Flaubert, à la condition de lui abandonner les premiers rôles et de se laisser enrhummer par les fenêtres qu'il ouvre à tout moment, est un très agréable camarade. Il a une bonne gaieté et un rire d'enfant, qui sont contagieux ; et dans le contact de la vie de tous les jours se développe en lui une grosse affectuosité, qui n'est pas sans charme⁽⁴³⁷⁾. » Tous les deux se rencontrent souvent chez la princesse Mathilde qui, accommodante avec le nouveau régime de son côté bienveillant, avait rouvert son salon, à Saint-Gratien surtout, où Goncourt prolonge ses visites. On s'y ennue parfois, on s'y ennue souvent à l'en croire, au milieu des diplomates et du gotha international ; on y va pour la grande dame, qui ne cesse de fasciner par son nom, son allure et son franc-parler, et qui sait toujours réunir à part les artistes et les écrivains. Flaubert, lorsqu'il est à Paris, reçoit ses amis chaque dimanche : un rite

immuable.

Parmi eux, Alphonse Daudet, enjoué, folâtre, amuse beaucoup la galerie de ses facéties de Méridional, ses improvisations, ses gauloiseries, et une bonne humeur inextinguible. Flaubert a bien ri avec son *Tartarin* et il lit avec plaisir *Le Nabab*, *Les Rois en exil*, mais il pense, comme Goncourt, que « son style est d'une petite qualité, de la qualité d'un feuilleton bien écrit ». Le brave Daudet l'admet lui-même : il est fait pour raconter des histoires, alors qu'eux, les Flaubert, les Goncourt, lui ont donné l'exigence du style. Joyeux ami, bon compagnon de table, pas envieux le moins du monde : il est charmant.

Le plus en vue est, à la fin de ces années 1870, Émile Zola, d'une vingtaine d'années plus jeune que Flaubert. Ses romans défraient la chronique, applaudis par les uns, haïs par les autres. Après *L'Assommoir*, *Nana* se taille un beau succès, que Flaubert défend contre les critiques choqués. Zola réussit moins bien au théâtre : Flaubert, qui s'est rendu à la première de *Bouton d'or*, juge l'œuvre « pitoyable » et a ce mot vengeur à la sortie du Palais-Royal : « Mon ami Zola tourne à l'absurde. Il veut "fonder une école", étant jaloux du rayonnement d'Hugo. Le succès l'a grisé, tant il est plus facile de supporter la mauvaise fortune que la bonne ! — L'aplomb de Zola en matière de critique s'explique par son inconcevable ignorance ! — Je crois que personne n'aime plus l'Art, l'art en soi. Où sont-ils ceux qui trouvent du plaisir à déguster une belle phrase ? Cette volupté d'aristocrate est de l'archéologie⁽⁴³⁸⁾. » Cela ne l'empêche pas de trouver Zola « très fort », et *Nana* « splendide ». Là-dessus, Tourgueniev n'est pas d'accord : « à périr de terre à terre ». Réponse : « Je vous trouve un peu dur [...]. Il y a des choses bien fortes, des cris de passion superbes — et deux ou trois caractères (celui de Mignon entre autres) qui m'ont ravi. » Caroline s'émeut de ses « mots orduriers » ? Certes, lui répond-il, « mais c'est une œuvre énorme faite par un homme de génie ». Un jugement qui tranche avec celui de Goncourt, selon lequel, sans surprise, Zola n'est pas « créateur pour un sou » ! Mais qu'a-t-il besoin de devenir le pape du « naturalisme » ? pense Flaubert. Le naturalisme, quelle foutaise ! Il aime bien pourtant ce garçon, gourmand, disert, plein d'audace, qui fait hurler les cafards. Il se démène pour lui faire obtenir le ruban rouge — car il y tient, Zola, à la Légion d'honneur ! Quand l'adaptation de *L'Assommoir* est montée à

Paris avec succès, Flaubert, de Croisset où il est immobilisé, lui écrit sa joie : « Ah ! enfin, voilà quelque chose de bon qui m'arrive. — Vous n'imaginez pas comme je suis content, mon cher ami ! » Sans cesser de brocarder ses manifestes naturalistes, il lui exprime moult compliments à la réception de ses livres. Zola, lui, qui reconnaît en Flaubert son maître, profite d'une occasion (la réédition de *L'Éducation sentimentale*) pour tresser son éloge avec des mots qui touchent⁽⁴³⁹⁾. Flaubert, qui ressent toujours l'échec de ce roman comme une injustice, est aux anges. Cher Zola, ce « colosse » ! Pas la moindre envie chez Flaubert, le succès de son cadet lui fait plaisir. Ce n'est pas le cas de Goncourt, qui note, le 25 février 1879, toujours fielleux : « Zola est triomphant, il remplit le monde, il gagne des charretées d'argent ; mais tout ce gros bruit et toute cette monnaie ne le font ni gai ni aimable. »

Émile Zola est en train de restaurer la propriété qu'il vient d'acheter à Médan, aujourd'hui dans les Yvelines. Il a eu l'idée de rassembler, sous le titre *Les Soirées de Médan*, six nouvelles de la jeune école réaliste et naturaliste, représentée par Céard, Huysmans, Hennique, Alexis, lui-même et le benjamin Guy de Maupassant, dont *Boule de suif* attirera particulièrement l'attention. Flaubert appelait Maupassant « mon disciple » et le considérait comme son « fils adoptif ». Le jeune Guy avait très tôt admiré Flaubert, qui avait soutenu ses premiers pas dans la carrière littéraire avec effusion et enthousiasme : « La déclaration de tendresse que tu lui as faite devant moi, lui écrivait son amie Laure, la mère de Guy, en janvier 1878, m'a été si douce que je l'ai prise au pied de la lettre, et que je m'imagine à présent qu'elle t'impose des devoirs quasi paternels. » Guy étouffait dans un médiocre poste d'employé au ministère de la Marine ; sa mère demanda à Gustave de l'aider à lui trouver « une position à sa convenance ». Flaubert usa alors de toutes ses relations pour parvenir à tirer le jeune homme de sa « galère » où il s'abrutissait. Il le présenta à Bardoux, alors ministre, qu'il harcela ensuite de ses lettres : « Fais quelque chose, c'est-à-dire donne-lui le moyen de pouvoir travailler en paix la Littérature. » Demande enfin exaucée : en janvier 1879, Maupassant devenait attaché au cabinet du ministre de l'Instruction publique. Flaubert est son conseiller et son mentor ; en professeur exigeant, il lui inculque les principes de sa poétique. Il lui donne ses avis sur ses poèmes et ses autres manuscrits ; il convainc la princesse

Mathilde de faire jouer chez elle une pièce du jeune homme, l'introduit auprès de Juliette Adam, le recommande à son éditeur Charpentier. En janvier 1880, en lisant *Les Soirées de Médan*, il acquiert la conviction que Maupassant est un grand écrivain en puissance : « *Boule de suif*, le conte de mon disciple, écrit-il à Caroline, dont j'ai lu ce matin les épreuves, est *un chef-d'œuvre*. Je maintiens le mot. Un chef-d'œuvre de composition, de comique, et d'observation. » Il ne cache pas son émerveillement à Guy lui-même : c'est d'un maître ! Et d'en faire part à Laure : « une merveille ! ».

Sur ces entrefaites, Maupassant est poursuivi pour immoralité par le tribunal d'Étampes, où était imprimée *La Revue moderne et naturaliste*. Celle-ci avait repris, entre autres, un de ses poèmes, paru dans *La République des lettres* en 1876, sous un nouveau titre : « Une fille »⁽⁴⁴⁰⁾. Sur-le-champ, Flaubert prend la direction des opérations de défense, alerte la presse, conseille des visites à Guy et se fend d'une lettre ouverte à son protégé, destinée au *Gaulois*. Dans ce morceau de bravoure, d'ironie et d'indignation contre la censure, et où, contrairement à son habitude, le maître tutoyait l'élève, on lisait notamment :

Tu auras beau te débattre, *le parti de l'ordre* trouvera des arguments. Résigne-toi.

Mais dénonce-lui, afin qu'il les supprime, *tous* les classiques grecs et romains, sans exception, depuis Aristophane jusqu'au bon Horace et au tendre Virgile. Ensuite, parmi les étrangers, Shakespeare, Goethe, Byron, Cervantès. Chez nous, Rabelais, « d'où découlent les lettres françaises », suivant Chateaubriand, dont le chef-d'œuvre roule sur un inceste ; et puis Molière (voir la fureur de Bossuet contre lui) ; le grand Corneille, son *Théodore* a pour motif la prostitution ; et le père La Fontaine, et Voltaire, et Jean-Jacques, etc. ; et les contes de fée de Perrault ! De quoi s'agit-il dans *Peau d'âne* ! et où se passe le quatrième acte de *Le Roi s'amuse* ? Après quoi, il faudra supprimer les livres d'histoire qui *souillent l'imagination*.

La lettre avait paru le 21 février 1880 dans *Le Gaulois* et était reproduite par *Le Petit Rouennais*. Cinq jours plus tard, le procureur général demandait le non-lieu. L'admirateur de Voltaire qu'était Flaubert n'avait pas hésité un instant à s'engager publiquement au nom de la liberté d'expression : l'auteur de *Madame Bovary* en connaissait le prix.

Après la mort de son « cher Maître », Maupassant dira les liens

exceptionnels qu'il avait avec lui : « J'étais pour lui une sorte d'apparition de l'Autrefois. Il m'attira, m'aima. Ce fut parmi les êtres rencontrés un peu tard dans l'existence le seul dont je sentis l'affection profonde, dont l'attachement devint pour moi une sorte de tutelle intellectuelle, et qui eut sans cesse le souci de m'être bon, utile, de me donner tout ce qu'il me pouvait donner de son expérience, de son savoir, de ses trente-cinq ans de labeur, d'études, et d'ivresse artiste⁽⁴⁴¹⁾. »

Pour le dimanche de Pâques 1880, Flaubert invita ses amis, Goncourt, Zola, Daudet, Charpentier, Maupassant (Tourgueniev n'était pas en France), à venir à Croisset pour une bamboula qu'il voulait « gigantesque », et pour les frais de laquelle il avait constitué une cagnotte. Il pria aussi son médecin, Fortin, qui l'avait si bien soigné l'année précédente, de se joindre aux agapes. Outre Suzanne, sa servante habituelle, il avait fait appel à un renfort de deux autres personnes pour le service. Nous avons dans le *Journal* de Goncourt un récit assez détaillé de ce festin homérique⁽⁴⁴²⁾. Comme à son habitude, le grincheux diariste ne peut s'empêcher de donner des coups d'épingle à ses compagnons de voyage, mais après s'être déclaré « très heureux d'embrasser Flaubert », il écrit :

C'est vraiment très beau, sa propriété, et je n'en avais gardé qu'un souvenir assez incomplet. Cette immense Seine sur laquelle les mâts de bateaux, qu'on ne voit pas, passent comme dans un fond de théâtre ; ces beaux grands arbres aux formes tourmentées par les vents de la mer ; ce parc en espalier, cette longue allée-terrasse en plein Midi, cette allée péripatéticienne, en font un vrai logis d'hommes de lettres — le logis de Flaubert —, après avoir été, au XVIII^e siècle, la maison d'une compagnie de Bénédictins.

Goncourt s'émerveille d'un excellent dîner, largement arrosé de nectars, « et toute la soirée se passe à conter de grasses histoires, qui font éclater Flaubert en ces rires qui ont le *pouffant* des rires de l'enfance. Il se refuse à lire de son roman, il n'en peut plus, il est *esquinté*. Et l'on va se coucher en des chambres assez froides et peuplées de bustes de famille ».

Flaubert a tracé un second cercle d'amitié avec des écrivains qu'il aimait et prisait. Jusqu'au bout, il lira Ernest Renan avec ferveur et, à chacun de ses livres, lui adresse des remerciements enthousiastes. Il se moque un peu de son désir d'être élu à l'Académie française, ce qui lui

arriva finalement, en juin 1878 : « Quand on est quelqu'un, pourquoi vouloir être quelque chose ? » Stricte hiérarchie chez lui, comme chez Pascal, entre les « grandeurs d'établissement », qu'il faut réserver aux bourgeois, et les « grandeurs naturelles », qui seules comptent. Il garda aussi ses relations avec Hippolyte Taine, envers qui il était plus critique. Lui aussi guigne la Coupole, et Flaubert en rit. Plus grave, il n'apprécie pas son grand livre sur *Les Origines de la France contemporaine*, une histoire farouchement antirévolutionnaire : « Si l'Assemblée constituante n'eût été qu'un ramassis de brutes et de canailles, écrit-il à Edma Roger, elle eût vécu ce qu'a vécu la Commune de 70 [sic]. Il ne dit pas de mensonges. Mais il ne dit pas toute la Vérité — ce qui est une façon de mentir. » Et cette explication assez rosse qui suit : « La peur violente qu'il a eue de perdre ses rentes lors de "nos désastres" lui a un peu oblitéré le sens critique⁽⁴⁴³⁾. » Mais ce jugement ne l'empêche pas de reconnaître en Taine un penseur de tout premier plan.

La plus étonnante peut-être de ces amitiés du second cercle est celle que Flaubert entretient avec Victor Hugo. On se souvient de son admiration juvénile pour le grand poète, puis de ses sarcasmes sur *Les Misérables*, ce roman « catholico-socialiste ». En politique, Hugo défend alors au Sénat, comme Clemenceau à la Chambre, l'amnistie générale des communards, exilés, déportés, transportés pour la plupart en Nouvelle-Calédonie. Flaubert n'en est nullement partisan : l'amnistie n'est à ses yeux qu'une injustice, les coupables doivent payer. Malgré cela, il se rend souvent chez l'auteur de *La Légende des siècles*, et il s'y rendrait plus souvent, nous dit-il, si le grand homme n'avait cessé de lui parler de l'Académie française, de l'encourager à s'y présenter, lui qui mérite cette élection plus que tout autre ! N'importe ! Il dîne chez lui et « M^{me} Drouet » avec beaucoup de plaisir : on ne parle pas de l'amnistie ! Invité par le comité du Centenaire de Voltaire, Flaubert n'a pas voulu se rendre à la cérémonie malgré son « culte » ininterrompu pour l'auteur de *Candide*, mais il déclare admirer le discours que Victor Hugo prononce au Théâtre de la Gaîté à cette occasion — discours publié par *Le Rappel* puis repris en brochure. Et qu'il trouve « absolument » admirable⁽⁴⁴⁴⁾. L'adverbe « absolument » est d'autant plus étonnant qu'Hugo, dans ce discours d'une éloquence d'anthologie, non seulement rappelait ce qu'avaient été l'affaire Calas et celle du chevalier de La Barre, mais

faisait aussi profession de foi dans le progrès, la révolution, le peuple, toutes choses qui entretenaient chez Flaubert un scepticisme ironique. Cela voulait dire qu'il y avait bien plus que de la courtoisie entre eux et que, derrière leurs désaccords, ne manquaient pas les affinités et beaucoup de sentiment. Toujours heureux d'un tête-à-tête avec Hugo, Flaubert craignait seulement son entourage, qui poussait le poète à parler politique. Sinon, quel « homme charmant » ! — le mot revient sous sa plume admirative à l'égard du patriarche de la République.

Faut-il placer dans ce second cercle Maxime Du Camp ? Bien des détails nous manquent quant à leurs relations à cette époque. D'un commun accord, ils avaient brûlé leur correspondance, dont il reste cependant un certain nombre de lettres qui témoignent entre eux d'une relation espacée (Du Camp habitait Baden-Baden) mais non éteinte. Maxime continuait à adresser ses livres à Gustave, notamment les tomes successifs de ses *Convulsions de Paris*, un récit détaillé de la Commune. Il lui fait la leçon, lui reproche sa naïveté à « blâmer » les acteurs de la révolution parisienne, alors qu'il en montre les méfaits. Pourquoi ces adjectifs, ces partis pris d'auteur, ce manquement au devoir d'impersonnalité de l'historien ? Et puis, voilà Max en quête de l'habit vert : « Mais pourquoi avoir donné dans une niaiserie pareille ? » Bref, la grande amitié de jeunesse s'était brisée, puis on a repris langue ; on se parle encore, on s'écrit, on s'aime encore un peu, mais l'intimité a disparu.

Outre ces réunions et ces échanges virils, Flaubert a cultivé, après la mort de George Sand, l'amitié avec des femmes remarquables. Jusqu'au bout de son existence, il reste un familier des salons de la princesse Mathilde, toujours accueillante et piquante. Ils s'écrivent régulièrement, mais avec une retenue qui ne rend pas les lettres de Flaubert des plus passionnantes. Au cours de ses dernières années, il amorce une amitié littéraire avec Juliette Adam, grande républicaine, anticléricale et patriote (et future boulangiste), dont le salon du boulevard Poissonnière est fréquenté par la fine fleur politique et littéraire, et à laquelle il promet la publication de *Bouvard et Pécuchet*, pour sa *Nouvelle Revue*, avant la sortie en librairie. Il y introduit Guy de Maupassant, dont il fait un vibrant éloge à la directrice. Les lettres les plus attachantes sont adressées à Edma Roger des Genettes et à Léonie Brainne. Il a connu la première, on s'en souvient, dans le salon de Louise Colet. À moitié paralysée, elle s'était retirée à Villenauxe,

dans l'Aube, où Gustave est venu, en 1873, lui lire *La Tentation de saint Antoine*. Tous les deux s'entretiennent de l'actualité littéraire et politique, commentent les événements et philosophent. Léonie Brainne était la préférée de ses « trois Anges » rouennais. Avec elle, Gustave manie le madrigal et la console de ses soucis. C'est surtout dans ces missives qu'on voit se dessiner au mieux la personnalité de Flaubert, son évolution, ses désirs, ses idées, ses obsessions, ses découvertes, et sa manière ou plutôt ses manières d'aimer. Dommage que nous n'ayons pas sa correspondance avec Juliet Herbert, sa maîtresse cachée, qu'il revoit épisodiquement à Paris, comme c'est encore le cas en septembre 1879.

La fin de Polycarpe

Pour ses autres relations, il restera le vivace Polycarpe de la mythologie flaubertienne. Flaubert signe encore du nom de l'ancien évêque de Smyrne nombre de lettres à ses proches, et il continue à précipiter des déferlantes d'imprécations contre son siècle, à s'enfiévrer contre la bêtise universelle avec des accents prophétiques. Pour lui rendre hommage, lui témoigner leur amitié et le tirer de sa mélancolie, quelques-uns de ses amis ont le bon esprit d'organiser en son honneur la fête de saint Polycarpe. Charles Lapierre, directeur du *Nouvelliste*, et sa femme Valérie (la sœur de l'ange Léonie) avaient, en avril 1879, mis sur pied la première manifestation chez eux, à Rouen, rue de la Ferme, où Flaubert, boitant encore, s'était rendu soutenu par Suzanne, sa domestique. On s'était déguisé, Lapierre en bédouin, M^{me} Lapierre en Kabyle. « Une guirlande de fleurs entourait mon assiette et mon verre. — Au dessert on a apporté un gâteau de Savoie avec cette devise : “Vive saint Polycarpe !” — toast avec du champagne⁽⁴⁴⁵⁾. » Alice Pasca déclama un poème en vers de mirliton :

Monsieur Flaubert, votre patron se nomme
Saint Polycarpe, un saint bien distingué.
On dit partout que c'était un brave homme
Mais il paraît qu'il n'était pas très gai.

Etc.

Un an plus tard, les Lapierre récidivent — et cette fois avec la participation de Léonie. Les plats du menu étaient intitulés d'après ses

œuvres. Une trentaine de lettres et des télégrammes fantaisistes tombent sur le Polycarpe vivant après le dîner : « L'archevêque de Rouen, des cardinaux italiens, des vidangeurs, la corporation des frotteurs d'appartements, un marchand d'objets de sainteté, etc., m'ont adressé des hommages. » Parmi les cadeaux, Flaubert découvrait un portrait espagnol de saint Polycarpe et... une dent (relique du saint).

La fête, cérémonie des adieux insoupçonnée, a été donnée une huitaine de jours avant que Flaubert ne s'effondre, chez lui, à Croisset, frappé d'une attaque cérébrale, le 8 mai 1880. Le docteur Pouchet, son ami, diagnostique une attaque d'épilepsie congestive — la vieille maladie qui le laissait en paix depuis longtemps s'était réveillée. Pouchet l'explique à Edmond de Goncourt : « Il a été seize ans sans plus [avoir de crises]. Mais les ennuis des affaires de sa nièce lui en ont redonné [...]. Oui, avec tous les symptômes, de l'écume à la bouche... Tenez, sa nièce désirait qu'on moulât sa main, on ne l'a pas pu : elle avait gardé une si terrible contraction. » Selon *Le Gaulois*, il avait eu en 1878, à son domicile parisien, une « syncope terrible », qu'un médecin, le docteur Chevreau, avait pu soigner. Cette fois, le docteur Fortin, en visite à Grand-Couronne, était arrivé trop tard.

De la part du docteur Tourneux, qui remplaça le docteur Fortin et donna ses soins à l'écrivain, autre son de cloche : « Flaubert n'eut aucun symptôme d'une attaque d'épilepsie. Au contraire, son athérome, son apparence apoplectique, tout fait supposer qu'il a succombé à une hémorragie ventriculaire⁽⁴⁴⁶⁾. » La mauvaise hygiène le prédisposait à la crise cardiaque : abus du tabac, du café, des nourritures lourdes, parfois de l'alcool, « à trente-cinq ans », écrit René Dumesnil, il était déjà « artérioscléreux ». On chercha ailleurs : la syphilis ? On fit l'hypothèse que la mort était due à « une artérite cérébrale syphilitique⁽⁴⁴⁷⁾ ». La question restera posée.

À côté de ses objets familiers, deux babouches, un pot à tabac, un fusil à deux coups, une gourde, un sabre, « divers vêtements algériens », un tableau représentant Napoléon I^{er}, ses cannes, ses pipes, ses livres, ses manuscrits, il laissait dans un tiroir une somme de 2 515 francs. L'ensemble de l'inventaire (meubles, argenterie, bijoux, vêtements, bibliothèques) sera estimé à 6 925 francs⁽⁴⁴⁸⁾.

Les obsèques eurent lieu le mardi 11 mai à Croisset, en présence de tous ses amis, Goncourt, Tourgueniev, Daudet, Zola, Maupassant, et

aussi Théodore de Banville, Huysmans, Paul Alexis, François Coppée, Catulle Mendès, Hérédia, d'Osmoy, et nombre de journalistes. Le « bon Laporte », arrivé dès la nouvelle de sa mort reçue, n'avait pu s'incliner devant la dépouille de son cher Gustave : porte close, ordre de la famille ! Le convoi funèbre se mit en marche au début de l'après-midi jusqu'à l'église de Canteleu, d'où il repartit, après la messe, pour le Cimetière monumental de Rouen. Les témoins comptèrent cent ou cent cinquante participants. « Sauf le Conseil municipal de Croisset et M. Barrabé, maire de Rouen, écrit Gaston Vassy, dans *Gil Blas*, pas un des fonctionnaires de cette ville dont Flaubert restera l'une des gloires les plus vivantes, ne s'était dérangé. On nous a expliqué que Rouen avait toujours gardé rancune à Flaubert de s'être posé en ennemi déclaré des bourgeois. Rouen avait été blessé dans son amour-propre de ville bourgeoise, et Rouen a boudé au moment où un solennel hommage était un devoir de rigueur. » Le convoi traversa la ville devant des badauds insensibles, dans une « froideur générale ».

Flaubert est enterré près de son père Achille-Cléophas et de sa mère Caroline Fleuriot, non loin de la tombe de Louis Bouilhet. Après les prières du prêtre, Lapierre prononça le dernier adieu. Flaubert, de son vivant, avait repoussé l'idée qu'il y eût, quand il mourrait, des discours. Ce ne furent donc que quelques phrases évoquant le « vide immense » que le défunt laissait derrière lui. Lapierre termina son allocution funèbre en sanglotant.

Quelques journalistes du *Gil Blas*, avec Gaston Vassy, s'étaient fait conduire par un cocher, auquel ils demandèrent s'il savait qui était le mort dont la « haridelle suivait le char » :

« — Certainement, répondit-il, c'est M. Flaubert, le frère du médecin. Je connais très bien la famille.

« — Ah ! et connaissez-vous aussi sa fille, M^{lle} Salammbô ?

« — Je crois bien, riposta l'automédon rouennais.

« Et il ajouta d'un ton sentimental :

« — Comme elle doit avoir du chagrin⁽⁴⁴⁹⁾ ! »

POST MORTEM

À sa mort, Gustave fut enfin reconnu, pour ce qu'il avait été, pour ce qu'il resterait : un grand écrivain. La presse, cette fois, chanta en chœur, malgré quelques couacs. Le poète anticonformiste Jean Richepin, dès le 11 mai, dans un long article de *Gil Blas*, parle du « génie que la France vient de perdre », en insistant sur le « romantisme initial » dont l'écrivain gardait la marque : « On la retrouve dans l'éclat de ses métaphores, dans la sonorité rythmique de sa phrase, dans le lyrisme de son imagination qui, même au plus fort des analyses psychologiques, a des envolées d'oiseau, et surtout dans l'amour fervent qu'il portait au style comme à la seule puissance capable de faire vivre les œuvres. » Émile Bergerat, dans *La Vie moderne* du 22 mai, évoque la modestie d'un auteur « hors du monde et des coteries » : « “Oui, je suis plus obscur, s'écriait-il de sa voix de tonnerre, que le débutant qui vient de naître. On me prend pour l'inventeur des carabines Flobert ! À Rouen, dans ma ville natale, que je n'ai jamais quittée, on ne vend pas deux *Bovary* en dix ans ! Je vis dans les ténèbres, et l'on ne sait rien de moi, sinon que je suis le frère du chirurgien, voilà tout !” — Hélas ! il faut l'avouer, ce qu'il disait là, c'était presque la vérité. Nous l'avons bien vu mardi dernier, à Rouen, pendant cette marche douloureuse derrière le corbillard, où cent hommes à peine marquaient le pas du deuil de l'art. Encore étions-nous bien la centaine ? »

Un article anonyme du *Figaro* en faisait le père du naturalisme ! Ce genre d'approximation était courant, mais la stature de Flaubert émergeait de ces à-peu-près. « La littérature française vient d'être frappée douloureusement, lisait-on, sous la signature de Fourcaud,

dans *Le Gaulois* du 9 mai, en la personne de ce romancier très haut, de ce prosateur très mâle [sic], de ce rare et merveilleux artiste qui était Gustave Flaubert. » Ferdinand Brunetière, lui, y va d'un grand article dans la *Revue des deux mondes* (mai-juin 1880), où il analyse tous ses procédés d'écriture, pour convenir que Flaubert était d'« une rare fécondité d'invention dans la forme », mais il ne peut s'interdire une vacherie finale : « En littérature, comme partout, les procédés ne rendent ce qu'ils contiennent d'effets latents qu'à la condition de converger tous ensemble dans un sujet approprié. Ce sujet, qui depuis s'est toujours dérobé aux prises de Flaubert, il l'a rencontré une fois dans *Madame Bovary*. » Il n'en démordait pas, Brunetière : Flaubert n'existait que par son premier roman ; la suite s'appelait déconfiture. Au moins, par son analyse détaillée, le zoïle des *Deux mondes* l'honorait-il, malgré sa conclusion obtuse. Ses amis, ses cadets, ses disciples, Maupassant en tête, se plurent à révéler le grand disparu.

Il écrivait ainsi à Zola : « Je ne saurais vous dire combien je pense à Flaubert, il me hante et me poursuit. Sa pensée me revient sans cesse, j'entends sa voix, je retrouve ses gestes, je le vois à tout moment debout devant moi dans sa grande robe brune, et ses bras levés en parlant. C'est comme une solitude qui s'est faite autour de moi, le commencement des horribles séparations qui se continueront d'année en année, emportant tous les gens qu'on aime, en qui sont nos souvenirs, avec qui nous pouvions le mieux causer des choses intimes. Ces coups-là nous meurtrissent l'esprit et nous laissent une douleur permanente dans toutes nos pensées⁽⁴⁵⁰⁾. »

Ses amis eurent à cœur d'inscrire sa mémoire dans la pierre, une statue de l'écrivain s'imposait dans sa ville natale. Un comité se forma, dont Edmond de Goncourt accepta la présidence, secondé par Charles Lapierre et Ivan Tourgueniev, vice-présidents. Ils avisèrent le sculpteur Henri Chapu, qui exigea douze mille francs pour son travail. Les choses traînèrent, les souscripteurs n'étaient pas légion. En cinq ans, le comité ne rassembla que neuf mille francs. Tourgueniev tenta d'élargir la souscription à la Russie, mais sans succès. Charpentier s'estima tenu de faire appel aux lecteurs de *La Vie moderne*, sa revue. En 1887, Maupassant, dans une lettre à Goncourt, lui annonce qu'aux onze mille francs dont dispose alors le comité il en ajoute personnellement mille : « Nous trouverons facilement le reste. » Là-dessus la polémique survient. Pour rassembler la somme nécessaire, certains imaginent une

représentation à l'Odéon de différents morceaux tirés de leurs œuvres. La presse s'empare du projet. Le 1^{er} janvier 1887, *Gil Blas* se moque du président : « Les journaux annoncent que M. de Goncourt patronne spécialement la représentation en question et que l'initiative lui en revient. Franchement, on éprouve quelque peine à les croire. On ne voit guère le gentilhomme de lettres de bon ton et de tact exquis, sous lequel on se représente volontiers le dernier des Goncourt battant la caisse à la porte d'un théâtre pour arriver à élever un monument à la gloire d'un ami cher et vénéré entre tous. » Goncourt prend la mouche et donne sa démission. Maupassant le presse de la reprendre, Lapiere lui explique que, faute de réunion, on a agi en ordre dispersé, mais qu'il doit, lui Goncourt, rester à la tête du comité : « Vous êtes le chef de l'École moderne et votre talent, votre réputation, comme votre caractère, vous désignent naturellement pour être à la tête de cette manifestation littéraire en l'honneur de notre pauvre "Flau" comme nous l'appelions familièrement. » Goncourt reprit sa démission, de nouveaux souscripteurs apportèrent leur contribution. Finalement, le 23 novembre 1890 — il avait fallu dix ans ! —, l'inauguration du monument eut lieu à Rouen, à l'issue d'un déjeuner gastronomique offert par le maire de la ville. Devant une centaine de personnes, après les flonflons de la musique militaire rendant les honneurs, on entendit les discours dont le plus attendu fut celui d'Edmond de Goncourt. On savait qu'il n'aimait guère parler en public, le « bichon », mais il se fendit d'un hommage mémorable : « Maintenant qu'il est mort, mon pauvre grand Flaubert, on est en train de lui accorder du génie, autant que sa mémoire peut en vouloir... Mais sait-on à l'heure présente, que de son vivant la critique mettait une certaine résistance à lui accorder même du talent ? Que dis-je, "résistance à l'éloge" ?... Cette vie remplie de chefs-d'œuvre lui mérita quoi ? la négation, l'insulte, le crucifiement moral. Ah ! il y aurait un beau livre vengeur à faire de toutes les erreurs et de toutes les injustices de la critique, depuis Balzac jusqu'à Flaubert. Je me rappelle un article d'un journaliste politique, affirmant que la prose de Flaubert déshonorait le règne de Napoléon III, je me rappelle encore un article d'un journal littéraire, où on lui reprochait un *style épileptique* — vous savez maintenant ce que cette épithète contenait d'empoisonnement pour l'homme auquel elle était adressée⁽⁴⁵¹⁾. »

Dès 1881, Maxime Du Camp avait en effet vendu la mèche dans

ses *Souvenirs littéraires* publiés dans la *Revue des deux mondes*. Non seulement il révélait la maladie de Flaubert, connue de ses seuls proches et amis, mais à cette indiscretion il ajoutait que l'épilepsie avait imposé des limites à son art, tout comme elle expliquait sa prétendue difficulté à écrire : « Gustave Flaubert a été un écrivain d'un talent rare, écrivait-il ; sans le mal nerveux dont il fut saisi, il eût été un homme de génie⁽⁴⁵²⁾. » Ce manque de tact et cet hommage restrictif avaient indigné Maupassant, en même temps qu'ils fournissaient aux folliculaires l'occasion de salir la mémoire du disparu. Le disciple fit une nouvelle fois l'éloge de Flaubert, le « grand maître du roman moderne », ce qui lui valut les attaques d'un Léon Chapron, dans *L'Événement*, réduisant une fois encore Flaubert au seul roman *Madame Bovary*, faisant de *Salammbô* le « roman d'un névrosé », déclarant *L'Éducation sentimentale* « une conception assommante comme la pluie », et son posthume *Bouvard et Pécuchet*, qui venait de paraître, « l'œuvre d'un gâteux⁽⁴⁵³⁾ ». La mort de l'écrivain n'avait pas désarmé les malveillants.

L'énigmatique Bouvard et Pécuchet

La production de Flaubert ne s'était pas éteinte avec lui. Dès le jour de son enterrement, si l'on en croit Goncourt, le neveu indélicat évoquait les profits que sa femme et lui pourraient dégager des manuscrits inédits. « Commanville, écrit-il, parle tout le temps de l'argent qu'on peut tirer des œuvres du défunt, a des revenez-y si étranges aux correspondances amoureuses du pauvre ami, qu'il donne l'idée qu'il serait capable de faire chanter les amoureuses survivantes⁽⁴⁵⁴⁾. » En attendant la correspondance, un manuscrit inachevé parut chez Lemerre en 1881, ce fut *Bouvard et Pécuchet*.

Dès 1863, au moment même où il élaborait *L'Éducation sentimentale*, Flaubert avait conçu ce roman qu'il appela d'abord *Les Deux Cloportes* ou *Les Deux Commis*. « C'est une vieille idée, écrivait-il alors à Jules Duplan, que j'ai depuis des années et dont il faut peut-être que je me débarrasse ? J'aimerais mieux écrire un livre de passion. Mais on ne choisit pas ses sujets ! on les subit⁽⁴⁵⁵⁾. » L'ébauche s'en perçoit dans une courte nouvelle de jeunesse, publiée en 1837 par *Le Colibri*, sous le titre *Une leçon d'histoire naturelle, genre*

Commis. On se souvient du portrait-charge exécuté par un adolescent de quinze ans, et dont faisait les frais le bureaucrate quelconque dans le style du Garçon. Entre-temps, Flaubert avait pu être inspiré par une autre nouvelle, due à un certain Barthélemy Maurice, *Les Deux Greffiers*, publiée d'abord dans *La Gazette des tribunaux*, en 1841, et reprise en 1858 dans *L'Audience*, une publication connue de Flaubert. C'est Julia, l'épouse d'Alphonse Daudet, qui la fit connaître à René Descharmes et René Dumesnil, lesquels la reproduisirent dans leur ouvrage *Autour de Flaubert*⁽⁴⁵⁶⁾. Cette pochade narrait l'histoire de deux commis-greffiers qui, devenus amis, avaient pris leur retraite à la campagne, où ils escomptaient se livrer aux plaisirs de leurs passions pour la chasse et la pêche. Au bout d'un certain temps, l'ennui les gagne et, finalement, ils ne trouvent rien de mieux à faire que de reprendre leur travail de copiste sous la dictée alternée de l'un et de l'autre : « Ainsi leur dernier plaisir, leur vrai, leur seul plaisir, fut de reprendre fictivement cette aride besogne qui, pendant trente-huit ans, avait fait l'occupation et, peut-être, à leur insu, le bonheur de leur vie. »

De fait, Flaubert récupère le schéma de cette histoire de retraités, mais en lui donnant l'ampleur d'un vrai livre et en le dotant d'une philosophie inspirée par sa vision de la bêtise humaine. Ce roman, fort peu romanesque, raconte donc l'histoire de deux employés de bureau qui deviennent amis en se découvrant nombre de goûts et d'intérêts communs. À la suite d'un héritage inattendu, Bouvard convainc Pécuchet de partir avec lui s'installer à la campagne, plus précisément à Chavignolles, en Normandie, où ils rompront à tout jamais avec la monotonie du bureau. Contrairement aux deux greffiers, ils ont des idées et de l'ambition. Ils s'adonnent d'abord au jardinage puis, ayant acquis une ferme, se lancent dans l'agriculture. Cette première expérience n'est qu'une chronique des désastres qu'ils provoquent avec la complicité d'une nature indocile et en suivant les conseils mal digérés des traités les plus savants. Leurs échecs leur inspirent le désir de comprendre, stimulent leur volonté de savoir, et les voilà partis dans une quête éperdue de la connaissance : ils veulent percer les mystères de la chimie, de la médecine, de l'anatomie, de la physiologie, de la géologie, de l'archéologie, toutes les sciences y passent, mais aussi l'histoire, la littérature, la philosophie, le magnétisme, le spiritisme, la religion, les sciences de l'éducation, la

politique... Or, chaque fois, ils butent sur les contradictions des auteurs qu'ils consultent, leurs à-peu-près, et, quand ils expérimentent leurs théories, ils découvrent leur insuffisance, leurs erreurs, et passent à autre chose. À la fin, eux aussi, comme les deux greffiers, retourneront à la copie, leur seconde nature.

Roman incongru, débité en tranches, contradictoire, rendu plus énigmatique par son inachèvement, *Bouvard* n'a cessé de stimuler le concours des exégètes plus savants les uns que les autres sans qu'aucun ait pu démêler à coup sûr les véritables intentions de l'auteur. « Dans *Bouvard et Pécuchet*, écrit Claudine Gothot-Mersch dans sa présentation du livre, tout est organisé pour que le lecteur perde pied⁽⁴⁵⁷⁾. »

Certes, deux sous-titres prévus par Flaubert lui-même semblent nous mettre sur la voie : une « Encyclopédie de la bêtise humaine⁽⁴⁵⁸⁾ », puis « Du défaut de méthode dans les sciences⁽⁴⁵⁹⁾ ». Quelle bêtise voulait-il pourfendre ? Il y en a une première forme, qu'il est aisé de décoder, et qui sera détaillée dans le *Dictionnaire des idées reçues*, que Flaubert de longue date n'a cessé d'alimenter et qui paraîtra plus tard. C'est la bêtise du langage convenu, des lieux communs dans la conversation, des préjugés répandus, tout ce qui appartient au monde de l'« On », anonyme, souvent bourgeois certes, parce que la bourgeoisie tient le haut du pavé et que c'est elle qui parle, qui écrit, qui discourt, mais est universelle. La dénonciation ironique de cette bêtise-là est présente dans tous les ouvrages de Flaubert, dont les personnages, à peu près tous, ne figurent que des types particuliers de la bêtise générale. Dans *Bouvard*, tous les Chavignollais en incarnent chacun un exemple, la vanité de caste, la peur des rouges, la superstition, la crédulité, l'ignorance... Il faut les voir au cœur de la révolution de 1848, dont un des chapitres du livre décrit le déroulement à la campagne comme *L'Éducation sentimentale* en avait dessiné l'évolution à Paris. On a peur aux premières nouvelles, on se rallie à la république, le curé bénit un arbre de la Liberté, puis, au fur et à mesure que les nouvelles de la capitale deviennent alarmantes, que la guerre sociale menace, on voit ces notables bâtir un parti de l'ordre sur toutes les peurs qui s'accumulent, les bobards qu'on prend au pied de la lettre, la volonté d'en finir avec les revendications populaires. Arrive ce qui devait arriver : « Au 10 décembre, tous les Chavignollais votèrent pour Bonaparte. » Avec

ce commentaire : « La plèbe, en somme, valait l'aristocratie. » On se réjouit d'apprendre l'arrestation de Proudhon, on abat les arbres de la Liberté, on exige la surveillance des instituteurs, « tous réclamaient un sauveur », enfin le coup d'État du 2 décembre est applaudi par tout le monde. Et Flaubert de placer dans la bouche de Pécuchet la réaction qui fut la sienne à l'époque : « Veux-tu savoir mon opinion ? Puisque les bourgeois sont féroces, les ouvriers jaloux, les prêtres serviles, et que le Peuple enfin accepte tous les tyrans, pourvu qu'on lui laisse le museau dans sa gamelle, Napoléon a bien fait ! qu'il le bâillonne, le foule et l'extermine ! ce ne sera jamais trop pour sa haine du droit, sa lâcheté, son ineptie, son aveuglement ! » Flaubert a répété qu'il voulait, dans ce livre, exhaler sa colère, cracher sur ses contemporains, expectorer son fiel, qu'il préparait son vomissement dans « une encyclopédie de la Bêtise moderne ».

Pendant tout cet épisode de la seconde République, Bouvard et Pécuchet, cependant, se sont distingués de la « vile bourgeoisie » autant que de la « vile multitude » : ils sont devenus des observateurs critiques de leurs compatriotes. Les imbéciles du départ, à force de travailler, d'observer, et d'analyser leurs échecs, finissent par prendre le regard de Flaubert lui-même : « Alors une faculté pitoyable se développa dans leur esprit, celle de voir la bêtise et de ne plus la tolérer. » Cette bêtise, ils la saisissent dans les choses insignifiantes, « les réclames des journaux, le profil d'un bourgeois, une sottise réflexion entendue par hasard », mais aussi — et en voici une seconde forme — dans les centaines d'ouvrages qu'ils lisent, car il existe aussi une bêtise des savants. Pour faire son livre, Flaubert a accumulé les lectures, dont beaucoup de titres sont cités, et dans lesquelles il a rencontré les erreurs, les affirmations sans fondement, les certitudes incertaines, les hypothèses présomptueuses. Tout au long de l'élaboration de *Bouvard*, il a, fidèlement aidé par Edmond Laporte, composé un grand sottisier, dont le *Dictionnaire des idées reçues* n'est qu'une partie. Celui-là se réfère à la bêtise courante et anonyme ; celui-ci est un répertoire de perles signées, imprimées, défendues, parfois par de grands noms. Mais comment imbriquer tout cela dans une œuvre de fiction ?

Le manuscrit laissé par Flaubert, augmenté du dossier de travail y afférent, ne laisse pas de dérouter la critique littéraire. Beaucoup de questions restent en suspens.

La première porte sur les personnages de Bouvard et de Pécuchet. Passés en proverbe, ces deux noms sont une des figures de la bêtise les plus illustres de notre histoire littéraire. À vrai dire, on peut en douter. Ce serait trop simple de suivre leur carrière comme celle d'une évolution positive vers l'intelligence et la lucidité. Dès le premier chapitre, on apprend que les deux commis avaient acquis des clartés de l'esprit grâce à leur curiosité intellectuelle : « Ils s'informaient des découvertes, ils lisaient les prospectus, et, par cette curiosité, leur intelligence se développa. » Et puis, ils ont beau acquérir la conscience de la bêtise généralisée, eux-mêmes, jusqu'à la fin du manuscrit achevé, témoignent d'une naïveté, d'une crédulité, d'un manque de bon sens qui les relègue dans l'univers de la bêtise. Que faut-il comprendre ?

La principale question porte sur le sens général de l'ouvrage. Est-il un procès de la science ? Comment expliquer que cet écrivain qui a préconisé le roman « scientifique » ait voulu réduire à néant la connaissance des savants⁽⁴⁶⁰⁾ ? Mais est-ce bien la science, intrinsèquement, qui est ici mise en cause ? N'est-ce pas plutôt l'arrogance d'une science qui s'illusionne sur elle-même ? Pour Flaubert, « il est impossible de savoir la Vérité⁽⁴⁶¹⁾ ». C'est la prétention des scientifiques d'y parvenir qu'il réfute. Dans le sottisier qui devait être intégré au roman, on rencontre cette citation prise dans *l'Histoire de la santé et des maladies* de Raspail : « Le préjugé populaire finira par l'emporter sur l'incrédulité scientifique, et l'observation des bonnes femmes aura raison sur les théories des savants. Quand il s'agit d'observations naïves, la science, trop outrecuidante de sa nature, est toujours en arrière du bon sens public. » Pareille sottise répertoriée montre que ce n'est pas la science par elle-même qui est rejetée. Flaubert s'en prend au discours de la causalité. Dès 1857, dans une lettre à M^{lle} Leroyer de Chantepie, il s'exclame : « Oh ! orgueil humain. Une solution ! le but, la cause ! Mais nous serions Dieu, si nous tenions la cause⁽⁴⁶²⁾. » C'est la position d'un des plus grands savants de son époque, Claude Bernard, l'auteur rayonnant de *l'Introduction à l'étude de la médecine expérimentale*, qu'il admire, et aux obsèques duquel il assiste en 1878 : « Le *comment* des choses est seul à notre portée ; le *pourquoi* des choses dépasse notre entendement. » Voilà peut-être un point d'acquis : pour accuser la démarche causaliste d'être « antiscientifique », il faut bien avoir un certain respect de la

science. Mise en cause de la causalité, refus des conclusions péremptoires et définitives, rejet de tous les dogmatismes. Soit !

Cependant, Flaubert ne cesse de nous dérouter, car cette opposition supposée entre la vraie science — celle d'un Claude Bernard — et la pseudo-science, empreinte de religiosité et de présomption, se trouve quelque peu ébranlée dans certaines expériences de *Bouvard et Pécuchet*. Ne voit-on pas ses deux copistes s'enticher de spiritisme, très à la mode, faire tourner les tables, et, à l'issue de leurs lectures, s'initier au magnétisme, pour finalement guérir plusieurs personnes, au grand dam de Vaucorbeil, le médecin de Chavignolles, représentant de la science médicale officielle.

Enfin, on s'est demandé de quoi le « second volume » de *Bouvard* — c'est-à-dire les chapitres qui restaient à écrire — serait fait. Flaubert le présente comme la *copie* de ses deux commis. Mais que copient-ils ? Le dossier *Bouvard et Pécuchet*, déposé à la bibliothèque de Rouen, comprend un amas de pièces disparates : scénarios, esquisses, plans, brouillons, notes, citations et documents divers, le *Dictionnaire des idées reçues*, soit un dossier volumineux qui n'éclaire pas de manière nette ce que devait être cette suite. Dans une lettre du 25 janvier 1880 à Edma Roger des Genettes, Flaubert assure que le second volume ne lui demandera pas plus de six mois : « Il est fait aux trois quarts. — Et ne sera presque composé que de citations. » De fait, aidé par Laporte, il avait accumulé les innombrables pièces d'un sottisier, où se trouvent épinglées des phrases dont certaines sont dues à des noms célèbres : Pie IX, Louis Napoléon, Fénelon, Mgr Dupanloup, Joseph de Maistre, Béranger, Bernardin de Saint-Pierre, Alexandre Dumas... Un autre recueil, baptisé *L'Album de la marquise*, plus spécialisé dans le domaine littéraire, citant Chateaubriand, Sainte-Beuve, Alexandre Dumas fils, Louise Colet, les Goncourt, Barbey d'Aurevilly, Ernest Feydeau, Balzac, Michelet, Lamartine, Victor Cousin, George Sand, complétait le sottisier. Un *Catalogue des idées chic* énumérait les paradoxes à la mode (Défense de l'esclavage — De la Saint-Barthélemy — Se moquer des savants...). Enfin, le *Dictionnaire des idées reçues*, entamé de longue date, devait lui aussi figurer dans ce second volume. Comment Flaubert aurait-il utilisé cette masse de matériaux ? On ne le sait pas, on se perd en conjectures, mais, en même temps, écrit Geneviève Bollème, « sans ce second volume, le premier est incompréhensible, impubliable⁽⁴⁶³⁾ ». Nous savons aussi par une autre lettre à Edma

Roger qu'il envisageait une conclusion « en trois ou quatre pages⁽⁴⁶⁴⁾ ». Au moment de la publication posthume, celle-ci faisait cruellement défaut. Le mystère n'était pas dissipé. Après la mort de Flaubert, Caroline Commanville avait confié à Guy de Maupassant le soin de préparer la seconde partie de *Bouvard*, mais malgré tous ses efforts, il devra se rendre à cette évidence : « Je viens de passer trois mois à compulser et à tenter de disposer les notes de notre pauvre mort, pour en tirer le livre qu'il voulait faire et je crois maintenant cette besogne inexécutable. Ces notes, dans son projet devaient être reliées, soudées ensemble, par des morceaux de récit qui remettaient en scène les deux commis, et par des morceaux de dialogues, formant les commentaires de leurs lectures et de leurs copies. Ces parties, je ne puis me permettre de les faire, et, sans elles, le livre est illisible : il ne forme qu'une agglomération, qu'un amas de citations sans ordre, dont le sens même échappera très souvent au lecteur⁽⁴⁶⁵⁾. »

Publié en 1881 dans l'état où Flaubert l'avait laissé⁽⁴⁶⁶⁾, *Bouvard et Pécuchet* provoqua la perplexité de la critique. Un roman sans intrigue, des personnages falots, un récit monotone, un livre incompréhensible ! Le plus féroce, encore une fois, fut Barbey d'Aurevilly, qui commença sa recension dans *Le Constitutionnel* du 10 mai 1881 en fustigeant les « chacals de la littérature », les héritiers abusifs des écrivains morts qui « ramassent les restes des lions pour en vivre ». Il est vrai que les Commanville n'avaient pas tardé à faire paraître ce manuscrit incomplet, sans se demander ce qu'en eût pensé Flaubert. Toute la critique de *Bouvard* par Barbey tourne autour d'une idée centrale : Flaubert détestait la bourgeoisie, le bourgeois était pour lui une « obsession », il a voulu lui porter le dernier coup de haine et de mépris mais « Flaubert n'avait pas assez de talent pour cette exécution dernière des bourgeois ! ». L'histoire des deux idiots qu'il a faite est « un récit écrasant de vulgarité et de bassesse » ; il est « dégoûtant et odieux » ; « sans gaîté, sans talent, sans observation neuve sur des types usés, sucés, épuisés — ce livre enfin illisible et insupportable ». Barbey ne voulait pas comprendre qu'il y avait peut-être autre chose dans cet ouvrage, comme l'écrivait Maupassant dans le *Supplément du Gaulois* du 6 avril 1881. Le disciple parlait d'un « roman philosophique », nourri par une vision du monde et de l'humanité fondamentalement pessimiste. Il révélait dans cet article ce que les deux commis avaient réuni et s'étaient mis à copier, le « dossier des

sottises cueillies chez les grands hommes ». Émile Faguet, arbitre des lettres françaises de la Belle Époque avec Brunetière et Lanson, jugera que l'auteur de *Bouvard et Pécuchet* « ne paraît pas d'un bon sens absolument sûr » ; de toute façon, écrivait-il, « ce roman est manqué, comme, de quelque façon qu'on le lise, il est ennuyeux⁽⁴⁶⁷⁾ ».

Bouvard et Pécuchet aura cependant marqué un tournant dans l'histoire de la littérature, tout comme l'avait fait *Madame Bovary*. Passant, à son corps défendant, pour le père du naturalisme, Flaubert annonçait, avec son nouveau roman, la fin du naturalisme. L'un de ses adeptes, Joris Karl-Huysmans, publiait en 1884 *À rebours*, dont la structure ressemblait fort à celle de *Bouvard*, chaque chapitre « devenant le coulis d'une spécialité, le sublimé d'un art différent ». Pour Huysmans, le naturalisme avait eu ses mérites, mais il « était condamné à se rabâcher, en piétinant sur place⁽⁴⁶⁸⁾ ». *Bouvard et Pécuchet* était une nouvelle rupture dans l'histoire du roman, comme le notait un Rémy de Gourmont. Il fallut attendre les grands flaubertistes du xx^e siècle, René Descharmes, René Dumesnil, Albert Thibaudet⁽⁴⁶⁹⁾, pour redonner son importance à *Bouvard et Pécuchet*, et, plus tard, Jorge Luis Borges⁽⁴⁷⁰⁾, Raymond Queneau⁽⁴⁷¹⁾ et Roland Barthes⁽⁴⁷²⁾ pour le classer parmi les « œuvres maîtresses de la littérature occidentale⁽⁴⁷³⁾ ».

Le Dictionnaire des idées reçues

Le *Dictionnaire des idées reçues*, lui, avait d'abord été signalé par Maupassant en 1884, dans son « Étude » préfaçant les *Lettres de Flaubert à George Sand*, chez Charpentier, mais il ne fut publié qu'en 1911 dans l'édition Conard de *Bouvard et Pécuchet*. Quand bien même Flaubert avait eu l'idée de placer le *Dictionnaire* dans ce dernier ouvrage⁽⁴⁷⁴⁾, René Descharmes, a bien montré que, conçu depuis longtemps, il avait alimenté deux des autres romans « modernes » de Flaubert, *Madame Bovary* et *L'Éducation sentimentale*⁽⁴⁷⁵⁾. Claude Digeon, à sa suite, explique la fonction de ce recueil de platitudes : « Le *Dictionnaire* constitue, à lui seul, une œuvre originale et forme un tout. Et l'on peut dire qu'il résume, sous une forme abstraite, une pensée qui a été concrètement exprimée par les personnages de toute l'œuvre moderne de Flaubert, *Madame Bovary*, *L'Éducation*

sentimentale, Bouvard et Pécuchet. En ce sens, le *Dictionnaire* est l'œuvre la plus significative de Flaubert, celle dans laquelle il fait la théorie de ses créations. Nous avons affaire, au lieu de personnages bêtes, à la bêtise elle-même. »

Cette œuvre originale, Flaubert l'a conçue dès son voyage en Orient, en 1850. Il explique à Louis Bouilhet que, recueil de lieux communs, de jugements établis, de lapalissades et de recommandations triviales, ce savoir-vivre bourgeois devait être précédé d'une substantielle préface, « où l'on indiquerait comme quoi l'ouvrage a été fait dans le but de rattacher le public à la tradition, à l'ordre, à la convention générale, et arrangée de telle manière que le lecteur ne sache pas si on se fout de lui, oui ou non, ce serait peut-être une œuvre étrange, et capable de réussir, car elle serait toute d'actualité⁽⁴⁷⁶⁾ ». Dans une lettre à Louise Colet, en 1852, il explique plus longuement son intention, qu'il résume ainsi :

On y trouverait donc, par ordre alphabétique, sur tous les sujets possibles, *tout ce qu'il faut dire en société pour être un homme convenable et aimable*. Ainsi on trouverait :

ARTISTES : sont tous désintéressés.

LANGOUSTE : femelle du homard.

FRANCE : veut un bras de fer pour être régie.

BOSSUET : est l'aigle de Meaux.

FÉNELON : est le cygne de Cambrai.

NÉGRESSES : sont plus chaudes que les blanches.

ÉRECTION : ne se dit qu'en parlant des monuments.

Je crois que l'ensemble serait formidable comme *plomb*. Il faudrait que, dans tout le cours du livre, il n'y eût pas un mot de mon cru, et qu'une fois qu'on l'aurait lu on n'osât plus parler, de peur de dire naturellement une des phrases qui s'y trouvent⁽⁴⁷⁷⁾.

Pour l'historien, une mine. Derrière ce catalogue des conventions plates et cette cartographie des sentiers battus s'esquisse le portrait collectif de la bourgeoisie du XIX^e siècle, une sorte d'idéal type satirique. Le jeune bourgeois, frais émoulu du collège, vient à Paris, où, en compagnie des « jeunes gens de bonne famille », il fréquente le plus couramment l'École de droit. S'il parvient à forcer la porte de l'École polytechnique, il réalise alors le « rêve de toutes les mères » (ÉCOLES). Ses études terminées, il épouse une jeune fille bien élevée, qui se sera abstenue de lire « toute espèce de livres » (FILLES). Il est,

en effet, répréhensible de rester célibataire, tous les célibataires passant pour « égoïstes et débauchés » (CÉLIBATAIRES) — pour le dérèglement desquels il existe, c'est tout de même heureux, des courtisanes, ce « mal nécessaire » qui est la « sauvegarde de nos filles et de nos sœurs » (COURTISANE).

Installé, le bourgeois oublie ses facéties d'étudiant et se consacre à ses affaires, qui « passent avant toute chose », c'est dans la vie « ce qu'il y a de plus important » (AFFAIRES). La députation le tentera souvent, car il rêve de devenir ministre, fonction déconsidérée mais enviée comme le « dernier terme de la gloire humaine » (DÉPUTÉ, MINISTRE). Bien marié, sa position sociale bien assise, le bourgeois travaille mais sait se distraire. Lui et sa femme aiment le théâtre, poussent parfois le désir de dépaysement jusqu'à l'Odéon, quoiqu'il soit situé loin de chez eux, c'est-à-dire sur la rive Gauche (ODÉON). Surtout, ils ont une vie de société, aiment la conversation. Les hommes se groupent entre eux et causent à bâtons rompus des graves problèmes de l'heure ; parlent du commerce et de l'industrie, ces deux arts si nobles (COMMERCE). On vante la vitesse des chemins de fer : « Si Napoléon les avait eus à sa disposition, il aurait été invincible ! » (CHEMIN DE FER) ; on tonne contre le libre-échange, qui serait « cause des souffrances du commerce » (LIBRE-ÉCHANGE), ce qui permet en passant de vitupérer les Anglais, « tous riches » (ANGLAIS) et de faire incidemment allusion à l'« infâme Malthus » (MALTHUS). Puis, on s'apitoie sur la mort de l'agriculture qui « manque de bras » (AGRICULTURE) ; on se plaint amèrement du déséquilibre du budget (BUDGET) : peut-être faudrait-il diminuer les frais de décorum ? Non, pourtant, car il « donne du prestige », il « frappe l'imagination des masses », « Il en faut ! il en faut ! » (DÉCORUM). Mais les masses se laissent influencer par les républicains et par le radicalisme « d'autant plus dangereux qu'il est latent » (RADICALISME). En somme, ce qu'il faut aux Français, c'est un sabre ! (SABRE). Malgré tout, c'est une mesure extrême, car on est attaché au suffrage universel (SUFFRAGE UNIVERSEL), qui a remis la noblesse à sa place (NOBLESSE). Reste que les faubourgs sont dangereux, il n'est pas recommandé d'habiter près d'une usine (FABRIQUE). On pense que la mendicité devrait être prohibée (MENDICITÉ), et l'on se rassure sur ce fait que les gendarmes, ce « rempart de la société », soient vigilants (GENDARMES) ; sinon les bases de la société, « la Propriété, la famille,

la religion, le respect des autorités », seraient ébranlées (BASES).

La bêtise du bourgeois réside dans le contraste entre la basse défense de ses intérêts matériels et la solennité de son discours. Même contradiction en matière religieuse. La religion « fait partie des bases de la société », elle est « nécessaire pour les peuples ». « Cependant, pas trop n'en faut » (RELIGION). Certes, « un peuple d'athées ne saurait subsister », mais il ne faut pas être trop crédule (ATHÉE). Surtout, il faut se méfier des Jésuites, qui sont partout, et qui « ont la main dans toutes les révolutions » (JÉSUITES). Il est bien venu de se moquer des prêtres qui « couchent avec leurs bonnes », tout le monde le sait, toutefois il faut toujours conclure prudemment : « il y en a de bons tout de même » (PRÊTRES). Le bourgeois va à la messe pour prêcher d'exemple, et aussi parce que c'est de bon goût — une façon d'imiter cette noblesse tant haïe et tant enviée. Ce qui n'empêche pas ce bourgeois matérialiste et agnostique de clamer que le spiritualisme est le « meilleur système de philosophie » (SPIRITUALISME).

Ce bourgeois conformiste, politiquement favorable à la religion mais philosophiquement sceptique, gardien de l'ordre et respectueux du pouvoir, atteint le comble de la sottise quand il se mêle d'art et de littérature. Il prise le gothique, qui « porte à la religion » ; il aime Victor Hugo, quoiqu'il « ait bien tort vraiment de s'occuper de politique ». Il assiste aux concerts : « il est indispensable d'être abonné au Conservatoire ». Il regrette le « secret perdu » des mosaïques ; trouve que les moulins « font bien dans un paysage », de même les ruines qui lui « donnent de la poésie », et qui « font rêver ». Flaubert reproche-t-il au bourgeois de s'instruire ? Non ! ce qu'il lui reproche c'est d'être suffisamment instruit pour répéter des bêtises communes, mais pas assez pour avoir un goût personnel. Être distingué c'est ne pas se distinguer des canons dominants, des vérités établies et des phobies partagées.

Le *Dictionnaire* deviendra une clé pour la compréhension de l'œuvre romanesque. Caverne des idées reçues, aussi abstraites que les idées pures de Platon, ce vaste répertoire de la sottise humaine éclaire les comportements et les paroles des personnages mis en scène par l'écrivain, et qui, peu ou prou, chacun dans son style, et à des degrés divers, participent à l'univers de la bêtise. Ce complément de l'œuvre romanesque nous a laissé en héritage l'œil *flaubertien*, dont la sensibilité à la sottise devrait nous prémunir contre celle de nos

contemporains et nous alerter contre nos propres défaillances : « Nous ne souffrons que d'une chose : *la Bêtise*. — Mais elle est formidable et universelle⁽⁴⁷⁸⁾. »

L'écrivain reconnu, l'homme découvert

Aucune publication posthume de Flaubert, cependant, ne fut plus propice à comprendre ce que furent sa personnalité, son esthétique, le conditionnement matériel et moral de son œuvre que celle de sa *Correspondance*. Son héritière, Caroline, s'employa très vite, pour servir la mémoire de son oncle et sans doute aussi pour en tirer profit, à rassembler les lettres de Flaubert. Dès 1884 furent ainsi publiées par Charpentier les *Lettres de Gustave Flaubert à George Sand*, au nombre de cent vingt-deux (sur les deux cent vingt-deux connues aujourd'hui), préfacées par une belle étude de Guy de Maupassant. Trois ans plus tard, chez le même éditeur, Caroline livrait la première série d'une correspondance générale, dont la quatrième et dernière partie date de 1893. Elle avait réussi à collecter nombre de lettres mais s'était heurtée à des refus de correspondants et avait dû constater d'innombrables lacunes : ce n'était qu'une ébauche, certaines lettres étaient expurgées, mais, grâce à elle, le public pouvait déjà entrer dans l'intimité de l'écrivain qui, sa vie durant, s'était soustrait à toute publicité sur lui-même et sur ses idées. Cette première *Correspondance* était préfacée par les *Souvenirs intimes* de Caroline. N'y figuraient pas les lettres que lui avait écrites son oncle, qu'elle garda jusqu'à la publication des *Lettres à sa nièce Caroline*, en 1906. Louis Conard reprendra cette correspondance et l'imprimera en cinq tomes en 1910. Cette dernière édition, très défectueuse, sera suivie par une troisième en quatre volumes, chez le même éditeur, entre 1921 et 1925, considérée comme la première édition scientifique. Puis, entre 1926 et 1933, une nouvelle édition en neuf volumes chez Louis Conard, enrichie par le fonds Franklin Grout, que la nièce de Flaubert avait légué à l'Institut de France et par des lettres inédites détenues à Chantilly dans la collection Spoelberch de Lovenjoul, le grand collectionneur. Les lacunes étaient encore innombrables. Les Éditions Conard publièrent donc en 1954 quatre volumes d'un *Supplément* à la *Correspondance*, ajoutant aux lettres connues mille trois cent six lettres

nouvelles⁽⁴⁷⁹⁾. Enfin, à cette édition considérable mais souvent inexacte, lacunaire, incertaine quant aux datations, caviardée par la pudeur, succédera, sous la direction de Jean Bruneau, ce chef-d'œuvre d'édition critique qu'est la *Correspondance* de Flaubert en cinq volumes dans la « Bibliothèque de la Pléiade » chez Gallimard de 1972 à 2007⁽⁴⁸⁰⁾. Au fur et à mesure que cette correspondance fut portée à l'attention publique, la personnalité et l'œuvre de Flaubert ont pris une nouvelle dimension. Ces lettres, dont André Gide comme tant d'autres avait fait son livre de chevet, ont pu suggérer le jugement suivant à René Dumesnil : « Je suis de ceux qui voient en [elles] le chef-d'œuvre de Flaubert. » Jean Bruneau, qui rapporte cette citation, fait remarquer que « rien n'aurait plus consterné Flaubert que cette phrase », tant elle est injuste à l'endroit de ses romans. Du moins nous fait-elle sentir le caractère admirable de cette masse épistolaire, source incomparable pour la connaissance, autant de Flaubert lui-même que de son époque.

Ainsi la place de Gustave Flaubert dans l'histoire de la littérature française n'a-t-elle été que progressivement dévoilée et reconnue. Il faut remonter au centenaire de sa naissance, en 1921, pour constater cette reconnaissance tardive. Après quelques cérémonies à Rouen, la grande affaire fut la célébration à Paris, où, le 12 décembre, était inauguré dans le jardin du Luxembourg un buste de l'écrivain, dû au sculpteur Jean Esoula. Le président de la République, Alexandre Millerand, était représenté par son chef de cabinet Jacques Bompard, mais le ministre de l'Instruction publique, Léon Bérard, était là. Parmi les discours, l'un des plus remarquables fut prononcé par Paul Bourget, le romancier à la mode. Cet événement fut l'occasion de larges commentaires sur Flaubert et sur son œuvre. Certains détracteurs n'avaient pas baissé la garde, tel le fils d'Alphonse et de Julia Daudet, ce Léon Daudet qui, dans *L'Action française*, expliqua à quel point Flaubert avait été un « gobeur », plus comique que Homais, mais sans le savoir. L'article le plus remarquable fut écrit dans la *Revue de Paris* par Paul Souday qui, au lendemain de la Grande Guerre, était considéré comme le premier critique littéraire de son temps, chroniqueur au *Figaro*, au *Gaulois*, à la *Revue de Paris*, aux *Nouvelles littéraires* et à *La Dépêche* de Toulouse, entre autres. Souday rappelait les avanies, les attaques, la malveillance subies par l'auteur de *Madame Bovary* au cours de son existence. Combien la critique des

journaux et la critique universitaire lui avaient été hostiles. Le chef-d'œuvre était de Brunetière : « Cette grande haine de la bêtise humaine, cette haine qui l'a si bien servi dans *Madame Bovary*, mais si mal, en revanche, dans *L'Éducation sentimentale*, n'était rien de plus que la projection de sa propre sottise, à lui, sur les choses qu'il ne pouvait comprendre. » Souday pouvait affirmer, à juste titre : « Et cet amas d'injustices permet de mesurer son ascension. Car c'est chose faite et définitive. À force de lui jeter des pierres, on lui en a composé un piédestal. Flaubert triomphe, et n'a plus rien à craindre⁽⁴⁸¹⁾. »

La demeure de Croisset n'existait plus. Caroline Commanville, qui en était propriétaire, l'avait vendue à un industriel qui la rasa pour bâtir une distillerie. Il n'en reste plus que le « Pavillon Flaubert » racheté par le Conseil général et devenu un petit musée, où l'on découvre ses plumes d'oie, ses encriers, ses pipes, son pot à tabac, quelques souvenirs d'Orient, des peintures représentant la maison dans sa splendeur. En s'éloignant du rivage de la Seine et en montant sur la falaise qui le domine, le pèlerin peut se rendre à la mairie de Canteleu, dont la salle des mariages est intitulée « Salle Gustave Flaubert ». Dans trois grandes armoires est rassemblée une partie de la bibliothèque de l'écrivain, offerte jadis par son héritière à l'Institut, qui l'avait refusée. La municipalité de Rouen n'avait pas tenu en admiration l'écrivain en son temps. Les traces de Flaubert abondent désormais. L'hôtel-Dieu est devenu la préfecture mais l'ancien appartement de fonction des Flaubert a été réservé à la mise en place d'un musée Flaubert doublé d'un musée de la Médecine. Une large avenue y mène qui porte son nom. En 2008, à l'occasion de l'Armada de Rouen, le nom de Gustave Flaubert fut attribué au nouveau pont de 670 mètres, comme une réparation. L'université de la même ville est devenue un des centres les plus actifs des études flaubertiennes. Ultime réconciliation entre le grand écrivain et sa ville qui, jadis, s'étaient si mal aimés.

ESQUISSE DE PORTRAIT

« Il y a en moi, littérairement parlant, deux bonshommes distincts : un qui est épris de *gueulades*, de lyrisme, de grands vols d'aigle, de toutes les sonorités de la phrase et des sommets de l'idée ; un autre qui fouille et creuse le vrai tant qu'il peut, qui aime à accuser le petit fait aussi puissamment que le grand, qui voudrait vous faire sentir presque *matériellement* les choses qu'il produit ; celui-là aime à rire et se plaît dans les animalités de l'homme. »

Il y a en effet deux êtres qui coexistent en Flaubert — et pas seulement chez l'écrivain, comme il le dit dans cette lettre du 16 janvier 1852 à Louise Colet. Sa personnalité, ses habitudes, ses pensées présentent des antinomies qui, sans en faire un être contradictoire, le rendent plus complexe que de prime abord. « J'aime le vin, je ne bois pas ; je suis joueur et je n'ai jamais touché une carte ; la débauche me plaît et je vis comme un moine. [...] Je suis mystique et je ne crois à rien. »

Au physique, il a l'allure d'un athlète, mais c'est un colosse égotant. Les portraits photographiques et picturaux de Gustave Flaubert sont rares. Réfractaire à la publicité sous toutes ses formes, il n'a guère posé : « L'artiste, écrivait-il à Ernest Feydeau, *ne doit pas exister*. Sa personnalité est nulle. Les œuvres ! les œuvres ! et pas autre chose⁽⁴⁸²⁾. » Aux yeux de ses amis, il passe pour un « géant ». Son passeport délivré en 1847 mentionne une taille de 1,83 mètre, ce qui l'élevait très au-dessus de la moyenne de ses compatriotes, puisque, à la fin du siècle, celle des conscrits en Normandie est encore de 1,66 mètre⁽⁴⁸³⁾. Le même document administratif précise qu'il a des cheveux châtain foncé, le front haut, les yeux bleus et le teint coloré.

Le Viking tel qu'on l'imagine. Sédentaire, mais non encroûté, il nage « comme un triton » et adore monter à cheval. Jeune homme, il faisait tourner les têtes féminines au théâtre de Rouen et, quelques années plus tard, il a emballé Louise Colet avant qu'elle n'admire ses qualités intellectuelles. Entre-temps — nous sommes en mars 1853, et il n'a que trente et un ans —, il se déclare « furieusement détérioré⁽⁴⁸⁴⁾ ».

Maupassant en parle ainsi : « Il était beau, alors, paraît-il, d'une beauté olympienne de jeune dieu grec. Cette beauté physique dura peu. Un voyage en Orient le fatigua, et l'alourdit, et il devint alors l'homme que nous avons connu, un grand, un fort, un superbe Gaulois, aux énormes moustaches, au nez puissant, aux sourcils épais abritant et couvrant un œil bleu d'oiseau de mer, taché au milieu d'une toute petite pupille noire, toujours mobile et qui regardait fixement, aiguë et troublante, agitée d'un incessant tremblement⁽⁴⁸⁵⁾. »

Sa santé a d'abord été atteinte par l'épilepsie supposée, dont les crises convulsives répétées l'ont usé, avant qu'elles ne s'espacent, disparaissent, puis reparaissent à la fin de sa vie. À moins de trente ans, il contracte la syphilis, que l'on soigne alors par des frictions ou des lavages au mercure, dont les effets toxiques sont aussi redoutables que la maladie. En août 1854, il confie à Louis Bouilhet qu'il se sent « saturé de mercure » : « Salivation mercurielle des plus corsées, mon cher monsieur. Il m'était impossible de parler et de manger. Fièvre atroce, etc. Enfin, à *force de purgations*, de sangsues, de lavements (!!!) et grâce aussi à *ma forte constitution*, m'en voilà quitte. » Dans ses premiers stades, la syphilis n'est pas mortelle. Gustave entretient Louis de ses chancres avec désinvolture, comme d'un gage de virilité, et n'en parle plus du tout au bout de quelques années. La maladie est-elle entrée dans une phase de latence ? À moins que Flaubert en ait guéri, on pourrait dire : malgré le mercure !

L'Adonis du théâtre de Rouen a eu le sentiment de vieillir vite. À vingt-huit ans, il écrit d'Athènes à sa mère qu'elle doit s'attendre à le retrouver aux trois quarts chauve. Il annonce à sa maîtresse que ses dents aussi s'en vont. Ses échanges épistolaires regorgent, au long de sa vie, de plaintes sur ses maux multiples. Il a pu échapper à la tuberculose et au choléra qui sévit encore à Croisset en 1873, mais que d'angines, de gripes violentes, de névralgies, de crises nerveuses soignées au bromure de potassium, de rhumatismes articulaires, de

pulsations anormales et autres zona et jaunisse... Au moment où il se remet d'une fracture du péroné, il écrit à Edmond de Goncourt : « Ma jambe va bien. Cependant elle enfle tous les soirs. Je ne puis guère marcher au-delà de cent pas — et il me faut porter une bande autour des chevilles. De plus, je me suis fait arracher une de mes dernières molaires. De plus, j'ai un lumbago. De plus, une blépharite [*inflammation des paupières*]. Et actuellement, depuis hier, je jouis d'un clou au beau milieu du visage⁽⁴⁸⁶⁾. » Le nombre de fois où il se lamente sur ses furoncles (au front, à la joue, au cou) est éloquent. Le délabrement de l'état général en est sans doute la cause, combiné à une hygiène approximative. Les habitudes alimentaires ne facilitent pas la bonne santé. Goncourt décrit, en décembre 1875, un dîner chez Hugo : « Il y a une gibelotte de lapin, suivie d'un rosbif, après lequel fait son entrée un poulet rôti. » La suralimentation, les demi-tasses, le manque d'exercice physique comme le lui reproche George Sand, Flaubert a conscience que la vie qu'il mène en général « n'est pas précisément très hygiénique⁽⁴⁸⁷⁾ ». Ses maux multiples sont aussi pour partie l'effet d'une somatisation probable de cet individu anxieux. À cinquante-cinq ans, il se dépeint ainsi à Léonie Brainne : « Mon amie Sarah Bernhardt que j'ai été voir dans son atelier [...] m'a déclaré qu'elle me trouvait très beau, "plein de caractère", mot artistique ! [...] Je ne suis pas de l'avis de mon illustre amie. Je me trouve avachi, ignoble. J'ai l'air à la fois d'un vieux cabotin et d'un vieux boucher. Le cœur seul est jeune, et plus jeune que jamais, en dépit de tout [...] ⁽⁴⁸⁸⁾. » Il ne manque pas de coquetterie dans cette déclaration à une femme qui lui plaît, mais, de fait, Flaubert a vieilli très vite, comme nombre de ses contemporains. Sa forte et haute stature, son front dégarni, ses longs cheveux, sa moustache à la gauloise, son poids qui dépasse sensiblement le quintal : de bonne heure, il a la physionomie que nous lui connaissons par les portraits du photographe Carjat et du peintre Giraud. A-t-il gardé, du moins, comme il dit, « le cœur jeune » ?

Sa vie durant, Flaubert a vécu une union indissoluble avec la mélancolie, mais, devant ses proches, c'est un mélancolique masqué : il fait rire, il est truculent, il excelle dans la farce et la mystification. « Plus bouffon que gai », dit-il de lui-même. Depuis son adolescence, il a mené, selon ses propres termes, « une existence peu folichonne ».

Demeuré à Croisset la plupart de son temps, auprès d'une mère qui devient, au fil des ans, de plus en plus fermée, il se dit couramment submergé par la monotonie de son existence, son manque de loisir, au point de déclarer de temps à autre que « le désespoir est [s]on état normal ⁽⁴⁸⁹⁾ ». La maladie puis les malheurs de la vie affective, mort du père, de la sœur, de son meilleur ami, Alfred, tous ces deuils précoces, la solitude aggravée renforcent la désespérance chez un homme qui n'a jamais cru au bonheur. À vingt ans, le jeune Gustave confessait à Maxime Du Camp qu'il avait « la vie en haine ». Pour Louise Colet, il confirme : « Tu aimes l'existence, toi ; tu es une païenne et une méridionale ; tu respectes les passions et tu aspiras au bonheur... — Mais moi je la déteste la Vie. Je suis un catholique. J'ai au cœur quelque chose du suintement vert des cathédrales normandes. Mes tendresses d'esprit sont pour les inactifs, pour les ascètes, pour les rêveurs ⁽⁴⁹⁰⁾ . »

Ce fond hypocondriaque contraste avec un comportement entre amis de jovialité et d'enjouement. C'est un bon compagnon, pétulant, dont la faconde choque la dignité pincée des Goncourt. Ces allures de provincial exubérant dissimulent une sensibilité de jeune fille : « Jules de Goncourt, confie-t-il à l'un de ses correspondants, m'appelait "un gros sensible". Ce qu'il y a de sûr, c'est que j'ai souvent les yeux mouillés ⁽⁴⁹¹⁾ . » Ainsi pleure-t-il au cours de la messe de mariage du fils d'Élisa Schlésinger, en juin 1872, et fond-il en larmes à l'enterrement de George Sand. Le blagueur est un sentimental.

Tour à tour rat des villes et rat des champs, il a les deux faces de Janus. À Croisset, une vie fort peu « rigolboche », selon son expression ; à Paris, soirées mondaines, agapes arrosées, tourbillon de la vie littéraire et galante. Les trois quarts du temps, il « pioche » dans la solitude, la nuit de préférence. Il s'en échappe un peu pour se promener avec son chien Julio ou plonger dans la Seine si le temps le permet. Il reçoit parfois quelques amis : Tourgueniev qui se décommande trois fois sur quatre, George Sand qui a de plus en plus de peine à s'arracher de Nohant, d'autres compagnons comme Edmond Laporte, son fidèle admirateur jusqu'à la triste brouille qui les sépare. Il avoue à ses correspondants son ciel gris, sa morosité, son ennui, même s'il passe par des moments d'allégresse quand il tient enfin au bout d'une rame de pages raturées et noircies la phrase ou la

page espérée. Il l'a voulu ! C'est ainsi qu'il conçoit sa vie d'écrivain, choisissant délibérément l'art contre la vie. Vêtu d'une gandoura, entouré de souvenirs rapportés d'Orient, il fume pipe sur pipe en cherchant les mots.

Quand l'esprit et le corps s'ankylosent, il prend le train pour Paris. Il a toujours à y faire, passant des heures dans les bibliothèques, accumulant des milliers de notes. Mais Paris signifie aussi pour lui sortir de son érémitisme, revoir les amis, fréquenter le salon des demi-mondaines ou celui de la princesse Mathilde, où il brille de l'éclat de ses improvisations, à moins qu'il n'exaspère ses meilleurs amis par la violence de ses tempêtes. Ce fanfaron qui épate la galerie a le culte de l'amitié. Il est l'ami fidèle, obligeant, loyal, jamais médisant, généreux, celui à la porte duquel, boulevard du Temple, rue Murillo, rue du Faubourg-Saint-Honoré, on ne frappe jamais en vain. Il aime tant parler, écouter, reconforter, séduire, amuser : tous les dimanches, quand il séjourne à Paris, il est l'hôte accueillant, l'amphitryon aux petits soins. Quand l'un de ceux qu'il aime est enlisé dans la difficulté, il se démène pour l'aider, lui trouver une place, un éditeur, un directeur de théâtre. Chef de claque aux premières, il se montre aussi un conseiller littéraire consciencieux, passant de longues heures sur les manuscrits des uns et des autres, proposant des corrections, louant les bons passages. Au fur et à mesure que son nom devient connu et respecté, il reçoit des textes d'auteurs inconnus, qu'il épluche avec une attention scrupuleuse, avant d'en faire un rapport circonstancié à son correspondant : page après page il note avec franchise le bon et le mauvais, comme si son statut d'écrivain l'obligeait auprès de ses cadets. Rentré à Croisset, replongé dans ses travaux, il continue à rayonner par ses lettres tous azimuts, s'inquiète de n'en pas recevoir assez, et tisonne sans cesse les braises de l'amitié qui risqueraient de s'éteindre.

À Croisset comme à Paris il vit en bourgeois, mais c'est un bourgeois en insurrection permanente contre la bourgeoisie de son temps : « Où le bourgeois a-t-il été plus gigantesque que maintenant ? » À vrai dire il peut vivre en rentier mais grâce à un capital qu'il n'a pas lui-même accumulé. C'est un héritier, jusqu'au moment de sa ruine, qui est tardive. Il vit des sommes qu'il perçoit, d'abord de sa mère, qui éponge ses dettes, puis de son neveu

Commanville, qui gère ses avoirs. Passé ses cinquante ans, il n'a jamais songé à gagner de l'argent. L'artiste ne se salit pas les mains, ne se mêle ni d'industrie ni de commerce, et pas même du rendement de son propre patrimoine. Flaubert, de ce point de vue, est resté un vieil enfant. Cela ne l'empêche pas de faire montre d'une mentalité bourgeoise inattendue, comme au moment du mariage de Caroline. Allié de M^{me} Flaubert, désireux comme elle d'assurer un avenir confortable à sa nièce, il ne se soucie guère si elle aime ou non le marchand de bois Ernest Commanville ; confidant des réticences de la jeune fille, il croit devoir la convaincre de l'avantage d'un engagement matrimonial prometteur ; si elle aime ailleurs, c'est pour lui de moindre importance que la promesse qui lui est offerte d'une vie dans l'aisance. Au fond, il n'est pas mécontent d'appartenir à une lignée, à une famille de notables. On se souvient de cette lettre à son frère Achille au moment du procès de *Madame Bovary* : « La seule chose réellement influente sera le nom du père Flaubert... On commence à se repentir au Ministère de l'Intérieur de m'avoir attaqué inconsidérément. » Quand les mauvaises affaires de Commanville menaceront de ruine puis ruineront effectivement le rentier, son premier réflexe est d'éviter la honte et le déshonneur familial. Quant à chercher un métier rémunéré, ce serait pour lui déroger comme un marquis acculé à un gagne-pain roturier. Il faut beaucoup d'insistance de la part de ses amis pour qu'il accepte finalement, de la part du ministre de l'Instruction publique, une pension déguisée.

La bourgeoisie dont il a fait sa cible n'est pas une catégorie sociale. Il l'explique à George Sand : « Axiome : la haine du Bourgeois est le commencement de la vertu. Moi, je comprends dans ce mot de "bourgeois" les bourgeois en blouse comme les bourgeois en redingote. C'est nous, et nous seuls, c'est-à-dire les lettrés, qui sommes le Peuple, ou, pour parler mieux, la tradition de l'Humanité⁽⁴⁹²⁾. » On s'explique dès lors le réquisitoire de Sartre et des critiques marxistes : « Lorsque Flaubert déclare, par exemple, qu'il "appelle bourgeois tout ce qui pense basement", il définit le bourgeois en termes psychologiques et idéalistes, c'est-à-dire dans la perspective de l'idéologie qu'il prétend refuser⁽⁴⁹³⁾. » Du point de vue de la lutte des classes, Sartre n'a pas tort : l'antibourgeoisisme de Flaubert relève de la critique morale et culturelle⁽⁴⁹⁴⁾, mais, quand bien même serait-elle une critique *de l'intérieur*, ne portant nulle atteinte à la place

dominante acquise par la bourgeoisie, les attaques continues de Flaubert contre la pauvreté intellectuelle et spirituelle des nantis gardent la marque d'un acte de civilisation contre leur arrogance inculte. Flaubert assume la contradiction entre son statut social et sa liberté d'artiste : « Il faut faire dans son existence deux parts : vivre en bourgeois et penser en demi-dieu⁽⁴⁹⁵⁾. »

On l'a compris, ce n'est pas la bourgeoisie qu'il déteste, c'est la bêtise. Très jeune il prend conscience de ce qu'il appelle le « ridicule intrinsèque à la vie humaine ». Loin de fuir la bêtise cependant, il la traque, il l'archive, il en fait sa vision du monde, car, écrit-il encore, « l'ignoble me plaît, c'est le sublime d'en bas ». Ce mot « sublime » est répété, « sublime bêtise », écrit-il dans une lettre à sa mère. Il la chasse, elle est « inébranlable », « immense », « insupportable », oui, certes ; toutefois, en récolter les illustrations dans la vie quotidienne, au cours de ses voyages, dans ses lectures lui donne autant de jubilation que de dégoût. Elle l'inspire ! Son œuvre en est truffée, sa correspondance en déborde, elle fait intimement partie de sa représentation du monde. La bêtise est un idéalisme à rebours, pour celui qui rêve d'une Antiquité de toge et de marbre ; elle définit son époque, la modernité, l'âge industriel et, sans aucun doute, la société démocratique, où les imbéciles comptent autant que les savants.

On ne sait si Flaubert a lu Tocqueville. Sa *Correspondance* mentionne *L'Ancien Régime et la Révolution* dans une lettre à Michel Lévy de 1862, mais jamais *La Démocratie en Amérique* — ce qui étonne de la part de ce lecteur insatiable. Quoi qu'il en soit, le prophète de la démocratisation des mœurs et de la politique, des spectacles et de la littérature avait parfaitement formulé la fin de la société aristocratique, le triomphe du commun et du trivial. Mais là où Tocqueville accepte, à défaut de chérir, ce mouvement lourd de l'Histoire, Flaubert, lui, en appelle à saint Polycarpe pour dénoncer en termes hyperboliques l'« insupportabilité » de son époque. Si cette « bêtise moderne », cette « bêtise universelle », cette « inondation de crétinisme » peut affecter tout le monde, toutes les classes sociales — il n'y a pas de monopole —, ce n'est pas par hasard qu'elle se confond la plupart du temps, sous sa plume et dans ses yeux, avec la bourgeoisie satisfaite du XIX^e siècle. Il discerne ce qu'il peut y avoir de bêtise dans les doctrines socialistes, on sait comme il en parle et s'en

moque ; il n'empêche que c'est d'abord les milieux bourgeois — ceux qu'il connaît le mieux — qui en sont les dépositaires parce que, en face de la bêtise innocente des *minores*, il y a la bêtise suffisante des opulents. Flaubert ne confond pas la naïveté d'un Dussardier ou d'une Félicité avec la niaiserie apeurée d'un Dambreuse ou d'un père Roque. Tout jeune, il a adopté la caricature de Joseph Prudhomme inventée par Henri Monnier ; longtemps il a traité Adolphe Thiers de « roi des Prudhommes ». Ce n'était pas par hasard : le ministre de Louis-Philippe, défenseur pompeux de *La Propriété*, aura été une figure quasi éponyme du règne de la bourgeoisie après 1830. À l'illustration éclatante de la bêtise bourgeoise, il oppose un monde perdu, imaginaire sans aucun doute, et c'est pourquoi il situe cet âge d'or si loin, dans l'Antiquité ou dans le désert où il n'y a plus trace d'humain, un âge ou un lieu de la grandeur éternelle.

Avec les femmes, ce Gaulois est un sentimental. Au sein des amitiés viriles, il rivalise dans le déboutonnage et le cynisme. Entre hommes, sentiment interdit ! Les femmes ne sont que le repos de ces guerriers de la plume. Il faut se prévaloir de ses bonnes fortunes, détailler ses « baisades », donner ses recettes du mieux-jouir, comme on entend des chasseurs à table vanter leurs coups de fusil, leurs curées chaudes et leur tableau du jour. Les mots dont on use sur le sujet, chez Magny et ailleurs, sont — sauf en présence de George Sand — d'une crudité de garnison. Cette misogynie de caserne n'est pas propre à Flaubert, ce sont les mœurs des sociétés masculines de l'époque, particulièrement décelables chez les écrivains, parce qu'ils laissent des preuves écrites des licences qu'ils s'autorisent et qui n'ont rien de poétique. Flaubert y donne sa voix, en rajoute et participe à ce mimétisme de l'impudeur convenue : « L'hymne au pénis — au “vit” — est fondamental, écrit Alain Corbin, dans les représentations dominantes de la virilité⁽⁴⁹⁶⁾. » Mais ces rodomontades n'abusent pas ses convives. Nous avons, à ce propos, un témoignage suggestif d'Edmond de Goncourt. Au cours d'un de ces dîners d'hommes, Daudet s'étant lancé dans la confession de ses perversités, Flaubert, qui veut jouer en mesure, déclare tout à trac : « Mais Daudet, je suis aussi un cochon ! » L'autre de lui répondre, d'après Goncourt : « Laissez donc, vous êtes cynique avec les hommes et un sentimental avec les femmes ! » Il l'admet : « Ma foi, c'est vrai, même avec les

femmes de bordel, que j'appelle *mon petit ange*. » Et Goncourt de conclure : « Flaubert est un faux cochon, se disant cochon et affectant de l'être, pour être à la hauteur des cochons vrais et sincères qui sont ses amis⁽⁴⁹⁷⁾. » Il est vrai qu'on trouve difficilement le cochon chez Flaubert. Il fréquente le bordel, à Rouen, à Paris, en Égypte, mais au fond il ne l'aime guère. Pas grande trace dans son œuvre, sauf peut-être dans *Novembre*, du grand mythe romantique. Le mythe de la prostituée souveraine à la Balzac n'a plus cours. Flaubert, dans sa correspondance, en parle sans poésie. Il écrira à Louise Colet que « la prostituée est un mythe perdu » et qu'il a « cessé de la fréquenter, par désespoir de la trouver ». En réalité, seule la première des deux assertions est exacte. L'échange des bonnes adresses, le « discours de la virilité démonstrative » (Alain Corbin) et combien d'allusions aux visites de bordel — le voyage en Orient, on l'a dit, fut aussi du tourisme sexuel — émaillent jusqu'au bout les lettres de Flaubert comme celles d'Alfred Le Poittevin, de Maxime Du Camp ou de Louis Bouilhet. Mais le soulagement n'implique pas la jubilation.

Dans un autre registre, qui distingue cette fois plus nettement Flaubert de ses amis, il a pratiqué l'amour épistolaire : on dirait parfois que les lettres lui suffisent. Face aux exigences de Louise Colet, il repoussait les « amours désordonnées » et les « passions hurlantes », leur préférant des « amitiés voluptueuses et des galanteries sentimentales ». Ce type de relation ambiguë, dont la légèreté satisfaisait à la fois son goût des femmes et l'impérieuse tranquillité nécessaire à son œuvre, il l'a connue au long de sa vie, soit avec des demi-mondaines comme Jeanne de Tourbey (devenue comtesse de Loynes par son mariage en 1873), soit avec des amies chères comme Léonie Brainne, la jolie veuve, admiratrice de ses œuvres, qui l'appelle « Mon Excessif », qui n'a peut-être jamais été sa maîtresse, mais qu'il comble de flatteries sensuelles : « je vous trouve belle, bonne, intelligente, spirituelle, sensible », où la galanterie n'est pas en reste : « Avec toutes sortes de désirs qui n'ont pas le ciel pour objet, à moins que ce ne soit le ciel de votre lit. — Pardon ! et mille tendresses. »

L'amour au singulier, Flaubert l'a aussi rencontré et vécu, à sa façon. Laissons là la passion d'adolescent conçue à Trouville pour Élisabeth Schlésinger, la Maria contemplée des *Mémoires d'un fou*, qui le fait tomber en « extase ». Fin de ce « grand amour » inoxydable, dont on a fait un monument en confondant des émois de jeunesse avec le

tourment de toute une vie. Élisabeth sans doute est restée pour lui l'image poétique de ses premiers élans amoureux. Dans une lettre qu'il lui adresse le 2 octobre 1856, Flaubert évoque encore Trouville et, bien plus tard, dans une lettre du 6 septembre 1871, il parle de sa « vieille tendresse » à l'égard de sa « chère et vieille amie », une expression qu'il répète le 5 octobre de l'année suivante : « Ma vieille amie, ma vieille Tendresse. » Pour autant, en faire une obsession serait se méprendre. La souvenance d'un premier amour est une source poétique, Flaubert a su merveilleusement l'employer. À vrai dire, sans s'effacer, l'« apparition » de la belle dame de Trouville a laissé place à d'autres sentiments et à des voluptés plus concrètes. On pense à la rencontre fervente avec Eulalie Foucaud, la belle de Marseille ; on pense surtout à sa longue relation avec Louise Colet. Longtemps, celle-ci n'a pas eu bonne presse chez les critiques flaubertiens. Elle était à leurs yeux l'ogresse avide qui l'a soulé de ses caprices et troublé de ses véhémences⁽⁴⁹⁸⁾. Mais les lettres qu'il lui a adressées témoignent d'une authenticité de relation qui est d'un homme épris. Il a rencontré chez Louise une interlocutrice avec laquelle il échangeait des idées, parlait de littérature ; à l'en croire, il a pu, un temps, grâce à elle, cesser de séparer l'« amour physique » de *l'autre* : « Tu es bien la seule femme que j'aie aimée et que j'aie eue. Jusqu'alors j'allais calmer sur d'autres les désirs donnés par d'autres⁽⁴⁹⁹⁾. » Et aussi : « Ne sens-tu pas qu'il y a entre nous deux une attache supérieure à celle de la chair, et indépendante même de la tendresse amoureuse⁽⁵⁰⁰⁾ ? » Mais c'est au cours de cette relation, dont les feux se sont allumés alors qu'il venait de concevoir sa vocation d'écrivain, qu'il prend définitivement conscience que sa façon, à lui, d'aimer est incompatible avec les demandes de sa maîtresse, inconciliable avec une cohabitation féminine, contraire à tout projet de normalisation matrimoniale. Avant de l'aimer, il était calme, il pouvait se consacrer à son art, mais elle est venue et a troublé sa résolution de « ne pas aimer » ! Contrairement à Louise qui, sans arrêt, le réclame, le harcèle de venir s'installer à Paris, il assume cet éloignement des corps si nécessaire à sa création : « Je serais un an sans te voir ni t'écrire que mon sentiment n'en baisserait pas d'un degré. » Il lui affirmait qu'on pouvait s'aimer sans se voir pendant des lustres. Dévorante, Louise ! exclusive ! étouffante : « Depuis six semaines que je te *connais* (expression décente), je ne fais rien. Il faut pourtant sortir de là. »

Flaubert exprime sa peur de l'amour, des « grandes passions, des sentiments exaltés, des amours furieux et des désespoirs hurlants » : il veut écrire ! Et d'en arriver à l'aveu cruel d'avril 1847. Les amours de Gustave et de Louise dureront encore plusieurs années, mais les jeux sont faits. Flaubert ne se départira plus, sa vie durant, de sa conception du « mets principal », à savoir l'art, auquel il faut tout consacrer.

Réfréner ses passions, ne pas se marier, ne pas avoir d'enfant, c'est le prix. Se voir de temps à autre, goûter au « mélange de tendresse et de plaisir », savoir se quitter « sans désespoir » : Louise aura beau juger son attitude égoïste, orgueilleuse, maladive, Flaubert n'en démordra pas. Il confie à M^{lle} Leroyer de Chantepie : « Quant à l'amour, je n'ai jamais trouvé dans ce suprême bonheur que troubles, orages et désespoirs ! » Le peu que nous savons de sa relation avec Juliet Herbert nous laisse supposer qu'il a vécu avec elle ce que Louise Colet ne pouvait accepter : des relations sentimentales à distance, entrecoupées de rencontres voluptueuses saisonnières, le plaisir délicieux de se revoir, de s'écrire aussi sans doute, de garder l'image attendrie de l'autre par la pensée, bref un « assaisonnement » de l'existence à la fois nécessaire et sans danger.

Le plus original dans les relations de Flaubert avec les femmes, nous l'avons souvent vérifié, provient non pas de ses échanges amoureux mais de l'amitié pure et simple qu'il a entretenue avec des correspondantes qu'il a su traiter d'égal à égale.

Certes, la misogynie ne l'épargne pas : des généralisations sur les femmes lui échappent, il va jusqu'à dire à Louise Colet : « J'ai toujours essayé (mais il me semble que j'échoue) de faire de toi un hermaphrodite sublime. Je te veux homme jusqu'à la hauteur du ventre (en descendant). Tu m'encombres et me troubles et *t'abîmes* avec l'élément femelle⁽⁵⁰¹⁾. » Bien plus étonnant est l'échange épistolaire qu'il a entretenu avec des femmes, non sans affection, non sans tendresse, mais hors de toute stratégie de conquête. La correspondance avec George Sand est des plus belles, leurs discussions sur la littérature et la politique s'insèrent dans une relation de respect et de ferveur mutuels. Les lettres qu'il adresse à Edma Roger, nombreuses et détaillées, sont riches d'aperçus et de jugements. Le plus étonnant, sans doute, est l'ensemble des missives qu'il a échangées avec cette vieille fille sensible, bigote en révolte et

radoteuse, cette Marie-Sophie Leroyer de Chantepie. Loin de la traiter en admiratrice importune, il répond, on l'a vu, à ses longues lettres par des conseils, des encouragements, des souvenirs personnels, des mots de tendresse, alors que l'un et l'autre ne se verront jamais.

Flaubert n'est décidément pas le même quand il écrit aux femmes. Tendre avec sa mère, érotique — ou odieux — avec Louise, paternel et protecteur avec Caroline, complice avec George Sand, délicat en diable avec les vieilles filles de province, il décline là toutes ses chatteries, brûle ses batteries, a toutes les retenues, toutes les audaces, toutes les plaintes, sculptant dans la matière des mots un personnage désarmant qu'elles n'ont pas pu ne pas aimer.

De ces lettres émane en particulier une qualité qu'on n'eût pas forcément imaginée chez l'ours de Croisset : la bonté. « Vos lettres me prouvent, écrit M^{lle} Leroyer, que votre cœur égale votre intelligence, et la profonde estime, l'admiration que j'ai éprouvée pour l'auteur s'augmente de celle que m'inspire l'homme bon et sensible par excellence. » Dans sa déréluction, la demoiselle a rencontré l'homme « si bon », « si sympathique » à son âme. C'est un leitmotiv : « En dehors de la haute intelligence que chacun admire, vous possédez un cœur, une bonté dont je sais apprécier toute la valeur⁽⁵⁰²⁾. » George Sand lui fait écho : « Je t'aime beaucoup, beaucoup, mon cher vieux, tu le sais. L'idéal serait de vivre à longueur d'année avec un bon et grand cœur comme toi⁽⁵⁰³⁾. »

Il a aimé sa mère, profondément, jusqu'au bout — supportant avec patience ses aigreurs de vieille dame. Il a reporté sur sa nièce son amour d'enfant pour sa sœur enlevée dans la fleur de l'âge. Sans doute l'a-t-il surestimée. C'est « une Femme, dit-il à Edma Roger des Genettes, qui n'est ni une Bourgeoise ni une Cocotte, voilà une rareté ». George Sand, encore elle, considérait qu'il avait des instincts paternels. Au spectacle de la gaieté qui règne à Nohant, il soupire : « Pourquoi n'ai-je pas *cela* ! j'étais né avec toutes les tendresses ! pourtant. Mais on ne fait pas sa destinée. On la subit ! J'ai été lâche dans ma jeunesse. *J'ai eu peur de la Vie* ! Tout se paye⁽⁵⁰⁴⁾. » Il avoue à une autre correspondante : « J'adore les enfants et étais né pour être un excellent papa ; mais le sort et la littérature en ont décidé autrement ! — C'est une des mélancolies de ma vieillesse que de n'avoir pas un petit être à aimer et à caresser⁽⁵⁰⁵⁾. » La « littérature » plus que le « sort » en a été la cause. La perspective d'engendrer un

enfant, au cours de sa liaison avec Louise Colet, était pour lui « épouvantable ». Et de se réjouir, puisque d'enfant il n'y aurait pas : « C'est un malheureux de moins sur la terre. Une victime de moins à l'ennui, au vice ou au crime, à l'infortune à coup sûr. Tant mieux si je n'ai pas de postérité ! »

Il a aimé la solitude, il en a fait la condition nécessaire à sa création, mais c'était une solitude relative. Devenue vraie à la mort de sa mère, elle lui pèse de plus en plus. Voué à son art, Flaubert s'est échappé de la vie, mais sa désertion a aggravé dans le temps ce désespoir qu'il avait dans le sang dès sa jeunesse et qui parfois, nous dit-il, le « submerge ». Alors, au fond du malheur, il se raidit : « Ce qui m'a soutenu dans toutes les tempêtes, c'est l'Orgueil, l'estime de soi⁽⁵⁰⁶⁾. »

Les contradictions de l'*homo duplex*, on les retrouve à vif au registre de la politique. Il s'est montré tout au long de sa vie, sous une forme ou sous une autre, un ami de l'ordre ennemi de l'autorité — un conservateur anarchiste. Par principe, il déteste la politique, ne lit pas les journaux et professe l'abstention : « Je crois, écrit-il en 1846, que tout ce que nous pouvons faire pour le progrès de l'humanité ou rien, c'est absolument la même chose. » Mais cet apolitisme déclaré de ses vingt-cinq ans a des limites. Entre sa naissance en 1821 et sa mort en 1880, trois faits majeurs ont marqué le siècle : l'avènement de la bourgeoisie en 1830 ; l'industrialisation qui a fait naître la *question sociale* et l'essor des doctrines socialistes ; enfin, la transition démocratique qui, entre 1830 et 1880, a fait basculer la France de la monarchie censitaire à la république démocratique, sur fond de six régimes successifs. Tout ce chambardement ne pouvait le laisser indifférent. Il s'est élevé, pendant toute sa vie, contre le règne de la bourgeoisie, qu'il a fustigée, on l'a vu, dans ses romans modernes comme dans sa correspondance ; d'un autre côté il s'est indigné contre les théoriciens socialistes : « L'idéal de l'État, selon les socialistes, n'est-il pas une espèce de vaste monstre absorbant en lui toute action individuelle, toute personnalité, toute pensée, et qui dirigera tout, fera tout ? » Sans connaître les ouvriers, il s'en prend aux prophètes de l'ordre prolétarien tout autant qu'aux membres du parti de l'ordre bourgeois. Et la progression de la démocratie ne lui a inspiré que méfiance : il lui manifeste son hostilité par la dénonciation du suffrage

universel qui, selon lui, annonce la tyrannie des masses et de la majorité. Il entend défendre l'individu et sa liberté contre toutes les forces qui les menacent ou les nient — à commencer par le peuple. « Tous les drapeaux, écrit-il à George Sand en 1869, ont été tellement souillés de sang et de m... qu'il est temps de n'en plus avoir du tout. À bas les mots ! Plus de symboles ni de fétiches ! La grande moralité de ce régime-ci [le second Empire] sera de prouver que le suffrage universel est aussi bête que le droit divin, quoiqu'un peu moins odieux. »

Ces rejets suffisent-ils à fonder une politique ? Non. Mais des attitudes, une sensibilité, plus ou moins en accord avec l'évolution de la société et du pouvoir. La plus courante, chez lui, la posture anarchiste, l'hostilité à tous les pouvoirs, la défense de l'artiste contre tout ce qui entrave l'élaboration de son œuvre : « Le meilleur [des gouvernements] pour moi est celui qui agonise, parce qu'il va faire place à un autre. » Toutefois cet anarchiste qui a besoin de la tranquillité publique est un ami de l'ordre. Jusque-là profondément libéral autant qu'antidémocrate, lui qui ne se rend pas aux urnes se rallie à Napoléon III comme à un moindre mal. Sans doute n'est-il pas un adulateur du pouvoir, il est toujours prêt à protester contre ses abus, pourtant même le procès fait à *Madame Bovary* ne le pousse pas à l'antibonapartisme. Il devient un fidèle des salons de la princesse Mathilde, accepte non sans gloriole d'être invité aux Tuileries et à Compiègne, reçoit la Légion d'honneur « qui déshonore ». Plus à l'aise cependant avec les coteries libérales du régime, il est du côté du prince Napoléon contre l'influence cléricale, il félicite Sainte-Beuve de ses discours au Sénat en faveur de la libre-pensée et de la liberté de la presse ; on pourrait dire qu'il est alors partisan d'un despotisme éclairé, si l'expression n'eût été pour lui contradictoire.

Il change. Le choc de la guerre de 1870 et l'occupation prussienne le transforment. Lui qui jugeait surannée l'idée de patrie et se sentait autant Chinois que Français devient subitement un patriote qui veut en découdre, enfile l'uniforme de garde national et profère des paroles martiales. La reddition de Paris et la défaite le jettent dans le désespoir. Quand l'insurrection de la Commune éclate, en mars 1871, on le voit, comme tant d'autres écrivains, s'indigner contre les communaux. Mais, à tout prendre, il les juge bien moins haïssables que les casques à pointe tolérés par les bourgeois. « Je suis exaspéré

contre la Droite, écrit-il en janvier 1873, à me demander si les communards n'avaient pas raison de vouloir brûler Paris, car les fous furieux sont moins abominables que les idiots. Leur règne, d'ailleurs, est toujours moins long. » Il n'a jamais manifesté publiquement son hostilité aux révolutionnaires parisiens ; il juge « plus tolérable » la guerre de Paris « que l'invasion » ; il n'a pas le profil du Versaillais ordinaire tel son ami Maxime Du Camp.

Toutefois, les événements de l'« année terrible » ne l'ont pas fait rallier le camp démocratique. On le voit alors soutenir une nouvelle idée en politique, qu'il avait déjà en partie formulée avant la guerre, en faveur d'une aristocratie légitime, l'aristocratie de l'esprit, le gouvernement des « mandarins ». En finir avec le suffrage universel et refaire la société par le haut : « Il ne s'agit plus de rêver la meilleure forme de gouvernement, mais de faire prévaloir la Science. Voilà le plus pressé. Le reste s'ensuivra fatalement. Les hommes purement intellectuels ont rendu plus de services au genre humain que tous les saints Vincent de Paul du monde ! Et la politique sera une éternelle niaiserie tant qu'elle ne sera pas une dépendance de la Science. Le gouvernement d'un pays doit être une section de l'Institut, et la dernière de toutes. » Les mandarins sont nos experts, nos technocrates, ceux qui savent. « La démocratie ne peut sortir de sa mollesse sans entrer dans la terreur », écrit alors Renan, ajoutant : « La conscience d'une nation réside dans la partie éclairée de la nation, laquelle entraîne et commande le reste⁽⁵⁰⁷⁾. »

Cette rêverie scientifique ne dure pas. Entre 1871 et 1877, la question de la forme du gouvernement se pose justement dans un pays divisé entre monarchistes et républicains. Flaubert se prend de sympathie pour Thiers, devenu l'espoir d'une république bourgeoise. Les 2 et 9 juillet 1871, les électeurs de quarante-huit départements sont appelés à des élections complémentaires, dues aux élections multiples de février. Cent quatorze sièges sont à pourvoir. Flaubert annonce à sa nièce qu'il est allé voter à Bapeaume (commune de Canteleu). Ce n'est pas de ses habitudes, mais il a commencé à voter aux municipales d'avril. Cette fois, ces élections partielles sont une victoire pour les républicains, qui remportent près de cent sièges. L'idée de république progresse. Avant même qu'il ne se prononce sur le régime, Thiers incarne le projet d'une république conservatrice apprécié par Flaubert : « Son manque d'élévation est peut-être une

garantie de solidité. C'est la première fois que nous vivons sous un gouvernement qui n'a pas de principe. L'ère du positivisme en politique va commencer. » Mac-Mahon succède à Thiers, et, complice du cléricalisme, préside à « l'Ordre moral » qui enfièvre Flaubert. Jamais il ne s'est tant préoccupé de politique. Il participe à la bataille du 16 mai, suit les obsèques de Thiers dont il vante le patriotisme, se réjouit de la victoire finale des républicains, admire le discours de Victor Hugo lors du centenaire de Voltaire, bref adhère de plus en plus au nouveau régime de république tranquille, idéologiquement discrète et socialement modérée, tout en étant laïque, et bat des mains quand Jules Grévy remplace Mac-Mahon. Adolphe Thiers avait dit : « La République sera conservatrice ou ne sera pas. » C'était fait. Et Flaubert, notre antibourgeois, y adhère tout en s'avouant « un très mince républicain⁽⁵⁰⁸⁾ ».

La critique d'extrême gauche l'a taxé d'esprit réactionnaire et antisocialiste. C'est sans doute en juger avec les critères du siècle suivant le sien. Libéral mais antidémocrate, il a craint l'arrivée de l'ère des masses tout en rejetant l'ordre traditionnel, monarchique et clérical. De ce point de vue, il n'est ni du côté de la droite de son temps, ni du côté de la gauche. On lui collerait volontiers l'étiquette d'anarchiste de droite, ennemi du pouvoir — forcément arbitraire — mais hostile à toute utopie collectiviste — forcément autoritaire. Les étiquettes restent approximatives. À mon sens, le discours variable de Flaubert en politique reflète les incertitudes du siècle qui a suivi la Révolution devant la lente formation, entrecoupée de convulsions sociales et politiques, de la société démocratique. Le pressentiment qu'un nouveau monde était en train de naître, le défaut de stabilité, la passion de l'égalité, la menace du nivellement des goûts et des mœurs, le modernisme dans tous les domaines, toutes ces ruptures consécutives à la Révolution et à la révolution industrielle ont serré l'écrivain Flaubert dans un étau de contradictions, entre le conformisme des vainqueurs — les bourgeois — et la menace de la démocratie sociale et politique. Il a voulu se placer au-dessus de la mêlée, se consacrer à l'Art, mais on ne se débarrasse pas de l'Histoire comme de ses oripeaux. Flaubert a dû lui faire sa part, à tâtons, mais non sans une certaine cohérence. De la grande transition démocratique du XIX^e siècle, Tocqueville aura été le théoricien et Flaubert le romancier — mélancolique, affligé et ironique.

Il ne s'est pas mêlé des questions coloniales, mais son goût de « l'Orient » l'a préservé des préjugés racistes. Au cours de ses voyages, il réserve son mépris aux colons et manifeste sa sympathie aux indigènes. Il porte le tarbouche, apprend des mots d'arabe, se plie aux coutumes des pays visités et se comporte plus en ethnologue qu'en conquérant. Son goût de l'ordre ne s'étend pas à l'ordre colonial⁽⁵⁰⁹⁾. Et s'il déteste les masses, la foule, le peuple pris collectivement, il ne manifeste jamais une attitude de supériorité envers les individus de condition modeste. Cet homme qui aime l'ordre social est capable de prendre la défense des Bohémiens, qu'il admire et qui excitent la haine des bourgeois.

L'écrivain lui aussi est partagé, il l'exprime lui-même. Il est né lyrique, il se considère comme « un vieux romantique », il ressent des « prurits d'épopée » et, en même temps, il veut s'émanciper des « flamboiements », écrire « sur rien », pratiquer l'impersonnalité (« sujet, personnage, effet, etc., tout, note-t-il à propos de *Madame Bovary* qu'il est en train d'écrire, est hors de moi ») : ne faire tenir le roman que par la force interne du style. La règle est claire : que la phrase de prose soit perfection. Il lui faut chercher, creuser, retourner et hurler « de cent mille façons différentes » la phrase qui sera finalement imprimée. Flaubert croit non pas en l'inspiration mais au travail : « L'inspiration, ça consiste à se mettre tous les jours devant sa table à la même heure. » Contrairement à ce que prétendait Maxime Du Camp, il n'a pas été ralenti dans son écriture par sa maladie nerveuse ; s'il rédige lentement ses livres, il n'est pas stérile. C'est un choix : « quand j'écris quelque chose de mes *entrailles*, ça va vite. Cependant, voilà le péril. Lorsqu'on écrit quelque chose de *soi*, la phrase peut être bonne par *jets* (et les esprits lyriques arrivent à l'effet facilement et en suivant leur pente naturelle), mais *l'ensemble manque*, les répétitions abondent, les redites, les lieux communs, les locutions banales⁽⁵¹⁰⁾ ». À ce travail sur la phrase s'ajoute l'impératif de la composition ; point de hasard ! Il trace des plans minutieux du roman à écrire, en quête de l'unité. « L'unité, l'unité, tout est là », explique-t-il à Louise Colet. Il a parlé d'un « mysticisme esthétique », et c'est bien en mystique de l'art, en « homme-plume » qu'il a vécu, en quête du Beau comme un saint, de l'extase divine.

Cette religion de l'art se double chez lui du souci du vrai. On peut

parler de paradoxe : qu'est-il besoin de vérité si le but est la beauté ? C'est qu'à ses yeux la littérature doit prendre les « allures de la science », viser l'impartialité, la généralité. « Si ta généralité est puissante, écrit-il à Louise Colet, elle emportera, ou du moins palliera beaucoup la particularité de l'anecdote. » Quand les Goncourt campent leur sœur Philomène : « À côté de sœur Philomène, j'aurais voulu voir la généralité des religieuses, qui ne lui ressemblent guère. » Cette visée sociologique ou historique le contraint à un travail de documentation considérable, montagne de lectures, multiples repérages de terrain, enquêtes auprès des spécialistes, vérifications innombrables : chaque roman est précédé par des dossiers de recherches volumineux. Les plans et les brouillons de *Madame Bovary* à eux seuls comptent quatre mille pages. « À propos d'un mot ou d'une idée, confie-t-il à M^{lle} Leroyer de Chantepie, je fais des recherches, je me perds dans des lectures ou des rêveries sans fin⁽⁵¹¹⁾. » Le mot « rêveries » suggère que la recherche documentaire ne s'épuise pas dans l'exigence de la précision ; elle est aussi source de pittoresque, de vision imprévue, de rêve.

Dans son œuvre, les sujets alternent entre ceux qui restent marqués par sa nature romantique et son goût de l'épopée (*La Tentation de saint Antoine*, *Salammbô*, *La Légende de saint Julien*, *Hérodiade*) et ceux qui lui ont valu, à son corps défendant, le label du réalisme (*Madame Bovary*, *L'Éducation sentimentale*, *Un cœur simple*, *Bouvard et Pécuchet*), comme s'il avait à se reposer des trivialités contemporaines par la poésie d'une Antiquité imaginaire : « je suis entraîné à écrire de grandes choses somptueuses, des batailles, des sièges, des descriptions du vieil Orient fabuleux ». Quel que soit l'objet, il demeure l'artiste exigeant et perfectionniste : « Ce qui me choque dans mes amis Sainte-Beuve et Taine, dit-il à Tourgueniev, c'est qu'ils ne tiennent pas suffisamment compte de *l'Art*, de l'œuvre en soi, de la composition, du style, bref de ce qui fait le Beau. »

Cet impératif qu'il s'est infligé avec orgueil entre dans une conception sacerdotale du métier d'écrivain. Étymologiquement, *sacerdos*, c'est le « prêtre », en latin, venant de *sacer*, le « sacré ». Nul écrivain n'a élevé aussi haut sa fonction. Il n'écrit pas pour gagner de l'argent, il est patient, ne cueille pas le fruit avant qu'il soit mûr. Son culte du beau l'éloigne de tout utilitarisme moral, social ou politique ; l'auteur n'intervient pas en son nom, ne prêche pas, ne conclut pas ;

c'est au lecteur à tirer le sens et la moralité d'une œuvre. L'art ne démontre pas, il suggère. Gustave Flaubert a créé un modèle d'écrivain, largement incompris en son temps et encore rejeté par beaucoup au siècle suivant.

Un des principaux griefs de ses successeurs porte curieusement sur son style, mais le style, c'est aussi sa vie et le refus de la vie. « Il reste à démontrer, écrivait Henry Laujol, qu'un pareil artiste avait nécessairement besoin du régime claustral pour donner sa mesure⁽⁵¹²⁾. » Lui, en tout cas, n'a pas pu voir les choses autrement. Ici ce n'est pas le style proprement dit qui est en cause mais la manière de vivre que l'artiste croit devoir s'imposer pour y parvenir. Paul Léautaud, lui, en disciple fidèle de Stendhal, lui reproche son manque de spontanéité ; Paul Claudel doute de ses dons naturels ; Claude Roy condamne « les trébuchements lourdauds de l'écriture, la prétention des images, l'impropriété des termes, l'incertitude de la syntaxe, les maladresses d'oreille... ». Les partisans de la littérature engagée ont proscrit une littérature prétendument impersonnelle et plus sûrement solidaire de sa classe. Face aux condamnations de Sartre, le Nouveau Roman (Nathalie Sarraute, Alain Robbe-Grillet, Michel Butor, Claude Simon, Robert Pinget...) a rétabli dans les années 1950 et 1960 le prestige de Gustave Flaubert, fossoyeur du roman balzacien, dont ils ont fait un auteur canonique⁽⁵¹³⁾.

Au-delà des querelles d'école, Flaubert est devenu dans sa postérité l'un des grands maîtres du roman français : les études qui lui sont consacrées en France et dans le monde entier aussi bien que les rééditions et les traductions incessantes de ses œuvres attestent sa gloire posthume. Le *Magazine littéraire* de février 1988 rangeait parmi les « héritiers » de Flaubert Henry James, James Joyce, Ezra Pound, Samuel Beckett, Franz Kafka, Mario Vargas Llosa et... Sartre lui-même. Il faudrait y ajouter Jorge Luis Borges, Raymond Queneau, Georges Perec, Roland Barthes, Pierre Bergounioux et combien d'autres écrivains du XX^e siècle⁽⁵¹⁴⁾. Ajoutons qu'à une époque — la nôtre — où le ton est donné par une littérature narcissique, le modèle de l'« autofiction » et la rage de la scène médiatique, la littérature « intransitive » de Flaubert mérite d'être méditée. Partir de soi est la démarche attendue de l'écrivain, à condition... d'en sortir.

Repoussoir ou inspireur, Flaubert fait partie du lot des écrivains dont les noms sont une référence obligée. Jean-Paul Sartre a consacré

pas loin de quatre mille pages — et sans finir — à sa mise à nu, cependant que d'obscurs débutants peinant devant la feuille blanche et sous la lampe se disent comme jadis Victor Hugo rêvant de Chateaubriand : « Être Flaubert ou rien. »

APPENDICES

NOTES

AVANT-PROPOS

(1) Honoré de Balzac, *Les Paysans*, Gallimard, « Folio classiques », 1975, p. 203.

I. LE MOMENT ET LE DÉCOR

(2) Charles Baudelaire, *Critique d'art*, dans *Œuvres complètes*, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », t. II, 1976, p. 557. Sauf indication contraire, le lieu de publication pour les références à suivre est Paris.

(3) Philippe Muray, *Le XIX^e Siècle à travers les âges*, Denoël, 1984.

(4) Alfred de Musset, *La Confession d'un enfant du siècle*, Librairie Garnier, 1947, p. 14.

(5) Maxime Du Camp, *Souvenirs littéraires*, Librairie Hachette, t. I, 1906, p. 118.

(6) Pierre Berteau, « Docteur Achille-Cléophas Flaubert, chirurgien rouennais », *Bulletin Flaubert-Maupassant*, n° 15, Rouen, 2004.

(7) Flaubert, *Correspondance*, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », t. I, 1973, p. 560.

(8) Jean-Pierre Chaline, *Les Bourgeois de Rouen. Une élite urbaine au XIX^e siècle*, Presses de la Fondation nationale des sciences politiques, 1982, p. 123. 800 000 francs équivalent grosso modo à 3 200 000 de nos euros, mais la conversion est difficile, compte tenu de la différence entre les pouvoirs d'achat des monnaies respectives. Pour le détail, voir Hubert Hangard, « L'Inventaire après décès d'Achille-Cléophas Flaubert », *Bulletin Flaubert-Maupassant*, n° 25, 2010.

(9) Flaubert, *Correspondance*, *op. cit.*, p. 370.

(10) Voir Jacques Le Goff et René Rémond (dir.), *Histoire de la France religieuse*, Le Seuil, t. III, 1991.

(11) Flaubert, *Correspondance*, *op.cit.*, t. II, p. 376.

(12) *Ibid.*, t. I, p. 275.

(13) Voir Antoine Prost, *L'Enseignement en France*, Armand Colin, 1968.

(14) François Bouquet, *Souvenirs du collège de Rouen par un élève de pension (1829-1835)*, Rouen, 1895, p. 12.

(15) Flaubert, *Les Mémoires d'un fou*, dans *Œuvres de jeunesse*, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 2001, p. 477. À la même époque, Charles Baudelaire, né lui aussi en 1821, éprouve les mêmes sentiments : « Qu'on s'ennuie au collège,

surtout au collège de Lyon. Les murs en sont si tristes, si crasseux, si humides, les classes si obscures [...] », *Correspondance*, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », t. I, 1973, p. 22.

(16) François Bouquet, *Souvenirs du collège de Rouen...*, *op. cit.*, p. 69. Antony, pièce d'Alexandre Dumas.

(17) Archives départementales de la Seine-Maritime, cote 1 T 1998 (microfilm 2 Mi 0777).

(18) Flaubert, *Correspondance*, *op. cit.*, t. I, p. 5.

(19) *Ibid.*, 14 mai 1831, Supplément, t. V, p. 925.

(20) *Ibid.*, t. I, p. 12-13.

(21) Voir extraits de lettres d'Alfred Le Poittevin à Gustave Flaubert, dans *Correspondance*, *op. cit.*, t. I, p. 831-832.

(22) *Ibid.*, p. 589, 622.

(23) *Ibid.*, t. II, p. 774.

(24) *Ibid.*, t. III, p. 269.

(25) *Ibid.*, t. IV, p. 153.

(26) Edmond et Jules de Goncourt, *Journal*, Robert Laffont, « Bouquins », t. I, 1989, p. 551.

(27) Flaubert, *Correspondance*, *op. cit.*, t. I, p. 641.

(28) *Ibid.*, p. 37.

(29) *Ibid.*, p. 49.

(30) *Bulletin des Amis de Flaubert*, n° 10, p. 8.

(31) Flaubert, *Correspondance*, *op. cit.*, t. I, p. 56.

II. « OH ! ÉCRIRE »

(32) Flaubert, *Œuvres de jeunesse*, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 2001, p. 112.

(33) Flaubert, *Correspondance*, *op. cit.*, t. I, p. 254.

(34) Flaubert, *Œuvres de jeunesse*, p. 9-10.

(35) Flaubert, *Correspondance*, *op. cit.*, t. I, p. 28.

(36) *Ibid.*, p. 30-31.

(37) Flaubert, *Œuvres de jeunesse*, *op. cit.*, p. 388.

(38) François Bouquet, *Souvenirs du collège de Rouen...*, *op. cit.*, p. 32.

(39) Flaubert, *Œuvres de jeunesse*, *op. cit.*, p. 305.

- (40) Flaubert, *Correspondance*, op. cit., t. I, p. 28.
- (41) Flaubert, *Œuvres de jeunesse*, op. cit., p. 523. *Du sang, de la volupté et de la mort*, de Maurice Barrès, date de 1894.
- (42) *Ibid.*, p. 293.
- (43) *Ibid.*, p. 399.
- (44) Flaubert, *Correspondance*, op. cit., t. I, p. 37.
- (45) Victor Hugo, *La Préface de Cromwell*, dans *Victor Hugo critique*, Laffont, « Bouquins », 1985, p. 18.
- (46) Flaubert, *Correspondance*, op. cit., t. I, p. 286.
- (47) Flaubert, *Œuvres de jeunesse*, op. cit., p. 245.
- (48) *Ibid.*, p. 536.

III. AIMER

- (49) Flaubert, *Correspondance*, op. cit., t. I, p. 790.
- (50) Maxime Du Camp, *Souvenirs littéraires*, op. cit., t. II, p. 338.
- (51) Émile Gérard-Gailly, *Flaubert et les fantômes de Trouville*, La Renaissance du Livre, 1930 ; *L'Unique Passion de Flaubert* : « M^{me} Arnoux », Le Divan, 1932 ; *Le Grand Amour de Flaubert*, Aubier, 1944.
- (52) René Dumesnil, *Le Grand Amour de Flaubert*, Genève, Éditions du Milieu du Monde, 1945, p. 70.
- (53) Flaubert, *Correspondance*, op. cit., t. I, p. 761. Voir aussi Maxime Du Camp, *Souvenirs littéraires*, op. cit., t. II, p. 337-338.
- (54) Maxime Du Camp, *Souvenirs littéraires*, op. cit., t. II, p. 338.
- (55) Flaubert, « Notes et variantes » de la *Correspondance*, op. cit., t. I, p. 894.
- (56) Jacques-Louis Douchin, *La Vie érotique de Flaubert*, Jean-Jacques Pauvert aux Éditions Carrère, 1984.
- (57) Flaubert, *Correspondance*, op. cit., t. I, p. 37.
- (58) Claudine Gothot-Mersch cite aussi le jugement de René Dumesnil : il n'y a peut-être pas dans la littérature d'analyse « aussi complète, aussi exacte, aussi profonde de la montée du désir chez un homme encore vierge », voir Flaubert, *Œuvres de jeunesse*, op. cit., p. 1481-1482.
- (59) Flaubert, *Correspondance*, op. cit., t. I, p. 70.
- (60) Flaubert, *Œuvres de jeunesse*, op. cit., p. 660.
- (61) *Ibid.*, p. 670.
- (62) *Ibid.*, p. 684.

(63) *Ibid.*, p. 707.

(64) Edmond et Jules de Goncourt, *Journal*, *op. cit.*, t. I, p. 535.

(65) Flaubert, *Œuvres de jeunesse*, *op. cit.*, p. 744.

(66) Eulalie Foucaud, lettre citée dans Flaubert, *Correspondance*, *op. cit.*, t. I, p. 906.

(67) *Ibid.*, p. 279.

(68) *Ibid.*, p. 400.

(69) Jacques-Louis Douchin, *La Vie érotique de Flaubert*, *op. cit.*

IV. CHANGEMENT DE CAP

(70) Honoré de Balzac, *La Comédie humaine*, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », t. IV, 1976, p. 959.

(71) *Ibid.*, p. 1003.

(72) À rapprocher du départ de Léon pour Paris, dans *Madame Bovary* : « — Allons donc, dit le pharmacien en claquant de la langue, les parties fines chez le traiteur ! les bals masqués ! le champagne ! tout cela va rouler, je vous assure. »

(73) Flaubert, *Correspondance*, *op. cit.*, t. I, p. 56.

(74) *Ibid.*, p. 94.

(75) Maxime Du Camp, *Souvenirs littéraires*, *op. cit.*, t. I, p. 161.

(76) *Ibid.*, p. 168.

(77) Flaubert, *Correspondance*, *op. cit.*, t. I, p. 321.

(78) Voir Pierre Berteau, « Docteur Achille-Cléophas Flaubert, chirurgien rouennais », art. cité.

(79) Flaubert, *Correspondance*, *op. cit.*, t. I, p. 169-170.

(80) *Ibid.*, p. 184.

(81) Maxime Du Camp, *Souvenirs littéraires*, *op. cit.*, t. I, p. 181-182.

(82) « Flaubert vu par les médecins d'aujourd'hui », *Europe*, sept.-nov. 1969, p. 107-112.

(83) René Dumesnil, *Flaubert, l'homme et l'œuvre*, Desclée de Brouwer, 1947, p. 477-495.

(84) Jean-Paul Sartre, *L'Idiot de la famille*, Gallimard, t. II, 1971, p. 1822.

(85) Flaubert, *Correspondance*, *op. cit.*, t. II, p. 127.

V. HORIZON FUNÈBRE

(86) Flaubert, *Voyage en Italie*, dans *Œuvres de jeunesse*, op. cit., p. 1105. On trouvera la reproduction de ce tableau dans l'*Album Flaubert*, Gallimard, « Albums de la Pléiade », 1972, p. 52-53.

(87) Voir, par exemple, René Descharmes, *Flaubert, sa vie, son caractère et ses idées avant 1857*, F. Ferroud, 1909, chap. 3.

(88) Flaubert, *Correspondance*, op. cit., t. I, p. 237.

(89) *Ibid.*, p. 230.

(90) *Ibid.*, p. 235.

(91) *Ibid.*, p. 249.

(92) *Ibid.*, t. IV, p. 24.

(93) *Ibid.*, t. I, p. 288.

(94) *Ibid.*, p. 740.

(95) *Ibid.*, p. 264.

(96) Jean Bruneau, *Les Débuts littéraires de Gustave Flaubert*, Armand Colin, 1962, p. 580.

(97) Flaubert, *Correspondance*, op. cit., t. I, p. 238.

(98) « Tout cela est arrivé, parce que cela devait arriver. Moque-toi de mon fatalisme, écrit-il à Louise Colet, ajoute que je suis arriéré d'être Turc. Le fatalisme est la Providence du mal ; c'est elle qu'on voit, j'y crois » (11 août 1846).

(99) Flaubert, lettre à Louis Bouilhet du 27 juin 1855.

VI. LOUISE

(100) *Memoranda de Louise Colet*, dans Flaubert, *Correspondance*, op. cit., t. I, p. 807.

(101) Théodore de Banville, cité par Joseph F. Jackson dans *Louise Colet et ses amis littéraires* (en français), New Haven, Yale University Press, 1937, p. 121.

(102) Jean-Paul Sartre, *L'Idiot de la famille*, op. cit., t. II, p. 1907. Comme toujours, dans cette somme, il faut en prendre et en laisser. La puissance interprétative de Sartre ne peut laisser indifférent, même si elle sème aussi le doute derrière ses plus belles fulgurances. Du moins, doit-on en retenir les hypothèses.

(103) Sainte-Beuve, *Revue des deux mondes*, 1^{er} décembre 1839, p. 709-711.

(104) George Sand, *Correspondance*, Garnier, t. VI, 1969, 25 février 1843, p. 63.

(105) Joseph F. Jackson, *Louise Colet et ses amis littéraires*, op. cit., p. 123.

(106) Julian Barnes, *Le Perroquet de Flaubert*, Stock, 1986, p. 174.

(107) Maxime Du Camp, *Souvenirs littéraires*, op. cit., t. I, p. 257.

(108) *Ibid.*, p. 260.

(109) Le 11 mars 1848, Louise Colet annonçait parallèlement sa grossesse à son cousin Honoré Clair, en lui faisant croire que son mari, malade, avait fait une cure à Eaux-Bonnes en 1847, dont il était revenu ragaillardi : « Son retour à la santé a amené pour moi un résultat dont je me serais bien passée. Je veux parler d'une grossesse déjà avancée qui me rend fort malade », *Lettres inédites de Louise Colet à Honoré Clair* dans *Cahiers d'études sur les correspondances du XIX^e siècle*, n° 9, Clermont-Ferrand, 1999. Est-ce la version qu'elle a donnée à Flaubert ?

(110) Maxime Du Camp, *Souvenirs littéraires*, op. cit., t. I, p. 264.

(111) Flaubert, *Voyage en Bretagne. Par les champs et par les grèves*, présentation de Maurice Nadeau, Éditions Complexe, 1989, p. 329.

(112) *Ibid.*, p. 352 et sq.

VII. 1848

(113) Flaubert, *Correspondance*, op. cit., t. I, p. 314.

(114) Maxime Du Camp, *Souvenirs de l'année 1848*, Hachette, 2^e éd., 1892, p. 69.

(115) *Ibid.*, p. 106.

(116) Alexis de Tocqueville, *Souvenirs*, Gallimard, 1964, p. 152.

(117) Maxime Du Camp, *Souvenirs littéraires*, op. cit., t. I, p. 277.

(118) Flaubert, *Correspondance*, op. cit., t. I, p. 801.

(119) Maxime Du Camp, *Souvenirs littéraires*, op. cit., t. I, p. 288-289.

(120) René Dumesnil, *Gustave Flaubert*, Desclée de Brouwer, 1932, p. 133.

(121) Voir Alexis François, « Gustave Flaubert, Maxime Du Camp et la révolution de 1848 » et Gilbert Guisan, « Flaubert et la révolution de 48 », *Revue d'histoire littéraire*, janvier-mars 1953 et avril-juin 1958.

(122) Flaubert, *Bouvard et Pécuchet*, dans *Œuvres*, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », t. II, 1952, p. 869.

VIII. UN DÉSIR D'ORIENT

(123) Flaubert, *Cahier intime de 1840-1841* dans *Œuvres de jeunesse*, op. cit., p. 748.

(124) Méhémet-Ali, cité par Jean-Marie Homet dans « La longue marche de l'obélisque », *L'Histoire*, n° 262, février 2002.

(125) Voir Jean-Claude Berchet, *Le Voyage en Orient. Anthologie des voyageurs français dans le Levant au XIX^e siècle*, Robert Laffont, 1985.

(126) Flaubert, *Correspondance*, op. cit., t. I, p. 505.

(127) Voir Maxime Du Camp, *Souvenirs littéraires*, op. cit., t. I, p. 300.

(128) Léon Letellier, *Louis Bouilhet, 1821-1869. Sa vie et ses œuvres*, Librairie

Hachette, 1919.

(129) Gustave Flaubert, *Voyage en Égypte*. Édition intégrale du manuscrit original établie et présentée par Pierre-Marc de Biasi, Grasset, 1991. On trouvera aussi ce *Voyage en Égypte*, complété par les notes portant sur la suite du voyage, dans *Voyage en Orient*, édition et préface de Claudine Gothot-Mersch, annotation et cartes de Stéphanie Dord-Crouslé, Gallimard, « Folio », 2006.

(130) Maxime Du Camp, *Voyages en Orient (1849-1851)*, Messine, Peloritana, 1972.

(131) Marie-Thérèse et André Jammes, *En Égypte au temps de Flaubert. Les premiers photographes 1839-1860*, Kodak-Pathé, 1976.

(132) Flaubert, *Correspondance*, op. cit., t. I, p. 766. La somme dépasse cent mille de nos euros.

(133) Flaubert, *Voyage en Égypte*, édition de Pierre-Marc de Biasi, op. cit., p. 49.

(134) Maxime Du Camp, *Souvenirs littéraires*, op. cit., t. I, p. 320.

(135) Flaubert, *Correspondance*, op. cit., t. I, p. 628.

(136) *Ibid.*, p. 530-531.

(137) Flaubert, *Voyage en Égypte*, op. cit., p. 124-125.

(138) Maxime Du Camp, *Souvenirs littéraires*, op. cit., t. I, p. 322.

(139) Flaubert, *Voyage en Égypte*, op. cit., p. 165.

IX. DES PYRAMIDES À LA SUBLIME PORTE

(140) Flaubert, *Correspondance*, op. cit., t. I, p. 678.

(141) Flaubert, *Voyage en Égypte*, op. cit., p. 208-210.

(142) Maxime Du Camp, *Le Nil*, rééd. présentée par Michel Dewachter et Daniel Oster, Sand et Conti, 1987, p. 142.

(143) Flaubert, *Correspondance*, op. cit., t. I, p. 604.

(144) Gérard de Nerval, *Voyage en Orient*, dans *Œuvres complètes*, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », t. II, 1975, p. 143.

(145) Alain Corbin et al., *Histoire de la virilité*, Le Seuil, t. II, 2011, p. 124-154.

(146) Flaubert, *Correspondance*, op. cit., t. I, p. 605.

(147) Jean-Paul Sartre, *L'Idiot de la famille*, op. cit., t. I, p. 1049.

(148) Jacques-Louis Douchin, *La Vie érotique de Flaubert*, op. cit., p. 268.

(149) Flaubert, *Voyage en Égypte*, édition de Pierre-Marc de Biasi, op. cit., p. 25.

(150) Flaubert, *Correspondance*, op. cit., t. I, p. 730.

(151) Jacques-Louis Douchin, *La Vie érotique de Flaubert*, op. cit., p. 119.

- (152) Flaubert, *Voyage en Orient*, édition présentée et établie par Claudine Gothot-Mersch, Gallimard, « Folio classique », 2006.
- (153) Flaubert, *Correspondance*, *op. cit.*, t. I, p. 657.
- (154) Flaubert, *Voyage en Orient*, *op. cit.*, p. 248.
- (155) Maxime Du Camp, *Souvenirs littéraires*, *op. cit.*, t. I, p. 372-373.
- (156) Flaubert, *Voyages et carnets de voyage*, dans *Œuvres complètes de Gustave Flaubert*, Club de l'Honnête Homme, 1973, p. 29-30. Et *Voyage en Orient*, *op. cit.*, p. 349.
- (157) Flaubert, *Voyage en Orient*, *op. cit.*, p. 372.
- (158) *Ibid.*, p. 375.
- (159) Flaubert, *Correspondance*, *op. cit.*, t. I, p. 720.
- (160) Voir *ibid.*, p. 645.
- (161) Maxime Du Camp, *Souvenirs littéraires*, *op. cit.*, t. I, p. 355.
- (162) Maxime Du Camp, *Égypte, Nubie, Palestine et Syrie* : dessins photographiques recueillis pendant les années 1849, 1850 et 1851, accompagnés d'un texte explicatif et précédés d'une introduction par Maxime Du Camp chargé d'une mission archéologique en Orient par le Ministère de l'Instruction publique, Gide et J. Baudry Éditeurs, 1852 : 125 photographies, épreuves sur papier « ioduré » (env. 21 x 16,5 cm), d'après négatifs papier de Maxime Du Camp sauf pl. 1, 9, 52, contretypes de daguerréotypes d'Aimé Rochas ; tirages à l'imprimerie photographique de Blanquart-Evrard à Lille ; 3 plans gravés par Erhard Schieble d'après Prisse d'Avennes (pl. XXVI*, XLV*, LXVII*).

X. LOUISE (SUITE ET FIN)

- (163) Flaubert, *Correspondance*, *op. cit.*, t. II, p. 28-29.
- (164) *Ibid.*, p. 100.
- (165) *Ibid.*, p. 113.
- (166) *Ibid.*, p. 436.
- (167) *Ibid.*, p. 358.
- (168) *Ibid.*, p. 515.
- (169) *Ibid.*, p. 529.
- (170) *Ibid.*, p. 200-201.
- (171) *Ibid.*, p. 878.
- (172) *Ibid.*, p. 32.
- (173) *Ibid.*, p. 331.

- (174) *Ibid.*, p. 57.
- (175) Extraits de lettres de Maxime Du Camp à Gustave Flaubert, dans Flaubert, *Correspondance*, *op. cit.*, t. II, p. 859.
- (176) Flaubert, *Correspondance*, *op. cit.*, t. II, p. 463.
- (177) *Ibid.*, p. 469.
- (178) *Ibid.*, p. 135.
- (179) *Ibid.*, p. 330.
- (180) *Ibid.*, p. 540.
- (181) *Ibid.*, p. 382.
- (182) *Ibid.*, p. 892.
- (183) Professeur F. Regli, « Pathologie psychiatrique et maladie organique », dans *Pathographies* (n° 116).
- (184) P. Rentchnick, *ibid.*
- (185) Flaubert, *Correspondance*, *op. cit.*, t. II, p. 416.
- (186) *Ibid.*, p. 543.
- (187) *Ibid.*, p. 882.
- (188) *Ibid.*, p. 447.
- (189) Louis Bouilhet, lettre du 14 janvier 1854, *Lettres à Gustave Flaubert*, texte présenté par Maria Luisa Cappello, CNRS Éditions, 1996, p. 43.
- (190) Avec l'assentiment de Flaubert, à en juger par ce mot de lui à Bouilhet dans une lettre du 8 décembre 1853 : « Ludovica. — Tu aurais tort de ne pas fréquenter cette dernière qui peut te faire tirer de plus beaux coups que la Muse, inter nos. »
- (191) Flaubert, *Correspondance*, *op. cit.*, t. II, p. 881.
- (192) *Ibid.*, p. 282.
- (193) *Ibid.*, p. 888.
- (194) *Ibid.*, p. 131.
- (195) *Ibid.*, p. 897.
- (196) *Ibid.*, p. 475.
- (197) Joseph F. Jackson, *Louise Colet et ses amis littéraires*, *op. cit.*, p. 221. Dans une lettre du 23 mai 1855, Flaubert parle à Bouilhet de « nos deux anges ».
- (198) *Ibid.*, p. 557.
- (199) Voir Émile Gérard-Gailly, *Les Véhémences de Louise Colet*, Mercure de France, 1934.

- (200) Flaubert, *Correspondance*, op. cit., t. II, p. 1271.
- (201) Jacques-Louis Douchin, *La Vie érotique de Flaubert*, op. cit., p. 186.
- (202) Flaubert, *Correspondance*, op. cit., t. II, p. 562.
- (203) *Ibid.*, p. 579.
- (204) *Ibid.*, p. 589.
- (205) *Ibid.*, p. 652.
- (206) *Ibid.*, p. 600.
- (207) *Ibid.*, p. 643-644.
- (208) *Ibid.*, p. 652.
- (209) *Ibid.*, p. 654.
- (210) *Ibid.*, t. I, p. 704. Flaubert s'est inspiré aussi des *Mémoires de Madame Ludovica* — un manuscrit inédit sur la femme séparée de Pradier et découvert par Gabrielle Leleu dans les dossiers de Flaubert (bibliothèque municipale de Rouen), publié intégralement par Douglas Siler dans le n° 145 des *Archives des lettres modernes* (Minard, 1973). L'auteur inconnu narrait les amours interdites de Louise Pradier et ses folles dépenses. Nombre de correspondances ont été notées entre ce manuscrit et *Madame Bovary*.
- (211) Jean Bruneau, *Les Débuts littéraires de Gustave Flaubert*, op. cit., p. 558.
- (212) Flaubert, *Correspondance*, op. cit., t. II, p. 392.
- (213) Marie de Flavigny, comtesse d'Agoult, *Mémoires 1833-1854*, Calmann-Lévy, 1927, p. 96.
- (214) René Descharmes, *Flaubert, sa vie, son caractère et ses idées avant 1857*, F. Ferroud, 1909, p. 103.
- (215) Charles Baudelaire, « Madame Bovary par Gustave Flaubert », dans *Œuvres complètes*, op. cit., t. II, 1976, p. 76-86.
- (216) Flaubert, *Madame Bovary*, dans *Œuvres*, op. cit., t. I, 1951, p. 584.
- (217) Edmond et Jules de Goncourt, *Journal*, op. cit., t. II, p. 641.
- (218) Pierre-Marc de Biasi, *Flaubert. Les secrets de « l'homme-plume »*, Hachette Livre, 1995, p. 66.
- (219) Georges Pradalié, *Balzac historien*, PUF, 1955, p. 73.
- (220) Jean Cassou, *Quarante-huit*, Gallimard, 1939, p. 6-7. Cette comparaison avec Cervantès et Molière avait déjà été faite, en 1876, par Montégut, dans la *Revue des deux mondes*. Voir Flaubert, *Correspondance*, op. cit., t. V, p. 145.
- (221) François Mauriac, *Trois Grands Hommes devant Dieu*, Hartmann, 1947, p. 88.

(222) Flaubert, *Correspondance*, op. cit., t. I, p. 210.

XII. DEVENIR CÉLÈBRE

(223) Jean-Yves Mollier, *Michel et Calmann Lévy ou La Naissance de l'édition moderne 1836-1891*, Calmann-Lévy, 1984, p. 341 et sq.

(224) Jacques Suffel dans ses *Lettres inédites de Gustave Flaubert à son éditeur Michel Lévy* estime qu'en 1862, après quatre réimpressions, le total des tirages était de 29 150 exemplaires. Jean-Yves Mollier « majore ces chiffres d'environ 20 % et évalue les gains de l'éditeur à un minimum de 35 000 francs, tandis que l'auteur ne reçut que 1 300 francs » (Joelle Robert, « Lettres de Flaubert à Michel Lévy », *Bulletin Flaubert-Maupassant*, n° 1).

(225) Flaubert, *Correspondance*, op. cit., t. II, p. 722.

(226) *Ibid.*, p. 660.

(227) Yvan Leclerc, *Crimes écrits*, Plon, 1991, p. 141.

(228) Maxime Du Camp, *Souvenirs littéraires*, op. cit., t. II, p. 150.

(229) Cité par Jean Bruneau dans Flaubert, *Correspondance*, op. cit., t. II, p. 1369. Les citations des critiques sont tirées, sauf indication contraire, soit de cette édition de la *Correspondance* de Flaubert, soit de René Descharmes et René Dumesnil, *Autour de Flaubert. Études historiques et documentaires*, Slatkine Reprints, Genève, t. 1, 2002.

(230) C'était pure invention.

(231) Sainte-Beuve, cité par Robert Kopp dans « Outrageantes *Fleurs du mal...* », *L'Histoire*, n° 323, septembre 2007.

(232) Flaubert, *Correspondance*, op. cit., t. II, p. 772.

(233) *Ibid.*, p. 1382.

(234) Article reproduit dans Marie-Sophie Leroyer de Chantepie, *Souvenirs et impressions littéraires*, Perrin, 1890.

(235) Jean Bruneau a reproduit les lettres de Marie-Sophie Leroyer de Chantepie dans la *Correspondance* de Flaubert, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », op. cit.

XIII. LA VIE PARISIENNE

(236) Flaubert, *Correspondance*, op. cit., t. III, p. 14.

(237) *Ibid.*, t. II, p. 855.

(238) Lettre de Jules Michelet, citée dans Flaubert, *Correspondance*, op. cit., t. III, p. 1119.

(239) Edmond et Jules de Goncourt, *Journal*, op. cit., t. I, p. 525.

(240) *Ibid.*, p. 537.

(241) *Ibid.*, p. 500.

(242) *Ibid.*, p. 1066.

(243) Traduction française : Hermia Oliver, *Flaubert et une gouvernante anglaise : à la recherche de Juliet Herbert*, Publications des universités de Rouen et du Havre, 2011.

(244) Benjamin F. Bart, *Flaubert*, Presses universitaires de Syracuse (États-Unis), 1967.

(245) Flaubert, *Correspondance*, *op. cit.*, t. II, p. 749.

(246) *Ibid.*, p. 713.

(247) Flaubert, *Carnet de voyage à Carthage*, texte établi par Claire-Marie Delavoye, Publications de l'université de Rouen, 1999, p. 64.

XIV. SALAMMBÔ

(248) Jean-Yves Mollier, *Michel et Calmann Lévy...*, *op. cit.*, p. 345.

(249) Flaubert, *Correspondance*, *op. cit.*, t. II, p. 727.

(250) Albert Thibaudet, *Gustave Flaubert*, Gallimard, 1935, rééd. « Tel », 1982, p. 136.

(251) Voir note et citations de Jean Bruneau dans Flaubert, *Correspondance*, *op. cit.*, t. III, p. 1207-1211.

(252) Charles Baudelaire, cité par Jean-Benoît Guinot dans *Dictionnaire Flaubert*, CNRS Éditions, 2010, p. 60.

(253) Christian Théodore Falbe, cartographe, avait publié en 1831 un *Plan du terrain et des ruines de Carthage*, tandis qu'Adolphe Dureau de la Malle avait fait paraître en 1835 ses *Recherches sur la topographie de Carthage*.

(254) Flaubert, *Correspondance*, *op. cit.*, t. III, p. 274.

(255) Ernest Reyer, compositeur français ami de Bouilhet, avait projeté de tirer un opéra de *Salammbô* sur un livret de Théophile Gautier ; ce fut finalement Du Locle le librettiste : l'opéra fut créé à la Monnaie de Bruxelles en 1890, repris la même année par le Théâtre des Arts de Rouen.

XV. LE MARIAGE DE CAROLINE

(256) *Gustave Flaubert par sa nièce Caroline Franklin Grout. Heures d'autrefois. Mémoires inédits*, Publications de l'université de Rouen, 1999, p. 155. *Heures d'autrefois* a été retrouvé par M^{me} Lucie Chevalley-Sabatier, nièce de Caroline. Ces mémoires ainsi que *Souvenirs intimes*, qui préfaçaient l'édition de la *Correspondance* de Gustave Flaubert chez Conard, ont été réunis dans *Gustave Flaubert par sa nièce Caroline Franklin Grout*, *op. cit.*

(257) *Gustave Flaubert par sa nièce Caroline Franklin Grout*, *op. cit.*, p. 52.

(258) On se souvient de ce personnage imaginaire, le Vieux Sheik, créé par Flaubert et Du Camp lors de leur voyage en Orient.

(259) *Gustave Flaubert par sa nièce Caroline Franklin Grout, op. cit.*, p. 60.

(260) Lucie Chevalley-Sabatier en fait l'hypothèse ; voir *Gustave Flaubert et sa nièce Caroline*, préface de Jean Bruneau, La Pensée universelle, 1971.

(261) Flaubert, *Correspondance, op. cit.*, t. III, p. 366-367.

(262) Voir note de Jean Bruneau dans Flaubert, *Correspondance, op. cit.*, t. III, p. 1305-1306.

(263) *Ibid.*, p. 1301-1302. Jean Bruneau évoque le « roman imaginé par Gérard-Gailly » à propos de Commanville, et cite l'article de Lucien Andrieu « Commanville », *AFL.*, n° 41, décembre 1972.

(264) *Gustave Flaubert par sa nièce Caroline Franklin Grout, op. cit.*, p. 62.

(265) De deux cents pour mille au début du XIX^e siècle, le taux des enfants nés vivants et morts avant un an descend à cent quarante-quatre pour mille en 1845, avant de remonter sous le second Empire.

(266) On estime à 3 % le nombre des femmes qui meurent dans les deux mois qui suivent l'accouchement entre 1800 et 1850.

(267) *Gustave Flaubert par sa nièce Caroline Franklin Grout, op. cit.*, p. 63.

(268) *Ibid.*, p. 64.

(269) Lucie Chevalley-Sabatier, *Gustave Flaubert par sa nièce Caroline Franklin Grout, op. cit.*

(270) *Gustave Flaubert et sa nièce Caroline, op. cit.*, p. 77.

XVI. L'ERMITE AUX GANTS BLANCS

(271) Flaubert, *Correspondance, op. cit.*, t. III, p. 1342.

(272) *Ibid.*, p. 488.

(273) *Ibid.*, p. 349.

(274) Edmond et Jules de Goncourt, *Journal, op. cit.*, t. II, p. 1031.

(275) Flaubert, *Correspondance, op. cit.*, t. III, p. 414.

(276) Voir André Billy, *Les Frères Goncourt*, Flammarion, 1954, et, en plus romancé, Robert Baldick, *Les Dîners Magny*, Denoël, 1971.

(277) Edmond et Jules de Goncourt, *Journal, op. cit.*, t. II, p. 961.

(278) Joseph Primoli, cité par Jean Bruneau dans Flaubert, *Correspondance, op. cit.*, t. III, p. 1401.

(279) *Ibid.*, p. 523.

(280) Flaubert, *Correspondance*, op. cit., t. III, p. 746. Voir notamment sa lettre du 9 mai 1868.

(281) Edmond et Jules de Goncourt, *Journal*, op. cit., t. II, p. 605.

(282) Maxime Du Camp, *Souvenirs littéraires*, op. cit., t. II, p. 269.

(283) Flaubert-Goncourt, *Correspondance*, texte établi, préfacé et annoté par Pierre-Jean Dubief, Flammarion, 1998, p. 115.

XVII. MONSEIGNEUR

(284) Maxime Du Camp, *Souvenirs littéraires*, op. cit., t. II, p. 155.

(285) Flaubert, *Correspondance*, op. cit., t. II, p. 329.

(286) Edmond et Jules de Goncourt, *Journal*, op. cit., t. I, p. 969.

(287) Louis Bouilhet, *Lettres à Gustave Flaubert*, texte établi et annoté par Maria Luisa Cappello, CNRS Éditions, 1996, p. 564.

(288) *Ibid.*, p. 544.

(289) Edmond et Jules de Goncourt, *Journal*, op. cit., t. II, p. 47.

(290) Flaubert, *Correspondance*, op. cit., t. IV, p. 77.

(291) *Ibid.*, t. III, p. 383.

(292) Louis Bouilhet, *Lettres à Gustave Flaubert*, op. cit., p. 647.

(293) Flaubert, *Correspondance*, op. cit., t. III, p. 642.

(294) « Mon pauvre Bouilhet », dans Flaubert, *Vie et travaux du RP Cruchard et autres inédits*, avant-propos de Bernard Molant, textes établis, présenté et annotés par Mathieu Desportes et Yvan Leclerc, Presses des universités de Rouen et du Havre, 2005.

(295) Guy de Maupassant, cité par Léon Letellier dans *Louis Bouilhet 1821-1869. Sa vie et ses œuvres*, Librairie Hachette, 1919.

(296) Lire la lettre à Edma Roger des Genettes, du 28 janvier 1872, où Flaubert narre comment il a monté « seul, absolument seul, Aïssé ».

XVIII. FRÉDÉRIC, CE N'EST PAS MOI

(297) « J'en ai aimé une depuis 14 ans jusqu'à 20 sans le lui dire... », écrit-il à Louise Colet (*Correspondance*, op. cit., t. I, p. 279). Jean Bruneau et à sa suite Jacques-Louis Douchin ont contesté de manière probante le mythe du « grand amour » construit par Gérard-Gailly, repris par René Dumesnil et d'autres. Selon Edmond de Goncourt, cette passion « qui l'avait empoigné en quatrième », [il la] garda au fond de lui, en dépit du bordel et des amours banales, jusqu'à trente-deux ans » (*Journal*, op. cit., t. 2, p. 560). S'il y a bien eu passion, celle-ci est éteinte en 1862-1863, au moment où Flaubert conçoit *L'Éducation sentimentale*.

(298) Lettre à Louise Colet du 7 novembre 1847.

(299) Voir Jean Bruneau, *Revue d'histoire littéraire de la France*, juin 1983, où sont reconstituées les relations entre Flaubert et les Schlésinger de 1851 à 1872. Le même auteur conteste les hypothèses de Gérard-Gailly, selon lesquelles la scène des adieux serait une transposition d'un épisode réellement vécu.

(300) Flaubert, *Correspondance*, *op. cit.*, t. III, p. 415.

(301) Flaubert, *Correspondance*, *op. cit.*, t. III, p. 574.

(302) *Ibid.*, p. 831.

(303) Carnets conservés à la Bibliothèque historique de la Ville de Paris, édités par Marie-Jeanne Durry, *Flaubert et ses projets inédits*, Nizet, 1950.

(304) André Vial, « De *Volupté* à *L'Éducation sentimentale* », *Revue d'histoire littéraire*, janvier-mars et avril-juin 1957.

(305) Charles Baudelaire, *Critique d'art*, dans *Œuvres complètes*, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », t. II, p. 560.

(306) Louis Veron, *Mémoires d'un bourgeois de Paris*, Gabriel de Gonet, 1854, p. 49-50.

(307) André Vial, « Flaubert, émule et disciple émancipé de Balzac », *Revue d'histoire littéraire*, juillet-septembre 1948.

(308) Flaubert, *Correspondance*, *op. cit.*, t. II, p. 340.

(309) André Vial, « Flaubert, émule et disciple... », art. cité.

(310) Flaubert, *Correspondance*, *op. cit.*, t. I, p. 721.

(311) Flaubert, lettre à Jules Duplan, *Correspondance*, *op. cit.*, t. III, p. 734.

XIX. FRÉDÉRIC, C'EST NOUS

(312) Alexis de Tocqueville, *Souvenirs*, *op. cit.*, p. 30.

(313) Flaubert, *Correspondance*, *op. cit.*, t. III, p. 783.

(314) *Les Crimes des rois de France* de Louis Lavicomterie a été publié sous la Révolution et réédité en 1834. Je n'ai pas trouvé de référence pour les *Mystères du Vatican*, mais il existe un ouvrage intitulé *Les Mystères de la papauté*, publié à Londres (sans date).

(315) Herbert J. Hunt, *Le Socialisme et le Romantisme en France*, Oxford, Clarendon Press, 1935, p. 325.

(316) Victor Hugo, cité par Eugène Silvain dans *Frédéric Lemaître*, Alcan, 1930, p. 157.

(317) Flaubert, cité par René Dumesnil dans son édition de *L'Éducation sentimentale*, Les Belles Lettres, t. II, 1958, p. 359.

(318) Alexis de Tocqueville, *De la démocratie en Amérique*, dans *Œuvres*, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », t. II, 1992, p. 572.

XX. DOUCHE ÉCOSSAISE

(319) Maxime Du Camp, *Souvenirs littéraires*, *op. cit.*, t. II, p. 339.

(320) Voir notamment « À propos du style de Flaubert », article de Marcel Proust reproduit dans Flaubert, *L'Éducation sentimentale*, Gallimard, « Folio classique », 2011, p. 572 et sq.

(321) Voir Jean-Yves Mollier, *Michel et Calmann Lévy*, *op. cit.*, p. 401-403.

(322) Flaubert, *Correspondance*, *op. cit.*, t. IV, p. 127.

(323) Jean Bruneau évoque la liste d'une centaine de ces lettres de réponse, publiée par *Le Manuscrit autographe*, 1932, n° 37. Voir Flaubert, *Correspondance*, *op. cit.*, t. IV, p. 1116 et sq.

(324) Edmond de Goncourt, dans Flaubert-Goncourt, *Correspondance*, *op. cit.*, p. 214.

(325) Nous avons consulté, grâce au site Gallica de la BNF et aux archives de l'université de Rouen, les publications suivantes : *Le Figaro*, le *Journal des débats* (deux articles), *Le Gaulois* (trois articles), *L'Opinion nationale*, *Le Pays*, *La Gironde*, *La Tribune*, *Le Constitutionnel*, *Le National*, le *Journal de Rouen*, *Le Temps*, *Le Droit des femmes*, *Le Siècle*, *Paris-Journal*, la *Revue des deux mondes*, *La Parodie*, *La Liberté*, le *Journal officiel*, *L'Avenir national*, *Le Rappel*, le *Bulletin des bibliophiles*, *Le Voltaire*.

(326) Voir Jean-Yves Mollier, *Michel et Calmann Lévy*, *op. cit.*, p. 401.

(327) Émile Zola, *Le Voltaire*, 9 décembre 1879.

XXI. GEORGE SAND ET LE VIEUX TROUBADOUR

(328) George Sand, *Correspondance*, Garnier, t. XXI, 1986, p. 734.

(329) George Sand, *Agendas IV 1867-1871*, textes transcrits et annotés par Anne Chevereau, Jean Touzot, 1993.

(330) Rappelons que George Sand avait pour nom de naissance Aurore Dupin et qu'elle était devenue par son mariage baronne Dudevant. Elle avait pris le pseudonyme de Sand (inspiré par le nom de son amant Jules Sandeau) dès la publication de son premier roman, *Rose et Blanche*.

(331) Voir George Sand, « Le Théâtre des marionnettes de Nohant », dans *Œuvres autobiographiques*, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », t. II, 1971, p. 1249-1276.

(332) Flaubert, *Correspondance*, *op. cit.*, t. II, p. 177.

(333) *Ibid.*, p. 856.

(334) Voir George Sand, *Politique et polémiques*, présenté par Michelle Perrot,

Imprimerie nationale, 1997, p. 65-105.

(335) George Sand, « À propos de l'élection de Louis Bonaparte à la présidence de la République française », *La Réforme*, 22 décembre 1848 ; article repris dans *Politique et polémiques*, *op. cit.*

(336) Flaubert, *Correspondance*, *op. cit.*, t. III, p. 514.

(337) *Ibid.*, p. 304.

(338) George Sand, *Agendas*, *op. cit.*, III, p. 334.

(339) Flaubert, *Correspondance*, *op. cit.*, t. III, p. 555. Voir par ailleurs lettre de George Sand à Lina, dans sa *Correspondance*, *op. cit.*, t. XX, p. 170.

(340) Flaubert, *Correspondance*, *op. cit.*, t. III, p. 711-713.

(341) *Ibid.*, p. 656.

(342) Voir la mise au point d'Yvan Leclerc « Les Droits d'auteur de Flaubert », *Bulletin Flaubert-Maupassant*, n° 27.

(343) Flaubert-Goncourt, *Correspondance*, *op. cit.*, p. 217.

(344) Mona Ozouf, *Les Mots des femmes*, Fayard, 1995, p. 198.

(345) Flaubert, *Correspondance*, *op. cit.*, t. III, p. 645.

(346) Flaubert, *Correspondance*, *op. cit.*, t. IV, p. 159.

(347) *Ibid.*, p. 211.

XXII. LA GUERRE !

(348) Flaubert, *Correspondance*, *op. cit.*, t. IV, p. 216.

(349) Voir Jules Vallès, *L'Insurgé*, dans *Œuvres*, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », t. II, 1990, p. 968-969.

(350) Edmond et Jules de Goncourt, *Journal*, *op. cit.*, t. II, p. 277-278.

(351) Flaubert, *Correspondance*, *op. cit.*, t. IV, p. 225.

(352) Flaubert, *Correspondance*, *op. cit.*, t. IV, p. 233.

(353) Edmond et Jules de Goncourt, *Journal*, *op. cit.*, t. II, p. 292.

(354) *Ibid.*, t. II, p. 365.

(355) Un témoin, Arnold Henryot, écrit dans son *Paris pendant le siège*, paru en 1871 : « M. Gambetta galvanisa les surfaces, mais il fut trop mal secondé pour remuer les couches profondes du pays ; tandis que M. le général Trochu, qui n'avait qu'à diriger le torrent patriotique, resta jusqu'à la fin convaincu que Paris n'avait pas d'armée » (p. 172-173).

XXIII. LA COMMUNE

- (356) Edmond et Jules de Goncourt, *Journal*, op. cit., t. II, p. 399.
- (357) Flaubert, *Correspondance*, op. cit., t. IV, p. 293.
- (358) Edmond et Jules de Goncourt, *Journal*, op. cit., t. II, p. 393-394.
- (359) Hermia Oliver, *Flaubert et une gouvernante anglaise...*, op. cit., p. 163.
- (360) Élie Reclus, *La Commune de Paris au jour le jour*, Schleicher, 1908, p. 74.
- (361) Sur l'initiative de Gustave Courbet, les communards ont détruit la colonne Vendôme célébrant les guerres de Napoléon.
- (362) Flaubert, *Correspondance*, op. cit., t. IV, p. 310.
- (363) *Ibid.*, p. 318-319.
- (364) Edmond et Jules de Goncourt, *Journal*, op. cit., t. II, p. 451.
- (365) Francisque Sarcey, cité par Gabriel Hanotaux dans *Histoire de la France contemporaine* (1871-1900), Combet et C^{ie} (s.d.), p. 203.
- (366) Flaubert, *Correspondance*, op. cit., t. IV, p. 342.
- (367) Maxime Du Camp consacra quatre volumes à l'histoire de la Commune sous le titre *Les Convulsions de Paris*. Ce simple passage suffira à en donner le ton : « L'orgie a été la principale préoccupation de la plupart de ces hommes, acteurs secondaires d'un drame auquel ils participaient sans trop le comprendre, ceux-là, et c'était le plus grand nombre, ne se souciaient ni de l'avènement du prolétariat, ni de la rénovation sociale. Ils recherchaient le plaisir grossier, le trouvaient sans peine, ajoutaient leur dépravation particulière à la dépravation générale, et se tenaient pour satisfaits » (t. IV, p. 115).
- (368) Lucien Descaves, *Philémon vieux de la vieille*, P. Ollendorf, 1914.
- (369) Maxime Du Camp, *Souvenirs littéraires*, op. cit., t. II, p. 376.
- (370) Flaubert, *Correspondance*, op. cit., t. IV, p. 426.

XXIV. « L'ÊTRE QUE J'AI LE PLUS AIMÉ »

- (371) Flaubert, *Correspondance*, op. cit., t. IV, p. 392.
- (372) *Ibid.*, p. 349.
- (373) *Ibid.*, p. 350.
- (374) *Ibid.*, p. 422.
- (375) Sur l'importance de ce texte, voir Liana Nissim, « La Préface de Gustave Flaubert aux *Dernières Chansons* de Louis Bouilhet », *Bulletin Flaubert-Maupassant*, n° 4, 1996.
- (376) Flaubert, *Correspondance*, op. cit., t. IV, p. 650.
- (377) *Ibid.*, p. 473.

(378) *Ibid.*, t. II, p. 100.

(379) Caroline Franklin Grout, *Heures d'autrefois...*, *op. cit.*, p. 50.

(380) Archives départementales de Seine-Maritime, cote 2^E8/340, et <http://flaubert.univ-rouen.fr>.

(381) C. Vermeille, dans sa contribution « Flaubert et Commanville » au colloque « Flaubert et l'argent », démontre que le testament de M^{me} Flaubert, datant de 1871, a été inspiré par Ernest Commanville. Ce testament était révocable car une partie de la propriété de Croisset n'appartenait pas à M^{me} Flaubert, mais ni Achille ni Gustave n'ont voulu contester la volonté manifestée par leur mère. Cependant, comme l'avait précisé son testament, Croisset fut estimé pour le partage au prix d'achat de 90 000 francs, alors que l'évaluation de la propriété, selon M. Vermeille, devait avoisiner 150 000 francs : « En imposant la valeur d'achat de 90 000 francs, la grand-mère gratifie sa petite-fille de 60 000 francs. » On pouvait y voir la main de Commanville. Voir *Bulletin Flaubert-Maupassant*, n° 27.

(382) « Lettre autographe de Julie Flaubert... » par Arlette Dubois, *Bulletin Flaubert-Maupassant*, n° 27.

XXV. LES INTERMITTENCES DU SPLEEN

(383) Flaubert, *Correspondance*, *op. cit.*, t. IV, p. 578.

(384) *Ibid.*, p. 608.

(385) *Ibid.*, p. 628.

(386) Hermia Oliver, *Flaubert et une gouvernante anglaise...*, *op. cit.*, p. 165 et sq.

(387) Flaubert, *Correspondance*, *op. cit.*, t. IV, p. 611.

(388) Sa biographe écrit : « Il est pour le moins probable que c'étaient ses lettres, l'espoir de rencontres futures et le souvenir de rencontres passées qui adoucissaient ce qui était parfois le peu enviable fardeau de la gouvernante » ; voir Hermia Oliver, *Flaubert et une gouvernante anglaise...*, *op. cit.*, p. 175.

(389) Flaubert, *Correspondance*, *op. cit.*, t. IV, p. 1192.

(390) *Ibid.*, p. 607.

(391) Edmond et Jules de Goncourt, *Journal*, *op. cit.*, t. II, p. 518.

(392) George Sand, *Correspondance*, *op. cit.*, t. XXIII, lettre du 3 mai 1873.

(393) George Sand, *Agendas*, *op. cit.*, V, p. 127-128.

(394) Flaubert, *Vie et travaux du RP Cuchard et autres inédits*, avant-propos de Bernard Molant, textes établis, présentés et annotés par Matthieu Desportes et Yvan Leclerc, Presses des universités de Rouen et du Havre, 2005. On y trouve « Alfred » et « Mon pauvre Bouilhet » — pages de journal écrites l'une et l'autre à la mort de ses amis.

(395) Edmond et Jules de Goncourt, *Journal*, *op. cit.*, t. II, p. 537.

- (396) Louis Bouilhet, *Lettres à Gustave Flaubert*, op. cit., p. 507.
- (397) Flaubert, *Correspondance*, op. cit., t. IV, p. 691 et 713.
- (398) *Ibid.*, p. 785.
- (399) Édouard Maynial, *Flaubert*, Éditions de la Nouvelle Revue critique, 1943, p. 147.
- (400) Jules Barbey d'Aureville, article du 20 avril 1874, dans *Le XIX^e siècle. Des œuvres et des hommes*, Mercure de France, 1966, p. 237.

XXVI. RUINE ET DEUIL

- (401) Flaubert, *Correspondance*, op. cit., t. IV, p. 924.
- (402) Caroline Franklin Grout, *Heures d'autrefois...*, op. cit., p. 80. Voir la note de Matthieu Desportes dans le même ouvrage, p. 210.
- (403) C. Vermeille, « Flaubert et Commanville », art. cité.
- (404) Flaubert, *Correspondance*, op. cit., p. 932.
- (405) *Ibid.*, p. 961.
- (406) Voir ci-dessus l'affaire du testament de M^{me} Flaubert, chap. xxiv, et, plus loin, chap. xxviii.
- (407) Jacques Lecarme, « Flaubert entre l'usure et la ruine », *Médium*, n° 16-17, juillet-décembre 2008, p. 107-126.
- (408) Flaubert, *Correspondance*, op. cit., t. IV, p. 1000.
- (409) *Ibid.*, t. V, p. 52.

XXVII. « IL Y A DE L'AZUR »

- (410) Flaubert, *Correspondance*, op. cit., t. V, p. 282.
- (411) Voir Julian Barnes, *Le Perroquet de Flaubert*, Stock, 2000.
- (412) Flaubert, *Correspondance*, op. cit., t. II, p. 614.
- (413) *Ibid.*, t. V, p. 279.
- (414) Henri Guillemin a développé, dans *Flaubert devant Dieu* (Plon, 1939), l'idée selon laquelle Gustave Flaubert était un chrétien qui s'ignorait. On peut ne pas être convaincu.
- (415) Edmond et Jules de Goncourt, *Journal*, op. cit., t. II, p. 728.
- (416) Flaubert, *Correspondance*, op. cit., t. V, p. 141.
- (417) Émile Zola, *Le Messager de l'Europe*, juillet 1880.
- (418) Hermia Oliver, *Flaubert et une gouvernante anglaise...*, op. cit., p. 174.

(419) Flaubert, *Correspondance*, *op. cit.*, t. V, p. 275.

(420) Jules Ferry, dans une lettre à sa femme, parle d'« un million d'hommes, échelonnés en masse profonde sur le passage du cortège funèbre debout, tête nue, recueillis, l'immortelle à la boutonnière [...] » ; cité par Georges Valance, *Thiers bourgeois et révolutionnaire*, Flammarion, 2007, p. 397.

(421) Flaubert, *Correspondance*, *op. cit.*, t. V, p. 343.

(422) Émile Zola, cité par Henri Mitterand, *Zola*, Fayard, t. II, 2001, p. 394.

(423) Voir Jean-Pierre van Deth, *Ernest Renan*, Fayard, 2012, p. 392-404.

(424) Charles-Edmond, cité par Jean-Pierre van Deth, *ibid.*, p. 397.

XXVIII. « TOUT M'EXCÈDE ET ME PÈSE »

(425) Flaubert, *Correspondance*, *op. cit.*, t. V, p. 530.

(426) *Ibid.*, p. 459.

(427) *Ibid.*, p. 553.

(428) Guy de Maupassant, cité dans Flaubert, *Correspondance*, *op. cit.*, t. V, p. 1345.

(429) Flaubert, *Correspondance*, *op. cit.*, p. 685.

(430) Edmond et Jules de Goncourt, *Journal*, *op. cit.*, t. II, p. 808.

(431) Flaubert, *Lettres inédites à Raoul Duval*, commentaires de Georges Normandy, Albin Michel, 1950, p. 231.

(432) *Le Figaro*, 14 octobre 1893.

(433) Caroline Franklin Grout, citée par René Dumesnil dans *Gustave Flaubert*, *op. cit.*, p. 293.

(434) René Descharmes, cité dans *ibid.*

(435) Flaubert, *Correspondance. Supplément (juillet 1877-mai 1880)*, recueillie, classée et annotée par MM. René Dumesnil, Jean Pommier et Claude Digeon, Éditions Louis Conard, 1954, p. 266-267.

(436) Edmond et Jules de Goncourt, *Journal*, *op. cit.*, t. II, p. 781.

(437) *Ibid.*, p. 795.

(438) Flaubert, *Correspondance*, *op. cit.*, t. V, p. 386.

(439) Nous avons cité un extrait de cet article ; voir chap. xx, p. 316.

(440) Voir Yvan Leclerc, *Crimes écrits. La littérature en procès au XIX^e siècle*, *op. cit.*, p. 387.

(441) Guy de Maupassant, « Gustave Flaubert », *L'Écho de Paris*, 24 novembre 1890.

(442) Edmond et Jules de Goncourt, *Journal*, *op. cit.*, t. II, p. 858-860.

- (443) Flaubert, *Correspondance*, *op. cit.*, t. V, p. 403.
- (444) *Ibid.*, p. 403. Voir « Discours pour Voltaire », dans Victor Hugo, *Politique*, Robert Laffont, « Bouquins », 1985, p. 984-991.
- (445) Flaubert, *Correspondance*, *op. cit.*, t. V, p. 616.
- (446) Témoignage recueilli et cité par Georges Normandy dans *Lettres de Flaubert à Raoul-Duval*, *op. cit.*, p. 252.
- (447) *Ibid.*, p. 260. *Concours médical*, 22 janvier 1939.
- (448) Voir Daniel Fauvel, Matthieu Desportes, « Inventaire après décès des biens de Gustave Flaubert », *Bulletin Flaubert-Maupassant*, n° 8, 2000.
- (449) Gaston Vassy, *Gil Blas*, 13 mai 1880.

XXIX. POST MORTEM

- (450) Guy de Maupassant, *Correspondance*, t. I, n° 178.
- (451) Edmond et Jules de Goncourt, *Journal*, *op. cit.*, t. III, p. 497. Pour l'ensemble du dossier consacré à l'histoire de ce monument, voir Flaubert-Goncourt, *Correspondance*, *op. cit.*, p. 293-315.
- (452) Maxime Du Camp, *Souvenirs littéraires*, *op. cit.*, t. I, p. 185.
- (453) Léon Chapron, cité par Nadine Satiat dans *Maupassant*, Flammarion, 2003, p. 250-251.
- (454) Edmond et Jules de Goncourt, *Journal*, *op. cit.*, t. I, p. 185.
- (455) Flaubert, *Correspondance*, *op. cit.*, t. III, p. 319-320.
- (456) Texte repris en appendice des *Œuvres* de Flaubert, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 1952, t. II, p. 992-997.
- (457) Introduction à l'édition « Folio classique », *op. cit.*, p. 36.
- (458) Flaubert, *Correspondance*, *op. cit.*, t. V, p. 535.
- (459) *Ibid.*, p. 767.
- (460) Dans le *Dictionnaire des idées reçues*, on lit à l'entrée « Savants » : « Les blaguer. »
- (461) Flaubert, cité dans l'introduction à l'édition « Folio classique » de *Bouvard et Pécuchet* par Claudine Gothot-Mersch, p. 22.
- (462) Flaubert, *Correspondance*, *op. cit.*, t. II, p. 731.
- (463) Voir Gustave Flaubert, *Le second volume de Bouvard et Pécuchet*, documents présentés et choisis par Geneviève Bollème, Les Lettres nouvelles, Denoël, 1966.
- (464) Flaubert, *Correspondance*, *op. cit.*, t. V, p. 599.
- (465) Guy de Maupassant, dans Flaubert-Maupassant, *Correspondance*, texte établi,

préfacé et annoté par Yvan Leclerc, Flammarion, 1993, p. 261.

(466) Pas tout à fait cependant, car Caroline, sans doute dans une bonne intention, s'était crue tenue d'en corriger et d'en modifier des passages. Nous devons le texte définitif au travail d'Alberto Cento, dans son édition critique de *Bouvard et Pécuchet*.

(467) Émile Faguet, *Flaubert*, Hachette, 1899, p. 134-136.

(468) Joris-Karl Huysmans, « Préface écrite vingt ans après le roman », *À rebours*, Fasquelle, 1903.

(469) René Descharmes publia en 1909 sa thèse de doctorat, *Flaubert, sa vie, son caractère et ses idées avant 1857*, le premier grand travail universitaire sur Gustave Flaubert. René Dumesnil a consacré une grande partie de sa vie à des études flaubertiennes de première importance, telle sa collaboration à l'édition du Centenaire de la *Correspondance*. Il est aussi l'auteur d'un *Gustave Flaubert*, paru chez Desclée de Brouwer en 1932. À Albert Thibaudet on doit notamment un *Gustave Flaubert* éclairant, *op. cit.*

(470) Jorge Luis Borges, « Défense de *Bouvard et Pécuchet* », *Discussion*, Gallimard, 1966.

(471) Voir notamment *Les Enfants du limon*, Gallimard, 1938.

(472) Voir notamment *Le Degré zéro de l'écriture*, Le Seuil, 1953.

(473) Voir Yvan Leclerc, « La Spirale et le Monument. Essai sur *Bouvard et Pécuchet* de Gustave Flaubert », SESDES, *Présences critiques*, 1988. Mélanie Leroy, mémoire de l'université McGill, Montréal, 2009, p. 12-25.

(474) Voir Flaubert, *Correspondance*, *op. cit.*, t. V, p. 599.

(475) Voir René Descharmes, *Autour de « Bouvard et Pécuchet »*, Librairie de France, 1921.

(476) Flaubert, *Correspondance*, *op. cit.*, t. I, p. 678-679.

(477) *Ibid.*, t. II, p. 208-209.

(478) Flaubert, *Correspondance*, *op. cit.*, t. IV, p. 411 : à George Sand, 14 novembre 1871.

(479) Voir Jean Bruneau, préface à la *Correspondance* de Flaubert, *op. cit.*, t. I, p. ix-xxxi, et Yvan Leclerc, « Les Éditions de la correspondance de Flaubert », <http://flaubert.univ-rouen.fr/correspondance>.

(480) Jean Bruneau n'a pu achever son œuvre. L'édition du cinquième volume, commencée par lui, a été reprise par Yvan Leclerc, avec la collaboration de Jean-François Delesalle, Jean-Benoît Guinot et Joëlle Robert.

(481) Paul Souday, « Le Centenaire de Gustave Flaubert », *Revue de Paris*, novembre-décembre 1921. Voir aussi René Dumesnil, « Flaubert et l'opinion », *Mercure de France*, décembre 1921.

- (482) Flaubert, *Correspondance*, *op. cit.*, t. II, p. 839.
- (483) Voir « Les Conscrits des cantons d'Évreux-Nord et d'Évreux-Sud », par le docteur Carlier, *Bulletin de la Société d'anthropologie de Paris*, année 1893, n° 4.
- (484) Flaubert, *Correspondance*, *op. cit.*, t. II, p. 290.
- (485) Guy de Maupassant, « Flaubert et sa maison », *Gil Blas*, 24 novembre 1890.
- (486) Flaubert, *Correspondance*, *op. cit.*, t. V, p. 613.
- (487) *Ibid.*, p. 764.
- (488) *Ibid.*, p. 197.
- (489) *Ibid.*, t. II, p. 752.
- (490) *Ibid.*, p. 478.
- (491) *Ibid.*, t. V, p. 789.
- (492) *Ibid.*, t. III, p. 642.
- (493) Jean-Paul Sartre, « Qu'est-ce que la littérature ? », *Situations II*, Gallimard, 1948, p. 167.
- (494) À cette nuance près qu'au temps de l'ordre moral Flaubert résume la bêtise du bourgeois « par le grand parti de l'Ordre » ; voir *Correspondance*, *op. cit.*, t. V, p. 282.
- (495) *Ibid.*, t. II, p. 402.
- (496) Alain Corbin *et al.*, *Histoire de la virilité*, *op. cit.*, t. II, p. 128.
- (497) Edmond et Jules de Goncourt, *Journal*, *op. cit.*, t. II, p. 700-701.
- (498) Voir Émile Gérard-Gailly, *Les Véhémences de Louise Colet*, *op. cit.*
- (499) Flaubert, *Correspondance*, *op. cit.*, t. I, p. 278-279.
- (500) *Ibid.*, p. 206.
- (501) *Ibid.*, t. II, p. 548.
- (502) *Ibid.*, t. III, p. 135.
- (503) *Ibid.*, p. 645.
- (504) *Ibid.*, t. V, p. 772.
- (505) *Ibid.*, p. 547.
- (506) *Ibid.*, p. 694.
- (507) Ernest Renan, *La Réforme intellectuelle et morale*, UGE, « 10-18 », 1967, p. 108, 109.
- (508) Flaubert, *Correspondance*, *op. cit.*, t. V, p. 402.

(509) Outre la *Correspondance*, voir Michel Lambart, « Flaubert et la politique coloniale », *Bulletin des Amis de Flaubert et de Maupassant*, 2006, n° 18.

(510) Flaubert, *Correspondance*, *op. cit.*, t. II, p. 416.

(511) *Ibid.*, t. III, p. 66.

(512) Henry Laujol, « Correspondance de Flaubert », *Revue bleue*, janvier-juillet 1880.

(513) Voir Anne Herschberg Pierrot, « Flaubert, contemporain », *Œuvres et critiques*, XXXIV, 1, Tübingen, 2009.

(514) Dans son compte rendu « Écrivains contemporains lecteurs de Flaubert », coordonné par Anne Herschberg Pierrot, Delphine Jayot cite ainsi Italo Calvino, Jean Echenoz, Jean-Philippe Toussaint, Pascal Quignard et Pierre Michon ; voir *Œuvres et critiques*, *op. cit.*

SOURCES ET BIBLIOGRAPHIE

LES MANUSCRITS ET LES ÉDITIONS

Le meilleur guide est le site du Centre Flaubert de l'université de Rouen dirigé par Yvan Leclerc : <http://flaubert.univ-rouen.fr/index.php>. On y trouve notamment la liste des manuscrits de Flaubert et leur localisation, des études critiques, une bibliographie, des comptes rendus d'ouvrages français et étrangers.

De son côté, l'Institut des textes et manuscrits modernes (Item), unité de recherche CNRS/ENS, dirigé par Pierre-Marc de Biasi, met en ligne les « traces matérielles des processus de création littéraire » (carnets de l'écrivain, brouillons, épreuves corrigées...) ainsi que de nombreuses études sur Flaubert : <http://www.item.ens.fr>.

La Bibliothèque nationale de France a mis en ligne sur Gallica quatre-vingt-quatre manuscrits, dont la plupart sont incomplets. Les compléments (brouillons, plans, scénarios...) se trouvent à la Bibliothèque municipale de Rouen.

Les Archives nationales ont conservé un certain nombre de documents concernant Gustave Flaubert, des catalogues de libraires et de ventes d'autographes, les manuscrits issus de la succession de M^{me} Franklin Grout Flaubert, un certain nombre de lettres, des pièces concernant le renvoi de l'élève Flaubert du Collège royal de Rouen, la correspondance de l'administration au sujet du procès de *Madame Bovary*, la nomination de Flaubert conservateur hors cadre à la bibliothèque Mazarine...

Le manuscrit autographe définitif de *L'Éducation sentimentale* est conservé à la Bibliothèque historique de la Ville de Paris.

De nombreuses éditions des œuvres de Flaubert sont sur le marché. Une très bonne édition des *Œuvres complètes* a été proposée par le Club de l'Honnête Homme dans les années 1970. La « Bibliothèque de la Pléiade » de Gallimard procède, de son côté, à une autre édition des *Œuvres complètes*. À ce jour sont parus, outre les cinq volumes de la *Correspondance*, éditée par Jean Bruneau et, pour le

cinquième volume, par Jean Bruneau et Yvan Leclerc, complétés par un *Index* établi par Jean-Benoît Guinot *et al.*, les *Œuvres de jeunesse*, en 2001, en attendant que la vieille édition des *Œuvres* dans la « Bibliothèque de la Pléiade », datant de 1952, soit remplacée. Les deux prochains tomes sont annoncés pour 2013.

Plusieurs éditions particulières de la *Correspondance* ont été faites, parmi lesquelles :

Gustave Flaubert-George Sand, édition d'Alphonse Jacobs, Paris, Flammarion, 1981

Flaubert-Tourgueniev, édition d'Alexandre Zviiguilsky, Paris, Flammarion, 1989

Flaubert-Maupassant, texte établi, préfacé et annoté par Yvan Leclerc, Paris, Flammarion, 1993

Flaubert-Goncourt, texte établi, préfacé et annoté par Pierre-Jean Dubief, Paris, Flammarion, 1998

Lettres inédites à Raoul-Duval, commentées par Georges Normandy, Paris, Albin Michel, 1950.

En format de poche, la collection « Folio classique » de Gallimard offre des ouvrages édités, présentés, annotés par des spécialistes :

Madame Bovary, édition de Thierry Laget

L'Éducation sentimentale, édition de Samuel S. de Sacy, préface d'Albert Thibaudet

Trois Contes, édition de Samuel S. de Sacy, préface de Michel Tournier

Salammbô, édition de Pierre Moreau, préface d'Henri Thomas

La Tentation de saint Antoine, édition de Claudine Gothot-Mersch

Bouvard et Pécuchet suivi de *Dictionnaire des idées reçues*, et d'autres textes, édition de Claudine Gothot-Mersch

Correspondance, choix et présentation de Bernard Masson, texte établi par Jean Bruneau

Les Mémoires d'un fou suivi de *Novembre*, de *Pyrénées-Corse* et de *Voyage en Italie*, édition de Claudine Gothot-Mersch

Voyage en Orient, édition de Claudine Gothot-Mersch, notes de Stéphanie Dord-Crouslé.

Autre collection de poche notable, « GF/Flammarion », notamment *Les Mémoires d'un fou*, *Novembre*, et autres textes de jeunesse, édition critique d'Yvan Leclerc.

À ces publications récentes en format de poche, ajoutons :

- Voyage en Égypte*, édition intégrale du manuscrit original établie et présentée par Pierre-Marc de Biasi, Paris, Grasset, 1991
- Carnet de voyage à Carthage*, édition de Claire-Marie Delavoye, Presses universitaires de l'université de Rouen, 1999
- Vie et travaux du RP Cruchard et autres inédits*, édition de Matthieu Desportes et Yvan Leclerc, Presses des universités de Rouen et du Havre, 2005.

LES OUVRAGES SUR FLAUBERT ET SON ŒUVRE

Parmi l'immense bibliographie consacrée à Flaubert, nous avons retenu les ouvrages essentiels.

XIX^e SIÈCLE

- BOUILHET Louis, *Lettres à Gustave Flaubert*, texte établi et annoté par Maria Luisa CAPPELLO, Paris, CNRS Éditions, 1996.
- BOURGET Paul, *Essais de psychologie contemporaine, études littéraires*, A. Lemerre, 1885 ; rééd. Gallimard, « Tel », 1993.
- COLET Louise, *Lui*, Librairie nouvelle, 1860.
- DELABOST Merry, *Laumonier. Les Flaubert. Simple esquisse. Trois chirurgiens de l'Hôtel-Dieu de Rouen pendant un siècle (1785-1883). Lecture faite à l'Académie des sciences, belles-lettres et arts de Rouen*, Évreux, Imprimerie de Charles Hérissey, 1889.
- DRUMONT Édouard, « Gustave Flaubert », *Figures de Bronze ou Statues de neige par Édouard Drumont*, Paris, Ernest Flammarion, 1900.
- DU CAMP Maxime, *Souvenirs de l'année 1848. La Révolution de février, le 15 mai, l'insurrection de juin*, présentation de Maurice Agulhon, Genève, Slatkine Reprints, 1979 ; *Souvenirs littéraires, 1822-1850 (I-II)*, Paris, Slatkine Reprints, 1993. J'ai utilisé l'édition Hachette de 1906.
- FAGUET Émile, *Flaubert*, Paris, Hachette, 1899.
- FRANCE Anatole, « Gustave Flaubert », *La Vie littéraire*, Paris, Calmann-Lévy, t. IV, 1926.
- FRANKLIN GROUT Caroline, *Heures d'autrefois Mémoires inédits Souvenirs intimes et autres textes*, textes établis, présentés et annotés par Matthieu Desportes, Publications de l'université de Rouen, 1999.

- GAULTIER Jules de, *Le Bovarysme*, 1892, rééd. Presses de l'université Paris Sorbonne, 2006.
- GAUTIER Léon, *Portraits du XIX^e siècle. I. Poètes et romanciers*, Paris, Sanard et Derangeon, 1894.
- GONCOURT Edmond et Jules de, *Journal. Mémoires de la vie littéraire. I — 1851-1865 et II — 1866-1886*, texte intégral établi et annoté par Robert Ricatte, Paris, Robert Laffont, « Bouquins », 1989.
- HENNEQUIN Émile, *Quelques écrivains français. Flaubert, Zola, Hugo, Goncourt, Huysmans, etc.*, Paris, Perrin, 1890.
- HOUSSAYE Arsène, « Théo [Théophile Gautier] et Flaubert », *Les Confessions. Souvenirs d'un demi-siècle, 1830-1890*, Paris, E. Dentu, t. VI, 1891.
- LAPIERRE Charles, *Esquisse sur Gustave Flaubert intime*, Évreux, Charles Hérissé, 1898.
- LEMAÎTRE Jules, *Les Contemporains : études et portraits littéraires*, Paris, H. Lecène et H. Oudin, 1886-1924.
- MAUPASSANT Guy de, « Gustave Flaubert dans sa vie intime », *La Nouvelle Revue*, Paris, 1^{er} janvier 1881.
- MIGNOT Albert, *Ernest Chevalier et Gustave Flaubert, leur intimité, lettres inédites de l'auteur de Madame Bovary, l'affaire X..., un scandale judiciaire, révélations, etc., notes biographiques rédigées et mises en ordre par Albert Mignot, son neveu*, Paris, E. Dentu, 1888.
- PRIMOLI Joseph Napoléon, « Gustave Flaubert chez la princesse Mathilde, souvenir d'une soirée à Saint-Gratien », suivi de « Gustave Flaubert, par la princesse Mathilde Bonaparte », préface à Gustave Flaubert, *Lettres inédites à la princesse Mathilde*, Paris, Louis Conard, 1927.
- RICHARD Charles, *Chenonceaux et Flaubert*, Tours, Deslis Frères, 1887.
- SAINTE-BEUVE Charles Augustin, *Correspondance générale*, t. X à XVIII, Paris, Didier, 1960-1977.
- SAND George, *Correspondance*, Paris, Garnier, 1986, et *Agendas*, textes transcrits et annotés par Anne Chevereau, Paris, Jean Touzot libraire-éditeur, 5 tomes, 1994.
- TARVER John Charles, *Gustave Flaubert As Seen In His Works and Correspondence*, Westminster, Archibald Constable and Company, 1895.
- ZOLA Émile, *Les Romanciers naturalistes. Balzac, Stendhal, Gustave Flaubert, Edmond et Jules de Goncourt, Alphonse Daudet, les*

XX^e ET XXI^e SIÈCLES

- Album *Flaubert*, iconographie réunie et commentée par Jean Bruneau et Jean A. Ducourneau, Gallimard, « Albums de la Pléiade », 1972.
- AURIANT, *Koutchouk-Hanem l'almée de Flaubert*, Mercure de France, 1943.
- BAC Ferdinand, *La Princesse Mathilde*, Librairie Hachette, 1928.
- BARNES Julian, *Le Perroquet de Flaubert*, roman, Stock, 1986.
- BART Benjamin F., *Flaubert*, New York, Syracuse University Press, 1967.
- BERCHET Jean-Claude, *Le Voyage en Orient*, anthologie des voyageurs français dans le Levant au XIX^e siècle, Robert Laffont, 1985.
- BERGOUNIOUX Pierre, *Flaubert et l'autre : communication littéraire et dialectique intersubjective*, thèse soutenue à l'EHESS, 1979.
- BIASI Pierre-Marc de, *Flaubert. Une manière spéciale de vivre*, Grasset, 2009.
- BILLY André, *La Présidente et ses amis*, Flammarion, 1945, et *Les Frères Goncourt. La vie littéraire à Paris pendant la seconde moitié du XIX^e siècle*, Flammarion, 1954.
- BOLLÈME Geneviève, *La Leçon de Flaubert*, René Julliard, 1964, et *Préface à la vie de l'écrivain*, 1963.
- BORGES Jorge Luis, *Discussion*, Gallimard, 1966.
- BROWN Frederick, *Flaubert*, Londres, William Heinemann, 2006.
- BRUNEAU Jean, *Les Débuts littéraires de Gustave Flaubert (1831-1845)*, Armand Colin, 1962.
- CHEVALLEY-CHEVALIER Lucie, *Gustave Flaubert et sa nièce Caroline*, préface de Jean Bruneau, La Pensée universelle, 1971.
- COLLECTIF, *Flaubert à l'œuvre*, présentation de Raymonde Debray-Genette, Flammarion, 1980.
- CZIBA Lucette, *La Femme dans les romans de Flaubert*, Presses universitaires de Lyon, 1983.
- DESCHARMES René, *Flaubert, sa vie, son caractère et ses idées avant 1857*, F. Ferroud, 1909, et *Autour de Bouvard et Pécuchet*, Librairie de France, 1921.
- DESCHARMES René, Dumesnil René, *Autour de Flaubert*, Mercure de

- France, 1912, et *Les Dernières Années de Flaubert*, La Revue, 1912.
- DUMESNIL René, *Gustave Flaubert, l'homme et l'œuvre*, Desclée de Brouwer, 1932, *En marge de Flaubert*, 1927, et *Le Grand Amour de Flaubert*, Genève, Éditions du Milieu du Monde, 1945.
- DOUCHIN Jacques-Louis, *La Vie érotique de Flaubert*, J.-J. Pauvert aux Éditions Carrère, 1984.
- DURUY Marie-Jeanne, *Flaubert et ses projets inédits*, Librairie Nizet, 1950.
- FAUCONNIER Bernard, *Flaubert*, Gallimard, « Folio biographies », 2012.
- GÉRARD-GAILLY Émile, *Le Grand Amour de Flaubert*, Aubier, 1944.
- GOURMONT Remy de, *Promenades littéraires*, Mercure de France, t. II, 1963.
- GUINOT Jean-Benoît, *Dictionnaire Flaubert*, CNRS Éditions, 2010.
- JACKSON Joseph, *Louise Colet et ses amis littéraires*, New Haven, Yale University Press, 1937.
- LE CALVEZ Éric, *Gustave Flaubert. Un monde de livres*, Les Éditions Textuel, 2006.
- LE ROY Claude, *Louis Bouilhet, l'ombre de Flaubert*, H et D, 2009.
- LECLERC Yvan, *Crimes écrits. La littérature en procès au XIX^e siècle*, Plon, 1991.
- LETELLIER Léon, *Louis Bouilhet 1821-1869. Sa vie et ses œuvres*, Librairie Hachette, 1919.
- LOTTMAN Herbert R., *Flaubert*, Londres, Methuen Publishing Ltd, 1989.
- MEYNIAL Édouard, *Flaubert*, Éditions de la Nouvelle Revue critique, 1943.
- NADEAU Maurice, *Gustave Flaubert écrivain*, Denoël, 1969.
- OLIVER Hermia, *Flaubert et une gouvernante anglaise...*, traduit de l'anglais par Gillian Pink, préface de Julian Barnes, Publications des universités de Rouen et du Havre, 2001.
- SARRAUTE Nathalie, *Flaubert le précurseur*, Gallimard, 1986.
- SARTRE Jean-Paul, *L'Idiot de la famille. Gustave Flaubert de 1821 à 1857*, nouvelle édition revue et complétée, Gallimard, 3 volumes, 1988.
- STARKIE Enid, *Flaubert, jeunesse et maturité*, Mercure de France, 1967.
- SUFFEL Jacques, *Gustave Flaubert*, A. G. Nizet, 1979.
- THIBAUDET Albert, *Gustave Flaubert*, Gallimard, 1935, rééd. « Tel », 1982.
- VICAIRE François, *Flaubert roi de Carthage*, textes rassemblés et

AUTRES SOURCES

SUR LOUIS BOUILHET

ANGOT Albert, *Un ami de Flaubert, Louis Bouilhet ; sa vie, son œuvre*, 1885.

Frère Étienne, *Louis Bouilhet, son milieu, ses hérédités, l'amitié de Flaubert d'après des documents inédits*, Paris, Société française d'imprimerie et de librairie, 1908.

MAUPASSANT Guy de, « Louis Bouilhet », *Le Gaulois*, 1882.

JOURNAUX ET REVUES CONTEMPORAINS DE FLAUBERT

L'Artiste, Chroniques du journal de Rouen, Le Constitutionnel, Le Figaro, Le Gaulois, Gazette de Paris, Journal des débats, Journal illustré, Journal de Rouen, Le Moniteur, Nouvelliste de Rouen, Le Réalisme, Revue contemporaine, Revue des deux mondes, Le Temps, L'Univers, Le Voltaire.

REVUES ACTUELLES

Bulletin Flaubert-Maupassant, revue annuelle publiée par l'Association des amis de Flaubert et de Maupassant.

Romantisme, revue trimestrielle, Armand Colin.

Revue d'histoire littéraire de la France, Presses universitaires de France.

FILMS TIRÉS DES ŒUVRES DE FLAUBERT

MADAME BOVARY

Madame Bovary, 1933, réalisé par Jean Renoir

Madame Bovary, 1949, réalisé par Vincente Minelli

Madame Bovary, 1953, réalisé par Claude Barma (téléfilm)

Madame Bovary, 1974, réalisé par Pierre Cardinal (téléfilm)

Madame Bovary, 1991, réalisé par Claude Chabrol

SALAMMBÔ

Salammbô, 1960, réalisé par Sergio Grieco

L'ÉDUCATION SENTIMENTALE

L'Éducation sentimentale, 1961, réalisé par Alexandre Astruc

L'Éducation sentimentale, 1973, réalisé par Marcel Cravenne (téléfilm)

Toutes les nuits, 1999, réalisé par Eugène Green

TROIS CONTES

Un cœur simple, 1961, réalisé par Jean Bescont (téléfilm)

Un cœur simple, 2007, réalisé par Marion Laine

BOUVARD ET PÉCUCHET

Bouvard et Pécuchet, 1971, réalisé par Robert Valey (téléfilm)

Bouvard et Pécuchet, 1989, réalisé par Jean-Daniel Verhaeghe (téléfilm)

CHRONOLOGIE

1821

12 décembre. Naissance à Rouen de Gustave Flaubert, fils d'Achille Cléophas Flaubert, trente-sept ans et d'Anne-Justine Caroline Fleuriot, vingt-huit ans.

1824

15 juillet. Naissance de Caroline Flaubert.

1825

Julie entre au service des Flaubert, où elle restera cinquante ans.

1830

5 juillet. Prise d'Alger.

27-28-29 juillet. Révolution des Trois Glorieuses.

1832

15 mai. Gustave entre au Collège royal de Rouen en classe de huitième.

1834

Classe de cinquième, débuts littéraires. Rencontre Louis Bouilhet.

1836

Rencontre Élixa Schlésinger à Trouville. Commence *Les Mémoires d'un fou*.

1837

Écrit de nombreux récits, dont *Bibliomanie* et *Une leçon d'histoire naturelle, genre commis*, publiés dans le petit journal rouennais *Le Colibri*.

1838

Lit Rabelais et Byron. Achève *Les Mémoires d'un fou*, dédiés à Alfred Le Poittevin.

1839

Classe de rhétorique. Nombreux récits, dont *Smar, vieux mystère*. Mariage de son frère Achille avec Julie Lormier.

1840

Classe de philosophie. Exclusion du Collège. Prépare seul le baccalauréat, auquel il est reçu en août. Voyage dans les Pyrénées et en Corse. Rencontre à Marseille Eulalie Foucaud de Langlade. Écrit son récit de voyage *Pyrénées-Corse*.

1841

novembre. Première inscription à l'École de droit.

1842-1843

Études de droit à Paris. Fréquente les Schlésinger, les Pradier.

1842

août. Fait la connaissance à Trouville d'une famille anglaise, les Collier, dont les deux filles, Henriette et Gertrude, deviennent et resteront ses amies.

novembre. Achève *Novembre*.

décembre. Reçu à son premier examen de droit.

1843

février. Commence sa première *Éducation sentimentale*.

mars. Fait la connaissance de Maxime Du Camp.

août. Échec au deuxième examen de droit.

novembre. Rencontre Victor Hugo dans l'atelier du sculpteur Pradier.

1844

janvier. Première « crise nerveuse », sur la route de Pont-l'Évêque. Abandon des études.

juin. Les Flaubert s'installent à Croisset.

1845

janvier. Fin de la première *Éducation sentimentale*.

3 mars. Caroline, la sœur de Flaubert, se marie à Émile Hamard.

avril-juin. La famille Flaubert accompagne les jeunes mariés dans leur voyage de noces en Italie et en Suisse. Découvre à Gênes, au palais Balbi, le tableau de Bruegel *La Tentation de saint Antoine*.

1846

15 janvier. Mort du docteur Flaubert. Achille assurera sa succession à l'hôtel-Dieu. Gustave vivra avec sa mère, entre Croisset et un logement d'hiver à Rouen, rue de Crosne-hors-ville.

21 janvier. Naissance de Caroline Hamard, la nièce de Flaubert.

20 mars. Mort de Caroline, la sœur de Gustave.

juin. Rencontre Louise Colet chez les Pradier. Débute une liaison avec Louise Pradier en juillet. Double mariage chez les Le Poittevin : Alfred épouse M^{lle} de Maupassant, et la sœur d'Alfred, Laure, le frère de celle-ci. Flaubert se lie d'amitié avec Louis Bouilhet.

1847

mai-août. Voyage avec Maxime Du Camp en Anjou, Bretagne et Normandie, d'où résultera *Par les champs et par les grèves*, dont Flaubert rédige les chapitres impairs.

1848

24-25 février. Révolution de Février : abdication et départ de Louis-Philippe.

3 avril. Mort d'Alfred Le Poittevin.

23 avril. Élections de l'Assemblée constituante.

mai. Commence à rédiger *La Tentation de saint Antoine*.

23-26 juin. Insurrection à la suite de la fermeture des Ateliers nationaux.

21 août. Première rupture entre Flaubert et Louise Colet.

4 novembre. Vote de la Constitution de la seconde République.

10 décembre. Élection au suffrage universel du président de la République, Louis-Napoléon Bonaparte.

1849

12 septembre. Achève la rédaction de *La Tentation de saint Antoine*. En fait la lecture à Maxime Du Camp et Louis Bouilhet qui jugent le texte impubliable.

29 octobre. Départ avec Maxime Du Camp pour l'Orient.

1850-1851

Égypte, Syrie, Rhodes, Constantinople, Grèce et Italie, où sa mère

est venue le rejoindre.

1851

juin. Rentre à Croisset.

juillet. Se réconcilie avec Louise Colet.

septembre. Commence *Madame Bovary*.

2 décembre. Coup d'État. Flaubert est à Paris.

1852-1854

Correspondance passionnée et relation orageuse avec Louise Colet.
Du Camp publie des relations sur le voyage en Orient qui indignent Flaubert.

1852

2 décembre. Début du second Empire sous Napoléon III.

1853

Correspond avec Victor Hugo exilé.

1855

Loue un appartement à Paris, 42 boulevard du Temple.

6 mars. Envoie sa dernière lettre à Louise Colet.

1856

septembre. Début de la publication en six livraisons de *Madame Bovary* dans la *Revue de Paris* de Maxime Du Camp. *Madame de Montarcy* de Bouilhet triomphe à l'Odéon.

1857

janvier-février. Procès de *Madame Bovary*. Publication dans *L'Artiste* de fragments de *La Tentation de saint Antoine* (deuxième version).

avril. *Madame Bovary* est édité par Michel Lévy.

septembre. Commence *Salammbô*, qu'il appelle d'abord *Carthage*.

1858

16 avril-6 juin. Vie parisienne. Voyage pour *Salammbô* en Tunisie et en Algérie.

1859

octobre. Publication de *Lui* de Louise Colet.

1860

À Paris, se lie avec les Goncourt.

1862

avril. Achève *Salammbô*. Traité signé avec Michel Lévy.

juin. Commence *Le Château des cœurs* avec Louis Bouilhet et le comte d'Osmoy.

22 novembre. Fondation des dîners Magny.

24 novembre. Publication de *Salammbô*.

1863

Débute une correspondance avec George Sand, auteur d'un article élogieux sur *Salammbô*. Rencontre Tourgueniev. Fréquente assidûment la princesse Mathilde. Polémique avec l'archéologue Frœhner.

1864

6 avril. Mariage de sa nièce Caroline Hamard avec Ernest Commanville.

septembre. Commence *L'Éducation sentimentale*.

novembre. Rend à Compiègne une visite à la famille impériale, après avoir été invité aux Tuileries en mars.

1865

février. Assiste au grand bal du prince Napoléon avec Louis Bouilhet.

juillet. Voyage à Bade, où habite Du Camp.

septembre. La princesse Mathilde lui fait cadeau d'une aquarelle.

1866

juillet. Se rend en Angleterre.

15 août. Reçoit la Légion d'honneur.

novembre. George Sand fait un deuxième séjour à Croisset, après celui d'avril.

1867

S'enthousiasme pour les discours libéraux de Sainte-Beuve au Sénat.

1868

mai. George Sand revient à Croisset.

novembre. Tourgueniev à Croisset.

1869

16 mai. Achève *L'Éducation sentimentale*.

18 juillet. Mort de Louis Bouilhet.

août. S'installe au 4 rue Murillo.

13 octobre. Mort de Sainte-Beuve.

17 novembre. Publication de *L'Éducation sentimentale*. La critique l'éreinte.

décembre. Noël à Nohant.

1870

20 juin. Mort de Jules de Goncourt.

19 juillet. Déclaration de guerre à la Prusse.

4 septembre. Proclamation de la république. Flaubert lieutenant de la garde nationale.

19 septembre. Début du siège de Paris. Occupation de Croisset par les Prussiens. Flaubert s'installe à Rouen, dans l'appartement des Commanville, quai du Havre, après avoir enterré le manuscrit de *Saint Antoine* dans son jardin.

1871

28 janvier. Reddition de Paris, signature de l'armistice.

8 février. Élection de l'Assemblée nationale gagnée par les monarchistes.

18 mars-28 mai. Commune de Paris.

mars. Voyage à nouveau en Angleterre.

avril. Retrouve Croisset, où il se remet à *La Tentation de saint Antoine*.

1872

6 janvier. Représentation de *Mademoiselle Aïssé* de Bouilhet. Échec. Publication des *Dernières Chansons* de Bouilhet, préfacées par Flaubert.

26 janvier. Publication par *Le Temps* de sa *Lettre à la municipalité de Rouen*, en faveur du monument Bouilhet.

6 avril. Mort de M^{me} Flaubert. Caroline hérite de Croisset.

20 juin. Achève la rédaction de *La Tentation de saint Antoine* (troisième version).

juillet. Reprend *Le Sexe faible* de Bouilhet. Accompagne Caroline à

Luchon. Premier travail sur *Bouvard et Pécuchet*.

22 octobre. Mort de Théophile Gautier.

1873

avril. Bref séjour à Nohant avec Tourgueniev.

24 mai. Démission de Thiers. Mac-Mahon président de la République. Début de l'Ordre moral.

juin. Achève *Le Sexe faible*. Charpentier nouvel éditeur de Flaubert. Première lettre à Guy de Maupassant.

29 octobre. Mort d'Ernest Feydeau.

Novembre. Achève sa pièce *Le Candidat*.

1874

11 mars. Représentation du *Candidat* au Vaudeville. Échec.

juillet. Séjourne en Suisse.

1875

janvier-juillet. Vote des lois constitutionnelles.

avril-mai. Ruine de la maison Commanville. Flaubert vend sa ferme de Deauville. Quitte son appartement de la rue Murillo, s'installe 240 rue du Faubourg-Saint-Honoré.

septembre. Séjourne à Concarneau sur l'invitation de Georges Pouchet. Commence *Saint Julien l'Hospitalier*.

1876

février. Commence *Un cœur simple*.

8 mars. Mort de Louise Colet.

7 juin. Mort de George Sand.

1877

février. Achève *Hérodiad*.

24 avril. Publication des *Trois Contes* chez Charpentier. Succès de presse, échec de librairie.

16 mai. Renvoi de Jules Simon.

25 juin. Dissolution de la Chambre.

septembre. Mort et funérailles de Thiers.

14-28 octobre. Élections législatives, victoire des républicains.

1878

Travaille à *Bouvard et Pécuchet*.

1879

27 janvier. Se fracture le péroné.

30 janvier. Démission de Mac-Mahon.

7 octobre. Jules Ferry lui assure une place (fictive) à la bibliothèque Mazarine.

octobre. Se brouille avec Laporte.

1880

janvier. *La Vie moderne* publie *Le Château des cœurs*, féerie pour laquelle Flaubert n'a trouvé aucun théâtre.

27 avril. La dernière Saint-Polycarpe chez les Lapierre à Rouen.

8 mai. Flaubert meurt d'une attaque à cinquante-huit ans et quatre mois, laissant *Bouvard et Pécuchet* inachevé.

11 mai. Enterrement au Cimetière monumental de Rouen, après la messe funéraire en l'église de Canteleu.

1881

mars. Publication de *Bouvard et Pécuchet* chez Lemerre. Vente de la propriété de Croisset par Caroline Commanville.

1882

24 août. Inauguration du monument à Louis Bouilhet à Rouen.

1884

Début de la publication de la *Correspondance* de Flaubert par Charpentier.

1892

16 mai. Création à Paris de *Salammbô*, opéra de Reyer.

1910-1954

Parution des *Œuvres complètes de Gustave Flaubert*, chez Conard, en vingt-six volumes, dont treize de correspondance.

1921-1925

Édition du centenaire des *Œuvres complètes*, par René Deschames, à la Librairie de France, en quatorze volumes.

2007

Publication du cinquième et dernier volume de la *Correspondance* dans la « Bibliothèque de la Pléiade ».

PETITE ANTHOLOGIE

Absolu

On n'est bien que dans l'Absolu. Tenons-nous-y. Grimpons-y. (1853)

Il faut imiter les fakirs qui passent leur vie la tête levée vers le soleil, tandis que la vermine leur parcourt le corps. (1861)

Académie

Plusieurs [de mes amis] me prêchent pour que je me présente à l'Académie ! Mais j'ai des principes, moi, et je ne m'exposerai pas à un pareil ridicule. (1875)

Quand on est quelqu'un pourquoi vouloir être quelque chose ? (1878)

[À propos de Maxime Du Camp, candidat :] Mais pourquoi avoir donné dans une niaiserie pareille ? Le bel honneur que d'être proclamé l'égal de MM. Camille Doucet, Camille Rousset, Mézières, Viel-Castel, etc. ! (1880)

Admiration

Comme ça fait du bien d'admirer ! (1873)

Ailleurs

Quand je suis quelque part, je tâche d'être ailleurs. (1851)

Amour

Toutes les petites étoiles de mon cœur convergent autour de ta planète, ô mon bel astre. (1846)

Autant j'aime dans l'art les amours désordonnées, et les passions hurlantes, autant me plaisent dans la pratique les amitiés voluptueuses

et les galanteries sentimentales. (1847)

L'union légitime, qui est l'antilégitime, celle qui est hors nature et contre le cœur, suffit par sa légitimité même pour chasser l'amour. (1846)

Arabe

J'aime ce peuple âpre, persistant, vivace, dernier type des sociétés primitives et qui, aux haltes de midi, couché à l'ombre, sous le ventre de ses chamelles, raille en fumant son chibouk notre brave civilisation qui en frémit de rage. (1846)

Art

Le culte de l'Art donne de l'orgueil ; on n'en a jamais trop. Telle est ma morale. (1873)

Où sont-ils, ceux qui trouvent du plaisir à déguster une belle phrase ? Cette volupté d'aristocrate est de l'archéologie. (1878)

Attila

[Rouen] a de belles églises et des habitants stupides, je l'exècre, je la hais, j'attire sur elle toutes les imprécations du ciel parce qu'elle m'a vu naître. [...] Ô Attila quand reviendras-tu, aimable humanitaire, avec 400 mille cavaliers, pour incendier cette belle France pays des dessous de pieds et des bretelles ? et commence je te prie par Paris d'abord et par Rouen en même temps. (1843)

Avenir

L'avenir est ce qu'il y a de pire, dans le présent. (1839)

Beau

Je ne suis rien qu'un lézard littéraire qui se chauffe toute la journée au grand soleil du beau. (1846)

Ce qui est beau est moral, voilà tout et rien de plus. (1880)

Le mépris de la gloriole et du gain est la première marche pour

atteindre au Beau. (1880)

Bêtise

La bêtise est quelque chose d'inébranlable ; rien ne l'attaque sans se briser contre elle. Elle est de la nature du granit, dure et résistante. (1850)

Il y a un fond de bêtise dans l'humanité qui est aussi éternel que l'humanité elle-même. (1866)

Je suis, pour mon compte, effrayé par la Bêtise universelle ! Cela me fait l'effet du déluge, et j'éprouve la terreur que devaient subir les contemporains de Noé, quand ils voyaient l'inondation envahir successivement tous les sommets. Les gens d'esprit devraient construire quelque chose d'analogue à l'Arche, s'y enfermer et vivre ensemble. (1874)

La Bêtise humaine me suffoque de plus en plus ! ce qui est imbécile — car autant vaut s'indigner contre la pluie ! (1880)

Bonheur

Le bonheur est une monstruosité ! punis sont ceux qui le cherchent ! (1846)

Être bête, égoïste, et avoir une bonne santé, voilà les trois conditions voulues pour être heureux. (1846)

Il ne faut jamais penser au bonheur ; cela attire le diable, car c'est lui qui a inventé cette idée-là pour faire enrager le genre humain. (1853)

Le bonheur n'étant pas de ce monde, il faut tâcher d'avoir la tranquillité. (1872)

Bouffonnerie

Il n'est pas de choses, faits, sentiments ou gens, sur lesquels je n'aie passé naïvement ma bouffonnerie, comme un rouleau de fer à lustrer les pièces d'étoffes. (1852)

Bourgeois

Il faut avant tout : défendre la Justice, engueuler l'Autorité, — et ahurir le Bourgeois. (1867)

Soyez réglé dans votre vie et ordinaire comme un bourgeois, afin d'être violent et original dans vos œuvres. (1876)

Deux choses me soutiennent : l'amour de la Littérature et la Haine du Bourgeois, — résumé, condensé maintenant dans ce qu'on appelle le Grand Parti de l'Ordre. (1877)

Causalité

La recherche de la cause est antiphilosophique, antiscientifique, et les Religions en cela me déplaisent encore plus que les philosophies, puisqu'elles affirment le contraire. Que ce soit un besoin du cœur, d'accord. C'est ce besoin-là qui est respectable, et non des dogmes éphémères. (1864)

Chameau

Si vous tenez à savoir ma passion secrète et incessante, je vais vous la dire : ce sont les chameaux. Rien n'est beau comme ces grandes bêtes mélancoliques avec leur col d'autruche et leur démarche lente, surtout lorsqu'on les voit dans le désert s'avancer devant vous alignés sur un seul rang. (1850)

Cheval

Alexandrie m'emmerde. C'est plein d'Européens, on ne voit que bottes et chapeaux, il me semble que je suis à la porte de Paris, moins Paris. Enfin dans quelques jours la Syrie, et là, nous allons nous foutre sur la selle pour longtemps ! Nous serons enfourchés dans les grandes bottes et nous galoperons poitrine au vent. (1850)

Quant au cheval, c'est un talent que j'ai considérablement augmenté ; je suis capable, je crois, de rester plusieurs jours en selle sans m'en apercevoir et jusqu'à présent, de toutes les rosses que j'ai montées, aucune ne m'a jeté bas ; je suis devenu un cavalier solide sinon savant. (1850)

Conclure

La rage de vouloir conclure est une des manies les plus funestes et les plus stériles qui appartiennent à l'humanité. (1863)

Désolation

Je veux qu'il y ait une amertume à tout, un éternel coup de sifflet au milieu de nos triomphes, et que la désolation même soit dans l'enthousiasme. (1853)

Quand je vois ma solitude et mes angoisses, je me demande si je suis un idiot ou un saint. (1864)

Chacun de nous porte en soi sa nécropole. (1866)

Je suis gorgé de cercueils, comme un vieux cimetière. (1870)

Dieu

La manière dont parlent de Dieu toutes les religions me révolte, tant elles le traitent avec certitude, légèreté et familiarité. Les prêtres surtout, qui ont toujours ce nom-là à la bouche, m'agacent. C'est une espèce d'éternuement qui leur est habituel : *La bonté de Dieu, la colère de Dieu, offenser Dieu*, voilà leurs mots. C'est le considérer comme un homme et, qui est pis, comme un bourgeois. (1859)

Quand on veut *prouver* Dieu, c'est alors que la bêtise commence. (1879)

Écoles

Je n'aime les doctrinaires d'aucune espèce. À bas les Pions ! Loin de moi ceux qui se prétendent réalistes, naturalistes, impressionnistes. Tas de farceurs, moins de paroles et plus d'œuvres ! (1878)

Encre

L'encre est mon élément naturel. (1853)

Enfin ! étourdissons-nous avec le bruit de la plume et buvons de l'encre. Ça grise mieux que le vin. (1861)

Excès

L'excès m'a toujours attiré, quel qu'il soit. (1846)

Je n'aime les confessions que lorsqu'elles sont excessives. Pour qu'un monsieur vous intéresse en parlant de sa personne, il faut que cette personne soit exorbitante en bien ou en mal. Donner au public des détails sur soi-même est une tentation de bourgeois à laquelle j'ai toujours résisté. (1879)

Farce

Voir les choses en farce est le seul moyen de ne pas les voir en noir. (1852)

Femmes

Les femmes se défient trop des hommes en général et pas assez en particulier. (1852)

Un seul poète, selon moi, a compris ces charmants animaux, à savoir le maître des maîtres, l'omniscient Shakespeare. Les femmes sont *pires* ou *meilleures* que les hommes. Il en fait des êtres extra-exaltés, mais jamais raisonnables. C'est pour cela que ses figures de femmes sont à la fois si idéales et si vraies. (1859)

Quant à l'amour, je n'ai jamais trouvé dans ce suprême bonheur que troubles, orages et désespoirs ! La femme me semble une chose impossible. Et plus je l'étudie, et moins je la comprends. Je m'en suis toujours écarté le plus que j'ai pu. C'est un abîme qui attire et qui me fait peur. (1859)

Se griser avec de l'encre vaut mieux que se griser avec de l'eau-de-vie. La Muse, si revêche qu'elle soit, donne moins de chagrins que la Femme ! *je ne peux accorder l'une avec l'autre*. Il faut opter. Mon choix est fait depuis longtemps ! (1869)

[À Maupassant :] Vous vous plaignez du cul des femmes qui est « monotone ». Il y a un remède bien simple, c'est de ne pas vous en servir. (1878)

Gens de lettres

Les gens de lettres sont des putains qui finissent par ne plus jouir.

(1852)

Grands hommes

Il n'y a jamais eu de grands hommes, vivants. C'est la postérité qui les fait. (1870)

Haine

La Haine est une vertu. (1872)

Histoire

Chacun est libre de regarder l'histoire à sa façon, puisque l'histoire n'est que la réflexion du présent sur le passé, et voilà pourquoi elle est toujours à refaire. (1864)

Honneurs

Les honneurs déshonorent, le titre dégrade, la fonction abrutit. (1878)

Sérieusement, je regrette d'avoir l'étoile. Ce qui me sauve c'est que je ne la porte pas. (1879)

Humain trop humain

Mensonge pendant la journée et songe pendant la nuit, voilà l'homme. (1852)

Comme ils sont rares les mortels tolérables ! (1867)

Pour moi, voici le principe : *on a toujours affaire à des canailles*. — On est toujours trompé, dupé, calomnié, bafoué. *Mais il faut s'y attendre*. Et quand l'exception se présente, remercier le Ciel. (1869)

Plus que jamais, je sens le besoin de vivre dans un monde à part, au haut d'une tour d'ivoire, bien au-dessus de la fange où barbote le commun des hommes. (1871)

Impartialité

Quand est-ce donc que l'on fera de l'histoire comme on doit faire du roman, sans amour ni haine d'aucun des personnages ? (1852)

Je crois que jusqu'à présent on a fort peu parlé des autres. Le roman n'a été que l'exposition de la personnalité de l'auteur et, je dirais plus, toute la littérature en général, sauf deux ou trois hommes peut-être. Il faut pourtant que les sciences morales prennent une autre route et qu'elles procèdent comme les sciences physiques, par l'impartialité. (1857)

Incertitude

À moins d'être un crétin, on meurt toujours dans l'incertitude de sa propre valeur et de celle de ses œuvres. (1852)

Individu

La volonté individuelle de qui que ce soit n'a pas plus d'influence sur l'existence ou la destruction de la civilisation, qu'elle n'en a sur la pousse des arbres ou la composition de l'atmosphère. (1852)

Rien de ce qui est de ma personne ne me tente. [...] Un homme n'est pas plus qu'une puce. (1853)

[À Taine :] Je vous sais gré d'exalter l'individu si rabaissé de nos jours par la démocrasserie. (1866)

Ironie

L'ironie n'enlève rien au pathétique. Elle l'outre au contraire. (1852)

Journaux

Je me suis creusé mon trou et j'y reste ayant soin qu'il y fasse toujours la même température. Qu'est-ce que m'apprendraient ces fameux journaux que tu désires tant me voir prendre le matin avec une tartine de beurre et une tasse de café au lait ? Qu'est-ce que tout ce qu'ils disent m'importe ? Je suis peu curieux des nouvelles, la politique m'assomme, le feuilleton m'empeste. Tout cela m'abrutit ou m'irrite. (1846)

Liberté

Il y a de par le monde une conjuration générale et permanente contre deux choses, à savoir, la poésie et la liberté. (1852)

Luxe

Plus on met de conscience dans son travail, moins on en tire profit. Je maintiens cet axiome la tête sous la guillotine. Nous sommes des ouvriers de luxe ; or personne n'est assez riche pour nous payer. (1866)

Mélancolie

Je porte en moi la mélancolie des races barbares, avec ses instincts de migrations et ses dégoûts innés de la vie, qui leur faisait quitter leur pays comme pour se quitter eux-mêmes. (1846)

Je finirai par ressembler au chanoine de Poitiers, dont parle Montaigne, et qui n'était pas sorti de sa chambre depuis trente ans « par l'incommodité de sa mélancolie ». (1879)

Mission sociale

Faire tout bonnement des vers, écrire un roman, creuser du marbre, ah ! fi donc ! C'était bon autrefois, quand on n'avait pas la *mission sociale* du poète. Il faut que chaque œuvre maintenant ait sa signification morale, son enseignement gradué ; il faut donner une portée philosophique à un sonnet, qu'un drame tape sur les doigts aux monarques et qu'une aquarelle adoucisse les mœurs. (1846)

Nuances

Observez donc les nuances ! Dans les nuances seules est la vérité. (1871)

Ordre

Est-ce bête, l'ordre ! c'est-à-dire le désordre, car c'est presque toujours ainsi qu'il se nomme. (1851)

Organe génital

Ce brave organe génital est le fond des tendresses humaines ; ce n'est pas la tendresse, mais c'en est le *substratum* comme diraient les philosophes. Jamais aucune femme n'a aimé un eunuque et si les mères chérissent les enfants plus que les pères, c'est qu'ils leur sont sortis du ventre, et le cordon ombilical de leur amour leur reste au cœur sans être coupé. (1852)

Orgueil

L'Orgueil est une bête féroce qui vit dans les cavernes et dans les déserts. La Vanité au contraire, comme un perroquet, saute de branche en branche et bavarde en pleine lumière. (1852)

Ce qui m'a soutenu dans toutes les tempêtes, c'est l'Orgueil, l'estime de soi. (1879)

Pas d'illusion

Apprenez une bonne fois pour toutes qu'il ne faut pas demander des oranges aux pommiers, du soleil à la France, de l'amour à la femme, du bonheur à la vie. (1842)

Il ne faut rien regretter, car n'est-ce pas reconnaître qu'il y a au monde quelque chose de bon ? (1854)

Partout où l'on regarde, on ne voit que pleurs, malheurs, misère, ou bien bêtise, infamie ! lâchetés ! canailleries et autres menus suffraige comme dirait Rabelays.

Poésie

À travers les hideurs de l'existence, contemplons toujours le grand bleu de la poésie, qui est au-dessus et qui reste en place, tandis que tout change et tout passe. (1853)

Pouvoir

[À l'occasion d'un incendie :] Pour « maintenir l'ordre », on a appelé des soldats qui croisaient la baïonnette contre les travailleurs, et des cavaliers qui obstruaient toutes les ruelles du village. On

n' imagine pas l'élément de trouble que jette partout le Pouvoir. Je suis rentré chez moi bassement démocrate. (1866)

Quelle belle chose que la Censure ! Axiome : tous les gouvernements exècrent la Littérature. Le Pouvoir n'aime pas un autre Pouvoir. (1873)

Religion

Quand le peuple ne croira plus à l'Immaculée Conception, il croira aux tables tournantes. (1866)

Ce qui m'attire avant tout, c'est la religion. (1857)

Le XIX^e siècle est destiné à voir périr toutes les religions. Amen ! Je n'en pleure aucune. (1875)

Pie IX — le martyr du Vatican — aura été funeste au catholicisme. Les dévotions qu'il a patronnées sont hideuses : Sacré-Cœur, Saint-Joseph, entrailles de Marie, Salette, etc. Cela ressemble au culte d'Isis et de Bellone dans les derniers jours du paganisme. (1879)

Il y a en moi un fond d'ecclésiastique qu'on ne connaît pas. (1872)

Eh bien oui ! tout dogmatisme m'exaspère. Bref le matérialisme et le spiritualisme me semblent deux impertinences. (1879)

Résistance

Il faut par tous les moyens possibles faire barre au flot de merde qui nous envahit. (1854)

Roman

Un romancier, selon moi, *n'a pas le droit* de dire son avis sur les choses de ce monde. — Il doit, dans sa création, imiter Dieu dans la sienne, c'est-à-dire faire et se taire. (1866)

Science

Pour que la France se relève, il faut qu'elle passe de l'inspiration à la Science, qu'elle abandonne toute métaphysique, qu'elle entre dans la critique, c'est-à-dire dans l'examen des choses. (1871)

Socialisme

Le néo-catholicisme d'une part et le Socialisme de l'autre ont abêti la France. Tout se meut entre l'Immaculée Conception et les gamelles ouvrières. (1868)

Style

Le style, qui est une chose que je prends à cœur m'agite les nerfs horriblement, je me dépîte, je me ronge. Il y a des jours où j'en suis malade et où la nuit j'en ai la fièvre. [...] Quelle drôle de manie que celle de passer sa vie à s'user sur des mots, et à suer tout le jour pour arrondir des périodes. — Il y a des fois, il est vrai, où l'on jouit démesurément, mais par combien de découragements et d'amertumes n'achète-t-on pas ce plaisir ! (1847)

Que je crève comme un chien plutôt que de hâter d'une seconde ma phrase qui n'est pas mûre. (1852)

Il en est en style comme en musique : ce qu'il y a de plus beau et de plus rare c'est la pureté du son. (1852)

Le style à moi, qui m'est naturel, c'est le style dithyrambique et enflé. (1853)

Le style c'est la vie ! c'est le sang même de la pensée ! (1853)

Ah ! je les aurai connues, les Affres du Style ! (1866)

Le style théâtral commence à m'agacer. Ces petites phrases courtes, ce pétilllement continu m'irrite à la manière de l'eau de Seltz qui d'abord fait plaisir, et qui ne tarde pas à vous sembler de l'eau pourrie. (1873)

La nuit, les périodes qui roulent dans ma cervelle, comme des chars d'empereur romain, me réveillent en sursaut — par leurs cahots et leur grondement continu. (1876)

Succès

Le succès est une conséquence et ne doit pas être un but. (1876)

Du moment qu'une chose serait profitable à mes intérêts pécuniaires, elle me révolte comme si c'était une bassesse. (1876)

Tête

C'est avec la tête qu'on écrit. Si le cœur le chauffe, tant mieux, mais il ne faut pas le dire. Ce doit être un four invisible. (1852)

Ce qu'il nous faut avant tout, c'est une aristocratie naturelle, c'est-à-dire légitime. On ne peut rien faire sans tête, et le suffrage universel, tel qu'il existe, est plus stupide que le droit divin. Vous en verrez de belles, si on le laisse vivre. La masse, le nombre, est toujours idiot. Je n'ai pas beaucoup de convictions, mais j'ai celle-là fortement. Cependant, il faut respecter la masse, si inepte qu'elle soit, parce qu'elle contient des germes d'une fécondité incalculable. Donnez-lui la liberté, mais non le pouvoir. (1871)

Vie

La vie est une chose tellement hideuse que le seul moyen de la supporter, c'est de l'éviter. Et on l'évite en vivant dans l'Art, dans la recherche incessante du Vrai rendu par le Beau. (1857)

La vie n'est tolérable qu'avec une marotte, un travail quelconque. Dès qu'on abandonne sa chimère, on meurt de tristesse. Il faut se cramponner dessus et souhaiter qu'elle nous emporte. (1863)

FLORILÈGE

Absolu

François Mauriac, *Mémoires intérieurs*, dans *Œuvres autobiographiques*, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 1990, p. 442 :

« Ce corps à corps avec la phrase, ces ahans de porteur d'eau durant ses veilles, les écroulements hébétés sur son divan pour quinze lignes qu'il supprimait au petit jour, cette absurde ascèse demeurerait la seule qui fût à sa portée, comme Croisset lui proposait la seule cellule où vivre reclus, puisqu'il avait le malheur de ne pouvoir tendre à l'absolu que dans la phrase et par la phrase. *Salammbô*, *La Tentation* manifesteront plus tard comme des tumeurs énormes cette maladie d'une mystique sans objet. »

Henri Guillemin, *Flaubert devant la vie et devant Dieu*, préface de François Mauriac, La Renaissance du Livre, 1963, p. 173-174 :

« Cet homme, dépossédé, à qui son éducation, son milieu, ont interdit de croire au Dieu d'Isaac, d'Abraham et de Jacob, au Dieu de Jésus-Christ, il ne sait plus où aimer, qui aimer, mais il aime, et de toute sa force, du côté de la seule lumière qu'il voie briller encore. Les philosophes définissent Dieu en disant qu'il est à la fois le Vrai, le Beau, le Bien. Le Vrai ? Flaubert ne sait où il est ; le Bien ? toute la morale ne lui semble, rationnellement, que conventions sociales, fictions humaines ; mais le Beau ça il sait ; le Beau lui parle au cœur ; L'art, la poursuite de la Beauté, c'est sa façon à lui, la seule qui lui reste, de croire en ce qui domine le monde, survit au monde, l'enveloppe, l'explique et l'accomplit. Ce mouvement qui l'emporte vers le Beau, pour créer lui-même un peu plus de beauté, cet élan sur lequel il a jeté sa vie, c'est bien, littéralement, un amour, sa voie d'accès, à lui, vers l'Unique nécessaire, son affirmation de l'Absolu. »

Beau

Geneviève Bollème, *La Leçon de Flaubert*, UGE, « 10/18 », 1972, p. 117-118 :

« Car qu'est-ce que le Beau ? Pour Flaubert, il est analogue à la pureté absolue, au renoncement ; lorsque Flaubert dit à propos de Musset qu'il faut arriver à séparer la poésie des sensations, la peinture du portrait, et la musique des sérénades, et à Amédée Pommier que celles qui lui plaisent parmi les œuvres d'art sont celles où "*l'art excède*", cela signifie non pas qu'il idolâtre le Beau pour lui-même, mais qu'il est pour lui conquête, écartèlement, effort ; c'est en ce sens qu'il poursuit le style dont il a l'idée et que cette poursuite est travail ardu, refus de toute imperfection, de toute concesssion à la personnalité de l'auteur, morale en un mot : "La morale de l'Art consiste dans sa beauté même, et j'estime par-dessus tout, d'abord le style, et ensuite le Vrai." La beauté n'est qu'au prix d'une lutte, d'un combat ; elle en est l'aboutissement, elle est comme la preuve de la valeur de ce combat, de même que la joie en est le critère affectif. »

Bonté

M^{me} Alphonse Daudet, *Souvenirs autour d'un groupe littéraire*, Charpentier-Fasquelle, 1910, p. 18 :

« Sans enfants, il avait un regard tendre pour ceux des autres, et mon mari ne l'appelait jamais que le bon Flaubert ; bon, il le fut, et pitoyable et fidèle en amitié, au-dessus de toutes les mesquineries du métier. »

Bourgeois

André Suarès, *Portraits et préférences*, Gallimard, 1991, p. 138 :

« Flaubert a créé plus de types que personne en son siècle : par malheur, ils sont bas et tout en eux est négation. Et négation sans grandeur : Flaubert avait bien lieu d'être enragé contre ce monde vil, où règne le vil bipède qu'il appelle le bourgeois : il le porte et le met partout. S'il eût peint les dieux, il eût logé Pécuchet dans la peau de Jupiter et Bouvard dans Apollon. Il y a un fond de farce injurieuse en Flaubert, et de dérision. L'esprit médical est le sien, en ce qu'il a de carabin et de grossièrement lié à la matière. De là qu'il plaît tant au commun des médecins. Comme son art, l'âme de Flaubert est

puissante et fort vulgaire. Entre Flaubert et Stendhal, l'abîme n'est pas moins large qu'entre un fermier normand et un noble florentin, qu'entre un chalet de Pont-l'Évêque et un petit palais de Pérouse. »

Jean-Paul Sartre, *L'Idiot de la famille*, Gallimard, 1992, t. III, p. 331 :

« Pour être bourgeois sous l'Empire, il faut haïr en soi-même le bourgeois de la monarchie de Juillet. Par là, il se trouve donc que l'Artiste, le Bourgeois et le Praticien ont les mêmes ennemis : en sous-main, ce sont, bien sûr, les travailleurs manuels, ces trouble-fête. Au niveau de l'idéologie, c'est le bourgeois d'hier, ce vieil homme qu'il faut dépouiller. Ainsi, quand l'écrivain, par une *catharsis* permanente, se renie pour que son œuvre existe et nuise au genre humain, il définit, du même coup, son public, puisqu'il représente aux nantis, aux capables, *magnifiée*, l'aliénation vécue comme haine de soi. »

Chef-d'œuvre

Julien Gracq, *En lisant en écrivant*, dans *Œuvres complètes*, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 1995, t. II, p. 612 :

« Ce qui concourt beaucoup à l'équilibre et à l'efficacité de *Madame Bovary*, à l'inverse de *L'Éducation sentimentale* où l'esprit de dérision en définitive submerge l'ensemble monotinement, c'est que tout ce qui touche de près à l'héroïne — non seulement Léon et Rodolphe, mais Justin, le père Rouault et même Charles — est tiré un moment peu ou prou du commun par le reflet d'un feu central intense, et constitue autour d'Emma (car tous sont présents de bout en bout, ou reviennent, jusqu'à la fin) comme un anneau satellisé de faible éclairement, mais qui suffit à l'isoler des grotesques sans alliage que sont Homais, Binet ou Bournisien, au point que, d'un bout à l'autre du livre, elle semble à peine les percevoir. En relisant le roman, ce qui m'a frappé, ce n'est pas le ratage misérable des amours et des fantasmes d'Emma, sur lequel Flaubert s'appesantit, c'est l'intensité de flamme vive qui plante son héroïne, au milieu du sommeil épais d'un trou de Normandie, comme une torche allumée. [...] Finalement, dans les dernières scènes (où Flaubert, d'ailleurs, bascule ostensiblement du côté de son héroïne) la placidité bovine d'Yonville en est perturbée : cette flammèche de passion errante est à deux doigts de mettre le feu

à un village pourtant si exemplairement ignifugé.

C'est cette fureur d'un vouloir-vivre effréné, lent à s'éveiller, couvant et finalement explosant dans la torpeur d'une bourgade comme une bombe à retardement, qui en définitive assure pour beaucoup la grandeur du livre. L'enlisement, naturel à Flaubert, à n'être cette fois pas consenti, retrouve, avec un contrepoids, tout son potentiel poétique. Une fois de plus, l'éclairage d'un chef-d'œuvre change avec le temps : celui du *M.L.F.*, comme celui de mai 68 (« Prenez vos désirs pour des réalités ») viennent chercher à distance d'un siècle dans Emma Bovary une surface vivement réfléchissante, et font du livre pour nous, aujourd'hui, autant qu'un roman de l'échec, un roman de l'éveil : celui d'une prosélyte encore à l'état sauvage. »

Encyclopédisme

Guy de Maupassant, « Gustave Flaubert », *L'Écho de Paris*, 24 novembre 1890 :

« Héritier de la vieille tradition des anciens lettrés qui étaient d'abord des savants, il possédait une érudition prodigieuse. Outre son immense bibliothèque de livres qu'il connaissait comme s'il venait d'achever de les lire, il conservait une bibliothèque de notes prises par lui sur tous les ouvrages imaginables consultés dans les établissements publics et partout où il avait découvert des œuvres intéressantes. Il semblait savoir par cœur cette bibliothèque de notes, citait de souvenir les pages et les paragraphes où on trouverait le renseignement cherché, incrit par lui dix ans auparavant, car sa mémoire semblait invraisemblable. »

Raymond Queneau, préface à *Bouvard et Pécuchet*, Le Livre de Poche, 1959, p. 10-11 :

« Flaubert a toujours été contaminé par le virus encyclopédique. Cela est évident pour *La Tentation de saint Antoine* qui est, à sa façon, un essai sur le manque de méthode en matière de religion et qui n'est pas plus antireligieux que *Bouvard et Pécuchet* n'est antiscientifique. [...] Il n'est pas facile de guérir du virus encyclopédique. On sait où cela a mené Aristote, Isidore de Séville et Leibniz. James Joyce aussi en a été atteint, tout comme Rabelais, et, comme eux, Flaubert a traité son mal avec élégance : esthétiquement. »

Charles Du Bos, *Approximations*, Plon, 1922, p. 166-167 :

« Si Flaubert a poursuivi d'une haine si tenace la bêtise telle que se manifeste dans certaines façons de parler, c'est qu'il avait eu dans une appréciable mesure à combattre celle-ci chez lui-même. Il lui venait parfois naturellement sous la plume de ces expressions dont ce dut lui être un soulagement que de les expulser une fois pour toutes en leur imprimant la flétrissure de la reproduction : il y avait chez lui à l'origine je ne sais quelle gangue épaisse, quelle grosse vulgarité anonyme qui se faisait jour à travers ses bouffonneries, mais pas uniquement là. Je ne serais pas surpris qu'il eût vécu sur un autre plan un drame assez semblable à celui de Gogol, confessant à un ami qu'il avait écrit *Les Âmes mortes* pour se débarrasser, en les incarnant en autant de personnage, de tous les vices qu'il sentait en lui : "Car, ajoutait Gogol, je n'ai jamais aimé mes vices", et si quelqu'un a droit de reprendre à son compte cette parole, c'est bien Flaubert. »

Génération

Pierre Moreau, « Flaubert », *Dictionnaire des lettres françaises*, Librairie Arthème Fayard, 1971, p. 401-402 :

« Il s'interdit la thèse. Mais peut-on raconter une vie sans une philosophie de la vie ? Par ce biais, la thèse se glisse à l'insu du narrateur. Il s'était formé une conception du monde : universel déterminisme, pessimisme sans issue. Contre l'esprit "bourgeois" qu'il abhorrait et contre l'esprit romantique qu'il refoulait au fond de lui-même, il affirmait que la vraie sagesse consiste à tuer en soi l'illusion. Aussi a-t-on pu comparer *Madame Bovary* à *Don Quichotte*. Comme Cervantès a raillé les exagérations de l'idéal chevaleresque, Flaubert a dénoncé les mensonges de la passion romantique. Et par là il nous raconte sa propre histoire, son affranchissement progressif. Mais il nous raconte mieux encore l'histoire de son temps : son œuvre est animée de l'esprit d'une génération matérialiste et scientifique, dure et sensuelle, dure comme le cœur, sensuelle comme la chair de la frémissante Emma. »

Rémy de Gourmont, *Promenades littéraires*, Mercure de France, 1963, t. II, p. 150-151 :

« Que l'on ne reproche pas à Flaubert le découragement de ses héros, les déceptions dont ils souffrent tous inévitablement. Son pessimisme ironique ne détourne ni de la vie ni de l'action. Seulement, il prévient les hommes que, si beaux que soient leurs désirs, ils sont presque toujours irréalisables et que c'est même là leur beauté. Mais, ironie suprême, la vie de Flaubert a démenti mieux que toute œuvre, cette philosophie amère. Il avait un but, et il l'a rempli complètement. Son orgueil rêvait d'être un grand écrivain et il est mort dans la gloire, et depuis sa mort sa gloire n'a fait que grandir et s'aviver. Elle est solide, la gloire de Flaubert. Elle se dresse, hors de l'atteinte même de la sottise, car les sots qui le nieraient rendraient hommage au plus grand découvreur de la bêtise humaine qui fût depuis Molière. »

Impersonnalité

André Gide, *Essais critiques*, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 1999, p. 266 :

« L'œuvre de l'artiste ne m'intéresse pleinement que si, tout à la fois, je la sens en relation directe et sincère avec le monde extérieur, en relation intime et secrète avec son auteur. Flaubert a mis un point d'honneur à ne réaliser que la première de ces deux conditions ; mais son œuvre, malgré qu'il en ait, ne nous touche profondément que par les points où elle lui échappe pour ainsi dire, et raconte plus qu'il ne veut. »

Georges Duhamel, « Flaubert », *Tableau de la littérature française de Madame de Staël à Rimbaud*, Gallimard, 1974, p. 271 :

« Il m'amuse, avec ses doctrines, avec ses belles théories. Il écrit à Louise Colet : "Plus vous serez personnel, plus vous serez faible... L'auteur dans son œuvre doit être comme Dieu dans l'univers, présent partout et visible nulle part." Cela n'empêche pas que Flaubert est présent dans tous ses livres, sensible dans tous ses livres, surtout dans ceux où il conte des histoires du XII^e siècle. Il est aussi présent dans les autres, dans chaque phrase, dans chaque mot. »

Mona Ozouf, *Les Aveux du roman*, Fayard, 2001, p. 232-233 :

« [Dans *Bouvard et Pécuchet*], quelle cible cherchait à atteindre Flaubert ? [...] Est-ce une critique des héros ? On sait que Flaubert se flattait d'être le premier romancier capable de railler son jeune premier et sa jeune première. Bouvard et Pécuchet lui offrait alors l'occasion de peindre les vrais héros des temps démocratiques : des anti-héros, incapables d'animer une intrigue et décourageant toute identification. Il ne faut pourtant pas lire dans ce projet la haine des héros et des intrigues qui les font vivre, mais un simple et double constat : les héros comme les romans deviennent impossibles dans une époque qui nie désormais tout surplomb. Et voilà pourquoi il n'est pas davantage question de "ce roman sur rien", dont Flaubert avait confié à Louise Colet qu'il rêvait d'en écrire un, un jour quelconque. Bien plutôt d'un roman sur la neutralisation de l'existence opérée par la démocratie, sur l'aboutissement de ce travail de l'égalité selon Tocqueville et dont l'auteur avait pressenti qu'il serait aussi un travail de l'insignifiance. »

Littérature

Albert Thibaudet, *Gustave Flaubert*, Gallimard, « Tel », 1999, p. 289 :

« Ce moine de l'art est devenu le patron des gens de lettres, et il pourrait être celui des artistes, pour avoir posé de façon intégrale cette question : Comment l'artiste peut-il faire son salut, arriver à la gloire ? Et je prends ici ces deux mots de salut et de gloire en leur seul et pur sens théologique. Le christianisme nous dit que l'homme n'y arrive que par la grâce divine. L'artiste, lui, n'y arrive pas. Ce sont ses œuvres qui y arrivent pour lui. Il peut réaliser un chef-d'œuvre hors de lui. Il n'advient guère qu'il réalise sa vie comme un chef-d'œuvre. Mais il peut s'y essayer. Et il est beau de s'y essayer courageusement, et nul ne s'y est mieux essayé que Flaubert.

« Comme toute l'œuvre de Platon tourne autour de ce problème : la vie du philosophe, — comme celle des mystiques a pour centre la vie religieuse, — toute la précieuse correspondance de Flaubert porte sur la question de la vie littéraire. La littérature y devient une sorte de chose en soi, comme la philosophie ou la religion, à côté de laquelle le

reste n'existe pas. C'est là un élément nouveau. Gautier marquerait peut-être le point où il s'embranche sur le romantisme, mais Flaubert l'a pour la première fois établi avec tout son développement et toutes ses conséquences, lui a fait le premier occuper une place centrale. »

Modèle de vie

Roger Martin du Gard, *Journal*, Gallimard, 1992, t. I, p. 196 :

« Une fois de plus j'entre en communion avec Flaubert, le Flaubert que nous révèlent les lettres, qui savait bien le profit que l'on peut tirer pour son travail de la vie qu'on se fait. J'ai besoin, comme lui, d'un Croisset, où rien d'autre que mon travail n'occupera le centre de ma vie quotidienne, où il n'y aura aucun imprévu, où aucun obstacle ne viendra fortuitement détourner le cours de ma sécrétion régulière. »

Mystique

Maurice Nadeau, *Gustave Flaubert écrivain*, Denoël, 1969, p. 327 :

« Le labeur de Flaubert eût été moins épuisant s'il n'avait eu pour fin que de parvenir à "l'expression juste". Il s'agit en fait d'une ascèse, héroïque et pénible, qui doit lui faire connaître cet état où le moi, après avoir rompu ses amarres, réintègre son enveloppe avec toutes ses prises. Flaubert affronte un chaos et se meut dans la confusion avant que, par le déclic de l'expression, s'accomplisse l'opération d'où résultera un précipité durable. C'est en vue de cette "chimie mystérieuse" qu'on le voit constamment se préparer, rassembler les matériaux, faire en lui le vide, se mettre dans l'attente. Il est un moment où la moindre impression venue du dehors le perturbe, le plus petit dérangement l'accable. Hors du temps et de l'espace, ne sachant même plus quelle vie il mène et ses proches se transformant en fantômes, il entre en catatonie.

« Est-ce là l'état d'un écrivain seulement en proie aux "affres du style" ? N'est-ce pas plutôt celui du mystique dans l'attente de son dieu, celui du savant se préparant à une découverte ? Le dieu peut rester sourd à l'appel, l'expérience de laboratoire échouer. Que faire, sinon recommencer avec davantage de foi, de scrupules, de minutie ? Ce que le profane tient pour toujours perdu, sécheresse ou stérilité,

c'est le temps du mûrissement, du cheminement vers la lumière, l'évidence et l'harmonie. »

Nihilisme

Pierre Bourget, *Essais de psychologie contemporaine*, Gallimard, « Tel », 1993, p. 92 :

« L'éducation de Flaubert avait été double. Au même moment qu'il se repaissait des romanciers et des poètes, il subissait une forte discipline scientifique. Cet artiste en images était un physiologiste, et ce lyrique un érudit minutieux. Trop d'éléments se heurtaient et se choquaient dans cette personnalité complexe, plus préparée qu'aucune autre à dégager le principe de nihilisme que l'Idéal romantique enveloppe en lui. »

Pierre-Marc de Biasi, *Gustave Flaubert. Une manière spéciale de vivre*, Grasset, 2009, p. 305 :

« Flaubert n'a rien d'un nihiliste. S'il cherche à se venger de la vie contemporaine, en représentant aussi précisément que possible son naufrage, c'est en faveur d'une autre vie, plus haute, plus intense, flamboyante et absolue, dont même la désillusion la plus mélancolique contient encore la promesse et le présage. L'art seul indique la voie. Mais l'humanité n'en est qu'à ses débuts, et la route sera longue. »

Normand

Anatole France, *La Vie littéraire*, Calmann-Lévy, 1889, t. II, p. 18-19 :

« De ma vie je n'avais vu rien de semblable. Sa taille était haute, ses épaules larges ; il était vaste, éclatant et sonore ; il portait avec aisance une espèce de caban marron, vrai vêtement de pirate ; des braies amples comme une jupe lui tombaient sur les talons. Chauve et chevelu, le front ridé, l'œil clair, les joues rouges, la moustache incolore et pendante, il réalisait tout ce que nous lisons des vieux chefs scandinaves, dont le sang coulait dans ses veines, mais non point sans mélange.

« Issu d'un Champenois et d'une Bas-Normande de vieille souche, Gustave Flaubert était bien un fils de la femme, l'enfant de sa mère. Il

semblait tout Normand, non point Normand de terre, vassal de la couronne de France, fils paisible et dégénéré des compagnons de Rolf, bourgeois ou vilain, procureur ou laboureur, de génie avide et cauteleux, ne disant ni oui ni *vere* ; mais bien Normand des mers, roi du combat, vieux Danois venu par la route des cygnes, n'ayant jamais dormi sous un toit de planches ni vidé près d'un foyer humain la corne pleine de bière, aimant le sang des prêtres et l'or enlevé aux églises, attachant son cheval dans les chapelles des palais, nageur et poète, ivre, furieux, magnanime, plein des dieux nébuleux du Nord et gardant jusque dans le pillage son inaltérable générosité.

« [...] Gustave Flaubert était très bon. Il avait une prodigieuse capacité d'enthousiasme et de sympathie. C'est pourquoi il était toujours furieux. Il s'en allait en guerre à tout propos, ayant sans cesse une injure à venger. »

Probité

Léon Bloy, « Je m'accuse... », dans *Œuvres*, Mercure de France, 1965, t. IV, p. 167 :

« Certes, je ne puis être accusé de fanatisme pour Flaubert, dont tous les livres, à l'exception d'un seul [*Les Trois Contes*], m'ont exaspéré. Tout le monde, pourtant, sait le labeur infini de cet homme "courageux autant que tous les lions" — disais-je en 1890, dans une oraison funèbre, — mais acharné sur une idée imbécile et s'efforçant, vingt années, d'extraire de son intestin le ténia séditieux et inextirpable de l'Inspiration.

« N'étant rien qu'un volontaire, il ne put créer une œuvre de génie, mais il fut, incontestablement, l'un des plus *probes* écrivains qu'on ait jamais vus. Il laissa peu de livres, parce qu'il se contentait lui-même difficilement, si on peut dire qu'il se contenta, et ces livres, à si grand'peine obtenus, n'étant pas faits pour la multitude.

« Que ne dirait-il pas, l'incorruptible, en lisant aujourd'hui *Lourdes* ou *La Bête humaine*, en voyant reparaître, toutes les vingt pages, les isochrones formules de ce balancier inconscient qu'on nomme l'auteur et dont le va-et-vient perpétuel donnerait le mal de mer à des albatros ?

« Que ne gueulerait-il pas en son *gueuloir*, l'orageux martyr de la phrase, en apprenant qu'un si fangeux domestique de la populace, un

tel messie de la tinette et du torchecul, ose, quelquefois, le mentionner comme un précurseur ? »

Réactionnaire

Claude Roy, *Le Commerce des classiques*, Gallimard, 1953, p. 238 :

« La solution de facilité qu'a adoptée Flaubert, le "tout le monde dans le même sac", dont il se sert pour se tirer du guêpier de ses contradictions, le fatalisme outrancier qu'il affiche, ne doivent pas tromper. Flaubert a été un penseur réactionnaire autant que plat, il a demandé avec haine le sang des ouvriers révoltés, il a vomi le suffrage universel, et il a proféré quelques-uns des cris les plus atroces que la peur du peuple ait inspirés à la bourgeoisie du XIX^e siècle (pourtant assez riche en ce genre). »

Relief

Georges Pellissier, « Flaubert », dans Petit de Julleville, *Histoire de la langue et de la littérature française des origines à 1900*, Dix-Neuvième, p. 178 :

« Romantique par sa haine du bourgeois, Flaubert est naturaliste par son acharnement à le décrire. Et son pessimisme aussi procède de là. Les personnages de Flaubert sont des types, si l'on veut, mais des types de la réalité la plus commune, figures insignifiantes, ternes, vulgaires, qui n'ont aucun caractère par elles-mêmes, que rien ne distingue de la veulerie ambiante. Tandis que les romantiques créaient des héros ou des monstres, il bannit jalousement tout idéalisme, celui du bien, mais aussi celui du mal. [...] Et le triomphe de son art, c'est justement d'avoir donné à cette platitude un tel relief. »

Style

Paul Léautaud, *Journal littéraire*, septembre 1908, *Mercure de France*, 1986, t. I, p. 651-652 :

« Le voyage de Rouen m'a donné l'idée de relire *Madame Bovary*. [...] Eh ! bien, s'il faut être franc, cela ne me prend pas. Je ne me rappelle pas mon impression d'autrefois. Aujourd'hui, ce que je crois qui m'ennuie, c'est le style. Il y a vraiment trop là dedans l'amour de

la forme. Il en résulte des longueurs infinies, à mon sens, quelque chose qui n'est pas vivant, ce que donne le style rapide, spontané, négligé un peu. Il y a aussi trop de détails sur un même objet. [...] Je compare le style de Flaubert à du vernis, et je n'aime pas les choses vernies. [...] Il y a dans tout Flaubert un manque d'abandon qui m'est profondément antipathique, je puis bien dire ce mot. »

Paul Claudel, *Positions et propositions*, Gallimard, 1928, p. 79-80 :

« Faisons maintenant la contre-épreuve de ces canons que les maîtres de notre langue nous ont fournis. J'épargnerai mon lecteur et pour y chercher des exemples je n'irai pas remuer dans un cacographe quelconque, je prendrai un homme éminemment consciencieux et respectable, mais mal doué, comparable à ces vieilles filles qui, au sein d'une austère stérilité, donnent l'exemple de toutes les vertus. Et à ce propos remarquons que le style est une qualité naturelle comme le son de la voix, il n'est nullement l'apanage des écrivains professionnels. Dans les lettres d'Isabelle Rimbaud on retrouve comme un écho assourdi de l'instrument fraternel et peut-être que le grand écrivain ne fait que réaliser un certain ton lentement élaboré et mûri par une famille. Quoi qu'il en soit, on pourrait prendre quarante lettres de charcutiers réclamant leurs factures. On en trouverait dix dont les auteurs ont le sens du français pour trente qui ne l'ont pas. Flaubert appartenait à cette dernière catégorie et ce tourment d'un sourd cherchant à réaliser une note qu'il ne parvient pas à entendre est l'un des martyres les plus émouvants de l'histoire des lettres. [...] [Ses] succès isolés ne sauraient faire oublier la morne pauvreté, le ton de zingue de l'ensemble. Mon Dieu, comme il devait pleuvoir à Rouen. »

Marcel Proust, « À propos du "style" de Flaubert », *La Nouvelle Revue française*, 1^{er} janvier 1920 :

« J'ai été stupéfait, je l'avoue, de voir [Thibaudet] traiter de peu doué pour écrire, un homme qui par l'usage entièrement nouveau et personnel qu'il a fait du passé défini, du passé indéfini, du participe présent, de certains pronoms et de certaines prépositions, a renouvelé presque autant notre vision des choses que Kant, avec ses Catégories, les théories de la Connaissance et de la Réalité du monde extérieur. »

Émile Faguet, *Flaubert*, Hachette, 1919, p. 187-188 :

« Flaubert a été très vrai. On exagère quand on dit qu'il n'y a dans ses livres que des coquins et des imbéciles. On oublie Mme Arnoux, le père Rouault, la vieille servante des comices, Justin, et même la mère de Bovary. Il y a dans les livres de Flaubert quelques braves gens, un peu bornés, dispersés ça et là et comme semés à travers un monde de coquins et surtout d'imbéciles ; dans quelle proportion ? dans une proportion qui est peut-être à peu près celle de la réalité [...]. Il avait à peindre la petite bourgeoisie française, la classe moyenne. Niaiserie, vanité, égoïsme, point féroce, mais prudent, attentif et un peu lâche, sens moral faible, absence de tout idéal, bêtise lourde et ahurie, voilà ce qu'il nous a donné ; c'est à peu près la vérité. Perversité et gredinerie, non pas, ou en proportions très faibles : c'est encore être dans le vrai. [...] Les grands coquins ou les monstrueux pervers de Balzac sont inconnus à Gustave Flaubert. Il ne les connaît pas ; il ne les a pas vus ; c'est qu'il est bon réaliste, c'est qu'il est l'homme qui ne voit vraiment que l'humanité moyenne, comme Le Sage ; c'est qu'il est vrai. La vérité a été la première des muses de Flaubert, celle qui a toujours eu le pas devant sur toutes les autres. »

INDEX

A

ABBAS-PACHA [1](#) [2](#)
ABOUT, Edmond [1](#) [2](#)
ADAM, Juliette [1](#) [2](#) [3](#) [4](#) [5](#) [6](#)
ALEXIS, Paul [1](#) [2](#) [3](#)
ANQUETIL, Louis-Pierre [1](#)
ARAGO, François [1](#)
ARISTOPHANE [1](#) [2](#)
Arnoux, Jacques [1](#) [2](#) [3](#) [4](#) [5](#) [6](#) [7](#) [8](#) [9](#) [10](#) [11](#) [12](#) [13](#) [14](#) [15](#)
Arnoux, Marie [1](#) [2](#) [3](#) [4](#) [5](#) [6](#) [7](#) [8](#) [9](#) [10](#) [11](#) [12](#) [13](#) [14](#) [15](#) [16](#) [17](#) [18](#) [19](#) [20](#) [21](#) [22](#) [23](#) [24](#) [25](#)
ASSELINE, Louis [1](#)
ASSELINEAU, Charles [1](#) [2](#)
AUBINEAU, Léon [1](#)
AUBRYET, Xavier [1](#)

B

BADINGUET, VOIR [NAPOLÉON III](#)
BALZAC, Honoré de [1](#) [2](#) [3](#) [4](#) [5](#) [6](#) [7](#) [8](#) [9](#) [10](#) [11](#) [12](#) [13](#) [14](#) [15](#) [16](#) [17](#) [18](#) [19](#) [20](#) [21](#) [22](#) [23](#)
[24](#) [25](#) [26](#) [27](#)
BANVILLE, Théodore de [1](#) [2](#) [3](#) [4](#) [5](#) [6](#)
BARANTE, Prosper de [1](#)
BARBÈS, Armand [1](#) [2](#) [3](#) [4](#) [5](#)
BARBEY D'AUREVILLY, Jules [1](#) [2](#) [3](#) [4](#) [5](#) [6](#) [7](#) [8](#) [9](#) [10](#) [11](#) [12](#) [13](#) [14](#) [15](#)
BARDOUX, Agénor [1](#) [2](#) [3](#) [4](#) [5](#) [6](#) [7](#)
BARNES, Julian [1](#)
BARRÈS, Maurice [1](#)
BARROT, Odilon [1](#)
BART, Benjamin F. [1](#)
BARTHES, Roland [1](#) [2](#) [3](#)
BAUDELAIRE, Charles [1](#) [2](#) [3](#) [4](#) [5](#) [6](#) [7](#) [8](#) [9](#) [10](#) [11](#) [12](#) [13](#) [14](#) [15](#)
BAUDRY, Alfred [1](#)
BAUDRY, Frédéric [1](#) [2](#) [3](#) [4](#) [5](#) [6](#) [7](#)
BAZAINE, François, maréchal [1](#) [2](#) [3](#) [4](#) [5](#) [6](#) [7](#) [8](#)
BECKETT, Samuel [1](#) [2](#)
BÉRANGER, Pierre-Jean [1](#) [2](#) [3](#) [4](#) [5](#)
BERGERAT, Émile [1](#) [2](#)
BERGOUNIOUX, Pierre [1](#)
BERLIOZ, Hector [1](#) [2](#)
BERNARD, Claude [1](#) [2](#)
BERNARD, Daniel [1](#)

BERNHARDT, Sarah [1](#) [2](#) [3](#)

BERT, Paul [1](#)

BERTHELOT, Marcellin [1](#) [2](#) [3](#) [4](#) [5](#)

BEZONT [1](#) [2](#)

BIASI, Pierre-Marc de [1](#) [2](#) [3](#)

Birotteau, César [1](#)

BISMARCK, Otto von [1](#) [2](#) [3](#) [4](#) [5](#) [6](#) [7](#) [8](#) [9](#) [10](#) [11](#) [12](#) [13](#)

BLANC, Louis [1](#) [2](#) [3](#) [4](#) [5](#) [6](#) [7](#) [8](#) [9](#)

BLANQUI, Auguste [1](#) [2](#) [3](#) [4](#) [5](#)

BONALD, Louis de [1](#)

BONAPARTE, Mathilde-Létizia, dite « la princesse Mathilde » [1](#) [2](#) [3](#) [4](#) [5](#) [6](#) [7](#) [8](#) [9](#) [10](#) [11](#)
[12](#) [13](#) [14](#) [15](#) [16](#) [17](#) [18](#) [19](#) [20](#) [21](#) [22](#) [23](#) [24](#) [25](#) [26](#) [27](#) [28](#) [29](#) [30](#) [31](#) [32](#) [33](#) [34](#) [35](#) [36](#)
[37](#) [38](#) [39](#) [40](#) [41](#) [42](#) [43](#) [44](#) [45](#) [46](#) [47](#) [48](#) [49](#) [50](#) [51](#) [52](#) [53](#) [54](#) [55](#)

BONAPARTE, Pierre [1](#)

BONENFANT, Louis [1](#) [2](#) [3](#)

BONENFANT, Olympiade, née Parain [1](#) [2](#)

BORGES, Jorge Luis [1](#) [2](#)

BOSCH, Jérôme [1](#)

BOSQUET, Amélie [1](#) [2](#) [3](#) [4](#) [5](#) [6](#)

BOSSUET, Jacques-Bénigne [1](#) [2](#) [3](#) [4](#)

BOTTA, Paul-Émile [1](#) [2](#)

BOUILHET, Louis [1](#) [2](#) [3](#) [4](#) [5](#) [6](#) [7](#) [8](#) [9](#) [10](#) [11](#) [12](#) [13](#) [14](#) [15](#) [16](#) [17](#) [18](#) [19](#) [20](#) [21](#) [22](#) [23](#) [24](#)
[25](#) [26](#) [27](#) [28](#) [29](#) [30](#) [31](#) [32](#) [33](#) [34](#) [35](#) [36](#) [37](#) [38](#) [39](#) [40](#) [41](#) [42](#) [43](#) [44](#) [45](#) [46](#) [47](#) [48](#) [49](#)
[50](#) [51](#) [52](#) [53](#) [54](#) [55](#) [56](#) [57](#) [58](#) [59](#) [60](#) [61](#) [62](#) [63](#) [64](#) [65](#) [66](#) [67](#) [68](#) [69](#) [70](#) [71](#) [72](#) [73](#) [74](#)
[75](#) [76](#) [77](#) [78](#) [79](#) [80](#) [81](#) [82](#) [83](#) [84](#) [85](#) [86](#) [87](#) [88](#) [89](#) [90](#) [91](#) [92](#) [93](#) [94](#) [95](#) [96](#) [97](#) [98](#) [99](#)
[100](#) [101](#) [102](#) [103](#) [104](#) [105](#) [106](#) [107](#) [108](#) [109](#) [110](#) [111](#) [112](#) [113](#) [114](#) [115](#) [116](#) [117](#)
[118](#) [119](#) [120](#) [121](#) [122](#) [123](#) [124](#) [125](#) [126](#) [127](#) [128](#) [129](#) [130](#) [131](#) [132](#) [133](#) [134](#) [135](#)
[136](#) [137](#) [138](#) [139](#) [140](#) [141](#) [142](#) [143](#) [144](#) [145](#) [146](#) [147](#) [148](#) [149](#) [150](#) [151](#) [152](#) [153](#)
[154](#) [155](#) [156](#) [157](#) [158](#) [159](#) [160](#) [161](#) [162](#) [163](#) [164](#) [165](#) [166](#) [167](#) [168](#) [169](#) [170](#) [171](#)
[172](#) [173](#) [174](#) [175](#) [176](#) [177](#) [178](#) [179](#) [180](#) [181](#) [182](#) [183](#) [184](#) [185](#) [186](#) [187](#) [188](#) [189](#)
[190](#) [191](#) [192](#) [193](#) [194](#) [195](#) [196](#) [197](#) [198](#) [199](#) [200](#)

BOUQUET, François [1](#)

BOURBAKI, général [1](#)

BOURDILLIAT [1](#)

BOUTMY, Émile [1](#)

Bouvard [1](#) [2](#) [3](#) [4](#)

Bovary, Charles [1](#) [2](#) [3](#) [4](#) [5](#) [6](#) [7](#) [8](#) [9](#) [10](#) [11](#) [12](#) [13](#) [14](#) [15](#)

Bovary, Emma [1](#) [2](#) [3](#) [4](#) [5](#) [6](#) [7](#) [8](#) [9](#) [10](#) [11](#) [12](#) [13](#) [14](#) [15](#) [16](#) [17](#) [18](#) [19](#) [20](#) [21](#) [22](#) [23](#) [24](#) [25](#)
[26](#) [27](#) [28](#) [29](#) [30](#) [31](#) [32](#) [33](#) [34](#) [35](#) [36](#) [37](#) [38](#) [39](#) [40](#) [41](#) [42](#) [43](#) [44](#) [45](#) [46](#) [47](#) [48](#) [49](#) [50](#)
[51](#) [52](#) [53](#)

BRAINNE, Léonie [1](#) [2](#) [3](#) [4](#) [5](#) [6](#) [7](#) [8](#) [9](#) [10](#) [11](#)

BRANTÔME, Pierre de Bourdeille dit [1](#)

BRICHETTI, Joseph [1](#) [2](#) [3](#) [4](#) [5](#) [6](#) [7](#) [8](#) [9](#)

BROGLIE, Albert de [1](#)

BRUEGEL, Pieter [1](#) [2](#) [3](#) [4](#) [5](#)

BRUNEAU, Jean [1](#) [2](#) [3](#) [4](#) [5](#) [6](#) [7](#) [8](#)

BRUNETIÈRE, Ferdinand [1](#) [2](#) [3](#) [4](#) [5](#)

BULOZ, Louis [1](#) [2](#)

BURTY, Philippe [1](#)

BUTOR, Michel [1](#)

BYRON, George Gordon, dit Lord [1](#) [2](#) [3](#) [4](#) [5](#) [6](#) [7](#) [8](#) [9](#)

C

CABET, Étienne 1
 CADOU DAL, Georges 1
 CAILTEAUX, Émile 1
 CALDERON, Pedro 1
 CALLOT, Jacques 1 2 3
 CALMETS, Fortuné 1
 CAMBREMER DE CROIXMARE, Camille 1
 CAMPANA 1
 CAMUS, Albert 1
Camusot 1
 CANDEILLE, Julie 1
 CARVALHO, Léon Carvaille dit 1 2 3 4 5 6 7 8 9
 CASSOU, Jean 1
 CAUSSIDIÈRE 1
 CAVAINAC, général 1 2 3
 CÉARD, Henri 1 2
 CÉLINE, Louis-Ferdinand 1
 CERVANTÈS, Miguel de 1 2 3
 CESENA, Amédée de 1
 CHAMBORD, comte de 1 2 3 4
 CHAMPFLEURY, Jules 1 2 3 4 5 6
 CHAMPOLLION, Jean-François 1 2
 CHAMPOLLION-FIGEAC, Jacques Joseph 1
 CHAPU, Henri 1
 CHARLES X 1
 CHARPENTIER, Georges 1 2 3 4 5 6 7 8 9 10 11 12 13 14 15 16 17 18 19
 CHARVET DE LÉONI, Paul 1
 CHASLES, Philarète 1
 CHATEAUBRIAND, François-René de 1 2 3 4 5 6 7 8 9 10 11 12 13 14 15 16
 CHENNEVIÈRES, Philippe de 1 2
 CHÉRUEL, Adolphe 1 2 3 4
 CHEVALIER, Ernest 1 2 3 4 5 6 7 8 9 10 11 12 13 14 15 16 17 18 19 20 21 22 23
 24 25 26 27 28 29 30 31 32 33 34 35 36 37 38 39
 CHOJECKI, Charles-Edmond 1 2 3 4 5 6
Cisy 1 2 3 4 5
 CLAVEAU, Anatole 1
 CLAYE, Jules 1
 CLEMENCEAU, Georges 1 2
 CLÉSINGER, Solange 1
 CLOGENSON, Jean 1
 CLOQUET, Jules-Germain 1 2 3 4 5 6 7 8 9 10
 CLOQUET, Lise 1
 COLET, Henriette 1 2
 COLET, Hippolyte 1 2 3 4
 COLET, Louise, née REVOIL 1 2 3 4 5 6 7 8 9 10 11 12 13 14 15 16 17 18 19 20 21
 22 23 24 25 26 27 28 29 30 31 32 33 34 35 36 37 38 39 40 41 42 43 44 45 46
 47 48 49 50 51 52 53 54 55 56 57 58 59 60 61 62 63 64 65 66 67 68 69 70 71
 72 73 74 75 76 77 78 79 80 81 82 83 84 85 86 87 88 89 90 91 92 93 94 95 96
 97 98 99 100 101 102 103 104 105 106 107 108 109 110 111 112 113 114 115
 116 117 118 119 120 121 122 123 124 125 126 127 128 129 130 131 132 133

134 135 136 137 138 139 140 141 142 143 144 145 146 147 148 149 150 151
152 153 154 155 156 157 158 159 160

COLLIER, Gertrude 1 2

COLLIER, Henriette 1 2

COLON, Jenny 1

COMMANVILLE, Caroline, née HAMARD 1 2 3 4 5 6 7 8 9 10 11 12 13 14 15 16 17
18 19 20 21 22 23 24 25 26 27 28 29 30 31 32 33 34 35 36 37 38 39 40 41 42
43 44 45 46 47 48 49 50 51 52 53 54 55 56 57 58 59 60 61 62 63 64 65 66 67
68 69 70 71 72 73 74 75 76 77 78 79 80 81 82 83 84 85 86 87 88 89 90 91 92
93 94 95 96 97 98 99 100 101 102 103 104 105 106 107 108 109 110 111 112
113 114 115 116 117 118 119 120 121 122 123 124 125 126 127 128 129 130
131 132 133 134 135 136 137 138

COMMANVILLE, Ernest 1 2 3 4 5 6 7 8 9 10 11 12 13 14 15 16 17 18 19 20 21 22
23 24 25 26 27 28 29 30 31 32 33 34 35 36 37 38 39 40 41 42 43 44 45 46 47
48 49 50 51 52 53 54 55 56 57 58 59 60 61 62 63 64 65 66

COMMYNES, Philippe de 1 2 3 4

CONSIDÉRANT, Victor 1

CONSTANT, Benjamin 1

CORBIN, Alain 1 2 3

CORDIER, Alphonse 1 2

CORMENIN, Louis de 1 2 3 4 5 6 7 8 9 10 11 12

CORMON, Eugène 1

CORNEILLE, Pierre 1 2 3 4 5

CORNU, Hortense 1 2 3 4

COUSIN, Victor 1 2 3 4 5 6 7 8 9

CRÉMIEUX, Adolphe 1

CRÉPET, Eugène 1

Cruchard, R. P. 1 2 3 4

CURCE, Quinte 1

CUVILLIER-FLEURY, Alfred-Auguste 1 2

D

DALLOZ, Paul 1

Dambreuse 1 2 3 4 5 6 7 8 9 10 11 12 13 14 15 16 17 18 19 20 21 22 23 24

Dambreuse, Mme 1 2 3 4 5 6 7 8 9 10 11 12 13 14 15 16 17 18 19 20 21

DARCEL, Alfred 1 2

DAUDET, Alphonse 1 2 3 4 5 6 7 8 9 10 11 12 13 14 15

DAUDET, Ernest 1 2

DAUDET, Julia 1 2 3

DAUDET, Léon 1

DAUMIER, Honoré 1 2 3 4

DECORDE, Adrien 1

DELACROIX, Eugène 1 2 3 4

DELAMARE, Delphine 1 2 3

DELANNOY 1

DELAROCHE, Paul 1

DELESSERT, Édouard 1

DELESSERT, Mme Gabriel de 1 2

Delmar 1 2 3 4

DELORD, Taxile 1

DESCAGES, Lucien [1](#) [2](#) [3](#) [4](#)
 DESCHARMES, René [1](#) [2](#) [3](#) [4](#) [5](#) [6](#)
 DESDEMAINES, Émile [1](#)
 DESJARDINS, Ernest [1](#)
Deslauriers, Charles [1](#) [2](#) [3](#) [4](#) [5](#) [6](#) [7](#) [8](#) [9](#) [10](#) [11](#) [12](#) [13](#) [14](#) [15](#) [16](#) [17](#) [18](#)
 DESPORTES, Philippe [1](#)
 DESPREZ, Adrien [1](#) [2](#)
 DIGEON, Claude [1](#) [2](#)
 DONIZETTI, Gaetano [1](#)
 DORVAL, Marie [1](#) [2](#)
 DOUCHIN, Jacques-Louis [1](#) [2](#) [3](#) [4](#) [5](#) [6](#) [7](#) [8](#) [9](#) [10](#) [11](#) [12](#)
 DRUMONT, Édouard [1](#) [2](#)
 DU CAMP, Maxime [1](#) [2](#) [3](#) [4](#) [5](#) [6](#) [7](#) [8](#) [9](#) [10](#) [11](#) [12](#) [13](#) [14](#) [15](#) [16](#) [17](#) [18](#) [19](#) [20](#) [21](#) [22](#) [23](#) [24](#)
[25](#) [26](#) [27](#) [28](#) [29](#) [30](#) [31](#) [32](#) [33](#) [34](#) [35](#) [36](#) [37](#) [38](#) [39](#) [40](#) [41](#) [42](#) [43](#) [44](#) [45](#) [46](#) [47](#) [48](#) [49](#)
[50](#) [51](#) [52](#) [53](#) [54](#) [55](#) [56](#) [57](#) [58](#) [59](#) [60](#) [61](#) [62](#) [63](#) [64](#) [65](#) [66](#) [67](#) [68](#) [69](#) [70](#) [71](#) [72](#) [73](#) [74](#)
[75](#) [76](#) [77](#) [78](#) [79](#) [80](#) [81](#) [82](#) [83](#) [84](#) [85](#) [86](#) [87](#) [88](#) [89](#) [90](#) [91](#) [92](#) [93](#) [94](#) [95](#) [96](#) [97](#) [98](#) [99](#)
[100](#) [101](#) [102](#) [103](#) [104](#) [105](#) [106](#) [107](#) [108](#) [109](#) [110](#) [111](#) [112](#) [113](#) [114](#) [115](#) [116](#) [117](#)
[118](#) [119](#) [120](#) [121](#) [122](#) [123](#) [124](#) [125](#) [126](#) [127](#) [128](#) [129](#) [130](#) [131](#) [132](#) [133](#) [134](#) [135](#)
[136](#) [137](#) [138](#) [139](#) [140](#) [141](#) [142](#) [143](#) [144](#) [145](#) [146](#) [147](#) [148](#) [149](#) [150](#) [151](#) [152](#) [153](#)
[154](#) [155](#) [156](#) [157](#) [158](#) [159](#) [160](#) [161](#) [162](#) [163](#) [164](#) [165](#) [166](#) [167](#) [168](#) [169](#) [170](#) [171](#)
[172](#) [173](#) [174](#) [175](#)
 DUMAS, Alexandre [1](#) [2](#) [3](#) [4](#) [5](#) [6](#) [7](#) [8](#) [9](#) [10](#)
 DUMAS, Alexandre, fils [1](#) [2](#) [3](#) [4](#) [5](#) [6](#) [7](#) [8](#)
 DUMESNIL, René [1](#) [2](#) [3](#) [4](#) [5](#) [6](#) [7](#) [8](#) [9](#) [10](#)
 DUPANLOUP, Mgr [1](#) [2](#)
 DUPLAN, Jules [1](#) [2](#) [3](#) [4](#) [5](#) [6](#) [7](#) [8](#) [9](#) [10](#) [11](#) [12](#) [13](#) [14](#) [15](#) [16](#) [17](#) [18](#) [19](#) [20](#) [21](#)
 DUPONT, Achille [1](#) [2](#) [3](#)
 DUPONT, Pierre [1](#)
 DUPUYTREN, Guillaume [1](#) [2](#)
 DURANTY, Louis [1](#) [2](#)
 DUREAU DE LA MALLE, Adolphe [1](#) [2](#)
 DUREY, Marie [1](#) [2](#)
 DURUY, Victor [1](#) [2](#)
Dussardier [1](#) [2](#) [3](#) [4](#) [5](#) [6](#) [7](#) [8](#) [9](#) [10](#) [11](#) [12](#) [13](#) [14](#) [15](#) [16](#) [17](#) [18](#) [19](#) [20](#) [21](#) [22](#)

E

EUGÉNIE, impératrice [1](#) [2](#) [3](#) [4](#) [5](#) [6](#) [7](#) [8](#) [9](#)
 EURIPIDE [1](#)

F

FAGUET, Émile [1](#) [2](#) [3](#)
 FALBE, Christian Théodore [1](#) [2](#)
 FARMER, Jeanne [1](#)
 FAURIEL, Charles-Claude [1](#)
 FAVRE, Jules [1](#) [2](#) [3](#) [4](#) [5](#)
Félicité [1](#) [2](#) [3](#) [4](#) [5](#) [6](#) [7](#)

FÉNELON, François DE SALIGNAC DE LA MOTHE-FÉNELON, dit 1
 FERRY, Jules 1 2 3 4 5 6
 FEYDEAU, Ernest 1 2 3 4 5 6 7 8 9 10 11 12 13 14 15 16 17 18 19 20 21 22 23
 FEYDEAU, Georges 1 2
 FIESCHI, Giuseppe 1
 FLAUBERT, Achille 1 2 3 4 5 6 7 8 9 10 11 12 13 14 15 16 17 18 19 20 21 22 23 24
 25 26 27 28 29 30 31 32 33 34 35 36
 FLAUBERT, Achille-Cléophas 1 2 3 4 5 6 7 8 9 10 11 12 13 14 15 16 17 18 19 20 21
 22 23 24 25 26 27 28 29 30 31 32 33 34 35 36 37 38 39
 FLAUBERT, Anne Justine Caroline, née FLEURIOT 1 2 3 4 5 6 7 8 9 10 11 12 13 14
 15 16 17 18 19 20 21 22 23 24 25 26 27 28 29 30 31 32 33 34 35 36 37 38 39
 40 41 42 43 44 45 46 47 48 49 50 51 52 53 54 55 56 57 58 59 60 61 62 63 64
 65 66 67 68 69 70 71 72 73 74 75 76
 FLAUBERT, Caroline, voir
 [HAMARD, Caroline](#)
 FLAUBERT, Julie 1 2 3 4
 FLAUBERT, Juliette 1
 FLEURIOT, Jean-Baptiste 1
 FLORIMONT, Charles 1 2
 FLOURENS, Gustave 1 2
 FOUCAUD, Eulalie 1 2 3 4 5 6 7 8 9 10 11 12 13 14 15
 FOURCAUD, Louis 1 2
 FOURIER, Charles 1 2
 FOURTOU, Marie François Oscar 1 2
 FOVARD, Frédéric 1 2 3 4 5 6 7
 FRANKLIN-GROUT, Caroline, voir
 [COMMANVILLE, Caroline](#)
 FRœHNER, Guillaume 1 2 3 4
 FROISSART, Jean 1
 FROMENTIN, Eugène 1
Fumichon 1

G

GALÉRANT, Germain 1
 GAMBETTA, Léon 1 2 3 4 5 6 7 8 9 10
 GARNIER, frères 1
 GAULTIER, Jules de 1
 GAUTIER, Jean 1
 GAUTIER, Léon 1
 GAUTIER, Théophile 1 2 3 4 5 6 7 8 9 10 11 12 13 14 15 16 17 18 19 20 21 22 23
 24 25 26 27 28 29 30 31 32
 GAVARNI, Paul 1 2 3 4 5 6 7 8
 GÉRARD-GAILLY, Edmond 1 2 3 4 5 6
 GIBBON, Edward 1
 GIRARD, Louis 1
 GIRARDIN, Delphine de 1
 GIRARDIN, Émile de 1 2 3 4
 GLEYRE, Charles Gabriel 1 2
 GOETHE, Johann Wolfgang 1 2 3 4 5 6 7
 GONCOURT, Edmond de 1 2 3 4 5 6 7 8 9 10 11 12 13 14 15 16 17 18 19 20 21 22

23 24 25 26 27 28 29 30 31 32 33 34 35 36 37 38 39 40 41 42 43 44 45 46 47
48 49 50 51 52 53 54 55 56 57 58 59 60 61 62 63 64 65 66 67 68 69 70 71 72
73 74 75 76 77 78 79 80 81 82 83 84 85 86 87 88 89 90 91 92 93 94 95 96 97
98 99 100 101 102 103 104 105 106 107 108 109 110 111 112 113 114 115
116 117 118 119 120 121 122 123 124 125 126 127 128 129 130 131 132 133
134 135 136

GONCOURT, Jules de 1 2 3 4 5 6 7 8 9 10 11 12 13 14 15 16 17 18 19 20 21 22 23
24 25 26 27 28 29 30 31 32 33 34 35 36 37 38 39 40 41 42 43 44 45 46 47 48
49 50 51 52 53 54 55 56 57 58 59 60 61 62 63 64 65 66 67 68

GOTHOT-MERSH, Claudine 1 2

GOURGAUD-DUGAZON, Honoré 1 2 3

GRÉVY, Jules 1 2 3

GRÜNEWALD, Matthias 1

GUÉROULT, Adolphe 1

GUILLAUME I^{er} 1 2 3

GUILLOUX, Louis 1

GUIMONT, Esther 1

GUISAN, Gilbert 1

GUIZOT, François 1 2 3 4 5 6 7 8 9 10 11

H

HALÉVY, Ludovic 1 2

HAMARD, Caroline, née Flaubert 1 2 3 4 5 6 7 8 9 10 11 12 13 14 15 16 17 18 19
20 21 22 23 24 25 26 27 28 29 30 31

HAMARD, Émile 1 2 3 4 5 6 7 8 9 10 11 12 13 14 15

HAMILCAR 1 2 3 4 5 6 7 8 9

HEGEL, Georg Wilhelm Friedrich 1

HENNIQUE, Léon 1 2

HERBERT, Juliet 1 2 3 4 5 6 7 8 9 10 11 12 13 14 15 16 17 18 19 20 21 22 23 24
25 26 27

HEREDIA, José Maria de 1

HÉRÉDIA, José Maria de 1 2

HEULAND, Caroline Anne 1

Homais 1 2 3 4 5 6 7 8 9 10 11 12 13 14 15

HOSTEIN, Louis Jean-Baptiste 1 2

HOUSSAYE, Arsène 1

HOUSSAYE, Henry 1

HUGO, Adèle 1

HUGO, Victor 1 2 3 4 5 6 7 8 9 10 11 12 13 14 15 16 17 18 19 20 21 22 23 24 25
26 27 28 29 30 31 32 33 34 35 36 37 38 39 40 41 42 43 44 45 46 47 48 49 50
51 52 53 54 55 56 57 58 59 60 61 62 63 64 65 66 67 68 69 70 71

Hussonnet 1 2 3 4 5

HUTTON, Isabel 1 2

HUYSMANS, Joris-Karl 1 2 3 4 5 6

I

IONESCO, Eugène [1](#)

J

JACKSON, Joseph [1](#) [2](#)

JAMES, Henry [1](#)

JANIN, Jules [1](#)

JOUVIN, Benoît [1](#)

JOYCE, James [1](#)

JUDÉE, Émile-Jacques [1](#) [2](#) [3](#) [4](#) [5](#) [6](#) [7](#) [8](#)

JUDÉE, Mme, voir

[SCHLÉSINGER, Élis](#)

JULIE, domestique [1](#) [2](#) [3](#)

K

KANT, Emmanuel [1](#) [2](#)

KARR, Alphonse [1](#) [2](#) [3](#) [4](#)

KÉRATRY, Émile de [1](#)

KUCHUK-HANEM [1](#) [2](#) [3](#) [4](#) [5](#)

L

LA BRUYÈRE, Jean de [1](#) [2](#)

LA FONTAINE, Jean de [1](#)

LAGARDIE, Horace de [1](#)

LAGIER, Suzanne [1](#) [2](#) [3](#)

LAGRANGE [1](#)

LAMARTINE, Alphonse de [1](#) [2](#) [3](#) [4](#) [5](#) [6](#) [7](#) [8](#) [9](#) [10](#) [11](#) [12](#) [13](#) [14](#) [15](#)

LAMENNAIS, Félicité Robert de [1](#)

LANSON, Gustave [1](#)

LAPIERRE, Charles [1](#) [2](#) [3](#) [4](#) [5](#) [6](#) [7](#) [8](#) [9](#) [10](#)

LAPIERRE, Valérie [1](#) [2](#) [3](#) [4](#)

LAPORTE, Edmond [1](#) [2](#) [3](#) [4](#) [5](#) [6](#) [7](#) [8](#) [9](#) [10](#) [11](#) [12](#) [13](#) [14](#) [15](#) [16](#) [17](#) [18](#) [19](#) [20](#) [21](#) [22](#) [23](#) [24](#)
[25](#)

Larivière, docteur [1](#) [2](#)

LAROQUE, Patrice [1](#)

LA ROUNAT, Charles ROUVENAT de [1](#) [2](#)

LAUJOL, Henri [1](#)

LAUMONIER, docteur [1](#) [2](#) [3](#) [4](#) [5](#)

LAURENT-PICHAT, Léon [1](#) [2](#) [3](#) [4](#)

LECARME, Jacques [1](#)

LECLERC, Yvan [1](#) [2](#) [3](#)

LECONTE DE LISLE, Charles Marie [1](#) [2](#) [3](#) [4](#)

LEDRU-ROLLIN, Alexandre Auguste [1](#) [2](#) [3](#)

LEGRAIN, père [1](#)

LE MARIÉ, Ernest [1](#)

LEMERCIER, Népomucène [1](#)

LEMERRE, Alphonse [1](#) [2](#)

LEPARFAIT, Léonie [1](#) [2](#) [3](#) [4](#) [5](#)

LEPARFAIT, Philippe [1](#) [2](#) [3](#) [4](#) [5](#) [6](#) [7](#) [8](#)

LE POITTEVIN, Alfred [1](#) [2](#) [3](#) [4](#) [5](#) [6](#) [7](#) [8](#) [9](#) [10](#) [11](#) [12](#) [13](#) [14](#) [15](#) [16](#) [17](#) [18](#) [19](#) [20](#) [21](#) [22](#) [23](#)
[24](#) [25](#) [26](#) [27](#) [28](#) [29](#) [30](#) [31](#) [32](#) [33](#) [34](#) [35](#) [36](#) [37](#) [38](#) [39](#) [40](#)

LE POITTEVIN, Louise, née de Maupassant [1](#)

LEROUX, Pierre [1](#) [2](#)

LEROY, Ernest [1](#) [2](#)

LEROYER DE CHANTEPIE, Marie Sophie [1](#) [2](#) [3](#) [4](#) [5](#) [6](#) [7](#) [8](#) [9](#) [10](#) [11](#) [12](#) [13](#) [14](#) [15](#) [16](#) [17](#)
[18](#)

LESPARDA, consul [1](#)

LEUDET, Émile [1](#)

LEVALLOIS, Jules [1](#) [2](#)

LÉVY, Michel [1](#) [2](#) [3](#) [4](#) [5](#) [6](#) [7](#) [8](#) [9](#) [10](#) [11](#) [12](#) [13](#) [14](#) [15](#) [16](#) [17](#) [18](#) [19](#) [20](#) [21](#) [22](#) [23](#) [24](#) [25](#)
[26](#) [27](#) [28](#) [29](#) [30](#) [31](#) [32](#) [33](#) [34](#) [35](#) [36](#) [37](#) [38](#) [39](#) [40](#) [41](#) [42](#) [43](#) [44](#) [45](#) [46](#) [47](#) [48](#) [49](#) [50](#)

LIMAYRAC, Paulin [1](#)

LISZT, Franz [1](#) [2](#)

LITTRÉ, Émile [1](#) [2](#)

LOPE DE VEGA, Félix [1](#)

LOUIS-PHILIPPE 1
LOUIS XVIII 1
LOVENJOUL, collectionneur 1 2
LOYNES, comtesse de, voir
 [TOURBEY, Jeanne de](#)
L'ESTOILE, Pierre de 1

M

MAC-MAHON, Patrice de 1 2 3 4 5 6 7 8 9 10 11 12 13 14 15 16 17 18 19
MAGNIER, Louis 1 2
MAGNY, Modeste 1 2 3 4
MAISIAT, Johanny 1 2 3
MAISTRE, Joseph de 1 2
MALLET, professeur 1
Martinon 1 2 3 4 5 6 7
MARX, Karl 1 2
MASSILLON, Jean-Baptiste 1 2 3
MATHILDE, princesse, voir
 [BONAPARTE Mathilde-Létizia](#)
Mathô 1 2 3 4 5 6 7 8 9 10 11
MAUPASSANT, Gustave de 1
MAUPASSANT, Guy de 1 2 3 4 5 6 7 8 9 10 11 12 13 14 15 16 17 18 19 20 21 22
 23 24 25 26 27 28 29 30 31 32 33 34 35 36 37
MAUPASSANT, Laure de, née LE POITTEVIN 1 2 3 4 5 6
MAURIAC, François 1
MAURY, Alfred 1
MAYNIAL, Édouard 1
MAZADE, Charles de 1
MÉHEMET-ALI 1 2 3 4 5 6 7
MENDÈS, Catulle 1 2 3
MÉRIMÉE, Prosper 1 2 3 4 5
MEYERBEER, Giacomo 1
MICHAUD, Louis Gabriel 1 2
MICHEL-ANGE 1 2
MICHELET, Jules 1 2 3 4 5 6 7 8 9 10 11 12 13 14 15 16 17 18 19
MIGNET, François-Auguste 1 2
MIGNOT, Amédée 1
MIGNOT, père 1
MISTRAL, Frédéric 1
MOLIÈRE 1 2 3 4 5
MONNIER, Henri 1 2 3
MONTAIGNE, Michel de 1 2 3 4 5 6
Moreau, Frédéric 1 2 3 4 5 6 7 8 9 10 11 12 13 14 15 16 17 18 19 20 21 22 23 24 25
 26 27 28 29 30 31 32 33 34 35 36 37 38 39 40 41 42 43 44 45 46 47 48 49 50
 51 52 53 54 55 56 57 58 59 60 61 62 63 64 65 66 67 68 69 70 71 72 73 74 75
 76 77 78 79 80 81 82 83
Moreau, Mme 1 2 3 4 5
MOSSelman, Alfred 1
MOUSSORGSKI, Modeste 1

MUSSET, Alfred de [1](#) [2](#) [3](#) [4](#) [5](#) [6](#) [7](#) [8](#) [9](#) [10](#) [11](#) [12](#) [13](#) [14](#)
MUSSET, Paul de [1](#)

N

NAPOLÉON, prince Jérôme, dit Plon-Plon [1](#) [2](#) [3](#) [4](#) [5](#) [6](#) [7](#) [8](#) [9](#) [10](#) [11](#) [12](#) [13](#)
NAPOLÉON I^{er} [1](#) [2](#) [3](#) [4](#) [5](#) [6](#) [7](#) [8](#) [9](#) [10](#) [11](#)
NAPOLÉON III, dit Louis-Napoléon BONAPARTE [1](#) [2](#) [3](#) [4](#) [5](#) [6](#) [7](#) [8](#) [9](#) [10](#) [11](#) [12](#) [13](#) [14](#)
[15](#) [16](#) [17](#) [18](#) [19](#) [20](#) [21](#) [22](#) [23](#) [24](#) [25](#) [26](#) [27](#) [28](#) [29](#) [30](#) [31](#) [32](#) [33](#) [34](#) [35](#) [36](#) [37](#) [38](#) [39](#)
[40](#)
NEFFTZER, Auguste [1](#)
NÉRON [1](#) [2](#)
NERVAL, Gérard de [1](#) [2](#) [3](#) [4](#)
NIEPCE, Nicéphore [1](#)
NIEUWERKERKE, Émilien de [1](#) [2](#) [3](#) [4](#) [5](#)
NODIER, Charles [1](#)
NOÉMIE, domestique [1](#) [2](#) [3](#)
NOIR, Victor [1](#)
NORIAC, Jules [1](#) [2](#)
Nucingen, Delphine de [1](#)
Nucingen, Frédéric de [1](#)

O

OFFENBACH, Jacques [1](#)
OLIVER, Hermia [1](#) [2](#) [3](#)
OSMOY, Charles d' [1](#) [2](#) [3](#) [4](#) [5](#) [6](#)
OZOUF, Mona [1](#)

P

PANOFKA, Heinrich [1](#) [2](#)
PARAIN, François [1](#) [2](#) [3](#) [4](#) [5](#) [6](#) [7](#) [8](#)
PASCA, Alice [1](#) [2](#)
Pécuchet [1](#) [2](#) [3](#) [4](#) [5](#) [6](#) [7](#)
Pellerin [1](#) [2](#) [3](#) [4](#) [5](#) [6](#) [7](#)
PELLETAN, Camille [1](#) [2](#)
PELOUZE, Marguerite [1](#) [2](#)
PENNETIER, Georges [1](#) [2](#) [3](#)
PEREC, Georges [1](#)
PERRAULT, Charles [1](#)
PERSON, Béatrix [1](#) [2](#) [3](#) [4](#)
PICARD, Ernest [1](#)
PILLET, Auguste Alexis [1](#) [2](#)
PINARD, Ernest [1](#) [2](#) [3](#) [4](#) [5](#) [6](#) [7](#)
PINGET, Robert [1](#)

PLAUCHUT, Edmond [1](#) [2](#) [3](#)
POLYBE [1](#) [2](#)
POLYCARPE (saint) [1](#) [2](#) [3](#) [4](#) [5](#) [6](#) [7](#) [8](#) [9](#) [10](#) [11](#) [12](#) [13](#)
POMMIER, Jean [1](#)
PONSARD, François [1](#) [2](#)
PONTMARTIN, Armand de [1](#) [2](#) [3](#)
POPELIN, Claudius [1](#)
POUCHET, Georges [1](#) [2](#) [3](#) [4](#) [5](#) [6](#)
POULET-MALASSIS, Auguste [1](#)
POUND, Ezra [1](#)
POUYER-QUERTIER, Augustin [1](#) [2](#)
PRADIER, James [1](#) [2](#) [3](#) [4](#) [5](#) [6](#) [7](#) [8](#) [9](#) [10](#) [11](#) [12](#) [13](#) [14](#) [15](#) [16](#) [17](#) [18](#) [19](#)
PRADIER, Louise, dite Ludovica [1](#) [2](#) [3](#) [4](#) [5](#) [6](#) [7](#) [8](#) [9](#) [10](#) [11](#) [12](#)
PRIMOLI, Joseph [1](#)
PROUDHON, Joseph [1](#) [2](#) [3](#) [4](#) [5](#) [6](#) [7](#) [8](#)
Prudhomme, Joseph [1](#) [2](#) [3](#) [4](#)

Q

QUENEAU, Raymond [1](#) [2](#)
QUINET, Edgar [1](#) [2](#) [3](#) [4](#) [5](#) [6](#) [7](#)

R

RABELAIS, François [1](#) [2](#) [3](#) [4](#) [5](#) [6](#) [7](#) [8](#) [9](#) [10](#) [11](#) [12](#) [13](#) [14](#) [15](#) [16](#)
RACINE, Jean [1](#) [2](#) [3](#)
RAMELLI, Madame [1](#) [2](#)
RAOUL-DUVAL, Edgar [1](#) [2](#) [3](#) [4](#) [5](#)
RASPAIL, Jean [1](#)
Rastignac, Eugène de [1](#) [2](#) [3](#) [4](#) [5](#) [6](#)
RA'HEL [1](#)
RÉAU, Louis [1](#)
RÉCAMIER, Juliette [1](#) [2](#)
RECLUS, Élie [1](#) [2](#) [3](#)
Regimbart [1](#) [2](#) [3](#)
RÉGNIER, Henri de [1](#) [2](#)
RÉGNIER, Marie [1](#)
RENAN, Ernest [1](#) [2](#) [3](#) [4](#) [5](#) [6](#) [7](#) [8](#) [9](#) [10](#) [11](#) [12](#) [13](#) [14](#) [15](#) [16](#) [17](#) [18](#) [19](#) [20](#) [21](#) [22](#) [23](#) [24](#) [25](#)
[26](#) [27](#) [28](#) [29](#) [30](#) [31](#) [32](#)
REVOIL, Antoine [1](#)
REVOIL, Henriette, née LE BLANC [1](#)
RICHEPIN, Jean [1](#)
RICHOME, Fanny [1](#)
RICORD, Philippe [1](#) [2](#)
ROBBE-GRILLET, Alain [1](#)
ROCHEFORT, Henri [1](#) [2](#)
ROGER DES GENETTES, Edma [1](#) [2](#) [3](#) [4](#) [5](#) [6](#) [7](#) [8](#) [9](#) [10](#) [11](#) [12](#) [13](#) [14](#) [15](#) [16](#) [17](#) [18](#) [19](#) [20](#)
[21](#) [22](#) [23](#) [24](#) [25](#)

ROGIER, Camille 1
RONSARD, Pierre de 1 2 3
Roque, Louise 1 2 3 4 5 6 7 8 9 10 11 12
Roque, père 1 2 3 4 5 6 7 8
ROQUIGNY, Adolphe 1 2
Rosanette 1 2 3 4 5 6 7 8 9 10 11 12 13 14 15 16 17 18 19 20 21 22
ROSEMBERG, Nelly 1
ROUSSEAU, Jean-Jacques 1 2

S

SABATIER, Aglaé, dite la Présidente 1 2 3 4 5 6 7
SACY, Samuel de 1
SADE, Donatien Alphonse François de 1 2 3 4 5
SAINTE-BEUVE, Charles Augustin 1 2 3 4 5 6 7 8 9 10 11 12 13 14 15 16 17 18 19
20 21 22 23 24 25 26 27 28 29 30 31 32 33 34 35 36 37 38 39 40 41 42 43 44
45 46 47 48 49 50 51
SAINT-FOIX, comte de 1
SAINT-RENÉ TAILLANDIER 1 2
SAINT-SIMON, Louis de ROUVROY, duc de 1 2
SAINT-VALRY, Gaston 1
SAINT-VICTOR, Paul de 1 2 3 4 5 6 7 8 9 10
SAND, Aurore 1 2 3 4
SAND, Gabrielle 1
SAND, George 1 2 3 4 5 6 7 8 9 10 11 12 13 14 15 16 17 18 19 20 21 22 23 24 25
26 27 28 29 30 31 32 33 34 35 36 37 38 39 40 41 42 43 44 45 46 47 48 49 50
51 52 53 54 55 56 57 58 59 60 61 62 63 64 65 66 67 68 69 70 71 72 73 74 75
76 77 78 79 80 81 82 83 84 85 86 87 88 89 90 91 92 93 94 95 96 97 98 99 100
101 102 103 104 105 106 107 108 109 110 111 112 113 114 115 116 117 118
119 120 121 122 123 124 125 126 127 128 129 130 131 132 133 134 135 136
137 138 139 140 141 142 143 144 145 146 147 148 149 150 151 152 153 154
SAND, Maurice 1 2 3 4 5 6
SANDEAU, Jules 1 2 3
SARCEY, Francisque 1 2 3 4
SARDOU, Victorien 1 2
SARRAUTE, Nathalie 1
SARTRE, Jean-Paul 1 2 3 4 5 6 7 8 9 10 11 12 13 14
SASSETTI 1 2 3 4 5 6
SAULCY, Félicien de 1 2
SCHERER, Edmond 1
SCHLÉSINGER, Élisabeth, née FOUCAULT 1 2 3 4 5 6 7 8 9 10 11 12 13 14 15 16 17 18
19 20 21 22 23 24 25 26 27 28 29 30 31 32 33 34 35 36 37 38 39 40 41 42 43
44 45 46 47 48 49 50 51 52 53 54 55 56
SCHLÉSINGER, Marie-Adèle 1
SCHLÉSINGER, Maurice 1 2 3 4 5 6 7 8 9 10 11 12 13 14 15 16 17 18 19 20 21 22
23 24 25 26
SCRIBE, Eugène 1 2 3
SÉNARD, Jules 1 2 3 4 5 6
Sénécal 1 2 3 4 5 6 7 8 9 10 11 12 13 14 15 16 17 18 19 20 21 22 23 24 25
SHAKESPEARE, William 1 2 3 4 5 6 7 8 9
SIMON, Claude 1

SIMON, Jules [1](#) [2](#) [3](#) [4](#)
SISMONDI, Jean de [1](#)
SOULIÉ, Eudore [1](#)
SPINOZA, Baruch [1](#) [2](#)
STAËL, Germaine de [1](#)
STEFANI, abbé [1](#)
STENDHAL, Henri BEYLE, dit [1](#) [2](#) [3](#) [4](#) [5](#) [6](#)
STERN, Daniel (Marie D'AGOULT) [1](#) [2](#) [3](#)
SUE, Eugène [1](#) [2](#)

T

TAINE, Hippolyte [1](#) [2](#) [3](#) [4](#) [5](#) [6](#) [7](#) [8](#) [9](#) [10](#) [11](#) [12](#) [13](#)
THIBAUDET, Albert [1](#) [2](#) [3](#) [4](#)
THIERRY, Augustin [1](#) [2](#)
THIERS, Adolphe [1](#) [2](#) [3](#) [4](#) [5](#) [6](#) [7](#) [8](#) [9](#) [10](#) [11](#) [12](#) [13](#) [14](#) [15](#) [16](#) [17](#) [18](#) [19](#) [20](#) [21](#) [22](#) [23](#) [24](#)
[25](#) [26](#) [27](#) [28](#) [29](#) [30](#) [31](#) [32](#) [33](#) [34](#) [35](#) [36](#) [37](#) [38](#) [39](#) [40](#)
THURIN, Victoire [1](#)
TINTORET, Jacopo ROBUSTI, dit [1](#)
TOCQUEVILLE, Alexis de [1](#) [2](#) [3](#) [4](#) [5](#) [6](#) [7](#) [8](#) [9](#) [10](#) [11](#) [12](#) [13](#)
TOURBEY, Jeanne de, comtesse de LOYNES [1](#) [2](#) [3](#) [4](#) [5](#) [6](#) [7](#) [8](#)
TOURGUENIEV, Ivan [1](#) [2](#) [3](#) [4](#) [5](#) [6](#) [7](#) [8](#) [9](#) [10](#) [11](#) [12](#) [13](#) [14](#) [15](#) [16](#) [17](#) [18](#) [19](#) [20](#) [21](#) [22](#) [23](#)
[24](#) [25](#) [26](#) [27](#) [28](#) [29](#) [30](#) [31](#) [32](#) [33](#) [34](#) [35](#) [36](#) [37](#) [38](#) [39](#) [40](#) [41](#) [42](#) [43](#) [44](#) [45](#) [46](#) [47](#) [48](#)
[49](#) [50](#) [51](#) [52](#) [53](#) [54](#)
TRISTAN, Flora [1](#) [2](#)
TROCHU, Louis-Jules, général [1](#) [2](#) [3](#) [4](#) [5](#) [6](#) [7](#) [8](#)

V

Vatnaz, Clémence [1](#) [2](#) [3](#) [4](#) [5](#) [6](#) [7](#) [8](#)
VERDREL, Charles [1](#)
VÉRONÈSE, Paolo CALIARI, dit [1](#)
VEUILLOT, Louis [1](#) [2](#)
VEYNE, François [1](#) [2](#) [3](#)
VIAL, André [1](#) [2](#)
VIARDOT, Louis [1](#) [2](#)
VIARDOT, Pauline [1](#) [2](#)
VICTOR-EMMANUEL II [1](#)
VIGNY, Alfred de [1](#) [2](#) [3](#) [4](#) [5](#) [6](#) [7](#) [8](#) [9](#) [10](#) [11](#)
VILLEMAIN, Abel François [1](#) [2](#) [3](#)
VILLERMÉ, Louis René [1](#)
VILLETARD, Edmond [1](#)
VINCENS, Émile [1](#)
VOLTAIRE, François-Marie AROUET, dit [1](#) [2](#) [3](#) [4](#) [5](#) [6](#) [7](#) [8](#) [9](#)

W

Z

ZOLA, Émile [1](#) [2](#) [3](#) [4](#) [5](#) [6](#) [7](#) [8](#) [9](#) [10](#) [11](#) [12](#) [13](#) [14](#) [15](#) [16](#) [17](#) [18](#) [19](#) [20](#) [21](#) [22](#) [23](#) [24](#) [25](#) [26](#)
[27](#) [28](#) [29](#) [30](#) [31](#) [32](#) [33](#) [34](#) [35](#) [36](#) [37](#) [38](#) [39](#) [40](#) [41](#) [42](#) [43](#)

Éditions Gallimard
5 rue Gaston-Gallimard
75328 Paris cedex 07 FRANCE
www.gallimard.fr

© *Éditions Gallimard*, 2013.

Couverture : Gustave Flaubert, copie par Caroline Franklin-Grout. Collections
Bibliothèque municipale de Rouen.

Photo © Thierry Ascencio-Parvy / Fanny Marchwicki.

DU MÊME AUTEUR

- HISTOIRE POLITIQUE DE LA REVUE ESPRIT 1930-1950, Seuil, 1975, repris sous le titre « ESPRIT » : DES INTELLECTUELS DANS LA CITÉ, Seuil, « Points Histoire », 1966
- LA RÉPUBLIQUE SE MEURT. CHRONIQUE 1956-1958, Seuil, « Histoire », 1978 (rééd. Gallimard, « Folio Histoire », 1985)
- LA FIÈVRE HEXAGONALE : LES GRANDES CRISES POLITIQUES, 1871-1968, Seuil, « Points Histoire », 1986
- CHRONIQUE DES ANNÉES SOIXANTE, Seuil, « xx^e siècle », 1987 (rééd. Seuil, « Points Histoire », 1990)
1789. L'ANNÉE SANS PAREILLE, Hachette, « Pluriel », 1989 (rééd. Perrin, « Tempus », 2004)
- NATIONALISME, ANTISÉMITISME ET FASCISME EN FRANCE, Seuil, « Points Histoire », 1990, rééd. 2014
- L'ÉCHEC AU ROI, 1791-1792, Olivier Orban, « Réserve Ouvrage », 1991, repris sous le titre LA GRANDE FRACTURE : 14 JUILLET 1793, Perrin, 2014
1991. LES FRONTIÈRES VIVES, Seuil, « Journal de la fin du siècle », 1992
- LE SOCIALISME EN FRANCE ET EN EUROPE : XIX^e-XX^e SIÈCLE, Seuil, « Points Histoire », 1992
- HISTOIRE DE L'EXTRÊME DROITE EN FRANCE (dir.), Seuil, « Points Histoire », 1994
- DICTIONNAIRE DES INTELLECTUELS FRANÇAIS (dir.), Seuil, « Histoire », 1996 (avec Jacques Julliard)
- LE SIÈCLE DES INTELLECTUELS, Seuil, « Essais », 1997 (rééd. Seuil, « Points », 1999). Prix Médicis essai 1997
- LES VOIX DE LA LIBERTÉ : LES ÉCRIVAINS ENGAGÉS AU XIX^e SIÈCLE, Seuil, « Essais », 2001 (rééd. Seuil, « Points », 2002). Prix Roland de Jouvenel de l'Académie française 2001
- LA FRANCE POLITIQUE : XIX^e-XX^e SIÈCLE, Seuil, « Points Histoire », 1999 et 2003
- JEANNE ET LES SIENS, Seuil, « Fiction et Cie », 2003 (rééd. Seuil, « Points », 2004). Prix Eugène Colas de l'Académie française 2004
- LA BELLE ÉPOQUE : LA FRANCE DE 1900 À 1914, Perrin, « Pour l'histoire », 2002 (rééd. Perrin, « Tempus », 2004)
- LA FRANCE ET LES JUIFS, DE 1789 À NOS JOURS, Seuil, « L'univers historique », 2004 (rééd. Seuil, « Points Histoire », 2005). Prix Montaigne de Bordeaux 2005
- HISTOIRE DE LA FRANCE POLITIQUE, III. L'INVENTION DE LA DÉMOCRATIE, 1789-1914, (dir.), Seuil, « L'univers historique », 2004 (avec Serge Bernstein) (rééd. Seuil, « Points Histoire », 2008)
- HISTOIRE DE LA FRANCE POLITIQUE, IV. LA RÉPUBLIQUE RECOMMENCÉE, DE 1914 À NOS JOURS (dir.), Seuil, « L'univers historique », 2004 (avec Serge Bernstein) (rééd. Seuil, « Points Histoire », 2008)

PIERRE MENDÈS FRANCE, Bayard, « Les grands hommes d'État », 2005

VICTOR HUGO DANS L'ARÈNE POLITIQUE, Bayard, « Essais », 2005

LA GAUCHE AU POUVOIR : L'HÉRITAGE DU FRONT POPULAIRE, Bayard, « Essais », 2006 (avec Séverine Nikel)

13 MAI 1958. L'AGONIE DE LA IV^e RÉPUBLIQUE, Gallimard, « Les journées qui ont fait la France », 2006, rééd. « Folio Histoire », n° 206

LA GAUCHE EN FRANCE, Perrin, « Tempus », 2006

CLEMENCEAU, Perrin, 2007 et « Tempus », 2011. Prix Aujourd'hui 2007

1958. LA NAISSANCE DE LA V^e RÉPUBLIQUE, Gallimard, « Découvertes », 2008

L'ÉLECTION PRÉSIDENTIELLE EN FRANCE, Perrin, « Tempus », 2008

LE XX^e SIÈCLE IDÉOLOGIQUE ET POLITIQUE, Perrin, « Tempus », 2009

MADAME DE STAËL, Fayard, 2010. Prix Goncourt de la biographie

PARLEZ-MOI DE LA FRANCE. HISTOIRE, IDÉES, PASSIONS, Perrin, édition nouvelle et augmentée, 2010

L'EFFET DE GÉNÉRATION. UNE BRÈVE HISTOIRE DES INTELLECTUELS FRANÇAIS, Thierry Marchaisse, 2011

LA DROITE HIER ET AUJOURD'HUI, Perrin, 2012 et « Tempus », 2013

FLAUBERT, Gallimard, 2013 (Folio n° 5971). Prix Édouard Bonnefous – Institut de France de l'Académie des sciences morales et politiques 2014

LES DERNIERS FEUX DE LA BELLE ÉPOQUE. CHRONIQUE CULTURELLE D'UNE AVANT-GUERRE (1913-1914), Seuil, 2014

FRANÇOIS MITTERRAND, Gallimard, 2015

Michel Winock

Flaubert

« Je porte en moi la mélancolie des races barbares, avec ses instincts de migrations et ses dégoûts innés de la vie, qui leur faisait quitter leur pays, pour se quitter eux mêmes. »

Flaubert

Peut-on lâcher son siècle ? Le détester, oui, lui préférer une Antiquité imaginaire, certes, mais Flaubert est entraîné dans les tourbillons du temps. Son œuvre portera cette double marque : le rêve carthaginois d'un monde flamboyant à jamais disparu et la peinture vengeresse du siècle de Monsieur Prudhomme et du pharmacien Homais.

Michel Winock porte un regard d'historien sur cette vie tout entière vouée à la littérature. Son dégoût proclamé de la vie, Flaubert ne l'a transcendé ni par l'expérience amoureuse, ni par la foi en Dieu, ni par quelque idéal politique, mais par la religion de l'Art, dont il fut un pèlerin absolu.

Cette édition électronique du livre

Flaubert de Michel Winock

a été réalisée le 01 juin 2015

par les Éditions Gallimard.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782070463480 - Numéro d'édition : 277254).

Code sodis : N68917 - ISBN : 9782072580604.

Numéro d'édition : 277255.

Composition et réalisation de l'epub : IGS-CP.